A TRAVERS

L'ASIE CENTRALE



Henri Moser

A TRAVERS L'ASIE CENTRALE

LA STEPPE KIRGHIZE — LE TURKESTAN RUSSE

BOUKHARA — KHIVA — LE PAYS DES TURCOMANS ET LA PERSE

IMPRESSIONS DE VOYAGE

PAR

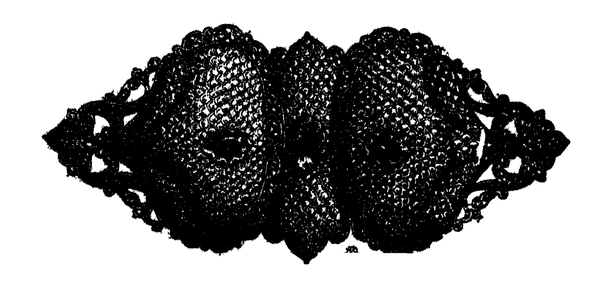
HENRI MOSER

OUVRAGE ORNÉ DE PLUS DE 170 GRAVURES

DONT 117 DESSINS DE M. E. VAN MUYDEN

ET 16 HÉLIOTYPIES

AVEC UNE CARTE ITINÉRAIRE DU VOYAGE A TRAVERS L'ASIE CENTRALE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

Si quelqu'un m'eût dit, il y a deux ans, que j'allais bientôt écrire un livre, je n'aurais fait que rire de cette supposition.

Et voilà pourtant comment le malheur est arrivé.

Au cours de mes dernières pérégrinations, j'écrivis quelques lettres qu'on imprima dans un journal de ma patrie; quelques-unes d'entre elles, à mon grand étonnement, furent reproduites dans d'autres journaux. J'étais donc passé auteur sans m'en être douté et sans l'avoir voulu. A mon retour, je me trouvai même, circonstance rare, en puissance d'éditeur bien avant que le manuscrit fût achevé. Il l'est maintenant, mais il lui faut une préface, m'assure-t-on.

J'avoue humblement que sous ce rapport j'ai été pris a l'improviste. J'ai beaucoup lu dans ma vie : des voyages d'abord, puis des romans et encore des romans. Tourguéneff, V. Cherbuliez et O. Feuillet sont mes auteurs favoris. J'ai l'habitude de commencer un livre par la fin, et, à dire la vérité, je ne coupe jamais la préface. J'ai bien dû faire amende honorable, et, par triste compensation, dès lors je ne lis plus guère que des préfaces. C'est peu divertissant, et cela ne m'a pas donné l'ombre d'une inspiration. Pour varier, au lieu de servir à mes lecteurs un plat accommodé avec plus ou moins de modestie, comme c'est l'usage, leur donnant un avant-goût des joies qui les attendent, je procéderai d'une autre manière : si le lecteur se sent le courage de poursuivre, en conscience, il sera prévenu.

D'abord et avant tout, j'écris en français, quoique le français ne soit pas ma langue maternelle. Cosmopolite dès mon enfance, j'ai

mené une quantité d'idiomes de front, et si je n'en possède aucun à fond, toujours pourtant j'ai pensé en français. Est-ce là une excuse pour un style qui est le mien, mais qui, je ne le sens que trop, ne répondra pas toujours aux formes que le lecteur est en droit d'exiger ?

Je crois, en outre, que celui qui cherchera de la science dans ce livre pourra bien être quelque peu désabusé, car j'ai été entraîné dans mes longs voyages plutôt par la passion de l'inconnu que par l'intention d'éclairer mes semblables. En publiant mes impressions, j'ai tâché de dire simplement ce que j'ai éprouvé. Le seul mérite que je pourrais revendiquer, c'est de n'avoir eu dans ma poche ni mes yeux, ni mes oreilles.

Quant aux déductions philosophiques et politiques, j'en laisse le soin à mes lecteurs, qui, vraisemblablement, sont plus aptes que moi à tirer des conclusions.

Au reproche de ne pas faire de politique, pour satisfaire au goût du jour, je répondrai qu'il n'aurait tenu qu'à moi de répéter ce que j'ai entendu dire en faveur de l'une ou de l'autre des puissances dont la rivalité et les efforts se concentrent dans les parages que j'ai parcourus. Mais colporter ces indiscrétions de mécontents que le voyageur rencontre partout, et sur lesquelles ont été basés des jugements souvent téméraires, ce serait, dans mon cas, une ingratitude vis-à-vis du pays dont l'hospitalité m'a ouvert toutes les portes.

En somme, ni science, ni philosophie, ni politique, mais un récit sans prétention, gai ou émouvant suivant les heurs ou malheurs de la route; ce que j'ai cherché, c'est de peindre tant bien que mal les mœurs et les coutumes des différentes peuplades parmi lesquelles j'ai vécu et auxquelles je me suis intéressé sans parti pris.

Si ces récits avaient le don d'émouvoir, par-ci par-là, une jolie lectrice; si mes lecteurs, après avoir parcouru les steppes avec moi, gardent une idée des mœurs de ces pays, en somme peu connus, mon but serait atteint.

Je termine en mentionnant avec reconnaissance le nom de mon ami Jules F. U. Jurgensen, qui, de ses conseils, a puissamment soutenu mes débuts littéraires. J'ajouterai un mot de remercîment à l'adresse de mes deux jeunes collaborateurs : l'un, M. Evert van Muyden, l'habile artiste chargé de dessiner les illustrations d'après les photographies prises au cours de mes voyages; l'autre, M. Théo Zobrist, mon secrétaire, qui n'a cessé de me seconder avec persévérance et dévouement.

Ceci dit, comptant, ami lecteur, sur ta bienveillante indulgence, en route, et, si possible, gaiement.

H. MOSER.

Charlottenfels, le 1er mai 1885.



A TRAVERS L'ASIE CENTRALE

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

Orenbourg. — Une hôtellerie sur les confins de la steppe. — Le zakouska. — Antichambres officielles. — Préparatifs de départ. — Le tarantasse. — Le général Tchernaeff. — Mes premières expéditions.

C'est au mois de septembre 1883 ; le ciel d'Orenbourg est lourd, le soleil implacable de l'Orient perce avec peine l'atmosphère, saturée d'une poussière que le vent de la steppe abat sur la ville qu'enveloppe la teinte grise et mélancolique particulière aux déserts de l'Asie.

La place principale d'Orenbourg, si vaste et si poudreuse, paraît encore plus grande par suite de l'exiguïté des maisons à un seul étage qui l'entourent. Les habitations de l'aristocratie, couvertes en tôle verte, se reconnaissent infailliblement aux deux lions couchés à droite et à gauche de l'escalier d'entrée ; ces lions offrent d'ailleurs plus de ressemblance avec le quadrupède le moins noble de la création qu'avec le roi des animaux que le pauvre sculpteur de province a voulu figurer. Les abords de l'hôtel d'Europe sont encombrés par une cohue bigarrée, parlant et gesticulant avec animation. Ce sont des Kirghiz, des Tatares bavards, des Sartes coiffés de turbans, et enfin des Cosaques et des moujiks russes, qui se distinguent entre tous ces curieux, sinon par la richesse de leurs costumes, du

moins par le mépris qu'ils témoignent à leurs voisins musulmans. De temps à autre, cette foule s'ouvre brusquement pour livrer passage aux drochkis élégamment attelés qui s'arrêtent à la porte de l'hôtel. Dressés sur la pointe des pieds, le cou tendu, les yeux dilatés, ces bonnes gens regardent avec un étonnement mêlé d'admiration les officiers dans leurs brillants uniformes de grande tenue et les gros personnages de la ville qui se précipitent fiévreusement dans les escaliers de cette grande maison, où décidément il se passe quelque chose d'inusité.

Pourquoi tout ce mouvement? Pourquoi tous ces équipages fringants se sont-ils donné rendez-vous sur cette place? Une demi-douzaine de « tarantasses » et de fourgons de voyage, alignés à quelques pas de l'hôtel, apprennent à la foule qu'une grande caravane s'apprête à partir pour l'Asie centrale.

C'est le général Tcherniaeff, gouverneur général du Turkestan, venant de Moscou, qui est descendu à l'hôtel d'Europe. A peine installé dans ses appartements, il a été assailli par les visiteurs et les solliciteurs qui aspirent aux bonnes places dont il dispose. C'est un va-et-vient, un brouhaha indescriptibles; dans les escaliers, les ordonnances se suivent et se croisent, les domestiques courent : c'est à peine si l'on peut se frayer un passage sans être bousculé.

La grande salle à manger et ses abords sont encombrés d'uniformes. A première vue, on reconnaît les vieux « Stepniaks [1] » au teint bistré, au nez cuivré; leur garde-robe ne sort certes pas de chez les grands faiseurs de la capitale; les tuniques râpées témoignent d'un long usage, mais les croix de Saint-Georges et de Saint-Vladimir étincellent sur mainte poitrine; en somme, ce type du vrai troupier russe fait bonne figure sous son harnais des grands jours. Dans l'antichambre, on a dressé le buffet avec le « zakouska », espèce de déjeuner froid composé de caviar, de hareng, de saumon fumé, de fromage, et arrosé de liqueurs variées. Quiconque a habité la Russie a certainement gardé un bon souvenir de ces hors-d'œuvre, servis, suivant l'usage national, avant le repas. Si, parfois, le même petit verre sert à tout le monde, c'est encore là un usage reçu, mais les gens raffinés ou seulement plus difficiles, qui se méfient des lèvres de leurs voisins, peuvent le tremper préalablement dans un bol contenant de l'eau d'une limpidité douteuse.

Pour l'observateur, ce buffet entouré d'une foule debout, discutant et mangeant, offre un champ d'études variées. Les pommettes saillantes, le teint couperosé, le nez fleuri de ce gros « tchinovnik [2] » à lunettes bleues

[1] Européen ayant séjourné longtemps dans les steppes.
[2] Fonctionnaire civil.

trahissent un fervent adorateur de la dive bouteille d'« atchichina[1] », cette liqueur si chère au Russe, à laquelle le Français peut s'habituer, mais dont le nom lui gratte tellement le gosier qu'il ne parvient à le prononcer qu'en éternuant. En homme du métier, notre tchinovnik a choisi un verre d'une dimension formidable, et la manière dont il le manœuvre prouverait à elle seule qu'il n'en est pas à ses débuts. La grimace qu'il fait après avoir absorbé le liquide est encore un tic particulier au buveur russe, et il ne manquera pas de la répéter à chaque nouvelle libation.

Mais voici un autre type : c'est un sous-lieutenant; son visage pâle, la maigreur de sa personne et son uniforme étroitement serré, montrent qu'il ne mange pas chaque jour à sa faim. Le thé et le zakouska composent son ordinaire; aussi est-il craint par le patron du buffet, car si les liqueurs se payent au verre, la consommation des hors-d'œuvre est à discrétion.

Le verre d'une main, la fourchette de l'autre, il fouille chaque assiette, poursuivi par les yeux scrutateurs du « buffetchik »; le zakouska, qui n'est réellement là que pour ouvrir l'appétit aux gens à grosse bourse, lui servira de repas pour toute la journée; la solde, son unique ressource, ne lui permet guère le luxe d'un dîner chaque jour.

Dans les corridors, on crie, on gesticule, mais le bruit s'apaise à mesure qu'on approche des appartements du général; ici, on n'entend que des conversations à demi-voix, et dans le salon qui sert d'antichambre, ce ne sont plus que des chuchotements. Parfois, tout ce monde se lève ou s'arrête tout à coup comme immobilisé par une secousse électrique. C'est un général qui passe, répondant aux saluts respectueux par un signe de main ou l'inclination de tête imperceptible particulière à l'officier russe.

Si, dans les antichambres, cette foule bigarrée est comme ensevelie dans le nuage de fumée âpre des « papirosses[2] » qui vous prend à la gorge, et à travers lequel les silhouettes se dessinent comme dans un brouillard, l'atmosphère de la salle qui précède le salon de réception est bien autrement lourde; car il y a dans l'air cette vague impression de crainte qui empêche de respirer à l'aise, et qu'on éprouve partout en Russie dans le voisinage d'un haut fonctionnaire : c'est ce sentiment qu'un de mes amis définissait d'une façon pittoresque en disant : « Dans l'antichambre de nos grands, on a toujours l'air d'avoir avalé et mal digéré sa grand'mère. »

L'ennui est sans doute l'hôte inévitable de toutes les antichambres officielles, mais en Russie seulement, si j'en juge par mes impressions,

[1] Eau-de-vie de grains.
[2] Cigarettes.

il se complique d'un malaise, voisin de l'angoisse, qu'éprouvent à des degrés divers, suivant leur nervosité, tous ceux qui attendent leur tour de consulter l'oracle caché de l'autre côté de la cloison.

On envie le sort de l'aide de camp de service qui franchit si facilement la porte! C'est une rude besogne que la sienne aujourd'hui; mais aussi chaque trait de sa figure, belle et régulière, reflète l'importance des fonctions dont il est investi. Chacun sourit à ce cher capitaine; on lui serre la main, on désire l'intéresser à son affaire. Il évite prestement tous les écueils semés sur son chemin, se dérobant ici à l'accolade d'un gros major, esquivant plus loin les deux mains tendues du tchinovnik : « Service pressant, messieurs, ordres à donner », et il disparaît pour avaler un verre d'atchichina et griller une « papirosse ».

Pendant que tout ce monde va, vient, soupire, bâille, espère, jetons un regard sur la grande cour de l'hôtellerie; l'aspect qu'elle offre vaut certes la peine qu'on s'y arrête un instant. Elle est encombrée de voitures de voyage destinées à transporter le général et sa suite à travers la steppe. Au premier coup d'œil, on remarque l'élégante calèche à deux places du général; les siéges et la capote, en cuir verni, sont recouverts de toile grise pour atténuer les rayons de soleil. Quatre grands tarantasses transporteront la suite, dont on charge les bagages sur plusieurs fourgons solidement construits.

On n'affronte guère un parcours de deux mille verstes [1] dans la steppe sans quelques préparatifs, et surtout sans avoir mûri de sages combinaisons, pour s'assurer l'indispensable, sans s'encombrer du superflu; il faut avoir pour cela une expérience acquise de ces sortes d'expéditions. Or, la base de tout le voyage, l'arche de Noé qui transporte le voyageur, lui sert de lit et contient tout ce dont il aura besoin, c'est le tarantasse. Les nôtres, car je devais être de la compagnie du général, avaient été commandés à l'avance, chez le bon faiseur Romanoff, à Kazan.

De fortes roues dont les boîtes sont préservées du sable par des capsules, sont reliées entre elles par des perches en bouleau, sur lesquelles s'adapte la caisse, sorte de barque à fond plat que l'on aurait décapitée de sa proue; à l'arrière, une capote qui se baisse à volonté; à l'avant, un vaste siége pour le cocher et le domestique; l'intérieur, rembourré de cuir, permet au voyageur de se coucher pendant la nuit.

Une voiture semblable, faite pour deux personnes, est d'une solidité à toute épreuve, en même temps que d'une grande légèreté. Les matelas de

[1] La verste vaut 1 kilomètre 67 mètres.

cuir que l'on emporte, repliés, offrent un siége sur lequel les secousses du véhicule s'amortissent ; de bons coussins de Boukhara, en soie, soutiennent le dos. Le jour, on est assis; la nuit, les matelas étendus forment un lit sur lequel on dort parfaitement.

LE GÉNÉRAL TCHERNIAEFF.

En attendant que tout ce train se mette en mouvement pour sa destination, on lira sans doute avec intérêt quelques détails biographiques sur l'homme éminent que le Tzar avait appelé aux fonctions de gouverneur du Turkestan.

Le lieutenant général Michel Tcherniaeff est âgé de cinquante-sept ans; c'est une figure toute militaire, aux traits accentués, à l'œil vif et dominateur. Il parle peu, mais chacune de ses paroles est mesurée. Une grande bonté, jointe à une énergie remarquable, fait le fond de son caractère; il a du temps pour chaque solliciteur, une oreille ouverte à toutes les requêtes. Cet abord facile, cette grande affabilité naturelle, ont beaucoup contribué à sa popularité, et si son excellent cœur est proverbial dans l'armée, sa carrière a établi sa bravoure, son énergie, son sang-froid et ses aptitudes militaires; il ne doit sa réputation et son rapide avancement qu'à lui-même; il a gravi les échelons de sa brillante fortune sans protecteur. C'est bien un « self-made man » par excellence.

Promu officier de la garde en 1845, il se distingua dans la guerre de Crimée, qui lui valut le grade de capitaine d'état-major, puis sa nomination de quartier-maître en chef de l'armée dans la province de Tersk en 1859. En 1861, il fut désigné comme chef d'état-major à Orenbourg. En 1864, à la tête du détachement de Vernoïé, fort de 2,000 hommes, avec dix canons datant de 1812, il alla, comme un nouveau Cortez, conquérir une vaste province à la Russie. Il débute en battant, sous les murs de Tchimkent, l'armée du khan de Kokan, forte de 40,000 hommes, commandée par Alim-Koul, un guerrier de grande valeur. De Tchimkent à Tachkent, sa marche devient une épopée. Les soldats, mal nourris, mal équipés, avancent dans un pays entièrement inconnu, comme à la découverte d'un nouveau monde. Près d'atteindre la clef du Turkestan, le conquérant reçoit l'ordre du ministère de la guerre de rebrousser chemin! « J'ai mis la dépêche dans ma poche et j'ai pris Tachkent », nous dit le général, un jour où nous étions parvenus à lui faire raconter un des épisodes de cette mémorable campagne, et je me sentais très-fier et très-heu-

reux d'être près de l'homme qui avait fait de si grandes choses et qui les racontait si simplement.

Le lendemain de la bataille décisive de Tachkent, où Alim-Koul fut tué, Tcherniaeff, seul, sans escorte, alla prendre un bain dans cette ville occupée par des ennemis acharnés.

Ce trait de bravoure fut en même temps un acte de grand politique, car il gagna l'admiration des Orientaux, qui veulent de l'extraordinaire, et à l'imagination desquels il faut parler avant tout.

C'est de cette époque que date le grand retentissement du nom de Tcherniaeff, alors gouverneur militaire et khan de Tachkent; l'armée, quoiqu'il y ait déjà vingt ans de cela, n'a cessé de l'entourer d'une auréole merveilleuse : la légende des hauts faits de Tcherniaeff et de ses braves est encore chantée par les soldats dans la steppe; les indigènes mêmes le célebrent dans leurs ballades sous le nom de « Cher-naïcp » ou « Chir-naip », ce qui signifie « représentant-lion ». Les Kirghiz, dans leurs « ouïlines », réunions où les bardes entonnent les louanges des preux, l'appellent leur « batter » (chevalier).

Cette brillante campagne, ces succès si rapides, furent suivis d'un coup de foudre : Tcherniaeff tomba dans la plus complète disgrâce, fait qui n'est du reste pas rare dans les annales de la Russie. Les conquêtes restèrent, mais les lauriers du héros furent éphémères. Ce général, la croix de Saint-Georges au cou, songea un instant à se faire notaire pour subvenir aux besoins de sa famille.

Publiciste remarquable, Tcherniaeff travailla pendant dix-huit ans, dans la retraite, à la grande œuvre patriotique, et ne sortit de cette position effacée que pour prendre, en 1876, comme commandant en chef, la direction de la campagne de Serbie, si diversement jugée en Europe, mais mieux appréciée par ceux qui eurent l'occasion de juger sur les lieux cette héroïque entreprise, entamée sous de si funestes auspices. L'avénement au trône de l'Empereur Alexandre III et la mort du général Kaufmann rappelèrent Tcherniaeff à ses anciennes fonctions.

Voici par quel enchaînement de circonstances j'eus, à cette époque de sa carrière, le bonheur de faire la connaissance de ce général qui hantait mon imagination, et que j'admirais non-seulement pour ses exploits, mais surtout pour la dignité avec laquelle il avait su porter une grande infortune.



LE LIEUTENANT GÉNÉRAL M. G. TCHERNIAEFF.

MES PREMIÈRES EXPÉDITIONS.

En 1868, fort jeune et très-désireux de mesurer mes forces dans les luttes d'une existence nouvelle, je quittai Moscou, la poche garnie de quelques centaines de roubles, muni d'un très-petit bagage, mais animé d'un grand courage. Les nouvelles conquêtes dans l'Asie centrale m'attiraient invinciblement. Avec la présomption de la jeunesse, je ne doutais pas de la possibilité de me créer dans ces contrées une position indépendante, qui me permettrait en même temps de satisfaire la passion de l'inconnu, qu'avait fait naître en moi la lecture de récits de voyages dont mon enfance avait été charmée.

L'étude de la langue et des mœurs kirghizes m'arrêta, à cette époque, quelques mois à Orenbourg. Suffisamment préparé et muni d'excellentes recommandations, je voulus continuer mon voyage; mais le général Krijanovsky, alors gouverneur d'Orenbourg, me signifia que le Turkestan étant en état de siége, n'y entrait pas qui voulait, et qu'il ne m'autoriserait à quitter Orenbourg que si j'en avais la permission du ministère. Je fis comme Tcherniaeff après la bataille de Tchimkent : je mis l' « oukase » dans ma poche et je partis, par une nuit bien noire, accompagné de quelques amis enchantés de s'associer à ce tour joué à leur chef.

Évitant la grande route des caravanes, de peur d'etre ramené par les sbires de l'autocrate d'Orenbourg, je ne m'arrêtai que dans les « aouls[1] » des nomades, qui partout se montrèrent très-hospitaliers, grâce aux bonnes recommandations que quelques sultans de mes amis m'avaient remises dans ce but. Quatre mois après, j'entrais à Tachkent.

Le général Kaufmann, gouverneur général du Turkestan, était entouré à cette époque d'une foule de jeunes officiers de la garde, ayant quitté l'Europe pour chercher des lauriers ou pour expier des méfaits tels que dettes, enlèvements et autres peccadilles, ce qui a valu à Tachkent le surnom de « Sibérie des petits crevés de la garde » . C'est dire qu'on y menait joyeuse vie. Le champagne, malgré son prix exorbitant de quinze à vingt-cinq roubles la bouteille, coulait à flots, et le duel étant à l'ordre du jour, on se battait souvent pour s'entretenir la main, car il n'y avait dans ce moment aucune expédition pour satisfaire au besoin d'activité de cette jeunesse turbulente.

[1] Villages.

Les premières semaines de mon séjour à Tachkent se passèrent donc dans une délicieuse oisiveté. Mais un beau jour, je m'aperçus que mon petit magot tirait à sa fin. Le premier moment d'effroi passé, je me mis gaiement à chercher quelque moyen de vivre sans recourir à la bourse de mes amis. Il m'aurait été facile d'entrer avec mon grade dans l'armée; mais, détestant la vie de garnison, je renonçai à ce projet, préférant ne faire souvent qu'un repas par jour et serrer la courroie quand mon estomac de vingt ans criait trop fort.

Je finis par trouver une occupation chez mes amis les Kirghiz de la steppe. Je choisissais de bons chevaux, qu'ils me vendaient de vingt-cinq à trente roubles. En quinze jours, je parvenais à les assouplir d'après le système Baucher, et j'en faisais de bonnes montures que je vendais aux officiers de Tachkent. Rien n'est tel que la nécessité pour suggérer de bonnes idées.

Une fois dans cette voie, et le dressage des chevaux sauvages, très-fatigant par une chaleur torride, ne me suffisant plus, je m'associai à un ami et j'étais lancé dans diverses spéculations, quand un beau jour l'arrivée d'un Italien m'ouvrit une autre perspective.

C'était un graineur venu à Tachkent pour confectionner la graine du ver à soie, qu'il désirait importer en Italie, où la maladie faisait de grands ravages parmi ces précieux insectes. Il me montra l'immense avenir de cette exportation, la graine revenant à un franc l'once au Turkestan et se vendant vingt-cinq francs dans les pays contaminés. A partir de cette époque, je me livrai exclusivement à l'élevage du *bombyx mori,* et je fis une statistique séricicole du Turkestan. A l'occasion de ce travail, je traversai tout le pays et je pénétrai jusqu'à Kokan, dans l'espoir d'arriver à Kachgar, d'où je comptais revenir en Europe, en suivant la route de Schlagintweit. Malheureusement, je dus rebrousser chemin, car Yacoub-Beg, cet audacieux aventurier tatare qui s'était taillé un petit royaume dans les provinces occidentales de la Chine, ne laissait pénétrer aucun Européen dans ses États. Je revins donc à Tachkent avec l'idée de regagner l'Europe pour exécuter mes grands projets.

Le général Kaufmann, qui s'était intéressé à mes travaux, m'envoya en Russie pour traiter cette question directement avec l'ambassadeur d'Italie; celui-ci, en effet, le priait de satisfaire aux demandes réitérées de son gouvernement, qui désirait se mettre en rapport avec l'Asie centrale; car on savait, par l'expédition de Meazza, Gavazzi et Litta, qu'il y existait une race de vers à soie épargnée jusqu'à cette époque par les maladies. Cette fois, muni d'un passe-port de courrier, je traversai le désert dans une bonne voiture.

Je fus parfaitement accueilli à l'ambassade d'Italie, à Saint-Pétersbourg. A peine mes ouvertures faites, je reçus la visite d'un délégué du gouvernement italien, chargé de traiter avec moi pour organiser cette exportation sur une grande échelle; mais à ce moment une citation du département asiatique me mit, pour la première fois, en rapport avec son directeur, qui m'apprit qu'une transaction internationale entre le gouverneur général du Turkestan et l'Europe ne pouvait aboutir qu'avec la sanction du département, et que, pour le quart d'heure, je pouvais regarder ma mission comme nulle et non avenue.

Cette audience fit donc crouler du coup mes châteaux en Espagne. Mais, quand on est jeune, on ne désespère pas aisément.

Le prince Gortschakoff, alors chancelier de l'empire, s'intéressa au but que je poursuivais. Je parvins à prouver, par les rapports que j'élaborai, que cette exportation pourrait, avec le temps, devenir considérable, et que l'Asie centrale serait en état de livrer de la graine de ver à soie pour vingt-cinq millions de francs, valeur de l'importation annuelle, à cette époque, dans les pays contaminés. Il s'opéra spontanément un revirement complet dans l'opinion du département asiatique, qui, se substituant à mon ancien protecteur, le général Kaufmann, me délégua en Italie pour y traiter directement cette importante question.

Dès mon arrivée à Florence, il se forma, sous les auspices du baron Ricasoli et de l'ingénieur Gratoni du Mont-Cenis, une société « bacologique » qui se chargeait d'acquérir toutes les graines que je serais en état de fournir. Des graineurs habiles, munis de capitaux, me furent adjoints, et je repris la route de l'Orient.

Je ne me doutais guère, hélas! de l'accueil qui m'attendait à Tachkent. Le général Kaufmann me reçut « rather cool », comme disent les Anglais, et cependant j'arrivais comme délégué du département asiatique

Ayant pris connaissance de mes démarches en Italie, Son Excellence m'annonça qu'elle prohibait l'exportation de la graine de ver à soie du Turkestan et que je n'avais qu'à retourner à Saint-Pétersbourg, pour annoncer à mes nouveaux protecteurs que, s'ils régnaient dans la capitale, lui, par contre, était le maître dans sa province.

En sortant de cette audience, je fis d'amères réflexions sur le néant des choses humaines, sur la bonne entente des hauts fonctionnaires russes entre eux et sur leur admirable union pour travailler au bien commun.

Il me restait cependant encore une corde à mon arc. C'était une lettre du directeur du département asiatique à l'agent diplomatique placé auprès du général Kaufmann, et qui était chargé par son chef de m'aider dans mes

entreprises. M. de Struve, un de mes amis, remua ciel et terre pour trouver un joint entre ces deux rivalités qui rendaient sa position très-épineuse : heureusement, jamais diplomate n'est à court. Une ambassade devant être envoyée à Boukhara, on hâta son départ, et il me fut déclaré officiellement que je serais libre de remplir mes contrats en récoltant cette graine dans les États de l'Émir.

Mais, quelques jours avant son départ, l'envoyé extraordinaire à Boukhara, le colonel N..., me tint à peu près le discours suivant : « Mon cher ami, je vous veux du bien et je désire vous donner un bon conseil. Faites vos paquets et quittez ce pays enchanteur. Filez, mais renoncez à filer de la soie chez nous. Je suis chargé par Son Excellence d'interpréter la lettre qui vous a été remise à Tachkent. Si la langue française prête au calembour, la nôtre, sous la plume du général, peut offrir des ambiguïtés qui vous ont peut-être échappé; vous avez certainement compris, par cette missive, que vous faites partie de l'ambassade. Eh bien! le général m'ordonne d'interpréter cet ordre en ce sens, que vous êtes libre d'aller chercher vos graines à Boukhara, avec l'ambassade, pendant son séjour dans les États de l'Émir, mais sans en faire partie officiellement. Et je n'ai pas besoin de vous dire qu'en vous aventurant dans ce pays, vous risquez de partager le sort des trois délégués italiens, restés pendant onze mois prisonniers de l'Émir, et dont l'un est mort des suites de ses souffrances. »

Je serrai la main du brave colonel, et le soleil levant du lendemain me vit partir seul, escorté de quelques vaillants Cosaques de l'Oural que mon ami le colonel Strantmann me confia. C'étaient de ces aventuriers cosaques qui, ayant terminé leur service, allaient regagner leur patrie. Une forte somme, déposée entre les mains de leur chef, qu'ils devaient retrouver à leur retour de cette expédition, s'ils en revenaient, les engagea à l'entreprendre sous mon commandement.

Comme je m'étais mis en route quelques jours avant l'ambassadeur qui devait suivre le même chemin, la population se trompa, et je recueillis les honneurs qui lui étaient destinés. Tout alla bien jusqu'à Bahoueddine, où une cohue fanatique assiégea le caravansérai dans lequel je m'étais retiré, et dont je ne sortis sain et sauf que grâce à un détachement de koulbachis de la garde de l'Émir, qui me dégagèrent et me permirent de gagner Boukhara, poursuivi par une grêle de projectiles.

Arrivé à Boukhara, je fus, comme de raison, prisonnier de l'Émir, mais j'eus le loisir de remplir mes contrats. J'installai des ateliers dans lesquels jusqu'à quatre cents soldats de l'Émir travaillaient sous mes ordres; tout marchait à merveille, et, quand l'heure de la délivrance sonna, je partis

gaiement, à la tête d'une grande caravane. Mais je n'étais pas au bout de mes tribulations : les Russes me préparaient la plus désagréable des surprises à leur frontière.

Toutes mes marchandises furent mises sous séquestre, et je me crus si peu en sûreté moi-même, que je me jetai dans le désert pour regagner l'Europe, dégoûté des procédés dont on avait usé à mon égard, et, de plus, malade de fatigues et de privations. Voilà comment échoua une conception commerciale des plus hardies et des plus lucratives.

Néanmoins, les souvenirs de la vie indépendante que j'avais menée ne cessaient de hanter mon imagination ; car ces voyages pleins de périls et d'émotions ont une saveur bien âpre, et quiconque en a goûté y revient. Voilà pourquoi, treize ans plus tard, quand j'appris la mort du général Kaufmann, le désir de tenter encore une fois la traversée du continent asiatique en entier ne me laissa plus ni trêve ni repos.

Depuis Marco Polo, il n'y a, à ma connaissance, qu'un seul Européen qui ait fait ce voyage : c'est le Hongrois Berzenczey, qui, parti de Vernoïé en 1874, parvint à Kachgar et à Yarkand, d'où il regagna l'Inde en passant par Leh; mais on n'a jamais appris rien de bien certain sur ce voyage, car le malheureux, auquel les Tatares avaient rompu les pieds et les mains, mourut, peu après son retour, dans une maison d'aliénés.

Les frères Schlagintweit, venant de l'Inde, ont pénétré jusqu'à Kachgar, et les Russes y ont aujourd'hui un consulat; mais Berzenczey reste toujours le seul Européen qui ait traversé l'Asie du nord au sud. La route, certainement plus facile, de Mazar-i-Chérif aux Indes, par Caboul et Peschawer, n'a pas encore été parcourue en entier par un même voyageur de notre continent. Voulant donc tenter cette aventure, je m'adressai, en 1882, au département asiatique du ministère des affaires étrangères, avec prière de me seconder dans cette entreprise.

Ne voyage pas qui veut en Asie centrale; bien des explorateurs en ont fait l'expérience; ce n'est guère qu'avec la permission des autorités russes que l'on dépasse la frontière du Turkestan.

Dès l'abord, on me fit entrevoir l'impossibilité de traverser l'Afghanistan et même les difficultés d'arriver jusqu'à Tachkent, au moment où tant de questions administratives se traitaient dans cette ville. Il ne me restait qu'une ressource, celle d'attendre l'arrivée du général Tcherniaeff, gouverneur général du Turkestan, qui devait venir à Moscou pour le couronnement; j'avais pour lui de puissantes recommandations, et ma première audience fut décisive. « Venez, me dit-il, vous verrez par vous-même si vos projets sont exécutables : je vous aiderai en tout ce qui dépend de moi. »

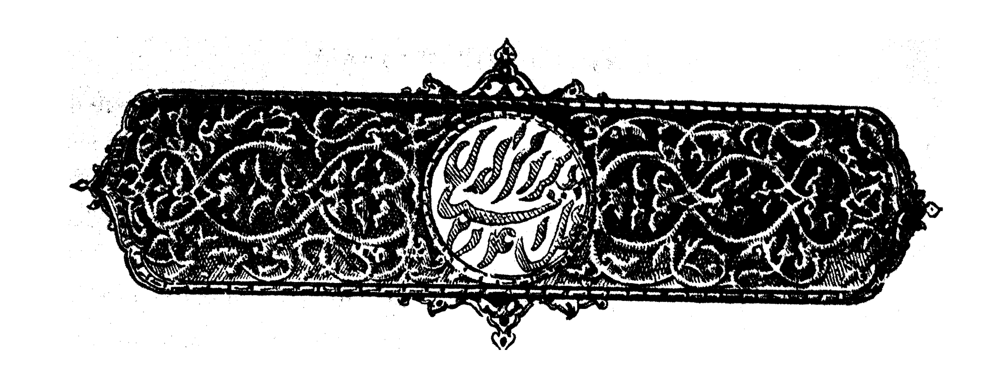
Je compris, dès ce premier entretien, l'ascendant de cet homme remarquable sur tout ce qui l'entoure : il gagne irrésistiblement le cœur de ceux qui l'approchent, et ceux-ci, de prime abord, se sentent prêts à tous les dévouements. Les soldats l'ont prouvé, et bien plus encore les indigènes, quoiqu'il les ait battus en tant de rencontres ou peut-être à cause de cela.

Toutefois, mes amis me conseillèrent de retarder mon départ jusqu'au retour du général dans sa capitale, et un de mes anciens compagnons du Turkestan m'offrit l'hospitalité jusqu'à mon départ.

Je commençais presque à oublier le vrai but de mon arrivée à Moscou, quand la nouvelle de la prochaine venue du général Tcherniaeff interrompit brusquement les fêtes et les chasses que m'offrait la gracieuse hospitalité russe. Une faveur exceptionnelle m'attendait : le général me proposa de faire le voyage de Tachkent dans sa suite ; il va sans dire que j'acceptai cette offre avec empressement, d'autant plus que le prince de Wittgenstein, envoyé par S. M. l'Empereur en mission à la cour de Boukhara, me réservait une place dans sa voiture. Mes préparatifs terminés, mon fidèle Mohammed-Ali, qui m'avait accompagné dans mes précédents voyages comme traducteur et domestique, se retrouva là par un hasard des plus curieux, et il se décida, du jour au lendemain, à me continuer ses services. Il a fait mon bagage sans que j'eusse à m'occuper de rien, sachant mieux que moi ce qu'exige une pareille expédition. Ce fut une bien heureuse rencontre, car à lui seul il valait une demi-douzaine de serviteurs : il cuisine, dresse un cheval, fait le service de valet de chambre et, au besoin, sait se défendre courageusement.



Fermoir de ceinture sarte, en argent ciselé.



CHAPITRE II

STEPPE KIRGHIZE.

Départ d'Orenbourg. — Les habitants de la steppe. — Costumes. — La femme kirghize. — La yourte. — Migration des aouls. — Les barantas. — Le David kirghiz. — Relais de poste. — Réminiscences joyeuses de la steppe. — Souleiman Sultan. — Un marché. — Fatmé, la favorite du sultan. — Une soirée kirghize. — Jeux innocents. — Khalisa. — Irghis. — Attelage de chameaux à travers les sables. — Kazalinsk. — Général, ayez pitié de nous! — Le pays des Ouralsks. — La steppe en hiver. — Le moulin d'Iletzk. — La robe de l'impératrice Catherine. — La bagrinia.

Notre caravane se compose de cinq voitures attelées chacune de trois chevaux en troïka. La première, légère calèche de voyage, est occupée par le général et son aide de camp le capitaine Alabin; dans la seconde, le prince de Wittgenstein, général aide de camp de Sa Majesté, m'a offert une place à côté de lui; la troisième contient le colonel baron de Sermet, attaché militaire de l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg, et le colonel Richter, attaché à la personne du gouverneur général; la quatrième est occupée par l'ordonnance du général, un vieux Cosaque du Caucase, et par son secrétaire; la cinquième, enfin, emporte les bagages. Ce train, enlevé au galop, prend la route d'Orsk, qui traverse pendant deux cent soixante verstes un pays habité par les Cosaques d'Orenbourg. La contrée est d'un aspect triste; les derniers promontoires des monts Ourals sont pelés; seules, les « stanitzas », villages de Cosaques, sont entourées de champs cultivés. Aux relais, l'« attaman » (ancien du village), le plus souvent en uniforme, vient à la rencontre du général et préside au changement des attelages. Nous marchons à raison de quinze verstes à l'heure, c'est-à-dire deux cents verstes par journée, arrêts compris.

Orsk est relié à Tachkent par une voie postale qui vient d'être complétement réorganisée par le général.

Échelonnées sur la route, à des distances qui varient de quinze à trente verstes, se trouvent des stations avec un employé qui enregistre les passants et perçoit les « pragones » (taxes), à raison de trois kopeks[1] par verste et par cheval. Le gouvernement, de son côté, paye par an, pour chaque attelage de trois chevaux, la somme de quatre cents roubles. Les bêtes, bonnes et robustes, viennent de Aoulié-Ata; elles sont ramassées, mais d'une vigueur remarquable, et enlèvent, à travers les sables et au galop, le tarantasse le plus lourd.

Les départs sont parfois fort émouvants; il faut six, dix Kirghiz, quelquefois davantage, pour tenir une troïka; ils se pendent comme une grappe humaine, qui aux oreilles, qui à la crinière des chevaux : le signal du départ est donné; ceux qui ne lâchent pas à temps ce qu'ils tiennent roulent sur le sol, et « haïda valay » on part en carrière. Si, par malheur, quelque chose se détraque dans le harnachement, il faut voir tout le monde à l'œuvre; malheur au voyageur qui au départ n'est pas parvenu à se raccrocher à la voiture, il risque de courir à pied pendant de nombreuses verstes pour rejoindre son véhicule.

Aujourd'hui, on trouve une chambre passablement propre à chaque station: c'est là que nous prenons trois fois par jour nos repas, composés de conserves et de provisions diverses tirées du fourgon du général, et suivis invariablement du thé, cet indispensable breuvage qui ranime l'esprit et donne au corps une nouvelle force. Les repas réunissent toute la caravane; le général, avec la grande aménité qui le distingue, a mis chacun à son aise; il a banni toute étiquette; on cause, et même très-agréablement; tout le monde parle français.

A partir d'Orsk, l'aspect du pays change complétement. Nous entrons dans la steppe : plus de culture, plus de villages; c'est l'immense plaine, domaine du Kirghiz nomade. Après la fonte des neiges, cette partie de la steppe se change en beaux pâturages nourrissant d'innombrables troupeaux, richesse de ces nomades; mais bientôt le soleil ardent de l'Orient brûle cette végétation, et l'aspect de la contrée, si riant au printemps, devient aride; ce n'est plus qu'une plaine noire et triste.

J'avais antérieurement parcouru, aux différentes époques de l'année, ces vastes plaines de l'Asie centrale; je les avais vues couvertes de neige par le

[1] Le kopek vaut 4 centimes.

« bourane » (chasse-neige), qui ensevelit parfois des caravanes entières sous un linceul glacé; alors elles sont effrayantes et lugubres. La température y varie de 30° Réaumur au-dessous de zéro en hiver à 35° de chaleur en été. Telle est la patrie du Kirghiz, patrie qu'il adore et dont il chante les poétiques attraits dans ses improvisations bizarres.

Les Turcomans, Karakalpaks, Kaïzaks, Uzbegs, Kirghiz, qui habitent l'immense dépression aralo-caspienne, diffèrent plus entre eux par la physionomie et les mœurs que par leurs dialectes, qui se rattachent tous à la langue turque.

Les Kirghiz sont les plus nombreux; ils se divisent en Kara-Kirghiz, ou Kirghiz noirs, répandus dans les montagnes de l'Altaï et du Thian-Chan, jusqu'au sud du lac Issi-Koul, et les Kaïzaks ou Kazaks; ceux-ci, au nombre de plus d'un million, sont essentiellement nomades. Ils errent dans une contrée difficile à délimiter, qui s'étend de l'Oural au lac Balkach, et de l'Amou-Daria aux confins de la Sibérie.

Qui sont ces Kirghiz et d'où viennent-ils? Eux-mêmes l'ignorent en réalité. Ils prétendent descendre de quarante vierges (*kirk*, quarante, et *kiz*, vierge), et venir des frontières de la Chine; mais ils ne peuvent préciser l'époque de leur première émigration dans la steppe. La première tribu régulièrement organisée fut la « petite horde », descendant de trois familles ou kibitkas : Alimoulin, Bayoulin et Tchetérou. Peu à peu, d'autres émigrants vinrent se fixer dans la grande steppe, occupée jusqu'alors par les Kalmouks, qu'ils chassèrent de ces contrées. Les hommes sont courts, trapus et musculeux; sur un cou de taureau repose une tête osseuse dont voici le signalement : front bas, face large, yeux petits, noirs et bridés; nez épaté, oreilles écartées de la tête, presque pendantes; barbe rare. Paresseux à l'excès, ils considèrent l'obésité comme une marque de noblesse.

Le Kirghiz porte un pantalon en peau ou en velours, dont la couleur disparaît sous les broderies; puis un « bechmet », ou veste; et enfin le « khalat[1] », espèce de robe de chambre sans poches, dont les manches, d'une longueur démesurée, sont très-amples aux épaules et étroites aux extrémités. Ce « khalat », que le riche porte souvent en soie ou en velours couvert de broderies, est en simple cotonnade pour le pauvre. Le grand ceinturon de cuir, que le pauvre remplace par une ceinture également en étoffe de coton, serre ce vêtement à la taille; on y suspend une gibecière, un couteau et un sac contenant de la poudre et de la grenaille.

1 J'ai employé le *kh* dans l'orthographe française pour tous les termes d'origine turque ou persane, dans lesquels la prononciation indigène se rapproche le plus du *ch* guttural allemand précédé de *a o u*, du *g* hollandais, du *j* espagnol ou du *x* russe.

Quand l'extérieur de son khalat est par trop sale, le Kirghiz le retourne, jusqu'au moment où, à force de l'avoir tourné et retourné, il finit par tomber en loques; la chemise comme le mouchoir de poche brillent le plus souvent par leur absence.

Les Kirghiz se rasent la tête : ils l'ont toujours couverte d'une petite calotte ronde, parfois richement brodée, entourée en été d'un mouchoir acheté à quelque marchand russe, et qui rappelle imparfaitement le turban. Souvent on les rencontre, en été comme en hiver, coiffés d'un bonnet



Le tarantasse.

conique doublé en peau de renard ou d'agneau; plus rarement ils portent un chapeau en feutre blanc, offrant une ressemblance frappante avec les chapeaux pointus que nos enfants se plaisent à faire avec un journal plié triangulairement, et dont les larges bords, relevés par devant, imitent assez bien deux cornes. Cette coiffure se pose tantôt en long, tantôt en large sur la tête, et donne à celui qui la porte l'aspect le plus baroque.

Dans un climat aussi variable que celui de la steppe, où l'on peut constater un écart de soixante degrés entre la température de l'été et celle de l'hiver, on pourrait s'attendre à une grande différence entre les vêtements des deux saisons. Il n'en est rien. Il n'y a peut-être pas de peuple au monde plus apte à supporter les intempéries des saisons. J'ai vu des cavaliers m'accompagner en hiver par un froid si vif qu'il me faisait souf-



LA YOURTE ET SES HABITANTS

frir malgré mes trois pelisses, chevaucher allègrement à mes côtés, vêtus de deux simples petits khalats, au travers desquels, pendant les « bouranes », la neige glacée pénétrait jusqu'à leur peau, et chaussés de misérables bottes en cuir, dans lesquelles il n'y avait souvent pas même des chiffons pour remplacer les chaussettes.

En revanche, le plus pauvre habitant de la steppe tient à couvrir dignement sa tête, en hiver, d'un grand capuchon fantastique ayant quelque rapport avec le « bachlik ». Si sa fortune ou sa position sociale lui permettent de porter le khalat richement brodé, il passe par-dessus ce vêtement, lorsqu'il voyage, en été comme en hiver, un khalat en poil de chameau, qui a l'avantage de le protéger contre les intempéries de l'air, et qui de loin le fait participer de l'aspect morne et uniforme de tout ce qui apparaît dans la steppe.

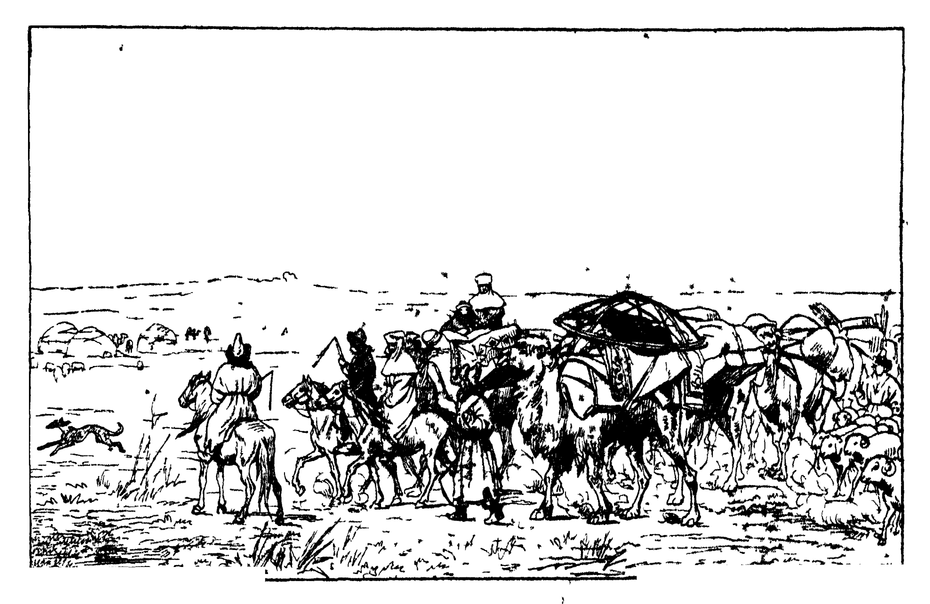
Les femmes, qui rappellent le type mongol, sont mieux faites que les hommes; mais leur costume diffère très-peu de celui de leurs maris. Elles portent un khalat en coton ou en soie boukhariote de couleurs voyantes, un pantalon et des bottes. Les jeunes filles laissent flotter leurs cheveux tressés et se coiffent d'un bonnet de fourrure, orné de fleurs, de plumes et de perles. Ce qui caractérise le costume de la femme mariée, qui ne montre jamais ses cheveux, c'est une grande écharpe blanche avec laquelle elle s'entoure la tête, le bas du visage et souvent le buste.

Les cheveux, le plus bel ornement des jeunes filles, se portent en longues nattes, entremêlés de rubans et de pièces de monnaie; s'ils ne sont pas assez longs, elles savent habilement corriger ce défaut à l'aide de crin de cheval.

Les beautés kirghizes adorent toutes le rouge et le blanc de Boukhara, et se maquillent outrageusement; les raffinées même se teignent les ongles en jaune avec du henné. Mais une fois mariées, adieu la toilette et les jeux, adieu surtout la galanterie par laquelle elles débutent dans le monde, au rebours des dames de nos pays civilisés! Leur liberté première fait place à une vie de dévouement et de travail, et le soleil se charge de les couvrir de cette teinte merveilleuse que nos connaisseurs d'antiquités admirent dans les bronzes florentins.

Dès qu'un enfant vient de naître, sa mère le lave à grande eau pendant quarante jours consécutifs, après quoi il est pur et dispensé de toute ablution pour le reste de ses jours. Jusqu'à l'âge de dix ans, le costume des enfants des deux sexes est réduit à sa plus simple expression; les parents se bornent à leur raser la tête, et du 1er janvier au 31 décembre, ils sont nus comme la main et sales comme des pourceaux. Leurs mères les allaitent souvent jusqu'à l'âge de cinq ans.

dans un emplacement tant que leurs bêtes y trouvent leur subsistance. La marche d'un aoul en voyage est fort intéressante. Les hommes, d'ordinaire armés, précèdent et flanquent les longues files de chameaux qui transportent leurs familles et leurs pénates. Puis viennent d'innombrables bandes de moutons, les « tabounes » (troupeaux de chevaux), puis d'autres chameaux encore; les haltes ont lieu près des sources. Une heure à peine après l'arrivée, le village est improvisé, les femmes ont dressé les tentes; les grandes marmites sont sur le feu. Les hommes, accroupis à



Aoul en marche.

terre, se livrent à une contemplation flegmatique de ces scènes animées et du rude travail que les femmes exécutent autour d'eux. En somme, le Kirghiz ne fait rien : il commande; c'est le sexe prétendu faible et beau qui supporte toutes les fatigues, à qui incombe toute la responsabilité.

Quoique ce peuple soit musulman, il est rare de voir deux femmes sous la même tente. Les riches se donnent le luxe de plusieurs épouses, mais ils ont soin de les faire vivre dans différents aouls, ce qui leur permet de se consoler à distance avec une autre épouse, dès qu'une contrariété surgit dans leur vie conjugale. C'est là peut-être le motif pour lequel il n'y a dans la steppe ni divorce ni femme émancipée ou incomprise.

La tribu la plus respectée des Kirghiz est celle des Adaïs, errant dans les steppes situées entre la mer Caspienne et les États du khan de Khiva; c'est la seule qui ait conservé la bravoure et le courage de ses ancêtres.

Les « barantas », ou razzias à main armée, qu'il ne faut pas confondre avec les « alamanes » des Turcomans, ne sont pas considérées comme des actes répréhensibles; au contraire, les poëtes les chantent comme des faits d'armes glorieux. Protégés par les Khivains, les Kirghiz Adaïs pouvaient se livrer sans crainte à leur sport favori et pousser leurs razzias jusque sur le territoire russe; mais la chute de Khiva a mis fin à cet état de choses. A l'heure qu'il est, les Russes, si habiles à effacer les traits distinctifs des peuples soumis à leur domination, font comprendre aux Adaïs que leurs glorieuses « barantas » sont des vols audacieux, punis sévèrement par la loi.

Ayant des idées très-confuses sur la justice, ces nomades admettent encore la composition avec le juge appelée « koune »; il n'est pas rare d'entendre, dans une querelle, un Kirghiz dire à l'autre : « Je ne te crains pas, prends garde, j'ai assez de biens pour payer ta mort. » Le meurtre d'un homme se rachète généralement par six cents têtes de bétail. Le voleur d'un cheval doit payer « pour la queue et la crinière », la première fois, trois chevaux, et en cas de récidive, six, douze, vingt-quatre chevaux, et ainsi de suite, toujours en doublant le nombre payé précédemment : la femme vaut ordinairement de trente à cent têtes de bétail.

Les Kirghiz racontent une foule de légendes intéressantes sur leur arrivée dans les plaines qu'ils occupent et qui furent jadis habitées par les Kalmouks; en voici une entre autres qui rappelle singulièrement l'histoire de David et de Goliath. Chassés de leurs anciens pâturages par la famine, ils marchèrent vers l'Occident, faisant fuir devant eux les aouls kalmouks. Un jour, ils se virent en face de leurs ennemis, rassemblés en grand nombre et prêts à livrer bataille; les troupeaux, les femmes et les enfants furent mis à l'arrière-garde, et les hommes s'apprêtèrent au combat. Mais, prévoyant un horrible carnage, les chefs des deux camps décidèrent qu'ils choisiraient chacun un guerrier pour terminer leur différend par un combat singulier, le vaincu devant céder au vainqueur les pâturages en litige.

On vit alors sortir du rang des Kalmouks un homme d'une taille et d'une force extraordinaires, armé d'un glaive, et qui fit trembler d'effroi les Kirghiz. Personne ne se présentait pour se mesurer avec le géant, lorsque soudain Aboul-Khaïr, un Adaï, petit et chétif, n'ayant qu'un arc à la main, s'élança au-devant de son adversaire. La lutte fut courte, et le Kalmouk tomba percé par la flèche de l'habile archer.

Le Kirghiz, qui est devenu le plus fidèle allié des Russes, est honnête et probe. S'il est loin d'avoir la bravoure et le courage du Turcoman, il n'a pas non plus la fausseté qui fait le fond du caractère des Sartes, infiniment plus civilisés, car le nomade n'est guère lettré, et s'il est musulman, il ne

connaît pas le fanatisme. Aussi faut-il voir avec quel mépris il est traité par le Sarte, qui le bafoue et ne le juge guère supérieur au chameau, avec lequel il apparaît dans les rues et les bazars des villes.

Dans les pantomimes grotesques, si chères aux Sartes, c'est toujours le Kirghiz qui fait les frais de l'hilarité du public. Curieux comme il l'est de nature, c'est un spectacle amusant de le voir, dans un bazar, manger des yeux les objets de luxe, ou essayer un khalat en se dandinant majestueusement, pour jouir du froufrou de l'étoffe neuve, pendant que le Sarte rusé rit sous cape du pauvre béotien qu'il trompe. Que de fois n'ai-je pas égayé, en assistant à des scènes de ce genre, mes longues stations dans les bazars de l'Asie centrale! Je vois encore ces clans de nomades rassemblés devant les échoppes des marchands de khalats, les vêtements en loques, leurs coiffures fantastiques d'une couleur jaune sale, comme celle de leurs chameaux, contraster de la manière la plus frappante avec les citadins couverts de riches étoffes en soie bariolée et coiffés de turbans d'une blancheur éblouissante.

Mes prédécesseurs dans la steppe kirghize, soit les quelques voyageurs ayant publié leurs pérégrinations dans le Turkestan, soit même les officiers russes, n'ont vu dans la steppe qu'un pays à franchir le plus vite possible. On trouve dans leurs récits tous les ennuis qu'offrent ces expéditions, en hiver comme en été. De fait, ils ont raison, cette manière de parcourir la steppe n'a rien d'attrayant.

Comme horizon, une immense ligne, des poteaux de télégraphe qui ont l'air de s'ennuyer dans cette vaste plaine, et, de vingt-cinq en vingt-cinq verstes, la chétive masure, décorée du titre pompeux de station postale, à laquelle on arrive avec la certitude de se quereller, de jurer et de distribuer des coups de « nagaïka » (fouet en lanières de cuir, à manche très-court) pour obtenir des chevaux. Ces colères, qui se reproduisent plusieurs fois par jour, sont ordinairement les seules émotions qui rompent la monotonie de l'existence.

Les Kirghiz que le voyageur rencontre aux stations baragouinent le russe, boivent de l'eau-de-vie, et n'ont gardé qu'un seul terme qui leur est cher, c'est le « sillaou », qu'ils vous crient en tendant la main : à ce signe, chacun reconnaîtra le bakchich turc.

Mais, pour donner au lecteur une idée de la vraie steppe kirghize, je l'engage à me suivre quelques années en arrière, alors que, à vingt ans, je parcourais cette steppe, allègre, disposé aux aventures, la bourse légère, mais prêt à accueillir toute nouvelle impression avec enthousiasme.

C'était encore le beau temps des sultans, où l'on ne connaissait pas le

« volostnoy », c'est-à-dire le député nommé par le pays, cette institution que même aujourd'hui le Kirghiz n'a pas encore comprise et qu'une administration paternelle lui a imposée. A cette époque, la steppe était divisée en trois rayons, ayant chacun son « provitl » ou gouverneur kirghiz à sa tête. Bay-Mohammed gouvernait le nord, Ian-Tourin, la contrée entre le Volga et l'Oural, et Souleiman-Tiaoukin Sultan la steppe d'Orenbourg.

J'avais gagné l'amitié de Souleiman, et je fus longtemps l'hôte de ce descendant direct du khan Aboul-Khaïr, qui avait, comme tel, des droits



Armes kirghizes.

sérieux sur le khanat de la steppe. La branche aînée s'étant éteinte, la branche cadette, dont il était le chef, lui devait succéder. Le dernier khan n'avait eu qu'un seul fils, le « kniess » (prince) Ibrahim. Ce prince, élevé au corps des pages à Saint-Pétersbourg, était appelé, par ses éminentes qualités, aux plus hautes fonctions, mais il mourut jeune, regretté par toute la steppe.

L'aristocratie kirghize, dont le khan était le chef, occupait alors douze cents kibitkas environ; tous les membres de cette grande famille, ne s'alliant qu'entre eux, prétendent descendre d'Aboul-Khaïr, et leurs enfants en bas âge connaissent déjà les noms de leurs ancêtres.

Le père de Souleiman, Mohammed-Ali, fut, lui aussi, provitl russe;

mais à la suite de basses intrigues il fut arrêté, cassé de ses fonctions, et expia le crime d'une trop grande popularité, au fond d'un cachot d'Orenbourg.

Souleiman Sultan, jeune homme intelligent, s'était franchement attaché à moi pendant mon séjour à Orenbourg. Voyant que j'étudiais la langue kirghize avec zèle, il me proposa de venir avec lui au milieu de son aoul et de parcourir, en chassant, sa patrie, dont il me vantait les horizons grandioses.



Sultan kirghiz.

Par une belle journée, montés sur d'excellents ambleurs kirghiz, nous abordâmes l'immense plaine.

Notre escorte, une trentaine de Kirghiz, parmi lesquels les serviteurs du sultan menant en main nos chevaux de rechange, formait dans cette solitude un tableau des plus animés, au puissant effet duquel les chevaux mêmes s'associaient en hennissant joyeusement, comme s'ils assistaient à une fête. Notre première étape nous conduisit au Minavnoï-dvor, où chaque lundi se tient un marché : là se dressent en plein vent deux cents boutiques environ, où les marchands russes vendent aux Kirghiz les produits de la civilisation.

Les Kirghiz trafiquent à cheval : l'acheteur et le vendeur marchandent en élevant successivement les bras ; à chaque nouvelle offre, l'acheteur assène un coup du plat de sa main sur la main du vendeur. Cela dure parfois très-longtemps, et quand enfin ils tombent d'accord, ils se serrent la main, et le marché est conclu.

Les troupeaux destinés à la vente sont parqués autour du bazar : ici, pour cent roubles, on peut réunir un fort bon attelage de trois chevaux. L'ambleur, très-apprécié par le Kirghiz, vaut, suivant la course qu'il est capable de fournir, de six à vingt fois le prix d'un cheval ordinaire.

A en juger seulement par la foule qui encombre les abords, on dirait que les affaires traitées doivent être considérables. Il n'en est rien. Pour un Kirghiz qui vient vendre un mouton ou échanger ses produits contre quelques menus objets de l'industrie russe, il y a une dizaine d'amis, qui tous se mêlent de ses affaires et sont venus pour assister à une « tomacha [1] », si chère à la curiosité de ces naïfs enfants du désert. Pour eux, crier, gesticuler, marchander est un besoin de la vie; ils repartiront les mains vides, faisant peut-être cent verstes à cheval pour retourner chez eux, mais heureux, car ils auront quelque chose à raconter au logis, des nouvelles à répandre.

L'apparition d'un « Frantsousse » parmi cette foule forme bientôt une tomacha toute spéciale. On tâte ses vêtements, on le regarde sous le nez, et ce n'est qu'avec la plus grande peine que mon sultan parvient à me dégager de la cohue qui nous entoure.

Nous rejoignons nos montures; mais, pendant ce temps, la température est tombée à quinze degrés au-dessous de zéro; une bise mordante nous chasse la neige fine dans la figure et nous empêche de parler. Le froid devient si vif que je suis obligé de frictionner activement, pour l'empêcher de geler, la partie la plus proéminente de mon « visage de cheval », comme disent les Kirghiz; car ces Asiatiques au nez écrasé, aux pommettes saillantes, trouvent que la figure étroite et allongée d'un Européen ressemble exactement à celle de leurs montures.

Le soleil était depuis longtemps descendu sous l'horizon de la plaine glacée, et la lune montait lentement, lorsque nous vîmes les yourtes de l'aoul, vers lequel nous nous dirigions, se profiler sur le ciel comme d'énormes taupinières blanches; les hennissements des chevaux et les cris de joie des cavaliers venant à notre rencontre en exécutant la « fantasia » kirghize, nous accompagnèrent jusque dans l'aoul où le sultan était attendu.

[1] Terme général pour tout spectacle et réjouissance publique.

Nos chevaux s'arrêtèrent devant la plus grande tente, transformée en salon de réception, où une chaleur des plus agréables nous attendait.

« Salem aleikom », me dit mon hôte en me serrant les deux mains, quand nous passâmes le seuil de son « home », « tu es chez toi, ami venu de loin. Pour la première fois, tu honores Souleiman de ta visite; que ton arrivée soit bénie! »

Les serviteurs nous débarrassent de nos lourdes pelisses, remplacées par des robes de chambre légères et des pantoufles du pays préalablement chauffées.

Le feutre blanc de la yourte est couvert de riches tapis, sur lesquels sont suspendus des fusils anglais, ainsi que les armes nationales, l'aïbalta, la lance, le sabre courbe et de riches harnais de chevaux. Les feutres épais, étendus sur le sol, disparaissent sous des tapis aux couleurs voyantes; au centre se trouve un grand brasier de charbons ardents. Nous nous asseyons à l'orientale sur des coussins placés vis-à-vis de l'entrée.

Peu à peu, la yourte se remplit de monde : ce sont les frères, les amis et les parents du sultan, qui me nomme les plus influents.

Après avoir bu le thé traditionnel, Souleiman, d'un signe, engage les spectateurs à s'asseoir à leur tour. Mœurs patriarcales s'il en fut! le frère cadet même n'osant s'asseoir en présence du chef de famille que s'il y est invité!

Lorsque nous nous sommes suffisamment accablés de compliments, comme c'est l'usage en Orient, un officier nous présente un grand bassin; un second, portant une aiguière, nous verse de l'eau tiède sur les mains; un troisième le suit, armé d'un essuie-mains. A peine ont-ils disparu qu'une file de serviteurs fait son entrée dans la tente, chacun portant un vaste plateau qu'il dépose à nos pieds. C'est un festin capable de rassasier un escadron, et pourtant il n'y a que l'amphitryon et moi qui mangeons.

Un officier de bouche, armé d'un couteau, tranche les viandes, puis les partage avec ses doigts sur le plat. Il y a du mouton et du cheval; ce n'est pas la vieille rosse que nos pauvres mangent en Europe : c'est la viande succulente du poulain engraissé qu'on garde pour les grandes occasions; mais le mets le plus apprécié, celui qui ne figure qu'aux festins, c'est le jeune chameau. Ce plat est accompagné de montagnes de riz préparé aux carottes et aux raisins secs : c'est le plat national, que le Sarte appelle palau, pilaou ou pilaf.

La politesse exige qu'on se bourre de nourriture; on m'excite sans relâche à manger, et si j'y mets quelque hésitation, Souleiman, de sa main, choisit les morceaux les plus gros pour les porter à ma bouche.

Repu, gorgé, c'est à peine si je respire, et les plats continuent à se succéder avec une profusion désespérante. Mais quand, pour terminer dignement ce repas pantagruélique, on nous présente, dans des coupes chinoises, du thé avec de la graisse de mouton délayée, je me sens à bout de forces.

Plutôt mourir que d'avaler cet émétique. Je saisis le moment où mon hôte se retourne pour verser la traîtresse boisson sous le feutre qui me sert de siége. Nos spectateurs ayant, par respect, quitté la yourte pendant ce repas, je pus faire chercher dans mes provisions quelques bouteilles de « nalifka », cette liqueur chère aux Kirghiz, mais que le sultan boit à huis clos, comme la plupart des musulmans.

Souleiman, devenu très-familier, grâce à l'intervention de mes flacons d'eau-de-vie, m'octroya le plus grand honneur qui puisse échoir à un chrétien : il m'exprima le désir de me présenter son épouse favorite.

A son entrée dans la tente, Fatmé m'éblouit par sa beauté et la richesse de son costume.

C'était une femme d'une vingtaine d'années, au teint frais, au corps admirablement proportionné ; sur la tête, elle portait une coiffure de forme cylindrique en velours rouge, littéralement couverte de pierres précieuses et bordée dans le bas de zibeline ; une pointe, semblable à celle des anciens colbacks hongrois, terminée par une turquoise d'une dimension rare, retombait sur l'oreille gauche. Comme signe distinctif de son autorité, la favorite avait sur sa coiffure une aigrette de plumes de héron et d'autruche. — Nous nous levâmes à son entrée. Après m'avoir gracieusement souhaité la bienvenue, elle m'engagea à prendre place à ses côtés, et voyant que j'admirais et sa personne et sa toilette, un sourire de satisfaction me montra ses jolies dents pointues. C'est avec un plaisir évident et une coquetterie toute féminine qu'elle me fit remarquer les détails de son costume. Du sommet de sa toque, des voiles en mousseline bordés de franges d'or retombaient sur les épaules. Une espèce de chasuble en satin blanc, semblable à celle des prêtres, garnie de larges galons d'or et d'une frange en or massif, fixée derrière la coiffure, descendait jusque sur ses genoux. Sous cette chasuble on apercevait un « sarafan » en brocart d'or. Ce costume gracieux était complété par un pantalon de soie blanche très-mince, brodé d'or et serré à la cheville ; les bottines, très-petites, en maroquin rouge, étaient également couvertes de broderies d'or et de pierres fines.

Fatmé se laissa admirer avec complaisance, en recevant candidement les compliments ampoulés que je forgeais à la sueur de mon front à la face de mon ami.

Je comparai ses dents aux perles, ses yeux aux étoiles, son sourire au

partie de l'auditoire était grêlée par la petite vérole, on en aura une idée assez complète.

Dans le fond, j'aperçois un gaillard taillé en Hercule, avec une balafre qui lui coupe la figure en deux, vêtu de peau de bœuf de la tête aux pieds. On me dit que c'est un célèbre voleur de chevaux, l'effroi des Kirghiz à



Khalisa.

plus de cinq cents verstes à la ronde. Cet illustre brigand a épousé une femme qu'il avait enlevée aux Adaïs, et, depuis ce moment, il est doux et soumis comme un agneau. Ainsi, même dans les déserts, on voit revivre la tradition d'Hercule et d'Omphale!

Le concert terminé, on passa aux jeux. Dans ce but, un khan ou roi fut désigné par Souleiman, et l'on adjoignit à ce « maître des plaisirs » deux sultans, en guise d'aides de camp, pour maintenir l'ordre. Comme signe de sa royauté, une couronne de papier doré lui fut octroyée, tandis que les sultans se coiffèrent de turbans blancs.

L'avénement du khan fut fêté par un ordre qui enjoignit à tous ses sujets d'embrasser leurs compagnes, afin que la sympathie régnât dans son royaume.

Cet ordre fut exécuté promptement, et non sans rire. Le second « oukase » fut plus rigoureux; il ordonnait aux Kisdars d'embrasser leurs « djiguites » (choisis); et à cette occasion il y eut bien, de côté et d'autre, quelques réclamations, non sans de nouveaux accès d'hilarité.

Là-dessus, on apporta une vertèbre de mouton; si, lancée en l'air, elle retombait de côté, le joueur perdait; si elle tombait debout, il avait le droit d'exiger quelque chose de sa voisine. C'était un jeu de pile ou face, où le perdant devait exécuter les désirs du gagnant. Je perdis, et la belle Khalisa me pria de chanter un air national de ma patrie.

La vertèbre fit ainsi le tour de la société. Un gros docteur militaire d'Orenbourg fut condamné à imiter un chien, et les sultans se donnaient le malin plaisir de le châtier de leurs fouets toutes les fois qu'il faisait mine d'arrêter ses aboiements lamentables. Quand il fut à bout de forces, on changea de jeu; il s'agissait alors de retirer avec les dents une pièce d'argent jetée dans un bol plein de lait caillé, et la difficulté de l'opération excitait naturellement d'immenses éclats de rire.

Tous ces jeux ressemblaient d'une manière frappante à nos jeux innocents de l'Europe civilisée. Les avons-nous pris des Orientaux, ou bien leur sont-ils venus de l'Occident? Je pencherais plutôt pour la première hypothèse.

Les jeunes filles s'étant assises en cercle et ayant étendu une pelisse sur leurs genoux, on cacha un mouchoir de poche qui avait préalablement fait le tour sous la pelisse. Aux assistants à désigner l'endroit où il se trouvait. Quand le tour du docteur fut venu, son bras disparut sous la pelisse jusqu'à l'épaule, mouvement inconscient d'une âme candide, qui fut immédiatement suivi d'un soufflet sonore. Si la cause en fut inconnue, l'effet fut le prétexte d'un fou rire général, auquel le docteur seul ne s'associa pas.

A mesure que la soirée s'avançait, les jeux devenaient plus animés et plus bruyants, probablement sous l'influence du « koumiss » qui avait circulé, et je compris que le moment était venu de me retirer. En prenant congé de ma charmante voisine, je remarquai une bague à son doigt, et comme je lui en demandais l'origine, elle l'ôta et me l'offrit : « Prends, dit-elle, c'est une pauvre fille de la steppe qui te l'offre. Puisse-t-elle, à ton doigt, serrer toujours une main amie! c'est le souhait de Khalisa. »

A mon tour, je détachai de ma montre une vieille relique et la lui remis

en disant : « Tu la donneras à celui que tu aimeras, et je souhaite qu'il soit digne de toi. »

Qu'est-elle devenue, cette fière amazone, avec laquelle plus tard j'ai fait tant de bonnes chevauchées dans le désert? Je la vois encore, le jour où je lui dis adieu, à cheval, debout sur ses étriers, une main sur le front, l'autre sur le cœur. — C'est un bon souvenir de la steppe que je viens de faire revivre. Il m'est revenu comme une bouffée de jeunesse en écrivant le nom de Khalisa.

D'ORSK A KAZALINSK.

Le défaut capital du Kirghiz, c'est d'être curieux et bavard. Une tomacha, — je crois avoir dit que ce terme désigne toute réjouissance, tout spectacle fourni à la curiosité publique, — a le don de l'attirer à des centaines de verstes à la ronde.

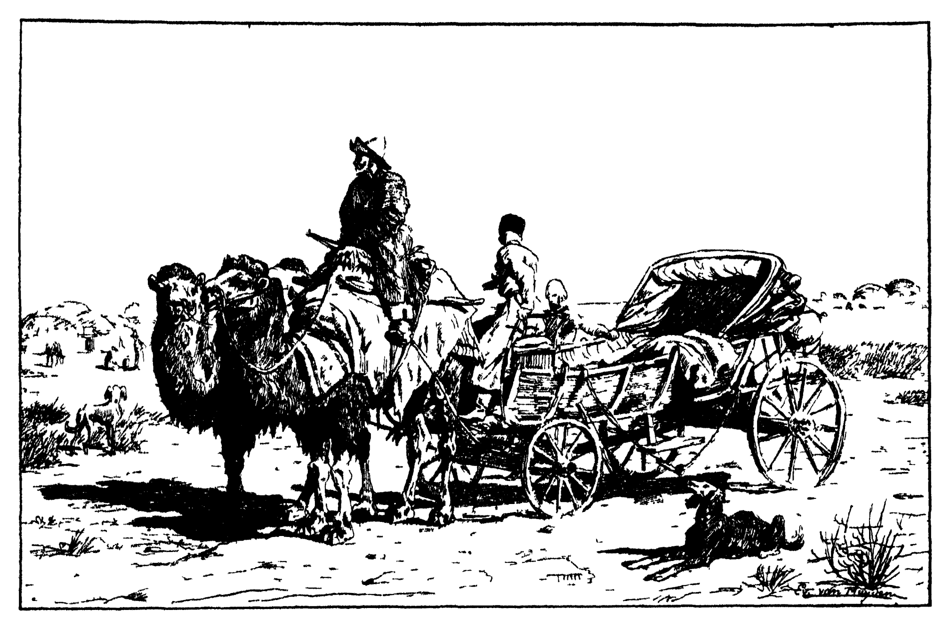
Le passage du général était une tomacha; on accourait donc de tous côtés pour le voir. A son précédent passage, près de quatre mille cavaliers s'étaient rassemblés pour l'accompagner; la poussière qu'une semblable escorte fait avaler à ceux qui en sont honorés l'avait décidé, cette fois, à donner des ordres pour empêcher ces attroupements.

Entre Orsk et la mer d'Aral, il n'y a qu'un seul poste habité; c'est le fort Irghis, petite citadelle bâtie au centre des sables; c'est bien l'endroit du monde le plus lugubre que j'aie rencontré de ma vie; derrière des remparts en terre, une série de petites cahutes à toits plats, quelques misérables boutiques et les casernes. Tout autour, le désert sans fin; pas un atome de végétation. Nous entrons dans le fort par un brillant clair de lune, escortés d'une « sotnia » de Cosaques, étendards en tête, qui sont venus recevoir le général. L'Uyesny Natchalnik (chef du district) a bien fait les choses : à chaque fenêtre du fort, une chandelle allumée nous rappelle faiblement l'illumination de Moscou pendant le couronnement. Devant le logis du commandant, la garnison est rangée en bataille; la musique joue, des députations indigènes présentent le pain et le sel; puis chacun cherche à se caser le mieux possible. Nous logeons chez le commandant, où une série de délices nous attendent : d'abord, et avant tout, nous allons pouvoir nous laver et changer entièrement de linge, car la poussière et le sable nous ont couverts d'une couche de boue à nous rendre méconnaissables; nous savourons ensuite un repas chaud, et enfin nous renouons connaissance avec un vrai lit, exempt des affreux cahots du tarantasse.

Malheureusement tout ce luxe des gens civilisés sera de courte durée, et

nous avons l'occasion de constater, une fois de plus, qu'il n'y a pas de médailles sans revers, surtout dans la steppe.

C'est une ménagerie d'insectes connus et inconnus qui se chargent de la démonstration aux dépens de notre peau, et cette invasion me remet en mémoire le temps ou, arrivé à Kazan, je dus faire le sacrifice de mes cheveux et de tous mes bagages pour me débarrasser des compagnons de route qui, durant mes pérégrinations, avaient pris le soin de me rappeler que je voyageais en Orient. On doit s'y habituer cependant, comme à tout dans



Attelage dans les sables

ce monde, car la femme de notre hôte, le lendemain, nous demanda avec une grande naïveté si nous avions bien reposé : elle ne plaisantait pas le moins du monde.

Quelle existence que celle d'une famille d'officiers dans ces fortins du désert! Les plus simples des objets nécessaires à la vie doivent être tirés d'Orenbourg; l'eau même est à peine potable; elle est saumâtre. La gloire de nos hôtes est un rosier, le seul représentant de la végétation à cent verstes à la ronde; aussi faut-il voir de quels soins on l'entoure! Pour vivre de cette vie, il faut être ou très-philosophe, ou entièrement hébété.

A partir d'Irghis, nous commençons à entrer dans les sables mouvants avec trois stations ou les chevaux de poste sont remplacés par des chameaux : tristes étapes faites avec une lenteur désespérante, le chameau ne marchant qu'au pas et en poussant cet horrible cri, si énervant à la longue,

formant un bastion humain contre les invasions tatares. L'impératrice Catherine II leur accorda par la suite des droits auxquels ils tiennent comme à toutes leurs traditions, et dont ils sont fiers. Par mesure administrative, on tenta de les astreindre au service militaire individuel ; ils s'y opposèrent, se basant sur l'oukase qui les autorisait à compléter leurs régiments par des remplaçants ; de là, un conflit et de graves désordres, suivis de la déportation de deux mille des plus influents Cosaques d'Ouralsk. Leurs biens furent vendus, et le produit en est resté dans les caisses de l'État : car pas un Cosaque n'en a voulu toucher un rouble ; leurs familles, vouées à la misère, ont été envoyées au Turkestan, où depuis six ans ces malheureux sont exilés. Le gouvernement a offert de leur faire grâce, on leur a permis de rentrer dans leur patrie. Pas un Cosaque n'a accepté cette faveur. Ils demandent leur droit, la révision de leur cause, en un mot, leur jugement ou un nouvel oukase du Tzar. Ils préfèrent supporter l'exil et ses misères à la honte de rentrer chez eux comme des malfaiteurs. C'est là un trait d'héroïsme d'une peuplade entière bien digne d'admiration.

Les braves officiers de la steppe ont au fond du cœur une profonde compassion pour les malheureuses victimes d'une administration qui a fait tant de mal, et qui a enfin trouvé une barrière à ses iniquités dans la ferme volonté de l'Empereur d'y mettre ordre. L'administrateur qui a ce crime sur la conscience a été destitué de ses fonctions, et la malédiction d'un peuple l'a accompagné dans l'exil. Tous ceux qui, comme moi, ont appris à aimer le Cosaque, ce brave et indispensable défenseur de la steppe, font des vœux sincères pour que le conflit, cause de tant d'infortunes, reçoive une solution qui permette aux Ouralsks de rentrer dans leur patrie, la tête haute et en bénissant le Tzar.

Au risque d'encourir le reproche de rompre encore une fois, par un retour vers le passé, le fil de la narration de mon voyage, je prends sur moi de la suspendre un instant, pour mettre sous les yeux de mes lecteurs une description qui, je crois, n'a pas été donnée jusqu'ici de la steppe des Ouralsks et des mœurs de ses habitants ; j'espère trouver une excuse dans l'intérêt que ces anciens souvenirs peuvent offrir à divers égards.

LE PAYS DES OURALSKS.

Lors de mon premier séjour à Orenbourg, je m'étais intimement lié avec le major Casarkine ; la communauté de goûts avait promptement fait de

nous deux bons amis; il était homme de cheval et chasseur passionné. Aussi, lorsqu'il me proposa de l'accompagner dans sa patrie, le territoire des Cosaques de l'Oural, acceptai-je joyeusement cette invitation qui me promettait une série d'émotions nouvelles : celles de la chasse à courre au loup, de la bagrinia et des parties de pêche sur la mer Caspienne.

Par une belle journée d'hiver, je me rendis chez mon nouvel ami. Un déjeuner frugal, arrosé de vodka, nous donna le courage d'affronter un froid de 15°, car c'était au mois de décembre. La journée était splendide, un soleil radieux faisait briller l'immense nappe de neige de mille feux divers. La steppe a aussi ses charmes, et quand elle a revêtu son manteau d'hiver, elle éblouit par sa grandeur. Une course en traîneau par un beau jour est pour les habitants de ces plaines le comble du bonheur.

Notre attelage merveilleux, trois chevaux de même robe, célèbres par les paris qu'ils ont gagnés, attelés en troïka, nous emporta avec une rapidité vertigineuse; montre en main, nous parcourûmes une verste en deux minutes quarante secondes. Le traîneau ne mesurait qu'un mètre vingt de longueur; au besoin, on aurait pu le charger sur ses épaules; car, sauf les patins et les traverses, il était en écorce de bouleau : une simple plume à mouvoir pour nos vigoureux coursiers.

Casarkine et moi formons un contraste des plus frappants; lui, habillé de la tête aux pieds en « yemchik » tatare, avec un long couteau et une hache pendus à sa ceinture, et moi, douillettement emballé dans mon « dakhat », pelisse de Sibérie, doublée, à l'intérieur comme à l'extérieur, de renne mort-né, d'une extrême légèreté, plus chaude que l'ours ou le loup, généralement employés comme fourrure ; un fusil de chasse, un revolver et un couteau sarte me donnaient un air assez belliqueux.

Toutes les cinquante verstes, nous rencontrons un poste de Cosaques, quelques chaumières en terre glaise, un échafaudage en perches, haut de cinq mètres, recouvert de paille, qui sert de guérite à une sentinelle chargée de surveiller la steppe dans un rayon de vingt-cinq verstes.

Notre course nous mène, ventre à terre, en ligne droite, vers le centre de la plaine. Comment peut-on se reconnaître dans cette mer de neige?

De temps à autre, Casarkine me dit : « J'ai perdu la route ! » Ce ne sera certainement pas moi qui la lui montrerai; mais les habitués de ces plaines reconnaissent leur chemin à une foule de signes qui échappent à l'étranger. Le soleil et les étoiles leur tiennent lieu de boussole, et le bruit des sabots des chevaux leur dit s'ils ont quitté la voie battue.

La nuit fut froide et claire ; la lune donnait en plein sur la vaste steppe,

« AYEZ PITIE DE NOUS!

offrant une ressemblance frappante avec une immense table ronde, couverte d'une nappe blanche, au centre de laquelle nos chevaux se trémoussaient sans avancer d'un pas. Vers minuit, deux ombres gigantesques se dressèrent à l'horizon; c'était le but de notre course, indiqué par deux arbres, plantés par un aïeul de mon compagnon, et qui depuis un siècle font l'admiration des Kirghiz.

En approchant, nous distinguons des maisonnettes et bientôt nous entrons dans un hameau, salués par les aboiements furieux des chiens qui éveillent toute la localité. Nous nous arrétons devant la petite maison blanche et proprette du seigneur, où, lorsque nous sommes un peu réchauffés, on nous apporte le samovar, meuble indispensable dans ces régions, et qui s'associe invariablement à toute idée de confort russe.

Notre demeure est assez primitive; c'est une maison en terre glaise, aux murs blanchis à la chaux; une grande pièce au milieu sert de salon et de chambre à coucher; un immense poêle en remplit un coin, et les parois sont couvertes d'engins de pêche et de chasse; à terre, des peaux de loup, trophées des victoires de mon hôte, sont occupées par quatre beaux chiens.

Quant à nous, deux lits de camp, simples toiles tendues sur un cadre de fer, nous servent de couche; les draps, peu connus ici, font défaut; le coussin que chacun emporte avec soi sert de chevet, et la pelisse de couverture; tout primitif que soit ce lit, on y dort admirablement bien.

Le lendemain, j'ai l'occasion d'étudier la vie que mène mon ami. Il est meunier, ni plus ni moins. Huit meules, mues par une petite rivière, marchent jour et nuit, et Cosaques et Kirghiz accourent chez Casarkine pour faire moudre leur grain, exactement comme jadis à Sans-Souci, et l'heureux propriétaire, pour son salaire, se contente de prélever le 10 pour 100 du grain qu'il moud. On vient là non-seulement des hameaux voisins, mais de cinq cents verstes à la ronde; en ce moment, il y avait au moins deux cents chevaux et chameaux parqués dans les environs. Il va sans dire que ma première visite fut pour le campement des Kirghiz.

Rien de plus original et de plus gracieux que ces grandes tentes en feutre, qui portent le nom de yourtes. Les chameaux et les chevaux broutent autour de ces demeures, et le Kirghiz, au bonnet de fourrure pointu, vêtu de peau, complète ce tableau pittoresque.

La propriété du meunier a un aspect tout particulier. Une vingtaine de cabanes en terre glaise, habitées par les ouvriers et les domestiques, se groupent autour de la maison du maître; puis un grand espace, fermé par une clôture de roseaux tressés, tient lieu d'étable; les chameaux, les bœufs

et les moutons y vivent en bonne intelligence; les écuries et les greniers se trouvent près du moulin. Les murs des bâtiments extérieurs forment une enceinte fortifiée, percée d'une seule porte donnant sur la steppe et qu'on ferme soigneusement la nuit, car il y a toujours des voleurs à proximité. Il n'y a pas longtemps que ce poste avancé eut à soutenir de rudes assauts contre les Kirghiz, et Casarkine se rappelle fort bien que, dans sa jeunesse, les femmes et les enfants, réunis au centre du village, priaient pour leurs maris et leurs pères se battant contre les Adaïs, qui assiégeaient le moulin.

Ces huit jours passés au moulin de Casarkine furent pour moi un terrible cours d'équitation; en selle presque toute la journée, chassant le loup, le renard et le lièvre, armés de la lourde « nagaïka », qui, maniée par les chasseurs de la steppe, rompt d'un seul coup l'échine du loup le plus fort, nous ne rentrions au moulin, harassés de fatigue, que pour nous étendre sur nos lits primitifs. Cela durait depuis une semaine, lorsqu'une estafette, envoyée d'Ouralsk, nous avisa que nous y étions attendus pour assister à la « bagrinia ».

La ville d'Ouralsk, autrefois Iaïsk, chef-lieu et résidence de l'hetman, *locum tenens* des Cosaques de l'Oural, est une petite ville d'environ quinze mille habitants. Les Cosaques d'Ouralsk, aventuriers mécontents, recrutés vraisemblablement parmi les Cosaques du Don, occupèrent au seizième siècle les pâturages du Iaïk et fondèrent la ville de Iaïsk, dont le nom est dérivé du fleuve sur lequel elle est bâtie. Ces Cosaques vécurent de brigandage et de piraterie sur la mer Caspienne jusqu'au moment où les Tzars leur ôtèrent leurs priviléges.

Comme leurs frères les Zaporogues, ils se révoltèrent à différentes reprises et furent les plus fervents adeptes de Pougatcheff.

En 1774, Catherine II, pour effacer les souvenirs de cette sanglante révolte, changea le nom de Iaïsk en Ouralsk, et depuis lors les Cosaques du Iaïk portent le nom de Cosaques de l'Oural, dont ils habitent la rive droite jusqu'à la mer Caspienne.

Ils conservèrent leurs droits de pêche et de pâturage, mais ils eurent à fournir un contingent de soixante-douze sotnias ou escadrons de cavalerie, commandés par un « khoroundjy » (sous-lieutenant), un « sotniak » (premier lieutenant) et un « essaoul » (capitaine). Les officiers des grades inférieurs sortent de l'aristocratie cosaque; les chefs de régiments, formés de six sotnias, sont choisis parmi les officiers de cavalerie de l'armée.

A dix-huit ans, le Cosaque entre au service dans la « stanitza », où il monte la garde pendant trois ans, pour être alors incorporé dans les régi-

ments dispersés par tout l'Empire. Il fournit le cheval, le harnachement et l'équipement. L'État, de son côté, donne la « vintovka », longue carabine, un sabre caractéristique, sans garde, et la pique, formant avec la « nagaïka » l'armement complet.

Outre sa paye et le fourrage, le gouvernement octroie encore au Cosaque en service trente dessiatines de terre ou vingt-sept hectares dont il dispose à son gré, avec les droits de pâturage et de pêche sur l'Oural.

Le Cosaque est d'une tout autre trempe que le moujik; son croisement avec les Tatares, sa vie dans la steppe et les luttes dans lesquelles il a été élevé, lui ont donné une grande adresse dans les exercices du corps. A cheval dès son enfance, il monte admirablement; fin et rusé, il est brave à l'occasion; doué d'une ouïe et d'une vue extraordinaires, c'est un cavalier précieux pour le service d'éclaireur et de patrouilles. Si les attaques en colonnes serrées de l'école de régiment sont médiocres, comme ensemble, il faut le voir dans sa patrie, la steppe, s'avancer en pays ennemi, marchant la nuit, en se masquant pour fondre à l'improviste sur l'ennemi.

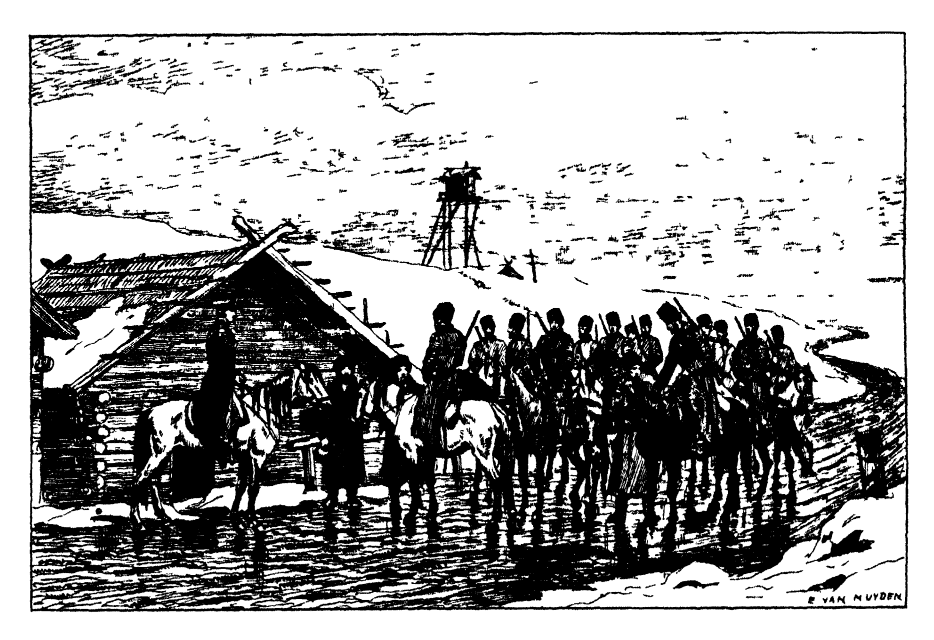
Les Cosaques sont uniques pour la guerre de guérillas. Leurs chevaux, dressés à se coucher à volonté, forment, en cas de besoin, un rempart au cavalier, qui, lorsqu'il passe à l'attaque, ne chaussant que l'un des étriers, disparaît derrière sa monture lancée au galop; une seconde après, il se dressera sur la selle; dans l'instant qui suit, toujours au galop, on le verra soulever une pierre du sol. Cet exercice, nommé « djiguitovka », est pour eux plus séduisant que l'école de peloton que leur apprennent les « Moskoffs », comme ils appellent irrévérencieusement les Russes.

Il n'était pas rare jadis de voir dans les sotnias des cavaliers à barbes grises, les « ouraïdniks » (sous-officiers) avec trente ans de service et quatre médailles de Saint-Georges sur la poitrine. C'étaient là les « molodietz », les vrais « stepniaks », revenant dans leurs foyers les poches bien garnies de leurs parts du butin ramassé au cours de leurs expéditions. Mais aussi à quelles ripailles leur retour donnait lieu! Tout y passait, jusqu'au dernier liard, et ce n'était pas toujours de l'eau-de-vie qu'on buvait, mais bien souvent du champagne et, chose curieuse, de l'eau de Cologne!

Coiffé d'un bonnet invraisemblable, vêtu d'un khalat multicolore, bonne prise faite sur un musulman, les pieds enveloppés dans un morceau de brocart d'or dépassant sa botte pour montrer son mépris des richesses, on le voit se prélasser dans sa stanitza, racontant ses prouesses à un auditoire dont il entretient l'enthousiasme par ses libéralités, jusqu'au jour où sa bourse est vide et où il va se réengager pour recommencer une vie où la sotnia constitue sa famille de prédilection.

Cet Ouralsk offre le plus curieux mélange de bravoure, de bonté de cœur et de piété qu'on puisse rencontrer. Il adore son chef et se jetterait dans le feu pour lui, si celui-ci a su s'en faire aimer; il partagera son dernier morceau de pain et sa dernière goutte d'eau avec son compagnon; mais il saccagera, brûlera et pillera sans vergogne quand il est en campagne, massacrant l'ennemi froidement, sans oublier jamais, soir et matin, de psalmodier sa prière si caractéristique.

Sa manière de se battre en duel ne manque pas d'originalité. Les deux



Cosaques d'Ouralsk

adversaires s'asseyent l'un vis-à-vis de l'autre, armés chacun d'une nagaïka, le provoqué en assène un coup a son adversaire, qui riposte peu aprés, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'un des combattants prononce le mot « davolni » (assez), reconnaissant de cette façon qu'il a tort, et l'honneur est sauf. Si l'issue de ces rencontres est moins sanglante que parfois chez nous, elle est toujours cuisante, car le fouet, qui a nom nagaïka, devient une arme terrible dans la main d'un Cosaque.

Dans les premiers temps de la conquête du Turkestan, ou les colonies ne se composaient que de militaires, le Cosaque faisait tout; il bâtissait les maisons, entretenait les jardins, cuisinait, confectionnait les uniformes, repassait le linge. Une des rares femmes d'officiers, qui alors avait suivi son mari, me disait un jour : « J'ai des Cosaques d'Ouralsk comme femmes

de chambre, comme cuisinières, comme bonnes d'enfants. Il n'y a qu'une seule charge que les ordonnances de mon mari ne remplissent pas dans ma maison, c'est celle de nourrice de mon dernier bébé. »

Le 16 décembre, par une nuit claire, nous traversions les rues silencieuses de la petite ville d'Ouralsk; quelques « kabaks » (estaminets) montraient seuls que tout n'était pas endormi; par-ci par-là, une porte s'ouvrait, et une vapeur rougeâtre sortait des antres où le vodka tenait éveillés des buveurs attardés, nous regardant passer d'un air hébété.

On nous attendait, car à peine étions-nous entrés dans une vaste cour, que nous y fûmes accueillis par un joyeux concert de voix. Une petite élite d'officiers était réunie chez l'essaoul Nicolaï-Ras-Borodino; ils n'avaient pas voulu se séparer avant de nous avoir souhaité la bienvenue; pour abréger le temps, ils avaient bu, et, comme nous tardions à venir, ils avaient trop bu.

Je ne connaissais personne, ce qui ne m'empêcha pas d'être embrassé à la ronde sans longue présentation. J'étais officier de cavalerie comme eux, j'étais jeune; c'est vous dire que les préliminaires furent courts. J'appris, cette nuit-là, à boire à la Cosaque; un seul verre faisant la ronde se remplissait dans un « védro », seau en fer, plein d'eau-de-vie, dont le précieux contenu se renouvelait avant même qu'il fût vide. Le « bratte » (frère) frantsousse eut un rude siége à soutenir. On dit : Boire comme un Suisse; mais j'avais trouvé mes maîtres, et je demandai grâce.

Mon voisin, un vieux major, me regarda d'un air terrible . « Tout s'en va; la jeunesse d'aujourd'hui me fait pitié, on ne trouve plus de compagnon pour boire deux jours de suite; de mon temps, quand on se rassemblait, c'était pour quinze jours, sans rentrer chez soi. »

Le lendemain, je m'éveillai étendu sur un banc de bois, le corps moulu, mais enveloppé d'une robe de velours rouge, brodée d'or, portée autrefois par l'impératrice Catherine II. Voici l'explication de ce mystère.

L'hetman Borodino, un des ancêtres de notre amphitryon, étant allé dans la capitale pour faire sa soumission après la révolte de Pougatcheff, l'Impératrice, pour lui témoigner sa faveur, lui envoya la robe qu'elle portait le jour de son audience. Arrivé chez lui, le Cosaque s'en fit un khalat, qui depuis est resté, comme une relique, dans la famille des Borodino. On me l'avait montré la veille, et, grâce au védro, j'avais rêvé que j'étais le rebelle et m'étais revêtu de sa robe.

Si la veille nous avions vu la ville d'Ouralsk triste et endormie, le lendemain son aspect avait complétement changé; une vie inusitée régnait

dans les rues. Ce n'étaient que traîneaux légers, conduits par leurs automédons debout, maîtrisant avec peine l'ardeur de leurs coursiers ; on eût dit qu'hommes et chevaux, grisés par le froid, sentaient la fête dans l'air ; parfois des troïkas élégantes, remplies de dames douillettement entortillées dans leurs pelisses, croisaient d'une course folle ces attelages rustiques. — C'est le 17 décembre : le soleil s'est levé sur le plus grand jour des Cosaques de l'Oural, celui de l'ouverture de la pêche à l'esturgeon, que les Ouralsks appellent la « bagrinia ».

Nous savons apprécier chez nous le caviar, mais bien peu de personnes se doutent que c'est aux Cosaques que nous devons ce délicat hors-d'œuvre.

La pêche étant une des prérogatives des Ouralsks, ils ont barré par une grille en fer le fleuve à l'endroit ou il quitte leur territoire. L'esturgeon, comme le saumon en Europe, remonte l'Oural pour frayer ; mais, rencontrant le grillage infranchissable, il s'arrête dans le voisinage de l'obstacle, comme le saumon à la chute du Rhin. Dans la saison ou le poisson est en mouvement depuis la mer Caspienne, la pêche est défendue sous peine de mort.

Aujourd'hui, puisque c'est au mois de décembre, une glace épaisse couvre le fleuve ; néanmoins, les vieux pêcheurs connaissent parfaitement l'endroit où les esturgeons, après avoir terminé leur course ascensionnelle, s'arrêtent dans les anses calmes pour se tenir parfaitement immobiles sous la glace, entassés les uns contre les autres, et formant des bancs d'une épaisseur et d'une étendue considérables. Quand est venu le moment si impatiemment attendu, où ils occupent leurs emplacements favoris pour frayer aux environs de la ville, l'hetman décrète l'ouverture de la bagrinia, dont le premier jour est appelé le « jour de l'Empereur ».

Ce jour-là, les rives du fleuve, où la pêche doit avoir lieu, sont couvertes d'une nuée de Cosaques ; tout ce qui est capable de marcher, de se traîner jusque-là, afflue vers la place où ce spectacle émouvant aura lieu. Les hommes vigoureux forment des « artels » ou associations pour cette pêche, et se donnent un chef auquel ils obéissent aveuglément. On les voit debout sur leurs traîneaux attelés des meilleurs coursiers, car le moment viendra où l'agilité du cheval sera d'un grand secours ; les uns sont armés de barres de fer, taillées en biseau, pour forer des trous dans la glace, épaisse souvent d'un mètre ; les autres portent de longues perches flexibles avec un crochet de fer ressemblant à un harpon, et qui seront plongées dans les trous forés au moyen des barres de fer, afin de saisir le poisson par-dessous et de l'immobiliser en le pressant énergiquement contre la surface inférieure de la glace.

Sur un tertre dominant le fleuve, on a dressé des tentes où les équipages de maître viennent déposer toute la noblesse des environs que l'hetman reçoit gracieusement; tandis qu'il leur fait les honneurs d'un zakouska improvisé, la musique jette au vent ses plus joyeuses fanfares, qui électrisent cette foule accourue de toutes parts pour se repaître de l'étrange spectacle qui tantôt s'offrira à ses regards.

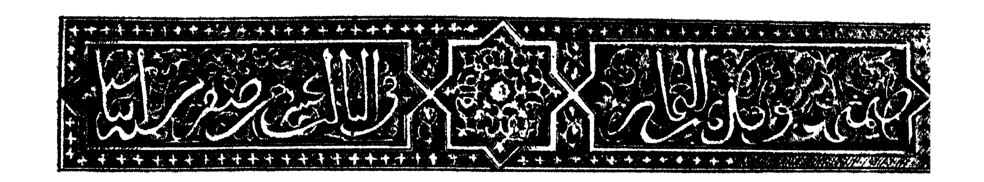
A mesure que l'heure approche, le calme se fait dans les rangs des acteurs qui se préparent à jouer leur rôle; le coup d'œil est saisissant. A perte de vue, le fleuve gelé, semblable à un ruban d'argent d'une blancheur éblouissante, est bordé des deux côtés d'une foule immense, noire et compacte, nul n'osant mettre un pied sur la glace avant le signal donné par l'hetman. Dans ce moment d'attente suprême, tous les regards se dirigent anxieusement vers l'éminence où se tient le chef entouré de son brillant état-major d'officiers.

Enfin, l'heure a sonné; l'hetman sort de sa tente au milieu d'un silence absolu; il donne un signal, un coup de canon ébranle l'air, et toute cette foule, que rien ne retient plus, se précipite sur la glace, qui en un clin d'œil prend l'aspect d'une fourmilière humaine. Nous-mêmes, entraînés par cette activité fiévreuse, nous nous élançons à cheval au milieu des pêcheurs pour assister de près à cette scène émouvante.

Les Cosaques, armés des barres de fer, sautent à bas de leurs traîneaux, perforent la glace, et, dès qu'ils ont atteint l'eau, font place aux harponneurs. Quelques coups de harpon suffisent aux bons endroits pour amener un poisson. Au cri particulier que pousse le Cosaque, on reconnaît qu'il tient une proie, qu'il maintient collée contre la glace pendant que ses camarades creusent une ouverture assez large pour la sortir de l'eau.

Dix minutes à peine constituent le moment palpitant de la bagrinia; ce moment passé, le poisson se met en mouvement, et dès lors un hasard heureux peut seul procurer une prise. Ce court espace de temps a suffi pour mettre tout le monde en nage; mais aussi, quel résultat! La glace est couverte de « belougas », la plus grande espèce d'esturgeons, qui atteint souvent un poids de quarante à cinquante pouds, soit sept à huit cents kilos, et une longueur de trois mètres; on pêche encore l'« asiotr », des « sevrougas » et des « sterlets ». C'est l'« asiotr » qui fournit le meilleur caviar, tandis que la « sevrouga » donne la chair la plus délicate.

Quand tous les poissons sont en fuite, on ouvre solennellement le premier esturgeon pris, et une députation de Cosaques apporte à l'hetman un grand plateau rempli de caviar tout fumant, qui, assaisonné de poivre et de sel, forme cette primeur dont rêvent tous les gourmets russes. Ce



CHAPITRE III

DE KAZALINSK A TACHKENT.

Les pirates du Sir. — Justice sommaire. — Les sables blancs. — Hospitalité kirghize. — Réception à Pérovsky. — Nous dormons dans des lits. — Améliorations économiques. — Canalisation du Sir. — La nouvelle voie de l'Oust-Ourt. — Chasses sur les bords du Sir. — Irbis et tigres. — Fauconnerie. — Perdu dans la steppe. — Prisonnier dans un sépulcre. — Le tarantasse rend grincheux. — Les Sartes. — Habitations et costumes. — Toilette des femmes. — Maquillage. — Séquestration. — Mariage. — La femme, l'incarnation du mensonge. — Agriculture. — Justice indigène. — Vakoufs. — Reïs et mollahs. — Hazreti Turkestan. — Héroïque défense d'Ikane. — Festin arrosé de vins du Turkestan. — Entrée triomphale à Tachkent.

La nécessité de constituer un conseil de guerre retenant le général Tcherniaeff pour trois jours à Kazalinsk, nous les employons à nous reposer; cette première halte n'est pas de trop, car nous étions sur les dents; les débuts de pareils voyages sont toujours durs, et ce n'est que par degrés que le corps s'habitue aux cahots du tarantasse; ces premières mille verstes parcourues nous l'avaient appris à nos dépens.

Le conseil de guerre devait juger une grave affaire qui s'était passée peu de jours avant notre arrivée à Kazalinsk. L'adjudant de place, sa femme et une petite fille avaient été assassinés; le mobile du crime était évidemment le vol. Les soupçons s'étaient aussitôt portés sur d'anciens marins de la flottille de l'Aral, incorporés dans les bataillons de Kazalinsk [1].

Les trois coupables cités devant le conseil de guerre avouaient leur

[1] Les vapeurs de l'État qui composaient la flottille de l'Aral tiraient en général quatre pieds d'eau, alors que le Sir-Daria, par suite du mouvement de ses sables, n'a, par places, que deux ou trois pieds de profondeur : aussi les vapeurs s'ensablaient-ils fréquemment; force était alors à l'équipage de les remettre à flot, et ces accidents nécessitaient souvent de longs arrêts, pendant lesquels les marins se démoralisaient et pillaient, en vrais pirates, le long du fleuve. — Un détail donnera une idée de ce que furent ces équipages : sur douze officiers, au moment où nous étions à Kazalinsk, neuf se trouvaient soit en Sibérie, soit sous le coup d'un jugement. Dans le pays, ces gens étaient redoutés comme la peste.

crime, commis dans d'horribles circonstances. L'adjudant avait été massacré à coups de hache, sa femme et une petite fille de sept mois assommées avec une barre de fer. Le conseil de guerre les condamna à être fusillés, et la sentence fut exécutée le lendemain sous les yeux d'une grande affluence de citadins et de nomades des environs. J'arrivai sur le lieu de l'exécution au moment où les trois coupables, nu-tête, portant une planche sur la poitrine avec le mot « meurtrier », faisaient leur confession. La garnison avait formé les trois côtés d'un grand carré, le quatrième restant ouvert; là se trouvaient trois fosses creusées dans le sable; derrière chaque fosse, un grand poteau noir.

J'ai pu considérer de près les trois condamnés; jamais je n'ai vu figures plus indifférentes et plus apathiques, plus étrangères au repentir. Ils s'approchèrent de leurs tombes du pas assuré que donnerait une conscience tranquille. L'un des trois, celui qui avait conçu le crime, mesurait de l'œil la profondeur de la fosse. Certes, les physionomies des assistants manifestaient plus d'émotion que la sienne.

Le peloton d'exécution s'avança à quinze pas des poteaux, et l'on procéda à la dernière toilette des condamnés. On leur passa sur la tête une cagoule formant une espèce de bonnet pointu rabattu sur la figure qui les couvrait tout entiers. Une fois revêtus de cet horrible linceul, on voulut les faire marcher jusqu'au pied des poteaux; mais alors on s'aperçut que ces chemises, étant trop étroites, les empêchaient de mouvoir leurs jambes; on dut les ôter, besogne à laquelle le plus rapproché de moi se prêta de son mieux. Puis il fallut leur faire gravir les tas de sable, remettre le lugubre fourreau, les placer devant les poteaux, enfin les attacher par les jambes et par le milieu du corps. Tout cela me parut durer un temps horriblement long; enfin, les soldats s'étant éloignés, nous avions les trois condamnés devant nous, se détachant en noir, comme d'affreux mannequins, sur le fond jaunâtre de l'immense désert.

Le tambour se mit à rouler, et je crois que j'entendrai toute ma vie le feu du peloton : la justice humaine était satisfaite... Quand la fumée se dissipa, le cadavre le plus près de moi, retenu seulement par les jambes, vacillait dans le vide, les balles ayant coupé les autres liens; le second, retenu au poteau, avait la tête inclinée en avant; le troisième avait roulé dans la fosse.

Je m'éloignai; je sentais mes genoux se dérober sous moi. Quant aux indigènes, c'étaient de bons musulmans; leurs visages restaient impassibles.

Kazalinsk ne devait pas nous laisser de bons souvenirs : mal logés, mal nourris et littéralement étouffés par l'épaisse poussière qui obscurcit ici le

repas officiel. L'hospitalité est une belle chose, mais nos estomacs commencent à se ressentir de cette série de festins, plus copieux que délicats.

Le lendemain soir, nous faisons notre entrée au fort Pérovsky. A trois verstes de la ville, la route passe à travers des terres cultivées, et nous éprouvons un vrai bonheur à voir de la végétation, des arbres même, après avoir eu les yeux brûlés par la blancheur aveuglante de la steppe. Sur notre chemin, les Kirghiz exécutent leur exercice national, qui consiste à enlever de terre, au galop, un chevreau ou un mouton. Ce sport exige une grande force musculaire jointe à non moins d'adresse, et surtout une solide assiette à cheval : le cavalier, le corps en avant, soulève de terre cette lourde masse en pleine carrière; il est bientôt rejoint, et chacun s'efforce de lui arracher le mouton. Il n'est pas rare de voir un cavalier rouler dans le sable; mais l'habileté de ces jouteurs est si grande, que monture et cavalier se relèvent à l'instant pour repartir à fond de train dans un nuage de poussière.

Aux portes de la ville, cérémonie du pain et du sel, offerts par des Sartes, dont les traits réguliers, les belles barbes noires bien fournies et le costume plus soigné que celui des habitants de la steppe, contrastent fort agréablement avec les figures hétéroclites des nomades.

Notre entrée à Pérovsky est fort pittoresque et offre un tableau d'une richesse de couleurs difficile à décrire. La cohue à cheval qui nous entoure nous empêche, par les tourbillons de poussière qu'elle soulève, de voir ce qui se passe dans les rues. Nous n'apercevons que les toits garnis de femmes vêtues de longues chemises de mousseline blanche ou de soie de couleur, avec des chaînes d'or et des médailles tressées dans leurs cheveux; il y en a de très-jolies; leurs yeux surtout sont remarquables par leur ressemblance avec ceux des gazelles. Cette scène, sur laquelle le soleil couchant projetait l'or de ses derniers rayons, ne s'effacera jamais de ma mémoire; l'éclatant spectacle de cette cité orientale en fête, par cette belle soirée, m'a largement payé des fatigues de quinze jours dans le désert. Cette foule s'est arrêtée à la porte de la citadelle; nous passons le pont-levis, nous trottons dans des allées d'arbres, sur des chemins arrosés, et, arrivés chez le chef du district, nous trouvons nos chambres préparées, un bon lit pour nous reposer, et de l'eau à discrétion pour toutes les ablutions nécessaires.

Le général devant inspecter de nouveaux travaux de canalisation, une excursion en bateau à vapeur sur le Sir nous attend pour le lendemain.

AMÉLIORATIONS ÉCONOMIQUES POUR LE TURKESTAN.

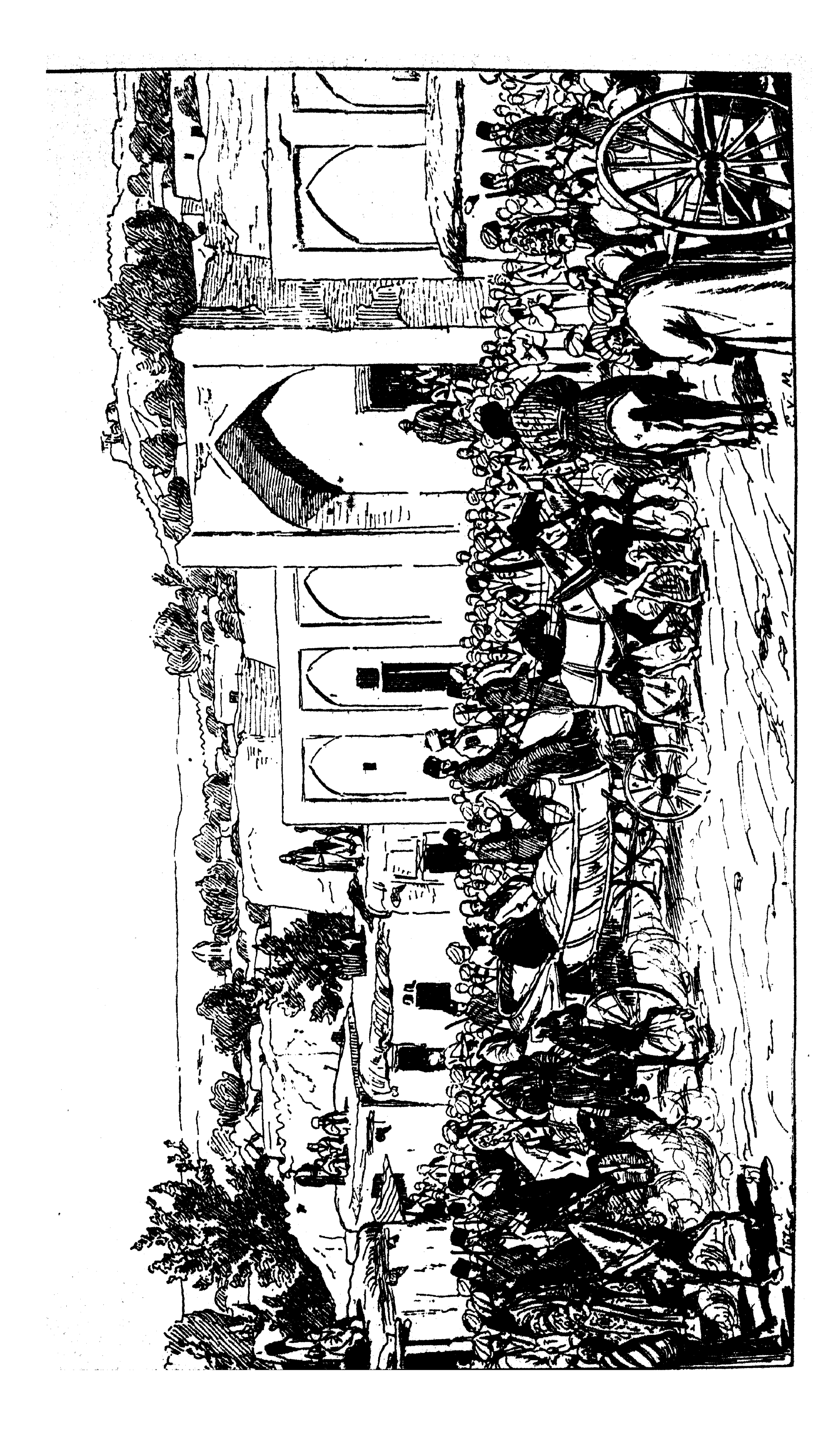
Quittant la politique pour l'agriculture, le vainqueur du Turkestan a mis toute son ambition à doter le pays qu'il administre de nouvelles sources de richesses. Deux questions de la plus haute importance l'occupent en ce moment.

La première est l'accroissement de la superficie des terres arables par un nouveau système de canalisation. L'instant est propice, car de nombreux aouls kirghiz viennent régulièrement hiverner sur les bords du Sir, entre Kazalinsk et Tchimkent, où ils cultivent quelques champs, et chaque année on constate qu'un plus grand nombre de ces nomades se livrent à l'agriculture. Aussi longtemps que la vie pastorale permet au Kirghiz de subvenir aux besoins des siens, il préfère la vie paresseuse et libre du berger; mais, une récente épizootie ayant diminué ses troupeaux, les impôts, le changement d'administration peut-être, ont créé une classe considérable de prolétaires. Un grand nombre de ces pauvres nomades, si fiers jadis et qui méprisaient l'agriculture comme un métier honteux, se voient aujourd'hui obligés de labourer le sol, soit pour leur propre compte, soit comme ouvriers, pour celui des entrepreneurs qui se recrutent parmi les volostnoys créés par la nouvelle administration de la steppe.

Le général fait tous ses efforts pour soutenir et encourager ce mouvement, qui augmentera considérablement la production du Turkestan, en donnant naissance à une série de nouvelles colonies sur les bords du Sir. Les canaux en ruine dont on retrouve les vestiges témoignent de l'ancienne fertilité des bords du fleuve, qui, à l'heure qu'il est, coule pour ainsi dire dans un désert. Ouvrez des canaux, arrosez ce limon en apparence si stérile, et les épis en sortiront comme par enchantement.

La seconde question non moins importante à laquelle le général consacre son temps est celle de l'établissement de nouvelles voies de communication pour écouler les produits du Turkestan en Russie.

Par la conquête de Tachkent, centre du commerce de l'Asie centrale, le trafic de ce pays avec la Russie s'est promptement développé; a cette heure, les produits manufacturés russes abondent sur les marchés du Turkestan, ou ils ont presque entièrement remplacé les produits anglais importés de l'Inde. Toutefois, la longueur des trajets sur les voies de communication suivies jusqu'à ce jour par les caravanes, qui font seulement vingt-cinq verstes par jour, et le prix élevé des transports qui en résulte, sont des obstacles sérieux au développement du commerce. La principale



artère, tant pour les transports de l'État que pour les marchands, est la voie d'Orenbourg à Kazalinsk, où elle se bifurque sur Boukhara et Tachkent. Cette route de caravane traverse une steppe riche en puits, habitée par de nombreux aouls qui fournissent en abondance les chameaux nécessaires aux transports.

De 1850 à 1869, la Russie fit charrier, avec des peines inouïes, d'Orenbourg à la mer d'Aral, plusieurs vaisseaux construits en Suède, en Angleterre et en Belgique, dans l'espoir de créer une flottille destinée à l'expédition du matériel de guerre, avec l'idée de l'augmenter plus tard dans l'intérêt du commerce de l'Asie centrale. Mais le tirant d'eau de ces bâtiments étant trop fort pour rendre des services réels, la tentative faite pour se servir de l'Aral et du Sir comme voie de communication ne servit qu'à démontrer les difficultés que présentait ce projet.

Si ces tentatives pour faciliter le commerce avec l'Asie ne préparèrent que des déceptions à ceux qui les entreprirent, en revanche un marchand de poisson du nom de Vaniouchine fraya aux Russes la voie de l'avenir. Ayant à plusieurs reprises transporté avec succès sa marchandise de l'Aral à la mer Caspienne par l'Oust-Ourt, et cette innovation ayant fait du bruit, le général Tcherniaeff fit étudier ce plateau par le colonel Alexandroff pour voir s'il était possible d'y créer une route carrossable reliant Koungrad, sur l'Oxus inférieur, avec Yaman-Aïrakti, sur le golfe de Mertvy Koultouk, appelé aujourd'hui golfe du Césarevitch.

Un simple regard jeté sur la carte démontre l'immense avantage de ce nouveau chemin. Les caravanes, en suivant la voie d'Orenbourg, doivent parcourir mille sept cent cinq verstes pour arriver à Tachkent, seize cent soixante pour arriver à Boukhara et quatorze cent quatre-vingt-dix pour arriver à Khiva, tandis qu'en suivant la nouvelle route de l'Oust-Ourt elles n'auront à parcourir que quatre cent quarante verstes pour atteindre Koungrad, d'où les marchandises continueront leur chemin par eau, puisque l'Amou est navigable sur une grande partie de son parcours. Une caravane se rendant par cette voie à Khiva, sans faire usage de la voie fluviale de l'Amou-Daria, n'aurait à parcourir que sept cent cinquante verstes, et onze cent soixante pour atteindre Boukhara.

Le rapport très-favorable du colonel Alexandroff sur cette nouvelle voie de communication engagea, en 1883, le général Tcherniaeff à visiter lui-même le plateau de l'Oust-Ourt. Le colonel Béliavsky, chargé d'étudier la route projetée, confirma entièrement les données de son prédécesseur. La profondeur du golfe de Mertvy-Koultouk est assez grande pour permettre aux bateaux à vapeur d'y aborder en toute sécurité; si la mer, en cet

endroit, est gelée de décembre en mars, l'inconvénient n'est pas grand, le reste de l'année suffisant amplement au transport des marchandises de l'Asie centrale.

L'ancienne ville murée de Koungrad, sur l'Oxus inférieur, est désignée comme point de départ de la route de l'Oust-Ourt; c'est un petit centre commercial et industriel de dix mille Sartes et Uzbegs, possédant deux bazars d'une grande importance, où les habitants du delta apportent les produits de leur industrie pour les échanger contre des objets manufacturés russes. Chaque année, un grand nombre de Kirghiz nomades, russes et khivains, viennent hiverner dans les plaines fertiles des environs de cette ville.

De Koungrad la nouvelle route tourne au nord-ouest pour monter sur les flancs escarpés du plateau de l'Oust-Ourt; puis elle se dirige à l'ouest, en passant au nord du lac de Barsa-Kilmas, couvert d'une épaisse couche de sel; elle traverse ensuite une contrée ondulée, dont l'extrême monotonie est interrompue par-ci par-là de forêts de saxaouls. Les puits sont nombreux et renferment presque tous de l'eau potable; le fourrage se trouve partout en abondance, excepté dans le petit désert de Kara-Baïran.

Malgré toutes ces conditions favorables à la vie pastorale, ce vaste plateau est peu habité; le colonel Beliavsky n'y compte que vingt-quatre mille yourtes de nomades; le climat y est cependant salubre, et la température moyenne, en hiver, ne descend guère au-dessous de — 8 degrés.

Le bord occidental de l'Oust-Ourt est abrupt, mais la route atteint sans difficulté Yaman-Aïrakti, sur le golfe de Mertvy-Koultouk. Yaman-Aïrakti n'est encore qu'un pauvre hameau kirghiz; une maisonnette construite avec des matériaux amenés d'Astrakhan y sert d'hôtellerie. La position favorable de ce point au bord de la mer en a fait la tête de la nouvelle route; l'eau douce y abonde, le sol des environs est fertile; on dit même qu'il renferme des sources de pétrole.

Pour faciliter les transports et attirer les colons kirghiz le long de cette nouvelle voie, déjà parcourue par plusieurs détachements militaires, le gouvernement a fait creuser et nettoyer un grand nombre de puits. En apprenant la création de ce nouveau chemin, les Kirghiz de la province de Tourgaï sont venus se fixer autour de ces puits; de sorte que les moyens de transport, tels que chameaux, chevaux et chariots, ne font plus défaut. Les Khivains mêmes, quand un détachement militaire ou une caravane s'apprête à traverser l'Oust-Ourt, offrent leurs chameaux à raison de dix roubles pour les transports de Koungrad à la mer Caspienne ou *vice versa*.

Créer un port avec jetées et phares à Yaman-Aïrakti, construire une route carrossable avec un fil électrique, ou un chemin de fer à travers l'Oust-Ourt jusqu'à Koungrad, voilà la voie de l'avenir; elle a le grand avantage d'être centrale et d'aboutir à un grand fleuve navigable. Maintenant déjà, de grandes barques d'Ourghentch transportent des marchandises entre Il-Djik et Koungrad; elles pourront facilement être remplacées par des vapeurs, l'Amou se prêtant mieux à la navigation à vapeur que le Sir; les saxaouls croissant en abondance sur ses rives assureront à ces bâtiments un excellent combustible. D'après les dernières nouvelles, il s'est formé deux compagnies privées de navigation, l'une pour le Sir, l'autre pour l'Amou, recevant de l'État un subside annuel de cinquante mille roubles. La première est en négociation pour acquérir l'ancienne flottille de l'Aral, et, sur l'Amou-Daria, la navigation régulière à vapeur commencera probablement à fonctionner dans le courant de l'année. Il va de soi que l'organisation actuelle de transports par caravanes à travers l'Oust-Ourt n'est que provisoire, car le chemin de fer qui est à l'étude se fera en peu de temps.

Les marchandises chargées à Nijni-Novgorod ou à Tver, descendant le Volga jusqu'à Astrakhan, traversant la mer Caspienne jusqu'à la baie de Yaman-Aïrakti, n'auront à faire que quatre cent quarante verstes sur chariot pour atteindre Koungrad en quinze jours, d'où elles auront trois cents verstes à parcourir sur l'Amou pour arriver à Khiva. Le chemin de l'Oust-Ourt, même sans profiter de la voie fluviale de l'Amou, réduira l'ancienne route des caravanes de près d'un tiers; en outre, on peut se diriger à travers l'Oust-Ourt par quatre voies parallèles, ce qui, au point de vue stratégique, est d'une grande importance.

L'ancienne voie d'Orenbourg à Kazalinsk sera moins fréquentée dans l'avenir, à cause de sa longueur et de l'aridité des steppes qu'elle traverse; le principal trafic de l'Asie centrale se portera sur la nouvelle voie ferrée, qui pourra compter sur un transit annuel de quatre-vingts à cent dix millions de kilogrammes de marchandises. Cette nouvelle voie de communication aura le double avantage d'être la plus directe entre la Russie et le cœur de l'Asie, et la moins coûteuse. Les frais de transport se réduiront, par poud, à rouble 1,70, au lieu de 2,40 qu'il fallait payer par la voie d'Orenbourg.

Voilà une série de faits qui parlent clairement en faveur de cette nouvelle route. Si d'autres sont appelés à terminer l'œuvre que le général Tcherniaeff a inaugurée, l'initiative lui en est due, et son nom restera, à bon droit attaché à cette entreprise, dont il est le vrai fondateur.

CHASSES SUR LES BORDS DU SIR.

Après avoir dormi à poings fermés, ce qui ne nous était pas arrivé depuis notre départ d'Orenbourg, nous nous dirigeâmes vers les bords du Sir, où un joli vapeur de l'État, l'*Obroutchef*, nous attendait tout pavoisé. Le général, sa suite et l'état-major de la place s'y embarquent; la journée est magnifique : abrités sous une tente, nous descendons le fleuve, saluant des décharges de nos fusils les oiseaux que nous faisons lever. Le général va inspecter le nouveau canal en construction qui relie le petit lac de Djala-Koul au Sir. Ce canal a été entièrement exécuté par des indigènes; quatre cents Karakalpaks venus de Khiva y ont travaillé, et ce sont aussi les ingénieurs indigènes qui l'ont tracé.

Ce travail est étonnant, si l'on songe que, comme seul instrument de nivellement, les indigènes se servent d'une vessie remplie à moitié d'eau. Le système d'endiguement inventé par le général est fort original et bien approprié au pays; il consiste à employer de vieux filets de pêcheurs, lestés à leur base par des pierres et soutenus par des poteaux; au bout de quelques mois, le limon que le fleuve charrie forme une digue assez consistante pour diriger le courant vers le point où l'on désire le mener : ce courant établi, le lit primitif du canal s'agrandit de lui-même.

Le fleuve sur lequel nous naviguons peut avoir la largeur du Rhin à Cologne; le courant est assez fort. Mais ce ne sont pas les ondes limpides du Rhin : les eaux du Sir-Daria sont jaunes, de cette couleur qui s'imprime fatalement à tout ce qui existe dans la steppe : la faune, la végétation et même les êtres humains finissent par prendre cette teinte uniforme et triste. Seul, le faisan fait à cette règle une exception frappante. Le faisan de l'Asie centrale diffère de celui de Bohême par sa collerette blanche et ses ailes argentées. Autour de Pérovsky et jusqu'à Saurane, il abonde comme dans une volière. Au débarquement, à peine sommes-nous sortis du vapeur, qu'une compagnie se lève sous nos pas. Le général nous autorise à faire une battue, et bientôt une vraie fusillade s'engage. Nos poneys kirghiz, habitués aux coups de feu, ne bougent pas; néanmoins nous manquons force coups, étant peu habitués à tirer au vol en restant à cheval. A travers les saxaouls, les buissons, il est difficile de maintenir une ligne; chacun chasse pour son compte. En vieux praticien, je ne m'amuse pas à battre les fourrés épineux, je cherche des éclaircies pour m'y poster, précédant mes compagnons qui, sans le savoir, me font l'office de traqueurs. Le faisan court très-vite dans les taillis, et finit par se lever quand il arrive

à découvert; j'en ai vu en quantité ce jour-là, et j'ai fait un assez joli massacre. J'y serais resté longtemps, si une estafette du général n'était venue nous rappeler à nos devoirs. La journée était passablement avancée; le général et son escorte étaient déjà à une certaine distance; il s'agissait de les rattraper; faire au galop une dizaine de verstes à travers les ronces et les grands joncs n'était pas chose aisée, surtout pour ceux qui, comme le baron de Sermet et moi, étaient habitués à la selle anglaise.

Enfin nos souffrances eurent un terme : nous aperçûmes devant nous, à l'horizon, l'escorte du gouverneur, et bientôt nous la rejoignîmes au moment où notre chef s'apprêtait à mettre pied à terre dans un aoul; c'est en pareil cas qu'on apprécie l'hospitalité kirghize : jamais le koumiss ne nous parut meilleur, ni les melons de Pérovsky plus succulents; ce qui en rehaussait le charme, c'est qu'ils nous étaient servis par les femmes et les filles du beg, dont l'une nous parut fort séduisante.

Pérovsky est décidément le paradis des chasseurs; je ne crois pas qu'il soit possible de trouver un pays plus giboyeux. Outre le faisan, qui se vend ici cinq kopeks la paire, on y trouve la trappe, la grue, et tous les oiseaux aquatiques. L'espèce des antilopes est représentée par le saïgak et le « kara-kouirouk » (queue noire), qui atteint le poids de quatre-vingts livres russes; le sanglier prend ici des proportions qu'on ne connaît plus en Europe. Il y a du chevreuil et du cerf; on y rencontre également la panthère et l'irbis; ce léopard particulier à l'Asie centrale, qui atteint une longueur d'un mètre cinquante, et dont la queue a près d'un mètre, est blanc ou jaunâtre, tacheté de noir. L'irbis se tient volontiers sur les arbres, d'où il fond sur sa proie; il attaque rarement l'homme, et on le chasse facilement; au clair de lune, on attache un mouton dont les bêlements plaintifs attirent le fauve, que l'on tire derrière un abri de branchages.

Mais le plus redoutable des carnassiers qui ont élu domicile dans les jungles et les fourrés de Pérovsky, c'est le tigre royal, remarquable par sa taille colossale et son poil plus touffu que celui de son congénère du Bengale. Il est la plaie de ces contrées, et fait de tels ravages dans les troupeaux des Kirghiz, qu'ils sont obligés de changer souvent leurs campements pour échapper à ces félins redoutables, qui viennent décimer les troupeaux jusqu'aux portes du fort. Pendant notre séjour, un cheval avait été mis en pièces sous les yeux des bergers, à une très-petite distance de la ville.

Lors de mon premier voyage, un chameau de notre caravane s'étant embourbé dans la vase, le caravane-bachi, vu l'heure avancée, se décida

à l'abandonner, pensant le reprendre le lendemain; mais, à son retour, le chameau avait disparu; une traînée de sang fit retrouver son cadavre à la distance d'une demi-verste : un tigre l'avait traîné jusque dans les joncs. La force de cet animal est fabuleuse; des témoins oculaires m'ont raconté avoir vu un tigre traverser le Sir-Daria à la nage en traînant un chameau à la force de ses mâchoires. Il y a plusieurs manières de chasser le tigre : la plus usuelle consiste à le tirer du fond d'une fosse qu'on creuse tout près d'un animal égorgé. J'ai passé plus d'une nuit à l'affût, j'ai entendu rugir le tigre tout près de moi, et j'avoue humblement que j'ai senti mes cheveux se dresser sur ma tête. Un autre procédé, que je crois particulier à l'Asie centrale, est de s'avancer en se dissimulant derrière les treillages de la yourte kirghize; on peut ainsi approcher l'animal sans grand danger et le tirer tranquillement.

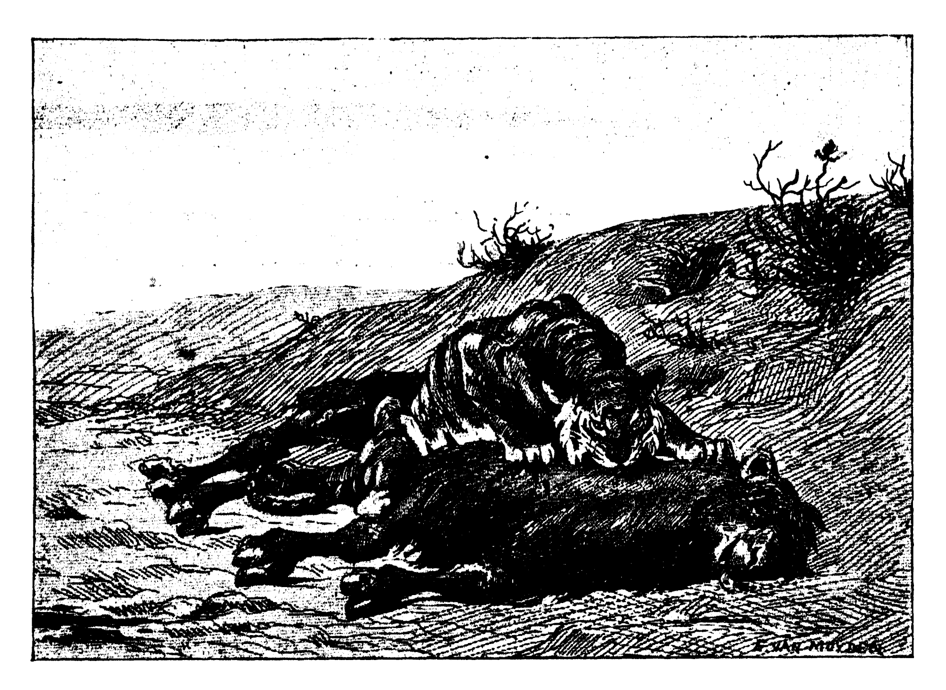
Les Kirghiz pratiquent un procédé plus original. Un jeune homme qui veut se faire une réputation de brave, devenir « batter » (chevalier), titre qui lui reste pour la vie, s'engage à occire un tigre en le combattant corps à corps, sous les yeux d'un public réuni pour assister à cet exploit; il aborde le fourré dans lequel le fauve est blotti, armé d'un coutelas et de l' « aïbalta » (*aï*, lune; *balta*, hache), petite hache en forme de croissant, à long manche de bois, qui devient une arme sérieuse dans la main du Kirghiz. Le talent consiste à frapper le tigre au moment où il fond sur le chasseur : il s'agit d'éviter son coup de patte et de lui plonger aussitôt son couteau dans le cœur. Je n'ai jamais, du reste, assisté à une chasse semblable, qui me semble plus facile à décrire qu'à exécuter.

Les Kirghiz chassent peu à tir; leur sport cynégétique est la chasse à courre avec leurs admirables lévriers, ou la chasse avec le faucon apprivoisé. La fauconnerie chez eux est une science, et de fait leurs oiseaux sont admirablement dressés. Tel pauvre nomade n'a pour toute fortune qu'un épervier ou un faucon qui le fait vivre. On le rencontre dans la steppe, assis sur une haridelle efflanquée, l'oiseau sur le poing; on lui en offrirait une grosse somme qu'il tournerait le dos avec dédain : la bête n'est pas à vendre; il vous cédera peut-être sa femme s'il en a une, mais son faucon, jamais! Les Kirghiz emploient ces oiseaux de proie de petite taille pour la chasse au lièvre, au faisan, à l'oie sauvage; pour la chasse au renard et à l'antilope, ils se servent de l'aigle.

Jadis, dans ces parages, il s'en est peu fallu que ma passion pour la chasse ne me devînt funeste : c'était lors de ma troisième traversée de la steppe. Je n'avançais que lentement; nous étions au printemps, saison où, entre Karmaktchi et Pérovsky, les routes deviennent à peu près imprati-

cables; toute la contrée se change en un vaste marais, où le tarantasse enfonce à chaque pas. A cette époque, les chevaux de poste fournis par les Kirghiz étaient détestables; le voyageur se voyait obligé de renvoyer à mi-chemin des stations son attelage pour en faire querir de nouveaux, et souvent il fallait une escouade de travailleurs pour dégager le tarantasse embourbé.

Entre Kazalinsk et Karmaktchi, j'avais passé des nuits entières, seul dans ma voiture au milieu des marais, occupé à constater stoïquement de



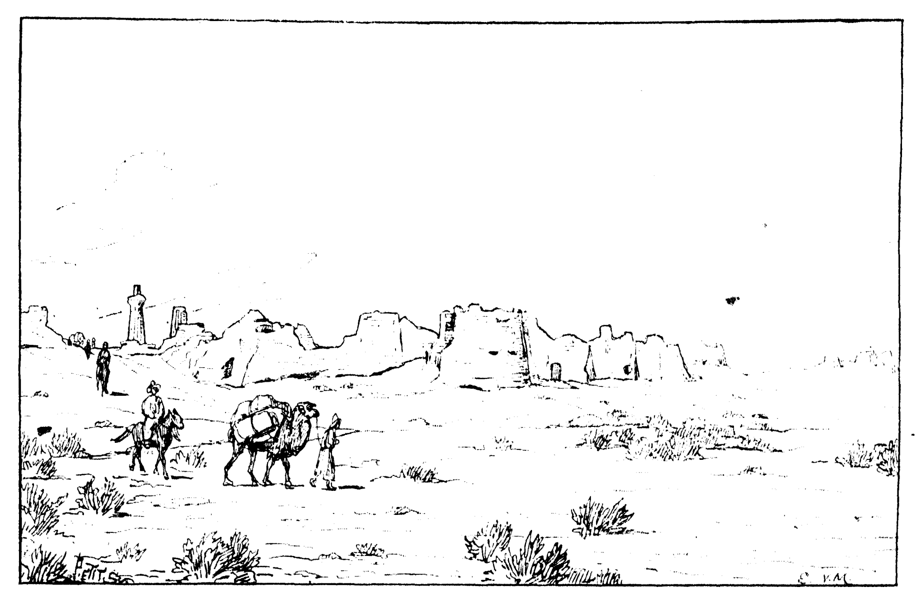
Le tigre de l'Asie centrale.

combien elle s'enfonçait graduellement. Lorsque l'eau venait à pénétrer dans mon réduit, je me réfugiais sur la capote, et maintes fois le soleil levant me surprenait dans cette position, abandonné, gelé, attendant le secours qui devait me venir de l'aoul voisin.

Pour en finir une bonne fois avec ces misères, j'avais acheté un cheval à Karmaktchi, et je comptais traverser les marais en chassant; Lavinia, ma bonne chienne « setter », me témoignait sa satisfaction en gambadant joyeusement autour de ma monture.

La veille, un cavalier voulant traverser le Sir, encore gelé à cette époque, avait eu le désagrément de voir son cheval disparaître sous la glace; lui-même ne s'était sauvé qu'avec peine. Néanmoins, je résolus de

tenter l'aventure; la voiture, déchargée et attelée à une longue corde, passa la première sans encombre; toutefois, la glace craquait affreusement et cédait parfois; mais, sauf un cheval qui traînait le coffre contenant ma garde-robe, tout passa heureusement; il s'en fallut de peu que mes faux-cols et tout l'attirail européen, trésor inestimable pour le voyageur, ne devinssent la proie des eaux perfides; néanmoins, je n'eus pas le chagrin d'être réduit à figurer dans les salons de Tachkent en « bechmet » et en « khalat », la bête ayant pu, grâce à des perches, être hissée sur la glace.



Les ruines de Saurane.

Arrivé sur l'autre rive, je donnai ordre à mon domestique d'escorter les bagages jusqu'à la première station, me proposant de le rejoindre tout en battant les buissons le long du Sir. La route suivant le fleuve n'était pas difficile à trouver, m'avait-on dit à Karmaktchi. Je m'engageai donc résolûment dans les fourrés où abondent les faisans; c'était une belle journée, la chasse fut heureuse. Lorsque j'eus une grappe de faisans suspendue de chaque côté de ma selle, je crus le moment venu de rejoindre ma petite caravane, en me dirigeant d'après le soleil et en tournant le dos au Sir pour ne pas manquer la route battue.

J'avançais depuis une heure au moins, toujours en ligne droite, sans avoir rencontré trace humaine, lorsque je vis devant moi un large ruban blanc; ce ne pouvait être que la route cherchée. Grand fut mon étonnement en

reconnaissant mon erreur. Ce que j'avais pris pour la route était le Sir, au bord duquel je me retrouvais, croyant m'en éloigner.

Mon premier sentiment fut celui d'avoir tourné en rond, ce qui arrive aux novices dans la steppe. Je me décidai donc à tenter une seconde épreuve, en observant, cette fois, avec plus d'attention la direction à suivre. Tournant derechef le dos au fleuve, je marchai en m'orientant d'après le soleil; mais une sensation d'isolement pénible et la crainte de m'égarer commencèrent à m'obséder, pendant que les histoires de tigres racontées le long du Sir hantaient mon imagination, grâce aux empreintes fraîches que j'avais croisées. Ma chevauchée avait perdu tout son charme, et je commençais à devenir inquiet, lorsque je crus reconnaître mon chemin. Un temps de galop m'eut bientôt reconduit... à des roseaux dénonçant de nouveau les bords du fleuve! Je fus pris alors d'un grand découragement; il me restait au plus deux heures de jour, et la perspective de passer la nuit dans cette solitude me parut fort désagréable : il fallait réagir.

Examen fait de mes provisions, je trouvai dans mon carnier un morceau de chocolat, dans ma gourde un reste de cognac; le moral un peu remonté, je résolus de grimper sur un arbre afin d'avoir une vue plus étendue, et, de cet observatoire, je crus distinguer un aoul à peu de distance, au milieu de la verdure; je m'y acheminai joyeusement : c'était, pensai-je, la délivrance. — Ce fut encore une déception. Ce que j'avais pris pour des habitations n'était qu'une de ces nécropoles que l'on rencontre partout le long du fleuve.

Les Kirghiz, qui durant toute leur vie ont les demeures fixes en horreur, construisent de vraies cités pour leurs morts : à distance, on les prendrait pour des villes; de près, ce ne sont que des tombeaux. Les riches se font élever des mausolées ressemblant à des mosquées flanquées de minarets, et surmontées de coupoles; les pauvres n'ont qu'une masure voûtée, souvent même un simple monceau de terre glaise.

Je traversai sans bruit ce Pompéi kirghiz, puis, arrivé au pied du plus grand édifice, je pris le parti de grimper sur la coupole afin d'explorer les environs; après avoir attaché mon cheval, m'aidant des pieds et des mains, j'opérai l'ascension, et j'allais atteindre le faîte, lorsque je sentis mon point d'appui se dérober sous mes pieds : je tombai, et une vive douleur me fit perdre connaissance. Revenu à moi, je fus assez long avant de rassembler mes souvenirs; et quand je me rendis enfin compte que j'étais emprisonné tout vif dans un tombeau sans issue, mes réflexions ne furent pas gaies. Par un miracle, grâce à mes allumettes, je pus retrouver mon couteau de chasse, avec lequel je me mis fiévreusement à creuser un trou dans la

muraille du sépulcre, heureusement construite en argile; mon front ruisselait de sueur, je ne sentais ni la faim ni la soif; une seule idée me poursuivait, celle de sortir de là.

Quand enfin je parvins à glisser mon corps à travers l'étroit passage que je m'étais fait, je me tins pour sauvé; je n'avais mangé depuis le lever du soleil qu'un morceau de chocolat; aussi en me hissant en selle je me sentis vaciller; mon épaule me causait une vive douleur, et la nuit se faisait autour de moi. Tous mes efforts se concentraient à me tenir en selle; je ne réfléchissais plus guère, il me venait par bouffées des souvenirs de la patrie, puis je tombai dans un morne abattement, une incapacité complète de penser. Combien cela dura-t-il? Je n'en sais rien; mais soudain je crus entendre le cri d'un chameau, mon cheval fit de lui-même un temps de galop; je vis une éclaircie, puis des yourtes : j'étais dans un aoul.

« Kaïda barassen khoutakhassé? » (D'où viens-tu, ami?) me cria-t-on. Cette fois, j'étais bien hors d'affaire. Une demi-heure après, je ronflais à côté d'un bon feu de saxaoul, non sans avoir préalablement dévoré un de mes faisans.

Les nomades qui m'avaient recueilli me conduisirent le lendemain à la station, où mon brave Mohammed, en bon musulman, me croyant dévoré par les tigres, faisait des préparatifs de départ. La fatalité, cette fois encore, le frustra dans son espoir; il rêvait devenir maître ; il dut continuer la route comme serviteur.

En consultant ma carte, je trouvai l'explication de ce qui m'était arrivé. Le Sir, à l'endroit où je m'étais égaré, fait un coude immense coupé directement par la route. En chassant, je m'étais engagé dans cette langue de terre où j'avais vagué dix heures consécutives; j'y serais resté sans mon cheval kirghiz, qui, avec l'instinct propre à ces animaux, avait, une fois libre de ses mouvements, trouvé le chemin de l'aoul alors que, heureusement, je n'étais plus en état de le diriger.

Mais cette digression a trop duré; je reviens à Pérovsky. Cette étape, avec sa délicieuse excursion en bateau, nous a laissé un excellent souvenir, et nous y eussions volontiers prolongé notre séjour; mais il fallut bien se résigner à quitter cet Eldorado du chasseur. Le général était attendu à Tachkent. Chacun reprit à contre-cœur sa place dans le tarantasse pour se soumettre aux secousses que la route, entre Pérovsky et Djoulek, grave d'une façon indélébile dans la mémoire de tous ceux qui ont eu l'occasion de faire sa connaissance. Les ornières séchées et durcies par le soleil mettent en contacts incessants et involontaires les deux compagnons d'infor-

tune, et il suffit que l'un soit quelque peu grincheux pour que le voyage ne ressemble guère à une partie de plaisir.

Il faut une bonne dose de patience pour supporter pendant des semaines cette espèce de cohabitation qu'impose le tarantasse dans la steppe. C'est surtout pendant la nuit que se développent des germes d'inimitié farouche; le voisin, ronflant comme une toupie, envahit peu à peu votre oreiller que vous défendez avec l'énergie du désespoir. Relégué dans un coin, donnant de la tête à chaque cahot contre le bois de la voiture, vous vous sentez des envies folles de tordre le cou au dormeur; si c'est un supérieur, on se creuse la tête pour trouver un moyen doux de regagner le terrain perdu; on songe, par exemple, à l'étouffer avec son coussin; la tentation des crimes les plus noirs vient hanter votre imagination déséquilibrée, et, pour y échapper, on finit timidement par chatouiller le nez du dormeur encombrant; s'il éternue, vous êtes sauvé, car il se réveille : « Excellence, je crois que nous arrivons à la station! » Cette perspective réjouissante vous donne le temps de reprendre une position que vous occuperez jusqu'au moment où votre voisin interrompra à son tour vos doux rêves avec plus ou moins de sans gêne. J'ai vu les meilleurs amis, à la suite de quelques semaines de tarantasse, se haïr pour le reste de leur vie.

De Pérovsky au fort de Djoulek et de Djoulek aux ruines de l'ancienne Saurane, on galope dans une vraie volière; les faisans courent sur la route devant nos attelages; on les tire des voitures : c'est à peine si on les ramasse.

Beaucoup de poussière avalée, force stations où l'on est heureux de s'étirer les membres endoloris, tel est l'abrégé du long voyage jusqu'au moment où bien loin nous apparaissent les coupoles du vaste édifice qui s'appelle Hazreti-Timour, bâti au centre de Turkestan, la première grande cité sarte où nous allons nous arrêter; mais comme la ville n'est encore qu'à l'horizon, nous profiterons du temps qui nous reste pour dire en peu de mots, et sans prétendre faire une dissertation ethnographique, ce que sont ces Sartes que nous allons rencontrer désormais à chaque pas sur notre chemin.

LES SARTES.

Les Russes appellent Sartes les habitants sédentaires du Turkestan, qui ne sont ni Kirghiz ni Uzbegs, mais très-probablement les autochthones du pays, subjugués par les envahisseurs uzbegs; ils ont perdu les traits distinc-

tifs de leur race comme de leur langue, d'origine persane, par suite de leur mélange avec les Arabes, les Hindous et les Uzbegs.

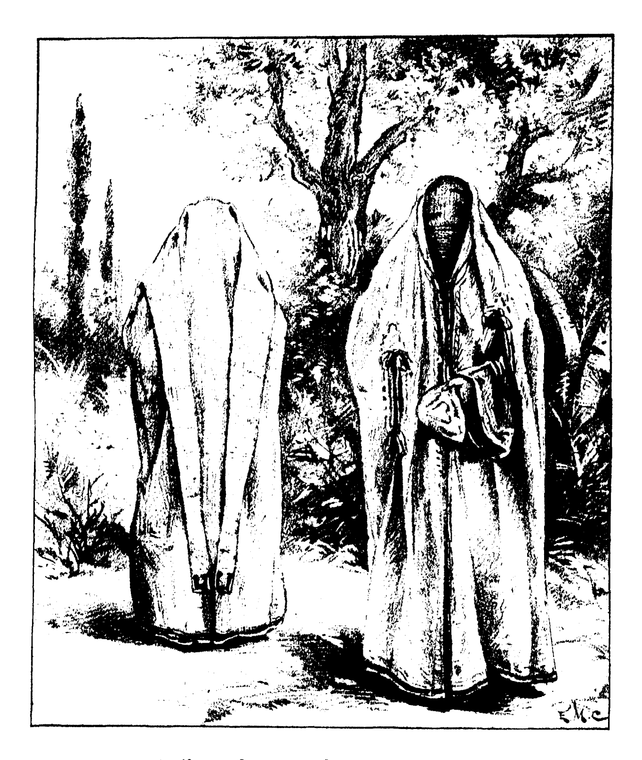
L'idéal de tout Sarte est de devenir marchand; les pauvres seuls s'occupent d'agriculture. Hypocrites, menteurs, cupides et bas, ayant supporté patiemment le joug de tous les conquérants de l'Asie centrale, les Sartes sont un peuple lâche par excellence, témoin le dicton indigène : « Quand le Sarte dit la vérité, il attrape la colique. » Ces gens sont arrivés à un tel degré d'abjection qu'ils ont honte de leur origine; musulmans fanatiques, ils pratiquent leur religion avec ostentation, ce qui ne les empêche pas de se livrer aux plus révoltantes débauches; ils méprisent leurs voisins nomades pour leurs mœurs peu raffinées, mais ils ne possèdent aucune de leurs bonnes qualités.

L'habitation du Sarte, aussi bien celle du riche que celle du pauvre, n'est qu'une masure qu'il se construit lui-même avec des mottes de terre glaise séchées au soleil. Ces demeures à un seul étage, peu élevé, le plus souvent sans fenêtres, contiennent rarement plusieurs chambres ; l'air et la lumière y pénètrent par les portes. Comme le bois est d'une cherté excessive, on ne s'en sert que pour soutenir la charpente du toit plat, recouvert de roseaux sur lesquels on étend une couche de terre glaise; le soleil, et surtout la pluie, détériorent ces maisons avec une rapidité incroyable. Une rue sarte ne présente que deux rangées de murailles, sans fenêtres, percées, çà et là, d'une porte basse et d'une porte cochère. Si vous entrez par une de ces ouvertures, vous vous trouvez dans une cour plus ou moins spacieuse, le « biroun » ou la cour des hommes, où sont les appartements de réception, précédés parfois par une véranda ; une porte basse donne accès dans une seconde cour réservée aux femmes, et entourée comme la première de masures basses servant de chambres.

Il y a peu de différence entre les habitations des riches et celles des pauvres; les cours sont plus grandes et les chambres plus hautes; des meubles, il n'en existe nulle part; quelques tapis, des coffres renfermant des objets précieux et les vêtements; des murs qui souvent ne sont pas même blanchis à la chaux : tel est l'intérieur plus que modeste du Sarte, qui vous fait regretter la yourte du nomade.

Les Sartes se rasent entièrement la tête, qu'ils recouvrent d'un « tupé », petite calotte brodée avec plus ou moins de richesse, suivant la position sociale de son propriétaire. Le tupé, aux grandes occasions, se recouvre d'un turban, « tchalma », en mousseline blanche pour les mollahs ou prêtres, en laine ou en cotonnade bleue pour les marchands et rouge pour les guerriers. Le tchalma varie de dimensions suivant la bourse de chacun :

à orner les épingles à cheveux des femmes mariées; la jeune fille suspend à ses tresses des rouleaux d'argent doré enrichis de pendeloques de corail contenant des amulettes. Un diadème, suivant la courbe des sourcils, est attaché très-bas sur le front avec une perle ou une clochette pendant sur la racine du nez; une des narines est perforée et supporte un grand anneau en orfévrerie; l'usage des boucles d'oreilles est très-répandu; j'en ai rapporté de Boukhara qui sont d'un travail de filigrane extrêmement ori-



Toilette de sortie de la femme sarte.

ginal; ce sont des clochettes portant dans tout le pourtour des breloques finement ciselées; ces boucles d'oreilles pendent souvent jusqu'aux épaules; le cou est orné d'un collier ayant quelque ressemblance avec le « collier de chien », qui fut un temps de mode chez nous, auquel s'ajoute une série de chapelets de corail ou de lapis-lazuli qui descendent très-bas sur la gorge; enfin les poignets et les chevilles sont ornés de bracelets. Grâce à ces indications, chacun peut se rendre compte de l'aspect général d'une beauté sarte dans son sanctuaire. Dans ce costume-là, l'Européen ne l'aperçoit que furtivement, quand, par exemple, d'un point élevé, il parvient à sonder les mystères de la cour des femmes.

Pour sortir, la Sarte passe sur ses vêtements le « parandji » ou « feredji », qui la recouvre de la tête aux pieds; c'est un affreux sarrau en soie ou en coton, à petites raies bleues, entre-bâillé sur la figure; les manches, très-amples aux épaules et larges de trois doigts aux extrémités, ne sont pas faites pour être enfilées; elles se portent cousues sur le dos et retombent jusqu'à terre. Deux ouvertures sur le devant du sarrau laissent passer les mains de la femme, qui a l'air d'être cousue dans un sac, et toute hypothèse sur son visage est impossible, grâce au voile en crin noir qu'aucun regard ne parvient à sonder. Chaussée de bas en cuir ou en étoffe brodée, le pied est déformé par le « kaouche », galoche en chagrin vert, à pointe recourbée, dont la semelle est recouverte de clous brillants; le talon se termine en pointe ferrée de la forme d'un fer à cheval minuscule.

La meilleure partie de la vie d'une Sarte, c'est son enfance, quand, vêtue d'une chemise seulement et coiffée du petit tupé, elle se roule dans la poussière de la rue ou de la cour paternelle; dès l'âge de huit ou neuf ans, cette liberté fait place aux travaux que sa mère lui enseigne; ce sont les occupations du ménage, un peu de couture et l'art de filer la soie et le coton. Quand une jeune fille a atteint sa dixième année, et si elle n'est pas liée dès sa plus tendre enfance par une promesse de ses parents, ceux-ci font des démarches afin de la marier aux meilleures conditions possibles; la mère la promène chez toutes ses connaissances; de même que chez nous, chaque fille à marier n'a que des qualités et point de défauts. Les bonnes amies et surtout les vieilles femmes, pour lesquelles le métier de marieuses est non-seulement un champ d'activité, mais aussi une bonne affaire, s'en vont quérir des épouseurs : l'âge n'y fait rien; l'importance du « kalim », prix que l'épouseur doit payer, c'est là l'essentiel; inutile de dire que le goût de la mariée n'est nullement consulté. Le marché conclu, le mollah est appelé; il récite une prière, la fiancée se tient dans une chambre entourée des invitées, l'époux dans une autre; le mollah demande aux deux parties si elles sont consentantes; en cas de réponse affirmative, un bol d'eau est apporté, les deux époux en prennent chacun une gorgée; un repas suit cette simple cérémonie, et pour la jeune fille commence une vie conjugale rarement traversée par une affection.

A l'âge où la femme, chez nous, est à l'apogée de la beauté, la pauvre Sarte est vieille et délaissée par son mari.

L'Islam a fait de la femme une créature inférieure, impure et méprisée; l'accès même de la mosquée lui est interdit; quand le Sarte la rencontre dans les rues, il détourne les yeux. Demandez au Sarte des nouvelles de

son chien, de son cheval, de son âne; mais, de grâce, ne demandez pas la santé de madame, c'est enfreindre les lois de la politesse et commettre une indiscrétion; s'il en est question, on emploie le terme de « aïm » (ma lune). Ainsi, le Sarte dira : Combien d'« aïms » brillent au firmament de ton ménage?

Un Sarte auquel un Européen tâchait de démontrer l'avantage de nos institutions, où la beauté de la femme est une fleur qui réjouit la vue, répondit : « Vos femmes doivent être autrement faites que les nôtres, puisque l'obligation d'avoir le visage couvert et la perspective de la peine de mort pour l'adultère sont impuissantes à nous assurer leur fidélité; que serait-ce si elles se promenaient à visage découvert? N'oubliez pas que si le chien est l'idéal de la fidélité, la femme est celui du mensonge incarné. » Quand les soins du ménage n'incombent pas à la femme, elle mène une existence inutile et abrutissante. C'est une chose plutôt qu'un être pensant et sentant, ayant conscience de la dégradation dans laquelle la maintient la civilisation orientale.

Si le régime actuel favorise l'adultère, c'est grâce à ce que le terrible châtiment qui attendait la femme oublieuse de ses devoirs a disparu. Jadis, elle était lapidée, et à Boukhara, encore aujourd'hui, elle s'expose par une infidélité à la peine de mort.

Le divorce n'est pas chose rare; l'indemnité à payer dans ce cas est souvent fixée avant le mariage. Le kazi (juge) est parfois mis en demeure de rendre la liberté à des femmes mécontentes de leurs maris; même le juge russe voit de ces apparitions en « farandji »; il sait de quoi il s'agit, car la supplique muette de ces plaignantes consiste à placer leur pantoufle retournée au pied du tribunal, ce qui n'exige pas de commentaire.

Lorsqu'on a vécu longtemps au Turkestan, il est impossible de garder des illusions sur la femme sarte; j'ai vainement fouillé dans ma mémoire pour y trouver quelque incident romanesque ou seulement une aventure piquante à raconter à mes lectrices; j'ai vu en Asie centrale des femmes qui étaient jolies, mais je n'en ai pas connu une seule qui eût du charme. Deux femmes seules ont laissé un certain souvenir parmi ceux qui les ont connues à Tachkent : c'étaient Noursrat-Bibi et Khan-bibi-Khan; elles avaient résolûment jeté leurs bonnets par-dessus les moulins et vivaient la figure découverte au milieu de la jeunesse dorée russe; elles ont fait quelques passions; l'une dansait à ravir, l'autre buvait à l'égal d'un troupier; l'une est morte folle, et l'autre de la phthisie.

En leur qualité de sédentaires, les Sartes sont essentiellement cultivateurs, et l'on peut dire habiles cultivateurs; plus loin, je parlerai de l'ad-

mirable organisation qu'ils ont su donner à leur système d'irrigation. C'est le froment qui occupe la première place dans leurs travaux; ils en cultivent de plusieurs sortes : d'abord le « kara-bouday » (froment noir) et l' « ak-bouday » (froment blanc). A l'état sauvage, on trouve deux autres espèces de froment, le yachlik et le kara-soulou; on récolte de vingt à trente sacs pour un semé et même davantage; ensuite trois espèces de riz et du millet blanc, qui donne jusqu'à quatre cents sacs et plus pour un; on cultive également l'orge pour nourrir les chevaux, et le sorgho ou djoughara (*holcus sorgum*), grain blanc et rond suspendu à une grappe pesant jusqu'à trois livres. C'est une excellente nourriture pour les chevaux; on en fait aussi du gruau.

Le jardinage est très-bien entendu au Turkestan, où il est possible au plus pauvre de cultiver le melon, la vigne et les arbres fruitiers. Les fruits constituent un des principaux aliments durant l'été: ce sont de belles pêches, des noix, des abricots et des pommes superbes.

Depuis longtemps, le Turkestan exporte du coton (gousa); ces dernières années, les résultats obtenus avec des graines de coton américain ont été très-remarquables, et ils contribueront à améliorer les produits de ce pays. Le tabac, de qualité inférieure, n'est guère fumable que dans le « kaliane » (pipe à eau); le plus estimé croît à Karchi.

La production de la sériciculture à Samarcande, Ferghana et Boukhara atteint le chiffre approximatif de seize millions de kilogrammes. Le cocon, qui égale le meilleur de la Brianza, est de qualité supérieure à celui du Japon; il est petit, resserré au centre, rose, jaune ou blanc; le ver vit trente-cinq jours, et la chrysalide vingt et un jours.

Avant la conquête russe, trois fonctionnaires jouaient un grand rôle dans l'Asie centrale : c'étaient le kazi, le moufti et le reïs.

Les mouftis et les kazis, remplissant les fonctions de juges, institués par le beg après avoir été examinés sur le « chariat » ou code religieux, d'après lequel ils devaient rendre la justice, étaient très-nombreux; il y en avait jusqu'à vingt dans les grandes villes et dix dans les petites. Les mouftis, juges ecclésiastiques, jugeant en première instance, cumulaient souvent les fonctions d'avocat, de juge, de notaire et même d'huissier.

Les kazis, divisés en quatre catégories, ayant chacune sa compétence très-limitée, correspondaient à nos juges de paix; les peines les plus sévères qu'ils pouvaient appliquer étaient la bastonnade et l'emprisonnement de quelques jours; les begs gardaient pour eux le privilége de juger les grands criminels. Pour produire plus d'effet sur le peuple, les sentences étaient très-sommaires et d'une cruauté inouïe. On lapidait la femme adul-

tère et l'apostat, on coupait la main droite au voleur de quelques « tenghés[1] », et la personne soupçonnée d'un meurtre devait payer une amende appelée « koun ». Comme il n'y avait pas de lieu d'exécution spécial, on dépêchait le malheureux condamné n'importe où dans la rue, ordinairement là où la foule était le plus compacte et le plus féroce.

A l'heure qu'il est, grâce à l'intervention des Russes qui ont aboli la peine de mort et introduit une procédure plus humaine, ces atrocités ont disparu du Turkestan. Les kazis et les mouftis ont été maintenus dans leurs fonctions : ils continuent à juger les différends journaliers surgissant entre les indigènes; mais dès qu'un cas revêt une certaine gravité, il doit être porté devant le juge russe; il en est de même lorsqu'un différend surgit entre un chrétien et un musulman.

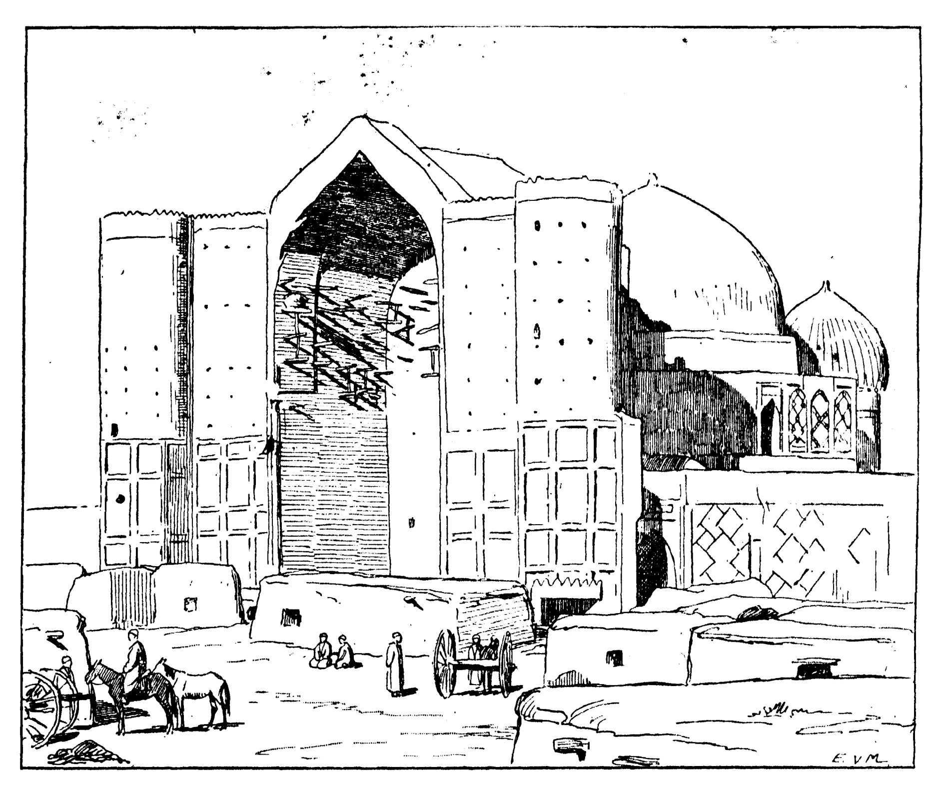
Malgré toutes les peines que le gouvernement se donne pour introduire dans ce pays une législation sagement pondérée, il y a encore bien des lacunes difficiles à combler. Ainsi, il n'existe pas de juridiction bien précise sur la propriété foncière; les anciens usages ont toujours force de loi et donnent naissance à une foule de malentendus. De là, les procès interminables et sans nombre qui finissent par être portés devant le gouverneur; souvent, faute d'une législation bien définie, celui-ci est incapable de trancher le point en litige. C'est pour cette même raison qu'en bien des endroits on n'est pas encore parvenu à faire une distinction exacte entre les terres appartenant à l'État et celles appartenant aux indigènes.

Les vakoufs[2] de l'Asie centrale servant à l'entretien d'une légion de mollahs paresseux, ont été séquestrés par le gouvernement, qui s'en est réservé la gestion. Dans le Kokan seul, ils ont gardé leur destination primitive et sont employés à l'entretien des édifices religieux, sous le contrôle de l'administration russe.

Nulle part, en Orient, le fanatisme musulman n'atteint les proportions qu'il prend dans ces contrées; c'est une tyrannie véritable. A Boukhara, une légion de reïs faisant la police religieuse surveillent les croyants et les poussent à coups de kourbache cinq fois par jour dans les « mesdjets » (mosquées). Cette police religieuse est la plaie du pays; elle est payée par les riches, dont les pauvres diables deviennent les victimes. Le gouvernement russe ayant aboli les reïs dans tout le Turkestan, cet acte lui a valu la sympathie du peuple, qui gémissait sous le joug de ces huissiers religieux; ils intervenaient dans la vie privée, s'insinuaient dans les familles et faisaient tomber toutes sortes de châtiments, souvent même la peine de

[1] Un tenghé vaut environ 75 centimes.
[2] Revenus de l'Église.

mort, sur ceux qui ne voulaient pas leur payer les sommes qu'ils réclamaient. Le signe distinctif du reïs est la kourbache, large bande de cuir dur, ayant la forme d'un sabre, adaptée à un manche de bois; c'est avec cette arme que, dans la rue, il pousse les fidèles devant lui comme un troupeau ; c'était la façon d'appeler à la prière aux heures indiquées par le Coran. Suivant le « chariat », le reïs avait le droit de battre les récalcitrants, mais son coude devait rester à la hauteur de la ceinture.



Hazreti-Timour.

A peine arrivés dans la ville de Turkestan, nous dirigeons nos pas vers la célèbre Hazreti-Timour, un des plus grands et des plus beaux édifices de l'Asie centrale.

Cette mosquée fut bâtie au quatorzième siècle par le célèbre conquérant pour servir de sépulture à sa petite-fille; elle est de proportions si gigantesques, qu'on l'aperçoit à vingt-cinq verstes de distance dans la steppe; ses coupoles élégantes, anciennement recouvertes de briques émaillées, couleur turquoise, ont beaucoup souffert des ravages du temps : l'incurie des mollahs préposés à son entretien a laissé subsister peu de chose de

l'ancienne richesse des émaux et des mosaïques. Depuis plusieurs siècles, aucune réparation n'a été faite, et c'est un vrai miracle que les fréquents tremblements de terre n'aient pas encore détruit ce mesdjet, dont l'un des côtés menace ruine.

Grâce à la munificence de l'empereur de Russie, cet édifice remarquable sera conservé à la postérité. A l'occasion du couronnement du Tzar, l'émir de Boukhara lui envoya, outre de riches cadeaux, une somme de cent mille roubles en or; cette somme a été exclusivement affectée par le Tzar à des œuvres de bienfaisance musulmanes. Ainsi, le médressé construit par les dons de l'impératrice Catherine II à Boukhara recevra quarante mille roubles; quinze mille roubles ont été assignés pour les réparations de la Hazreti-Timour, et le reste sera affecté aux édifices de Samarcande. Du haut de la mosquée, la ville de Turkestan offre un aspect charmant, mais il est bon d'être prévenu que ce sont des habitations que l'on a sous les yeux; ces trois mille chétives masures, rappelant nos fours à plâtre, à toits plats, de la même couleur que la steppe qui les environne, présentent un spectacle attristant par sa monotonie. L'eau manque entièrement à Turkestan; de là son aspect brûlé et l'absence de jardins et de verdure.

Entre Turkestan et Tchimkent nous souffrons beaucoup de la poussière; sans les magnifiques melons et raisins venant du Kokan, et dont nous avions emporté une ample provision, je crois que notre impatience d'arriver aurait fini par se changer en humeur massacrante. Tout le monde était nerveux et harassé.

Une croix en bois noir, à Ikane, non loin de Tchimkent, rappelle un des plus beaux faits d'armes de la conquête. Là, cent quatre Cosaques de l'Oural avec un canon, sous l'essaoul Séroff, ont tenu deux jours en rase campagne contre dix mille Sartes! Ils s'étaient fait des remparts de leurs camarades et de leurs montures. Le commandant de Tchimkent, ayant appris leur situation, envoya une compagnie de tirailleurs à leur secours : c'est tout ce qu'il osait faire pour ne pas dégarnir le fort. Quand l'officier commandant les tirailleurs vit cette légion d'ennemis entourant les Cosaques, il se retira. Au bout du second jour, les Cosaques, sans vivres, asphyxiés par les horribles émanations des cadavres derrière lesquels ils s'étaient retranchés, résolurent de vendre chèrement leur vie; ils firent une sortie et gagnèrent le fort en combattant : des cent quatre, neuf seulement arrivèrent; tous étaient blessés.

Nous nous rapprochons des montagnes du Kara-Taou (montagnes noires) que nous voyons à notre gauche; notre route nous conduit par-



dessus les derniers promontoires de cette chaîne; ce sont des collines pelées, arides, sans aucune végétation. Derrière les hautes cimes il y a des vallées élevées qu'on dit très-pittoresques; c'est depuis peu le rendez-vous de villégiature des habitants de la capitale; on y vient aux grandes chaleurs. Tout le monde y habite des yourtes kirghizes; on s'y amuse beaucoup, on danse, on chasse, et, avant tout, on jouit de l'ombre des forêts de « karagatch », les seuls bois à une grande distance à la ronde.

Au tournant d'une des collines, nous apercevons une rivière devant nous; c'est l'Aris, affluent du Sir. Un joli campement est installé au bord de l'eau : une grande tente en soie de couleur entourée de yourtes. C'est le grand marchand de Tachkent, Ivanoff, à la fois industriel et entrepreneur de toutes les postes du Turkestan, qui est venu à la rencontre du général.

Un repas somptueux nous attend en pleine steppe, servi cette fois par des domestiques en cravate blanche et en frac; la table est dressée à l'européenne, et le festin est des plus gais. Il abonde en excellents vins provenant des caves de notre amphitryon, qui a su faire, avec l'aide des spécialistes allemands et français, des liquides fort bons, ressemblant aux meilleurs crus de l'Europe, des xérès de Samarcande, des bourgognes de Ferghana, des vins blancs de Khodjent.

Le 20 septembre, au lever du soleil, nous quittons Tchimkent; il ne nous reste que cent vingt verstes à faire pour atteindre la capitale. Chacun est impatient d'arriver; il n'y a plus de halte. La contrée s'anime; il y a partout de l'eau et de la végétation; les villages sartes se suivent. Enfin, voici la dernière station devant nous; les voitures s'arrêtent.

Une série d'équipages venus de Tachkent ont amené les aides de camp et les fonctionnaires attachés au général; deux ambassadeurs de l'émir de Boukhara sont venus à sa rencontre jusqu'ici.

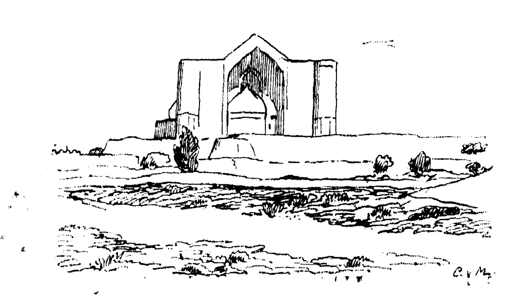
L'un d'eux l'attendait depuis le mois d'avril; l'autre, Rahmet-Oullah, un grand fonctionnaire, vêtu du khalat en drap d'or et du turban blanc, venait d'arriver.

L'entrée à Tachkent se fait avec une pompe tout orientale. Le général a pris place dans son grand landau avec Rahmet-Oullah à sa gauche; tous les équipages sont suivis et entourés d'officiers d'ordonnance et de « djiguites » à cheval. On n'avance qu'au pas, dans un nuage de poussière qu'on couperait au sabre; la route est bordée de voitures remplies de dames, venues pour assister au spectacle de l'entrée; on étouffe presque. Comme partout, le premier arrêt se fait devant l'église, où le clergé reçoit le gouverneur. Devant la résidence du général, un régiment présente les armes,

la musique joue, les tambours battent aux champs, et nous descendons de voiture pour accompagner le général, qui salue les autorités militaires et civiles, rassemblées pour lui souhaiter la bienvenue.

C'est toute une rangée d'officiers supérieurs décorés et portant le grand cordon de différents ordres sur leur uniforme blanc, d'ordonnance au Turkestan. Grand Dieu ! qu'ils sont propres vis-à-vis des arrivants, qui défilent devant eux couverts d'une poudre jaunâtre, ce vernis du désert, qui nous rend méconnaissables !

Enfin, pour nous aussi le moment est arrivé de nous retirer dans les appartements qu'on nous a réservés. Mes chambres donnent sur le jardin d'hiver ; j'y trouve mon brave Mohammed, qui a tout préparé pour mon arrivée, et je me plonge avec délices dans un bain froid.



Hazreti-Timour, vue de la steppe.



Le Tachkent de 1869 et le Tachkent de 1882. — Instruction publique. — Observatoire. — Le palais du gouverneur. — Banquets. — Audience des ambassadeurs de l'Émir. — Présents somptueux. — La conquête du Turkestan. — Motifs qui ont poussé la Russie à faire cette conquête. — Ligne stratégique du Sir-Daria. — Marche en avant depuis la Sibérie. — Tcherniaeff, Romanovsky, Kaufmann. — Irdjar. — Prise de Samarcande. — Statistique du Turkestan. — Manœuvres. — Le Tachkent sarte. — Le bazar.

Le Tachkent que j'eus hâte de revoir dès que je fus debout le lendemain, et dont le nom signifie « ville de pierre » (de « tach », pierre, et « kent », ville), ne ressemblait plus guère au Tachkent de jadis qui m'était resté en joyeuse et bonne mémoire : il était, à cette époque-là, sorti de terre, au fur et à mesure des besoins de la petite colonie s'agrandissant de jour en jour. Dès la prise de cette ville, on s'était emparé des jardins. Les premiers occupants choisirent les meilleures places pour y bâtir des maisons ressemblant fort aux masures des indigènes; on les avait placées au bord de la route, avec des fenêtres disposées de manière à procurer à leurs habitants les délices de la poussière, qu'aucun arrosage ne modérait. Peu à peu, quelques cantiniers avaient ouvert des boutiques dans lesquelles ils vendaient, pêle-mêle, de l'eau-de-vie, des comestibles, du tabac, des bottes et des parfumeries; les arbres avaient été coupés pour servir de combustible.

Ce Tachkent-là, avec ses larges rues bordées de malheureux saules rabougris qui, faute d'eau, ressemblaient à des balais, était en somme d'un aspect fort triste; la nuit, on risquait de s'y rompre le cou, et si le souvenir de bons moments s'y attache pour ceux qui l'ont habité, ils les ont certainement dus à la gargotte pompeusement décorée du nom de restaurant par

son tenancier le Juif Rosenfeld. Nous a-t-il empoisonnés, le misérable! et à quel prix! Sur des tables recouvertes de calicot rouge, il nous faisait manger une cuisine impossible. Quant aux vins, n'en parlons pas; son champagne se fabriquait, j'en suis persuadé, dans l'arrière-boutique de son taudis.

Ceux qui avaient l'intention d'habiter longtemps Tachkent choisissaient un terrain à leur convenance et s'y faisaient bâtir une demeure. Quant aux nouveaux venus, aux passants, l'hospitalité russe leur offrait un abri; d'hôtel, il n'y en avait pas.

Le Tachkent d'aujourd'hui est un de ces tours de force que les Russes ou les Américains seuls savent exécuter. C'est, en pleine steppe, une jolie et riante petite ville, avec des rues spacieuses, bien alignées, éclairées le soir et bordées des deux côtés de canaux, le long desquels on trouve de l'ombre sous une rangée d'arbres abritant les trottoirs; les maisons, entourées de jardins, ont souvent deux étages; il y a même des édifices publics dignes de figurer dans n'importe quelle ville d'Europe, et des magasins à devantures qui rappellent les boulevards. Les bâtiments de l'État sont remarquables par leur solidité et leur belle architecture; le club militaire, entre autres, semblable aux casinos des villes d'eaux d'Allemagne, contient des salons somptueux dans lesquels se donnent des bals de quatre à cinq cents invités, et, comme comble de la civilisation, Tachkent possède un théâtre donnant des bals masqués tout comme l'Opéra de Paris!

L'industrie et le commerce, facilités par plusieurs banques, prennent chaque année une nouvelle extension; on compte déjà un grand nombre de distilleries d'eau-de-vie, de brasseries, de fabriques de cigarettes, qui occupent une quantité considérable d'ouvriers; il y a aussi quelques raffineries de sucre en voie de construction.

Bien que peuplé de douze mille habitants seulement, y compris la garnison de six mille hommes, le Tachkent russe a tout à fait l'aspect d'une petite capitale européenne; ses rues sont sillonnées de fiacres à deux chevaux infiniment meilleurs que ceux de plusieurs de nos grandes villes, et l'on y voit des hôtels, des confiseries, et même des boutiques de coiffeurs.

La vie intellectuelle est fort développée dans cette cité de la steppe, qui possède une bibliothèque, deux journaux, la *Gazette du Turkestan* et la *Gazette asiatique,* un séminaire pédagogique et deux gymnases.

Pour donner une idée des progrès de l'instruction publique dans la province, mentionnons qu'il n'y avait en 1868 que dix-sept écoles élémentaires avec sept cent trente-sept élèves, et qu'à l'heure qu'il est, on en compte une soixantaine avec près de quatre mille élèves. Tachkent a aussi



une école russe destinée aux indigènes, pour laquelle il y a plus de demandes d'admission qu'on ne dispose de places.

Pour faciliter les études, un entomologiste émérite, M. Ochanine, avait été chargé de créer un musée d'histoire naturelle; mais comme les fonds manquent, cette collection reste dans un triste état de délabrement. L'astronomie, en revanche, est l'objet des faveurs du gouvernement.

L'observatoire de Tachkent a une importance spéciale, parce que, entre tous ceux qui existent sur la surface de la terre, il a la position la plus continentale. Il est, en effet, grandement intéressant d'avoir un observatoire construit dans un lieu tout à fait à l'abri des perturbations tenant au voisinage de l'Océan; or, si l'on considère que le seul observatoire chargé de toutes les observations pour l'Orient est celui de Madras, que d'ailleurs ceux qui sont établis à Chang-haï, à Hong-kong et à Singapour sont tous voisins de la mer, on comprend que celui de Tachkent, séparé par plus de quatre mille kilomètres des océans, est dans une situation tout à fait unique. Il en résulte tout d'abord que le nombre des jours favorables aux observations y est, si on le compare, par exemple, au nombre des jours favorables de l'observatoire de Poulkova, exactement inverse : ainsi, lorsqu'à Poulkova on compte à peine cent jours propices aux observations et deux cent soixante défavorables, il y en a à Tachkent deux cent soixante d'utiles et cent à peine de forcément perdus.

La clarté du ciel est extraordinaire dans ces régions du centre de l'Asie; il n'est donc pas surprenant que les créateurs de l'astronomie aient été les pâtres qui conduisaient leurs troupeaux dans les déserts de la Chaldée. Il en résulterait que la position d'observateur à Tachkent aurait de cruels désagréments, car consciencieusement il ne pourrait quitter sa lunette; mais, heureusement pour lui, l'observatoire de Tachkent, que l'on consulterait des quatre points cardinaux, n'est encore relié par le télégraphe qu'aux observatoires de Moscou et de Pétersbourg, qui transmettent ses indications à qui de droit. Il est, du reste, admirablement pourvu : il possède un réfracteur installé dans une tour en pierre, avec coupole mouvante; un cercle méridien monté sur deux piliers en briques pour mesurer les ascensions droites et les déclinaisons des étoiles; enfin, un sismographe destiné à l'étude des oscillations du sol, peu considérables, mais très-fréquentes à Tachkent.

Il contient, en outre, l'ensemble très-complet des appareils destinés aux observations météorologiques et magnétiques.

Nous avons eu le plaisir de le visiter : le beau jardin où il est situé, à quatre verstes de la ville, était éclairé *a giorno* pour la circonstance. M. le

colonel Pomeranzoff, directeur de l'établissement, nous reçut; après nous avoir présentés à sa charmante femme, il nous initia aux mystères astronomiques en nous faisant voir une comète soupçonnée à New-York, mais dont il a pu certifier l'existence, grâce à son infatigable lunette et à l'admirable ciel du Turkestan. M. le général Novitzky, chef d'état-major général, nous a assuré, dans la tourelle, que c'était celle de 1812.

Il faut songer combien il y a eu de difficultés à surmonter pour installer cet observatoire, dont tous les appareils sont venus à travers le désert, portés à dos de chameau, puis ont dû être remontés et réparés par des mécaniciens habiles avant d'être mis en place. Comme pour toutes les choses qui intéressent les sciences et le développement de l'esprit humain, le général Tcherniaeff lui a voué un appui énergique et fécond. Quant à la population sarte, elle continue à regarder cette tour et tout ce qui s'y passe comme une invention diabolique; le vieux Sarte chargé de faire tourner la coupole de la lunette n'a jamais voulu y appliquer son œil; lorsqu'il y a eu, l'année dernière, une éclipse de lune, la population entière de Tachkent a poussé des gémissements à mesure que l'ombre envahissait le disque de notre satellite, et n'a repris sa placidité que lorsqu'il a brillé de nouveau dans le ciel. Malgré toutes les explications, le vieux Sarte de l'observatoire paraissait frappé de terreur et se croyait arrivé au jour du jugement dernier.

Le palais du gouverneur général, que nous habitons, est une vaste et magnifique demeure princière où le luxe de l'Occident se marie harmonieusement avec le luxe oriental; mais le bijou de cette résidence est le parc qui l'entoure. On y trouve toute la riche flore de ces contrées; des pièces d'eau ombragées invitent au repos; ici, même par les chaleurs torrides de l'été, on jouit de l'ombre et de la fraîcheur. Au milieu de tout cet éclat et de tout ce luxe, nous retrouvons le général aussi simple et aussi aimable que durant notre voyage.

Le dîner de six heures réunit la maison par séries : tous les officiers et hauts fonctionnaires y assistent. Le déjeuner de midi est tout intime; c'est alors que le général cause, et ce sont ces moments qui me resteront comme mes meilleurs souvenirs de Tachkent. Après le déjeuner, on fume dans le cabinet du maître du logis, vaste pièce rehaussée de magnifiques ornementations à fond bleu, or et turquoise, et garnie de meubles de velours du pays aux riches couleurs. Notre hôte nous montre les sabres qui lui ont été donnés par les souverains de Khiva et de Boukhara; ce sont de célèbres armes du Khorassan, qui coupent en deux un mouchoir de batiste jeté en l'air; les lames damasquinées en font toute la valeur; elles sont inesti-

mables, car on ne peut se les procurer à aucun prix. Les fourreaux brillent de beaux reliefs d'or et d'argent, et sont décorés de pierres précieuses. Le plus simple de tous ces sabres est celui auquel le général tient le plus : c'était l'arme d'Alim-Koul, le commandant en chef des indigènes, vaincu et tué devant Tachkent.

L'arrivée du gouverneur général dans sa résidence donna lieu à une série de fêtes charmantes, ainsi qu'à un grand dîner de soixante-cinq couverts auquel furent conviés tous les chefs de corps et les hauts fonctionnaires des administrations de Tachkent. Une revue a précédé ce dîner,



Le colonel de Sermet.

servi dans la principale salle, brillamment décorée, du palais gouvernemental. Après le toast à l'Empereur et à la famille impériale, le général a porté à la vaillante et glorieuse armée française un toast qui a été chaleureusement accueilli. Le baron de Sermet a répondu avec une éloquence toute militaire et sympathique, en s'excusant de ne pas employer la belle langue russe. Il a dit qu'il était heureux d'être le premier militaire français venu à Tachkent qui ait eu l'honneur de répondre à un toast porté à l'armée française, qu'il était sûr d'être l'interprète de la pensée de la nation et de l'armée en France en souhaitant à l'armée russe des succès au nord et au sud, à l'est et à l'ouest. Il a ensuite demandé la permission, à titre d'étranger admis à visiter le Turkestan, de signaler le courage et la persévérance

qu'il a fallu pour planter le drapeau russe aussi loin de la mère patrie, et il a bu à l'avenir du Turkestan sous l'habile direction du vainqueur de Tachkent, du général Tcherniaeff. Les applaudissements qui ont salué cette allocution ont bien montré que la note était juste. Quant aux sympathies personnelles que le baron de Sermet a su se créer parmi les officiers russes, la meilleure preuve en a été l'accueil fait à la santé personnelle que lui a portée immédiatement le gouverneur général.

Le lendemain, le général nous invita à assister, le baron de Sermet et moi, à l'audience officielle donnée à l'ambassadeur de Boukhara. Cette audience était fixée pour trois heures de l'après-midi. Suivant le cérémonial oriental, l'ambassadeur devance l'heure; à deux heures, nous le voyons arriver avec sa suite nombreuse. On lui répond que le général, très-occupé, le recevra à trois heures, et que jusque-là il le prie de se promener dans sa propre voiture.

De deux à trois heures, de nombreux serviteurs entassent des ballots dans la salle d'audience. C'est dans la salle des aides de camp que le baron de Sermet et moi sommes présentés aux excellences boukhariotes, qui nous serrent la main à l'orientale. Le colonel Boulazell, faisant service d'introducteur, nous conduit à travers le jardin d'hiver dans le salon oriental, dont la décoration avec divans bas et coussins rappelle les édifices de Samarcande; elle est d'un beau style et encadre dignement la scène à laquelle nous allons assister.

A trois heures précises, les deux battants de la portière s'ouvrent, et le général, en grand uniforme, paraît, suivi de ses aides de camp. Tout le monde est debout. Le général s'avance; d'un côté sont les deux ambassadeurs, de l'autre nous nous tenons en demi-cercle autour du général; les salutations sont échangées; après s'être enquis de la santé de l'Émir, le général engage les ambassadeurs à s'asseoir.

Rahmet-Oullah est un homme de taille moyenne, à figure très-intelligente, à l'œil vif, à la barbe noire et soyeuse. Il est Persan d'origine, et joue un grand rôle à la cour de Boukhara. C'est lui qui a accompagné le « Tioura-djann[1] » (fils de l'Émir) à Moscou à l'occasion du couronnement. Comme le « Kouch-begui » (premier ministre), qui est également Persan, on le dit intrigant, très-remuant et jouissant d'une certaine influence à la cour.

Un des fils de l'Émir est élevé au corps des pages à Saint-Pétersbourg; Rahmet-Oullah briguait, paraît-il, la faveur de remplacer le gouverneur du

[1] Teure-djann, littéralement « cher prince ».

prince; mais le pauvre gouverneur sachant que, revenu à Boukhara, l'Émir lui ferait trancher la tête, supplia le général d'intervenir afin qu'il ne fût pas rappelé. Sur la demande du général, l'Empereur, à la première audience, déclara aux envoyés qu'il était satisfait de voir le jeune prince dirigé par la personne que l'Émir avait placée près de lui. Impossible, après une pareille marque de faveur, de le démettre de sa charge.

Voilà un malheureux qui l'a échappé belle et qui doit avoir une reconnaissance bien grande pour le général Tcherniaeff. Rahmet-Oullah, comme tous les Orientaux, parle vite et très-bien. L'interprète me semblait en revanche avoir beaucoup de peine à traduire ses longues phrases. Le général, selon son habitude en pareil cas, parle lentement, très-bas, en accentuant presque tous les mots.

L'audience a duré un quart d'heure, les officiers de la suite restant debout; sont seuls assis, le général, son chef de chancellerie, les ambassadeurs, le prince, le baron de Sermet et moi.

Rahmet-Oullah se lève, entr'ouvre son khalat et en sort la lettre de l'Émir, immense pli cousu dans une pièce de brocart d'or qu'il présente des deux mains en s'inclinant profondément. Le général la reçoit debout. Un aide de camp de service remet aux ambassadeurs les cadeaux du général. C'est, pour Rahmet-Oullah, une robe de brocart d'or et une magnifique coupe en argent, du plus beau travail russe. Le second ambassadeur reçoit une robe de velours grenat et une coupe moins riche. Les ambassadeurs passent ces vêtements par-dessus les leurs. A leur tour, chaque ambassadeur remet au général, de la part de l'Émir, un sabre à lame du Khorassan, contenu dans un fourreau de velours rouge, rehaussé du plus beau travail oriental en or et en pierres précieuses. En outre, par les portières donnant sur la cour d'honneur, on voit seize chevaux turcomans, argamaks et karabayrs, fantastiquement sellés et harnachés, avec des brides en or couvertes de turquoises et des chabraques à broderies d'or, défiler devant le général, conduits à la main par des serviteurs des ambassadeurs aux riches costumes orientaux. Le coup d'œil est grandiose, d'une richesse de couleur intraduisible; c'est l'Orient dans tout son faste.

Durant ce temps, on ouvre les ballots. Il y a là deux cent soixante khalats en drap d'or des Indes, en châles de Cachemire, en soie de toutes couleurs; des étoffes de turban en laine de chameau aux riches broderies qui feraient le bonheur d'une Européenne; enfin, une série de tapis persans et boukhariotes de dimensions et de couleurs exceptionnelles. Ces cadeaux, sauf les sabres que le général conserve, sont destinés à

passer de main en main. Sur les deux cent soixante khalats qu'il a reçus le jour de l'audience, le colonel aide de camp, faisant le service de maître des cérémonies, en a distribué déjà soixante-trois : la provision, si grande qu'elle paraisse, ne durera pas longtemps.

Cette audience sera suivie de deux autres semblables, la politesse orientale voulant que les ambassadeurs soient reçus trois fois; puis ils retourneront rendre compte à leur souverain de la manière dont ils se sont acquittés de leur mission. Pour le premier envoyé, celui qui est arrivé au mois d'avril, cette réponse aura un peu tardé ; mais ce même cérémonial oriental si compliqué ne permet pas à un ambassadeur de se présenter devant le souverain sans avoir une réponse à lui donner.

Le bonhomme avait l'air résigné ; aura-t-il la tête coupée à son retour? Cela dépendra de l'humeur de son maître.

Notre départ pour Boukhara se trouve retardé, le prince de Wittgenstein ne pouvant quitter le Turkestan qu'une fois l'ambassadeur de Boukhara de retour dans cette ville; nous avons donc une quinzaine de jours devant nous; je compte les employer à courir le bazar et à réunir ce qu'il nous faut pour le voyage, qui, à partir de Samarcande, se fait à cheval.

LA CONQUÊTE DU TURKESTAN [1].

Avec la permission du lecteur, nous profiterons aussi de ce moment de répit pour nous occuper un instant de l'histoire intéressante de la conquête du Turkestan par la Russie; et d'abord, nous chercherons à dégager les motifs qui ont conduit celle-ci à étendre ses possessions déjà si vastes.

Le premier de ces motifs et le plus puissant se trouve dans l'histoire même de l'Empire. La frontière du Don et de l'Oural, cet ancien rempart formé par la ligne des Cosaques, une fois franchie, rien ne pouvait retenir la Russie dans sa marche en avant. Voulant assurer la sécurité de ses sujets, elle s'est trouvée fatalement entraînée à imposer, par la force, son autorité aux peuplades limitrophes ne vivant que de guerre et de pillage. Ces peuplades une fois assujetties, d'autres sont venues les inquiéter à leur tour, et c'est ainsi que, reculant toujours ses frontières, nous voyons aujourd'hui la Russie aux limites de l'Afghanistan.

La position de la Russie dans l'Asie centrale est celle de tous les peuples civilisés en contact avec des tribus nomades, à demi sauvages : il a fallu réprimer leurs incursions et leurs pillages en les assujettissant et en les

[1] Cet abrégé de la conquête du Turkestan a été écrit en consultant consciencieusement tous les matériaux russes, allemands et anglais qui ont pu être recueillis.

habituant à une vie plus paisible; mais à leur tour ces tribus ont été exposées aux incursions de leurs turbulents voisins. De là, des expéditions périodiques et lointaines contre un ennemi que son organisation sociale rend insaisissable. Se borne-t-on à le châtier, il recommencera; car, pour lui, toute retraite est une marque de faiblesse. Pour mettre un terme à ces désordres continuels, la Russie a occupé, au fur et à mesure qu'elle avançait, des points fortifiés dans les pays ennemis. Dans cette marche en avant, l'esprit belliqueux des généraux russes a parfois hâté les événements bien à l'encontre de la diplomatie et des vœux du gouvernement; mais le sort de tous les peuples placés dans ces conditions a été le même. La Chine, en Mongolie, a dû conquérir des steppes immenses pour arriver à ses frontières naturelles. Les États-Unis en Amérique, la France en Algérie, l'Angleterre aux Indes, ont été irrésistiblement poussés dans cette voie d'agrandissement bien moins par l'égoïsme et l'amour de la gloire que par la nécessité de se fortifier.

Ce n'est pas pour le plaisir de faire des conquêtes que la Russie s'est imposé de si grands sacrifices pour s'emparer de l'Asie centrale, dont les revenus sont loin de balancer les dépenses, comme les chiffres suivants, empruntés à la statistique du Turkestan, le prouvent clairement.

Dans l'exercice de douze ans, de 1868 à 1879, les recettes et les dépenses se balancent comme suit :

Dépenses de l'administration	34,723,140	roubles.
Dépenses pour l'armée et les campagnes	75,108,019	—
Dépenses totales	109,831,159	—
Revenus	43,015,219	—
Déficit	66,815,940	—

Dans le but de chercher une route conduisant aux Indes, Pierre le Grand envoya, en 1717, le prince Bekovitch Tcherkasky avec une petite armée dans le khanat de Khiva, afin de nouer des relations avec les souverains de l'Asie centrale et de pénétrer, si possible, jusqu'aux Indes. Mais, trop confiant dans la force de ses troupes, Bekovitch se laissa tromper par les promesses fallacieuses du khan de Khiva : son armée fut taillée en pièces, et lui-même paya son imprudence de sa vie.

Ce n'est qu'en 1839, pour protéger les frontières orientales de l'Empire, incessamment attaquées par les hordes pillardes des steppes, que l'empereur Nicolas chargea le général Pérovsky de s'emparer de quelques points du territoire des nomades voisins, de s'y fortifier et de les contraindre de cette manière à respecter la Russie.

La première expédition fut dirigée contre le khan de Khiva, qui retenait dans l'esclavage de nombreux sujets russes, faisait piller les caravanes et excitait à la révolte les Kirghiz tributaires du Tzar; mais cette expédition échoua d'une façon lamentable : mille hommes et neuf mille chameaux périrent de faim et de froid dans les steppes, entre la mer d'Aral et l'Emba. Le khan de Khiva se crut plus fort que jamais.

Ne voulant pas tenter une nouvelle aventure à travers les steppes de l'Aral, le gouvernement russe résolut de frapper un coup décisif, en prenant le Sir-Daria pour base de ses opérations. Il s'agissait de s'emparer du khanat de Kokan, que Nasr-Oullah, émir de Boukhara, avait annexé à ses États en 1840, après en avoir fait mourir le souverain et traîné son fils en captivité à Boukhara.

En 1847, quelques forts furent construits dans la steppe pour former les premiers anneaux de la chaîne qui devait un jour réunir la Russie au Sir-Daria. Cette même année, de grands approvisionnements de toute nature étant concentrés à Orenbourg, et une flottille ayant été créée sur la mer d'Aral, le général Pérovsky put avancer lentement, mais sûrement, en bâtissant, de distance en distance, une série de forts pour protéger les tribus kirghizes contre les pillards de la rive gauche du Sir.

Une reconnaissance fut poussée jusqu'au fort kokanien d'Ak-Mesdjet, et l'année suivante le général Pérovsky parvint à faire traverser le désert du Kara-Koum à une armée assez nombreuse pour entreprendre le siége de ce fort. Après une défense héroïque, Ak-Mesdjet tomba, en juin 1853, au pouvoir des Russes, qui lui donnèrent le nom de fort Pérovsky. Quelques mois plus tard, cette place importante, complétant dignement ce que les Russes convinrent d'appeler la « ligne du Sir-Daria », fut inutilement attaquée par le khan de Kokan.

La guerre de Crimée ainsi que la révolution de Pologne détournèrent quelque temps l'attention de ces contrées; néanmoins, d'importantes positions furent occupées depuis la Sibérie, et Vernoïé fut fondé en 1854. Dans cet intervalle, la guerre civile éclata dans le Kokan. Mozaffar-ed-Din, fils de Nasr-Oullah, vint à la tête d'une armée boukhariote au secours de Khoudayar, khan de Kokan, le délivra de ses compétiteurs et partagea son pays en deux moitiés, dont il remit l'une à Khoudayar et garda l'autre en y établissant un souverain en bas âge dont il se déclara le tuteur. Cet événement eut des suites désastreuses pour l'émir Mozaffar; en effet, en devenant le suzerain de Kokan, il s'imposait l'obligation de protéger son vassal contre les agressions de ses ennemis, et il fut mis de la sorte en contact direct avec la Russie. Djoulek fut occupé en 1861, pendant qu'une expé-

dition venant de Sémiretchinsk s'avançait lentement au sud pour opérer, en 1864, sa jonction avec la colonne du Sir-Daria. Au mois de juin de cette même année, la ville de Turkestan fut prise, et quelque temps après, le général Tcherniaeff s'empara de Tchimkent par un hardi coup de main; Tachkent fut pris en 1865.

En apprenant ces nouvelles, l'émir de Boukhara intima l'ordre au général Tcherniaeff de rendre les provinces conquises, le menaçant, en cas de refus, d'allumer la guerre sainte. Le général Tcherniaeff ayant été rappelé, son successeur le général Romanovsky fut chargé de venger l'affront fait à la Russie, par l'emprisonnement de son ambassadeur à Boukhara, M. de Struve. Romanovsky, à la tête de trois mille six cents hommes, attaqua l'armée de Mozaffar, forte de quarante mille combattants fanatisés par l'espoir d'exterminer les infidèles. La rencontre eut lieu en mai 1866, à Irdjar, entre Samarcande et Tachkent; le choc fut terrible, la bataille acharnée et désastreuse pour l'émir Mozaffar, qui ne trouva son salut que dans la fuite.

La vallée du Sir appartenait désormais aux Russes, dont la marche victorieuse découragea profondément les Boukhariotes; les oulémas seuls, gardant toute leur énergie, conseillèrent la guerre à outrance contre les « Ourousses » infidèles, avec lesquels toutes relations diplomatiques avaient été rompues.

Pendant que Mozaffar était fiévreusement occupé à fortifier Samarcande, le gouvernement impérial simplifia l'administration du Turkestan, en réunissant dans une seule personne l'autorité civile et militaire. Le général Kaufmann, à qui ce poste important fut confié, prit le titre de gouverneur général du Turkestan et fixa sa résidence à Tachkent.

Les hostilités avec Boukhara, un instant assoupies, recommencèrent de plus belle; au mois de mai 1868, le général Kaufmann dut quitter sa position de Tach-Kouprіouk, sur la route de Samarcande, avec une armée de trois mille cinq cents hommes, pour marcher à la rencontre des Boukhariotes, campés sur la rive gauche du Zéravchan. Les Boukhariotes envoyèrent un parlementaire avec des propositions de paix; mais sur le refus des Russes d'évacuer le pays, la bataille s'engagea. Les troupes du général Kaufmann traversèrent la rivière à gué en face de l'ennemi, sans se laisser décontenancer par une nombreuse artillerie qui tonnait sur eux des hauteurs voisines. A peine hors de l'eau, les Russes chargèrent les Boukhariotes avec tant d'impétuosité, qu'ils s'enfuirent à toutes jambes.

La journée était gagnée, et le soir, les vainqueurs bivaquèrent sur le champ de bataille. Le lendemain matin, une députation de Samarcande,

apportant les clefs de la forteresse, fit son entrée au quartier général pour offrir la soumission de la ville au « Tzar Blanc ». Le général fit savoir aux Samarcandais qu'ils eussent à lui ouvrir les portes de leur ville et à recevoir ses troupes. L'entrée des vainqueurs se fit au milieu d'une population calme en apparence; les magasins ne tardèrent pas à s'ouvrir, et la ville reprit son aspect de tous les jours; la citadelle fut occupée et mise en état de défense.

Ayant laissé son matériel et les ambulances sous la garde d'une garnison de sept cents hommes, commandée par le brave major von Tempel, le général Kaufmann se remit à la poursuite de l'ennemi. Pendant ce temps, croyant avoir facilement raison de la poignée d'hommes restés dans la forteresse, les Samarcandais ouvrirent les portes de leur ville aux montagnards belliqueux et fanatiques venus de Chakhrisebs, qui les secondèrent dans le siége de la citadelle, de sorte que sa faible garnison fut attaquée à l'improviste par neuf à dix mille ennemis. Du 14 au 20 juin, le major Tempel fit avec son monde des prodiges de valeur. Tous les Russes capables de manier un fusil, même les malades et les amputés de l'ambulance, se traînèrent aux créneaux, pour défendre les remparts, d'une verste de longueur.

Après une lutte acharnée de six jours et de six nuits, la garnison, dont plus d'un tiers avait péri, allait succomber, quand l'arrivée du général Kaufmann dispersa les assiégeants. Si cette place fût tombée au pouvoir des Sartes, l'armée russe, privée de son matériel et coupée de sa ligne de retraite, eût couru de sérieux dangers.

Pour punir les Samarcandais de leur trahison et faire un exemple, le général Kaufmann livra la ville pendant trois jours à ses soldats. Ces journées de sang et de pillage gravèrent, une fois pour toutes, dans la mémoire des Sartes, les conséquences de la trahison et de la rébellion envers la puissance russe.

De son côté, l'émir de Boukhara comprit que la durée de son règne ne dépendait plus de la valeur de son armée, mais du bon vouloir du Tzar Blanc; il s'empressa d'acheter la paix, moyennant 125,000 tillas, soit 1,875,000 francs. Les Russes, de leur côté, s'engagèrent à respecter le territoire de Boukhara, mais ils annexèrent le cours moyen du Zéravchan avec Samarcande et Katta-Kourgan.

Le traité de paix, conclu en juin 1868 avec l'Émir, contenait, entre autres, les articles suivants :

1° Tous les sujets russes, sans distinction de croyances, obtiennent le droit de trafiquer librement dans toute l'étendue de la Boukharie. L'Émir,

dans les limites de son territoire, est responsable de la sécurité des marchands russes, de leurs caravanes et de leurs biens.

2° Les marchands russes ont le droit d'avoir des agents dans toutes les villes du pays.

3° Les marchandises russes importées dans la Boukharie ne pourront être frappées d'un droit d'entrée dépassant les 2 1/2 pour 100 de leur valeur.



Le Tachkent sarte.

4° Les marchands russes ont le libre passage à travers la Boukharie pour se rendre dans les pays voisins.

Le khan de Khiva, malgré les terribles leçons que les Russes venaient d'infliger aux Boukhariotes, ne voulut pas se rendre à l'évidence; au lieu de vivre en bonne intelligence avec son puissant voisin du nord, il mit tout en œuvre pour faire éclater la guerre. Comme nous le verrons plus tard, il fut battu en 1873, et les vainqueurs annexèrent au Turkestan la partie du khanat située sur la rive droite de l'Oxus.

Exaspérés par la cruauté et l'avarice excessives de leur souverain, les

Kokaniens s'adressèrent au général Kaufmann, qui déposséda Khoudayar-Khan, à la suite d'une brillante campagne de Skobeleff en 1875-1876, et le Kokan fut incorporé à l'empire du Tzar sous le nom de province de Ferghana.

Ces conquêtes successives ont changé la configuration du Turkestan, qui comprend maintenant le Turkestan indépendant, le Turkestan chinois et le Turkestan russe. Ce dernier est borné au nord par la Sibérie occidentale (le nouveau gouvernement de la steppe), à l'est par le Turkestan chinois et la Dzoungarie, au sud par le Turkestan indépendant, et à l'ouest par la mer d'Aral.

En 1866, le Turkestan russe se composait des deux provinces de Semiretchinsk et de Sir-Daria; on y ajouta, en 1868, le district de Zéravchan, détaché de Boukhara; en 18[illegible] la province de l'Amou-Daria, et en 1876, celle de Ferghana.

Cette division arbitraire, qui n'est conforme ni aux conditions ethnographiques, ni aux conditions territoriales, doit son origine à la conquête successive de ces provinces.

I. — PROVINCE DE SIR-DARIA.
(429,930 kilom. carrés.)

	HABITANTS NOMADES.	HABITANTS SÉDENTAIRES.	TOTAL.
Ville de Tachkent	»	87,485	87,485
— de Kazalinsk	97,110	3,703	100,813
— de Pérovsky	111,865	2,284	114,149
— de Turkestan	67,155	15,070	82,225
— de Tchimkent	133,770	26,315	160,085
— de Aoulié-Ata	161,725	4,965	166,690
— de Khodjent	23,770	132,945	156,715
— de Karaminsk	58,250	176,195	234,445
TOTAL	653,645	448,962	1,102,607

II. — PROVINCE DE FERGHANA.
(73,113 kilom. carrés.)

	HABITANTS NOMADES.	HABITANTS SÉDENTAIRES.	TOTAL.
District de Kokan avec l'ancien Isfarinsk	25,640	154,080	179,720
— de Marghelan	8,050	118,065	126,115
— de Andijan	52,350	108,150	160,500
— de Och	23,735	24,400	48,135
— de Namangan 	15,315	70,376	85,691
— de Tchoustk	12,030	63,580	75,610
TOTAL	137,120	538,651	

III. — PROVINCE DE ZÉRAVCHAN.
(50,931 kilom. carrés.)

	HABITANTS		
	NOMADES.	SÉDENTAIRES.	TOTAL.
District de Samarcande	»	182,250	182,250
— de Katta Kourgan	»	121,375	121,375
— de Pendjikent	»	56,955	56,955
TOTAL	»	360,580	360,580

IV. — PROVINCE DE L'AMOU-DARIA.
(103,535 kilom. carrés.)

	HABITANTS		
	NOMADES.	SÉDENTAIRES.	TOTAL.
District de Chourakhan	17,410	27,455	44,865
— de Tchimbaï	86,750	2,010	88,760
TOTAL	104,160	29,465	133,625

La population russe du Turkestan, de 24,689 âmes en 1867, se montait à 59,273 en 1877; dans ce même espace de temps, le nombre des indigènes a considérablement augmenté [1].

D'après des nouvelles récentes, cette division du Turkestan ne serait pas définitive; une commission, chargée d'élaborer un nouveau projet d'organisation, s'est prononcée pour que la section de l'Amou-Daria soit détachée de ce territoire. La région serait divisée en deux provinces : le district de Tachkent serait annexé à la province de Ferghana, qui prendrait le nom de province de Tachkent, avec la ville du même nom pour chef-lieu, et formerait neuf districts, savoir : Tachkent, Khodjent, Djizak, Samarcande, Katta-Kourgân, Kokan, Marghelan, Namengan et Och.

L'autre province prendrait le nom de province du Sir-Daria et se composerait de quatre districts : Kazalinsk, Pérovsky, Tchimkent et Aoulié-Ata.

L'idée qui prédomine dans ce projet est celle de séparer les districts habités par des peuples sédentaires de ceux habités par des nomades.

Peu de temps après notre arrivée à Tachkent, il nous fut donné d'assister à une grande manœuvre, à double action, qui nous prouva que les troupes du Turkestan, formant une armée de 26,600 combattants, méri

[1] *Annuaire de Tachkent,* 1885.

tent la réputation de compter parmi les meilleures de l'empire. Ce spectacle émouvant eut lieu à six verstes au nord de Tachkent, dans un terrain accidenté. Ces manœuvres, auxquelles prit part toute la garnison, environ six mille hommes de toutes armes, ont été menées avec un entrain particulier; ainsi, on a laissé les deux partis se charger à la baïonnette avant de faire sonner la fin de l'action : tout, du reste, s'est passé dans l'ordre le plus parfait.

Après la manœuvre, retour au camp, où une tente avait été dressée pour le repas des officiers, au milieu des soldats. Une cuiller en bois, montée en argent, mais semblable à celle des soldats, a été offerte au général de la part des hommes.

A la fin du repas, le général a pris la parole et a dit en français : « Messieurs, il y a environ cent ans que l'armée russe a rencontré l'armée française, pour la première fois, sur un champ de bataille en Italie; depuis cette époque, elle l'a eue souvent pour adversaire; cependant, vous savez comme moi qu'il existe entre les deux armées un sentiment de sympathie que rien n'a pu détruire. Ce sentiment tient aux qualités de vaillance, de générosité et de chevalerie que nous admirons et que toute son histoire fait admirer dans l'armée française. Je bois, messieurs, à l'armée française et à son représentant, le colonel de Sermet, que nous sommes heureux de voir parmi nous. »

Le colonel de Sermet a répondu : « Il existe entre tous ceux qui portent le sabre, à quelque nation qu'ils appartiennent, une sorte de lien qui naît de la communauté de devoirs et de sacrifices. Ce lien a pu se relâcher peut-être à la suite des événements dont l'Europe a été le théâtre. Je suis heureux de constater, par le toast éloquent du gouverneur général et par la cordialité de votre accueil, qu'entre la Russie et la France cette solidarité existe toujours, et que rien n'a pu l'ébranler. Je ne manquerai pas de faire part à mes camarades de France de la fraternité militaire que j'ai trouvée si loin d'elle. Je suis sûr, messieurs, des sentiments de sympathie que j'exciterai alors parmi eux. Vous pouvez être fiers, messieurs, de faire partie de cette armée. Je bois à l'armée du Turkestan! »

Le toast du général et la réponse ont été salués par mille coups de fusil et six coups de canon. A la suite de ces discours, le général a adressé la parole aux soldats réunis sur plus de cinquante rangs autour de lui, avec cette éloquence militaire qui électrise, et dont il est doué à un si haut degré; il leur a rappelé le brillant passé de l'armée russe dans ces lointaines contrées, et leur a exprimé sa confiance en eux s'il s'agissait de nouveau de marcher en avant.



UNE RUE DU TACHKENT SARTE.

Alors, suivant un antique usage, et pour témoigner de leur martial enthousiasme pour leur chef, ses soldats l'ont enlevé sur leurs bras et l'ont porté en triomphe jusqu'à sa voiture. La troïka du général a été ensuite escortée par tous les officiers à cheval jusqu'au palais, au milieu de hourras enthousiastes qui avaient attiré sur le passage de cet imposant cortége la population entière de Tachkent.

LE TACHKENT SARTE.

Le Tachkent russe nous a assez longtemps arrêtés; nous avons maintenant à visiter le Tachkent sarte, distant d'une verste de la nouvelle colonie russe. Il compte environ quinze mille maisons, habitées par quatre-vingt à cent mille indigènes. Les deux villes sont reliées par une route bordée de murailles; la foule affairée qui circule continuellement dans cette artère donne une idée assez exacte de l'importance de la cité à laquelle elle aboutit.

Si la ville ressemble à celles que nous avons déjà parcourues, le bazar se distingue des autres par son importance; il est peut-être le plus considérable de l'Asie centrale.

Le « boulevard » du Sarte, c'est le bazar; c'est là qu'il vit vraiment, car dans l'Orient on vit plus dans la rue que chez soi. Le Sarte n'habite les maisons proprement dites que quand les nuits froides de l'hiver l'y obligent, et elles sont peu nombreuses dans ce pays à l'éternel ciel bleu. Le reste de l'année, il couche, roulé dans ses couvertures, sur le toit de sa masure, s'il est pauvre; sous une tente de soie ou la yourte de feutre, ou dans son jardin, si ses moyens le lui permettent.

Dès neuf heures du matin, il s'achemine vers le bazar. Qu'y va-t-il faire? Il n'en sait rien : c'est un besoin pour lui; il y va employer sa journée en causant et en flânant.

A Tachkent, le bazar occupe un espace immense; c'est une ville dans la ville. Les rues, plus ou moins larges, sont couvertes de nattes de jonc qui tamisent la lumière et empêchent la chaleur et les rayons du soleil de passer. Le sol est continuellement arrosé, et l'atmosphère qui y règne fait éprouver une sensation délicieuse au sortir de la poussière et de la chaleur du vieux Tachkent, par lequel il faut passer pour y arriver. Le visiteur a besoin d'un moment de contemplation préalable pour habituer ses regards à distinguer ce qui l'entoure. Une immense artère, la grande rue du bazar, l'engloutit pour ainsi dire. Ce terme seul peut rendre compte de la manière

dont il se meut en avant; derrière et autour de lui, une foule bruyante, de longues files de chameaux chargés de marchandises, conduits par des Kirghiz aux vêtements de peau, aux coiffures de fourrure qui leur donnent l'air de faire partie de l'animal qui les porte. Des « arbas », voitures à deux roues hautes de neuf à dix pieds, sont traînées par un cheval et conduites par l' « arbakech », accroupi sur sa monture, les pieds posés sur les brancards. Ces voitures, recouvertes d'un toit en nattes, laissant libre l'avant et l'arrière, servent d'omnibus : on en use, dans ce pays du *far niente,* pour se rendre d'un point du bazar à l'autre, car le Sarte évite le plus possible de marcher. Une bonne partie des visiteurs sont à cheval : les Kirghiz montent de petits poneys des steppes, aux poils hérissés, à la crinière en désordre; les Sartes, suivant leur état de fortune, chevauchent sur l'argamak, ce noble coursier qui ressemble au pur sang, à l'encolure fine, aux membres grêles et musculeux, ou bien sur le karabayr, croisement du cheval turcoman et du cheval kirghiz, cheval de taille moyenne, souvent d'une grande élégance.

Toute cette foule se presse, s'entasse dans les grandes artères du bazar; il y a de longs arrêts, dus le plus souvent à des chameaux attachés l'un à l'autre à la manière barbare de la steppe; car en guise de licol on leur passe une cheville à travers le cartilage du nez; c'est horrible d'entendre ces pauvres animaux crier quand, ne pouvant avancer, ils sont tirés par ceux qui les précèdent.

Pour nous frayer un chemin, nous avons eu soin de prévenir la police. Le « kourbachi » (chef de police) nous attend à l'entrée du bazar. C'est un fier gaillard, ayant l'air d'un vrai chenapan; on nous dit qu'il avait été jadis bandit et voleur.

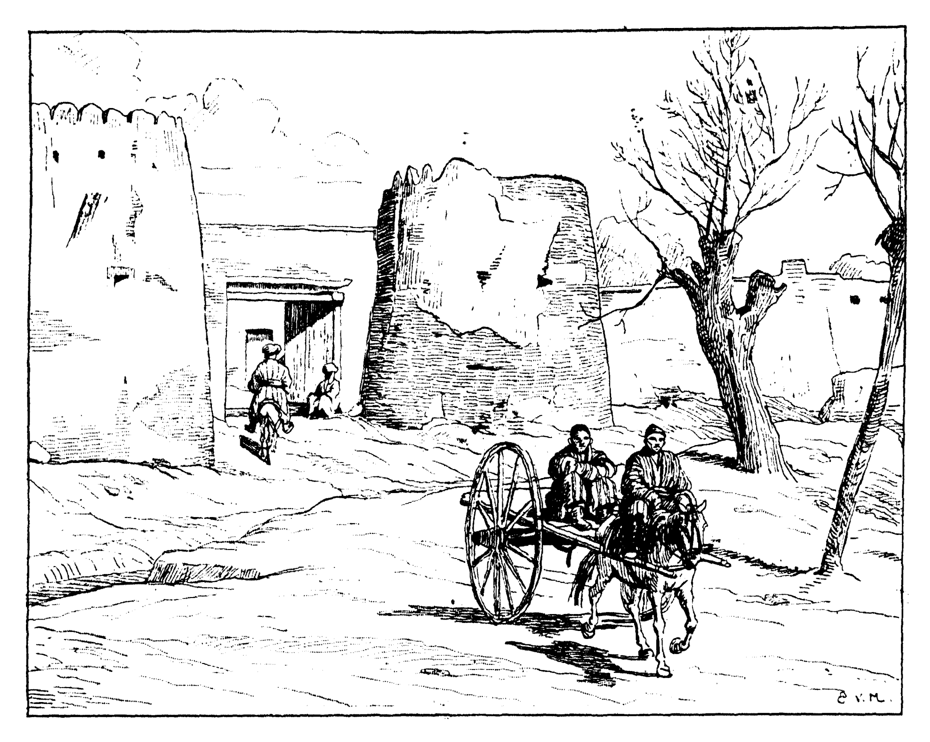
Depuis qu'il dirige la « Sainte Hermandad », il a enrôlé sous ses ordres les plus habiles de ses anciens compagnons; il faut les voir : ce sont des apparitions d'opéra-comique; costumés d'une manière fantastique avec des khalats très-voyants, des « tchalvars », larges pantalons bouffants en cuir, à broderies éclatantes, coiffés de bonnets de fourrure hauts de deux pieds, les reins ceints d'un sabre dont le fourreau leur bat les jambes, ils portent comme signe distinctif la masse d'armes.

Jamais il n'y a eu autant d'ordre au bazar que depuis son règne; sous sa garde, les marchands dorment en paix.

Précédés et entourés de cette escorte, nous pénétrons dans ce gouffre animé; en un clin d'œil l'espace est libre devant nous; tout ce qui se trouve sur notre passage est refoulé à coups de nagaïka dans les rues adjacentes, et nous jouissons du coup d'œil de l'allée dégagée, bordée de chaque côté

de petites échoppes carrées, où sont entassées toutes les richesses de l'Orient et de l'Occident.

A notre passage, tout le monde se lève, tous les marchés sont interrompus; la foule s'incline en se croisant les bras : c'est un « grand Tioura » qui passe. — Ces échoppes se ressemblent toutes; trois de leurs côtés sont fermés avec des planches; le quatrième, donnant sur la rue, est ouvert pendant les heures du bazar. Leur grandeur est variable; mais elles sont toutes de la même hauteur, environ dix pieds au-dessus du plancher. Le



Arba sarte à Tachkent.

côté ouvert mesure de six pieds jusqu'à quinze et vingt pieds au plus. Devant l'échoppe se dresse une espèce de tréteau de deux pieds de largeur, élevé au-dessus du niveau de la rue de deux pieds aussi environ : c'est sur cette terrasse, couverte d'un feutre ou d'un tapis, qu'on s'assied quand on veut tenter un marché; le vendeur se tient accroupi dans la boutique.

Le bazar de Tachkent, suivant mon appréciation, contient certainement de cinq à six mille constructions semblables. La plus riche ne renferme guère pour plus de cent roubles de marchandises. Ce sont là les magasins de détail dont vit la majeure partie des habitants de Tachkent. Avec un

capital de vingt-cinq roubles, le Sarte ouvre une boutique, et s'il gagne dix kopeks par jour, cela suffit pour le faire vivre, lui et sa famille.

Ses besoins ne sont pas grands : le matin, une jatte de thé avec une « lepiochka », petit pain rond et plat coûtant un « poul » (environ un centime); pendant la journée, un melon et des raisins (la charge d'un âne de ces melons coûte vingt-cinq kopeks); le soir, un plov, s'il est riche; encore du pain et des fruits, s'il est pauvre; voilà pour la nourriture : ce n'est ni considérable ni coûteux.



Caravansérai, entrepôt des marchandises venant de Russie.

Les besoins de l'homme civilisé lui sont absolument inconnus : son habitation n'a que les quatre murs; son seul luxe réside dans ses vêtements; plus il en endosse l'un sur l'autre, plus il est riche. A la circonférence d'un individu, vous pouvez juger de sa fortune; le cheval qu'il monte est un autre signe distinctif de sa position sociale. Quant aux aptitudes mercantiles, elles lui sont innées; chaque Sarte est né négociant oriental, ce qui est synonyme de carotteur, disons le mot. Mais revenons à notre bazar.

La grande artère qui le coupe donne sur les grands caravansérais. C'est là que les marchands en gros ont leurs dépôts; ce sont de larges cours entourées de vastes magasins dans lesquels s'entassent les ballots que les

caravanes, ce seul moyen de transport du pays, y apportent de tous les points cardinaux. Cette artère sert en même temps de marché aux victuailles; chaque catégorie de cette industrie a son quartier. Il n'y manque pas même les étals de bouchers; on égorge les moutons dans la rue pour pendre l'animal dépecé aux crochets qui garnissent la façade. Chaque branche de commerce a son « aksakal » (barbe grise), ce qui est synonyme de prévôt ou de chef de file. Plus loin, c'est une ligne de boulangers ayant leurs fours dans leur échoppe. Puis, des étalages de fruits qui vous font venir l'eau à la bouche : ici, ce sont de magnifiques melons de toute espèce, et qui n'a pas mangé des melons du Turkestan ne peut se rendre compte de la délicieuse chair de ce fruit; là, des grappes de raisin, aux grains gros comme des pruneaux, d'une douceur et d'une saveur exquises, et pesant jusqu'à six livres; plus loin, des grenades et des pêches.

Une quantité de plus petites rues se rencontrent au centre de la grande artère : c'est le rond-point du bazar avec ses cafés d'angles. Ces échoppes sont ouvertes sur deux côtés : le propriétaire se tient accroupi à côté d'un fourneau sur lequel chauffe toujours de l'eau dans les théières (koungannes) de l'Asie centrale, si gracieuses avec leur long col effilé, et décorées d'arabesques en creux, car le commerce du cafetier consiste à vendre de l'eau chaude : le client apporte son thé lui-même; chaque Sarte en a sa provision, soit dans une petite bourse qu'il suspend à sa ceinture, soit dans les plis de sa vaste ceinture qui lui sert de poche.

Jadis, à Naples, je m'étonnais de voir les patrons des cafés tolérer chez eux une pratique qui occupait des heures entières une place sans consommer autre chose qu'une tasse de café. Ici, c'est une théière remplie d'eau que l'on se paye, et la moitié de la journée le client ne bouge plus. J'allais oublier une consommation plus importante, celle du « kaliane ». C'est le narguilé du pays, dont le vase en cristal se trouve remplacé au Turkestan par une courge, et le tuyau élastique du narguilé turc par un bout de roseau long de cinquante centimètres; un tabac très-fort est contenu dans un récipient en terre glaise, où il brûle, grâce à un charbon placé sur la pipe chargée.

Aspirée par le court tuyau, la fumée traverse l'eau et pénètre jusqu'au fond de l'estomac; puis un nuage épais s'échappe de la bouche du fumeur; chaque aspiration produit un moment d'une espèce d'ébriété : la tête tourne; c'est affreux, malsain, mais très-apprécié des indigènes. La pipe circule de main en main; les visiteurs à cheval, en passant près du café, tendent la main du haut de leur monture, aspirent et s'en vont : c'est admis. Qui paye? Je n'ai jamais pu le savoir.

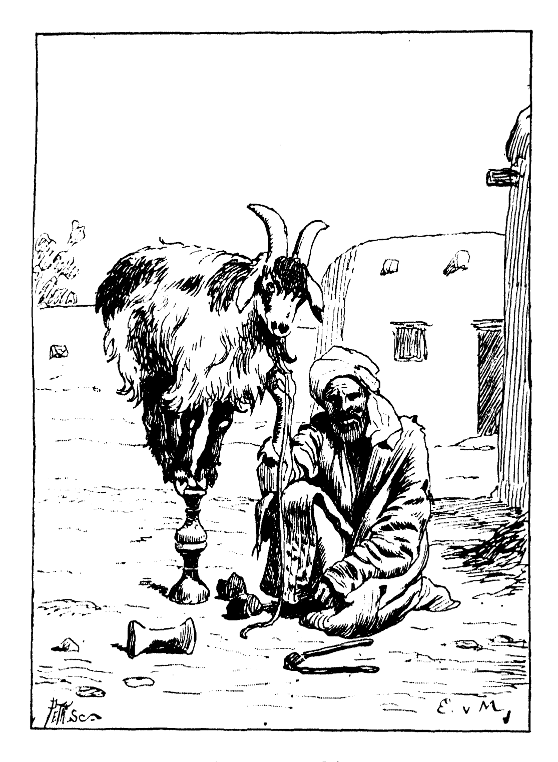
A côté de chaque café, on trouve l'échoppe du coiffeur, qui débite les nouvelles locales tout en rasant la tête de sa pratique, car à la barbe du musulman on ne touche pas, c'est sacré; le coiffeur a toujours un auditoire; on se rassemble là de préférence.

Aux environs sont établis les rôtisseurs avec leurs fourneaux en plein vent; chez eux on confectionne du plov, du tchichlik et les pilmen (espèces de petits pâtés de viande de mouton hachée et d'oignons), très-appréciés dans le pays. Pour la modique somme de cinq kopeks, on vous octroie une ration de ces pâtés capable de rassasier une famille anglaise. Comment ces gens font-ils pour manger cela tout brûlant? C'est encore une énigme pour ceux qui savent que l'usage de la fourchette est entièrement inconnu dans ces régions. Quant à leur manière de manger le plov, elle est très-drôle. Ils s'accroupissent une demi-douzaine autour d'un grand plat surchargé de ce mets au riz, et chacun, de ses cinq doigts, s'escrime sur la montagne : il ne se perd jamais un grain en chemin; la rapidité avec laquelle le tas disparait est tout simplement fantastique.

Le bazar sarte n'est pas seulement un marché, c'est en même temps l'atelier de tous les artisans indigènes. Nous passons par le quartier des chaudronniers et des couteliers. Bien qu'une grande quantité des objets en métal arrivent maintenant de Russie, certains produits sont restés entièrement indigènes. Ce sont, par exemple, les « kounganes » dans lesquels on fait le thé, et dont j'ai déjà parlé. A Tachkent, ils sont en cuivre étamé, les dessins ressortant en rouge sur le fond blanc; à Kokan, ils sont en cuivre jaune; à Boukhara, en cuivre rouge. Le patron travaille seul; c'est chose rare de voir un ouvrier à son service : son fonds de boutique consiste en quelques pièces; encore ne vous les montre-t-il qu'avec une certaine hésitation. A l'encontre de ce qui se fait dans nos magasins, ce sont les moindres produits qu'il expose à la vue des passants; ce qu'il aura de mieux se trouvera caché au fond d'un coffre. Chacun est artiste et marchand; quant à l'ouvrage qu'il fait chaque jour, c'est fort peu de chose, le bazar n'étant ouvert qu'à huit heures du matin, et la nuit y venant à cinq heures. Si l'on calcule le temps qu'il perd en causant avec la pratique, le temps qu'il lui faut pour digérer et fumer son kaliane, il est évident qu'il ne lui en reste guère pour sa besogne.

Non loin des chaudronniers, nous trouvons les orfévres : ils occupent toute une rue, et exécutent des ouvrages vraiment très-délicats en se servant des outils les plus primitifs. La bijouterie indigène est fort originale : pour les hommes, des ceintures couvertes de grosses boucles, ou boutons en argent niellé ou doré, à fermoir carré, large de deux mains; pour les

femmes, des colliers en argent, à charnières et décorés de turquoises de très-bon goût; des diadèmes à porter sur le front, avec une grosse perle ou une clochette destinée à pendre entre les sourcils. L'orfévre fait partie de l'aristocratie du bazar; il est très-capable, s'il est occupé, de terminer son ouvrage avant de vous montrer ses trésors, et si vous restez à cheval, il ne vous montrera rien du tout. La politesse du pays exige que vous descendiez et que vous veniez vous asseoir sur le tapis qui se trouve devant son

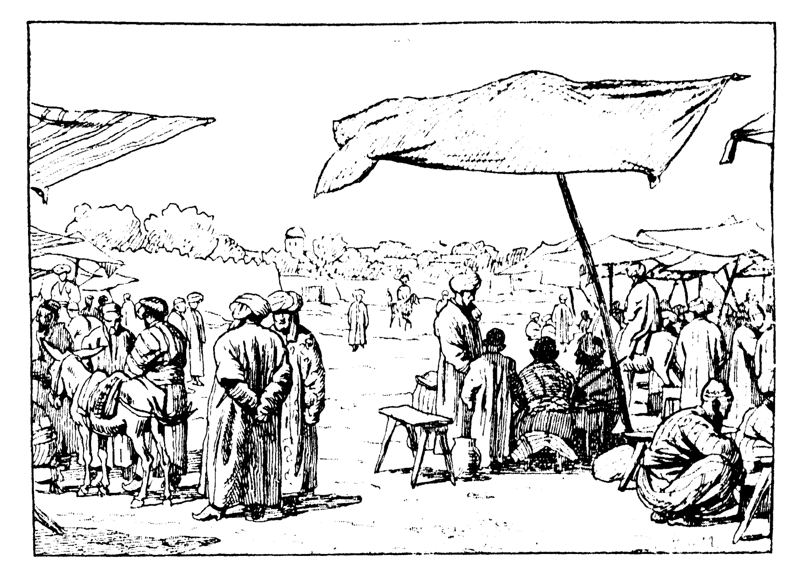


Magicien et sa chèvre.

atelier : alors il daignera ouvrir le coffret qui se trouve à sa portée, et vous exhibera ses produits l'un après l'autre.

Des flâneurs, des connaissances se grouperont autour de vous; puis, ces quelques personnes une fois rassemblées, il se formera bientôt une véritable foule qui assistera à votre marché. La pièce que vous aurez choisie passera de main en main, chacun voulant l'examiner et en débattre le prix. Si vous n'avez pas eu soin de prendre avec vous un aksakal ou un homme influent qui marchandera pour vous, il y aura un courtier indigène qui se mêlera de votre marché; il vous engagera à payer plus cher que vous n'offrez, suppliera le vendeur de vous faire un rabais, se démènera

comme un beau diable, et, finalement, quand vous aurez tourné le dos, il exigera du vendeur une commission comme celle que vous aurez été obligé de lui payer vous-même. Le Sarte est adroit vendeur; il s'apercevra vite de ce qui vous plaît pour vous en demander un prix invraisemblable. Si vous passez chez son voisin, il ne fera point un pas. Pour lui acheter, il faut une patience d'ange, une grande indifférence; encore sera-t-il toujours plus fin que vous. Pour bien acheter au bazar, il faut y voir préalablement ce que l'on veut acquérir, puis envoyer pour faire l'emplette un indigène de confiance.



Bazar en plein vent.

Les boutiques des ouvriers en cuir sont très-remarquables : ce sont deux longues files d'échoppes contenant les selles si curieusement ornementées de l'Asie centrale, des brides couvertes de turquoises ou simplement plaquées d'argent; il y en a de tous les prix. Mais la spécialité de Tachkent consiste dans les belles broderies sur drap, sur velours et sur coton. Ce sont des hommes qui exécutent cet ouvrage sur le tambour. Malheureusement, le goût européen tend à remplacer dans cet article les beaux dessins de l'antique ornementation locale. J'y vois, à mon grand étonnement, des tapis de table avec un dessin étrusque; le vendeur est stupéfait que je les laisse de côté pour choisir dans son fonds de vieilles loques dont les couleurs sont fanées, mais qui brillent de toute la richesse du dessin oriental.

Dans cette cohue qui encombre le bazar, qui marchande, baye aux corneilles ou fait la conversation, on ne voit que rarement des femmes; elles passent comme des fantômes, s'esquivant si on les regarde. Impossible de distinguer les traits de leur visage à travers l'épais voile de crin qui le couvre; on ne peut même juger de leur âge sous l'horrible sarrau qui les masque.

Ce domino cache-t-il une femme jeune et jolie ou une antique mégère? Un vieil habitué seul peut en juger approximativement : il regarde à la chaussure; si le pied est petit, le bas de cuir et la galoche qui le couvrent du bon faiseur, vous avez devant vous une femme jeune et peut-être jolie.

Les enfants seuls réjouissent notre vue. Hélas! on leur a appris à craindre et à mépriser les Européens. Jamais un bon sourire d'enfant ne vient charmer les regards dans ce pays, où chaque étranger a le sentiment qu'une haine de race et de religion le sépare de l'indigène. Tant que l'Islam existera, nous resterons pour eux les chiens d'infidèles, comme ils nous appellent. Nous sommes les plus forts; ils sont restés des vaincus insoumis; ils nous tiennent de plus pour des barbares, car nous péchons, et contre la religion qui est leur loi, et contre leurs coutumes qui sont toutes différentes des nôtres. Ainsi, un profond sentiment d'isolement saisit inévitablement tout Occidental transporté dans ce milieu si antipathique à son égard.

Je communiquais ces observations à l'un de mes compagnons, habitant le Turkestan depuis longtemps.

« Croyez-vous, lui demandai-je, que vous arriverez à changer ces dispositions hostiles?

— J'en suis fermement convaincu, me dit-il : regardez donc tous ces fainéants, ils ne travaillent guère, n'ayant aucun besoin; une fois qu'ils auront appris à boire le vodka, le prolétaire sera créé; il vendra son bien pour satisfaire à son penchant, et puis il faudra que, bon gré, mal gré, il se mette au travail; la production y gagnera, ainsi que notre prépondérance. »

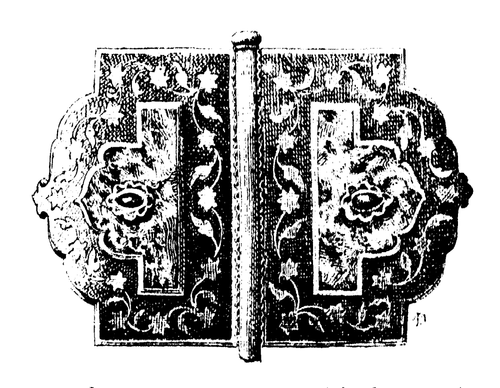
Harassés de fatigue, nous opérons notre retour en philosophant de la sorte, et voyons encore en passant le bazar en plein vent, où un prestidigitateur réunit une foule de badauds autour de sa chèvre savante.

Il a fallu cependant se décider à quitter Tachkent; ce n'est pas sans un sentiment de vif regret que j'ai dit adieu au général, qu'il m'a été donné d'apprécier de si près. Grâce à lui, j'étais arrivé à Tachkent; grâce à ses puissantes recommandations, j'ai traversé toute l'Asie centrale; aussi le

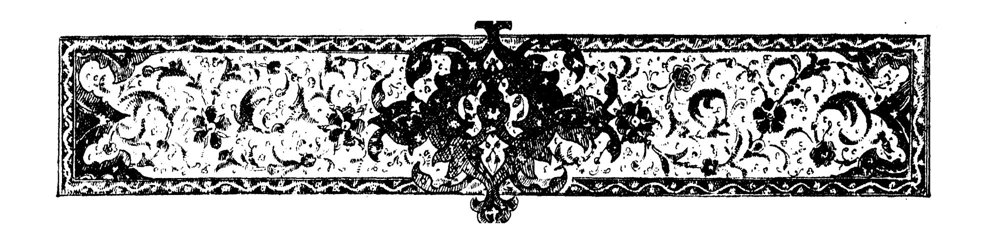
sentiment de reconnaissance que je lui porte est-il resté gravé profondément dans mon cœur. J'ai pu constater les immenses difficultés qu'il a trouvées en acceptant la succession du général Kaufmann ; mais je savais Tcherniaeff taillé pour cette rude besogne, qui aurait fait reculer bien d'autres. Le vaillant soldat s'était transformé en administrateur énergique et humain, préoccupé uniquement des besoins des diverses populations qui lui étaient confiées.

Je ne m'attendais pas, en serrant, au départ, la main du général, à la foudroyante nouvelle qui devait m'atteindre douloureusement en Transcaspie. Tcherniaeff a été rappelé de son poste de gouverneur général du Turkestan. Si les vues de son souverain l'ont appelé à d'autres fonctions, peut-être plus importantes, il est impossible, pour quiconque l'a vu à l'œuvre dans cette province qu'il a conquise, et pour l'avenir de laquelle il avait conçu des projets si vastes et si utiles, de ne pas éprouver un sentiment de profond regret de son déplacement subit, car on se demande si ses vastes conceptions ne seront pas désormais perdues pour le pays.

Je suis resté un des sincères admirateurs du général, et ce n'est pas son rappel qui a pu changer mon opinion.



Fermoir de ceinture en argent, enrichi de turquoises.



CHAPITRE V

DE TACHKENT A BOUKHARA.

Départ de Tachkent. — Le désert de la faim. — Les portes de Timour. — Point de transition entre l'hiver et l'été. — Samarcande. — Takhsir, je te reconnais. — Médressés et mesdjets. — Femmes surprises. — Méfaits d'un bibeloteur. — Eufrosiab. — Édifices et ruines. — Chah-Sindeh. — Le « Jardin des saints ». — Système d'irrigation. — Fertilité du sol. — En route. — L'oasis du Miankal. — Le prince de Wittgenstein. — Les djiguites. — Marche solennelle de l'ambassade. — Réception sur le sol de Boukhara. — Dastarkhan. — Cérémonial compliqué. — Incident. — Profusion de cadeaux. — Les carrosses antédiluviens de l'Émir et le plaisir d'y être cahoté. — Approche de la capitale.

Notre départ de Tachkent a été fort précipité. C'est à peine si nous avons pu faire nos visites d'adieu. Le 4 octobre, à dix heures du soir, les chevaux de poste sont attelés dans la cour du palais du gouverneur général; la nuit est noire, et, seul, un « yemchik » russe est capable, dans cette obscurité, de conduire un attelage au galop sur une route comme celle qui nous attend.

Entre Tachkent et Samarcande, il n'y a à chaque station que trois attelages, et nous allons être suivis de près par toute l'ambassade russe et l'ambassade de Boukhara. Être les premiers, en pareil cas, est la meilleure chose à faire. Grâce à la bonté du général, une estafette nous précède de station en station, et nous trouvons les chevaux prêts, ce qui est un grand point. Pour voyager dans l'Asie centrale, il faut beaucoup de choses, mais avant tout la protection et les bons soins des autorités. Les « padarojnas » (ordres de passe, espèce de passe-port) portent soit un sceau unique, soit deux sceaux : cette seconde passe donne au porteur la faculté de faire dételer, pour son service, les chevaux d'un tarantasse, même prêts à partir, et elle n'est à la portée que de ceux qui voyagent en missions spéciales. Si nous l'avons obtenue, c'est uniquement au général que nous le devons.

Mais aussi nous filons, le baron de Sermet et moi, avec une vitesse de quinze verstes à l'heure. Il y a bien quelquefois des pourparlers, mais la

passe aux deux sceaux aplanit tous les obstacles, et nous laissons aux stations des voyageurs qui attendent depuis des journées et qui maugréent contre nous.

Le vent du nord souffle avec violence en nous envoyant des paquets de poussière dans la voiture; c'est à ne pas pouvoir respirer. Vers le matin, la neige commence à tomber. Le froid est d'autant plus saisissant qu'au milieu de la journée Tachkent était une fournaise; c'est alors que nous nous félicitons d'avoir sous la main nos pelisses de Sibérie en peau de renne doublée à l'intérieur de renard blanc, la plus légère, la plus douillette et en même temps la plus chaude de toutes les fourrures.

A Tchinaz, nous passons le Sir-Daria en bac pour entrer au point du jour dans la « Golodny Step » (steppe de la faim), aride désert sans végétation dans cette saison, que nous trouvons, à notre grande surprise, tout peuplé d'une faune pour nous entièrement nouvelle; aussi, quoique ensevelis dans nos fourrures, nous ne laissons pas chômer nos fusils. Nous tirons en pleine course, entre autres, une espèce de vanneau gris brun tacheté de blanc, une grosse alouette jaune, un oiseau tenant de la bécasse et de la double bécassine, à grand bec recourbé, deux aigles, dont l'un admirablement marqué de roux et de blanc.

Au printemps, cette steppe, si aride en ce moment, prend un aspect tout différent; elle se transforme en vaste prairie, parsemée d'innombrables tulipes; nulle part on ne voit autant de tortues de terre et de phalangides que dans ces parages : le « karakour », phalangide noir, à la morsure venimeuse, est surtout redouté des chameliers. Il y a des endroits dans la Golodny Step où les caravanes ne s'arrêtent jamais, parce que les chameaux y périssent des blessures de cet insecte. Les indigènes disent que les moutons mangent les karakours, et que le meilleur moyen de s'en préserver est de se servir de feutre de laine.

Ce n'est qu'en arrivant à Djizak que nous comprenons pourquoi tout ce gibier s'est établi dans la plaine; les montagnes du Nour-Ata que nous voyons devant nous sont couvertes d'un pied de neige. C'est un véritable désespoir pour un chasseur et un collectionneur d'être obligé de traverser au vol une semblable contrée; aussi ai-je entièrement renoncé à préparer les oiseaux que je tire; mes instruments taxidermiques sont au fond d'une malle, ainsi que mes appareils photographiques, et c'est à peine, avec notre système de voyager, si je trouve quelques instants pour prendre des notes.

Non loin de Djizak, nous passons les « portes de Timour », étroit défilé, coupé par le torrent du Sanzar (passage du Serpent); à l'endroit le plus resserré de la gorge, une grande inscription en caractères « koufiques »,

taillée dans une paroi de rochers, dit aux passants qu'au quinzième siècle Ouloug-Beg, le Victorieux, traversa cette gorge. Une seconde inscription mentionne le fait qu'au seizième siècle, Abdoullah-Khan remporta une victoire dans le voisinage, et que le sang des ennemis rougit pendant un mois les ondes du Sanzar.

En approchant de Samarcande, nous voyons la culture du sol atteindre, à chaque pas, une plus grande perfection ; nous passons à côté de nombreuses rizières sillonnées d'innombrables filets d'eau. Toute cette irrigation, si admirablement comprise, provient du cours du Zéravchan, dont chaque goutte, pour ainsi dire, donne sa part de richesse à cette contrée si fertile. Dans la vallée, les routes sont ombragées par des allées d'arbres; les habitations sont construites au milieu de bosquets. En ce moment, leur aspect est des plus curieux : les arbres couverts de feuilles nous disent que nous sommes en plein été; la neige qui les recouvre nous prouve que l'hiver s'est abattu sans transition sur la contrée; en effet, ici il n'y a ni automne ni printemps. Nous nous demandons comment les indigènes supportent ces brusques changements de température. Leur existence ne nous tente guère : les habitations sont ouvertes à tous les vents; nous voyons leurs hôtes accroupis autour des feux qu'ils ont allumés devant leurs maisons, ou occupés à couper les branches d'arbres que le poids de la neige a brisées; ils sont vêtus simplement de leur khalat, les jambes nues, chaussés de minces galoches : et nous qui grelottons dans nos pelisses!

« Les Russes, disent-ils, nous ont apporté la neige et le froid » ; superstition qui a une apparence de vérité, car depuis la conquête les hivers sont en effet plus rigoureux.

Nous franchissons cinq ou six bras du Zéravchan, précédés de cavaliers chargés de nous montrer les gués de la rivière. Bientôt, des hauteurs, nous contemplons les splendides vestiges de l'antique ville de Timour qui s'étale à nos pieds : édifices majestueux, rehaussés par la couleur vive de leurs émaux multicolores, coupoles sans nombre aux formes admirables, minarets élancés qui font à cette ville une réputation confirmée par les siècles.

Ce spectacle grandiose reporte mes souvenirs à l'époque où, peu après la conquête, je fis ma première entrée à Samarcande : nous étions alors quatre jeunes gens, arrêtés au même lieu, fascinés par ce tableau merveilleux. Quatorze ans après, je me retrouvais au même endroit, les ruines me parlaient le même langage, mais des quatre j'étais le seul survivant; Skobeleff, l'aîné, — alors capitaine des hussards de Grodno, — venait d'être fauché par la mort au milieu de sa carrière glorieuse.

C'est en évoquant ces souvenirs du passé que nous entrons dans l'an-



tique Samarcande : la nuit est sombre, tout est voilé par les ténèbres. Nos voitures s'arrêtent devant le club, vaste bâtiment contenant une série de superbes appartements; on nous a fait préparer — aimable prévenance du général Ivanoff — trois pièces dans lesquelles nous tâchons de nous installer de notre mieux. Nous y trouvons d'excellents poêles et le menu d'un cuisinier tatare qui ne rappelle que vaguement celui du Café Anglais. Nos lits, que nous portons avec nous, vont être dressés, et nous allons pouvoir nous reposer de deux cent quatre-vingts verstes de voiture.

Décidément, notre arrivée est un événement : en nous réveillant, nous voyons les passants interroger nos fenêtres d'un œil curieux. En personnages qui ont eu déjà le temps de se faire aux coutumes orientales, nous laissons la matinée s'écouler sans sortir, quoique nous brûlions d'envie de parcourir une cité si intéressante. Suivant l'usage, nous allons à midi, en grande tenue, faire notre visite au général Ivanoff, gouverneur de Samarcande. Il veut bien se rappeler que nous sommes d'anciennes connaissances, et nous met tout de suite à l'aise par son affabilité. C'est un vieux Stepniak que le général, car, bien qu'il n'ait que quarante-cinq ans, il y en a vingt qu'il habite le pays; beau type militaire russe, à la grande barbe blonde, à l'œil intelligent, il porte la croix de Saint-Georges : c'est dire que c'est un des plus braves. Il nous donne son interprète, pour nous servir de *cicerone* dans les pérégrinations que nous nous empressons de commencer en allant bibeloter dans le bazar.

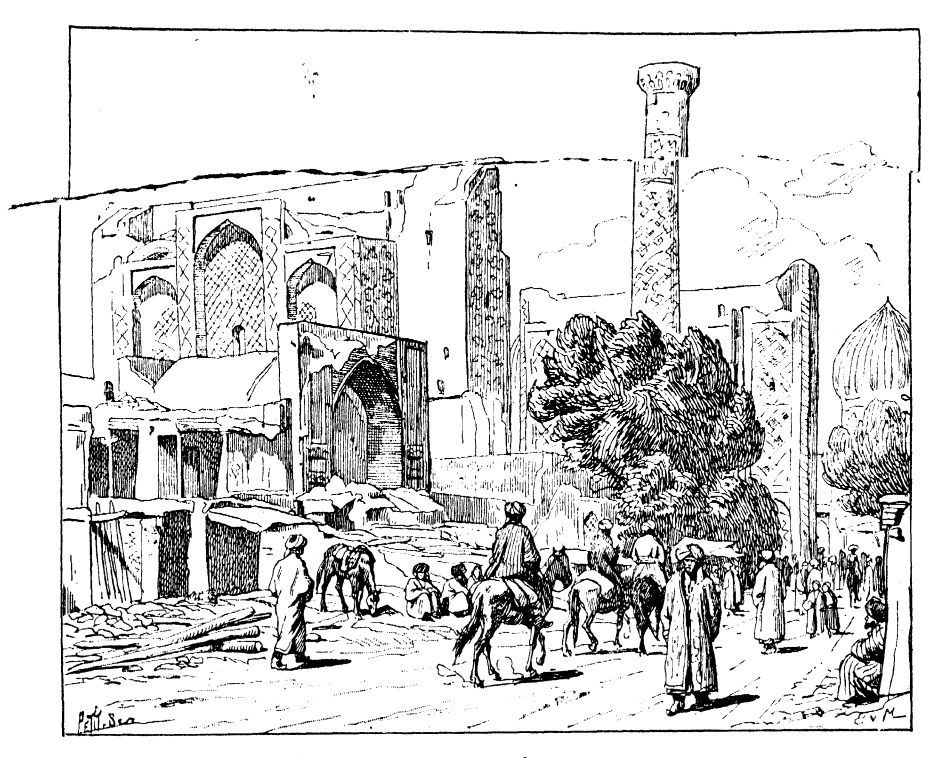
Là aussi une surprise m'attend : le premier grand marchand de soieries chez lequel nous faisons une halte, un Sarte à tête fine, me regarde fixement, puis, me saluant, me dit : « Takhsir, je te reconnais; il y a bien des années que tu as fait des emplettes chez moi. »

C'est une heureuse rencontre que de retrouver à une telle distance de la patrie une vieille connaissance, fût-ce même un musulman coiffé d'un gros turban blanc. Nos choix faits, je me prépare à marchander; mais au premier mot il m'arrête :

« Vous êtes des étrangers, nos hôtes; je serais mauvais musulman si je vous demandais plus que le prix. » C'était dit avec une dignité, avec un calme, une politesse tout orientale qui ne permettaient pas de réplique. Aussi avons-nous payé sans mot dire, et, comme de raison, le Sarte nous a outrageusement volés! Plus loin, ce sont les magasins de bric-à-brac, où nous dénichons de beaux vases anciens d'un magnifique travail. Si le bazar est plus petit que celui de Tachkent, il est plus élégant; tout y est plus pittoresque, plus gracieux. Pour y arriver, on passe par la place du Righistan, dont trois côtés sont occupés par les édifices les mieux con-

servés de Samarcande. Mais avant de parler des restes de l'ancienne splendeur de la capitale du grand conquérant Timour, nous allons, par une après-midi ravissante, en traversant les jardins, voir les monuments qui sont à l'extérieur.

C'est d'abord la Khodja-Ahrar-Vali, vaste médressé (université), composé d'un mesdjet (mosquée) avec une belle coupole à fronton, décorée d'émaux turquoise et bleu foncé, portant des inscriptions koufiques et arabes d'une pureté et d'une beauté de lignes saisissantes. C'est ici qu'on montrait,



Samarcande.

avant l'arrivée des Russes, le célèbre Coran de Khodja-Ahrar. Ce saint homme reçut d'un calife, en signe de vénération, un Coran écrit de la main sacrée du troisième calife Othman et taché de son sang; d'aucuns disent que ce Coran fut celui d'Ali, gendre de Mahomet, et que c'est son sang qui l'avait maculé. Ce livre, mesurant plus d'un mètre carré, écrit sur parchemin, en caractères koufiques, sans voyelles ni points, est une des plus célèbres reliques de l'Orient et se trouve actuellement dans la bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg.

La vaste cour dallée qui précède le mesdjet est entourée d'une série de quarante masures ou loges sombres et humides, habitations des étudiants

qui, sous la direction de deux mollahs, passent une partie de leur vie à approfondir le Coran; celui qui nous sert de *cicerone* doit approcher de la quarantaine et étudie depuis vingt-trois ans. Mollah-Nazar, le plus ancien professeur, un vieux Sarte ramolli par l'usage de l'opium, nous lit les inscriptions, car il possède les quatre langues; il se plaint amèrement de



Entrée de la Chah-Sindeh.

la modicité des « vakoufs » (revenus de l'Église), qui ne permettent pas aux mollahs d'entretenir les églises.

Or, le soir, à dîner, le général Ivanoff nous explique que les vakoufs de ce médressé sont, au contraire, considérables; il a en Boukharie des propriétés dont les revenus lui arrivent très-régulièrement, mais dont le contrôle est impossible; ces sommes passent à l'entretien des mollahs, des élèves, de leurs familles, d'un tas de paresseux en un mot, tandis que les monuments confiés à leur garde tomberaient en ruine si l'administration russe

n'y pourvoyait en fournissant des subsides pour les réparations nécessaires.

Le mesdjet est entouré d'un jardin splendide, et des platanes gigantesques ombragent le « tourbé » (mausolée) du fameux cheik Khodja-Ahrar, qui est un lieu de pèlerinage célèbre. La poudre des pierres qui entourent cette tombe guérit de toutes les maladies, comme l'eau de la source du saint Abdi guérit les chevaux de la morve.

Du sommet de la coupole on jouit d'une des plus belles vues du monde. A nos pieds s'étend Samarcande avec ses fantastiques monuments, ses habitations ombragées d'arbres, ses jardins magnifiques; au nord, les montagnes s'élèvent à pic, couvertes aujourd'hui de neige, me rappelant la chaîne des Alpes de l'Oberland, telle qu'on la contemple du Schaenzli, à Berne. En escaladant l'étroit et sombre escalier qui nous mène au sommet de la coupole, nous sommes surpris d'entendre notre guide pousser une formidable clameur : c'est un avertissement, un ordre donné aux femmes de se retirer des terrasses des maisons où, à cette heure, elles font leur sieste. Nous lui demandons de ne pas recommencer; mais il a été trop bien entendu, et, en arrivant sur la plate-forme, nous n'apercevons sur les toits que les dernières fugitives. Cependant, en tournant un angle, nous avons la chance d'apercevoir sur un toit, juste à nos pieds, une jolie paresseuse qui dort sur des coussins de soie dans l'attitude la plus gracieuse; notre guide ne l'a heureusement pas vue, en sorte que nous pouvons contempler quelques instants ce charmant tableau.

Nous visitons encore le mesdjet Amadza, pèlerinage d'été, puis l'Ikhrad-Khana, construit par Timour, et enfin le Gour-Émir, sépulcre du conquérant, d'apparence simple, mais d'une architecture magistrale; c'est un bâtiment octogone auquel on arrive par un escalier en marbre, et que surmonte une admirable coupole, gaufrée à tranches de melon; il y en a cinquante-deux, revêtues d'un émail couleur turquoise. Autour de la coupole, sur le minaret, se déroulent les inscriptions en caractères koufiques. Une modeste pierre noire en néphrite se trouve dans le mesdjet, en mémoire du défunt, qui, de son vivant, s'est fait bâtir cette sépulture, où il a voulu être enterré aux pieds de son professeur, Mir Saïd Barakat. En descendant quelques marches, nous sommes à côté de la tombe de ce conquérant barbare, que le don du commandement a placé au rang des Alexandre et des Napoléon.

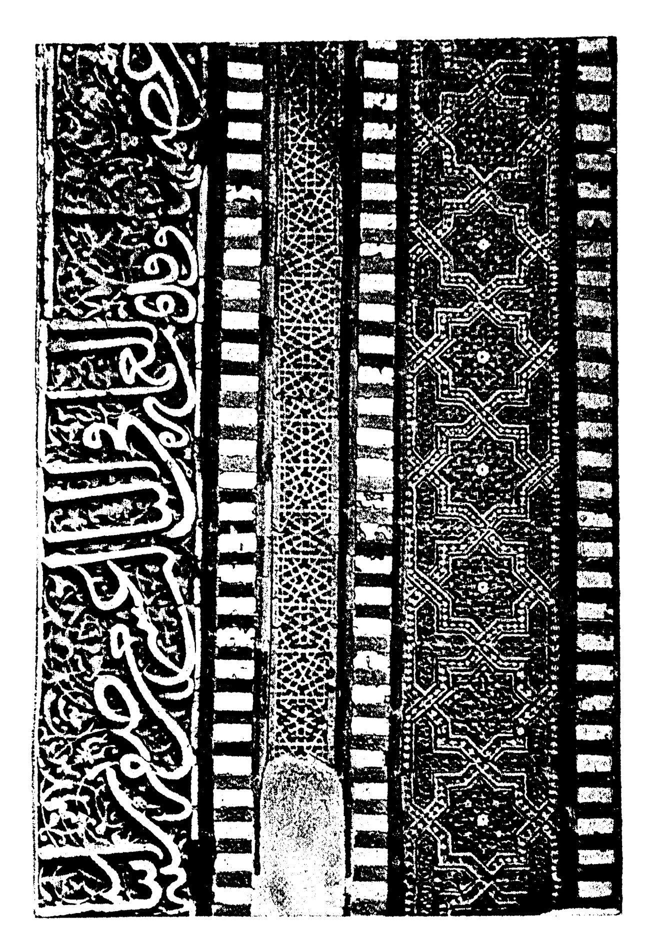
Lors de ma première visite à Samarcande, ce mausolée, que Vambéry décrit, fut naturellement l'objet de l'un de mes pèlerinages; le mollah qui me conduisait me montra une pierre oblongue portant une inscription koufique : « Voici la vraie pierre tumulaire du grand Timour », me dit-il.

L'idée de rapporter ce bloc en Europe hanta dès lors mon imagination : ce n'était pas d'une réalisation facile, car il s'agissait d'un pavé pesant plus d'un quintal. Mais je communiquai ce projet à l'un de mes amis, aujourd'hui général, qui promit de me prêter main-forte, et le sacrilége fut commis de compagnie; j'ai emporté ce trésor en Europe, Dieu sait avec quelles peines. — De longues années durant, la pierre tumulaire de Timour fut oubliée, avec de vieilles bottes, au fond d'une armoire. Quand j'appris la mort du général Kaufmann, le désir de retourner au Turkestan m'ouvrit de nouveaux horizons de voyages et d'aventures. Tout ce qui avait rapport à mes précédents voyages sortit de l'oubli, et le vieux pavé fut du nombre. Je l'emballai avec un morceau du « kok-tach », que j'avais dérobé à l'anglaise à la célèbre pierre, et j'envoyai le tout à l'illustre professeur Vambéry, me disant qu'il saurait en tirer parti. — Hélas! ce n'était pas la pierre de Timour que j'avais volée, et le pavé, transporté à travers les déserts, à la sueur de mon front, ne parlait que des hauts faits d'un saint de Balkh, du commencement de l'ère musulmane. Néanmoins, j'appris par le professeur Vambéry que les caractères tracés sur cette pierre, déposée au musée de Pesth, forment le plus ancien fragment d'inscription de ce genre existant en Europe.

Nous rentrons, lassés de nos courses, pour assister au dîner du général qui rassemble chaque jour à sa table un petit groupe d'hommes d'esprit, avec qui la conversation est toujours animée et remplie de détails intéressants sur le pays. L'hospitalité russe au Turkestan n'a pas d'interruption à notre égard. Après les banquets de Tachkent viennent les fêtes de Samarcande. Je ne vous fatiguerai pas de leur récit ; je me borne à mentionner la maison hospitalière par excellence du colonel Bogaïevsky, où nous avons trouvé le plus sympathique accueil de la part de la maîtresse de maison, une vraie Russe, charmante et instruite. Là, comme chez nos autres hôtes, force champagne et beaucoup de discours, à une immense table où je suis le seul homme en habits civils, ce qui ne surprendra guère si j'ajoute que, sur dix mille habitants russes de Samarcande, on n'en compte que quatre cents non militaires.

Le lendemain, je pars de bonne heure pour l'antique Eufrosiab, nom que les indigènes donnent à la partie la plus ancienne de la ville, couverte aujourd'hui par un cimetière. A les entendre, le roi Eufrosiab aurait vécu environ onze siècles avant Jésus-Christ, et le palais de ce souverain préhistorique se trouverait là où l'on voit encore un pan de mur; on nous montre l'orifice d'un souterrain qui mènerait aux caveaux ayant contenu les trésors de ce roi légendaire.

Non loin de là, se trouve le tombeau du saint Daniar, autrement dit le prophète Daniel, et à quelques pas de là, nous assistons aux premiers travaux de déblayement exécutés sous les ordres du colonel Krestovsky. Une profonde tranchée est ouverte, et sous nos yeux, chaque coup de pioche découvre de nouveaux trésors; ce sont des briques ornementées du plus

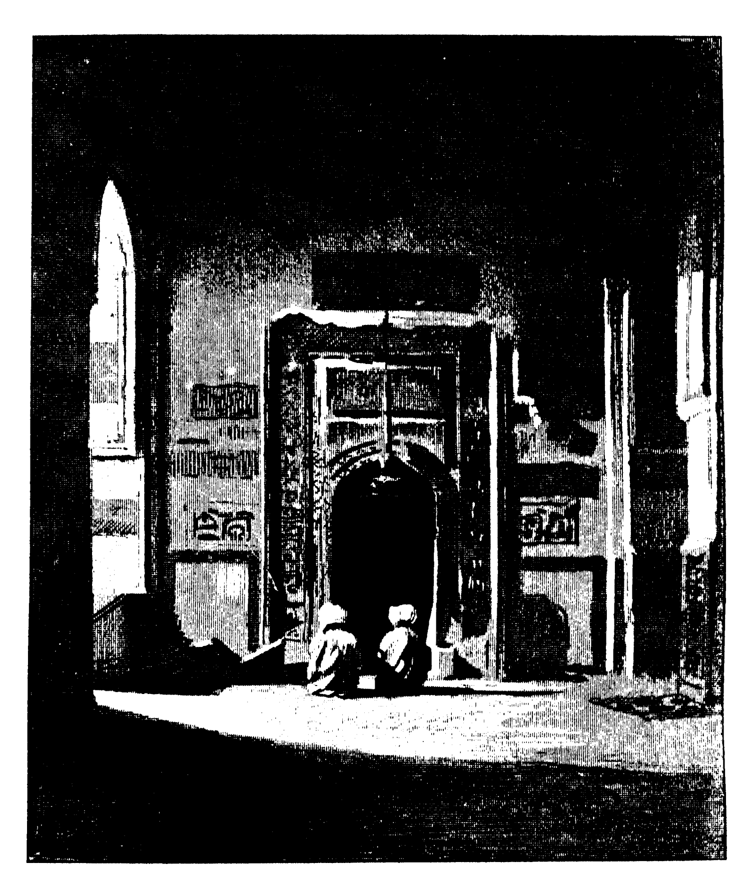


Fragment d'ornement de la Chah-Sindeh.

beau dessin, des monnaies et, entre autres objets curieux, une lampe toute semblable à celles de Pompéi, mais recouverte d'un brillant émail, ainsi qu'une urne magnifiquement décorée. Les fouilles sont commencées depuis vingt-quatre heures seulement, et les trouvailles sont déjà suffisantes pour occuper un savant.

Les résultats de ces travaux doivent être importants, car j'apprends que dernièrement l'éminent professeur Vesselovsky a été délégué de Saint-Pétersbourg pour continuer les recherches commencées sous mes yeux.

Je m'arrache aux émotions des fouilles pour visiter les monuments de la ville moderne : c'est d'abord le mesdjet Bibi-Khanim, un des plus splendides édifices de Samarcande, que Timour fit construire sur le tombeau de sa femme, une Chinoise d'une grande beauté. Dante, Pétrarque et Abélard ont immortalisé dans leurs écrits celles qu'ils aimaient, mais



Un oratoire de la Chah-Sindeh.

Timour, qui ne pouvait graver avec son épée l'histoire de la dame de ses pensées, créa, en érigeant le superbe mesdjet Bibi-Khanim sur sa tombe, le plus beau monument qui ait jamais été élevé à la mémoire d'une femme adorée. Malheureusement, ce chef-d'œuvre d'architecture orientale menace ruine ; les murs sont lézardés, et sous peu il n'en restera plus rien. L'hiver dernier, la plus grande coupole s'est effondrée.

L'édifice le plus remarquable élevé par le conquérant est sans contredit le mesdjet de Chah-Sindeh, assemblage merveilleux de constructions

recouvertes presque entièrement d'émaux, de mosaïques, d'ornements et d'inscriptions ; ce mesdjet a été bâti sur le tombeau de Koussan, cousin germain de Mahomet, qui quitta l'Arabie pour prêcher l'Islam aux Guèbres de l'Asie centrale. Au dire du mollah qui nous pilote à travers les corridors et les chapelles, ce saint personnage aurait été massacré par les païens pendant qu'il leur enseignait la vraie foi. Les bourreaux lui tranchèrent la tête, et, tout comme saint Denis à Paris, il ramassa son chef et se retira dans un puits pour y attendre le moment de purger la terre des infidèles ; de là le surnom de Chah-Sindeh (roi vivant) que porte ce martyr.

De nos jours, la Chah-Sindeh se présente sous l'aspect d'une immense construction d'architecture persane, et renferme les tombeaux de la famille de Timour, ainsi que celui de sa nourrice. Avant la conquête russe, la Chah-Sindeh était un des lieux de pèlerinage les plus en vogue de l'Asie, et son médressé (université) jouissait d'une grande célébrité ; aujourd'hui, il est déserté, la jeunesse studieuse s'est retirée à Boukhara, et le crédit du saint a baissé d'une façon navrante; seules les femmes lui adressent encore quelques prières. La porte qui donne accès au tombeau de Koussan est un chef-d'œuvre de sculpture et d'incrustation en ivoire; quant au tombeau lui-même, on n'y voit qu'un sarcophage recouvert de superbes pièces d'étoffe, apportées jadis par les pèlerins, ainsi que le drapeau vert et le « toug » (queue de cheval) du Prophète. Les murs de cette chapelle, comme ceux de toute la Chah-Sindeh, sont revêtus d'ornements et d'inscriptions d'une beauté et d'une simplicité saisissantes. L'azur, le bleu foncé, le vert et le jaune sont les seules couleurs employées dans les émaux, et produisent un ensemble harmonieux qu'on ne peut se lasser d'admirer.

Chose singulière, toutes ces arabesques, toutes ces figures à angles droits qu'on prendrait au premier abord pour des dessins géométriques, sont des légendes se rapportant à quelque grand personnage, ou des sentences tirées du Coran. Mon guide me raconte que ces écritures si admirablement adaptées à la décoration, et qu'on voit sur tous les monuments de Samarcande, portent le nom de *koufique,* de *makhal* et de *soulze,* et qu'elles furent jadis employées dans le même but pour tous les édifices de l'Asie centrale.

M. Simakoff, archéologue russe très-distingué, qui vient de publier l'*Art de l'Asie centrale,* est arrivé à cette conclusion que l'ornementation persane, qu'on avait toujours considérée comme originale, n'est qu'une imitation de l'ornementation mongole de l'Asie centrale, dont se sont également inspirés les artistes russes.

Non loin de la Chah-Sindeh se trouve le tombeau de Hazret-Khizr, le patron qui protége les voyageurs contre toute espèce d'accidents, et spé-

cialement contre les brigands. « Que Dieu te fasse rencontrer Hazret-Khizr », équivaut au « Bon voyage » que nous souhaitons à un ami qui part.

Faire la description de tous les pieux personnages qui habitent Samarcande, ou le « Miroir de la terre », serait impossible : il y en a tant, que les musulmans nomment cette ville le « Jardin des saints ».

Il nous reste encore à voir les trois grandes universités de Chir-Dar, de Tilla-Kari et d'Ouloug-Beg, qui forment les trois côtés de la vaste place du Righistan, située au centre de la ville. Ces édifices, de construction plus récente, sont mieux conservés que ceux dont nous venons de parler ici, et qui datent du temps de Timour.

L'architecte qui a bâti l'Ouloug-Beg a certainement voulu frapper l'imagination en construisant les deux « manars » (minarets) qui flanquent cette université; ils sont, en effet, très-sensiblement inclinés dans la même direction. C'est un tour de force d'architecture, et non un effet des tremblements de terre, comme on a bien voulu le dire.

A force d'admirer, nous tombons de fatigue. Un dernier effort nous conduit sur le minaret de Chir-Dar; c'est le « bouquet », le dernier souvenir à emporter de Samarcande l'incomparable. Le panorama dont on jouit de là défie toute description : à nos pieds, l'agitation du bazar entouré de la ville sarte, enchâssée elle-même dans un cercle de jardins verdoyants; dans le lointain, les imposantes montagnes de Pendjikent. Sauf l'aspect de Naples, des Camaldoli, le panorama de la Scheideck et la vue du Bosphore, je ne trouve, dans les souvenirs de mes nombreux voyages, rien qui m'ait laissé une pareille impression. Tous ces édifices de Samarcande, construits par des artistes persans, impressionnent vivement le visiteur par leurs dimensions grandioses et leur couleur merveilleuse.

Mes prédécesseurs en ont parlé probablement avec plus de détails ou de science que moi, qui me suis borné à les admirer; quant à répéter ici tout ce que m'ont raconté sur leur histoire les doctes mollahs, toujours disposés à servir de guides moyennant un sillaou bien sonnant, je n'en ferai rien. J'ai constaté avec plaisir que le même guide variait ses récits à l'infini; de là, très-probablement, les divergences que l'on peut relever dans les narrations de ceux qui ont écrit sur ce sujet.

Ma dernière soirée à Samarcande a duré jusqu'au lever du soleil; j'y ai retrouvé un bon ami des temps passés, le général Korolkoff, militaire de la vieille roche, travaillant sans cesse au progrès et à la civilisation de ces lointaines contrées. Il a fait une étude approfondie du sol et de l'agriculture du Turkestan, et c'est à son intéressante conversation que je dois plus d'un détail curieux sur ce pays.

LES ARIKS DU ZÉRAVCHAN.

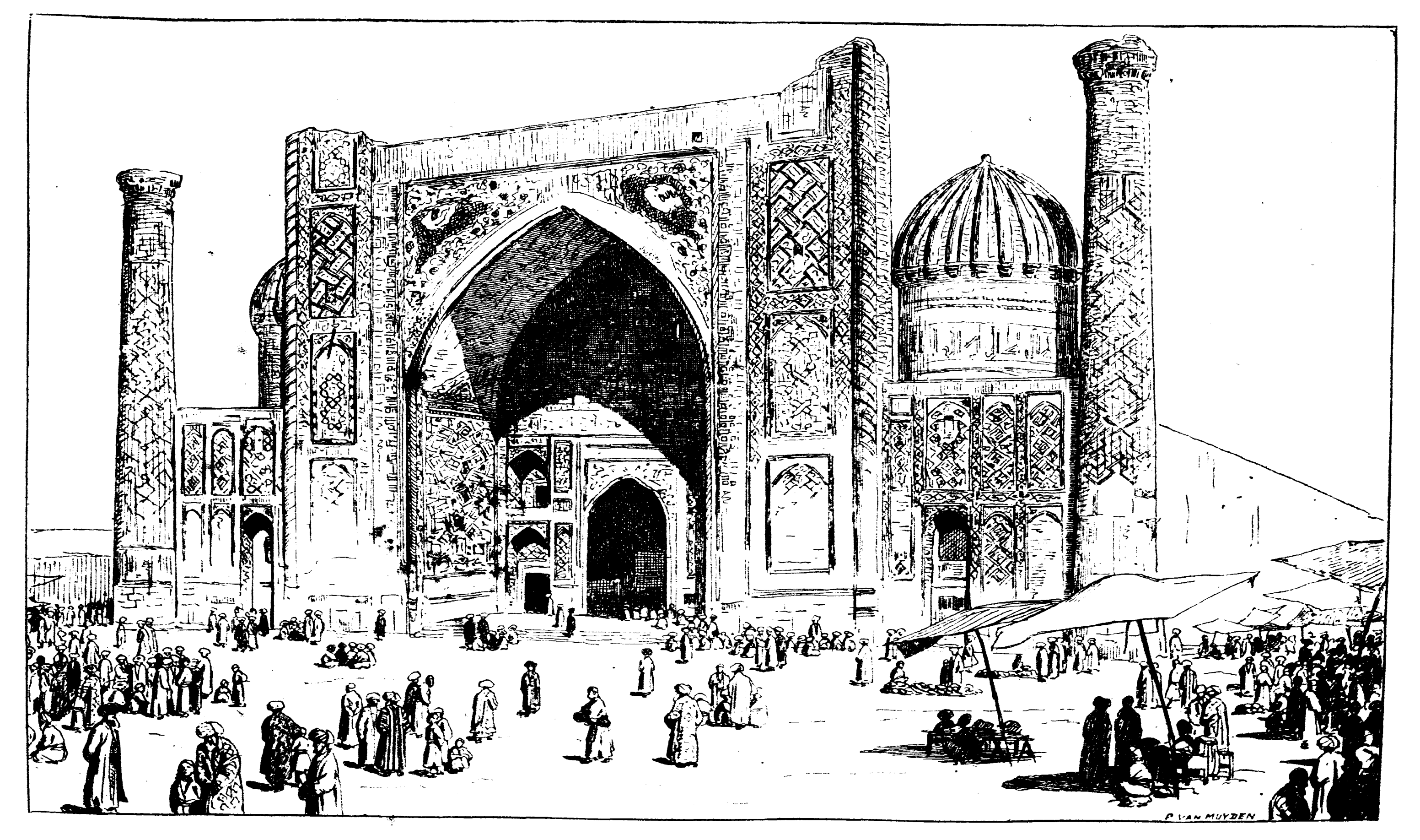
La richesse du sol dans l'Asie centrale dépend de l'eau : on ne trouverait guère qu'en Chine une canalisation comparable à celle de ces oasis du Turkestan, entourées de steppes arides, où le sol jaunâtre et argileux, cal-



Portrait du général Korolkoff.

ciné par le soleil, produit une végétation luxuriante, grâce à cet excellent système d'irrigation. Nulle part on ne rencontre des contrastes plus saisissants que dans cet étrange pays, où de véritables paradis de verdure succèdent sans transition à l'effrayante aridité de la steppe.

Ces canaux, en partie déjà envahis par les sables et abandonnés, remontent à une époque fort ancienne. Les indigènes les attribuent à Timour et à Abdoullah-Khan ; mais c'est là une tradition erronée, car ils datent de bien plus loin. En effet, les écrivains arabes mentionnent, au neuvième siècle, les canaux du Zéravchan en termes qui prouvent que dès cette époque ils



LE RIGHISTAN, A SAMARCANDE.

étaient tels qu'aujourd'hui : M. de Middendorff a même émis l'opinion qu'il faudrait reporter l'origine de ces gigantesques travaux à des centaines d'années avant l'ère chrétienne; ils seraient, dans l'Asie centrale, quelque chose d'équivalent aux pyramides d'Égypte.

C'est avec admiration que j'ai contemplé ces antiques monuments de l'activité de peuples disparus, qui n'avaient nulle idée de la science hydraulique moderne, non plus que des instruments dont nous disposons aujourd'hui. C'est avec les moyens les plus primitifs qu'ils parvenaient à recueillir l'eau des sommets lointains pour arroser et fertiliser les plaines : ils creusaient des tunnels pour lui frayer un passage, la conduisaient le long des flancs des montagnes, la dirigeaient au travers des vallées pour la répartir sur toute une contrée par un réseau de petits conduits embranchés sur de grandes artères, et s'étendant en éventail sur une oasis entière.

Là, le voyageur étonné peut voir un mince filet d'eau franchir un grand canal, au moyen d'une conduite creusée dans un tronc d'arbre, pour aller desservir plus loin des champs d'un niveau plus élevé. Ces canaux, nommés « ariks » par les indigènes, ont une pente très-faible dans la plaine; le sol argileux permet d'en établir qui ont dix mètres de largeur, et, comme digues, ils ont des murs en terre glaise d'un mètre de base sur un mètre cinquante de hauteur.

Ces réseaux hydrauliques dont l'Asie centrale est sillonnée ont une administration aussi antique que leur création; elle ne possède ni cadastre, ni cartes, ni règlements, mais elle est fondée uniquement sur l'usage transmis de génération en génération. Les administrateurs sont élus par les cultivateurs des divers districts; ils s'appellent arik-aksakals; ils ont sous leurs ordres les « mirabs », et sont rémunérés, directement, en nature par leurs électeurs, proportionnellement à la récolte; c'est à eux qu'incombe la charge de distribuer les eaux et de faire exécuter les réparations nécessaires. En cas de différend entre les administrateurs et les administrés, c'est l'assemblée générale des intéressés qui juge en dernière instance.

Quand il y a abondance d'eau, le travail des aksakals est aisé; mais en cas de sécheresse, au printemps, par exemple, avant la fonte des neiges, quand chaque goutte d'eau, valant de l'or pour l'agriculteur, doit être mesurée et pesée, la tâche devient pénible; c'est à eux de répartir l'eau pour que les villages qui dépendent d'un même arik soient arrosés régulièrement, chacun à leur tour. Les jours de distribution étant fixés à l'avance, en cinq jours dix à quinze villages doivent être irrigués pour ne pas causer de préjudice à d'autres qui attendent impatiemment leur tour. Il y a des endroits où l'eau d'un canal doit fertiliser le pays sur un parcours de trente

kilomètres, et chaque village, chaque champ, suivant la quantité d'eau en circulation, réclame ses heures ou ses jours de cet arrosement.

Un fait qui démontre à quel point l'eau constitue la véritable richesse du pays, c'est que certaines communes prélèvent les impôts, non suivant la nature et l'étendue du sol, mais proportionnellement à l'eau que les contribuables sont en droit d'exiger.

Si j'ajoute que ce réseau comporte des priviléges, que certains villages ou certaines fermes ont des concessions spéciales, jadis octroyées par les khans, souvent au détriment des localités avoisinantes, on se rendra compte des difficultés d'un travail qui n'est aidé ni de plans, ni d'écluses, ni même de limnimètres pour constater exactement le débit des canaux.

Aussi le gouvernement russe a-t-il sagement agi en laissant subsister l'ancien système des aksakals. Les essais tentés pour introduire une certaine régularité européenne dans cette pratique si compliquée ont entièrement échoué. On a voulu faire payer les arik-aksakals par le gouvernement, afin d'en faire des employés de l'État; mais cette idée a dû être abandonnée, les cultivateurs ayant supplié qu'on leur permît de rétribuer eux-mêmes leurs administrateurs comme par le passé.

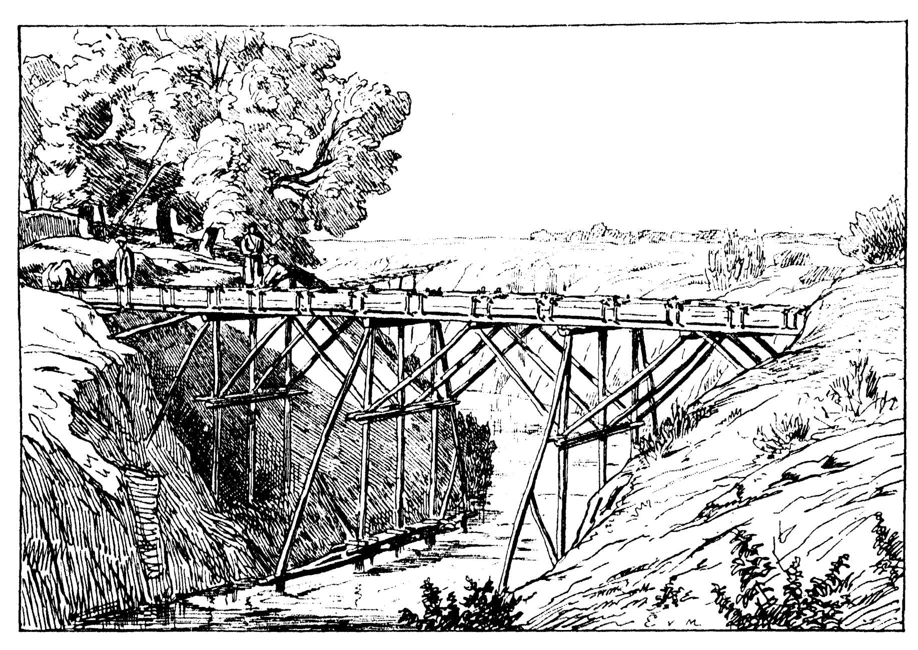
Voici comment les indigènes procèdent pour établir leurs canaux. L'individu qui est chargé de cette opération se couche sur le dos, la tête tournée du côté où il désire conduire l'eau; c'est vers le point où il apercevra encore le sol, en regardant par-dessus son front, qu'il prendra la direction en amont du canal projeté. Il est évident que ce moyen primitif peut, dans bien des cas, suppléer au défaut d'instruments; néanmoins, il occasionne fréquemment des travaux inutiles, comme le prouvent les nombreux canaux restés inachevés.

Dans chaque village, ce sont les laboureurs eux-mêmes qui creusent et entretiennent leurs canaux; leur seul outil, c'est la houe; pour transporter la terre ils se servent, soit d'un pan de leur khalat, soit d'une claie de branches tressées. Quant aux digues, elles sont tout aussi simples; ce sont des amas de terre glaise soutenus, dans les cas exceptionnels, par des treillis de branches de saule; là où le courant de l'eau est très-rapide, on établit deux treillis semblables entre lesquels on entasse de la terre. Mais le proverbe dit ici avec raison : « Plantez un bâton dans le sol jaune de la steppe, arrosez-le d'un filet d'eau, et l'année prochaine vous aurez un arbre. » Voilà ce qui fera toujours la supériorité de la culture dans l'Asie centrale sur la nôtre. En Europe, toute l'année la récolte de l'agriculteur dépend du temps : la sécheresse brûle ceci, la grêle ravage cela, l'humidité pourrit le reste. Ici, rien de semblable; les pluies sont rares, la grêle est presque

inconnue, la sécheresse est supprimée par l'arrosement, qui est, avec le soleil, l'unique facteur de la fécondité de la terre.

Les canaux sont-ils bien entretenus, l'eau arrive-t-elle en quantité suffisante, chaque année les récoltes se suivront avec la même abondance, et il en est ainsi depuis la plus haute antiquité.

A côté des champs arrosés comme nous venons de le dire, il y en a d'autres qui, situés sur les pentes des montagnes, ne tiennent leur humidité que de la pluie; si ces derniers ne donnent guère plus du quadruple de la



Ariks du Zéravchan.

graine ensemencée, les champs bien irrigués de la plaine rendent quarante à cinquante fois autant.

Au rebours de toutes nos rivières, qui augmentent de volume à mesure qu'elles s'éloignent de leur source, le Zéravchan s'appauvrit sur son parcours; les ariks finissent par l'épuiser complétement. A Karakoul, ce n'est plus qu'un mince filet d'eau, qui par les grandes chaleurs tarit entièrement; mais comme les artères qui se ramifient à mesure qu'elles s'éloignent du cœur pour disparaître aux extrémités sans qu'une seule goutte de sang se perde, de même le Zéravchan coule en se divisant à l'infini dans l'oasis qu'il vivifie.

Entre Samarcande et Boukhara, on voit des places vertes se détacher sur le sol jaune du désert; c'est la partie boisée, cultivée et habitée de la

steppe. Cette verdure, ce sont les champs, les jardins, les « kichlaks » (villages); leur fortune et leur population dépendent de l'eau dont ils disposent.

Les Russes, qui possèdent le cours moyen du Zéravchan, dont une grande ramification, le Chakhri-roud, fournit l'eau à la ville de Boukhara, sont les maîtres de la vie des habitants de cette ville, et si la guerre éclatait entre l'Émir et les Russes, ces derniers n'auraient qu'à fermer le Zéravchan



Karagatch.

par un barrage pour mettre les ennemis dans l'alternative de se soumettre ou de périr de soif et de faim.

La vallée du Zéravchan est une série de kichlaks, un long jardin; là où le territoire d'un kichlak finit, les jardins et les champs de l'autre commencent. Vue de la hauteur, cette vallée présente l'aspect d'un ruban animé dans le désert. Les jardins, entourés de murs, contiennent en général, au centre, un bassin d'eau, ombragé du karagatch, l'orme de l'Asie centrale, qui prend ici la forme d'un immense bouquet, dont l'épais feuil-

lage intercepte les rayons du soleil. Les rigoles d'irrigation sont bordées d'amandiers, de pêchers, ainsi que d'autres arbres fruitiers, le long desquels la vigne grimpe comme en Italie. Et quels raisins! Les plus anciens poëtes musulmans les chantaient déjà dans leurs vers.

Plus loin, ce sont des champs de melons et de pastèques; la charge d'un âne en fruits de ce genre ne coûte, dans ce pays béni, qu'un «tenghé» (75 centimes). Le trèfle, la luzerne, qui jouent depuis peu un si grand rôle dans notre agriculture moderne, se cultivaient ici avant l'ère chrétienne, de même que le coton, connu déjà dans les temps préhistoriques; mais, ce dernier étant d'une qualité inférieure, on cherche à le remplacer par le « sea-island », qui donne d'excellents résultats, promettant pour l'avenir un coton capable de rivaliser avec les meilleurs produits américains.

Les essais de reboisement des montagnes des environs de Samarcande, tentés par le général Korolkoff, donnent aussi des résultats satisfaisants; on y voit acclimatés des pins, des tuyas et des hêtres, richesse immense pour l'avenir, car le bois de construction fait entièrement défaut dans ce pays. Samarcande possède, en outre, des pépinières d'arbres fruitiers créées dans ces dernières années, et qui ont permis de distribuer aux indigènes près de dix mille plants de nos meilleures espèces européennes.

EN ROUTE.

Le 12 octobre, nos voitures de voyage sont attelées. De Samarcande à Katta-Kourgan, petit fort russe sur la frontière, nous avons trois stations de poste à franchir et soixante verstes à parcourir. Le temps, quoique frais, s'est remis au beau, et nous ouvrons la calèche pour jouir du magnifique paysage qui nous entoure : le ciel est d'un bleu intense; à droite de la vallée du Zéravchan s'élèvent les montagnes du Kara-Taou et de l'Ak-Taou; à gauche, celles de Pendjikent et de Chaar; autour de nous, le célèbre Miankal. Ce jardin, un second paradis, habité autrefois par les hommes les plus heureux du monde, était, au dire des anciens poëtes, couvert d'une végétation si luxuriante, que les rossignols pouvaient se rendre de Samarcande à la mer en sautillant de branche en branche. La route est animée et gaie; les villageois nous regardent avec curiosité; on répare les ariks; l'eau abonde partout; des caravanes de chameaux, aux harnachements multicolores, se succèdent. Nous croisons des groupes de cavaliers admirablement montés et suivis d'escortes nombreuses : ce sont les Begs des provinces frontières qui viennent à la rencontre du général Tcherniaeff,

attendu à Samarcande. C'est la première entrée du conquérant du Turkestan dans la capitale de Timour; aussi l'ovation qui l'attend sera-t-elle une des plus grandes dont il ait été l'objet depuis l'occupation.

Les ânes de Boukhara forment la principale monture de la classe pauvre; leur nombre est incroyable dans ce pays, où marcher à pied est un exercice peu goûté. Ces ânes sont de la plus petite espèce que je connaisse; il y en a de la taille d'un terre-neuve, mais les malheureuses bêtes sont fortes et plus vaillantes que leurs congénères d'Europe. On voit souvent deux gros gaillards montés sur un misérable petit baudet; pour surcroît de cruauté, on leur fend les narines, à ce qu'on m'a dit, pour leur faciliter la respiration. Les femmes s'en servent volontiers pour leurs voyages : nous en rencontrons juchées à califourchon sur le bât traditionnel, ayant un enfant ou *leur maître* en croupe. Mais toute cette population a une sévérité de maintien qui contraste avec l'animation du tableau qui l'entoure. Les hommes sont beaux en général; ce sont des Tadjiks aux manières avenantes, à l'air intelligent, aux grands yeux foncés, à la barbe touffue et noire; quant aux femmes, nous ne pouvons les juger, car, à notre approche, leur visage se couvre invariablement d'un voile noir.

Plusieurs vols de perdrix de steppe, cet oiseau curieux qui ressemble à la fois au ramier et à l'hirondelle, nous mettent en goût de chasse. Nous sautons les ariks qui bordent tous les champs pour faire le coup de fusil. Ces perdrix se lèvent à grande distance, en vols si considérables, que nous les évaluons de deux à dix mille pièces : nous finissons par en abattre un certain nombre. Vers midi nous arrivons à la station, littéralement affamés par le grand air et l'exercice que nous venons de faire. Une charmante surprise nous y attend. Le prince de Wittgenstein, nous ayant devancés d'un jour, avait donné ses ordres, et un déjeuner exquis, arrosé d'excellents vins de France, était tout prêt. S'attendre à manger des conserves gâtées, arrosées d'un verre de thé, et trouver un bon repas, c'est une de ces aubaines qu'un voyageur en pareille condition doit apprécier à sa valeur. A toutes les autres stations il en sera de même; mais après le copieux repas que nous venons de prendre, les fatigues de Samarcande aidant, nous nous endormons d'un sommeil de justes, interrompu seulement par notre arrivée à Katta-Kourgan, où nous sommes reçus par les membres de l'ambassade. Mais d'abord, un mot sur l'ambassadeur dont nous allons être l'hôte pendant la durée de l'expédition. Le général-major, prince Ferdinand de Sayn-Wittgenstein-Berlebourg, d'origine allemande, a débuté dans l'armée russe pendant les guerres du Caucase; très-brave, très-désireux d'action, en sa qualité de cadet de famille, il a suivi l'exemple de plus d'un de ses ancêtres

en prenant du service à l'étranger. Sous Bariatinsky, il fit avec éclat la longue campagne contre Schamyl. Aujourd'hui, il est général aide de camp de Sa Majesté. Très-vigoureux, il est resté sportsman passionné, tout en faisant une étude approfondie des mœurs et coutumes orientales. C'est un des rares officiers d'un grade élevé qui se soient créé des sympathies parmi les Orientaux, et c'est le motif pour lequel il est appelé pour la troisième fois à négocier, à la cour de Boukhara, des affaires de haute importance.

Personnellement aimé de l'Émir, très-correct et non moins positif, il appartient au type du diplomate guerrier, comme la Russie seule en possède. Les Circassiens ont gardé le souvenir de ses prouesses militaires. Lors de la dernière guerre contre la Turquie, par exemple, il reçut à Tachkent, par télégraphe, l'ordre de se rendre au Caucase pour prendre un commandement. Il brûla les étapes et arriva pendant un engagement. Les Tcherkesses, ses anciens amis, qui combattaient dans les rangs des Turcs, lui envoyèrent, suivant les coutumes du pays, un équipement entier de guerre. Chaque fois que son guidon apparaissait dans une rencontre, on l'entendait saluer de cris enthousiastes; puis les deux colonnes s'attaquaient : mais le combat terminé, un parlementaire venait demander s'il n'était rien survenu de fâcheux au prince. Il leur rendit cette courtoisie un jour où il apprit que le neveu de Moussah-Pacha, commandant de la cavalerie turque, avait été grièvement blessé. Le général, accompagné de son ordonnance, passa les lignes ennemies pour serrer une dernière fois la main de son ami qui mourait dans un aoul circassien.

En homme expérimenté, connaissant bien le pays que nous allons aborder, il a veillé à tous les préparatifs nécessaires. Il en faut beaucoup; une fois la frontière russe dépassée, on ne trouve en effet absolument rien en fait de confort européen. Aussi notre caravane prend-elle des proportions respectables.

Je vous ai parlé de notre chef : mentionnons son aide de camp, le capitaine Alabin, un gentilhomme russe qui a servi dans la garde et qui est venu chercher au Turkestan l'occasion de se distinguer; le docteur Ern, excellent type allemand, originaire des provinces Baltiques; l'interprète de l'ambassade, Aslam-Beg, Circassien, ancienne ordonnance du prince; enfin, comme hôtes, le baron de Sermet et moi.

Le lendemain, dès l'aube, une activité inusitée régnait dans le quartier russe du petit fort de Katta-Kourgan. Devant faire le voyage à cheval, nous avons acheté nos montures à Tachkent; le cheval de voyage est une spécialité que nous autres Européens n'apprenons à discerner ici qu'après une longue pratique. Il faut un marcheur, l'allure la plus usitée étant le

VAN MUYDEN del.

TH. GIRARDET sc.

LE PRINCE DE WITTGENSTEIN ET SES DJIGUITES.

pas. On distingue trois différents pas allongés, savoir : le « khod », la « khada » et la « trapatka », autrement dit le pas simple, l'amble et le pas tierce; mais dans ces trois allures il y a encore des différences.

Un bon marcheur fait neuf kilomètres à l'heure, au pas ; s'il est vigoureux avec cela, il n'a pas de prix; il aura des tares, il sera affreux, cela n'entre pas en ligne de compte. Le prince lui-même s'est occupé de nous procurer des montures. Ce sont des poneys kirghiz, bas sur jambes, ressemblant aux chiens bassets, ayant en général le corps et la tête disproportionnés avec la longueur des membres. J'ai comme cheval de fond un ambleur alezan, mutin et frisé comme un caniche; comme bête de parade, un admirable karabayr turcoman noir, ayant la figure et le caractère d'un pur sang : il m'a séduit par sa remarquable beauté; je l'ai acheté, sans prévoir les difficultés que me créerait son ardeur.

La chose la plus importante après le cheval, c'est le « djiguite » (jeune homme, héros). J'aurai souvent à parler plus tard de cette espèce à part de serviteurs dont dépend, en Asie centrale, une bonne partie des heurs et malheurs du voyageur. Le djiguite n'est autre chose que le lansquenet du moyen âge. C'est souvent un gaillard en rupture de ban, mauvaise tête, dont on ne connaît guère la patrie ni l'origine. Il arrive armé et bien monté se mettre à votre service. Plus votre réputation de générosité ou d'importance est grande, et plus vous verrez affluer de djiguites; les meilleurs et les plus courageux sont les Afghans et les Turcomans; les Kirghiz sont bons enfants et fidèles. Les djiguites du prince font leur service depuis le début du voyage : il en a toute une escouade. Ils font tout ou rien. D'abord le soin des chevaux leur est confié; ils en prennent la responsabilité et les montent si vous n'avez pas le temps de le faire. Si votre valet de chambre boude ou s'il a la migraine, ce qui arrive parfois, c'est le djiguite qui le remplace; il est difficile de dire ce que le djiguite ne fait pas; c'est un être qui s'attache à vos pas, et vous rend des services tout en gardant sa complète liberté. Pour cela, on ne lui donne pas de salaire fixe; il est nourri, lui et son cheval; quand il se distingue, on lui fait des cadeaux. En campagne, il devient homme de guerre; il y en a qui sont décorés de la médaille militaire et même de la croix de Saint-Georges. En voyage, le djiguite sert de guide, d'escorte armée et de courrier; admirable cavalier, bien armé, il porte les messages et souvent de grosses sommes d'argent en toute confiance.

Grodékoff mentionne le trait de fidélité suivant. Un djiguite kirghiz fut envoyé à Khiva pendant la fameuse expédition de Markozoff, dont il sera question plus loin ; il s'égara dans le désert et mourut. Ses fils allèrent à sa recherche; ils ne trouvèrent que le cheval du malheureux messager, que

celui-ci avait tué probablement pour se désaltérer de son sang : mais un bâton planté dans le sable désignait l'endroit où il avait enfoui la sacoche contenant les dépêches. Si votre tabac, votre provision de vin ne sont guère à l'abri des convoitises de ces hommes, en revanche l'argent et les chevaux que vous leur confiez ne risquent rien. Le djiguite adore les costumes voyants ; il porte le turban, un pantalon de cuir brodé et le khalat multicolore, ceint d'une écharpe de couleur ; ajoutez à cela le sabre, les pistolets et souvent un fusil, et vous aurez une idée des gens qui nous entourent. Ils sont tous sous le commandement d'Ibrahim, le djiguite en chef du prince, un grand gaillard bronzé et martial qui monte avec une aisance sans pareille.

A huit heures, nous quittons Katta-Kourgan dans l'ordre suivant : en avant, le maître de police du fort, qui, avec deux djiguites, nous accompagne jusqu'à la frontière pour être remplacé là par le Beg et sa suite, envoyés à notre rencontre par l'Émir ; — puis Ibrahim, suivi des chevaux de rechange encapuchonnés et conduits en main par nos djiguites : il y en a huit ; — le vétérinaire, un vieux Sarte très-ramolli, mais passé maître en fourberies ; — un mollah de Tachkent, faisant le service de secrétaire indigène ; — le prince chevauche au centre de la colonne, monté sur un excellent bai, ayant Alabin à sa droite, l'attaché militaire français et moi à sa gauche ; — suivent le docteur et le traducteur. L'escorte militaire, consistant en vingt-quatre Cosaques d'Ouralsk commandés par un maréchal des logis, s'avance sur deux rangs, ayant à droite nos valets de chambre à cheval ; à gauche, les djiguites attachés à notre service particulier ; en dernier lieu, onze arbas (grandes voitures à deux roues) contenant nos bagages et entourés d'un essaim de djiguites.

Dans tous les cortéges de l'Asie centrale, il est curieux de voir, au rebours de la coutume qui règne en Europe, le personnage de la plus grande importance se trouver, non pas à la tête de la colonne, mais au milieu et souvent même à la queue. Si cette place a l'inconvénient de nous faire avaler une quantité considérable de poussière, elle nous ménage par contre le coup d'œil charmant et animé des chevaux et des cavaliers qui caracolent devant nous. C'est désormais notre unique distraction, car, depuis que nous avons mis le pied sur le sol de Boukhara, nous devons renoncer aux belles chevauchées sur nos ardents coursiers ; le cérémonial exige que notre cortége se meuve avec la lenteur solennelle d'un enterrement. Des personnages de notre importance doivent aussi parler peu, avec componction, sans jamais rire ni montrer d'impatience, comme les djiguites, qui sont là pour se casser le cou.

Notre première étape est Chirine-Khatoun, bourg boukhariote, dans lequel nous faisons notre entrée vers onze heures. Le fils du Beg de Ziaèdine, un beau jeune homme de vingt-quatre ans, est venu au-devant de nous : c'est lui qui, à partir de ce moment, prend la tête du cortége et fait les honneurs du copieux repas qui nous attend ; nous avons quarante-cinq verstes à faire à cheval ; aussi la halte ne dure pas longtemps. Arrivés dans les murs de Ziaèdine, devant l'habitation du Beg qui forme la citadelle intérieure, nous trouvons rangé en ligne le premier piquet de soldats indigènes.



Djiguites.

Vêtus uniformément d'un khalat court en drap rouge, d'un large pantalon de cuir jaune, et coiffés d'un bonnet d'astrakan noir, ces soldats sont armés de misérables vieux fusils à piston, dont les baïonnettes mal ajustées et tordues leur donnent un triste aspect. A notre approche le tambour bat aux champs sur une caisse datant du siècle dernier, une clarinette criarde glapit un charivari terrible, et les soldats présentent les armes. C'est tout à fait opéra-comique.

Une première cour, vaste et ombragée, dans laquelle nous mettons pied à terre, servira de halle à nos Cosaques ; par une porte basse, nous entrons dans une seconde cour, sur laquelle donne une grande « aïvane », véranda, avec des portes aboutissant aux chambres qui nous sont destinées.

Dans la plus grande des pièces de l'édifice où nous avons été introduits,

une longue table est servie; au sommet, un fauteuil en velours rouge sur lequel le prince prend place; à droite, deux fauteuils moins élevés pour le baron de Sermet et moi; à gauche, trois chaises pour les autres membres de l'ambassade : on s'assied, la tête couverte, devant cette table portant le « dastarkhan »; dastarkhan signifie nappe, mais par ce terme on désigne, dans l'Asie centrale, le repas de réception ou de bienvenue, symbole de l'hospitalité accordée au visiteur. Le dastarkhan varie à l'infini, suivant la richesse de l'hôte; celui que nous contemplons aujourd'hui pour la première fois, mais que nous allons trouver à chaque pas et à satiété, se compose d'au moins cinquante plats en faïence et en métal, contenant en profusion des amandes, des raisins frais, des raisins secs (kichmich), des pistaches, des abricots, des bonbons indigènes de sésame et de pâte d'amandes. Nous y voyons figurer des plats de sucre candi russe, des bonbons de Moscou avec devises, fort appréciés des Asiatiques, malgré leur dureté excessive.

Le fils du Beg, faisant office de maître de la maison, vient se présenter pour souhaiter la bienvenue. Le prince le reçoit très-gravement, lui annonce, par l'entremise du traducteur, que l'ambassade s'arrêtera à Ziaèdine, et l'invite à faire savoir à Sa Hautesse l'Émir qu'elle attendra jusqu'à ce que l'Émir ait fait connaître ses dispositions pour la recevoir.

Le prince se montre très-froid, car, connaissant le cérémonial boukhariote, il s'attendait à une tout autre mise en scène et à être reçu, non par un fils du Beg, mais par un haut fonctionnaire envoyé à sa rencontre par l'Émir. Notre jeune hôte s'éloigne avec la même figure impassible. Pourtant, il ne doit guère être tranquille, car un message semblable peut lui coûter la tête.

Un arrêt de quelques jours ne nous sourit guère du reste : aussi sommes-nous tous mal disposés. La première étape de cinquante verstes à cheval nous a fatigués. Le repas qu'on nous sert, après avoir débarrassé la table du dastarkhan, consiste en une série de plats de « kouardak » ou « kavardak », mouton rôti dans son propre jus, assaisonné d'oignons, de poivre et de sel; de « kebab », fines tranches de mouton grillées sur la braise et aromatisées de « sarik »; de « palaou »; de « tchachlik », mouton grillé à la broche; de mouton bouilli et de poulets. Cette masse de mets nous coupe l'appétit tout net. Les longues files de serviteurs qui ont apporté les plats les remportent, et ils passent à notre escorte, qui, à chaque station, vend en bloc le dastarkhan à des marchands ambulants.

Le dernier service consiste en une immense écuelle chinoise remplie d'un bouillon de mouton au riz (chourpa); c'est l'opposé de notre cuisine

européenne, puisqu'on sert les fruits et le dessert avant le repas, et le potage en dernier lieu.

Nous venons de terminer le repas, lorsqu'un grand mouvement se produit dans la cour, et une procession fait son entrée. C'est un imposant personnage, vêtu d'un khalat de «partcha» (brocart d'or) à fond rouge. A première vue, nous reconnaissons à ses manières un haut fonctionnaire de la cour de Boukhara. C'est en effet un Karaoul-Bégui ayant rang de colonel dans l'armée. Lui et sa suite s'inclinent; nous sommes debout, la tête couverte.

Lentement, mais d'une voix très-distincte, il s'adresse au prince en lui disant que son souverain l'Émir l'avait jugé digne de l'honneur de venir recevoir l'ambassadeur russe et lui présenter les souhaits de bienvenue sur le sol boukhariote; qu'en outre l'Émir l'avait chargé de conduire l'ambassade jusqu'à la capitale, et de veiller à son bien-être.

Le prince répond qu'il sait apprécier le bon accueil qui lui est fait, qu'il est heureux d'apprendre que son arrivée satisfait Sa Hautesse.

Le cérémonial exige qu'après cette allocution l'envoyé demande à l'ambassadeur des nouvelles de la santé du Tzar; de son côté, le prince s'informe de celle de l'Émir; puis c'est le tour de la santé du gouverneur général, d'un côté, et de celle du Tioura-djann (héritier), de l'autre, et ainsi de suite; enfin l'envoyé, au nom de l'Émir, s'enquiert de l'état du prince lui-même. C'est seulement alors que les présentations ont lieu, et que nous échangeons des poignées de main. Les étrangers ont à subir un petit «speach» très-bien tourné, mentionnant le plaisir que Sa Hautesse a ressenti en apprenant l'arrivée de visiteurs venant de si loin. Le prince répond au nom de tous, en ajoutant, dans le style oriental, que depuis que nous avons mis le pied sur le sol de Boukhara, nous éprouvons un bien-être sans égal; nous n'avons qu'un désir, ajoute-t-il, celui de nous rapprocher de l'auguste personne de l'Émir.

Le prince s'étant assis et ayant invité l'envoyé à en faire autant, la conversation prend un caractère moins cérémonieux. Le Karaoul-Bégui raconte qu'il a fait le chemin de Boukhara à Ziaèdine en étapes forcées; il s'excuse sur une réception si peu en rapport avec la haute position du prince : «Jugez-nous avec indulgence, dit-il, nous sommes des enfants vis-à-vis de vous.»

Durant cette conversation, le fils du Beg, notre hôte, s'est modestement tenu accroupi par terre à côté de la porte. Sur un signe du Karaoul-Bégui, il s'éloigne pour rentrer suivi d'un cortége de serviteurs portant chacun sur les bras un gros paquet entouré d'un drap blanc. Ce sont les cadeaux

de bienvenue que l'hospitalité boukhariote nous offrira à chaque station où nous nous arrêterons; après avoir déposé un paquet à côté de la chaise de chacun, notre hôte se retire à reculons, et le Karaoul-Bégui vient vérifier chacun des paquets, qui sont tout de suite enlevés par nos domestiques. Puis il nous engage à venir voir les sept chevaux dont le Beg nous fait hommage; harnachés de brides dorées à pavés de turquoises et de chabraques en brocart d'or, ces animaux défilent devant nous, conduits à la main; il y en a deux pour le prince et un pour chacun de nous. Pour ma part, j'ai un beau karabayr gris de fer, qui fera un excellent cheval de voyage; mon



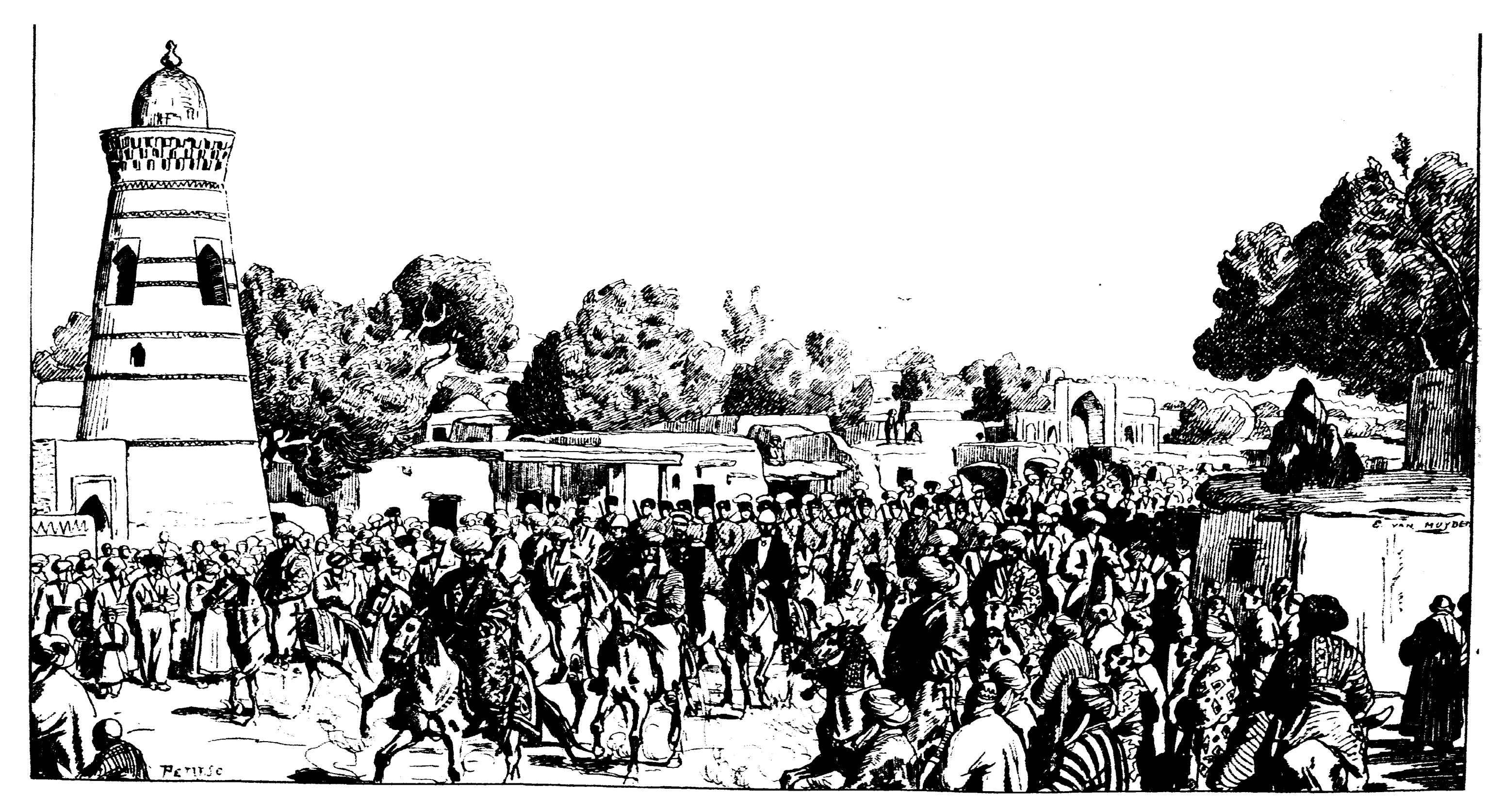
Groupe de l'ambassade.



paquet contient un khalat en partcha, un khalat en cachemire, un autre en satin européen, deux en soie de Boukhara et deux en « adrass » (tissu indigène demi-soie, demi-coton). Nos domestiques, depuis les djiguites jusqu'aux Cosaques, reçoivent tous des khalats. Il n'est pas étonnant que djiguites et Cosaques n'aient qu'un rêve, celui d'être attachés à une semblable expédition. Les cadeaux vendus, la part des serviteurs et des Cosaques, à leur retour, s'élève à deux cents roubles.

Le Beg de Ziaèdine a fait là une distribution d'au moins cent cinquante khalats et de sept chevaux, et, à toutes les stations sur notre route, il en sera de même, ainsi qu'à Boukhara, pour chaque visite officielle que nous ferons.

La nuit approche, nous regagnons nos chambres, dans lesquelles nos serviteurs, habitués à ces expéditions, ont dressé nos lits de fer; nos lavabos de voyage nous permettent enfin de nous débarrasser de la pous-



ENTRÉE DE L'AMBASSADE A BOUKHARA.

sière accumulée pendant la route, et vraiment, se glisser ensuite entre les draps blancs d'un bon lit est une fort bonne chose après cinquante verstes parcourues à cheval : aussi quel sommeil peuplé de rêves des Mille et une Nuits!

Le lendemain, avant notre départ, le prince remet nos cadeaux pour le Beg : ce sont des objets en argenterie de fabrication russe, des revolvers et des khalats en brocart russe. Une surprise nous attend dans la seconde cour : l'Émir a eu la gracieuseté d'envoyer ses équipages pour nous faciliter le voyage. Ce sont des véhicules dignes de figurer dans un musée d'art rétrospectif; où diable a-t-on déniché ces trouvailles? La première voiture, une espèce de victoria, d'une longueur démesurée, est suspendue sur huit ressorts; le train en est rouge brique, la caisse bleu de Prusse; nous avons toutes les peines du monde à ne pas partir d'un éclat de rire à leur aspect. L'attelage est non moins surprenant : quatre chevaux attelés à la Daumont, mais chacun monté par un cavalier; et quel harnachement! Jamais une calvacade de cirque forain n'a imaginé quelque chose de plus récréatif. Dans l'intérieur, pas de coussins et place seulement pour deux personnes sur des couvertures en brocart; deux voitures sont attelées de quatre chevaux, les deux autres de deux chevaux en tandem, c'est-à-dire l'un devant l'autre. Pour ne pas blesser la susceptibilité de nos hôtes, le prince se décide à faire la première étape à cheval et la seconde dans une voiture de l'Émir. En attendant mieux, elles vont se placer à la suite de nos Cosaques.

Vingt-huit verstes sans arrêt, c'est long; vers le milieu du jour, nous entrons à Koch-haous; nouveau dastarkhan, nouveaux repas tout semblables aux précédents; réception par le Beg; nous ne sommes pas fâchés de faire l'étape de l'après-midi en voiture, car personne n'est encore entraîné pour les longues routes à cheval; hélas! notre bonheur est de courte durée. Nous sommes, le capitaine Alabin et moi, assis dans la seconde voiture, cahotés de façon à en perdre la respiration; ajoutez que la poussière est telle, qu'elle vous empâte la bouche.

Nous enfonçons jusqu'aux oreilles dans les duvets qui remplissent la voiture, mais, malgré ces édredons, nous rebondissons comme une balle sur un crible. Le siége du cocher n'étant pas occupé, parce qu'ici, il est de la dernière malséance que l'inférieur montre le dos à son supérieur, nous eûmes l'idée d'y prendre place pour jouir de la vue. Ce fut encore une illusion ; le prince fit observer que ce serait enfreindre la politesse : comme personnages d'importance, nous devons nous tenir cois au fond de notre véhicule antédiluvien, dont les ressorts, certes, ne sortent pas de chez Binder.

Enfin, nous voyons poindre au milieu des arbres les mesdjets et les minarets de Kermineh, le chef-lieu d'une des provinces les plus riches du pays, gouvernée par le Tioura-djann (l'héritier fils de l'Émir). Mais il est à Boukhara, et c'est son premier ministre qui, suivi d'une escorte brillante, est venu au-devant de nous. A notre approche, tout ce monde a mis pied à terre; mais le ministre n'est pas un assez grand personnage pour que le prince descende de voiture; les salutations se font du haut des équipages. Précédés de cette compagnie, nous faisons notre entrée dans la ville au pas; nous constatons non sans surprise que les conducteurs de nos voitures sont d'une grande adresse, car à travers les rues tortueuses, ils tournent sans jamais accrocher.

On s'arrête devant l'habitation du ministre. Ici, la réception est bien plus brillante qu'aux stations précédentes. Les pièces sont vastes et aérées, la cour intérieure qui nous est destinée contient une magnifique pièce d'eau ombragée de grands arbres sous lesquels on a dressé de superbes tentes boukhares en soie aux couleurs voyantes qui réjouissent l'œil; assis sous l'aïvane qui donne sur la cour, nous admirons le spectacle pittoresque de toutes ces merveilles. Les cérémonies sont les mêmes; d'abord l'inévitable dastarkhan, servi en partie sur la table, en partie sur le tapis; je compte par curiosité les plats, il y en a cent vingt-trois! Je ne crois pas exagérer en disant qu'il y avait là quatre quintaux de dessert pour six personnes. Puis viennent les présentations, la distribution des khalats, le défilé des chevaux, et pour aujourd'hui la corvée officielle est terminée.

A Kermineh, le piquet d'honneur est composé des gardes de l'héritier du trône; ce sont, ma foi, de beaux hommes revêtus d'uniformes très-corrects, ayant fort bon air et armés de fusils Berdan et Remington. On me dit que l'héritier, qui a été envoyé à Moscou pour le couronnement du Tzar, est très-fier de cette garde qu'il s'est organisée lui-même depuis son retour. Mais toute médaille a son revers : c'est, pour moi principalement, l'obligation de rester confiné entre quatre murs. Impossible de faire deux pas, et cette ville, ce bazar que nous venons de traverser, sont remplis d'intéressantes choses à voir. L'étiquette orientale oblige le prince à se tenir enfermé comme s'il était gravement préoccupé de sa haute mission; quant à nous, à mesure que nous approchons, nous devons marquer un frisson d'impatience et de respect inspiré par le voisinage du souverain.

Le lendemain, 16 octobre, nous couchons à Boustan, pour repartir le 17 au matin par une journée radieuse; le temps est admirable, et le pays qui nous entoure, d'une richesse et d'une fertilité remarquables. Plus nous avançons vers Boukhara, plus les villages sont rapprochés les uns des

autres; ils sont d'ailleurs reliés entre eux par des habitations; ici pas un pouce de terre n'est perdu; les ariks sont bordés d'arbres : beaucoup de mûriers; dans les enclos, de grands figuiers plantés de manière à pouvoir être recouverts en hiver; partout de la vigne cultivée comme dans l'Italie méridionale. Au moment où nous passons, on fait la récolte du coton.

Maintenant nous sommes entièrement en plaine, c'est à peine si nous voyons derrière nous les montagnes qui ferment la vallée du Zéravchan. A mesure que nous approchons, notre cortége grossit; c'est à cette heure un long serpent qui déroule ses anneaux à travers les villages que nous traversons; notre colonne compte environ deux cents cavaliers; les chevaux que nous avons reçus font à eux seuls une longue file; la poussière soulevée par la marche nous rappelle les journées de Tchimkent et de Tachkent; nous baissons les stores de nos véhicules, car il est impossible de respirer dans cette atmosphère.

Vers quatre heures, les voitures s'arrêtent; le Cosaque du prince nous annonce qu'il faut descendre, et nous trouvons l'ambassade déjà réunie sous une véranda. Le prince nous présente deux personnages vêtus de robes de partcha : c'est le tissu d'or le plus riche que nous ayons vu jusqu'à présent. Leurs turbans blancs sont immenses, de la forme d'un gros melon à côtes obliques et enrichis de broderies d'or. Ces deux vieillards sont de hauts fonctionnaires militaires de la cour, des « parvanatchis [1] », ce qui équivaut à peu près au rang d'aide de camp général. Ils sont envoyés par l'Émir, pour souhaiter à l'ambassade la bienvenue et l'escorter jusqu'à son hôtel à Boukhara; mais nous ne sommes pas au bout du cérémonial. Plus loin, une autre halte nous oblige à redescendre; un repas est servi, l'éternel dastarkhan, le thé, la profusion des plats boukhariotes. Nous en avons assez et n'éprouvons qu'un désir, celui d'arriver; mais l'étiquette impose une patience à toute épreuve; le moindre détail est prévu, réglé d'après d'anciennes coutumes, et passer outre serait regardé comme un manque d'usage.

La dernière personne envoyée par l'Émir est un « mirakhour », surveillant des écuries et grand écuyer; à partir du mirakhour, tous les hauts fonctionnaires ont le privilége d'entrer à cheval dans la cour de l'Ourda, ou palais de l'Émir. Ce personnage est un Iranien à figure chafouine qui possède le beau parler des Persans.

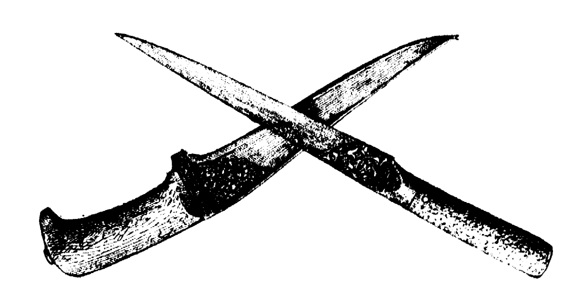
Ici, nous devons attendre la permission de l'Émir pour entrer dans la ville. Dès notre arrivée, un djiguite est parti pour annoncer notre venue.

[1] Parvanatchi, littéralement « remetteur des ordres », suivant le professeur Vambéry.

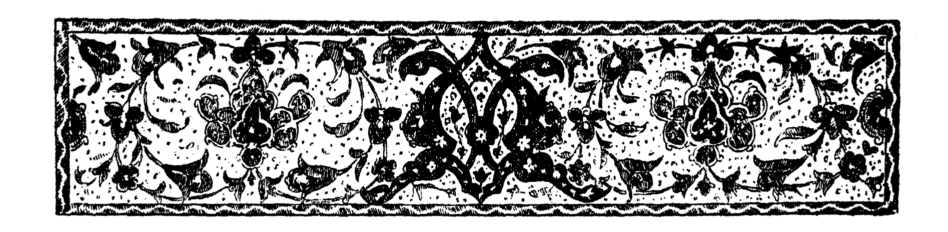
En attendant son retour, nous sommes assis en silence, et l'ennui nous galope; enfin, le prince nous donne la permission de fumer. Me trouvant à côté du parvanatchi le plus âgé, je lui offre une cigarette; à la manière dont il l'allume en la tenant contre le feu de la mienne, je m'aperçois qu'il fume certainement pour la première fois ce produit de l'Occident; il lui a sans doute paru mauvais, car après le premier essai, il a la bouche pleine de tabac, mais par politesse il garde sa cigarette à la main, la portant à ses lèvres chaque fois qu'il nous le voit faire.

Enfin, la nouvelle arrive que nous pouvons nous remettre en route; à peine levés, la manœuvre des stations précédentes se répète : la maison attachée à l'ambassade, c'est-à-dire les fourriers, laquais, toute la domesticité, les cuisiniers compris, censés à notre service depuis que nous avons passé la frontière, se jettent sur les fauteuils et les chaises : ils vont les emporter au galop de leurs chevaux pour les faire figurer à notre prochaine halte. Il en est de même des verres, des plats et surtout des fourchettes et des cuillers, qui sortent du trésor de l'Émir et ne figurent qu'à la table de l'ambassade russe; car dans ce pays primitif, du monarque au mendiant, tout le monde mange avec les doigts.

Nous traversons les faubourgs de Boukhara; ils sont immenses et plus peuplés que la ville comprise dans les murs. Avant d'arriver au « tchime » ou « tim », mur d'enceinte aux créneaux arrondis, nous longeons un grand cimetière couvert de tumulus primitifs, sans inscriptions; par-ci par-là on remarque un mausolée avec une perche, surmontée d'une queue de yak ou de cheval, signe distinctif des tombeaux des grands personnages, tels que des cheiks et des oulémas; ces tombeaux sont, en outre, décorés de cornes d'argali ou de yak, emblèmes de la force et du courage.



Couteaux turcomans.



CHAPITRE VI

BOUKHARA.

Distractions d'un prisonnier. — Entrée dans la capitale. — Turbans et cylindres. — Les moultanis. — Juifs. — L'hôtel de l'ambassade. — Dastarkhan en permanence. — Je m'établis dans l'ex-harem. — L' « ézan » et la prière des Cosaques. — Police de nuit. — Pauvre Rahmet-Oullah ! — Bastonnade et trou aux punaises. — Lois somptuaires. — Purification avant le salem. — L'audience de l'Émir. — Chevauchée en frac. — Fonctionnaires de la cour. — Terreur produite par le voisinage du souverain. — Mozaffar-ed-Din. — Uniforme fantaisiste. — Nous grelottons diplomatiquement. — Visites officielles. — Le Kouch-Bégui et l'Ourda. — Une revue. — Joyeux souvenir du passé. — Trafic des cadeaux qui se suivent et se ressemblent. — Égorgé comme un poulet. — Un hakim polonais. — A travers la capitale. — Instruction publique. — Boukhara-Chérif. — Culte. — Derviches. — Bazars et commerce. — Les lépreux. — Maladies. — Orchestre et ballet de l'Émir. — Le batcha. — Audience de congé. — Les délices de Cher-Baudine. — Une nuit passée sous le toit de l'Émir. — Décoration inattendue.

Nous voici donc pour la seconde fois dans la ville sainte de l'Asie centrale, dans la « noble Boukhara », Boukhara-Chérif, capitale d'un royaume des Mille et une Nuits, dans ce centre de terreur, de fanatisme et de dissimulation. — J'étais, il y a quinze ans, un des premiers Européens qui eussent risqué ce voyage. Mes prédécesseurs, les trois Italiens Litta, Gavazzi et Meazza, avaient payé leur curiosité de onze mois d'emprisonnement; et c'est grâce seulement aux instances et aux menaces du gouvernement russe que l'Émir avait consenti à leur rendre la liberté, mais en les dépouillant. J'avais vingt ans alors, et beaucoup de confiance en mon étoile; le danger et l'inconnu m'attiraient invinciblement, et je tentai cette aventure seul, accompagné de quelques Cosaques et djiguites dévoués. Pendant trois semaines, je restai confiné dans un caravansérai entouré de hautes murailles, gardé à vue par un piquet de sarbazes de l'Émir. Comme distraction, je voyais, les jours de bazar, des paquets, jetés du haut du Manar-Kalan, tour-

noyer dans l'air. L'espion officiel, Mirza-Ichane-Hakim, que l'Émir avait chargé de me surveiller, sous le titre de mehmandar [1], m'expliqua que Sa Hautesse faisait exécuter de cette manière ses sujets rebelles; or, le nombre de ces paquets augmentant considérablement selon le degré de mauvaise humeur du souverain, vous comprendrez que cette vue ne contribuait pas à égayer ma captivité.

Le mehmandar s'efforça de me rassurer, disant que ce surcroît de sévérité ne témoignait que du bon vouloir de l'Émir envers ses hôtes, que ces exécutions avaient lieu les jours de bazar pour effrayer la population et maintenir l'ordre dans la ville pendant la présence des Russes.

L'idée de percer l'auréole de mystère dont est entourée cette cité curieuse, que j'avais si peu vue alors, fut pour beaucoup dans ma décision de revenir dans l'Asie centrale, et j'y suis arrivé cette fois d'une bien autre façon. — Il y a quinze ans, j'y pénétrais affublé du costume indigène, la tête rasée et parlant le moins possible, afin de ne pas attirer l'attention; aujourd'hui, j'y fais une entrée triomphale, la tête haute, au milieu de la foule dont les sentiments n'ont guère changé à l'égard de tout ce qui est chrétien.

Le « tchime », mur d'enceinte de Boukhara, est percé de onze portes, « dervazehs », ouvertes du lever du soleil jusqu'à la prière du soir; elles sont en bois garni de ferrures, et flanquées de tours rondes à mâchicoulis et à meurtrières. Des deux côtés de chaque porte, à l'intérieur, se trouvent des corps de garde occupés par des agents de police, vêtus de larges pantalons et coiffés d'un bonnet en peau de mouton; armés d'une masse d'armes ou d'une espèce de javelot à courte hampe, ces sergents de ville, « kourbachis », sont placés sous les ordres du « mirchab », ou préfet de police.

La traversée de la ville intérieure dure près d'une heure; sauf quelques places avec de grands bassins d'eau, établis là comme dans nos squares, pour donner un peu de fraîcheur en été, ce n'est qu'un dédale de rues étroites entre des bâtiments sans fenêtres. Les quelques mesdjets ou médressés que nous entrevoyons sont, comme style et décoration, bien inférieurs à ceux de Samarcande.

Les « yessaoul-bachis » précèdent notre cortége, distribuant des coups à droite et à gauche, et refoulant le peuple dans les rues adjacentes; nous sommes à cheval, car l'Émir a seul le droit de traverser la capitale en voiture. A notre passage, les cavaliers mettent pied à terre, les piétons font

[1] Mehmandar : littéralement « qui reçoit les hôtes », suivant M. Vambéry.

le salut oriental en croisant les mains sur le ventre; la foule est calme; nulle démonstration, ni de joie ni de mépris; aucune trace de cette agitation fiévreuse qui, dans nos villes de l'Occident, annonce toujours l'arrivée d'un cortége; on nous regarde passer avec l'impassibilité musulmane. Les costumes des citadins sont bariolés de couleurs voyantes; ce sont des khalats à grands ramages, en étoffe indigène, ou à fleurs en cotonnade russe; tous sont uniformément coiffés d'un turban blanc de proportions gigantesques, faisant, pour les gens d'importance, quarante fois le tour de la tête. On voit cependant, çà et là, émerger de la foule le haut bonnet en peau de mouton d'un Khivain ou d'un Turcoman.

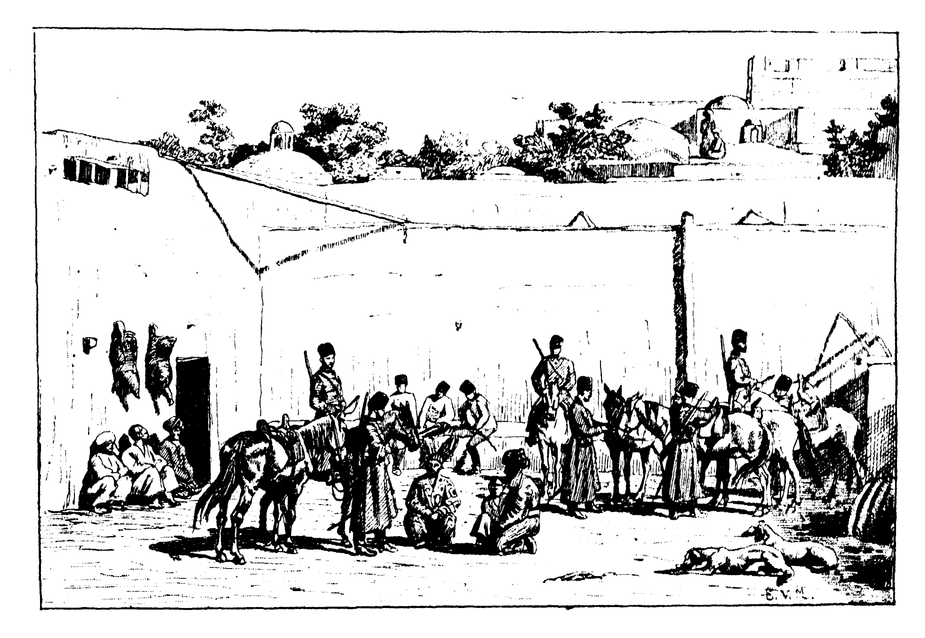
La capitale exerce une influence curieuse sur les indigènes de notre escorte. Nos djiguites s'empressent de faire disparaître leurs bonnets en fourrure et d'arborer leurs turbans, tout comme nos provinciaux, quand ils arrivent à Paris, se coiffent du chapeau qui d'habitude ne couvre leur chef qu'aux enterrements et autres grandes solennités.

Des femmes, couvertes du parandji, apparaissent comme des ombres hermétiquement voilées; à notre approche, elles se tournent vers le mur, se faufilent derrière une porte entre-bâillée, ou se retirent sous une sombre voûte. Au lieu de détourner les yeux, comme les croyants, nous les suivons du regard jusque dans leurs cachettes; mais notre curiosité est rarement récompensée par la courte vision d'une paire de beaux yeux.

Nos équipages font un détour brusque, et nous voici en plein bazar : ce sont les mêmes échoppes que celles de Tachkent. Nous remarquons un bon nombre d'Hindous qui viennent du Pendjab, et font le métier d'usuriers : ils ont les cheveux plats, la figure très-jaune, et portent la *flamme* ou un *triangle* profondément incisé sur le front et peint de couleurs voyantes; ne prenant jamais de femmes avec eux, ils vivent en commun dans leurs caravanséraïs, sous le nom de « moultanis ». Sales et décharnés, ces vautours humains arrivent pauvres et misérables de l'Hindoustan; après un séjour de dix à quinze ans dans les villes de l'Asie centrale, ils retournent chez eux avec leur pécule malhonnêtement acquis, et toujours méprisés à l'égal des Juifs. Quoiqu'ils nous regardent passer avec indifférence, l'antipathie des Boukhariotes n'est pas dissimulée. Il n'y a guère que les Juifs et les enfants qui semblent contents de nous voir. Parmi ces derniers, il y en a qui sont charmants, avec de beaux yeux noirs, et souvent des traits d'une grande finesse; mais combien aussi de ces frais visages sont gâtés par les maladies du pays! Ils suivent notre colonne, au risque de se faire écraser, pour mieux jouir de la tomacha qui les intéresse vivement.

De tous les êtres pensants, nos meilleurs amis sont encore les Juifs,

cette nation qui jouit toujours ici du privilége d'être maltraitée par principe et par religion. Cela ne les empêche pas d'être puissamment riches. Le commerce du lapis-lazuli, des cotons et de la soie est presque entièrement entre leurs mains; les plus pauvres sont teinturiers. Dans les rues, vous les voyez se glisser modestement le long des maisons; ils sont couverts d'un horrible vêtement de coton foncé, le port de la soie leur étant interdit; il leur est également défendu de monter à cheval; leur corps est ceint d'une corde; deux longues mèches de cheveux bouclés, retombant sur leur



Cour des Cosaques.

poitrine, s'échappent d'un bonnet carré, orné d'une mince bordure en astrakan. Parmi ces gens de misérable mine, il y en a qui possèdent des maisons à Tachkent. On se demande pourquoi ils n'émigrent pas tous : la raison principale est leur passion du lucre; puis l'Émir laisse partir les hommes, quand ils veulent aller en Russie pour leurs affaires, mais il retient les femmes, qui lui restent comme otages et font revenir les maris.

Enfin, nous voici arrivés : l'escorte met pied à terre. Une première et très-vaste cour va recevoir les Cosaques; la seconde, nos djiguites et nos chevaux de selle; la troisième, dallée de larges pierres, avec une « aïvane » à grandes colonnes en bois sculpté, donne sur les appartements d'honneur. C'est là que sont les chambres à coucher et la salle de réception, vaste pièce dont le plancher est couvert de beaux tapis; les murs sont ornés de

corniches en stuc. La lumière pénètre dans cette pièce par sept grandes portes-fenêtres, surmontées de sept autres fenêtres en ogive, décorées d'arabesques d'un beau travail, mais que nous ne pouvons apercevoir; comme elles sont sans vitrage, on y a en effet collé des feuilles de papier pour nous préserver du froid.

Ici, nouveau dastarkhan, nouveau repas, auquel il faut au moins faire semblant de toucher, pour nous délivrer des obséquieux courtisans qui ne nous ont pas quittés depuis notre entrée dans la cité. Ce dastarkhan restera en permanence dans la salle, et sera renouvelé chaque jour jusqu'à notre départ. L'hôtel de l'ambassade, pris par l'Émir à un haut fonctionnaire décapité et dont on a confisqué les biens, est un édifice très-vaste avec un magnifique jardin donnant sur les murs d'enceinte. En furetant partout, je finis par découvrir une petite cour qui devait former le harem; c'était un appartement coquet donnant d'un côté sur une terrasse du jardin, de l'autre sur la cour. J'ai prié le prince de me permettre d'occuper ce logis, qui est devenu une vraie bonbonnière depuis les quelques jours que je suis ici : c'est un petit musée de choses orientales. Des tentures, de beaux et nombreux tapis, des tables empruntées au garde-meuble de l'Émir l'ont rendu très-confortable. En arrivant, je n'y avais vu nulle part de fermeture aux fenêtres; or, par le temps qui court, il est dur d'écrire dans une pièce ouverte à tous les vents; grâce aux vitres que nous avons pris la précaution d'apporter, nous avons pu installer dans chaque chambre au moins une fenêtre susceptible d'être close tout en donnant du jour, en sorte que nous pouvons désormais nous y tenir sans allumer de chandelles en plein midi. Le matin et le soir, nous mettons nos fourrures, s'il fait froid; on finit par s'habituer à tout, et tant que la santé est bonne, on ne souffre guère.

La corvée officielle terminée, chacun vaque à l'organisation de son intérieur, car il est à prévoir que notre séjour se prolongera considérablement.

Une fin de journée est toujours, en Orient, un moment solennel; pendant que les derniers rayons du soleil mettent en relief les étranges ornements des édifices religieux, les hommes se réunissent en groupes pittoresques dans les rues, les femmes et les enfants prennent place sur les toits plats des maisons pour assister à l' « ézan » (invitation à la prière). Le calme se fait partout, le soleil descend lentement sous l'horizon, laissant dans l'ombre les parties inférieures de la ville; la température fraîchit, les coupoles émaillées jettent encore un dernier et fantastique reflet; on dirait que la nature entière se recueille. De la galerie supérieure du minaret voisin

retentit la voix mâle du mouezzin [1], à barbe blanche, qui récite l'ézan : « Dieu est le Très-Haut! Dieu est sublime! Je confesse qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah; je confesse que Mahomet est le prophète de Dieu! Venez à la prière! Accourez au temple du salut! Dieu est grand! Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu! » Ces accents d'un rhythme lent, répercutés d'échos en échos, émeuvent l'âme de quiconque les entend.

Pendant que le ciel se couvre au couchant d'une légère vapeur diaphane, les dernières paroles de la prière se perdent dans l'espace que le crépuscule envahit rapidement; les étoiles, une à une, se détachent sur l'obscurité de la voûte céleste, le mouezzin descend du minaret, les femmes et les enfants quittent les terrasses : la journée est terminée.

Dans les villes mahométanes de l'Occident, l'ézan est bien plus poétique. Au lieu de se borner à réciter la prière comme ici, sans aucune modulation, le mouezzin la chante; mais les puristes orientaux trouvent la musique trop mondaine pour accompagner les actes religieux.

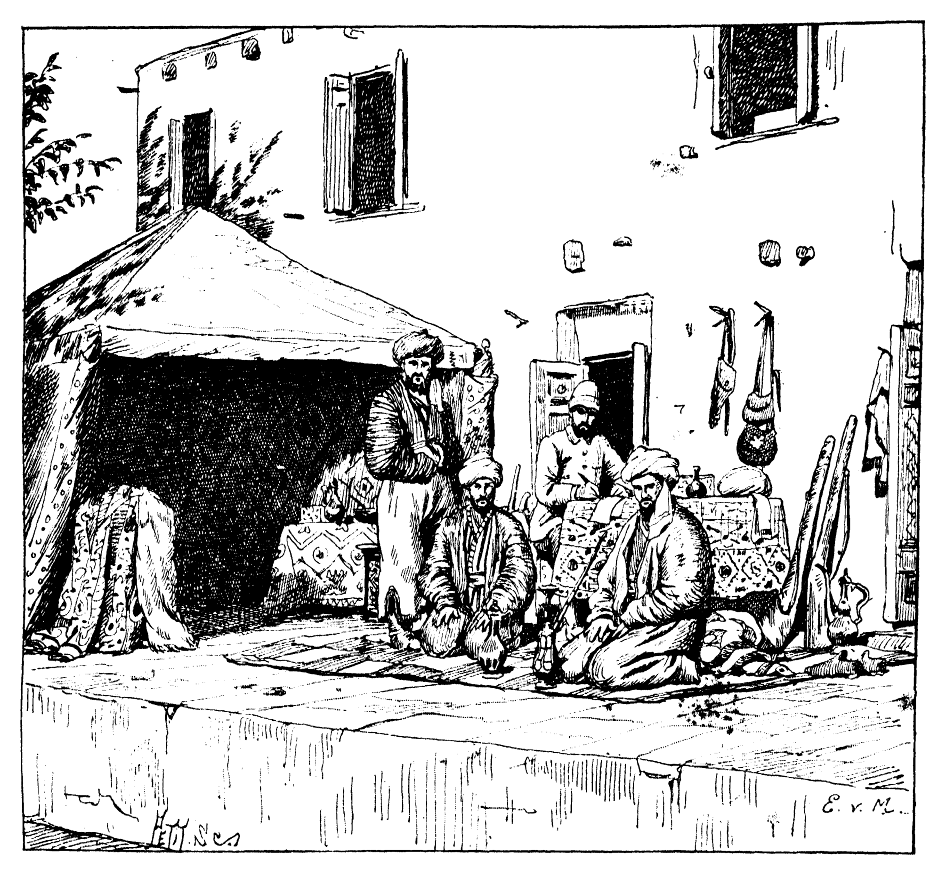
Devant l'hôtel de l'ambassade, une scène plus intime encore attire une foule de curieux; les Cosaques, alignés, tête nue, entonnent en chœur quelques beaux chants de l'Église russe. Singulier effet de la religion sur le cœur humain! Ces soldats, qui dans la mêlée se battent en héros, ne manquent jamais, soir et matin, de chanter des hymnes douces et mélodieuses.

Les musulmans, habitués à exercer leur culte en public, et ignorant le respect humain qui caractérise souvent les chrétiens, assistent à cet acte religieux, empreint d'une sévère solennité, sans marquer ni étonnement ni mépris.

Les sergents de ville, qui fonctionnent sous l'autorité du reïs jusqu'au coucher du soleil, font place aux gardes de nuit du Kourbachi; ceux-ci, jusqu'au matin, circulent dans les rues par escouades de trois à dix hommes, dont l'un porte un tambourin sur lequel il applique, à intervalles égaux, un coup prolongé, suivi de deux autres plus rapides : « Boum!... boum, boum!... boum!... boum, boum! » Après la prière du soir, la circulation est interdite; tout individu surpris dans les rues à partir de ce moment est arrêté. Les clefs des portes de la ville sont remises au Kouch-Bégui, logé dans la citadelle de Boukhara. L'éclairage des rues est inconnu; les gardes de nuit, qui se font précéder d'une grande lanterne, ne dérangent dans leurs rondes que les chiens, dont les aboiements accompagnent la lugubre musique des tambourins.

[1] Mouezzin signifie « qui invite à la prière », selon M. Vambéry.

Le lendemain de notre arrivée, Rahmet-Oullah, un Iranien, celui même que nous avons appris à connaître à Tachkent en qualité d'envoyé extraordinaire auprès du général Tcherniaeff, est venu, de la part de l'Émir, nous souhaiter la bienvenue. Accompagné du prince de Wittgenstein et du traducteur, il est entré dans ma chambre pour me dire que Sa Hautesse l'avait



Installation à l'ambassade.

chargé de me témoigner tout spécialement la satisfaction qu'elle ressentait de me savoir dans les murs de sa capitale. Je lui ai répondu que je le priais d'être l'interprète auprès de son maître de mes sentiments de reconnaissance pour les égards dont on m'a entouré depuis que j'ai traversé la frontière.

Rahmet-Oullah est parti, porteur pour l'Émir de onze lettres, contenues dans un portefeuille de drap d'or; ces lettres avaient l'air de lui donner une migraine, car elles contiennent, entre autres, la demande de la construction d'une ligne télégraphique entre la frontière et la capitale. Il y a

une année de cela, le prince de Wittgenstein, en mission spéciale à Boukhara, exigeait la même concession de Mozaffar-ed-Din; celui-ci avait répondu par une fin de non-recevoir, alléguant que son influence était souvent contre-balancée par celle des mollahs et des oulémas, tout-puissants à



Le Mehmandar de l'ambassade.

Boukhara, et qu'une telle innovation pourrait être le prétexte de troubles graves dans l'État. « Vous pouvez la décréter », avait-il dit au prince, « puisque vous tenez notre vie dans les mains. Privez-nous des eaux du Zéravchan, et l'oasis est en votre pouvoir; ma vie est courte, et je suis vieux : que la volonté d'Allah et du Tzar Blanc soit faite! » Les négociations en étaient restées à ce point, où maintenant le prince était chargé de les reprendre.

Rahmet-Oullah savait de quoi il s'agissait; car déjà, à Tachkent, il avait eu connaissance du but de l'ambassade. Désirant traiter directement avec le ministère, il briguait le poste d'ambassadeur fixe de l'Émir à Saint-Pétersbourg; tous ses efforts, par la suite, tendirent donc à faire échouer la mission du prince de Wittgenstein, afin d'être appelé au poste qu'il convoitait. Dans ce but, ce Machiavel oriental décida l'Émir à envoyer une nouvelle mission au général Tcherniaeff, momentanément à Samarcande, dans l'espoir d'annuler le motif qui avait amené le prince à Boukhara; mais ce projet échoua, le gouvernement russe ayant admis en principe, pour donner le moins d'importance possible aux souverains de l'Asie centrale, de ne traiter avec eux que par l'intermédiaire de ses administrateurs.

Ce ne fut qu'au retour de ces négociateurs que l'Émir, à bout d'expédients, se décida à traiter avec le prince de Wittgenstein, après nous avoir laissés pendant dix-sept jours dans l'incertitude et l'inaction. A partir de ce moment, Rahmet-Oullah ne parut plus dans cette affaire, et tout alla à merveille.

Le Karaoul-Bégui est resté auprès de l'ambassade comme mehmandar (maître des cérémonies). C'est un homme bien tracassé; en effet, comme dans la résidence qui nous a été affectée nous n'avons trouvé que les quatre murs, sans rien de plus, chacun le poursuit de requêtes; nos domestiques sont en continuel pèlerinage auprès de lui. Il est d'une bonne grâce parfaite; dès qu'un désir est formulé, à l'aide des nombreux serviteurs dont il dispose, il s'empresse d'y faire droit.

On nous nourrit copieusement, et l'on fait tout pour nous rendre le séjour agréable; mais, de fait, nous sommes prisonniers, car ni nous ni nos gens ne peuvent quitter l'hôtel de l'ambassade sans autorisation. Nous avons à la porte unique de l'édifice un piquet de police, qui ne laisse entrer ni sortir personne sans un laisser-passer. Pour nous distraire, on nous fait apporter tout ce que nous souhaitons du bazar. Tout le monde bibelote; c'est devenu un sport : aussi les marchands se succèdent sans interruption.

Je suis passionné pour les armes orientales, et j'ai fait quelques belles emplettes. Le prince aussi bibelote, mais dans les pierres précieuses et les « kounganes ». Le choix fait, nous envoyons nos achats au Karaoul-Bégui, qui rassemble les aksakals de la partie, et ceux-ci se consultent pour fixer la valeur de l'objet. Pour nous faire passer le temps, ces estimations se font devant nous, et c'est une scène d'une couleur bien locale; il y a parfois des différences d'opinion, mais les contestations sont tranchées très-simplement. Le vendeur d'un vieux koungane étant mécontent du

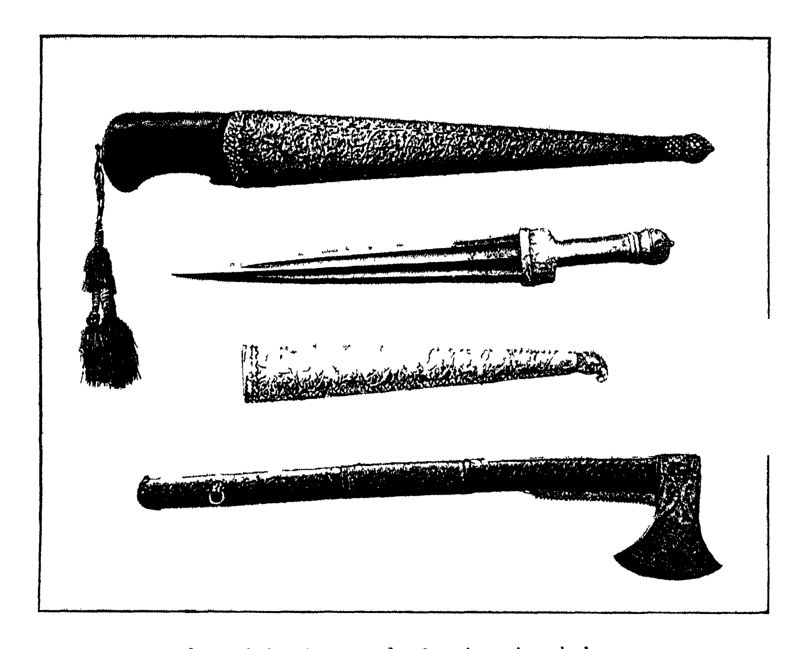
prix que les aksakals avaient fixé, voulut reprendre le vase et l'emporter. Un seul regard du Karaoul-Bégui dépêcha à sa suite un soldat de police, qui lui arracha son vase avant qu'il eût atteint la porte; deux mots dits à voix basse firent repartir le même soldat, qui entraîna le marchand. Les quelques mots dits à voix basse, et que notre interprète me traduisit, signifiaient : « Vingt-cinq coups de bâton sur la plante des pieds. » Voilà une obstination dont le pauvre marchand se sera repenti, et cependant l'interprète trouvait qu'il l'avait échappé belle. « On se guérit vite d'une petite correction semblable, dit-il; ce qui est désagréable, c'est de passer vingt-quatre heures dans le trou aux punaises. » On appelle ainsi une espèce de fosse remplie de ces aimables insectes; vingt-quatre heures de séjour là dedans matent le plus robuste gaillard; trois jours rendent fou; passé ce terme, aucun condamné n'a pu raconter quelles sont les sensations que l'on éprouve, par la simple raison qu'il n'y survit pas.

L'influence civilisatrice de la Russie a fait disparaître l'horrible supplice du pal, autrefois très en vogue à Boukhara; mais il est resté dans la procédure bien des cruautés qu'on s'efforce de cacher aux Européens : ainsi l'on continue à lapider les femmes adultères. Quant aux prisons, la description qu'un Tatare russe m'en a donnée me fait encore dresser les cheveux sur la tête; j'ai du reste vainement cherché à y pénétrer sous un déguisement, et le prince de Wittgenstein m'a interdit de renouveler cette tentative.

La Tourma est un immense édifice; les prisonniers y sont attachés, sous de grands hangars, par des carcans rivés au col et à mi-corps. Nus pour la plupart, ces malheureux gémissent pendant des années dans les fers sans pouvoir remuer. Mon Tatare m'a dit en avoir vu un qui, depuis huit ans, vivait là, décharné comme un squelette; en effet, c'est à peine s'ils sont nourris; on n'entend que des gémissements et des plaintes lamentables. Au milieu des salles, il y a de profonds trous sombres où l'on jette les misérables condamnés à une mort lente. D'après le témoin que je cite, l'odeur qui s'échappe de ces trous est pestilentielle, car les cadavres ne sont pas enlevés. Il m'a même assuré que la faim poussait parfois ces désespérés à s'entre-dévorer.

Les moindres délits sont sévèrement punis, et les lois somptuaires strictement observées. Un de nos serviteurs indigènes ayant reçu un khalat en soie dont il était très-fier, et s'en étant paré, eut la mortification de se voir signifier de la part de l'Émir qu'il n'avait pas le droit de le porter; c'est ici à peu près comme si, chez nous, quelqu'un s'avisait d'arborer une décoration sans y être autorisé. En général, le port de beaux khalats peut être dangereux à Boukhara. Un négociant qui à son retour de Russie veut se

vêtir d'une étoffe riche achetée dans ce pays aura bientôt maille à partir avec l'autorité. Si les émissaires de l'Émir en sont informés, celui-ci expédie au téméraire un yessaoul-bachi, fonctionnaire chargé de l'exécution des châtiments, c'est-à-dire possédant les pouvoirs nécessaires pour faire appliquer un certain nombre de coups de bâton sur la plante des pieds du délinquant. De la part de l'Émir, ce malheureux est invité à verser sans retard, dans le trésor du monarque, une somme qui le dégoûtera à jamais des magnificences.



Kard et aibalta, insignes des fonctionnaires de la cour.

Le 18 octobre, pendant que nous sommes à déjeuner, le « mirakhour », introducteur des ambassadeurs, et l' « inak », le plus haut fonctionnaire de la cour après le vizir, viennent nous annoncer que, dans le courant de la journée, nous serons reçus en audience solennelle par l'Émir. Suivant l'usage, on avait offert la veille à tous les membres de l'ambassade de prendre un bain dans un des grands « hammams », bains publics, préparé pour l'occasion. Cette invitation précède invariablement le « salem », l'élu qui se présente devant l'auguste personne du souverain devant être soumis à une purification préalable.

Les deux délégués de Mozaffar-ed-Din vinrent procéder à l'inspection des cadeaux que nous apportions. Le plus considérable était un magnifique sabre de forme orientale couvert de pierres précieuses, envoyé par Sa

ARMES DE BOUKHARA.

Majesté l'Empereur au Tioura-djann (héritier); puis venaient deux vases montés en argent et une théière en émail, cadeaux du général Tcherniaeff pour l'Émir. Comme hôtes, le baron de Sermet et moi, nous sommes autorisés à donner des présents. Je m'en suis pourvu à Moscou. Ils consistent en un grand seau d'argent massif pesant dix livres, une grande cuiller à puiser le koumiss, ornée d'un travail en relief représentant la vue du Kremlin, et une grande coupe dorée surmontée d'un lion; je m'aperçois avec plaisir, à l'admiration qu'ils provoquent de la part de tous, que le choix de mes cadeaux a été heureux.

L'AUDIENCE DE L'ÉMIR.

A une heure précise, nous quittons l'hôtel de l'ambassade, conduits par l'inak. Ce personnage est vêtu d'un khalat en velours brodé de soleils en or gros comme des assiettes à dessert; le dos est couvert d'une plaque tenant toute la largeur de la robe entre les épaules et descendant jusqu'à la ceinture. Son turban, pailleté d'or, a la forme d'un gros melon dont les tranches, disposées en biais, se croisent sur le front. C'est dans la manière de tordre les quarante tours de mousseline du « tchalma » autour de la tête, pour lui donner la forme exigée par la mode, que réside une grande partie du *pschutt* boukhariote.

L'inak est monté sur un étalon blanc superbe, revêtu d'une chabraque brodée d'or et de perles fines, couvrant presque entièrement le cheval. La bride est en or massif, enrichie de quelques pierres précieuses.

Tout le monde s'est mis en tenue, et si jamais j'ai regretté de ne pas avoir d'uniforme avec moi, c'était bien en cette occasion : songez donc, dix kilomètres à cheval, en frac et pantalon noir, avec toutes ses décorations au cou et sur la poitrine! Il ne manquait que le claque pour faire un comble; je l'ai remplacé par un casque Stanley d'étoffe blanche, et j'ai mis des guêtres pour donner meilleure tournure à mes jambes. M. de Struve, un des premiers envoyés à la cour de Boukhara, m'a raconté que, quand il s'est présenté en frac, l'Émir l'a bien regardé, puis lui a fait apporter un khalat pour se couvrir.

Nous traversons la ville précédés par l'inak, Rahmet-Oullah et le même mirakhour que l'Émir avait envoyé à notre rencontre. Un essaim de djiguites de la cour nous fait escorte. La colonne se compose de cent cinquante cavaliers environ. Le coup d'œil est magnifique, d'une originalité et d'une richesse extrêmes.

Deux yessaoul-bachis, armés de leurs bâtons pour écarter la foule, marchent en tête, suivis de nos djiguites en grande tenue; puis viennent une arba avec nos présents, l'inak, le mirakhour entourés de courtisans sur leurs chevaux richement caparaçonnés, et enfin le prince en bonnet cosaque et grand uniforme littéralement couvert de plaques et de décorations, le cordon de Sainte-Anne en sautoir. Parmi tous ces oiseaux aux riches plumages, je suis le seul corbeau; si je n'avais pas mes décorations, j'exciterais sans doute la pitié des habitants de ce pays des couleurs. Derrière l'ambassade, notre escorte de Cosaques chevauche sur deux rangs, suivie par une foule de fonctionnaires et de serviteurs de l'Émir.

Sa Hautesse était en prière à Bahoueddine, célèbre pèlerinage de Boukhara; elle s'est rapprochée de la ville pour notre audience et nous recevra dans une de ses habitations d'été, que nous atteignons après une forte heure de cheval. Pour arriver au palais, nous traversons le camp des « koulbachis »; c'est une série de tentes boukhares, de yourtes en feutre servant d'abri aux soldats, et nous franchissons la porte d'une vaste cour; l'inak met pied à terre, invite le prince à en faire autant, et deux chambellans, armés de longs bâtons dorés, viennent se placer à sa droite et à sa gauche. Faire mettre pied à terre à un ambassadeur à la plus grande distance possible des appartements dans lesquels il sera reçu par le souverain est encore une mise en scène de la politique orientale, car si l'Émir doit se soumettre aux exigences de la Russie, il saisit toute occasion pour maintenir son prestige vis-à-vis de son peuple, qui ne peut pas encore comprendre qu'il y ait une autorité au-dessus de celle de son souverain. C'est pour cette raison que l'Émir s'efforce d'escamoter ce protectorat, si contraire aux traditions et surtout aux doctrines des oulémas; dans ce but, on promène les ambassadeurs le plus longtemps possible en les comblant de présents, pour pouvoir dire au peuple : « Voyez combien nous sommes puissants et magnifiques! voyez comme le Tzar Blanc nous honore! »

Les Russes, cependant, ne se sont pas toujours prêtés à ces petites comédies; témoin ce diplomate auquel le Kouch-Bégui, étonné de sa jeunesse, demanda : « Le Tzar Blanc connaît-il bien l'importance de mon souverain pour lui déléguer un ambassadeur aussi jeune que toi? » et qui lui répondit : « Si l'Empereur connaissait l'Émir, il lui aurait envoyé un bouc, et il lui aurait encore fait trop d'honneur! »

Le cortége étant organisé, nous entrons dans une seconde cour où sont rangés les gardes de l'Émir; le tambour bat aux champs, et nous passons, à la suite du prince, devant une ligne de superbes soldats coiffés de bonnets de martre de la plus grande beauté; leur tenue est excellente.

Les dignitaires du Hazreti-Padichah (Commandeur des croyants) sont réunis dans cette cour; ce sont les « mehrems » (aides de camp [1]), portant une petite hache à manche incrusté d'or; le « cherbet-berdar » (échanson), le « daftobatchi » (porte-aiguière) et les chambellans, reconnaissables à leurs longs bâtons blancs, rouges, multicolores et or; quelques-uns de ces fonctionnaires sont armés du « kard », grand couteau à gaîne d'or. Les « parvanatchis » (officiers supérieurs) portent le sabre d'honneur, équivalant comme le *kard* à nos décorations; il est renfermé dans un fourreau d'or et d'argent ciselé et enrichi de pierres précieuses. Les marques de distinction de l'ordre le plus élevé sont la bannière et le « toug » (queue de cheval) ; mais cette dernière n'est accordée que dans des cas exceptionnels.

Tous ces fonctionnaires sont vêtus selon leur rang : ceux d'un grade inférieur portent des khalats en « kanaous », en soie multicolore, en satin, en velours ou en cachemire; ceux des rangs supérieurs portent des khalats en brocart d'or, quelquefois serrés autour des reins par un châle en cachemire; tous sont indistinctement coiffés d'un turban blanc.

A notre entrée, ces courtisans se rangent à droite et à gauche, s'inclinent profondément en se croisant les mains sur le ventre, et se mettent à notre suite dès que nous avons passé. Notre escorte de Cosaques s'arrête à l'entrée du jardin, que nous traversons pour longer un bâtiment formant les trois côtés d'un carré; nous y pénétrons par le quatrième côté, donnant sur le jardin, par une large cour dallée, entourée d'une terrasse à colonnades sur laquelle ouvrent les appartements du monarque. Un large escalier au fond, deux escaliers sur les côtés, donnent accès de la cour sur la terrasse; ici nos deux chambellans se retirent à reculons, profondément inclinés, toujours les bras croisés sur le ventre. En entrant, nous voyons l'inak, Rahmet-Oullah et le mirakhour venir à notre rencontre à reculons, faisant à chaque pas de grands saluts. Arrivés à leur hauteur, nous nous arrêtons, l'inak fait quelques pas en avant, jette un regard dans l'appartement dont la porte est entre-bâillée, recule ensuite avec un respectueux effroi et fait signe au prince d'avancer.

Cette crainte, ce tremblement dans la voix de ceux qui approchent l'Émir sont-ils vrais ou ne sont-ils qu'une vulgaire comédie pour donner au visiteur une plus haute idée du souverain? Personne ne l'a jamais su, mais il est certain que cette mise en scène a le don d'énerver l'homme le plus calme; involontairement on se rappelle qu'un seul regard du potentat que nous allons entrevoir, suffisait naguère pour faire mettre à mort un Européen.

[1] « Conseillers intimes », selon Vambéry.

Le prince gravit lentement l'escalier, et nous entrons à sa suite dans un vaste salon couvert de tapis; au fond, seul, l'émir Seïd-Mozaffar-ed-Din-Khan est assis sur un trône.

Le prince s'approche, tandis que nous restons au milieu de la salle; il serre la main de l'Émir, auquel il nous présente ensuite; l'Émir nous tend à chacun une main fine et fluette, en nous accordant un bienveillant sourire; puis nous prenons place à sa droite; à une certaine distance, près du mur, un fauteuil en velours rouge pour le prince, deux chaises pour Alabin et le docteur; au centre de la pièce, vis-à-vis du trône, deux fauteuils pour le colonel Sermet et moi.

Seïd-Mozaffar-ed-Din-Khan, qui prétend descendre de Gengis-Khan par les femmes, est né en 1822 ou 1823 d'une esclave persane; son père, l'émir Nasr-Oullah, fit périr plusieurs de ses fils qui lui portaient ombrage; Mozaffar dut à la douceur de son caractère d'être épargné par le despote sanguinaire. Beg de Karchi à l'âge de quatorze ans, il vécut dans l'oisiveté jusqu'en 1842, époque où la mort de son père l'appela au trône de Boukhara.

Le nouveau souverain s'efforça d'apaiser la fureur du peuple exaspéré contre sa dynastie par la barbarie de son prédécesseur; musulman fanatique, il inaugura son règne en s'entourant des oulémas les plus influents, et gouverna ses États avec prudence, en se conformant strictement aux préceptes du Coran.

Les alamanes des Turcomans, les expéditions hardies des Afghans qui enlevaient la rive gauche de l'Amou, le firent sortir de son extase religieuse et l'arrachèrent aux plaisirs énervants du harem. Le général Tcherniaeff faisant à cette époque la conquête du Turkestan, l'Émir lui envoya une lettre ainsi conçue : « Je me porte bien, et je te somme de te retirer, ou je proclame la guerre sainte. » Le général répondit laconiquement : « Moi aussi je me porte bien, et s'il plaît à Dieu, je serai bientôt dans ta capitale. » Tcherniaeff, dans cette réponse, ayant qualifié l'Émir de « stepenstovo », formule de politesse usitée en style épistolaire russe pour les marchands, ce titre, dérisoire pour un souverain, est resté dans les rapports officiels de la Russie avec la cour de Boukhara.

Mozaffar-ed-Din avait bien changé depuis que je l'avais vu pour la première fois; c'est maintenant un vieillard de soixante ans, à l'air des plus caducs. Son visage a été remarquablement beau, l'œil a encore gardé son éclat, mais les traits sont empreints d'une grande fatigue; quand il sourit, sa figure a quelque chose de sympathique; au repos, le regard est vague. Sa barbe est teinte, ses yeux sont peints comme ceux d'une « cocotte », et,

chose curieuse, il a du blanc et du rouge sur les joues. Il porte un turban vert d'un cachemire magnifique.

Mais ce qui excite notre curiosité au plus haut degré, c'est son costume. Lors des réceptions précédentes, il portait des khalats plus ou moins brodés de pierres précieuses. Aujourd'hui, il a arboré un uniforme; hélas! il faut bien le dire, un uniforme de haute fantaisie. Son vêtement est en velours de soie rouge brique, et descend jusqu'à mi-jambes, laissant dépasser, en



Mozaffar-ed-Din, émir de Boukhara.

cette saison, un khalat fourré; de larges galons de général russe posés à plat forment des losanges et des triangles sur la poitrine et les pans : ses épaulettes sont à gros bouillons en or et proviennent aussi d'une défroque russe. A droite et à gauche sur la poitrine, il porte les plaques en diamants de Saint-Stanislas et de Saint-André, décernées par le Tzar; entre ces deux insignes, l'Étoile de Boukhara, ordre récemment créé à l'occasion du couronnement de Moscou, enrichi d'un solitaire gros comme un œuf de pigeon; au-dessous de cette plaque, deux autres du même ordre, l'une enrichie de trois diamants, l'autre de quatre; enfin, très-bas sur le ventre,

une rangée de plaques en or, toujours du même ordre, formant une véritable collection de pierres précieuses : l'Émir ne se rend pas bien compte évidemment de la signification d'une décoration, puisqu'il exhibe une demi-douzaine d'exemplaires de la sienne.

Tout le monde ayant pris place, sauf l'interprète Aslam-Beg, qui reste debout à côté du trône, l'Émir, d'une voix faible, fait dire au prince qu'il est satisfait de sa présence à Boukhara, ainsi que de celle des étrangers venus de si loin. — Le prince répond qu'il est heureux d'avoir reçu de Sa Majesté le Tzar la mission de revenir pour la troisième fois à Boukhara; il ajoute qu'il est porteur d'un sabre, don de son souverain pour l'héritier, et qu'il traduit les sentiments du Tzar en déclarant que cette arme, quoique instrument de guerre, est destinée à être un emblème et un gage de bonne affection.

L'Émir, qui parle peu aux audiences de réception, fait un signe affirmatif de la tête, puis le silence le plus profond règne dans la salle. Nous restons assis pendant cinq minutes au moins, sans bouger, sans souffler mot, mais ayant tous une envie terrible d'éclater de rire; on n'ose se regarder, car si un de nous laissait échapper ce fou rire à peine comprimé, personne ne résisterait plus. L'Émir a l'air ennuyé; il chasse une mouche d'un mouvement lent, pour replacer ensuite ses mains sur ses genoux et balancer ses jambes qui pendent dans le vide, car son trône est assez élevé; plusieurs fois il fait un mouvement pour me regarder; tout le monde voit que c'est mon humble personne qui paraît l'intéresser le plus. Je ne puis attribuer ce sentiment de curiosité qu'à un vague souvenir qui lui sera resté de ma première visite, ou tout simplement à mon habit noir.

Enfin, le prince fait demander à Sa Hautesse si elle a quelque chose à lui communiquer. L'Émir, toujours de sa voix fatiguée et à peine distincte, demande qui sera l'interprète pour les hôtes étrangers. Le prince répond que ce sera lui-même et Aslam-Beg.

Après un nouveau silence, le prince annonce son intention de se retirer. L'Émir approuve de la tête, et nous défilons devant le trône pour lui toucher une seconde fois la main; ce même sourire vient pour un moment illuminer sa figure impassible, puis nous nous retirons à reculons avec les trois saluts obligatoires. L'inak, l'échine toujours obséquieusement courbée, nous reçoit où il nous a quittés. A mesure que nous nous éloignons de la salle d'audience, les fonctionnaires qui nous avaient escortés nous rejoignent de distance en distance, l'étiquette fixant la distance exacte à laquelle ils peuvent approcher de l'appartement où se trouve le souverain.

Tant que la salle de réception, qui pourrait encore être occupée par l'Émir, est en vue, ils marchent à reculons, profondément inclinés ; ce n'est qu'en sortant des jardins que la parole leur revient pour se confondre en félicitations de l'honneur qui nous est échu d'avoir pu contempler l'auguste personne du Commandeur des croyants.

Pendant ce temps, le ciel s'est couvert de nuages ; un vent violent s'est levé, et, en frac, sans paletot, j'ai très-froid. On nous escorte dans un pavillon du palais où est servi un dastarkhan, autour duquel brillent les fauteuils apportés de l'hôtel de l'ambassade pour la circonstance. L'inak et Rahmet-Oullah sont assis au bas de la table ; un mirakhour vient de la part de l'Émir nous apporter à chacun une magnifique pelisse ; celle destinée au prince est en drap d'or ; les nôtres, en fourrures de pattes de renard blanc et recouvertes de soie. On nous dit que Sa Hautesse a pensé que nous souffrions du froid. A cette aimable attention, le prince répond que nous nous sommes réchauffés au soleil que nous venons de contempler, que l'aspect seul du monarque a suffi pour faire circuler le sang dans nos veines. Quant à moi, je grille d'envie de m'envelopper dans ma belle pelisse ; mais il faut bien en faire son deuil, car le prince, aussi gelé que moi, n'oserait endosser le khalat par-dessus l'uniforme russe. Les fourrures sont donc déposées sur nos fauteuils, et je continue à grelotter diplomatiquement dans ce diable de pavillon ouvert à tous les vents. Heureusement cela ne dure pas longtemps. On présente les cadeaux de l'Émir : ce sont deux chevaux et des paquets de khalats pour le prince ; pour chacun de nous, un cheval richement harnaché et dix khalats, dont l'un, en cachemire, est admirable de finesse et de couleurs.

Notre retour en ville s'effectue sous une bourrasque affreuse ; c'est à peine si l'on peut tenir les yeux ouverts ; monter un cheval ardent, qui se défend, est, par un temps pareil, une rude besogne ; mon turcoman me donne du fil à retordre : de plus, les pans de mon malheureux frac me gênent fort ; aussi ai-je juré de ne plus me servir de cette monture, ni, si c'est possible, de cet habit dans une occasion semblable.

Le « salem » (selam, salut), — c'est ainsi qu'on appelle l'audience de réception du souverain, — est le signal d'une série de visites officielles que l'ambassade va faire chez les grands dignitaires de la cour ; ces réceptions, ordonnées par l'Émir, sont encore une marque de sa faveur. La tournée commence par le Kouch-Bégui ; le 21 octobre, l'inak, notre introducteur, vient nous chercher pour nous conduire chez ce personnage, revêtu de la plus haute charge de la cour. Le même appareil des grandes cérémonies nous accompagne jusqu'à l'Ourda ou citadelle, qui est en

même temps la résidence de l'Émir. L'Ourda est une cité à part dans la ville de Boukhara; on y pénètre par une vaste porte donnant sur la place du Righistan, la plus grande de Boukhara, qui sert en même temps de bazar en plein vent. N'avançant que lentement à travers une foule compacte, nous passons devant deux médressés avec coupoles, qui n'offrent, après ce que nous avons vu à Samarcande, rien de remarquable; un mur crénelé entoure la citadelle; un minaret et une belle coupole se trouvent au centre. L'abord du palais est en pente roide; nous mettons pied à terre pour gravir le chemin; à droite et à gauche de l'entrée, sont disposés une série d'obusiers et de canons en bronze sans affûts, trophées des victoires de l'armée boukhariote. La grande porte, flanquée de deux tours demi-rondes, à meurtrières, est surmontée d'une grande horloge, dont la sonnerie fait l'orgueil des citadins; c'est la seule que j'aie vue dans tout le Turkestan indépendant. Le chemin, au delà de la porte d'entrée, tourne à gauche et nous conduit, entre deux hautes murailles, jusqu'à la tour sur laquelle donnent les appartements du Kouch-Bégui. En traversant ce grand couloir, une chose me frappe : c'est, à une place très en vue, un fouet d'une dimension extraordinaire, pendu à côté d'une massue d'Hercule en bois; le fouet à court manche, dont la lanière peut avoir sept pieds de long et la grosseur d'un bras d'homme, est attaché à un morceau de bois brut sur lequel sont placés à égales distances de gros clous en fer.

Au dire de notre interprète, ce fouet aurait servi d'arme au héros légendaire Roustem, et la massue proviendrait de la Mecque. Dans une niche, à côté de ces objets, je vois une grande tringle de fer qui servait de potence; j'aurais désiré de plus amples renseignements, mais ici on ne fait pas de questions. D'abord la politesse défend d'être curieux, puis on est si méfiant que la moindre question suscite des pourparlers infinis. C'est tout ce que nous pouvons voir de ce palais qui contient les trésors des Mille et une Nuits, à en juger par les pierres précieuses que l'Émir porte sur sa personne. Là, tous les cadeaux qui lui ont été envoyés par les souverains et que tous les visiteurs ont apportés, sont entassés dans des magasins; on dit qu'il y a des pièces remplies d'argenterie, d'armes et de meubles précieux; mais nul n'a vu ces richesses que l'Émir collectionne, et dont le Kouch-Bégui est le gardien : c'est pour cela qu'il ne quitte jamais l'Ourda. Franchissant l'enceinte de la cour, le Kouch-Bégui vient à notre rencontre, les deux mains étendues vers le prince : c'est un petit vieillard de soixante ans, à barbe grise, très-vert, à l'œil vif et insinuant; ses manières sont affables et son parler est mielleux; c'est un rusé compère, que le prince connaît de longue date, et ses paroles dorées trouvent leur

vraie réponse, car le prince est passé maître dans la rhétorique orientale. Comme de raison, on sert un dastarkhan et le repas qui le suit avec sa légion de plats indigènes, mais nous n'y touchons guère ; d'ailleurs, manger beaucoup dans ces occasions-là serait une infraction à l'étiquette.

Comme le Kouch-Bégui est assis à côté de moi, je puis l'observer à mon aise. A ses manières, on ne se douterait pas que cet homme a été



Kouch-Bégui

esclave et cuisinier de l'Émir : on le dirait sorti plutôt de l'école de Machiavel. Son costume est d'une richesse fantastique ; son immense turban à côtes de melon est couvert d'émeraudes et de rubis brodés sur or. Son khalat à fond de satin blanc est brodé de perles sur un relief de brocart d'or et d'argent. Ses petits yeux perçants ne cessent d'aller de l'un à l'autre de nous. On peut y lire toute espèce de passions : quand nos cadeaux lui sont remis, un éclair de satisfaction y brille. Ayant grand besoin de lui pour mon voyage de l'Amou-Daria, je lui apporte une coupe dorée pesant cinq livres, artistement travaillée et remplie de menus objets : flacons à

odeur, sachets de senteur, cosmétiques, etc., toutes choses qui lui seront utiles, car il cumule auprès de son maître beaucoup de fonctions avouables et inavouables. Quant aux grands présents, ils ne font que passer par les mains des fonctionnaires : l'Émir les exige, et ils vont augmenter ses trésors, s'ils en valent la peine. L'entrevue se termine par la remise solennelle des cadeaux ; ce sont les dix robes d'honneur et les chevaux harnachés à la mode du pays. Ces cadeaux sont analogues à ceux de l'Émir, sauf la différence que les chevaux du vizir sont d'horribles haridelles ; j'ai fait don du mien à mon djiguite, qui l'a vendu le jour même pour cinquante tenghés, soit douze roubles et demi. Quant aux khalats, ils sont rongés à un tel point par les mites, que les emporter serait exposer toute notre garde-robe à la destruction.

UNE REVUE.

Parmi les réceptions et les dastarkhans innombrables dont nous fûmes régalés pendant notre séjour à Boukhara, je mentionnerai seulement la fête qui eut lieu le 22 octobre. D'après les instructions de Sa Hautesse, le topchi-bachi, chef de l'artillerie, devait nous faire passer en revue les troupes formant la garde des sarbazes ; à dire vrai, j'étais très-impatient de revoir les soldats boukhariotes qui, pendant mon premier séjour, avaient charmé les loisirs de ma captivité. J'entendais alors chaque matin résonner les grosses caisses de leur musique militaire ; en montant sur le toit de mon caravan-séraï, je distinguais avec une bonne lunette les évolutions de l'armée, qui présentait l'aspect le plus bizarre. L'uniforme brillait surtout par la variété. Il y avait là d'heureux gaillards qui portaient l'habit rouge à boutons jaunes des Anglais ; d'autres avaient d'anciens équipements russes ; les moins favorisés de la fortune étaient simplement affublés de longs khalats dont la jupe retroussée montrait le plus souvent des jambes nues. Quant à l'armement, à en juger d'après le piquet qui me gardait, il se composait de mousquetons à mèche, munis d'une fourche comme support. Les sous-officiers portaient de vieux galons russes, les plus braves arboraient, en guise de décoration, des roubles en argent cousus sur la poitrine.

Dans le règlement des exercices boukhariotes figurait alors une manœuvre fort réussie : à un signal donné par le clairon, on voyait les lignes s'ébranler au pas de course, puis, à un autre signal, les soldats se précipiter le dos à terre et donner force coups de pied en l'air.

Un officier russe qui avait assisté à la prise de Samarcande m'expliqua plus tard cette singulière opération de guerre. Quand l'infanterie russe

passa à gué le Zéravchan pour attaquer les forces boukhares, qui occupaient la rive opposée, les soldats eurent naturellement leurs grandes bottes remplies d'eau; arrivés sur la berge, pour marcher plus facilement, ils se hâtèrent de se coucher sur le dos, afin de faire couler cette eau. C'est ce mouvement que les Boukhares avaient pris pour une manœuvre : ayant été battus, ils la jugèrent excellente, et la firent passer dans leur règlement d'exercice; ils l'avaient étudiée consciencieusement, car elle se faisait avec un admirable ensemble. Mais ce que nous allions voir ne devait pas rééditer ce joyeux souvenir du passé.

Vers dix heures, nous quittions l'hôtel de l'ambassade, toujours avec le même appareil compliqué, pour nous rendre sur la place d'exercice située hors de la ville. A notre approche, le topchi-bachi vient à pied à notre rencontre, et fait le salut militaire à la russe, en portant la main à son bonnet; il était suivi d'un essaim de sous-officiers vêtus de khalats et armés de longs bâtons.

Ce sont ses aides de camp, qui forment en même temps la police et usent de leurs cannes pour refouler les curieux. Le généralissime est un jeune Uzbeg, maigre, à la figure énergique; il porte un costume rouge brique en velours semblable à celui de l'Émir, mais avec un peu moins de galons. Comme son souverain, il a d'anciennes épaulettes russes, un ordre de Boukhara en or avec un gros brillant au cou, et toute une rangée de décorations en argent du même ordre sur l'estomac; coiffé d'un immense bonnet rond en loutre, il porte à la main un long bâton, inséparable de lui comme son ombre; un petit clairon trottine constamment autour de son chef, donnant les signaux qui, dans l'armée boukhariote, sont les seuls commandements; ce trompette, dont toute l'armée est fière, est pour beaucoup dans la réussite d'une parade, car, lorsque ses signaux ne sont pas compris par les soldats, il y supplée par des gestes exécutés avec son bras libre et ses jambes.

Au centre de la place, de grandes tentes en soie sont dressées, et ouvertes sur un côté; c'est là que nous prenons place sur des fauteuils devant une table couverte de l'inévitable dastarkhan. Le généralissime, après les formalités d'usage, s'éloigne, et nous voyons les lignes s'ébranler à son commandement. Il y a là vingt bataillons, qui seraient ailleurs des compagnies, de cent cinquante hommes environ. A distance, ils sont superbes. Les soldats portent uniformément la tunique rouge brique, par-dessus laquelle est passé un pantalon large en cuir jaune d'ocre et une ceinture en cuir avec la cartouchière; comme coiffure, un bonnet rond en astrakan noir. Chaque bataillon a sur son aile droite un drapeau triangulaire de différentes couleurs;

les sous-officiers ont l'uniforme bleu ; ils marchent devant le front ; chaque détachement a son officier élégamment drapé dans un long cafetan. Ce qui nous étonne le plus, c'est de voir que pour chaque officier la couleur du costume est différente ; il y en a en bleu de ciel, jaune orange, rouge foncé, brun, violet, etc. ; leurs pantalons sont rouges, en drap ou en cuir brodé de fleurs ; tous sont également coiffés d'un bonnet en astrakan très-haut, et chaussés de petites bottes à talons élevés et pointus.

La musique s'est placée en face de nous : elle se compose de cinq grosses caisses, cinq tambours, dix clarinettes, dix clairons et des cornemuses. Les grosses caisses battent une charge ininterrompue, tandis que les tambours, les clarinettes et les clairons jouent alternativement pendant une heure et demie que dure la parade.

A notre arrivée, les files étaient rompues à trois pas de distance les unes des autres, sur deux rangs ; cette formation permet aux bataillons de passer les uns au travers des autres dans un ordre parfait, et cette manœuvre très-originale a été admirablement exécutée. Les marches, les évolutions, les déploiements et les formations de carrés se sont faits avec une exactitude qui donnait la preuve d'un dressage pénible et attentif. Aussi avons-nous fait nos sincères compliments au général, qui semblait très-fier de notre approbation.

En somme, c'est là une tout autre troupe que celle que je me figurais trouver, et elle est certainement bien disciplinée ; mais ce travail, tout en vue de la parade, serait-il de quelque valeur pour la guerre? C'est ce qu'il est difficile de préjuger. Nous n'avons pu apprécier l'armement : il est très-probable qu'il est plus défectueux que l'équipement. C'est encore par signaux de clairons que s'est exécuté le maniement d'armes, et nous entendions les trois mille hommes scander les mouvements en comptant en russe : *Ras-dva, — ras-dva-tri* (un, deux, — un, deux, trois).

Pour terminer, les bataillons défilent au pas devant nous. Il y a deux pas différents : l'un à peu près semblable à notre pas de manœuvre, l'autre solennel, d'une lenteur magistrale, comme notre vieux pas d'école ou celui avec lequel on apprend aujourd'hui à nos recrues à se servir réglementairement de leurs jambes. Cette marche solennelle, pendant laquelle les officiers et sous-officiers tiennent verticalement leurs sabres courbes à bras tendu devant eux, a certainement quelque chose de très-original.

La revue terminée, le généralissime nous apprend que ses soldats étudient déjà dans leur enfance les signaux, au nombre d'environ cent cinquante ; de quinze à vingt-cinq ans, ils servent comme volontaires. Quant

à la solde, il nous dit que chaque soldat reçoit par an cinq cents tenghés, soit cent vingt-cinq roubles, la nourriture et le logement. Mon tailleur, qui en ce moment me confectionne un bechmet (vêtement à taille), m'a appris au contraire que les soldats ne reçoivent aucune solde. Ils sont nourris et logés, mais la qualité de soldat donne un certain prestige qui leur permet, comme à mon tailleur, d'exercer, dans les moments libres, toute espèce de métiers lucratifs.

La parade est suivie de la remise des présents du topchi-bachi, chef de



Ministres de l'Émir.

l'artillerie, qui est en même temps toksabaï[1] ou général; ce sont les chevaux et les khalats obligatoires. — Addition faite, j'ai reçu pour ma part cent quarante khalats et dix-sept chevaux avec harnachements complets; j'en choisis les plus beaux pour ma collection que je veux emmener en Europe; quant au reste, il se liquidera en cadeaux dans la suite de mon voyage, jusqu'aux frontières de la Perse. Mes collègues, devant retourner à Tachkent, vendent ces produits de la munificence orientale, ce qui donne naissance à un trafic des plus drôles. Chaque jour la cour extérieure de l'hôtel de l'ambassade s'emplit de marchands et d'aksakals; il s'y établit un véri-

[1] Littéralement, « possesseur d'un drapeau », selon Vambéry.

table bazar : khalats, harnachements, chevaux, sont estimés, évalués et acquis par ces trafiquants, qui, au fond, rachètent ces cadeaux pour le compte de l'Émir.

Les mêmes présents vendus aujourd'hui nous seront offerts de nouveau à la visite du lendemain ; je puis certifier le fait, m'étant amusé à marquer de mon sceau quelques échantillons de cette garde-robe ambulante.

Ayant installé un petit atelier photographique dans mon pavillon, je prends plaisir à croquer chaque jour quelques types curieux d'indigènes. Un matin, le prince me réveille à une heure assez indue pour Boukhara; une estafette de l'Émir est venue demander des épreuves photographiques ; le prince désire que j'envoie tout ce qui est prêt. J'offre d'aller moi-même montrer à Sa Hautesse les produits de mon art, pensant que je trouverai peut-être l'occasion de faire à ma collection quelques additions fort intéressantes; mais le prince me refuse l'autorisation, déclarant, non sans raison, que cela nuirait au prestige qui doit entourer l'ambassade et ses hôtes aux yeux des indigènes. J'y renonce avec regret, et j'expédie à l'Émir mes produits, préalablement pourvus par notre secrétaire indigène d'étiquettes explicatives; je charge l'envoyé de l'Émir de dire à Sa Hautesse que je me ferai un vrai plaisir de lui faire parvenir un album complet des vues prises pendant mon voyage, dès que je serai de retour dans ma patrie. Le soir, on me rapporte mes plaques, en me disant que mes photographies ont intéressé l'Émir, et qu'il recevra mon album avec plaisir.

Bien que nous en revenions chargés de présents, les réceptions officielles ne suffisent pas à faire mon bonheur. Je suis hanté de l'idée de parcourir librement la ville pour étudier les mœurs de ses habitants ; les efforts que je fais dans ce sens, tant auprès du prince qu'auprès de l'inak, notre cornac officiel, aboutissent invariablement au même refus poli : « Il pourrait vous arriver des choses désagréables, vous pourriez faire une fâcheuse rencontre dont les conséquences retomberaient sur l'Émir. » J'ai beau objecter que le caravanséraï russe est occupé par des chrétiens qui vaquent à leurs affaires tout comme les Tatares : « C'est possible, me dit-on, mais nous ne pouvons pas vous laisser sortir seul. »

Il est vrai que les marchands russes ne mènent pas joyeuse vie à Boukhara, où ils sont soumis à des vexations sans nombre. Un jeune commis du comptoir Kamensky, voulant me rendre visite un jour, fut gratifié d'une courge, projetée avec tant d'adresse du haut d'un toit, qu'elle le coiffa d'une étrange façon. « Désirez-vous en recevoir autant? » me dit le prince ; de sorte que nos journées se partageaient entre les sorties officielles, qui nous promenaient par la ville en bêtes curieuses, et les parties de boules dans le

jardin de l'ambassade; pour animer nos soirées interminables, l'ingénieux aide de camp avait imaginé une roulette qui eut pour conséquence de nous décaver, car les khalats, à défaut d'argent, passaient de main en main avec une effrayante rapidité. L'étroite intimité de cette prison dorée, le jeu aidant, promettait des explications orageuses qui n'auraient pas tardé à se produire; aussi attendais-je impatiemment mon retour à l'indépendance. Enfin, un jour, au moment où je l'espérais le moins, mon vœu le plus cher fut exaucé; je reçus l'autorisation de faire une sortie.

Cet événement me reporte à quinze ans en arrière. Alors, tout comme maintenant, j'avais sollicité la faveur de voir la ville; ne l'obtenant pas, à bout de patience, je résolus de tenter une promenade à mes risques et périls.

Ayant découvert une sortie non surveillée, je pris la clef des champs, en compagnie d'un de mes Cosaques et d'un djiguite indigène, laissant mon espion aux charmes de sa sieste quotidienne. Vêtus d'un costume tartare, nous chevauchions allègrement par le dédale des rues de la ville; je voulais avant tout visiter le marché aux esclaves pour y faire l'acquisition d'un « koul » (esclave), que je me promettais de ramener en Europe. Non loin du grand bazar, je vis les cavaliers qui me précédaient mettre pied à terre, et la foule se prosterner dans la poussière; un personnage qui s'avançait à ma rencontre était l'objet de ces marques de respect. Mon djiguite se jeta la face contre terre; quant au Cosaque et à moi, quoique travestis, le sentiment du prestige européen nous fit rester en selle et attendre stoïquement ce qui s'ensuivrait. Ce ne fut pas long à venir. Des cris partirent de la foule; on voulut m'arracher de ma monture; une bagarre s'ensuivit, rapidement apaisée par l'escorte du cavalier. C'était le Kouch-Bégui, qui, sans mot dire, m'enjoignit du geste de me joindre à son cortége. Cette solution, avec la perspective du « trou aux punaises », n'était pas d'une gaieté folle. Grand fut mon étonnement quand je fus déposé, sans autre accident, à la porte de mon caravansérai et remis entre les mains de mon piquet de gardes. Ce fut là mon unique escapade, car, à partir de ce jour, mes surveillants ne me perdirent plus de vue. Quant au djiguite indigène, qui m'avait accompagné, il disparut; et comme je demandais ce qu'il était devenu, mon mirza, caressant son gosier, fit un geste caractéristique signifiant que, par ordre de l'Émir, on l'avait égorgé comme un poulet.

Fatalement, une réminiscence en appelle une autre; celle-ci ne manquant pas non plus de couleur locale, je me risque à la raconter.

C'était au mois de juin, il faisait une chaleur accablante; impossible de

rester dans les pièces renfermées de ma demeure. J'avais fait dresser ma kibitka sous les grands arbres du jardin, et pendant l'après-midi, légèrement vêtu, je restais étendu sur mes nattes de jonc.

Un jour que j'étais à moitié endormi, je vis le feutre couvrant l'entrée de la tente se soulever avec précaution; je supposai que mon cauchemar, l'espion officiel, Mirza-Ichane-Hakim, venait, avec sa mine chafouine, constater si son prisonnier avait fait une nouvelle tentative d'évasion. Au lieu de cette figure antipathique, je vis se glisser dans ma tente un indigène coiffé d'un turban blanc et vêtu en homme de condition. Me voyant seul, il s'avança jusqu'à moi. Mon premier mouvement fut de saisir mon revolver; mais l'inconnu, sans s'émouvoir, mit l'index sur ses lèvres, et, m'ayant dévisagé froidement :

« Vous êtes Français », me dit-il à voix basse et, ma foi, sans accent. Pour le coup, je ne trouvai pas de réponse. Depuis des mois je n'avais pas entendu parler français, et voilà qu'ici, à Boukhara, un indigène m'adresse la parole en cette langue! La première stupéfaction passée :

« Qui diable êtes-vous? » lui dis-je.

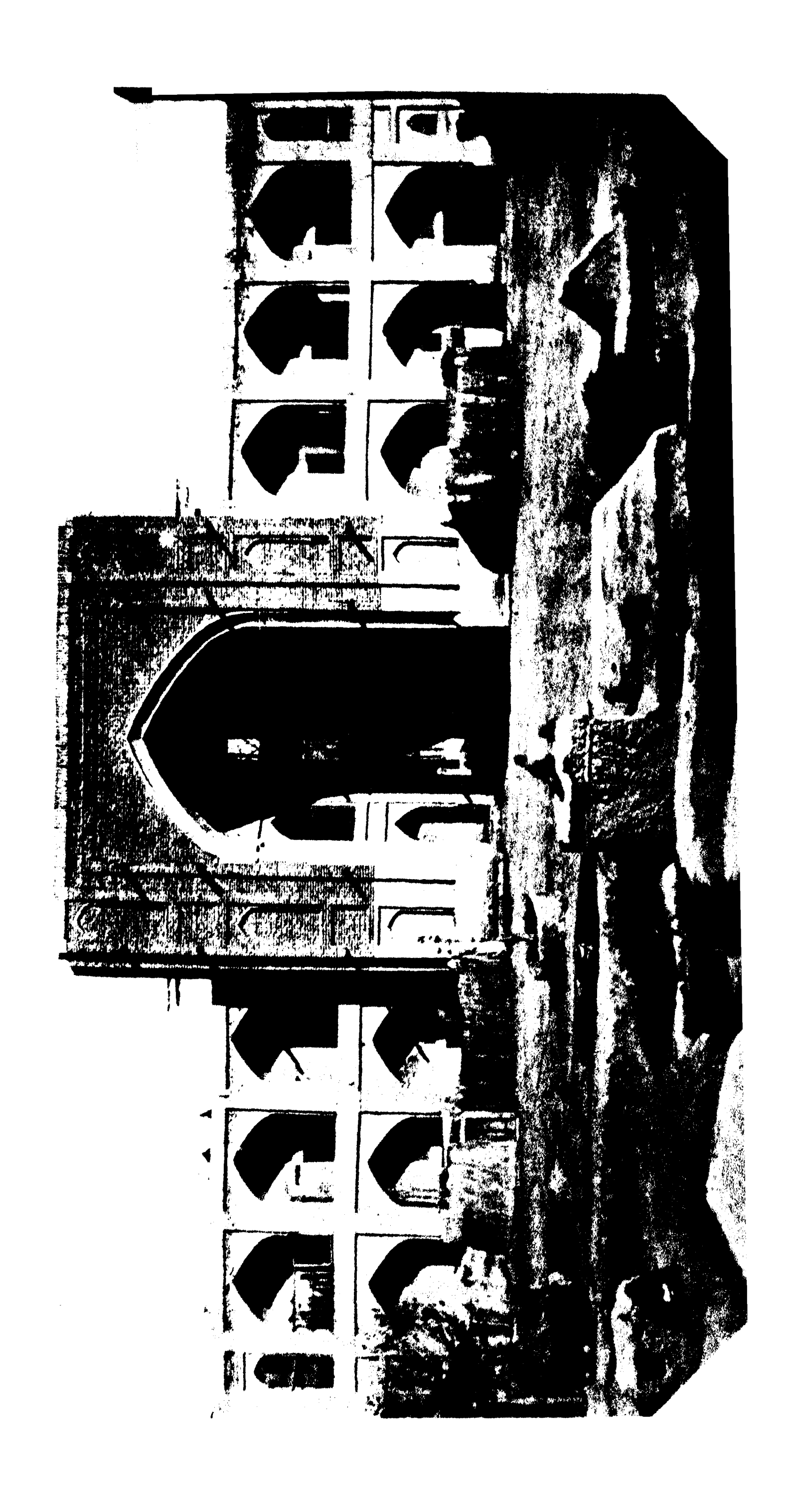
« Vous le saurez demain; ici nous sommes surveillés. Trouvez-vous à la prière du matin, dans le hangar qui sert d'écurie à vos chevaux, j'y serai. »

Et il disparut furtivement comme il était venu, me laissant très-perplexe.

Il va sans dire que le lendemain je fus au rendez-vous, et que j'y trouvai mon mystérieux visiteur. Voici ce que j'appris de lui.

C'était un Polonais, étudiant de l'Université de Varsovie, ayant pris part à l'insurrection nationale. Fait prisonnier et condamné à la déportation en Sibérie, durant cinq années il avait gémi dans les fers; puis il s'évada, gagna les steppes et tomba entre les mains des nomades, qui le vendirent comme esclave à Boukhara. Comme il avait quelques notions de la science d'Hippocrate, l'Émir en fit l'acquisition, et il devint son « hakim » (médecin). Pour améliorer son sort, il embrassa l'Islam; mais le harem, que sa nouvelle foi lui permettait d'entretenir, avait fini par le lasser. Il ne demandait qu'à s'y soustraire, ainsi qu'aux fonctions qu'il remplissait, et il comptait sur mon aide pour quitter clandestinement Boukhara, travesti en arbakech de ma suite. Ai-je besoin de dire que je m'associai avec enthousiasme à ce projet aventureux? Nous décidâmes, pour ne pas éveiller les soupçons, de ne plus nous revoir avant le moment du départ.

En me quittant, le Polonais me remit un rouleau. « Ce manuscrit », me dit-il, « écrit en langue tadjique avec des caractères latins, renferme l'histoire de ma vie; je vous le remets, car ici personne n'est sûr de son lendemain. » Je pris le manuscrit, mais je n'ai jamais revu le hakim de l'Émir.



Au moment du départ, je hasardai une question sur son compte : « Hazreti Padichah », me fut-il répondu, « a-t-il été massacré? Dieu seul le sait. »

Quant au manuscrit, comme la pierre tumulaire de Timour, il fut oublié au fond d'une armoire, et dernièrement je l'ai remis au professeur Vambéry, dans l'espoir qu'il me le traduira.

A TRAVERS LA CAPITALE.

Après ce retour sur le passé, revenons à ma seule et unique sortie indépendante à Boukhara. Je tenais à voir d'abord les médressés, si justement réputés dans le monde musulman; on en compte au moins une centaine, dans chacun desquels un grand nombre d'étudiants reçoivent l'instruction supérieure. Nous dirigeâmes d'abord nos pas vers l'Ir-Nazar, médressé bâti avec les dons de l'impératrice Catherine II de Russie; il ne diffère en rien de ceux que j'ai décrits à Samarcande. Quant au médressé Kalane, un des plus considérables de Boukhara, construit sur le marché aux combustibles, il contient de superbes oratoires ornés d'inscriptions tirées du Coran et d'émaux multicolores. Nous y trouvons un professeur accroupi devant un grand in-folio, entouré d'une demi-douzaine de jeunes gens qui l'écoutent gravement, et se livrent à une discussion dès que leurs opinions diffèrent. Il y a deux sortes d'étudiants : les riches, qui ne viennent aux médressés que pour y suivre les cours; et les pauvres, qui sont entretenus par les bourses des vakoufs et logés dans les cellules de ces édifices. L'enseignement universitaire est à peu près limité à l'interprétation du Coran et des grands théologiens musulmans; il se divise en trois classes, dans lesquelles il faut passer au moins quinze à vingt ans pour obtenir le titre d'iman et avoir à son tour le droit d'enseigner et de prêcher.

L'instruction publique est remarquablement répandue dans l'Asie centrale, où les illettrés sont rares. Boukhara seule compte pour le moins un millier d'écoles élémentaires, toutes indépendantes de l'État; chaque rue possède la sienne, dont le maître est choisi et entretenu par les parents. Les écoles de jeunes filles sont aussi très-nombreuses. Les enfants des familles aisées payent une redevance de deux à trois tillas [1]; ceux des pauvres en sont dispensés.

L'enseignement primaire commence à cinq ans et dure généralement

[1] Un tilla vaut 16 francs.

sept à huit ans. Quand les élèves connaissent l'alphabet et savent un peu écrire, on les fait passer à l'étude de quelques fragments du Coran, qu'il s'agit d'apprendre par cœur; et lorsqu'ils savent lire et copier le Farzeaïn (devoir religieux) et le Tchar-Kitab [1], deux ouvrages renfermant toutes les connaissances qu'un homme doit posséder, leur instruction est terminée, et ils peuvent entrer au médressé ou université.

Rien de plus curieux que ces écoles élémentaires, qui s'annoncent de loin par les clameurs continues des élèves; tous les enfants déposent leurs chaussures à l'entrée de la salle d'étude, comme chez nous la coiffure. Le maître d'école, un mollah, en turban blanc, armé d'une longue verge, est accroupi au milieu de cette jeunesse studieuse qui braille à tue-tête, en balançant le corps, des versets du Coran qui ne veulent pas se graver dans leurs cervelles rétives, pendant que d'autres se livrent à des essais de calligraphie; les premiers sont cramoisis à force de crier, les yeux leur sortent de la tête, les veines du front sont gonflées, et quand leur ardeur à répéter en chœur des phrases qu'ils ne comprennent pas se ralentit, la verge du mollah, maniée avec dextérité, les rappelle bien vite à leur devoir.

Boukhara-Chérif, considérée par les musulmans de tous les pays comme la source de la vraie lumière, parce qu'elle a toujours échappé à l'influence de l'Occident, possède également un grand nombre de mosquées. Les Boukhariotes se glorifient de pouvoir, chaque jour de l'année, adorer Allah dans un mesdjet différent; mais il ne faut pas conclure de cette profusion d'édifices religieux que le Boukhariote soit un modèle de piété; ce serait une grave erreur. La religion n'est ici qu'un formalisme outré; quiconque remplit ostensiblement ses devoirs religieux, fût-ce même le plus grand coquin, est réputé vertueux. L'esprit et le cœur sont complétement étrangers à ce culte, qui finit par se transformer en une série d'exercices gymnastiques.

Ennemis acharnés de toute innovation, les Touraniens modernes diffèrent très-peu de leurs ancêtres; de nos jours encore, ils mangent, boivent, se vêtent et vivent strictement selon les règles du Coran. L'exécution des préceptes concernant la propreté est sévèrement surveillée par les reïs et enseignée pratiquement dans les écoles, même dans les classes mixtes, avec une impudeur révoltante; les ablutions quotidiennes, minutieusement définies et rigoureusement observées, n'empêchent pas les citadins d'être, à nos yeux, d'une malpropreté repoussante. L'eau d'un arik, servant à la purification d'un fidèle, sera bue par un autre à quelques pas en aval;

[1] Tchar-Kitab signifie les quatre livres et comprend le Coran, l'Évangile, la Tona et les Psaumes.

les bassins de la ville présentent continuellement ce spectacle, sans que personne en soit choqué, le Prophète ayant déclaré qu'à une certaine profondeur l'eau est exempte d'impureté.

L'Islam n'étant qu'une religion de pratiques extérieures, la population se vautre dans une débauche tellement abjecte que la plume se refuse à en faire une description; les vices les plus infâmes, qui ne sont pas expressément interdits par Mahomet, s'étalent en public avec un cynisme inconcevable. Prononcer à Boukhara le mot de *vin* est un crime; mais il est permis de s'abrutir par l'usage de l'opium et du haschisch, parce que le Coran est muet à l'égard de ces deux poisons.

Les derviches ou kalendars qu'on rencontre à chaque pas à Boukhara sont des moines mendiants, vivant en partie dans des couvents, et se divisant en plus de soixante ordres; ils portent la devise : « La pauvreté est ma gloire. » Les derviches sont généralement célibataires; toutefois, le mariage ne leur est pas interdit. Hâlés par le soleil, les kalendars de l'Asie centrale se distinguent de ceux des autres pays mahométans par un extérieur plus sauvage. Vêtus d'un khalat en loques, rapiécé avec des lambeaux d'étoffe de toutes couleurs, le cou nu, la chemise faisant généralement défaut, les jambes nues, chaussés de babouches invraisemblables, coiffés d'un bonnet pointu, ils portent en sautoir une noix de coco, ou une courge destinée à recevoir les dons des fidèles, auprès desquels ils jouissent d'un grand crédit. Armés d'un long bâton, ils parcourent les bazars, rançonnant tous ceux qu'ils rencontrent, sans jamais interrompre leurs invocations assourdissantes; ils s'abstiennent, du reste, totalement de remercier le donateur, car, à les entendre, la charité profite à celui qui la fait. Cette vilaine bande peut susciter de graves désagréments aux chrétiens, car en cas de conflit avec cette canaille armée, on ne trouve de secours nulle part; aussi tâche-t-on de l'éviter le plus possible.

Les derviches obéissent aveuglément à leur « pir » ou chef, et exercent toutes sortes de petites industries pour suppléer aux dons des fidèles; il y en a qui guérissent les malades par l'imposition des mains; d'autres sont prestidigitateurs, mangeurs de feu et avaleurs de sabres. Les derviches tourneurs exécutent des danses, consistant à tourner d'un mouvement accéléré sur un même point, les bras levés, les robes étalées, jusqu'à ce qu'ils s'affaissent épuisés sur le sol dans un paroxysme d'extase religieuse. Dans le silence des nuits, on entend se répéter à intervalles égaux les cris de « Ia hou, ia hak » ; ce sont les « derviches hurleurs » qui, du coucher au lever du soleil, pratiquent ce curieux genre de mortification, pensant ainsi mériter le ciel.

Le goût des voyages, inné aux Touraniens, ainsi que les préceptes du Coran qui enjoignent aux fidèles de se rendre une fois dans leur vie à la Kaaba, maison du Prophète, ont donné naissance à la caste des « hadjis », pèlerins paresseux, vivant de la charité publique, et distribuant des bénédictions qui leur rapportent gros et leur permettent de parcourir à peu de frais l'immense distance qui sépare le Touran de la Mecque. Ce pèlerinage leur confère le titre si envié de hadji, et leur retour est célébré par des réjouissances publiques; parents et amis vont à leur rencontre, chacun s'efforce de toucher ces êtres presque merveilleux qui, pour le reste de leur vie, jouiront d'une position sociale distinguée.

En sortant de l'école et des médressés, nous nous rendons au bazar des tissus de soie, dont les marchands forment l'aristocratie financière de la ville. Ici, ni agitation fiévreuse ni bruit; les vendeurs, assis devant leurs échoppes, boivent du thé en se chauffant les mains sur un réchaud placé à leur côté. Ils ont l'air de montrer leurs marchandises à contre-cœur; aussi ne faisons-nous là aucun achat, et nous bornons-nous à désigner les objets qui seront apportés à l'hôtel de l'ambassade, et dont les prix seront fixés par notre mehmandar.

J'ai décrit, à propos de Tachkent, la vie du bazar; inutile donc d'y revenir. Je citerai seulement ce fait qu'ici, au rebours de Tachkent, où le bazar forme un tout complet, et pour ainsi dire une cité dans la ville, il y a au moins cinquante bazars dans l'intérieur des murs et vingt au dehors. Chaque spécialité a son « time » ou bazar; et il s'y ajoute près de quarante caravansérais appartenant soit à l'Émir, soit aux vakoufs. Le bazar aux tapis est un des plus curieux à visiter; on y voit toutes les variétés du genre, depuis le feutre modeste du nomade jusqu'aux tissus les plus somptueux. Non loin de là se trouve le bazar le plus bruyant de la capitale, celui des chaudronniers, qui fabriquent les vases les plus divers en faisant un tintamarre effroyable.

Le principal article que la Boukharie exporte est son coton, dont la production, du reste, est très-irrégulière; il est inférieur au coton américain, principalement employé dans les filatures russes. L'exportation dépend des prix du coton américain, et varie considérablement. En seconde ligne viennent la soie filée et le « sarnak » (déchets de soie); — puis les peaux de mouton qu'on appelle chez nous astrakan, et qui sont connues ici sous le nom de « karakoul ».

En retour, les Boukhariotes, qui vendent les produits de leur pays à Nijni-Novgorod, achètent surtout des objets de manufacture russe. Le grand article d'importation, ce sont les cotonnades russes, fabriquées en

vue de l'Asie centrale, qui leur coûtent moins cher que celles de l'industrie locale; ensuite viennent les ustensiles en métal fabriqués en Russie, chaudières en fonte, samovars en cuivre, seaux en fer; tous les articles fabriqués à Toula, enfin le sucre blanc en pains raffiné, et des faïences.

Si des caravanes de marchandises russes font journellement leur entrée au bazar de Boukhara, il n'en arrive par contre que deux ou trois par mois de Méched ou de l'Afghanistan; ces dernières apportent du thé vert, des cotonnades en petite quantité, de la mousseline pour les turbans, etc. J'ai trouvé, non sans un certain plaisir, des marques de fabriques suisses sur des pièces de mousseline semblable, venues ici soit par la Perse, soit par les Indes. L'industrie lyonnaise est aussi représentée sur les bazars de la Boukharie par des étoffes en soie de couleurs très-voyantes que l'on appelle « frenghi ». La mode change aujourd'hui, elle veut des tissus à fond rose ou rouge, coupés par des bandes vertes de la largeur de deux doigts, et parsemés de bouquets de fleurs; ils sont adoptés par une classe élevée de fonctionnaires, précédant dans la hiérarchie les porteurs de khalats en cachemire.

Les chiffres que j'ai recueillis sur le commerce de Boukhara diffèrent tellement entre eux que je ne me risque pas à les donner, l'inak, sollicité par le prince de me fournir une statistique à cet égard, ayant refusé de satisfaire mon désir. L'exportation de la laine de chameau, des déchets de soie et des peaux de mouton, qui se fait aujourd'hui par l'entremise de Moscou, gagnera en importance dès que le consommateur européen aura lié avec l'Asie centrale des relations directes, qui lui permettront d'obtenir à meilleur compte ces produits dont le prix est si élevé aujourd'hui, par suite des nombreuses commissions prélevées par des intermédiaires inutiles.

Quant à l'importation de nos produits européens dans l'Asie centrale, elle ne jouera jamais un grand rôle, l'industrie russe suffisant amplement aux besoins de cette contrée; d'ailleurs, les droits d'entrée sont trop élevés et les crédits trop aléatoires pour permettre de grandes transactions.

Nulle part la mendicité ne s'impose plus brutalement qu'à Boukhara. En voulant nous soustraire aux derviches qui nous harcelaient dans les bazars, nous tombons sur un médressé, c'est-à-dire de Charybde en Scylla, car les édifices publics sont généralement assiégés par une bande de culs-de-jatte, de souffreteux, d'aveugles et d'idiots, qui se jettent sur le premier venu pour se disputer ensuite l'aumône qu'ils lui ont extorquée; une poignée de monnaie lancée dans cette foule donne lieu à de vraies batailles, dans lesquelles des gaillards sains et robustes n'ont pas honte d'arracher aux estropiés jusqu'à l'obole qu'ils croient avoir mise à l'abri

dans leur bouche. Ces scènes hideuses se renouvellent chaque fois qu'un personnage de distinction se présente.

Nous sommes finalement harassés de fatigue par toutes ces courses à travers des rues tortueuses et interminables; mais comme c'est notre unique jour de liberté, nous prenons notre courage à deux mains et ne rentrerons pas avant d'avoir visité le quartier des lépreux.

La lèpre existe en permanence dans toute l'Asie centrale, où il y a des villages entiers habités par les victimes de cette affreuse maladie; dans les villes, on les relègue dans un quartier spécial, où elles gîtent dans de misérables masures. L'aspect de ces repaires de la misère la plus repoussante défie toute description, et les horreurs que j'ai vues hantent encore mon imagination dans mes nuits d'insomnie.

A l'approche d'un visiteur, ces êtres, dont la figure n'a plus rien d'humain, sortent de leurs antres pour implorer sa pitié; les visages que l'on entrevoit sont tuméfiés ou couverts de l'horrible stigmate de la maladie : elle a ravagé ici le nez, là un œil, chez un autre la mâchoire, qui, comme dans un crâne, n'est plus recouverte d'aucun lambeau de lèvres. C'est hideux; Dante dans son Enfer n'a rien imaginé de semblable. Ces malheureux néanmoins atteignent parfois un âge très-avancé; ils se marient entre eux, ont des enfants, chez lesquels, chose curieuse, les germes de la maladie ne se développent souvent qu'après l'adolescence, mais qui, malgré leur état apparent de santé, ne pourront jamais sortir de la cité des lépreux, dont les abords sont sévèrement surveillés.

La lèpre s'attaquant même aux familles les plus aisées, il arrive que les parents, au risque de subir le châtiment sévère qui les attend, s'ils sont découverts, s'efforcent de dérober les malades au sort qui les attend; car dès que le bruit se répand qu'un nouveau cas vient de se produire, le malade est chassé de sa demeure et refoulé dans la cité des lépreux, où il est reçu avec joie par ses compagnons d'infortune.

A Boukhara, les vakoufs fournissent les vivres aux lépreux, et la charité publique les vêtements; dans les campagnes, ils mendient, et comme les gens en ont une frayeur mortelle, ils s'approprient les produits du sol; ils s'établissent, par exemple, sur un monceau de gerbes de blé; le propriétaire n'osera plus y toucher, et les rusés mendiants emporteront chez eux le fruit de cette réquisition originale.

Une autre épidémie dont on voit les traces sur bien des visages est la « maladie sarte », espèce de lèpre qui laisse des cicatrices profondes sur la peau, et qui se communique par un simple attouchement; puis la *richta,* un ver de plusieurs mètres de longueur dont l'embryon se trouve dans l'eau,

et qui, au dire des savants, se développe sous l'épiderme au bout de sept mois; un verre d'eau du Zéravchan suffit pour le donner. Je l'avais rapporté, il y a quinze ans, de Boukhara, et j'en avais été opéré à Milan; aussi suis-je payé pour connaître les ennuis qu'il procure, et prendre mes précautions en conséquence : depuis Orenbourg, pas une goutte d'eau n'a franchi mes lèvres; entre mes repas, je bois exclusivement du thé; à table, je ne fais usage que de vin. Le lait n'est même pas sûr, car souvent il est additionné d'eau. Il est également dangereux de se laver avec de l'eau non bouillie.

Pour charmer nos loisirs, Sa Hautesse nous envoie à différentes reprises son orchestre, ses clowns et son corps de ballet. On couvre alors la terrasse de l'ambassade de riches tapis : on y dresse des tentes meublées de nos fauteuils; vers neuf heures du soir, cette scène improvisée s'éclaire *a giorno,* au moyen de chandelles de suif, et l'orchestre, composé d'une dizaine de musiciens, commence un charivari assourdissant de guitares, de hautbois, de flûtes et de tambourins.

Nous écoutons un instant avec intérêt une espèce de guitare à trois cordes d'une puissante résonnance, ressemblant à une petite mandoline qui aurait une touche longue d'un mètre; les musiciens en tirent une mélodie d'une uniformité désespérante dont ils accompagnent leurs chansons, qu'ils crient d'une voix de fausset terrible plutôt qu'ils ne les chantent.

Pendant que les musiciens se reposent, les joueurs de tambourin, accroupis devant de grands brasiers, glapissent des chansons, en s'accompagnant en sourdine de leurs instruments qu'ils chauffent de temps en temps, probablement pour en augmenter la sonorité.

Le second acte de ces réjouissances est formé par l'entrée du ballet; les almées et les bayadères de l'Orient sont remplacées dans l'Asie centrale par le « batcha », qui représente la somme de toutes les réjouissances rêvées de l'habitant des oasis; pas une fête publique, pas une réunion solennelle sans batcha. C'est généralement un garçon de neuf à dix-huit ans, efféminé, parfois vraiment beau, caractérisé par deux longues mèches de cheveux qui s'échappent de dessous son bonnet; il chante, il improvise même, et avant tout il danse. Jadis c'était un « koul » ; aujourd'hui le batcha est la chose soit d'un homme de condition (l'Émir en pensionne une soixantaine), soit d'un entrepreneur qui se fait largement payer; il y a des localités, des villes qui en entretiennent une troupe, comme chez nous des acteurs. Il y a des batchas dont le nom est dans toutes les bouches, comme ceux de nos grands artistes, et leur apparition dans une fête donne lieu à une allégresse générale. Quand ils traversent à cheval les bazars,

c'est à qui les comblera de présents et de gracieux sourires; dans la vie publique, c'est lui qui représente l'élément féminin banni par le Coran. Parfois, pour ses danses, le batcha endosse le costume de la femme, et, ainsi vêtu, il fait naître des passions et des jalousies terribles qu'on a vues se terminer souvent par des querelles sanglantes et des coups de couteau; quand il danse et termine ses exercices chorégraphiques par un saut périlleux ou des pirouettes sur lui-même d'une rapidité vertigineuse, on

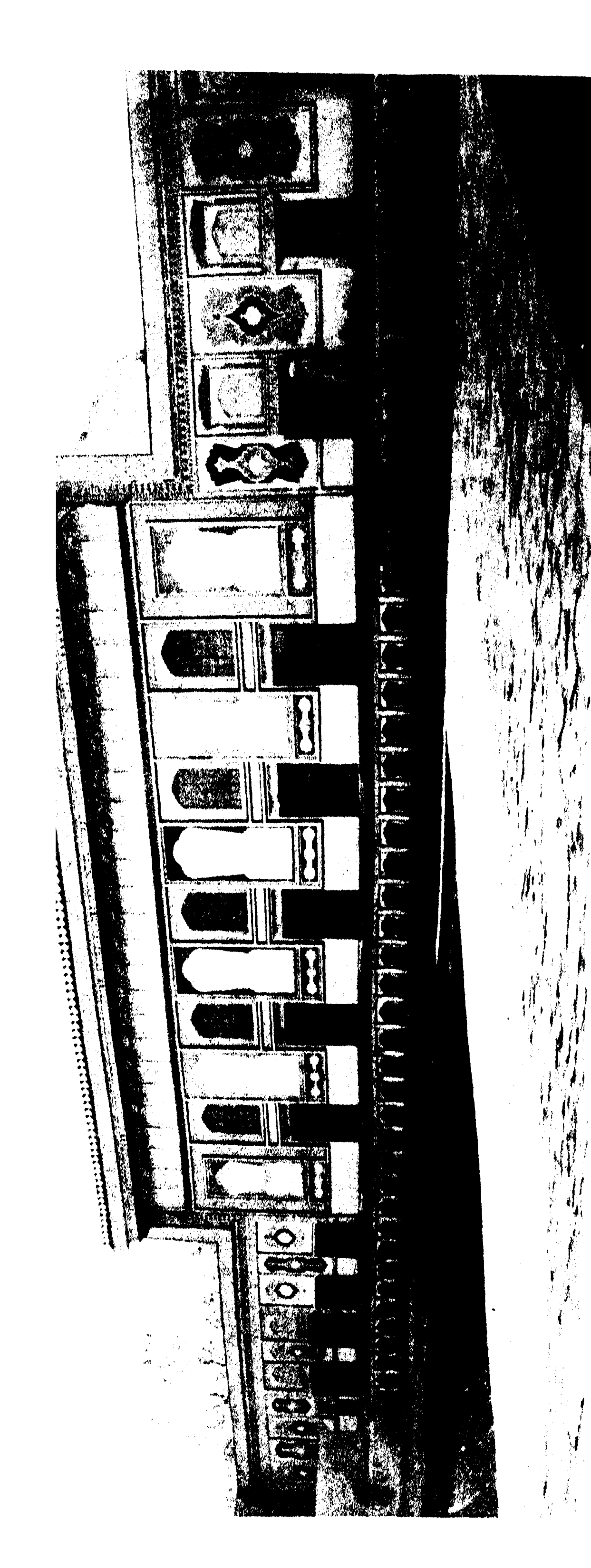


Batcha dansant.

voit les indigènes, si calmes, si sobres dans leurs mouvements, sortir de cette apathie pour se livrer à un enthousiasme frénétique.

Pour nous, ces danses et ces chants sont d'une ineptie complète; ce sont des marches rhythmées, des contorsions lascives, des dandinements accompagnés de roulements d'yeux, durant lesquels deux individus tiennent des chandelles à la hauteur du visage du batcha, pour que le public ne perde rien du jeu de sa physionomie. A en juger par l'impression produite sur les spectateurs indigènes, ce que nous voyons doit leur sembler admirable; quant à nous, nous ne sommes pas assez Orientaux pour saisir les nuances de cet exercice et apprécier le talent des danseurs.

Le spectacle que le public indigène nous donne nous intéresse bien



davantage. Quant aux clowns, les taloches et les grimaces leur sont aussi familières qu'aux nôtres.

AUDIENCE DE CONGÉ.

Le 27, nous avons été reçus en audience solennelle par le Tioura-djann (prince héritier); c'est un beau jeune homme de vingt-quatre ans, à barbe noire soyeuse, à l'œil intelligent, aux manières distinguées. L'accueil qu'il fait au prince est empreint d'une affectueuse politesse; cependant on devine chez lui quelque préoccupation. Envoyé par l'Émir au couronnement du Tzar, il a été très-cordialement reçu en Russie, et, intelligent comme il est, il a saisi très-vite ce qui différencie l'Occident de sa patrie, cette espèce d'île entourée d'un océan de sables que le gouvernement de l'Émir s'est efforcé si longtemps de tenir à l'abri du contact de la civilisation européenne. On l'a choyé et fêté, on l'a traité en héritier; son père en a-t-il été jaloux? je ne puis l'affirmer, mais il est certain qu'il est l'objet d'une espèce de défaveur depuis son retour. Se sentant entouré d'émissaires de l'Émir, il est resté simplement poli avec nous; en vrai prince asiatique, il s'est éloigné pour le repas qu'il nous a fait servir, et à la fin duquel les présents, toujours les mêmes, nous ont été remis. Puis il est revenu nous saluer, de ce même air de très-grand seigneur qu'il avait lors de notre présentation. De toute cette audience, ce qui nous a frappés le plus, c'était son costume d'une richesse fantastique, qui cadrait superbement avec sa mâle prestance. Coiffé d'un turban vert en cachemire, il portait un khalat en velours groseille, décoré de feuilles en or massif et bordé de perles fines.

Le lendemain, l'inak ou ministre du commerce, fils du Kouch-Bégui, l'homme qui aujourd'hui dirige les affaires, nous a reçus officiellement chez lui; la conversation a été très-animée; il s'est vivement intéressé aux détails que je lui ai donnés sur ma patrie, et il a surtout insisté, de son côté, sur le plaisir que son souverain avait éprouvé en apprenant qu'un étranger, venu de si loin, était dans sa capitale. Il m'a témoigné toute sa sympathie et m'a promis de prendre des mesures afin que mon voyage à travers les États de l'Émir soit entouré de toutes les facilités que le gouvernement pouvait me procurer.

Ici, comme chez son fils, le Beg de Karchi, les cadeaux ont été splendides : khalats magnifiques et chevaux richement harnachés. Je crois avoir déjà dit que le Kouch-Bégui avait été l'esclave de l'Émir; il est Persan

d'origine ; lui, son fils, son petit-fils et son arrière-petit-fils sont au service de l'Émir. C'est une chose assez rare que quatre générations de la même famille occupent à la fois de hautes positions dans un État ; j'en ai félicité l'inak, et je n'ai pas hésité à lui déclarer que c'était probablement le seul exemple au monde d'un fait pareil.

Le mardi 1er novembre, nous recevons la visite du confident de l'Émir, que nous voyons pour la première fois. C'est un simple « hadji », nommé Khodja-Ourak, et dont j'aurai l'occasion de parler plus tard. Il vient nous annoncer que nous serons appelés auprès de Sa Hautesse, et qu'à cette occasion, les hôtes étrangers qui désireront partir pourront prendre congé de l'Émir. Nous en éprouvons la plus vive satisfaction ; depuis trois semaines, nous étions en réalité prisonniers sans savoir quand nous pourrions reprendre notre voyage.

Le lendemain, en effet, à midi précis, la grande escorte d'honneur conduite par l'inak est venue nous prendre à l'hôtel de l'ambassade ; l'inak était accompagné par Khodja-Ourak ; il nous a dit que l'Émir est à *Cher-Baudine* (ou Chir-Baudane), sa résidence favorite, à trois verstes et demie de la ville. Nous nous mettons promptement en route pour ce palais ; de loin, nous apercevons un immense édifice à toit plat, au centre d'un grand jardin entouré d'une muraille de dix mètres de haut ; l'avenue, qui aboutit à la porte principale, est bordée des deux côtés d'arcades, sous lesquelles est logée la garde des Koulbachis, formant la haie à droite et à gauche de l'entrée. Nous passons ensuite devant le personnel de la cour, rangé en longue file. Ce sont d'abord les « Mirzabachis [1] » en khalats d' « adrass » (mi-soie, mi-coton), puis les « Dievazis » en khalats de « kanaous » (soie indigène), les « Karaoul-béguis » et les « Mirakhours », en khalats de soie française, les « Ichkagasis » (pages) en khalats de cachemire, les « Toksabaïs » en robes de velours, et enfin les « Parvanatchis », vêtus de « partcha » (drap d'or). Seuls, l'Inak, qui est Beg, et le hadji nous précèdent ; nous entrons dans une vaste cour dont le fond est occupé par un bâtiment à hautes fenêtres, devant lequel se trouve une terrasse en pierres de taille ; on y accède par des gradins formant un escalier qui s'étend sur toute la longueur de l'édifice ; entre le haut des fenêtres et la toiture, et entre toutes les fenêtres, est peinte une charmante décoration à fond rouge et bleu avec ornements en or. Nous pénétrons dans une salle de proportions énormes, dont l'un des côtés est occupé par des fenêtres allant du plancher au plafond. Au centre, l'Émir est assis sur son trône ; à une cer-

[1] Mirzabachi signifie « secrétaire en chef », selon Vambéry.

taine distance, à la gauche du trône, deux fauteuils attendent le prince de Wittgenstein et son aide de camp; le docteur et le second interprète ont chacun une chaise; à droite, aussi deux fauteuils ont été placés pour le colonel de Sermet et moi. Pas un meuble dans cette immense pièce, dont le sol est couvert de tapis *européens*. Chose singulière : tandis que chez nous on applique tous ses efforts à imiter les tapis d'Orient sans y réussir, ici, l'on trouve ces produits de notre industrie dans la salle du trône d'un souverain asiatique. Le plafond, d'un travail remarquable, est à grands caissons carrés, à fond bleu et ornementation rouge et or, avec grandes têtes de clous rondes en argent et en or.

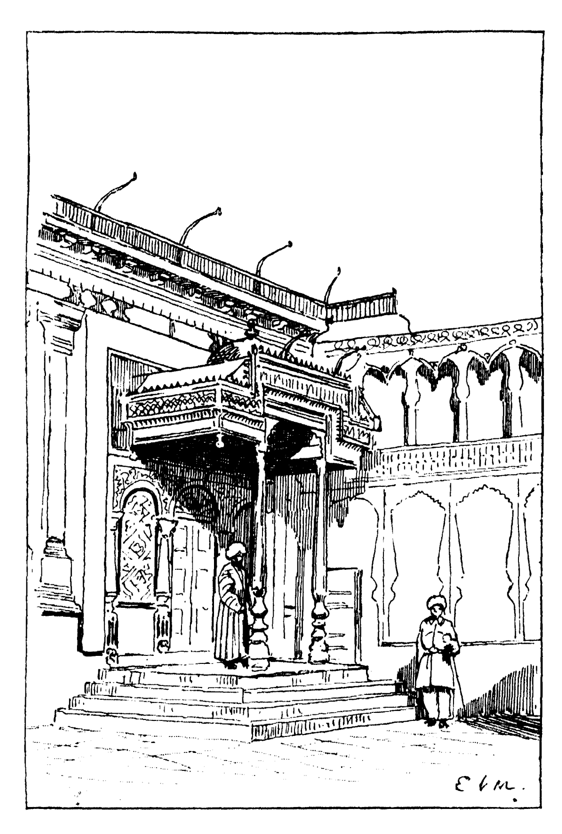
A tour de rôle, nous sommes admis à serrer la main de l'Émir, qui, cette fois, est vêtu d'un khalat de velours rouge, brodé de pierres précieuses. Son accueil est, comme la première fois, empreint d'une gracieuseté toute particulière; pendant que nous nous inclinons profondément, il nous demande si nous sommes satisfaits de notre séjour dans ses États : aussitôt après avoir pris place, le prince lui dit que les hôtes étrangers viennent se présenter devant Sa Hautesse pour lui demander l'autorisation de partir. Après le colonel de Sermet, je m'adresse à mon tour à l'Émir en lui disant que je suis le premier représentant de mon pays qui ait franchi les frontières de Boukhara, et que je raconterai à mes concitoyens l'hospitalité que j'ai reçue dans les États de l'Émir. J'ajoute que ma patrie a quelque analogie avec les États de Sa Hautesse. Les savants en Suisse, comme à Boukhara, sont nombreux, et longtemps les médressés suisses ont été réputés en Europe, comme ceux de Boukhara sont célèbres en Asie; je termine en remerciant l'Émir et en le priant de me permettre de poursuivre ma route. — L'Émir me répond que les hôtes sont les bienvenus dans ses États, qu'il est satisfait d'apprendre que je suis heureux de l'accueil dont j'ai été l'objet à Boukhara, et il ajoute : « Dis à ton souverain que j'ai été content qu'il t'ait envoyé, et porte-lui mes saluts; tu lui diras que tous ceux qu'il enverra seront aussi les bienvenus. »

Pour nous, l'audience d'adieu était terminée; nous nous levons pour nous incliner devant l'Émir, à qui, en prenant congé, je souhaite une longue vie pour le bonheur de ses sujets. L'ambassade russe est restée; nous sommes sortis à reculons en faisant les trois révérences d'usage.

Dans l'antichambre, nous avons été rejoints par le hadji, qui nous a conduits, à travers un dédale de cours, vers une aile du palais donnant sur les jardins. Au sortir d'un couloir sombre, nous nous sommes trouvés devant un portique en pierres sculptées surmonté d'un dôme peint en bleu, rouge et or, et de ce portique, dont les degrés élevés donnent sur une

vaste cour, nous avons eu sous les yeux un de ces tableaux qui ne sortent pas de la mémoire.

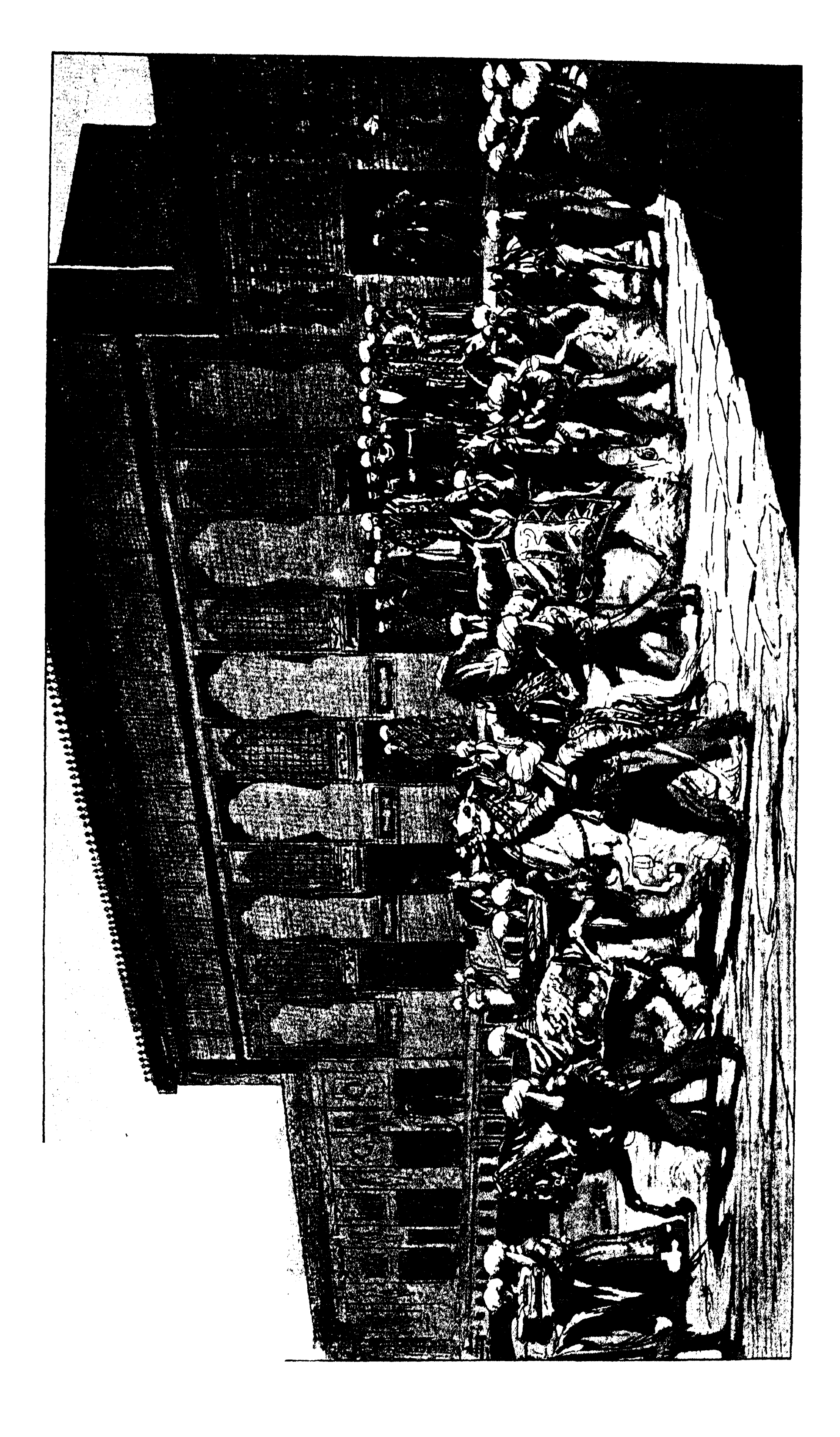
Cette cour est le bijou du palais féerique de Cher-Baudine. Elle est fermée au fond par un vaste bâtiment très-haut, quoique à un seul étage, devant lequel une colonnade artistement ciselée supporte une véranda. A droite et à gauche, de vastes appartements à grandes fenêtres; entre



Porte de Cher-Baudine.

les fenêtres, des niches à ornementation peintes des plus vives couleurs sur fond or; une de ces niches, fort grande, qui prend vue sur le jardin, forme une espèce de balcon à grillage en marbre travaillé à jour, véritable dentelle de pierre.

Hadji-Ourak, qui nous précède, nous fait ensuite traverser des appartements où nous foulons des tapis merveilleux de dimensions et de dessins. Sur les murs sont figurés de grands bouquets de fleurs sur un fond rouge, bleu et or; les plafonds sont en bois sculpté, à coffrets et arabesques argent et or. Mais pas un meuble; il n'y a partout que les quatre murs; aussi ces



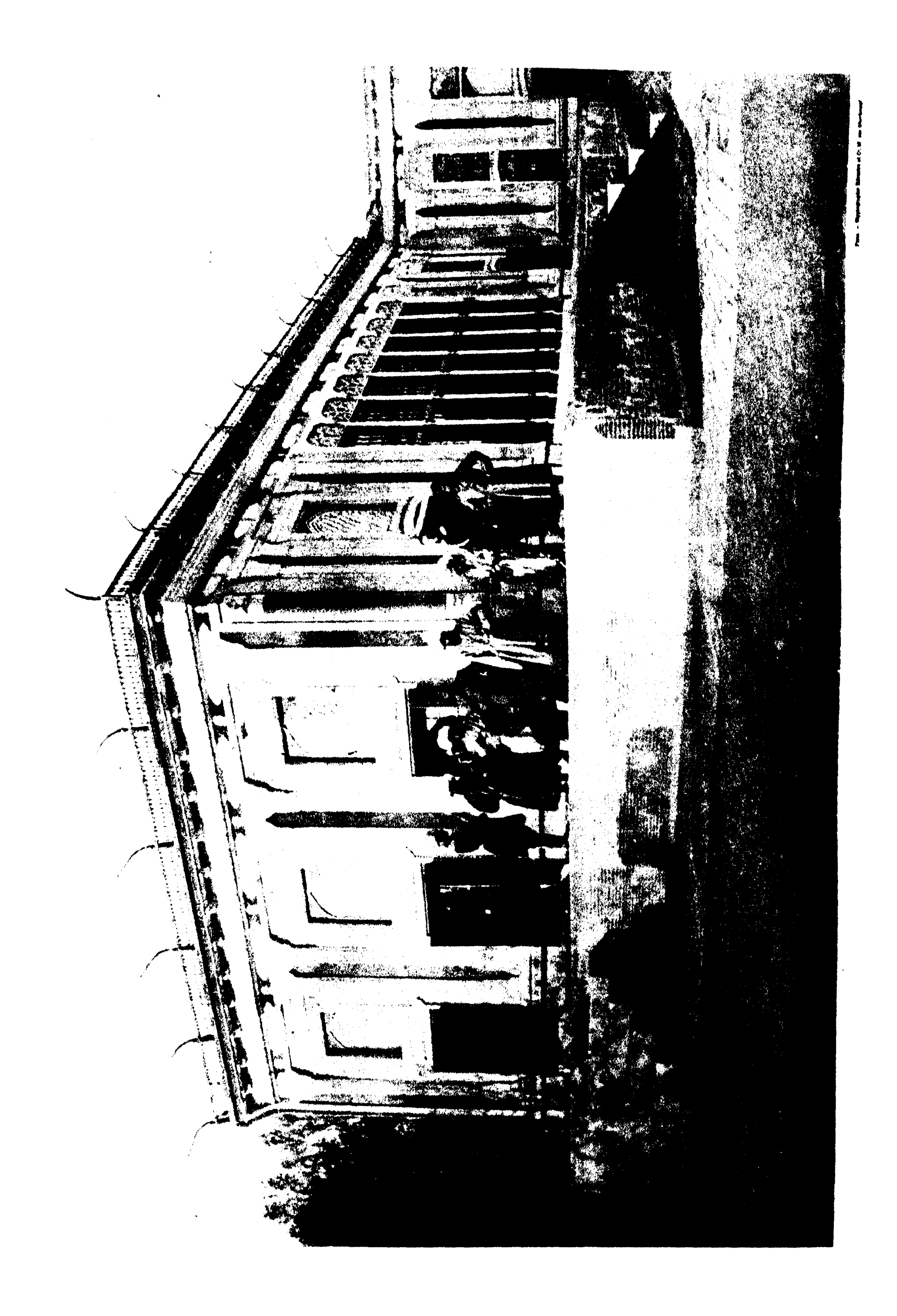
vastes pièces ont-elles un air de morne tristesse. Arrivés dans l'aile contiguë au parc, nous trouvons un dastarkhan magnifique servi à notre intention. Le hadji nous fait signe de prendre place, et alors seulement je découvre qu'il parle un peu le russe; il comprend ce que je lui dis en cette langue, et nous voilà bientôt lancés dans une conversation que je n'oublierai guère. Hadji-Aboul-Faïz-Khodja-Ourak me prouve nettement qu'il a parcouru le monde entier de l'Asie le sac sur le dos et le bâton à la main; il est allé trois fois à la Mecque, a habité cinq ans Stamboul. Il a traversé le Thibet, la Chine, tout l'Hindoustan, la Perse, l'Asie Mineure. Il connaît beaucoup de souverains; quand je lui dis qu'il devrait, lui si grand voyageur, visiter aussi mon pays, où je ferais en sorte de le recevoir d'une manière digne de son grand mérite, il répond, en me montrant sa barbe grise, que maintenant il est « assis » à côté de l'émir Hazret, qui veut bien entendre sa modeste voix, et que, comme son souverain, il aime à voir les étrangers. Il connaît en particulier très-bien la Perse et y a vu les amis que j'y possède.

Cette bonne causerie est brusquement interrompue par l'arrivée de l'ambassadeur et de sa suite; sur la figure du prince je lis aussitôt qu'il est content. En effet, l'audience d'aujourd'hui a été décisive, et l'Émir a enfin concédé le point capital des demandes que le prince était chargé de lui présenter : il a consenti à établir la ligne télégraphique de la frontière du Turkestan russe à Boukhara. Il faut connaître ce pays pour comprendre quelle victoire morale le général Tcherniaeff vient de remporter sur l'obstination et le fanatisme, grâce à cette concession qu'il considérait comme de la plus grande importance. Son nom restera attaché à cette première brèche faite à la muraille de Chine qui sépare les États de l'émir de Boukhara du monde civilisé.

La conception et la poursuite énergique de cette idée appartiennent au général, comme l'exécution en sera due au prince de Wittgenstein, qui a fait preuve en cette occasion de ce talent remarquable de diplomate que j'ai déjà signalé.

Tout le monde est donc joyeux aujourd'hui : le prince, de son succès; nous, du départ prochain, et la conversation était sur un pied de belle humeur quand arrivent des cadeaux plus riches encore que les précédents. Au moment où les chevaux envoyés par l'Émir défilent devant nous dans une cour splendide, le coup d'œil est si brillant que l'on se demande involontairement si tout cela ne serait pas un beau rêve.

Nous laissions libre carrière à notre admiration, quand l'inak survint pour nous inviter, de la part de l'Émir, à passer la nuit à Cher-Baudine et à ne rentrer que le lendemain dans la capitale. Passer la nuit sous le même

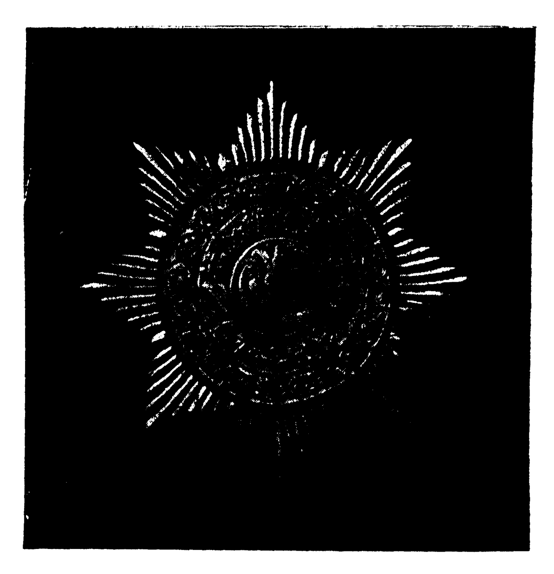


toit que l'Émir est le plus grand honneur qu'il puisse faire à un être humain : aucune ambassade n'en a été favorisée jusqu'à présent. Le prince accepte avec la dignité qui le distingue; quant à nous, qui ne sommes pas des diplomates, nous sentons nos figures s'allonger; il fait un froid de loup, et pas de poêles! Je suis en frac, sans pelisse, avec la perspective de coucher ainsi dans ces appartements dépourvus de lits et ouverts à tous les vents; mais il faut bien tâcher de faire bonne mine à mauvais jeu. Le colonel de Sermet et moi, nous nous mettons à battre la semelle en parcourant les allées de l'immense parc entouré de murs, et, au cours de cet exercice, mon compagnon me suggère l'idée que, attendu les mœurs du pays, nous pourrions bien avoir été pris au piége et ne pas voir le soleil du lendemain. Et sur ces belles réflexions nous rentrons, si ce n'est réchauffés, du moins résignés. Nous apprenons alors avec satisfaction que nos domestiques ont été expédiés à Boukhara pour chercher les objets nécessaires à notre bivouac. Sur ces entrefaites, la nuit est venue, et on nous engage à sortir sur le balcon, où une surprise nous attend.

La cour, les arbres, tout est illuminé avec des lampions de couleurs variées, et au fond du parc, qui se détache en noir sur l'horizon, la lune se lève brillante par une nuit superbe; le spectacle est vraiment magique; l'effet qu'il produit est grandiose, et nous restons muets d'admiration. Quels metteurs en scène que ces Orientaux!... On a apporté dans notre salle une quantité de *braseros;* le repas copieux qu'on nous sert contribue aussi à nous réchauffer, et nous mangeons intrépidement, narguant le soupçon d'empoisonnement collectif qu'une voix timide jette sur un bouillon vraiment exquis. La soirée se termine par un concert des musiciens de l'Émir et une représentation chorégraphique des batchas. Enfin chacun gagne l'appartement qui lui a été préparé. J'ai, pour ma part, une chambre à coucher dans laquelle on pourrait facilement faire manœuvrer une compagnie d'infanterie : huit portes, mais pas une fenêtre, et aucune de ces portes ne se ferme à clef; néanmoins, j'ai dormi comme un roi sous le toit de ce souverain dont un signe de mauvaise humeur eût pu faire tomber nos têtes.

Un vif désir m'avait, la veille, empoigné de prime abord : celui de pouvoir photographier cette demeure extraordinaire et à peu près invisible. Le prince m'avait dit de faire prendre à tout hasard mes appareils, et qu'il en parlerait le lendemain à Hadji-Ourak. A mon réveil, au point du jour, mon djiguite m'apporte tout le nécessaire. J'attends le lever du prince, qui paraît au moment où l'inak se présente de la part de l'Émir pour savoir comment nous avons passé la nuit. Je soumets l'idée à l'inak, en le priant d'obtenir l'autorisation. Au bout d'un quart d'heure, il revient : l'Émir

consentait, en me faisant dire qu'il désirait que les fonctionnaires de la cour fussent aussi mis à ma disposition. J'avais quatre glaces, qui toutes réussirent à merveille. Quelle joie! J'ai maintenant Cher-Baudine fixé à jamais sur mes plaques, et, avec ce merveilleux palais, tous les grands fonctionnaires de l'Émir, les personnages de la cour, les sarbazes et les membres de l'ambassade! C'était, ma foi, très-amusant de voir l'effroi des musulmans devant mon petit instrument; seuls le hadji et l'inak sont venus examiner sur la plaque dépolie l'image que j'allais fixer... J'étais déjà en train de réemballer mes engins, quand un messager de l'Émir vient

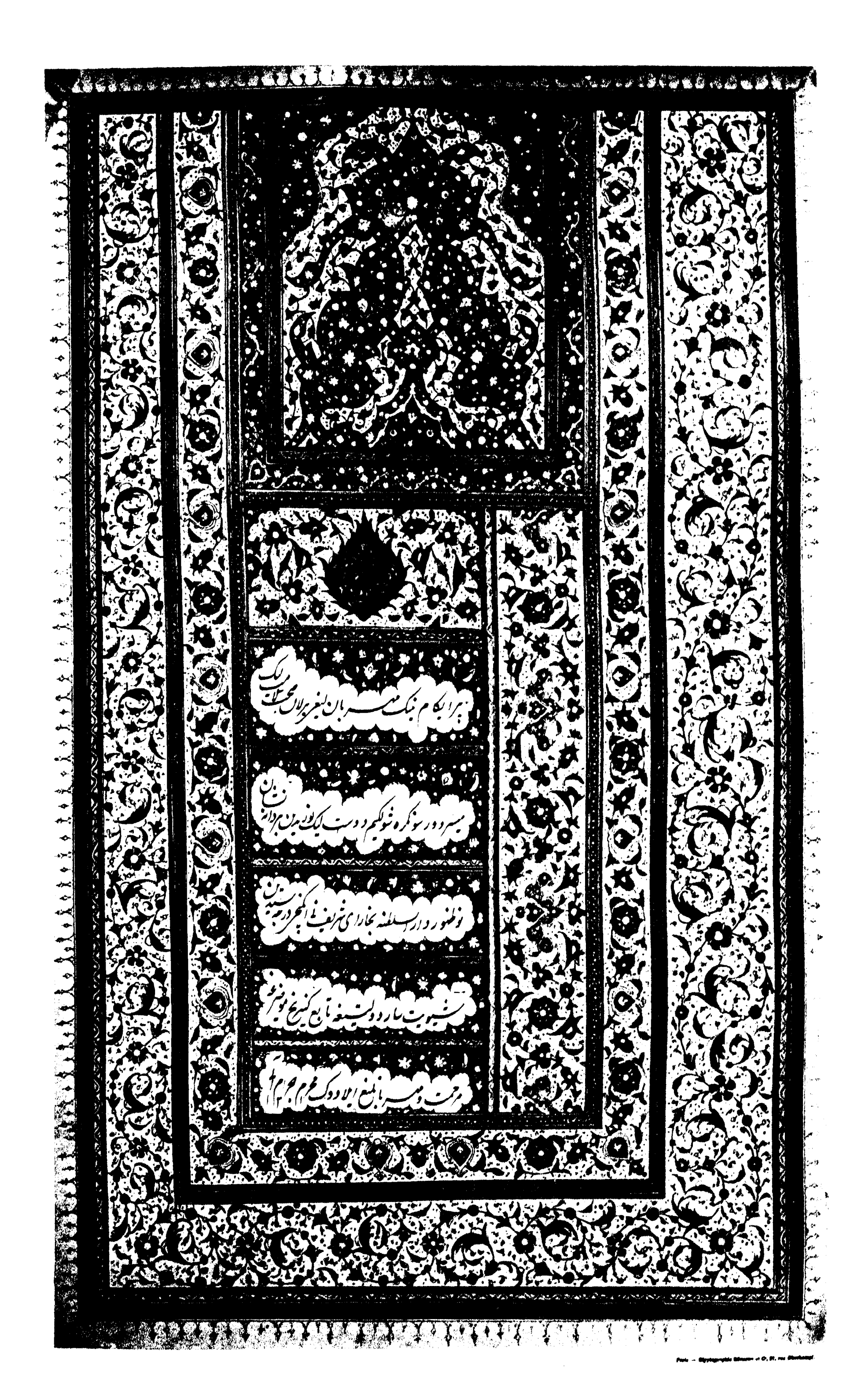


L'ÉTOILE DE BOUKHARA.

1277. Nichan dur es Sultanat Boukharaï Chérif. (Décoration de la Résidence de Boukhara la Noble.)

me prier de sa part de faire des photographies dans sa cour particulière et les appartements qu'il habite. Malheureusement, je n'avais plus de verres; il fallut perdre cette chance superbe et répondre qu'il m'était impossible de travailler. — Mais le prince proposa que je revinsse le lendemain pour exécuter les désirs de Sa Hautesse, ce qui fut fait.

Il était écrit que ce court séjour dans le palais d'été de l'Émir serait pour moi une série de surprises; la dernière et la plus grande m'était réservée pour le départ. Le prince avait demandé la permission de retourner à Boukhara; nous étions rassemblés dans le grand salon, quand Hadji-Ourak me remit, de la part de l'Émir, un souvenir de mon séjour dans sa capitale : c'était l'insigne de deuxième classe de l'Étoile de Boukhara, une plaque en or massif pesant près d'une livre et grande comme une soucoupe; cette



FIRMAN DE BOUKHARA.

décoration, très-originale, se place sur la poitrine. Je crois bien être le premier étranger qui la portera.

Voici le texte du firman de Boukhara qui accompagnait cette distinction :

« *Au nom de Dieu dont la majesté soit louée*[1].

« Moi qui ne tiens la santé et la prospérité que du Dieu unique, je proclame que, mû par un sentiment d'amitié et de bienveillance, j'ai octroyé dans ma clémence au Tioura Henri Moser, sujet suisse, la plaque de II[e] classe de notre ordre de la Résidence de Boukhara la Noble, créé récemment.

« Au mois de moharrem de l'année 1301.

« L'Émir SEID MOZAFFAR. »

1277, date du sceau.

Nous rentrons à Boukhara par une brillante journée d'hiver, tous de très-belle humeur, pour nous occuper de nos préparatifs de voyage, car le lendemain le baron de Sermet, cet aimable compagnon de route, va nous quitter pour retourner à Saint-Pétersbourg. Son départ va rompre le premier anneau de la chaîne qui avait réuni pour un temps trop court, au centre de l'Asie, une société charmante d'Européens qui jamais certainement ne se retrouveront tous ensemble.

Je suis retourné le lendemain à Cher-Baudine prendre quelques clichés, et à mon tour je vois l'heure de la séparation bien près de sonner pour moi. Je vais prendre congé du prince de Wittgenstein, de cet aimable grand seigneur qui a été la bonté même à mon égard : son nom demeurera attaché aux impressions de tout genre que j'emporte de ce voyage, et c'est avec un vif regret que je serre cette main amie, en faisant des vœux pour que l'occasion me permette de prouver à notre cher ambassadeur à Boukhara toute la reconnaissance que je lui garde.

Je vais donc quitter Boukhara-Chérif, cette ville si longtemps entourée d'une auréole mystérieuse, sur laquelle les récits du célèbre voyageur Vambéry ont jeté un jour si étrange qu'au lieu d'être satisfaite, la curiosité publique en a été plus puissamment excitée. J'ai relu à Boukhara même les pages émouvantes de son *Faux Derviche;* elles sont d'un maître; ses tableaux de mœurs sont d'une justesse et d'une vivacité merveilleuses; lors de mon passage à Téhéran, j'ai causé avec des hommes qui, il y a vingt ans, l'ont vu partir pour son aventureuse expédition. On savait parfaitement apprécier dans la capitale de la Perse les dangers auxquels il s'exposait, et l'admiration pour le courageux explorateur fut unanime. Il repoussa

[1] Traduction de M. A. Vambéry, professeur de langues orientales

toutes les offres d'argent qui lui furent faites, et je puis affirmer, pour l'avoir entendu répéter mainte fois, qu'il est parti sans ressources pécuniaires pour traverser l'Asie centrale en derviche mendiant. Il lui a fallu un courage vraiment héroïque pour vivre au milieu des populations fanatiques du Touran, où son incognito trahi eût immédiatement entraîné sa mort.

Les deux royaumes de Khiva et de Boukhara, grâce à leur situation intercontinentale, au milieu des déserts, ont conservé une ancienne civilisation tout iranienne et des mœurs qui nous reportent aux premiers temps de l'Islam. En lisant les relations de voyages faits en Perse aux seizième et dix-septième siècles, j'ai été frappé de la similitude des usages et des cérémonies en vigueur aujourd'hui dans ces États. La cour de Boukhara surtout est restée stationnaire; nous y trouvons une société édifiée directement sur les préceptes du Coran. Depuis la conquête arabe, les dynasties se sont succédé; les Timourides ont fait place aux Cheibanides, ceux-ci aux Astrakhanides, et ces derniers aux Manghites, qui occupent encore le trône; mais l'état social est resté identique. Aussi faut-il voir avec quel mépris le vrai Boukhariote traite ses frères musulmans qui se sont laissé envahir par la civilisation des Frenghis. Combien de temps cela durera-t-il encore? Il est facile de s'en rendre compte. L'influence du conquérant du Nord est puissante et rapide; et il se pourrait bien que je fusse un des derniers voyageurs conviés au « salem » des souverains de l'Asie centrale.

Les journaux nous racontent que le Khan de Khiva dilapide les impôts qui devraient être versés comme contribution de guerre dans les caisses du gouvernement du Tzar; ses sujets regardent d'un œil d'envie leurs voisins de la rive droite de l'Amou, payant moins de taxes qu'eux et vivant sous un régime qui ne les expose ni aux barbares exécutions du Khan, ni à l'exploitation de ses subordonnés. Si l'on joint à ces faits le projet de former un nouveau gouvernement russe, réunissant la province de l'Amou-Daria à la Transcaspie, un regard jeté sur la carte suffit à faire comprendre que la future capitale de ce gouvernement sera évidemment Khiva; la suppression de ce khanat, si peu indépendant d'ailleurs depuis les événements de 1873, n'est donc plus qu'une question de temps.

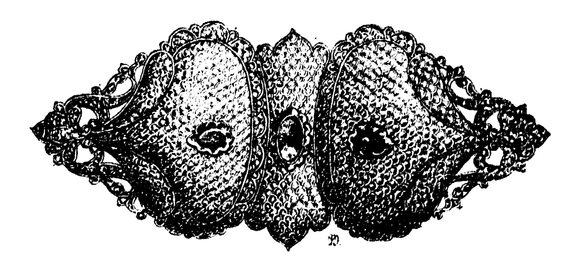
Et l'émir de Boukhara, si jaloux de ses prérogatives, qui a maintenu son autorité avec tant de ténacité, qui ne fait de concessions au gouvernement du Tzar que lorsqu'il y est contraint, que de changements se sont néanmoins produits chez lui!

Mozaffar-ed-Din, le protecteur de l'Islam, le grand savant musulman, qui en causant avec Vambéry, il y a vingt ans, reprochait au sultan de Roum (Constantinople) de se couper la barbe, de ne plus se coiffer du

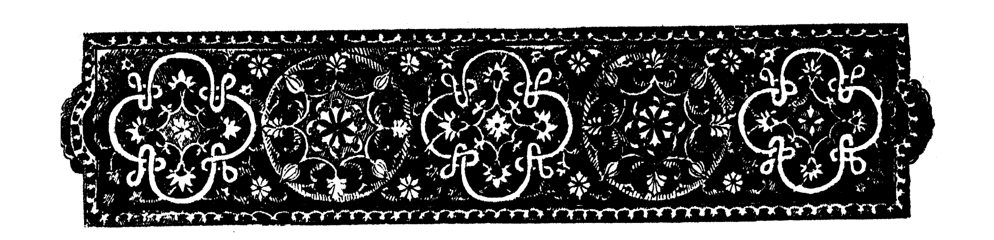
turban et de porter des habits de la forme de ceux des infidèles, qui fit périr un marchand boukhariote pour s'être vêtu d'une chemise en soie rapportée de la Russie, ce même Mozaffar porte aujourd'hui l'uniforme russe tout comme un bon *tchinovnik*.

Jadis l'Émir frémissait d'indignation au seul nom de chrétien; maintenant il possède un bureau de télégraphe qui fonctionne dans sa capitale grâce à ces mêmes chrétiens.

Assis sur son trône, les jambes ballantes, l'Émir fait songer à une marionnette, et de fait il ne se meut que par les fils tirés à Tachkent. Si ce n'était plus économique pour les finances de le conserver là, ce « karaoul » serait déjà médiatisé, comme son cousin Khoudayar du Kokan. Tôt ou tard, nous verrons aussi les reïs disparaître de Boukhara, et là où l'inak et le Kouch-Bégui distribuaient les chevaux et les khalats aux voyageurs étrangers que leur heur ou malheur conduisait dans ces parages, mes successeurs entendront les airs, si chers aux Slaves, de *Madame Angot* et de la *Belle Hélène*, joués à la table somptueuse d'un gouverneur russe. Et les Boukhariotes, qui au bazar crachaient encore à mon passage, pris d'une sainte horreur de ce voisinage d'un chien d'infidèle, mais qui loin de leurs mollahs se croisaient les mains sur le ventre, en disant : « Aman, aman », s'adonneront à l'eau-de-vie, au lieu de courir cinq fois par jour les mosquées. En attendant, je me félicite d'avoir revu Boukhara-Chérif, à laquelle se rattachent tant d'intéressants souvenirs dont les futurs voyageurs ne retrouveront peut-être plus les traces, quand aura disparu tout ce monde bariolé des vieux contes arabes.



Fermoir de ceinture.



CHAPITRE VII

DE BOUKHARA À L'AMOU-DARIA.

Adieux à l'ambassade. — Seul. — Nouveaux compagnons. — Comment voyage l'hôte de l'Émir. — Ensablement de la province de Karakoul. — Approche de l'hiver. — Les sables. — Course au chevreau. — Toursoum victorieux. — L'Amou-Daria. — Députations et dastarkhans. — Réception à Tchardjouï; on y est bien gardé. — Audience du Tioura-djann. — Succès photographiques. — Cadeaux princiers. — Tazis et faucons. — Impossibilité d'aller à Merv. — Dih-naou. — La peur des alamanes. — Autre pays, autre musique. — Inspection. — Il-Djik. — Le Beg grincheux. — Mesures de rigueur. — Embarquement.

Le 6 novembre, par une belle et froide matinée d'hiver, j'ai quitté les murs de Boukhara. Mes adieux à notre cher ambassadeur et à tous ses aimables compagnons ont été d'une tristesse mutuelle. On ne vit pas en vain des mois ensemble. « Au revoir, en Suisse! » m'a crié de loin le prince. Puisse-t-il en être ainsi!

En partant, l'Émir m'a donné une dernière marque de sympathie en m'envoyant l'inak et son confident Hadji-Ourak pour me souhaiter un bon voyage et me présenter mon nouveau mehmandar (maréchal des logis officiel), le mirza Mohammed-Ali, qui est chargé de m'accompagner jusqu'à Tchardjouï.

J'ai devant moi la campagne si vivante des environs de Boukhara; les « kichlaks » (villages) se suivent, les routes sont animées par des cavaliers, des arbas et de longues files de chameaux qui apportent chaque jour à la grande ville ce dont elle a besoin. Quelle différence avec le voyage précédent! Cette fois, je suis seul au milieu de gens qui, par devoir religieux, me haïssent, et que la crainte seule de l'Émir force à me respecter.

Seul! voilà le sentiment qui m'envahit; derrière moi, la civilisation, des

amis; devant moi, l'inconnu. Cet inconnu agit comme un charme irrésistible sur le voyageur, disons le mot, sur l'aventurier, car tous ceux qui ont mordu à cette existence en prennent peu ou prou le caractère; et s'ils ont, comme moi, passé des années sous le coup de ces émotions violentes, ils savent quel attrait funeste émane de cet « excitement » de dangers inattendus et de tribulations sans cesse renaissantes. A peine de retour dans ses pénates, le voyageur est repris de cette fièvre; et, en pleine jouissance d'un repos longtemps désiré, il souffre comme d'une nostalgie de la subite privation de ces violentes sensations dont il s'était fait un régime quotidien.

Il aurait dépendu de moi de m'adjoindre des compagnons, des domestiques européens. J'y aurais gagné sous plusieurs rapports, et entre autres au point de vue du confort, et cependant, de ma libre volonté, j'y ai renoncé. L'expérience m'avait bien souvent démontré que les compagnons joyeux du départ deviennent, au cours du voyage, d'intimes ennemis. Les privations, les fatigues aigrissent le caractère, des contestations journalières surgissent, la vie commune est bientôt un enfer, et les serviteurs européens que l'on s'est donnés se manifestent comme une charge intolérable. Voilà pourquoi j'avais fini par m'arrêter bien décidément à l'idée de voyager seul; sans doute ce système me donnait un surcroît de besogne matérielle, mais il me dispensait de discuter les mesures qui me semblaient nécessaires; j'étais le maître et, comme tel, seul responsable.

De là une réelle simplification dans l'organisation des marches, des haltes, des séjours, et cela en même temps avait l'avantage de me conserver entier ce prestige européen qui fait toute la force du voyageur abandonné à lui-même dans les régions si peu ou si étrangement civilisées que j'ai parcourues.

D'ailleurs, le *comment* de la politesse orientale séquestre, bon gré, mal gré, le voyageur; il voit peu, et chacun cherche à lui montrer le moins possible; rien que pour questionner, il faut une adresse infinie, car toute interrogation est regardée comme une infraction aux convenances. Aussi que de peine pour recueillir le moindre renseignement exact, et que de temps perdu pour vérifier la valeur d'une information quelconque! Ajoutez à cela ma passion pour la chasse, qui m'a pris bien des heures et me ramenait au campement harassé et peu propre à travailler.

Néanmoins, je suis arrivé à photographier par tous les temps et dans toutes sortes de circonstances, et même à développer mes plaques, ce que je faisais de nuit, sachant bien que les résultats des plaques non dévelop-

pées sont souvent fort précaires ; en outre, j'ai pu préparer taxidermiquement quelques curiosités zoologiques provenant de mes chasses.

Quant à quelques recherches spéciales qui auraient pu donner à ce voyage une valeur plus complète, j'ai dû y renoncer, certaines études préparatoires me faisant défaut, et le temps me manquant pour y suppléer. J'ai passé à côté de nombre d'énigmes bien intéressantes pourtant, et qui me faisaient regretter de n'être ni géologue ni archéologue ; mais j'ai collectionné quand même et opéré des fouilles dont, je l'espère, les résultats pourront servir à d'autres pour des travaux scientifiques plus sérieux. Néanmoins, je dois avouer que si le sentiment d'indépendance complète et de responsabilité personnelle entière a son énergique attrait, il s'associe forcément à des accès poignants de découragement, surtout quand les privations et les fatigues altèrent la santé ; l'idée de périr abandonné, sans avoir une main amie à serrer, sans laisser un souvenir après soi, jette des ombres funèbres sur maintes journées de l'homme aventureux qui, par sa propre volonté, s'est condamné à l'isolement.

En passant en revue ma petite caravane, je constatai que de tous ces compagnons qui allaient partager dorénavant mon existence, pas un ne m'était connu, et je me pris à regretter mon domestique Mohammed. Il savait par expérience quelle façon de vivre l'attendait ; mettant la main à n'importe quelle besogne, j'avais cru pouvoir en espérer autant de mes compagnons. Le système oriental, où chacun se fait servir par un subalterne, m'a toujours été odieux ; je réduisais donc mes escortes à leur plus simple expression, exigeant de chacun un service matériel sérieux et payant le travail suivant sa valeur. Mohammed s'était peu à peu relâché de ses bonnes habitudes : la crainte qu'inspire aux musulmans le pouvoir des souverains indigènes faisait de lui un interprète bredouillant et terrifié. Voilà pourquoi je l'avais renvoyé de Boukhara avec l'ambassadeur. J'étais sans valet de chambre et sans traducteur. En revanche, dans toute ma troupe, pas un homme que je n'eusse la faculté de chasser au premier acte d'insubordination.

Voici la composition de ma caravane : en avant, deux djiguites de l'Émir montés sur de maigres haridelles qui, bien qu'ayant l'air de s'abattre à tout moment, n'en font pas moins un service qu'aucun de nos chevaux ne supporterait ; puis le mehmandar Mohammed, Uzbeg d'une quarantaine d'années, maigre comme un clou, penché en avant sur sa monture, beau cheval de sang, couvert d'une chabraque dorée ; signalement : figure très-énergique, long nez en bec d'aigle, yeux noirs vifs et intelligents ; aussi

suis-je content du choix qu'on a fait. A une certaine distance du Mirza, je chevauchais sur mon petit ambleur kirghiz à tous crins, mais infatigable; j'avais adopté un costume joignant des avantages pratiques à la couleur pittoresque exigée par la situation. La coiffure y joue un grand rôle : le prince, connaissant l'Orient, m'a remis en partant un de ces kolpaks en astrakan frisé blanc que portent les aides de camp du Tzar : ce bonnet, haut de vingt-cinq centimètres, à fond rouge, orné de galons de général, complète d'excellente façon mon costume, composé d'un vêtement en peau de daim couleur naturelle, d'une chemise russe en soie rouge et de bottes molles. J'avais pris la selle indigène avec le grand coussin recouvert d'une housse brodée d'or; à la ceinture, j'ai mon couteau de chasse et le revolver indispensable; mon sabre, porté en sautoir, à la russe, est une belle lame du Khorassan dont le Karaoul-Bégui de Boukhara m'a fait cadeau au départ. Derrière moi marchent d'abord mon nouvel interprète, Mohammed-Salé, de Tachkent, un Sarte que je viens d'engager, et Toursoum-Bay, mon chef des djiguites, que le prince m'a donné en partant; c'est un homme de confiance à qui je me suis sincèrement attaché par la suite. Il est Kirghiz, noir comme un mulâtre, fort comme un ours, et monte admirablement à cheval; il est superbe avec son tchapane (khalat) rouge et son turban de même couleur. Ensuite viennent mes djiguites, des Uzbegs engagés à Boukhara, qui mènent mes trois chevaux de main et escortent les arbas où sont placés mes bagages.

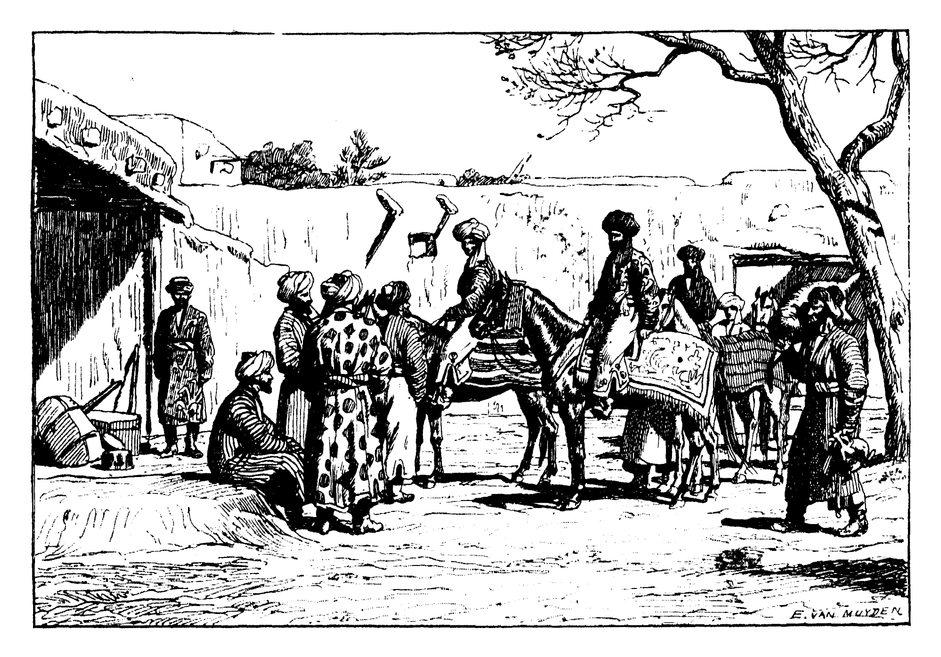
Mes gens sont armés de fusils à répétition Vetterli, dont je leur ai enseigné le maniement, et de revolvers; chacun porte une provision de cartouches. Mes armes à répétition ont contribué puissamment à mon prestige. A chaque station, lorsqu'elles étaient mises en faisceaux, personne n'osait y toucher; comme je chargeais les magasins quand je n'étais pas observé, j'étais précédé par le prestige d'armes merveilleuses à feu continu. Si mon cortége était moins considérable que celui de l'ambassadeur, il ne manquait cependant pas de couleur locale.

Mon premier sentiment de tristesse passé, je fais dire au mehmandar que j'ai à lui parler, et je m'aperçois bientôt que toutes les mesures sont prises; je n'aurai à m'occuper de rien; je voyage comme hôte de l'Émir, et sur toute la route les Begs sont prévenus de mon arrivée.

Notre première étape est Yaka-Tout, petit bazar à vingt verstes de Boukhara.

A mi-chemin de Chehri-Islam, ancienne forteresse en ruine, un beau vieillard vient à ma rencontre. C'est un aksakal envoyé par le Beg de Karakoul pour me souhaiter la bienvenue. Nous nous saluons; il décline

sa qualité d'envoyé en m'annonçant que le Beg, retenu auprès de l'Émir, regrette de ne pouvoir me faire les honneurs de sa maison, qu'il a chargé son frère de ce soin, et qu'il espère que je serai satisfait de la manière dont il a obéi aux ordres de l'Émir. En vue de Yaka-Tout, le frère du Beg lui-même vient au-devant de moi avec une brillante suite; c'est un beau jeune homme admirablement monté, à l'air affable; je lui serre la main avec plaisir, et nous continuons à échanger des politesses jusqu'à Yaka-Tout. Un caravansérai a été préparé pour me recevoir. Je trouve dans le réduit qui



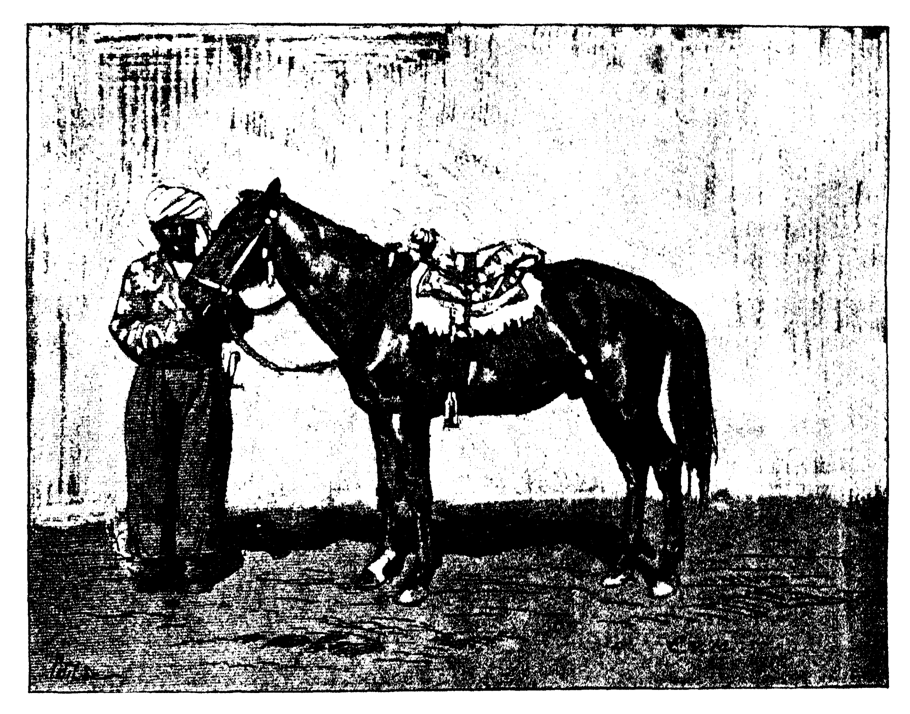
Mehmandar et escorte.

forme l'habitation une table servie avec le dastarkhan; on me soutient pour descendre de cheval, et j'entre, suivi du jeune Beg, dans cette pièce où, devant la longue table, il y a un seul fauteuil sur lequel je prends place la tête couverte; le Beg-djann s'agenouille à terre près de la porte, et me fait les questions d'usage sur la santé de l'Empereur et du général gouverneur; bref, je pose à mon tour pour un ambassadeur. Suit un long silence conforme à la coutume, puis j'autorise le jeune Beg à se retirer.

On dresse mon lit de voyage et ma table portative; mais il fait un froid de loup, mes doigts sont roides, et je renonce à écrire pour jouir en amateur du coup d'œil que j'ai devant moi. Dans la cour du caravansérai, mes chevaux, attachés, attendent l'orge qu'on va leur apporter; devant moi, le Beg et ses gens, accroupis sur leurs couvertures, font à la lueur du soleil

couchant la prière du soir ; au fond de la cour, les marmites avec le « plov » chauffent sur de grands feux.

Je me couche à neuf heures et ne me réveille qu'à l'aube. Alors on lève le camp ; tout ce qui a servi à mon confort est porté à dos de chevaux ; le fauteuil d'hier est attaché à la selle d'un des cavaliers de la suite du Beg ; d'autres portent les couvertures sur lesquelles ils se sont assis, et les grands chaudrons eux-mêmes, ficelés à droite et à gauche du cuisinier,



Cheval karabayr et djiguite.

également à cheval, donnent à mon escorte un aspect de camp de bohémiens en marche.

Le pays que nous traversons est en partie bien cultivé, mais par les grandes chaleurs l'eau y fait défaut. Par suite de l'extension de la culture sur le Zéravchan moyen, la province de Karakoul, la dernière arrosée par les eaux du fleuve, est très-mal desservie ; les canaux d'irrigation s'ensablent, et bon nombre d'habitants abandonnent leurs demeures pour chercher ailleurs un terrain plus fertile. Jadis, lorsque le Zéravchan coulait en entier dans la Boukharie, un fait semblable n'aurait jamais pu se produire, car l'administration des ariks veillait partout à une juste répartition des eaux. Aujourd'hui, les cultivateurs du cours inférieur du Zéravchan ne

peuvent adresser leurs plaintes qu'à l'Émir, qui les transmet périodiquement aux autorités de Samarcande ; l'état actuel des choses prouve l'inefficacité de ces réclamations.

L'agriculture se développant considérablement dans la province russe, les terres y exigent une plus grande masse d'eau que par le passé, et cela naturellement aux dépens de la province de Karakoul, condamnée à un ensablement lent, progressif et certain. Des députations d'agriculteurs, leurs Begs à leur tête, m'ont supplié d'intercéder en leur faveur; j'ai dû leur répondre que mon influence manquait de poïds dans une aussi grave question.

La petite ville de Karakoul, chef-lieu de la province, avec une citadelle qu'habite le Beg, se ressent visiblement de la diminution progressive des eaux : c'est un pauvre amas de tristes masures; les rues sont étroites et sales, et c'est un misérable bazar que nous traversons pour entrer dans la citadelle. L'habitation du Beg a été préparée pour moi; j'y passe la nuit dans une pièce ouverte à tous les vents; le thermomètre marque dans ma chambre quatre degrés au-dessous de zéro ; aussi je m'enveloppe dans mes fourrures sans me dévêtir.

Pendant la nuit, une estafette du Tioura-djann, Beg de Tchardjouï, est arrivée; je la reçois après mon déjeuner. C'est un Yessaoul-Bachi porteur du bâton rouge, qui vient de la part de son maître me souhaiter la bienvenue. Je le renvoie après lui avoir fait remettre, selon l'usage, le *tchapane* (khalat) en soie, et il va annoncer mon arrivée.

Accompagné toujours du jeune Beg de Karakoul, je quitte la ville pour faire une forte étape de trente verstes qui me mène à la frontière de la province, à Karoumboï. J'ai vivement ressenti le froid durant cette matinée, et j'aurais beaucoup donné pour pouvoir courir un peu à côté de mon cheval afin de réchauffer mes pieds glacés; mais dignité oblige : j'aurais manqué entièrement aux usages, et j'ai fini par me résigner en voyant mon compagnon, le jeune Beg, grelotter silencieusement tout comme moi. Là, ainsi que dans les stations précédentes, le dastarkhan était servi; il m'attendait dans une pièce humide et froide : le long silence de commande finissant par m'ennuyer, je donnai l'ordre de porter les tapis et mon repas dans un coin abrité du caravansérai, où je m'installai sur une jolie terrasse.

Ici, les terres cultivées cessent; nous allons entrer dans les sables mouvants qui gagnent chaque année sur la terre labourée. Le jeune Beg vient prendre congé de moi : c'est, d'ailleurs, le point où se termine la province que gouverne son frère. Je lui fais remettre un khalat en brocart russe, qu'il revêt en portant en signe de reconnaissance la main droite sur son

cœur; puis il tourne bride et disparait avec sa suite dans un nuage de poussière. Le temps s'est un peu réchauffé. Notre caravane est de nouveau réduite à mes serviteurs, au Mehmandar et à ses djiguites. Autour de nous, nous ne voyons que des ruines d'habitations abandonnées, quelques maigres champs et quelques moutons de la race célèbre de Karakoul, qui donne les meilleures fourrures, connues chez nous sous le nom de fourrure d'Astrakan; ce sont, en général, des moutons noirs, de petite taille, à la laine très-frisée, et dont la chair est inférieure à celle des moutons des Kirghiz.

Sur les confins des terres labourées, nous apercevons une grande assemblée de cavaliers : un riche Karakalpak fête la naissance d'un fils, et il a convié tous les environs à une « tomacha », qui ici est toujours accompagnée de la *baïga* nationale (course au chevreau). Je fais demander à mon Mehmandar si je puis prendre part à cette réjouissance; il envoie un de ses djiguites, et l'amphitryon en personne vient me souhaiter la bienvenue. Je vois courir pour la première fois des Turcomans, et j'avoue que jamais auparavant je n'avais vu manier le cheval avec plus d'adresse. Le terrain, très-accidenté, était sillonné par de petits monticules de sable et des ravines, traces d'une ancienne irrigation. Une centaine de cavaliers prenaient part à la course, montés sur des chevaux de toutes races, parmi lesquels prédominait le cheval turcoman, à l'encolure fine et aux membres grêles.

J'ai l'honneur de voir lancer devant moi un chevreau égorgé, auquel on a coupé les membres à la hauteur des genoux : au moment où il touche terre, tous se précipitent vers l'endroit où il est tombé, et une bagarre s'engage. Les cavaliers se heurtent et se poussent; ceux qui sont près du chevreau sont inclinés sur leurs selles de manière à toucher la terre de la main, chacun tâchant d'attirer la bête à lui. Un vigoureux gaillard réussit enfin à la saisir; mais un second la lui arrache, un troisième s'en empare et fuit en pleine carrière, tenant le chevreau par une patte de derrière. Alors toute la colonne se met à la poursuite du fuyard, qui est rejoint et bousculé; un autre prend les devants en emportant l'animal. Cette course échevelée s'effectue en tournant autour de l'amphitryon ou du plus grand personnage présent, car le chevreau n'est gagné que par celui qui réussit à le jeter aux pieds de ce personnage. Un petit cavalier turcoman, monté sur un grand bai brun, distance enfin les autres; il arrive bride abattue de mon côté, renverse presque son cheval en l'arrêtant franc sur place, tout près de moi, et jette le chevreau à mes pieds.

En pareille circonstance l'usage est de donner une récompense; comme j'ai une bonne provision de khalats avec moi, provenant des cadeaux de

Boukhara, je fais aussitôt remettre un beau tchapane au vainqueur. Mon étalon turcoman, qui connaît la baïga, se démène à tout rompre. Toursoum-Bay, mon Kirghiz, qui le monte, n'en faisant plus façon, vient me supplier de le laisser courir. « Va, lui dis-je, si tu reviens sans le chevreau, je te chasse; si tu le rapportes, tu auras un tchapane de soie. » Cette fois, je suis intéressé moi-même à la baïga; si mon cheval gagne la course, c'est une chose dont on parlera jusqu'à Boukhara; sinon, c'est un échec qui compromet ma dignité. En tout cas, c'est risqué, et à la figure du Mehmandar je vois qu'il n'est pas content.

Dans la bagarre qui précède le jeu, mon étalon est presque renversé; mais dans la course qui suit, je le vois franchir avec facilité un large arik. Je reprends courage en le voyant distancer la masse et disputer le chevreau au cavalier qui tout à l'heure a remporté le prix, et qui cette fois monte un cheval gris. La course, qui décrit un demi-cercle devant nos yeux, est superbe. Les cavaliers sont côte à côte. Je vois Toursoum-Bay se pencher sur la selle et, de la main droite, empoigner le chevreau. Une lutte formidable s'engage; un nuage de poussière nous dérobe la fin du combat. Mais je distingue un cavalier qui a roulé dans le sable avec son cheval, et je me demande si ce serait mon Kirghiz et sa monture; il n'en est heureusement rien, et mon brave djiguite, tout fier de son succès, accourt jeter à mes pieds son trophée et recevoir le prix qu'il a bien mérité.

Je serais resté là longtemps encore, si mon Mirza n'était venu m'annoncer qu'il fallait partir. Nous entrons dans les hautes collines, et il ne faut pas que la nuit nous surprenne dans ce dédale de sables mouvants, à travers lequel la route est fort difficile à reconnaître, et qui ressemble à une mer houleuse dont les vagues gigantesques auraient été brusquement solidifiées. Je suis resté huit heures en selle aujourd'hui, et je suis tout étonné de voir que je ne suis pas fatigué. Nous apercevons un groupe de cavaliers venant à notre rencontre : c'est le second envoyé du Tioura-djann, cette fois un Dievazy, rang plus élevé que celui du précédent. En vue de Parab, notre station pour la nuit, survient enfin le troisième délégué; c'est un Karaoul-Bégui, très-grand seigneur et très-cérémonieux, qui m'assure que son jeune maître aime les étrangers et se fera un honneur de recevoir, suivant son mérite, celui que l'Émir lui envoie.

Je quitte Parab de bonne heure, précédé et suivi d'une escorte nombreuse faisant partie de la cour du Tioura-djann. Ici nous rentrons dans les terres fertiles, arrosées par les eaux de l'Amou-Daria; de beaux moutons et du bétail donnent un air d'aisance aux fermes qu'ils entourent; les maisons sont construites avec soin; le contraste est très-grand avec la tristesse



COURSE AU CHEVREAU.

de cette province de Karakoul que nous venons de quitter. Hier, nous avons fait soixante-quatre verstes à cheval, et nos chevaux ne s'en ressentent guère; mon étalon a senti la baïga, aussi est-il gai comme un poulain; j'ai grand'peine à en venir à bout, et je commence à tenir pour vrai que les Turcomans font deux cents verstes par jour pendant leurs *alamanes* (razzias). Enfin, nous voyons une longue ligne sombre devant nous : c'est l'Amou-Daria, ce grand fleuve dont on m'a tant parlé et qui m'intéresse si vivement. En amont, sur la rive droite, une longue chaîne de collines peu élevées; le reste du rivage plat, comme les abords du Sir; la berge nue, sans végétation, sauf quelques roseaux. Aux grandes eaux, le fleuve déborde de tous les côtés; les deux bras que nous allons traverser se confondent alors pour former une vaste nappe d'eau, et il faut presque une journée pour la franchir dans cette saison.

Nous mettons pied à terre au bord du rivage, où une hutte en roseaux est construite pour me recevoir; il y a une heure à peine qu'on m'a servi le copieux repas imposé par l'hospitalité du pays, et je retrouve un festin analogue qui m'attend. Je fais semblant de manger pour éloigner les fonctionnaires du Tioura-djann, et je vais, dès qu'ils ont tourné le dos, voir embarquer les chevaux. Les *kaïouks* qui vont les recevoir sont des bateaux plats, construits en madriers grossiers et mal joints; ils prennent beaucoup d'eau; la quille est relevée à l'avant et à l'arrière. L'embarquement se fait sans accident, bien qu'il n'y ait ni planche ni pont, et qu'entre la berge et la barque il y ait place pour qu'un cheval se casse les jambes; quand l'animal refuse de sauter dans la barque, deux hommes se donnant la main le saisissent derrière la croupe et le poussent jusqu'à ce qu'il se décide à faire le saut. Mon étalon, le plus nerveux cheval que je connaisse, saute comme un mouton. On entasse ainsi vingt-sept chevaux sur deux barques. A l'arrière de la plus grande, on m'a préparé des tapis et des coussins, et nous voilà voguant sur ce fleuve qui fut l'ancien Oxus, et dont les eaux ressemblent à une purée de pois. Le passage des deux bras, avec l'embarquement et le débarquement, nous prennent environ trois heures; vers midi, enfin, nous approchons de la rive gauche. Là une grande cavalcade nous attend, et mon Mehmandar m'annonce que c'est le Divan-Bégui du Tioura-djann, son premier ministre, qui vient en personne me recevoir et m'escorter dans la capitale. Le Divan-Bégui est « Pervanatchi » à robe d'or, grand fonctionnaire de la cour; aussi, dès que nous abordons le rivage, je me lève dans la barque, en même temps que le Divan-Bégui met pied à terre.

C'est un vieil Uzbeg qui vient, en branlant la tête, me serrer la main et

me faire à peu près le même discours de bienvenue que ses prédécesseurs. Ici, comme en toute rencontre semblable, le dastarkhan et le repas sont préparés sous une tente en soie, avec le fauteuil unique qui me devance depuis Boukhara. Comme c'est le troisième repas depuis quatre heures que je suis en marche, je continue à faire semblant de manger; puis nous nous dirigeons vers la ville de Tchardjouï, dont nous voyons devant nous les murs crénelés. Pendant la route, le Divan-Bégui m'explique que toute cette culture que j'admire autour de moi doit son origine aux canaux que l'Émir Mozaffar a fait creuser. Il y a trente ans, il n'existait là que la citadelle comme avant-poste contre les alamanes des Turcomans.

A mi-chemin, entre le fleuve et la ville, une dernière cavalcade nous rejoint : nouvel arrêt. Le Mehmandar me présente les arrivants : ce sont d'abord le favori du Tioura-djann, un Persan, beau jeune homme de dix-huit à vingt ans, vrai dandy boukhariote, montant un cheval alezan doré, couvert de pierreries; puis l'officier de bouche et le cuisinier, non moins brillants que leur compagnon.

Après les salutations d'usage, notre cortége se met en route; je compte soixante-trois cavaliers; la population est rassemblée devant les portes de la ville, et toutes les têtes s'inclinent à notre passage.

Près du mur d'enceinte, le Tioura-djann a fait préparer une habitation pour moi : c'est un jardin avec grande cour intérieure, sur laquelle donnent les appartements, précédés d'une terrasse qui porte une belle tente en soie multicolore; sous cette tente, mon fauteuil... et l'inévitable dastarkhan. Je m'assieds la tête couverte, et cette fois tous les fonctionnaires de la cour s'assoient le long de la tente. Long silence; enfin, suffisamment recueilli, le Divan-Bégui, étant le plus élevé en rang, prend la parole pour les harangues d'usage, suivies de ma réponse de style tout oriental, ce que je termine en exprimant mon désir de voir le prince.

Puis je me lève; sur quoi toute la suite sort en s'inclinant, le Divan-Bégui le dernier. Ma toilette faite, je donne audience au Karaoul-Bégui que le Tioura-djann a chargé de me servir de Mehmandar, et qui, à son tour, me présente la maison attachée à ma personne pendant mon séjour à Tchardjouï; c'est une légion de serviteurs dont la vue me donne un moment de mélancolie, car je songe au paquet de khalats que cela va me coûter.

Ma maison civile une fois présentée, je vais passer en revue la compagnie de sarbazes que le Tioura-djann envoie pour le service de garde; elle est sous les ordres d'un officier ayant rang de colonel qui vient faire son rapport; je passe devant les rangs comme au bon vieux temps où je commandais mon escadron de cavalerie. Le reste de la journée se passe à

déballer nos colis et à prendre des arrangements pour la continuation du voyage.

Ma venue à Tchardjouï est décidément une grande *tomacha;* la cour sur laquelle donne mon appartement ne désemplit pas; j'écris, je mange entouré d'un cercle de spectateurs silencieux, qui suivent tous mes mouvements, comme ceux d'une bête curieuse. Les sous-officiers de ma garde, armés de longs bâtons, insignes de leur charge, les maintiennent à distance : contemplation muette à laquelle on finit par s'habituer et qui n'empêche nullement de vaquer à ses occupations.

Le soir, cette foule s'accroît encore. J'ai, par faveur spéciale du prince, une série de *batchas,* dont il semble fort amateur et dont il tient un stock, comme je m'en suis aperçu; tous les soirs, pendant mon séjour, j'ai été ennuyé de cette réjouissance nationale, dans laquelle les danseurs changent, sans que les danses varient jamais.

La fête continuant et le bruit assourdissant des tambourins m'empêchant de dormir, je vais, par un beau clair de lune, m'établir sur ma terrasse. Je jette un coup d'œil autour de moi : je vois avec étonnement une ombre, à demi cachée, derrière une branche d'arbre tout près de mon habitation. Naturellement, je vais, le revolver à la main, éclaircir ce mystère et je constate avec stupéfaction que c'est un guerrier de mon piquet qui a choisi ce belvédère très-probablement pour surveiller mes mouvements. Il n'était pas seul de son espèce, j'en découvre un second dans une niche; quant au troisième, il s'est posté dans un local intime, dont la lucarne, ménagée dans la porte, donne sur ma terrasse. Ma ronde terminée, je vais me coucher, convaincu qu'on est bien gardé à Tchardjouï.

Le 10 novembre, à dix heures du matin, accompagné du Divan-Bégui et d'une suite brillante, je suis conduit à travers la ville et le joli petit bazar de Tchardjouï, à une grande porte, à ferrures massives, qui donne accès à la partie de la citadelle où sont situées les casernes. La garnison formant un carré dont l'intérieur est vide, est rassemblée sur une vaste place; dès que notre cortége débouche, les tambours battent aux champs, la musique joue la marche d'honneur, et les soldats présentent les armes. J'avance seul à cheval, ma suite ayant mis pied à terre, et je passe devant les rangs en saluant; arrivé au centre, je descends de cheval à mon tour et je quitte mon paletot pour aller à la rencontre du Toksabaï commandant les troupes : c'est un Persan, qui vient à moi en disant :

« Je suis le *koul* (esclave) de l'Émir; sois le bienvenu, toi que notre souverain nous envoie comme hôte. Je suis chargé de te conduire auprès de mon jeune maître qui t'attend. » Le carré des soldats s'étant alors ou-

vert, nous nous avançons vers la citadelle intérieure, dont la porte principale est surmontée d'une grande tour avec mâchicoulis.

Le chemin donnant accès au palais intérieur est en pente très-roide, en partie voûté ; tous les fonctionnaires sont rangés des deux côtés ; j'estime à deux cents le nombre de ces dignitaires.

A mesure que nous approchons du sommet de la montagne formant le réduit de la citadelle, les costumes deviennent plus riches ; au sommet, dans une vaste cour dallée, ce sont des personnages à robe d'or. A côté



Garde des sarbazes à Tchardjouï.

de moi marchent le Toksabaï et le Divan-Bégui ; derrière moi, mon interprète et le Mehmandar de Boukhara. Je suis en grande tenue avec toutes mes décorations et coiffé du casque blanc. Après avoir traversé la cour, nous entrons dans une vaste antichambre à colonnades donnant accès à une petite pièce munie de plusieurs portes et tapissée de papiers peints ; dès que je me présente dans cette pièce, du côté opposé, le Tioura-djann s'avance de manière à faire précisément autant de chemin que moi ; je salue, et il me tend la main en me faisant signe de prendre place sur un fauteuil semblable à celui sur lequel il va s'asseoir lui-même ; le Divan-Bégui et le Toksabaï ainsi que mon drogman se tiennent debout : un long silence se fait, puis le Tioura-djann me demande si, suivant les ordres qu'il a donnés, j'ai été reçu dans sa province avec les honneurs qui me sont dus. Je réponds

en remerciant, et il s'établit une conversation d'une demi-heure dans laquelle le prince me demande beaucoup de renseignements sur mon pays. Il a été affable, prévenant, et m'a témoigné plusieurs fois le désir de me voir prolonger mon séjour, me disant que ce serait l'occasion de réjouissances publiques. Il est, lui aussi, amateur de courses de chevaux, et me promet de convoquer les Turcomans, si je restais quelque temps son hôte. Je le prie de me laisser partir le plus tôt possible : j'ai une longue route devant moi, et je crains la mauvaise saison qui s'approche à grands pas. Le prince me promet alors de prendre des mesures pour que mon voyage se fasse le plus confortablement possible, et m'engage à revenir le voir avant mon départ. L'audience est terminée.

En quittant le palais, depuis la porte de la citadelle, le coup d'œil était superbe; à nos pieds la ville, au fond les jardins qui l'entourent et le fleuve ; au-dessous, un bel échantillon de l'originale armée boukhare, cinq cents sarbazes de l'Émir en rouge et autant de soldats du Tioura-djann en blanc ; enfin, une masse de peuple rassemblée pour voir le *Frenghi*.

Le désir me vint aussitôt de fixer ce souvenir par une photographie. Rentré dans ma demeure, j'en fis la demande au Divan-Bégui, qui promit de la soumettre au prince.

Le lendemain, après mon lever, on m'annonce que le Tioura-djann envoie le cadeaux; c'est le fils du Divan-Bégui qui est chargé de les remettre; ce sont dix tchapanes d'honneur et un cheval harnaché; la bête que le prince m'envoie est un superbe karabayr-turcoman, comme mon étalon, mais plus vigoureux; la bride est d'or, semée de turquoises; la chabraque, en velours rouge et vert, pailletée d'or. Combien les cadeaux que j'ai envoyés hier font piètre figure en comparaison de la richesse de ceux-ci! C'étaient une carabine à répétition, une selle avec harnais anglais, une lunette d'approche, des colliers de corail et divers joujoux que les Boukhares aiment beaucoup, comme des souris marchant par un mouvement d'horlogerie, et puis, hélas! des boîtes de bonbons qui datent d'une année et qui sont d'une dureté à décrocher les meilleures dents du pays.

Les envoyés du Tioura-djann m'annoncent en même temps que le prince désire que je vienne photographier chez lui, et me demande quel jour me serait agréable. Je fixe le lendemain et je prépare mes engins pour retourner à la citadelle, où cette fois, comme la précédente, la force armée me reçoit. J'ai montré mon appareil au jeune prince en tâchant de lui en expliquer les effets ; m'a-t-il compris? Je n'en sais rien. Il s'est amusé à faire placer ses ministres devant la glace dépolie, et il a fini par en choisir un certain nombre que j'ai photographiés. En outre, il a désiré avoir son

portrait, seul d'abord, puis entouré de sa cour; si j'avais eu plus de plaques à mon service, je crois qu'il m'aurait fait passer la journée à prendre des vues; il s'amusait évidemment. Si j'avais seulement osé lui demander de prendre les portraits de ses femmes, cela eût certes mieux valu, car on dit qu'il en a de ravissantes. Mais ce qui a eu le plus de succès a été la vue de la citadelle avec l'armée. Ces clichés sont de véritables trésors. J'ai dû promettre au prince de lui envoyer le plus tôt possible les reproductions des vues prises, et nous nous sommes séparés très-bons amis. Il a bien voulu accepter ma photographie que je lui ai remise en partant, et sur laquelle il m'a fait inscrire mon nom, ainsi que celui de ma patrie.

En rentrant, très-enchanté de ma visite, j'ai trouvé le veneur du prince qui venait m'apporter, de sa part, deux magnifiques *tazis,* lévriers turcomans, et un faucon de chasse. Ces cadeaux sont d'une plus grande valeur encore que ceux de la veille : en effet, un lévrier semblable vaut une fortune, et un bon faucon le prix du meilleur cheval. Le prince me fait dire que, de cette manière, il pourvoit à ma cuisine mieux que si j'emportais des provisions, car avec mes chevaux, les lévriers et le faucon, dans les pays giboyeux par lesquels je vais passer, rien ne me manquera.

L'accueil hospitalier qui m'avait été fait n'avait pas effacé le souvenir du contre-temps qui m'était survenu à Tchardjouï. J'avais, lors de la première audience, demandé au prince de me donner des guides pour me conduire en droite ligne à Merv, que les indigènes appellent Mareh. C'est à Dih-naou qu'aboutit le chemin de caravane de cette oasis, qu'on atteint d'ici en sept jours à cheval et en treize jours par caravane. Lui et ses conseillers avaient déclaré le voyage impossible; non-seulement, d'après eux, j'y risquais ma vie, mais il eût fallu toute une armée pour affronter les alamanes qu'on disait tenir le désert entre Merv et Tchardjouï.

Le voyage sur l'Amou paraissait même être dangereux à ces prudents Boukhariotes.

« Vous êtes en droit de me refuser guides et escorte, dis-je au méticuleux Divan-Bégui; sans eux je ne puis affronter le désert : mais vous ne m'empêcherez pas de continuer ma route sur Khiva; je partirai donc, dussé-je continuer mon chemin sans votre escorte. »

J'ai quitté Tchardjouï, cette ville si hospitalière, et l'aimable Tiouradjann, le dimanche 13 novembre, escorté par le Divan-Bégui, qui m'a accompagné pour me souhaiter un voyage heureux de la part de son maître.

Le Mehmandar de Boukhara est reparti, muni de lettres pour l'Émir et l'Inak, dans lesquelles, suivant le désir du prince, je relatais à son père

l'entière satisfaction des procédés dont on avait usé à mon égard à Tchardjouï. Un nouveau Mehmandar, cette fois chargé par le Tioura-djann de me conduire jusqu'à la limite de sa province, accompagné de six *noukers*[1], composent mon escorte; ils sont armés de fusils, car nous allons entrer dans les pays ravagés par les alamanes. Tout nous annonce en effet que les pillards merviens sont en mouvement. Huit jours avant mon arrivée à Tchardjouï, ils avaient enlevé des marchandises à la barbe des Tatares sur le bazar de



Tioura-djann et sa cour.

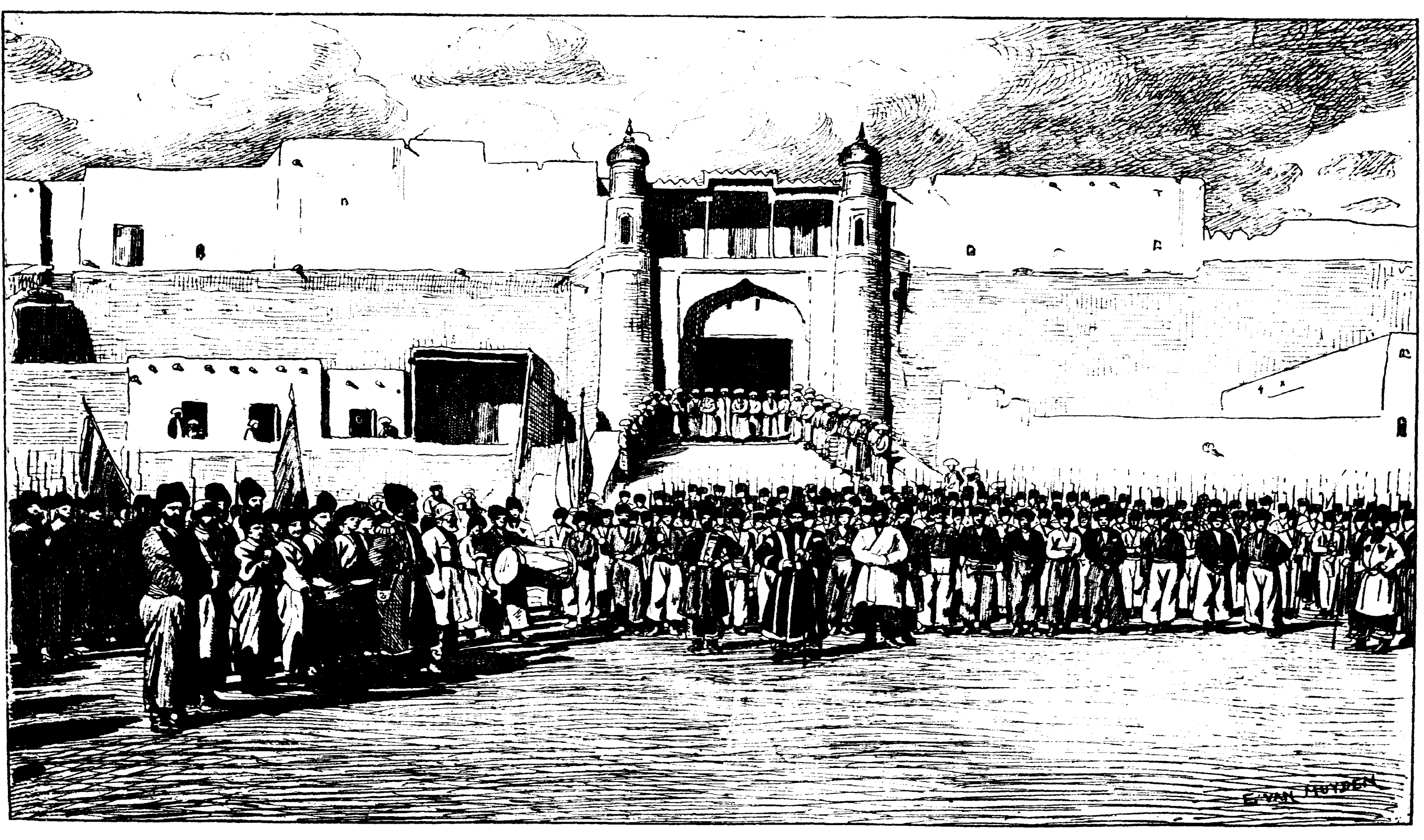
la ville même, et quand les défenseurs de la patrie accoururent, les pillards avaient disparu avec leur butin.

Le bruit courait qu'un alamane avait enlevé de nombreux troupeaux et massacré des bergers; jadis les pillards les auraient emmenés comme de bonne prise; aujourd'hui, ne pouvant les vendre, ils s'en débarrassent de cette manière. Ce n'était pas précisément réjouissant, mais le premier pas étant fait, il n'y avait pas à reculer.

« Et que ferez-vous, me demanda le Divan-Bégui en me quittant, si vous tombez au milieu d'un alamane?

— J'aurai soin, haut et puissant ministre, de ne pas me fier aux braves que vous m'adjoignez; j'ai heureusement des amis plus efficaces : l'un, c'est Celui qui est là-haut; quant aux autres, ce sont mes bonnes armes! »

[1] Volontaires enrégimentés, formant la cavalerie boukhariote.



CITADELLE DE TCHARDJOUÏ.

Et sur ce, en avant!

Le pays que nous traversons est bien cultivé, mais la bande de terre végétale gagnée sur la rive gauche de l'Amou par l'irrigation du désert devient de plus en plus étroite. Ce sont principalement des terres de vakouf, produisant du coton en abondance. Sans la crainte continuelle des alamanes, ce pays serait un des plus heureux et des plus riches du monde, car l'eau s'y trouve à profusion. Les habitants sont des Uzbegs et des Karakalpaks : sur la lisière des sables habitent des Turcomans Ata et Ersari, les uns dans des demeures fixes, les autres dans des aouls, se transportant d'un pâturage à l'autre.

A Barsan, le repas est préparé, le Beg vient à ma rencontre et nous conduit jusqu'à Dih-naou, petite forteresse et bazar où je passe la nuit.

Je me trouve maintenant dans une contrée où les *kichlaks* (villages) ont une tout autre apparence qu'aux environs de Boukhara; il n'y a plus, à vrai dire, de villages dans l'acception du mot, car chaque agriculteur ayant sa maison bâtie sur le terrain qu'il cultive, les habitations sont éparpillées. Ainsi le kichlak de Dih-naou, où je viens de passer la nuit, embrasse vingt-deux verstes, dont le bazar et la forteresse forment le centre : chaque habitation est une petite forteresse à part; les maisons des riches sont même pourvues de tours sur lesquelles veillent des gardiens. Dès qu'un alamane est signalé, le tocsin sonne, les habitants font rentrer les troupeaux dans leurs demeures dont ils barricadent les portes; les gens sortent leurs longs fusils à mèche et se mettent sur la défensive. Les Turcomans n'ayant pas le temps de faire un siége en règle n'enlèvent que ce qui n'est pas défendu. Toutes ces forteresses disséminées dans la campagne lui donnent un très-curieux aspect.

On me dit que les turbans blancs de ma suite sont l'unique motif pour lequel toutes les habitations ne se sont pas fermées devant nous. Les Turcomans portent en effet le bonnet en mouton noir, mais jamais le turban.

Quant aux cultivateurs, la moindre troupe de cavaliers les alarme, et, malgré nos turbans, ils ne se montrent que quand nous avons passé.

Le commandant de Dih-naou m'envoie, pour la nuit, un piquet de gardes commandé par un capitaine, qui fait exécuter pour moi le maniement du fusil à sa compagnie; il me demande, de la part de son supérieur, si je désire inspecter le lendemain la garnison du lieu. Je lui réponds modestement que, en ma qualité d'hôte de l'Émir, je n'ai rien à commander et que je me bornerai à rendre compte à son souverain de l'accueil hospitalier que j'ai reçu. Pour charmer mes loisirs, il me dépêche le soir le meilleur de ses musiciens, qui, durant une demi-heure, arrache des sons discordants

d'un instrument ressemblant à une clarinette. Il m'a été impossible de comprendre d'où le malheureux tirait le souffle nécessaire à ce terrible solo; mais ma suite, recueillie et grave, trouve cela admirable : les chiens même ne hurlent pas! Autre pays, autre musique. Je n'en fais pas moins donner à cet artiste, comme à tous ceux qui me servent, le tchapane, qui ici représente le pourboire; grands et petits sont également sensibles à cette attention, qui dispense de remercîments. Mais à la façon dont filent mes khalats, il n'y en aura bientôt plus; rien qu'à Tchardjouï j'en ai distribué trente et un.

Nous quittons Dih-naou le lendemain, de bonne heure, par un vent du nord glacial; au moment où je passe au pied de la forteresse, les quatre cents sarbazes de la garnison sont alignés sur un rang. Le jeune Uzbeg qui la commande me prie de dire à son souverain que ses hommes sont vaillants et remplis de courage; je m'empresse de promettre ce certificat.

La rive gauche de l'Amou-Daria que nous avons parcourue formait depuis Tchardjouï une oasis; mais au delà de Dih-naou recommence, pour s'étendre jusqu'aux frontières du khanat de Khiva, la région des sables, à travers laquelle nous nous dirigeons directement sur Il-Djik, situé sur la rive droite de l'Amou-Daria.

Une estafette envoyée à ma rencontre m'annonce que le bac est préparé pour notre passage. Nous avons fait quarante verstes sans quitter la selle quand nous voyons le fleuve devant nous; le vent est toujours glacial et le séjour sur la berge des moins confortables. Je prends congé des gens du Tioura-djann, qui retournent auprès de leur maître après avoir reçu leurs tchapanes, et je les charge de le saluer avec toute la cordialité que méritent ses excellents procédés à mon égard. Réduit cette fois à ma seule escorte, je m'installe dans le grand bac.

Comme nous avions le vent contraire, il nous a fallu deux heures pour traverser le fleuve, et j'ai dû faire mettre tout mon monde aux avirons. Sur l'autre bord, le commandant des *noukers* d'Il-Djik nous attendait : il nous conduit, par des défilés, entre les monticules de sable qui bordent l'Amou-Daria sur cette partie de son cours jusqu'à un misérable hameau, le dernier petit bazar sur la rive droite. Il-Djik fait partie de la province que gouverne le Beg de Kabalikh, et c'est un de ses fils qui est Sous-Beg à Il-Djik; j'étais prévenu que j'y trouverais une réception fort différente de l'accueil hospitalier dont j'avais eu jusque-là à me féliciter. En effet, Mir-Baba, le Beg de Kabalikh, est un ancien serviteur du Khan Khoudayar, qui, chassé du Kokan par la conquête russe, est venu servir l'Émir de Boukhara. Celui-ci lui a donné l'administration de la plus pauvre province de

ses États. Mir-Baba et ses fils détestent les Russes et les étrangers ; j'en fais promptement l'expérience : le jeune Beg ne vient même pas à ma rencontre. En entrant dans sa demeure, je trouve des figures peu avenantes : je vais prendre la place d'honneur près du foyer ; personne ne m'adresse la parole. Mes chameaux sont restés en arrière ; je n'ai rien avec moi, je suis affamé et transi de froid ; depuis le matin mes chevaux n'ont pas mangé ; par une heureuse précaution, mon *khourdjoun* (sacoche indigène) renferme du thé, du sucre et du chocolat : mon interprète me prépare une tasse de thé qui me réchauffe un peu. La nuit est arrivée, et je prévois que je vais coucher près de ce maigre feu, roulé dans ma pelisse, ce qui n'est pas réjouissant.

Suivant les ordres arrivés de Boukhara, une des grandes barques venant d'Ourghentch avait été retenue pour moi, et j'apprends qu'elle m'attend au bord du fleuve. L'aksakal, espèce de commandant du port, arrive ; je lui demande s'il a des ordres, il me répond simplement que la barque est prête, mais qu'il faut faire le prix avec le patron. Celui-ci, qu'on fait chercher, exige la somme exorbitante de deux cents roubles pour me mener à Ak-Kamich, le point le plus voisin du fort russe de Petro-Alexandrovsk.

Mais je sais pertinemment que les ordres venus de Boukhara sont formels. Jusqu'aux limites des États de l'Émir, je suis son hôte et je n'ai rien à débourser, et telle a été encore la dernière recommandation de l'Inak. Je tiens à ne pas susciter de discussion sur mon passage, et j'ordonne à mon interprète de prévenir l'aksakal que je ne marchanderai pas, que l'Inak saura le prix que l'on m'aura fait payer, et que j'occuperai immédiatement la barque, dont je le rends responsable : quant au prix, c'est à lui de le fixer ; il s'entendra avec qui de droit. Cela n'a pas l'air de le réjouir beaucoup. Sur ces entrefaites, mon djiguite en chef arrive et m'annonce qu'on refuse de lui délivrer du fourrage. Pour le coup ma patience est à bout : je me lève et je signifie à l'interprète que toute la canaille qui remplit la pièce ait préalablement à détaler, que si, d'ici à une demi-heure, le Sous-Beg n'a pas fourni, et les fourrages nécessaires, et un repas pour moi et mes serviteurs, j'envoie immédiatement une estafette au Tiourâdjann et une autre à Boukhara. Là-dessus, changement à vue ; les figures haineuses de mes hôtes deviennent mielleuses, et, quoiqu'à contre-cœur, on exécute mes ordres. Voyant la salutaire frayeur qui a gagné la bande, j'établis carrément mes exigences pour le lendemain ; des fourrages seront embarqués pour deux jours avec un sac de riz, un mouton et du charbon ; dix noukers partiront ensuite pour m'amener mes bagages, fût-ce au milieu de la nuit.

C'est la première fois que j'ai dû employer des mesures de rigueur; j'étais en droit de le faire, et il fallait s'y résoudre. Vers minuit, les chameaux arrivent, et mon lit est dressé près du feu de charbon. Dès le lever du soleil, je suis en selle pour diriger l'embarquement; on a travaillé toute la nuit, et l'on est en train de mettre à bord les chevaux.

Ma barque d'Ourghentch est un large bâtiment à fond plat, dont l'arrière est occupé par mes cinq chevaux de selle et ceux de mes serviteurs : à l'avant je fais placer mes bagages, de manière que les coffres forment un

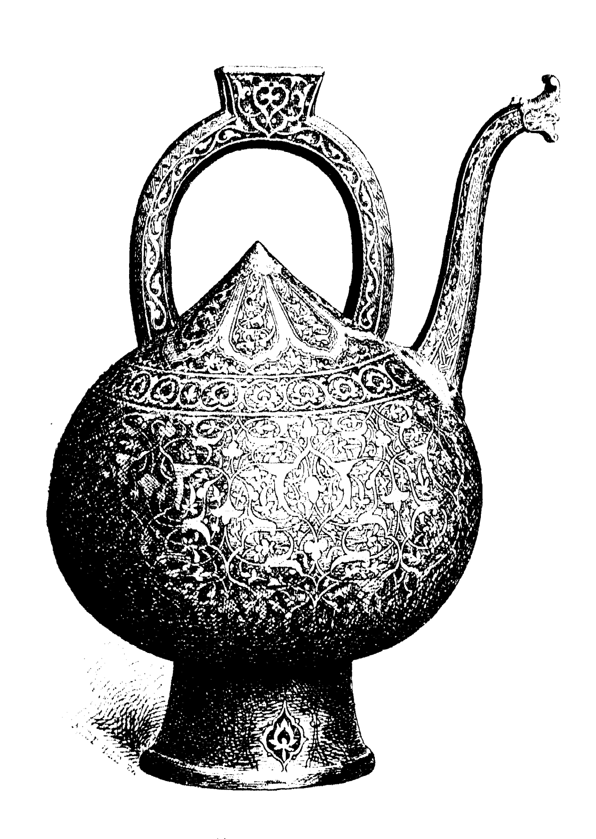


Divan-Béghi et fonctionnaires de Tchardjouï.

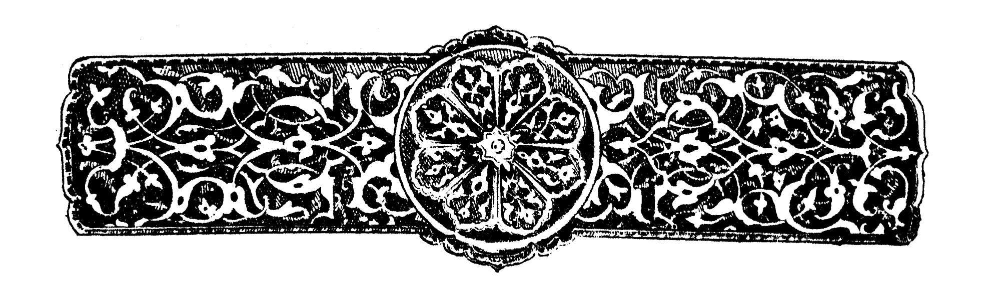
réduit que je recouvre avec des feutres; un côté reste ouvert : j'y fais mettre du sable, afin de pouvoir y entretenir un feu de charbon nécessaire par le froid qu'il fait. Au fond de mon réduit sont disposés mon matelas et mes coussins, ce qui me promet une couche très-confortable et en même temps abritée. Entre le feu et les chevaux, mes gens étendent leurs feutres, sur lesquels ils pourront dormir, avec leur selle pour oreiller et leur pelisse de mouton comme couverture. Derrière le réduit est placée la marmite du bord, dans laquelle nos repas seront préparés; au delà de ce précieux ustensile sont assis six rameurs manœuvrant chacun un misérable aviron fabriqué avec une planchette attachée au bout d'une perche ; à l'avant et à l'arrière, deux hommes de l'équipage gouvernent le bâtiment avec un

aviron semblable à celui des rameurs. L'équipage est composé d'Uzbegs d'Ourghentch, forts gaillards portant tous ce *kalpak* invraisemblable en mouton noir ou blanc, qui est rond, haut de deux pieds, et au moins aussi large que haut.

Je hâte l'embarquement avec quelques coups de nagaïka qui établissent aussitôt ma supériorité auprès de l'équipage. Quant au Sous-Beg, je refuse sa société et je lui fais remettre, en argent, le montant des provisions que j'avais prises, en lui faisant dire que je ne désirais pas être son hôte, que j'étais celui de l'Émir, mais que je ferais savoir à Boukhara la façon dont j'avais été reçu. Du commandant des noukers j'accepte deux cavaliers indigènes comme escorte; ils embarquent aussi leurs montures, puis nous poussons au large, en tournant avec plaisir le dos à ce rivage inhospitalier.



Aiguière antique.



CHAPITRE VIII

L'AMOU-DARIA.

Voguant sur l'Oxus. — Vie à bord. — Kabalikh, sa garnison et ses exploits. — Légende des bords du fleuve. — Alerte. — Les bivouacs turcomans. — Les fourrés du rivage. — Chasse à tir et à courre. — Rencontre des chasseurs du Khan. — A l'affût. — Une nuit d'angoisse. — Couvre-chef musical. — Les délices de Petro-Alexandrovsk et le consul du Khan de Khiva. — La question de l'Oxus.

Nous voici donc voguant sur le grand fleuve par une belle journée d'hiver. Confortablement installé sur mes coussins, je fais déballer les armes, mettre les grandes théières (kounganes) sur le feu de charbon, et je jouis à mon aise du pittoresque tableau qui m'entoure. Les chevaux, entravés, sont bien plus tranquilles que je ne m'y attendais : mon étalon turcoman passe de temps en temps sa tête intelligente par-dessus la barrière, pour quêter un morceau de sucre; mes lévriers ont pris place à mes pieds, très-chaudement enveloppés dans des couvertures de feutre, et le faucon, décapuchonné, s'amuse à effrayer les chiens. Le courant est fort et notre marche rapide, grâce aux rameurs qui nagent avec vigueur sans jamais se reposer; de temps en temps, le patron donne un ordre aux timoniers; sauf cela, il règne un grand silence, car mes gens, qui ont été sur pied la moitié de la nuit, dorment roulés dans leurs peaux de mouton autour du feu. Confortablement enveloppé dans ma grande pelisse en peau de renne, je fume un cigare et je jouis de ce calme après les grandes fatigues et la tension d'esprit continuelle des derniers jours.

Cette navigation sur l'Amou-Daria demeurera un des bons souvenirs de mes pérégrinations à travers l'Asie centrale, et ce n'est pas sans émotion que je retrace ici quelques-uns de ses épisodes les plus intéressants.

D'Il-Djik aux frontières de Khiva, aucune culture. Sur les cartes j'ai trouvé nombre de noms qui feraient supposer que les rives du fleuve sont peuplées; il n'en est rien; ces noms sont ceux de quelques fortins boukhares occupés par des garnisons relevées tous les trois mois, ou désignent des ruines d'anciens forts dont on ne voit que les murs délabrés, restés là pour prouver qu'anciennement la vie et le mouvement n'y étaient pas inconnus. On aperçoit de longues oasis couvertes d'herbes hautes de trois à cinq pieds, et de véritables taillis de buissons qui regorgent de gibier. Ces fourrés, le plus souvent impénétrables, sont formés de tamaris, d'oliviers sauvages, de peupliers, de réglisses, de saxaouls et d'halimodendron argenté. Si ce n'était la peur qu'inspirent les alamanes turcomans, ces oasis seraient habitées, car nulle part les troupeaux ne trouveraient des pâturages plus abondants, mais aujourd'hui la contrée est déserte; on n'y rencontre que des bandes de sangliers, quittant leurs roseaux pour venir au bord du fleuve se vautrer dans le limon, ou des gazelles et des cerfs, regardant curieusement passer les barques qui, à de rares intervalles, sillonnent les eaux de l'Amou-Daria.

Nous marchons sans arrêt jusqu'au coucher du soleil; alors le repas est servi, le même pour tout le monde : un pilaou a été préparé par le cuisinier du bord, sous la direction de mon interprète, qui a pris le département des subsistances. Je mange quelques conserves, des œufs durs, le tout arrosé d'un bon verre de vin de Bordeaux sorti de ma cave de voyage.

Ce repas frugal m'a paru délicieux, et un verre de thé renforcé de vieux cognac a complété ma satisfaction. Ensuite j'ai longtemps contemplé le beau firmament : la nuit était parfaitement claire et portait à la rêverie; je songeais à la fois au pays natal, et aux dangers qui m'attendent et qui m'entourent déjà sous ce ciel étranger.

Le service de garde est bien organisé : j'ai pris le quart jusqu'à minuit; puis mes gens me remplaceront chacun pour deux heures à tour de rôle. Les armes chargées sont dans mon réduit à portée de la main, et chaque homme a son revolver qu'il ne quitte pas; le bruit des rames est cadencé par une chanson monotone entonnée successivement par les rameurs. A minuit, Toursoum-Bay prend le quart à ma place, et je vais dormir, non sans avoir renouvelé l'ordre de m'éveiller à la première alerte. Quant au patron, il s'est engagé à naviguer toute la nuit, et ses aides dormiront à tour de rôle, par deux à la fois. Dans cette saison la navigation n'est pas sans difficulté la nuit; quoique le patron connaisse admirablement le fleuve, nous nous ensablons à plusieurs reprises; alors on laisse les rames

de côté, et l'équipage remet le bateau à flot, en se servant de longues perches. Comme dernière ressource, et ceci se répète souvent, les hommes de l'équipage se déshabillent et se mettent à l'eau; ils sont faits à cet exercice, et un bain qui nous donnerait la mort ne leur cause pas même un rhume.

Vers la fin de notre navigation je m'étais si bien habitué à ce régime que dès que le fond de la barque frôlait le lit du fleuve, j'étais éveillé et sur pied. En effet, c'est toujours un incident qui peut avoir de funestes



Installation à bord.

conséquences; d'abord les chevaux lancés de côté par un brusque arrêt peuvent faire chavirer la barque; en outre, si le lit du fleuve est mauvais et le courant fort, on peut s'ensabler de telle manière qu'il faut du temps pour se dégager.

Il a gelé à pierre fendre vers l'aube, et je trouve mes serviteurs couchés presque dans le feu; mais nous avons fait beaucoup de chemin et nous approchons de Kabalikh, fort boukhare de la rive gauche et résidence du Beg Mir-Baba. Je fais aborder sur la rive gauche pour mettre à terre un des noukers, afin qu'il prévienne le commandant du fort et le Beg qui doit me fournir les fourrages et les provisions pour continuer ma route.

Nous avons fait onze « tach » ou environ quatre-vingt-dix verstes depuis Il-Djik. En débarquant, le nouker fait lever une compagnie de faisans qui

s'envole à tire-d'aile. Quoique le patron déconseille de descendre dans cette contrée sillonnée par les Turcomans pillards, je ne puis dominer ma passion de chasseur : on selle les chevaux, et, accompagné du second nouker qui connaît le pays, de l'interprète et d'un djiguite qui est quelque peu fauconnier, je quitte la barque avec mon fusil.

On n'avait rien exagéré en me disant que les bords de l'Amou étaient plus giboyeux que ceux du Sir; aussi mon faucon et mon fusil n'ont-ils pas chômé ce jour-là. Le faisan de l'Amou est autre que celui du Sir, et diffère plus encore du nôtre; il n'a pas la collerette blanche de celui du Sir, mais il a les mêmes ailes gris et argent. Après deux heures de chasse, nous nous trouvons, à un brusque contour du fleuve, en vue du fort de Kabalikh, qui nous montre un grand mur d'enceinte bâti sur une éminence à une verste du fleuve; ce mur est crénelé avec quatre tours aux angles : au-dessus de la seule porte qui donne accès à l'intérieur est une autre tour dont le mâchicoulis, à notre approche, se garnit de turbans blancs.

La porte s'ouvre, et un Yessaoul-Bachi, au nom du Beg, vient nous souhaiter la bienvenue. Nous entrons dans le fort au moment où la garnison se range en ligne; de toutes parts accourent des soldats et des noukers. Le vieux Beg m'accueille froidement, et je prévois que les explications d'Il-Djik vont recommencer, lorsqu'un groupe d'officiers pénètre avec fracas dans la pièce : c'est Inazimédin-Khodja, le commandant du fort, qui, après avoir joué un certain rôle, paraît être en disgrâce pour le moment. Il a été envoyé jadis par l'Émir à Pétersbourg, où il a accompagné le jeune Tioura-djann, qui fait actuellement ses études au corps des pages. Ce charmant homme, qui parle un peu le russe, me fait un accueil des plus gracieux. Il a gardé d'excellents souvenirs de son séjour en Russie et me propose d'accepter la modeste hospitalité qu'il désire m'offrir; je ne me fais guère prier, et je quitte le maussade Beg sans autres compliments.

Arrivé chez mon nouvel ami qui me fait fête, nous sommes très-vite fort bien ensemble; il me montre ses chevaux, et j'ai toutes les peines du monde à lui faire comprendre que j'en ai déjà bien trop pour mon usage, en sorte que je ne puis accepter celui qu'il veut me faire prendre de force. Le vieux Mir-Baba, pendant ce temps, a réfléchi qu'il était plus prudent d'être poli, et il a fait embarquer les provisions nécessaires. Mon nouveau compagnon, chasseur passionné lui-même, ne veut pas se priver du plaisir de m'accompagner avec cinquante de ses cavaliers noukers.

La belle et bonne chevauchée que nous avons faite! Ces noukers boukhariotes sont admirablement montés; leur armement est des plus pittoresques; les uns portent la longue lance flexible de dix à douze pieds,

d'autres le *moultouk* (fusil à mèche), d'autres de courts tromblons ; il y en a qui sont encore couverts de la cotte de mailles. Juchés sur leurs hautes selles et penchés en avant, ils sont vraiment magnifiques.

Mon faucon a été admiré par tout le monde, mais tirer au vol un faisan sans quitter la selle était une nouveauté pour eux ; aussi, quand ils m'ont vu doubler deux faisans se levant à droite et à gauche de moi, m'ont-ils regardé comme un être vraiment supérieur.

A l'endroit où nous nous embarquons, un alamane de Turcomans merviens a tué il y a dix jours de pauvres pâtres qui voulaient défendre les troupeaux confiés à leur garde. Je vois l'herbe foulée par la lutte et les tombes fraîchement recouvertes où leurs corps sont enterrés. Voilà le côté sombre de ce tableau si riche que j'ai devant les yeux. « Si nous étions arrivés à temps, me dit le commandant du fort, pas un de ces damnés *alamanetchiks* ne m'aurait échappé. » Une fois sur la barque, j'appris que pendant la durée de l'alamane, la garnison s'était tenue coite dans le fort ; les Merviens venaient la narguer jusque sous les murs ; mais quand le dernier Turcoman eut disparu, cette vaillante troupe fit une brillante sortie, et, tout comme ailleurs, un rapport magnifique célébra les hauts faits d'armes de la garnison de Kabalikh.

Nous prenons congé de mon bon ami, qui de loin me fait des signes d'adieu. Toursoum-Bay me montre alors un magnifique tapis turcoman qui a été apporté du fort pour moi, en souvenir de cet aimable Inazimédin, et pour lequel il n'a même pas voulu me laisser la possibilité de le remercier. Cependant je n'ai pas voulu demeurer en reste vis-à-vis de cette attention, et en lui renvoyant ses noukers je lui ai fait remettre un bon revolver américain auquel j'ai joint ma photographie.

L'Amou-Daria, tout comme le Rhin, a ses ruines, avec des légendes qui s'y rattachent, conservées dans les chants des bateliers ; en voici une entre autres que j'ai notée au passage, pendant que je descendais le cours du fleuve.

Les rayons du soleil couchant doraient alors une belle ruine qui couronne un monticule escarpé sur la rive droite : c'est Kis-Kala (la forteresse de la jeune fille). La veille, nous avions contemplé les murs de Nar-Kis, autre donjon croulant.

Il était, dit la légende, habité jadis par un preux n'ayant qu'une seule fille. Il voulut la donner en mariage à un jeune chevalier; mais, comme cela arrive encore aujourd'hui, la jeune fille en aimait un autre : la nuit venue, elle quitta la demeure de son père avec quelques serviteurs fidèles et vint bâtir la forteresse de Kis-Kala. Son fiancé ne renonça pas à l'es-

poir de se faire agréer par elle et vint bâtir au pied de Kis-Kala une autre résidence, Djiguite-Kala, dont les ruines existent encore, et où il attendit vainement des années; ayant enfin voulu s'emparer de cette rétive jeune personne, il fut vaincu par elle. Alors son père, las de cette longue résistance, enjoignit à sa fille de se rendre au domicile de l'époux qu'il lui avait choisi; mais elle préféra s'engloutir dans les eaux peu limpides de l'Amou-Daria. Le prétendant conçut une telle douleur de cette catastrophe, qu'il se précipita lui-même dans le fleuve à la même place où cette héroïne avait trouvé la mort. Leurs corps ont été réunis dans la même tombe sur une île voisine.

Je passai une partie de la nuit à écouter des récits semblables des bateliers, qui, voyant l'intérêt que j'y prenais, ne tarissaient pas d'éloquence.

Un vent d'ouest s'était levé, et le ciel se couvrait de nuages, quand le patron, qui donnait depuis quelque temps des signes non équivoques d'inquiétude, signala un feu en aval sur la rive gauche; en approchant de ce lieu, ma lunette marine, que j'avais braquée sur le point en question, me fit découvrir une série de feux de bivouac. J'en fis l'observation au patron, qui poussa un « Allah! » empreint d'une profonde consternation.

Un alamane turcoman était évidemment établi sur la berge; les cavaliers qui rôdent autour des camps nous avaient peut-être déjà signalés, et nos mouvements étaient surveillés. A l'effroi de l'équipage, à la figure peu rassurante de mes noukers, et à l'effarement de mes serviteurs qui depuis la veille ne racontaient que les horribles méfaits de ces maudits Turcomans, je vis que, sauf Toursoum-Bay, je n'avais à compter sur personne.

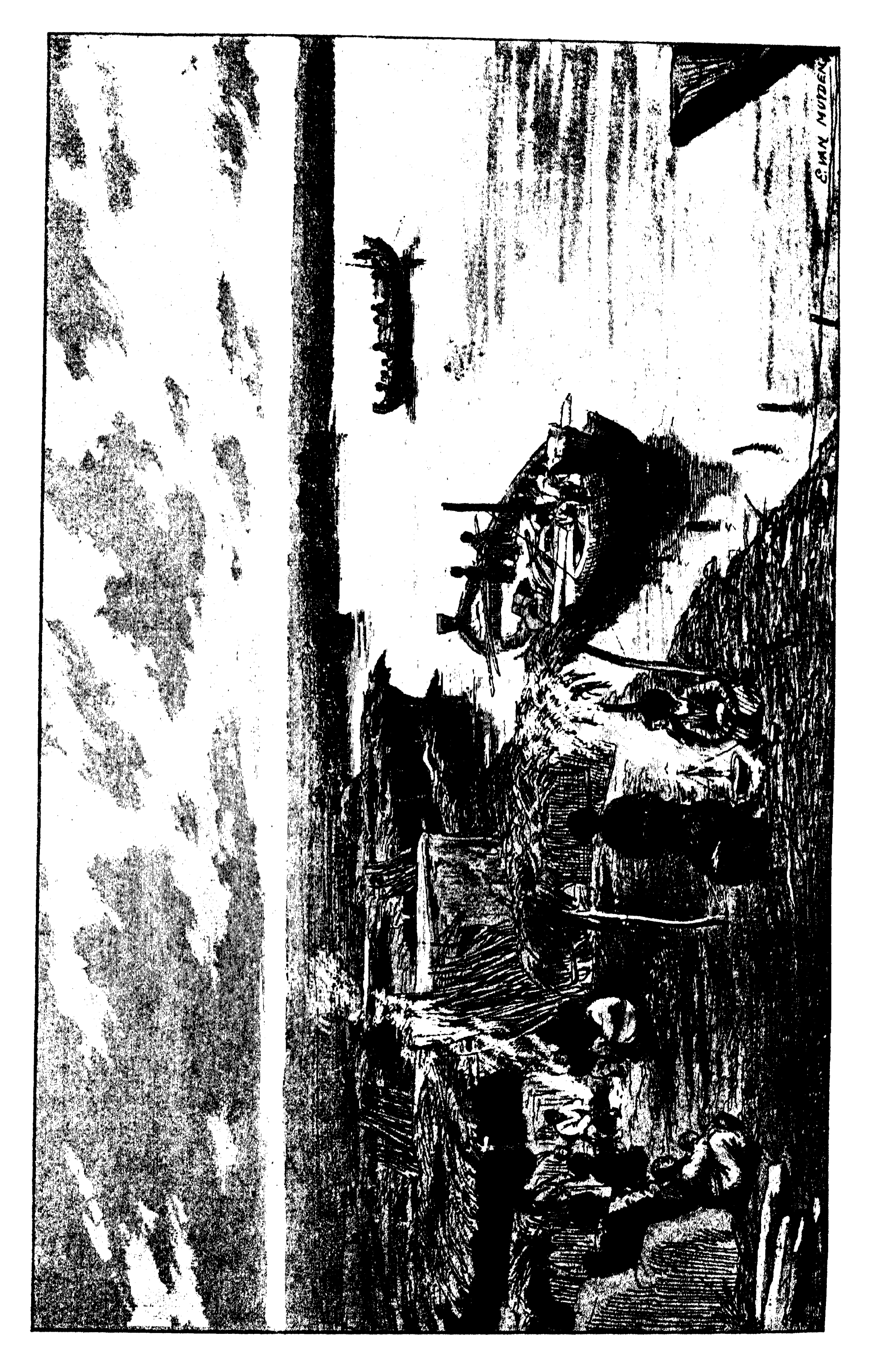
« Que comptes-tu faire? demandai-je au patron.

— Nous sommes, me dit-il, trop loin du fort pour y retourner et attendre que l'alamane se soit retiré. Nous ne pouvons nous cacher ici, les rives n'étant pas boisées; si le vent n'augmente pas et si je puis maintenir la barque au milieu du fleuve, nous aurons moins à craindre; en effet, ces gens ont bien des bateaux, mais ce ne sont que de petites embarcations de pêcheurs, avec lesquelles ils ne se risquent guère à attaquer une grosse barque d'Ourghentch bien défendue. »

Là-dessus, mon parti fut bientôt pris.

« Va à ton poste, lui dis-je, et explique à tes gens que je brûle la cervelle au premier qui refuse de travailler. Quant à toi, si tu touches ou si tu t'ensables, tu ne m'échapperas pas. »

Je fais mettre mes bagages à droite et à gauche de la barque, on selle les chevaux, et je prépare mes armes. Toursoum-Bay, qui connaît le maniement du fusil à répétition, surveille les munitions et soutiendra, au besoin,


E. VAN MUYDEN

mon feu. Je lui donne le commandement sur l'arrière de la barque, ne gardant sur l'avant que les noukers et un de mes djiguites qui chargera, à tour de rôle, l'un des deux fusils à répétition que j'ai gardés auprès de moi. En cas d'abordage, mes gens se serviront de leurs revolvers et de leurs sabres; mais mon opinion est que, dans ce cas, nous sommes perdus. Il n'est pas rare que des barques soient attaquées; mais ce sont généralement des bateliers endormis qui ont relâché au bord, ou des barques longeant la rive, qui sont tout à coup envahies par ces hardis brigands. Les attaques en plein fleuve d'un kaïouk par des Turcomans sont peu fréquentes; dans ce cas, les alamanetchiks gonflent d'air les outres à eau, et s'en servent pour nager jusqu'à la barque, qu'ils abordent à l'arme blanche. Je suis très-calme, du reste, ce qui donne à l'équipage une certaine tenue. Tout en flottant, je fais surveiller les rives; mais on ne voit aucun mouvement. Une idée me vient, et je la fais mettre aussitôt à exécution.

Je ne sais dans quel roman de pirates j'ai lu jadis que des marins, pour avancer sans bruit, avaient entouré leurs rames de linges. Je fais sortir toutes mes serviettes et essuie-mains, dont on enveloppe les palettes des rames, et nous voguons dans un silence parfait. On aurait, comme on dit, entendu voler une mouche.

Nous arrivons ainsi à la hauteur du premier feu; ma lunette me prouve qu'il n'y a personne alentour. Nous le dépassons; nous nous rapprochons du second, lorsque le vent, joint au courant, nous entraîne vers la rive; je vois, cette fois sans lunette, le troisième feu et quelques autres points lumineux en mouvement. C'est le moment critique; on n'entend que la respiration sifflante des rameurs.

Si nous nous ensablons maintenant, c'en est fait de nous. Je regarde le patron : debout près de moi, il sonde du regard le profil sombre des rives. Nous nous maintenons au milieu du fleuve; la barque file avec rapidité, et des djiguites se sont placés à côté des chevaux pour les empêcher de hennir. Enfin nous avons franchi le troisième feu; les autres sont plus en arrière, et je commence à croire que le plus grand danger est passé : encore un quart d'heure, et le bivouac redouté sera derrière nous. Cependant nous restons encore une heure au moins sur le qui-vive, car si les cavaliers nous ont aperçus, il se peut qu'ils nous aient suivis sur la berge pour épier le moment favorable.

Enfin, nous sommes hors de danger; nous l'avons échappé belle, et un vif sentiment de contentement et de reconnaissance pour la Providence qui nous a sauvés succède à l'inquiétude que tout à l'heure j'ai cherché à dissimuler à mon entourage.

On rallume les feux à bord. Les Sartes retrouvent leur langue, et, en vrais Boukhares, ils prétendent qu'ils auraient massacré ces maudits Turcomans, eussent-ils été au nombre de mille. Je fais distribuer à l'équipage quelques présents, et je regagne mon gîte pour prendre un peu de repos, ayant de bonnes raisons de croire que mes gens, trop effrayés, ne fermeront les yeux que quand nous serons fort loin de ces lieux suspects.

Mais il était dit que je ne dormirais pas longtemps tranquille. Je suis réveillé en sursaut par une secousse brusque et un grand mouvement qui se fait sur la barque : je saute sur ma carabine et sors de mon réduit, persuadé que nous sommes abordés. Il n'en est rien, fort heureusement, et j'en suis pour mon saisissement. Un gros arbre à fleur d'eau, que les timoniers n'ont pas distingué dans l'ombre, a arrêté la barque; cet arrêt subit a jeté les chevaux de côté et provoqué tout le remue-ménage qui a troublé mon sommeil.

Je dors, cette fois, jusqu'au lever du soleil. La journée promet d'être magnifique. Les rivages qui passent sous nos yeux sont couverts d'une opulente végétation; nous sommes au centre des terrains de chasse célèbres de l'Amou-Daria. Aussi je cède bientôt à une tentation irrésistible : les chevaux sont sellés, nous déjeunons à la hâte d'un excellent faisan cuit à la broche et d'un plov au lièvre, et vers neuf heures je fais débarquer mon escorte; je prends les lévriers et le faucon; un des hommes de l'équipage, ancien chasseur, nous sert de guide; les deux noukers traqueront le gibier. Pendant notre excursion, la barque continuera sa route, sous la surveillance du djiguite de Tchardjouï, dans lequel j'ai assez de confiance.

Après avoir fixé le point du fleuve où nous le retrouverons, nous partons. Belle journée! J'avais pris cinquante cartouches à grenaille, et je n'en ai pas rapporté une seule. Nous marchons en ligne à travers les hautes herbes; parfois les joncs que nous rencontrons dépassent de la moitié les cavaliers : c'est là que se remisent les sangliers. A deux reprises, je suis presque désarçonné par les écarts que fait ma monture, lorsque les sangliers filent comme un trait à côté d'elle. J'avoue, à ma honte, que j'ai tiré une demi-douzaine de coups de carabine sans autre résultat que d'en blesser deux; encore m'ont-ils échappé.

En revanche, nous faisons un abatis de faisans considérable, et mes cavaliers en portent des grappes suspendues à leur selle; je tire à balle, à grande distance, un chacal, et à grenaille un grand renard gris.

Si j'ai acquis, au cours de mon voyage, une assez grande habileté dans le tir au vol étant en selle, par contre, mon tir à la carabine « express » a toujours laissé fort à désirer; quoique mon cheval fût dressé à s'arrêter

au moment où j'épaulais, le mouvement seul de sa respiration faisait dévier le lourd canon de cette arme. Ajoutez à cela que de la selle on ne peut tirer par-dessus la tête de sa monture, et qu'il y a beaucoup de difficulté à ajuster le gibier qui se lève hors montoir. On comprendra donc que sur cinq cents cartouches express que j'ai brûlées je n'ai guère qu'une soixantaine de pièces à mon tableau.

L'expérience m'a prouvé que, de toutes les carabines, c'est encore celle de chasse, à canon très-court et à gros calibre, qui rend les meilleurs services. Pour ce genre d'expéditions, la solidité de l'arme est une condition indispensable, et j'ai pu constater que mes *Peardey et Greener,* de fabrique



Turcoman traversant l'Amou-Daria.

anglaise, ont résisté, tandis que les cahots ont mis hors de service mes fusils viennois et belges.

Harassés et déchirés par les ronces, nous faisons une halte vers midi. On allume un feu pour cuire dans la braise un jeune faisan qui nous procure un repas délicieux. Après nous être reposés, avoir fourragé et abreuvé les chevaux, nous continuons nos exploits, cette fois dans la plaine couverte seulement de buissons de saxaouls. Le terrain est ondulé et sablonneux : ici, plus de faisans; mais mon Uzbeg me promet que nous verrons des *saïgaks* (gazelles). Vers deux heures, nous gravissions une colline : arrivés sur la hauteur, notre guide nous fait signe de ne plus avancer. Je descends de cheval, et il me montre dans le lointain cinq gazelles qui paissent tranquillement; avec ma lunette je suis tous leurs mouvements; elles sont de couleur fauve, brune et blanche.

Je dresse aussitôt un plan de chasse. Les gazelles étant dans un renfoncement de terrain entouré de petites collines, je vais profiter d'une de ces éminences gour gagner, sans être vu, un point élevé que je signale à mes gens; de leur côté, dans un quart d'heure, ils suivront le bord du fleuve jusqu'à ce qu'ils aient les gazelles entre eux et le poste où je vais me placer. Alors ils avanceront lentement en ligne, rabattant le gibier dans ma direction. Dès que je ferai feu, ils lâcheront les chiens, et Toursoum-Bay m'amènera mon cheval; si je manque mon coup, nous aurons la chance de forcer une des gazelles avec les chiens. Faisant donc un assez grand détour, j'arrive à mon but, après avoir rampé pendant la dernière partie du chemin; prudemment caché derrière un buisson, j'aperçois à bonne distance le troupeau, qui n'a pas encore donné le moindre signe d'inquiétude.

Peu après, je vois mes gens arriver sur la ligne convenue et s'avancer lentement; comme je l'avais prévu, les gazelles, tout en se retournant souvent, gagnent la hauteur, se rapprochant de plus en plus de mon poste, et je distingue déjà la jolie couleur de leur robe. A l'arrière marche un mâle, plus fort que les autres; c'est à lui que j'en veux. Quand ils sont à trois cents pas, j'épaule. Mais, mes gens montant trop vite, la bande quitte son allure paisible pour arriver par bonds sur la hauteur où je me trouve; j'ai bien en vue la bête la plus grande, et je fais feu : la gazelle s'abat, mais se relève pour fuir avec le reste du troupeau.

Quelques instants après, Toursoum-Bay est auprès de moi, et je monte à cheval. Après la chasse à tir, c'est la chasse à courre avec des lévriers hors ligne. Je pousse le cri de chasse des Kirghiz, auquel répond mon brave Toursoum. Quel beau spectacle! Mes deux chiens gagnent de vitesse les gazelles en rasant le sol; je laisse mes gens derrière moi, oubliant tout pour ne voir que cette poursuite ardente. Debout sur les étriers, penché en avant, je vois la gazelle blessée ralentir sa course, et j'arrive à bride abattue pour lui donner le coup de grâce. Mon étalon s'est arrêté franc; il est là, les quatre membres écartés, fumant de tout le corps et respirant bruyamment : les chiens lèchent le sang qui tombe goutte à goutte de la blessure. A la manière dont ma balle avait atteint l'animal, je reconnais aussitôt que, sans chiens, la gazelle eût été certainement perdue pour nous.

Je suis étonné de ne pas voir arriver ma suite. Il se passe encore un bon quart d'heure, et toujours personne. Je cherche à m'orienter de mon mieux. Suis-je loin du rivage? Je n'en sais rien. Une certaine inquiétude me saisit, car de l'endroit où je me trouve ma vue est fort bornée. Je gravis la colline la plus élevée, tenant mes chiens en laisse : rien! Enfin, au bout d'une demi-heure, j'entends un coup de fusil, et je me dirige de ce côté en

faisant feu de mon revolver. Une seconde détonation me met sur la direction, et je vois enfin avec une grande satisfaction poindre mes gens, qui, eux aussi, commençaient à être inquiets sur mon compte. Chargés de butin, — une gazelle, vingt-huit faisans, trois lièvres, un chacal et un renard, — nous gagnons notre barque qui, en chemin, a rencontré deux bateaux montés par des chasseurs du Khan de Khiva. Ce sont sept gaillards à l'air farouche, coiffés de bonnets de peau de mouton, et armés de moultouks, fusils à mèche de petit calibre, longs de huit pieds et munis d'une fourchette. Ils ne tirent évidemment qu'à bon escient, à en juger par leurs provisions de gibier.

En route depuis trois semaines, battant les bords du fleuve, ils chassent jusqu'à ce que leurs barques regorgent de venaison, qu'ils salent au fur et à mesure. Dédaignant le gibier à plume, ils ne tirent que des chevreuils et des cerfs; ils viennent me demander de la poudre et du plomb. Je les engage aussitôt, et nous passons, après un bon repas, au moyen d'une de leurs petites barques, sur l'autre rive, pour nous mettre à l'affût à un passage où les cerfs, le soir, viennent à l'abreuvoir.

Accompagné cette fois seulement de mon interprète, je pars avant le coucher du soleil; arrivée sur l'autre rive, la barque est amarrée. Je vais, accompagné de mes nouveaux compagnons de chasse, occuper le poste qu'on me dit être le meilleur. Il est près d'une anse boisée de haute futaie, à laquelle aboutit un sentier frayé à travers les hautes herbes des terrains voisins; là, dans les roseaux, on me prépare un abri avec des meurtrières à travers lesquelles je puis voir tout alentour.

Un vieux chasseur s'est couché à mes côtés; les autres ont pris place autour de l'anse qui s'étend devant moi. Le soleil se couche, et le crépuscule envahit toute la contrée; je ne perçois déjà qu'avec peine les contours des objets dans l'ombre, lorsque le vieux Uzbeg me montre du doigt un point de la berge. Je regarde de tous mes yeux sans rien apercevoir; enfin, je crois distinguer un mouvement vis-à-vis de moi, de l'autre côté de la petite baie. Des ombres se meuvent, et, peu après, une biche sort du taillis et débouche sur le rivage; elle se retourne de tous les côtés avec les gracieuses flexions du col et du corps des bêtes de cette race. Elle est suivie par deux faons, et en arrière un admirable dix cors fait à son tour une majestueuse apparition; il est à deux cents pas au moins de moi, et, de plus, en pointe. J'hésite à faire feu à cette distance, et j'attends qu'il se présente de flanc; les quatre animaux s'acheminent vers la rive, et j'ai tout le loisir de les admirer. Enfin, voyant qu'ils vont faire demi-tour, j'épaule et je vais tirer, lorsqu'une détonation sèche retentit dans la steppe qui, un instant

auparavant, était pleine de silence ; le troupeau disparaît dans une fuite précipitée. Surpris, je n'ai plus le temps de faire feu moi-même.

C'est un de mes compagnons qui m'a prévenu, et je ne puis lui en vouloir, puisque nous étions convenus que sur toute la ligne les Khivains ne tireraient que lorsque le gibier retournerait sous bois. Pour ce soir, la chasse était finie ; il n'y avait plus rien à attendre. Nous nous rendons sur les lieux, et nous trouvons les Uzbegs occupés à dépecer le dix cors, énorme animal, dont le bois était d'une beauté et d'une grandeur extraordinaires.

La journée du lendemain se passe en chasse. Toujours accompagné des demi-sauvages que j'ai engagés, nous descendons le fleuve pour aborder sur l'une de ses nombreuses îles ; elle est grande et en partie boisée. Cette fois, il est décidé que nous chasserons en battue. En conséquence, je fais seller six chevaux que montent les chasseurs khivains. Toursoum-Bay seul les accompagne pour veiller à ce qu'il n'arrive rien à mes montures. Quant à moi, je me dirige à pied, en compagnie du vieux chasseur, vers un poste à côté du gué que le gibier prend pour regagner l'autre rive du fleuve ; le centre de l'île est hérissé de fourrés très-épais. La battue à grands cris se fera en rond autour de l'île pour se rapprocher, finalement, du gué que nous occupons. Nous sommes en place depuis peu de temps, lorsqu'une compagnie de sangliers, d'au moins vingt têtes, passe à fond de train devant nous pour aller au fleuve. Il suffirait d'une légère pression sur la détente de mon arme pour que le gros solitaire qui marche le premier vînt rouler sur le sable ; mais je me contiens, dans l'attente des cerfs dont j'escompte la venue. En effet, nous entendons déjà dans le lointain les cris des traqueurs, et à ma droite je crois saisir le bruit sec de branches mortes cassées : je vois que mon chasseur regarde du même côté. Un instant après, j'entends les buissons remuer, et les bois d'un cerf apparaissent au-dessus des grandes herbes ; puis c'est le bruit de la fuite d'un troupeau, et aussitôt trois cerfs surgissent, dont deux mâles et une femelle. Au moment même où l'un d'eux débouche à ma gauche sur la berge, l'ayant bien en flanc, j'épaule et je tire presque en même temps.

Cette fois, j'ai fait feu à cinquante pas au plus, et le bond significatif de la bête mortellement blessée m'a prouvé que mon coup avait porté. J'oublie toute prudence, et je quitte l'abri ; les deux autres cerfs ont pris le gué. Quant à ma victime, elle se débat sur le sable ; c'est un beau huit cors, moins grand que celui de la veille, mais néanmoins admirable de bois. Il n'y a qu'un chasseur qui puisse comprendre avec quelle intime satisfaction j'ai bu une gorgée de cognac, assis sur la bête qui venait d'expirer.

Mais je m'aperçois que je retombe dans le travers de tous les chasseurs en parlant trop de mes souvenirs cynégétiques, qui n'ont peut-être de charme que pour celui qui a passé par des émotions analogues. Je coupe donc court à ces scènes, qui se sont prolongées jusqu'à Outch-Outchak, le dernier fort boukhare sur la rive droite de l'Amou-Daria. C'est là que j'ai renouvelé mes provisions et changé mon escorte pour continuer mon voyage, ayant à ma droite le nouveau pays incorporé à la province russe du Turkestan sous le nom de *canton de l'Amou-Daria*, à ma gauche les États du Khan de Khiva; les garde-frontières de ce pays battent la générale à mon approche, se mettent en ligne et présentent les armes. C'est un assemblage de types sauvages, fantastiquement vêtus et armés de fusils plus dangereux pour le porteur que pour les ennemis. Je n'ai pas manqué de passer en revue cette troupe si originale. Jusqu'à Ak-Kamich, la rive droite du fleuve est habitée par des aouls de Turcomans-Ata, tribu soumise et aujourd'hui tranquille, qui est administrée par des *volostnoys,* élus par les Turcomans.

Il me tardait de gagner enfin un poste russe : l'humidité du fleuve, sur lequel je couchais depuis si longtemps, commençait à m'incommoder; je me sentais dans les jointures des tiraillements, précurseurs d'un accès de rhumatisme dont j'avais déjà souffert pendant mes voyages. Quoiqu'un vent contraire se fût levé, j'obligeai les bateliers à continuer de nuit leur route, et cette imprudence a failli m'être funeste, ainsi qu'à tous ces hommes, dont j'ai témérairement exposé la vie. En effet, en vue de l'île d'Araltchi-Baba, une tempête se déchaîna durant la nuit; le ciel était sombre et le vent d'ouest tel qu'au lieu d'avancer nous reculions, battus par les flots. La corde à laquelle était attachée la barque, et à laquelle quatre des plus vigoureux rameurs s'étaient attelés pour la remorquer depuis la rive, se rompit, et nous fûmes jetés au milieu du fleuve. Notre bateau embarquait beaucoup d'eau, et ce n'est que grâce à un travail surhumain de tout le monde, travail qui dura par une nuit sombre au moins quatre heures, que nous sommes parvenus à aborder. Cette nuit-là m'a paru longue; mon inquiétude a été vive et mes remords bien grands. J'ai béni le soleil levant, et je souhaite n'avoir pas à passer d'autres moments semblables. Avant de débarquer, je m'aperçois que ma montre a disparu; on a dû me la voler, et, comme de raison, mes gens accusent les bateliers de ce méfait. Les vêtements khivains n'ayant aucune poche, ce n'est que la ceinture et le couvre-chef gigantesque qui peuvent contenir l'objet dérobé. On m'apporte tous les *tchouguermahs,* c'est ainsi qu'on appelle les bonnets khivains; raconter ce que j'y ai découvert me serait impossible. Il y avait des boîtes à sar-



dines vides, des cartouches que j'avais jetées, des grenades que j'avais distribuées à l'équipage, des bouteilles vides; il y avait des tchouguermahs à secret, dans lesquels étaient enfouis les menus pourboires que je distribuais pour maintenir la bonne harmonie. A Khiva, j'ai même découvert un tchouguermah à musique! Le propriétaire de cette merveille, objet de l'envie de tous ses compatriotes, avait rapporté d'un voyage en Russie une de nos boîtes à musique suisses, et se promenait fièrement avec cet instrument mélodieux fourré dans sa coiffure!

Enfin, après une forte étape au travers d'un pays en partie désert, nous arrivons à Chourakhan, petit bazar. Dans le courant de l'après-midi, nous voyons se dessiner à l'horizon les coupoles d'une église russe; c'est Petro-Alexandrovsk, une nouvelle forteresse où m'attendent des jouissances dont j'étais privé depuis longtemps.

Quand je regarde aujourd'hui la photographie que j'ai prise du fortin, je trouve cela hideux : un vaste désert, des murs en terre glaise, des casernes, une immense place bordée de quelques maisons contenant les boutiques et les débits d'eau-de-vie où la petite garnison se pourvoit du nécessaire; c'est tout le luxe qui me charmait alors! J'entre dans un estaminet malpropre, où l'on me sert une soupe aux choux; mais lorsqu'il s'agit de me loger, il n'y a de disponible que la salle du billard. J'avais heureusement des recommandations dont je voulus essayer l'efficacité sans retard.

Le représentant du négociant Ivanoff, de Tachkent, que j'ai fait appeler, m'offre sa maison, et avant tout sa cour, où je puis remiser mes bagages et mes chevaux. Comme cette construction ne contient que deux chambres, j'occupe le bureau, qui, en une demi-heure, prend l'aspect d'une chambre confortable, grâce aux tapis et aux meubles que je fais voyager avec moi. Depuis plusieurs mois, j'habitais pour la première fois une chambre chauffée par un poêle; je puis enfin me débarrasser des pelisses et des autres vêtements qui ne m'avaient pas quitté depuis Tchardjouï, et apprécier une fois de plus l'agrément de passer une nuit dans un bon lit, entre deux draps bien blancs, après avoir pris un bain, dont l'effet le plus satisfaisant est de débarrasser le voyageur de l'abominable vermine qui s'acharne à le persécuter durant de telles pérégrinations.

Le lendemain, un accueil sympathique et hospitalier m'attendait chez l'excellent général Grotenhielm, gouverneur de la province : quoique je le connusse d'ancienne date, le général Tcherniaeff m'avait donné des lettres pour lui. Sur la table de madame de Grotenhielm, se voyaient le *Daily News* et la *Revue des Deux Mondes;* c'est dire que je retrouvai là une causerie tout européenne avec une femme charmante. Quoiqu'on organisât en ce

moment un théâtre d'amateurs, qui occupait toute la garnison, isolée dans le désert, ce fut chez le général que je passai les meilleurs moments de mon séjour au fortin. On voulut même me persuader de rester tout à fait. « En quelques semaines vous seriez propriétaire ici, me disait-on ; avec cinquante roubles on se construit une habitation, et qui est même très-confortable. » Mais cette offre ne me tenta point. Ayant engagé une nouvelle escorte et trouvé à remplacer l'odieux interprète sarte, que je renvoyai avec un coup de pied au bas des reins, je m'occupai sérieusement des moyens d'aborder le khanat de Khiva.

Le consul du Khan, Avas-Nias-Mehrem, qui séjournait à Petro-Alexandrovsk, fut chargé par le gouverneur de me conduire dans la capitale. Je crus de mon devoir de lui faire une visite, mais le général me persuada de n'en rien faire.

« Je l'enverrai chez vous, me dit-il, on ne fait pas de politesses à ces gens-là. » Le général devait connaître assurément mieux que moi la manière de procéder à cet égard, et cela de longue date, car il tutoyait le Khan, qui ne s'en formalisait pas.

Trois mille Russes suffisent pour maintenir la tranquillité dans cette province, qui mesure cinq cents verstes de long sur trois cent cinquante de large, et dont un district, celui de Noukous, est à lui seul grand comme la Belgique. Les cent trente mille habitants du canton de l'Amou-Daria sont des Uzbegs, des Karakalpaks et des Turcomans ; les indigènes choisissent eux-mêmes les «volostnoys» (députés) qui perçoivent leurs impôts. Ce système, au dire du général, a cela de bon que si les indigènes viennent se plaindre des voleries de leurs administrateurs, on les évince en leur répondant : « C'est votre faute, pourquoi les avez-vous élus? »

Quoique le fortin de Petro-Alexandrovsk existe depuis une dizaine d'années, on sent que ce n'est là qu'une étape de passage; il ne s'y trouve aucun de ces édifices solides qui caractérisent les chefs-lieux du Turkestan. Est-ce la ville de Khiva ou le fort projeté sur l'Amou-Daria qui deviendra la capitale du nouveau gouvernement? Je l'ignore ; c'est une question que l'avenir seul peut résoudre.

LA QUESTION DE L'OXUS.

Avant de quitter définitivement les bords de l'Amou-Daria, parlons un instant des changements de cours de ce fleuve qui ont si longtemps occupé et divisé le monde scientifique.

Hérodote rapporte le premier que l'Oxus se jette dans la mer Caspienne; mais les Arabes du moyen âge s'accordent à dire que le Djihoun, l'Oxus des anciens, se déverse dans la mer d'Aral, pendant que les Arabes du quatorzième siècle le font de nouveau couler dans la Caspienne. Jusque dans ces derniers temps, les données sur l'Oxus divergent tellement entre elles, qu'en les résumant on arriverait à cette conclusion bizarre que ce fleuve aurait coulé pendant un certain nombre de siècles tantôt dans la Caspienne, tantôt dans l'Aral, et aurait fini par se bifurquer pour déverser simultanément ses eaux dans ces deux mers jusqu'au quinzième siècle.

Aussi longtemps que nos géographes se sont contentés de ces données, la question de l'Oxus, au lieu de s'éclaircir, s'est embrouillée davantage; pour obtenir un résultat positif, il fallait étudier ce fleuve sur place, et Pierre le Grand eut le premier l'idée de le faire explorer, témoin ses instructions au prince Bekovitch Tcherkasky : « Il faut construire un fort là où se trouvait l'embouchure de l'Amou-Daria, étudier son cours et ses barrages, et, si possible, le faire rentrer dans son ancien lit en fermant son cours vers la mer d'Aral. » Bekovitch ayant été massacré avec sa petite armée par les Khivains, la question de l'Oxus fut ajournée indéfiniment, et ce n'est que dans ces vingt dernières années que cet intéressant problème de géographie physique a été sérieusement étudié. Le colonel Tchaïkovsky, qui a longtemps habité l'Asie centrale, explique le changement du cours de l'Oxus de la manière suivante :

Dans l'antiquité, le Tchou, large fleuve aux ondes rapides, sortant du lac Issi-Koul, se dirigeait au nord-ouest, recevait les eaux du lac Balkach, puis coulait au sud-ouest, en passant près de Perovsky, par le lit du Djany-Daria et l'ancien lit de l'Oxus, pour se déverser dans la mer Caspienne. Le Sir et l'Amou n'auraient donc été que de grands affluents du Tchou. Par suite de l'appauvrissement considérable de ses eaux, le Tchou se perdit dans les sables, et le Sir et l'Amou, n'étant plus coupés, pour ainsi dire à angle droit, par un fleuve rapide venant de l'est, reprirent leur direction naturelle vers le nord-ouest.

L'éminent professeur de Gratz, M. Rœsler, émettait une autre théorie : Jusqu'au moyen âge, disait-il, l'Oxus se divisait en deux branches dont l'une se rendait dans la mer Caspienne, l'autre dans l'Aral; les anciens, ignorant l'existence de cette seconde embouchure, crurent que l'Oxus se déversait tout simplement dans la mer Caspienne; mais ce bras, tarissant insensiblement, cessa de couler jusqu'à la mer. Il serait donc naturel, ajoute M. Rœsler, que les Arabes, faisant la description de la mer Caspienne, n'aient pas mentionné un fleuve qui n'y aboutissait plus; mais quand plus

tard ils pénétrèrent jusqu'à Khiva, ils virent les restes de ce second bras, qui vraisemblablement à cette époque se perdait dans les sables, et cette circonstance a dû engager les écrivains du quatorzième siècle à faire recouler le Djihoun dans la Caspienne.

Cette théorie parut se confirmer en 1878, quand, lors d'une crue subite, l'Amou rompit ses digues près de Khiva et déversa une partie de ses eaux dans le lac de Sary-Kamych, au sud-ouest de Koungrad, en formant un nouveau fleuve de deux cents verstes de longueur. Chacun se dit alors : Voilà l'ancien lit que la nature nous montre ; il suffirait d'y amener une



Garde-frontières khivains.

grande masse d'eau pour faire reprendre au fleuve son cours primitif. Il fut même un instant question de détourner le Sir dans l'Amou pour créer une immense voie fluviale entre la mer Caspienne et le cœur de l'Asie.

Désireux de connaître à fond cette importante question, le gouvernement russe envoya plusieurs expéditions scientifiques dans l'Asie centrale pour étudier sur place l'Ouzboï ou l'ancien lit de l'Oxus, et mettre une fin aux hypothèses contradictoires de quelques voyageurs, hypothèses basées plus ou moins sur les récits des indigènes. C'est cependant sur les données peu certaines de ces études faites sur quelques tronçons du soi-disant ancien lit, et non sur toute sa longueur, que les géographes rétablirent le cours primitif de l'Oxus de Khiva à la mer Caspienne, en le faisant passer par Sary-Kamych, Bala-Ichem et Igdy.

Les résultats des travaux de l'ingénieur des mines Konchine, membre de la Société de géographie de Saint-Pétersbourg, qui a parcouru le Kara-Koum dans tous les sens, nous apprennent que le désert situé entre l'Amou-Daria et la mer Caspienne est parsemé de bas-fonds, d'une longueur et d'une largeur considérables, offrant quelque analogie avec des lits de rivières desséchées, mais fermés à leurs deux extrémités; ce sont, en somme, des trous allongés, au fond desquels se trouve de l'eau salée. Après avoir exploré la vallée de Sary-Kamych dans toutes les directions, M. Konchine constate que, au sud de cette vallée, la contrée présente un vaste système d'anciens lacs desséchés, dont les traces sont parfaitement conservées sur un espace de vingt mille verstes carrées.

A cinquante verstes au sud du lac Sary-Kamych s'ouvre une vallée plate et large, au terrain imprégné de sel, qui se rétrécit en approchant de Bala-Ichem : c'est l'Ouzboï des Turcomans; elle a deux pentes opposées. De Bala-Ichem à Sary-Kamych l'Ouzboï est incliné au nord, pendant que de Bala-Ichem, ou plutôt de Kourtych à la mer Caspienne, il est incliné à l'ouest. Cette dernière partie se présente souvent comme une vallée évasée, bordée de collines de sable, offrant sur toute sa longueur l'aspect du lit d'un fleuve, au fond duquel serpente un mince filet d'eau saumâtre. On y constate le parallélisme des berges, les traces d'un courant et la présence de racines de plantes aux endroits les plus élevés des bords. Les vestiges de culture abondent sur les deux rives; on voit à Yakh-Aïla les restes d'un canal sortant de l'Ouzboï, et à Talaï-khan-Ata les ruines d'un fort et d'un cimetière, avec des traces de constructions en briques.

Aux environs de Bala-Ichem, l'Ouzboï se confond avec le terrain environnant, où il n'accuse plus sa présence que par des coquillages aralo-caspiens.

L'Oungouz, autre lit desséché partant de l'Oxus en aval de Tchardjouï et rencontrant l'Ouzboï, non loin de Bala-Ichem, recevait peut-être dans l'antiquité les eaux du Paropamise par le Tedjend et le Mourgab, qui se perdent actuellement dans les sables du désert turcoman.

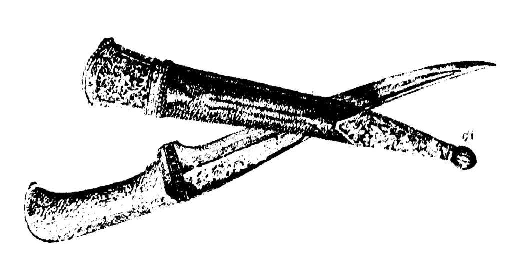
L'Ouzboï et les bas-fonds de Sary-Kamych sont remplis de débris récents de mollusques aralo-caspiens, au milieu d'un sable mouvant, tandis que l'intérieur du désert de Kara-Koum, d'un terrain plus ferme couvert de végétation, a déjà perdu sa faune marine. M. Konchine en conclut qu'il est probable que le Kara-Koum oriental a été submergé à la même époque que le bord sud-est de la mer Caspienne, alors que la partie orientale du désert se trouvait à sec, formant déjà une barrière entre le cours moyen de l'Amou et la mer Caspienne, pendant qu'au nord il était couvert d'une

grande nappe d'eau saumâtre et de golfes formés par la vaste mer touranienne ou aralo-sary-kamychienne, recevant les eaux de l'Oxus. Il est impossible, conclut M. Konchine, de considérer les eaux salées et transparentes de l'Ouzboï comme ayant une source commune avec les ondes troubles de l'Amou-Daria; ce grand fleuve n'aurait donc jamais atteint les limites actuelles de la mer Caspienne.

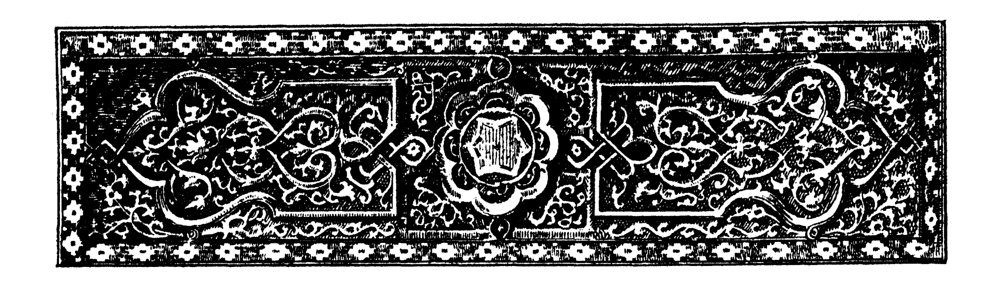
La présence des coquillages marins dans l'Ouzboï, ainsi que l'absence de sédiments fluviaux, prouvent qu'à aucune époque l'Amou-Daria n'a suivi ce chemin pour se jeter dans la mer Caspienne. Les récoltes paléontologiques ont démontré que le prétendu passage de l'Oxus entre les deux Balkans n'est qu'un détroit de la mer aralo-caspienne, et que la moitié occidentale de l'Amou n'est qu'un vestige du déversement des eaux salées de la mer touranienne dans la Caspienne, et non pas, comme on le supposait, le lit desséché de l'Amou-Daria. Les coquillages qu'on trouve dans la vallée basse de Sary-Kamych témoignent que ce bassin fut jadis couvert par la mer.

Le résultat définitif sur la question de l'Amou-Daria, formulé par M. Konchine, serait le suivant :

La mer touranienne aurait été une vaste nappe d'eau saumâtre, recevant dans sa partie septentrionale le Sir-Daria, le Tchou et le Sary-Sou, et dans sa partie méridionale l'Oxus, le Mourgab et le Tedjend. Cette mer déversait l'excès de ses eaux dans la mer Caspienne par l'Ouzboï. L'Oxus n'aurait donc jamais été un affluent direct de la mer Caspienne, et le projet de jonction de cette mer avec l'Amou-Daria exigerait le percement d'un canal de plusieurs centaines de verstes de longueur.



Couteau turcoman avec sa gaîne.



CHAPITRE IX

KHIVA.

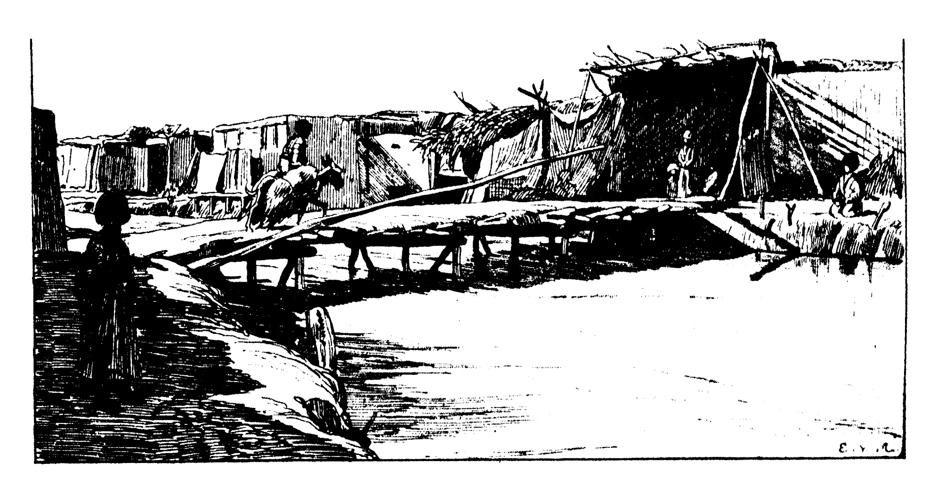
Toursoum hanté par des idées matrimoniales. — Hospitalité dans le khanat de Khiva. — Connaissance ébauchée. — Irrigation et agriculture. — Costumes. — Entrée dans la capitale. — Le palais de Mat-Mourat. — Champagne et tyroliennes. — La conquête de Khiva. — Esclavage. — Maudit frac. — Aimable offre d'une exécution. — Le harem du souverain. — Mohammed-Rahim-Khan. — Audiences tournant en longues causeries. — La ville et ses édifices. — L'oncle du Khan. — Festins pantagruéliques. — Musique et poésie. — Sport. — Combats de béliers. — Les présents du Khan. — Encore un interprète chassé. — Toursoum ma dernière ressource.

Le repos que je pris à Petro-Alexandrovsk rétablit mes forces; mes « yakhtanes », coffres indigènes qu'on suspend des deux côtés sur les flancs des chameaux ou des chevaux, avaient reçu un assortiment complet et nouveau de provisions nécessaires pour une longue route, au cours de laquelle je ne devais trouver à me ravitailler nulle part. Mon escorte aussi avait été renouvelée en entier; il s'en est fallu même de peu que je ne perdisse cette perle de Toursoum-Bay.

Lors de notre arrivée à Petro-Alexandrovsk, je lui avais remis, en reconnaissance des services rendus, une gratification qui, dans son idée, faisait de lui un capitaliste. Il ne songeait à autre chose qu'au placement de sa fortune, et il n'avait rien trouvé de plus avantageux que de la mettre sur la tête d'une femme. Petro-Alexandrovsk lui plaisait, et il songeait sérieusement à y établir ses pénates. En vain je lui reprochai sa légèreté et la triste situation à laquelle il exposait son ménage abandonné dans la province de Tachkent; Toursoum avait la cervelle hantée par une beauté locale, dont les roubles bien sonnants qu'il avait en poche lui permettaient l'acquisition, pour fonder avec elle un « home » nouveau. Je n'eus raison des fan-

taisies matrimoniales de cet homme, têtu comme une mule, qu'en lui fournissant la preuve palpable que la Dulcinée dont il s'était entiché avait déjà fait de nombreuses conquêtes dans la garnison russe.

Mon pauvre Toursoum en fut si profondément impressionné, qu'il disparut pendant trois jours; il avait noyé son chagrin dans l'eau-de-vie, et il me revint sans le sou ; ce qu'il n'avait pas bu, on le lui avait volé. Force lui fut donc de continuer à me suivre, et je n'eus qu'à me féliciter plus tard d'avoir conservé ce fidèle serviteur.



Paysage khivain.

Grâce à la bonté du général, j'avais trouvé un Tatare faisant l'office d'interprète, trois djiguites, ayant déjà traversé le désert, et un « serdar » (guide), duquel me répondaient ses parents et le chef du district ; il se nommait Koch-Nazar, était Ata-Turcoman et me rendit des services signalés. Il parlait peu, était calme, actif et homme de bons conseils. Toursoum et lui ont été ceux de mes gens dans lesquels j'ai eu le plus de confiance. — Mon escorte s'était en outre accrue de la domesticité du Mehrem Avas-Nias, le consul de Khiva.

C'est à la tête de cette colonne que je me mis en route, ayant le Mehrem à mes côtés.

En peu de temps nous arrivons au bord de l'Amou-Daria, où les bacs

nous attendent pour la traversée. Comme nous avons deux bras du fleuve devant nous, nous voguons la moitié du jour sur les ondes troubles de l'Oxus, auquel je fais mes adieux pour toujours probablement.

Notre première étape est Khanka, que nous atteignons vers le coucher du soleil.

J'étais très-curieux de voir comment l'hospitalité se pratiquait dans les États du Khan de Khiva.

On m'avait prévenu qu'elle était bien plus modeste et moins cérémonieuse que celle de Boukhara, et cela est vrai, mais je n'ai pas eu à me plaindre, car le Beg de Khanka, avisé de mon arrivée, était venu avec une escorte à notre rencontre. Sa demeure, comme celle de tout Uzbeg aisé, contient dans la cour d'honneur une yourte qui est le salon de réception et sert de demeure à un hôte de distinction. Depuis lors, j'ai retrouvé cette yourte partout, et l'on m'a dit que c'est en souvenir de leurs ancêtres nomades que les Uzbegs riches l'ont ainsi conservée. J'ai appris à l'apprécier : on y est admirablement bien, et partout où j'ai pu le faire, j'y ai logé de préférence aux chambres humides et sans fenêtres des maisons. Le centre du faîte rond de la tente est percé d'une ouverture qui permet à la fumée de s'échapper; un grand feu de charbon y maintient une température relativement élevée, et l'aspect de ce gîte devient tout à fait confortable quand mon lit de voyage, la table et les pliants que je porte avec moi sont disposés sur les tapis qui recouvrent le sol.

Après qu'on nous a servi un copieux repas préparé à la mode de Khiva et assaisonné de poivre rouge, je profite des derniers rayons du soleil pour aller fumer mon cigare sur la terrasse, à l'entrée de la petite forteresse qui sert d'habitation au Beg. Devant moi, la jeunesse joue au cheval fondu, et les femmes du Beg, attirées par la présence d'un étranger, viennent curieusement dévisager l'*Ourousse*. L'affreux voile en crin des femmes sartes est remplacé ici par un khalat jeté sur la tête, par-dessus une espèce de turban cylindrique, de forme haute, qui me permet d'entrevoir par-ci par-là de beaux yeux; mais l'anneau que ces femmes portent au nez défigure leur visage.

Je fais apporter quelques boîtes de bonbons, qu'elles acceptent d'abord avec une certaine terreur, mais qui finissent par les convaincre de mes bonnes intentions. Une jeune beauté olivâtre s'est même apprivoisée au point de se rapprocher; malheureusement le Beg arrive, et une connaissance si bien ébauchée est brusquement interrompue par les vieilles épouses, qui entraînent la Khivaine et mettent à vau-l'eau mes projets d'étude de mœurs.

Le lendemain matin, la température avait fraîchi au point que mon thermomètre marquait 11° au-dessous de zéro. Ce voyage à cheval par un vent glacial manque absolument de charme; vers le milieu du jour seulement, le vent fait trêve, et nous avons un beau soleil d'hiver.

Le climat de Khiva est sujet à de grandes variations, car si en hiver le froid descend jusqu'à 20°, en été le thermomètre marque 28 à 30° de chaleur à l'ombre. Le printemps et l'automne sont courts, et pendant toute l'année soufflent des vents qui charrient en été une poussière suffocante.

Le pays que nous traversons est admirablement cultivé : pas un pouce de terre n'est laissé en friche. Comme dans les États de Boukhara, l'eau apporte la fertilité, mais avec cette différence qu'elle abonde ici, et que la tâche des cultivateurs consiste à se préserver des inondations qui, régulièrement au printemps, rompent les digues. Jadis ces travaux étaient exécutés par les esclaves persans; depuis dix ans, les indigènes sont forcés de s'y livrer eux-mêmes, et c'est là pour eux un grief constant contre les Russes. Comme dans la province de Tchardjouï, il n'y a pas dans cette contrée de villages proprement dits. De Khanka à Khiva, les maisons sont partout dispersées dans les champs et donnent un aspect pittoresque au paysage. D'immenses chênes, noyers ou arbres fruitiers ombragent la pièce d'eau sans laquelle il n'y a pas d'habitation : de grands murs crénelés entourent les logis et leur donnent un aspect de forteresse.

Aujourd'hui ce pays est calme, mais jadis les Turcomans poussaient leurs alamanes jusqu'aux portes de Khiva. Une troupe de cavaliers armés comme la nôtre donne toujours l'éveil, et nous voyons à notre approche les gens se retirer jusqu'à la porte unique et massive de leurs habitations. Plus nous avançons vers la capitale du khanat, plus les cavaliers et les arbas augmentent en nombre; ce qui me frappe surtout, c'est que personne n'est à pied; on voit bien çà et là quelques ânes montés par des vieillards et des mollahs, mais l'homme le plus pauvre possède un cheval.

A mesure aussi qu'on approche de Khiva, la terre se morcelle davantage, et sa valeur augmente considérablement; l'eau s'y trouvant à profusion, on y cultive beaucoup de riz et de coton; l'agriculture, en général fort bien entendue, est très-supérieure à celle de Boukhara. Les canaux, dont l'un, le Palvan-Ata, est large de 60 mètres à son origine, s'ensablent et doivent être nettoyés chaque année, travail que font en commun les habitants des localités avoisinantes à titre de corvée. Les grandes artères se ramifient à l'infini. Lorsque les eaux sont basses, on se sert pour arroser les champs d'une roue, appelée « djiguir », mise en mouvement par des chameaux ou

des ânes; sur la circonférence de cette roue sont attachés des seaux inclinés qui puisent l'eau dans le canal et la déversent, par leur mouvement de rotation, dans une rigole.

Si les maisons sont en général mieux construites qu'en Boukharie, en revanche, le costume des Uzbegs manque entièrement de cette richesse de couleur et de cette variété qui étonnent le voyageur à Boukhara. Ici, depuis le Khan lui-même jusqu'au dernier « baïgouch » (mendiant), chaque homme porte le tchouguermah, ce bonnet en peau de mouton noire ou blanche qui a au moins un pied de hauteur et la forme d'une immense courge; les laines ne sont pas frisées et pendent sur le cou et la figure; cette coiffure donne un aspect sauvage à ceux qui la portent.

Le tchouguermah permet néanmoins de juger de la position sociale qu'occupe un personnage; celui que portent le Khan et les hauts fonctionnaires affecte la forme cylindrique; les peaux de mouton dont il est formé ont une laine noire bien frisée. J'ai vu des jeunes gens, les *pschutteux* de Khiva, se coiffer d'un tchouguermah en astrakan frisé et entièrement blanc, tandis que le couvre-chef des gens du peuple, que ceux-ci se procurent à bas prix, est confectionné de peau de mouton à laine peu frisée et longue.

Le tchouguermah exerce un effet désastreux sur les oreilles, qu'il fait dévier entièrement de leur position normale; nulle part je n'ai vu ces organes afficher de telles apparences; la partie supérieure du pavillon forme un angle droit avec le crâne; il y a des oreilles qui battent littéralement la mesure pendant la marche, et l'ombre de la tête d'un Khivain décoiffé ressemble à celle d'une grosse chauve-souris.

Les mollahs, seuls, roulent le turban blanc autour de leur tchouguermah.

La forme du khalat diffère essentiellement de la coupe de ceux en usage à Boukhara, qui ont l'ampleur suffisante pour faire deux fois le tour du porteur; à Khiva, le khalat est moins vaste et plus ajusté au corps; il est en outre ouaté et piqué. Les khalats ou tchapanes de Khiva forment un article d'exportation très-considérable; on ne les expédie pas seulement dans tout le khanat, mais les Turcomans s'en revêtent de préférence; confectionnés en *alatcha,* grosse étoffe mi-coton et mi-soie, de couleur brune ou rouge brun à raies noires, ils sont très-solides. L'étoffe contient un apprêt qui la rend luisante à la surface. Du plus riche au plus pauvre, toute la population masculine porte le khalat en alatcha; on ne le voit que fort rarement en soie ou en drap russe.

La chaussure consiste en grosses bottes de cuir de vache cru, à petits


E. VAN MUYDEN

talons et à pointe recourbée en bec. De là une certaine difficulté pour le voyageur à reconnaître la classe de la société à laquelle appartient le cavalier qu'il rencontre. Le seul luxe visible est celui du harnachement des chevaux, qui, pour les grands fonctionnaires comme mon Mehrem (aide de camp général du Khan), est en argent massif.

Ce qui m'a vivement frappé, c'est l'entretien des routes. Les ponts sont très-bien construits, en madriers ou en briques; partout il y a des fossés latéraux, et, en général, les chemins sont bordés de deux rangées d'arbres.

Le 29 novembre, vers quatre heures de l'après-midi, nous voyons surgir devant nous, à l'horizon, les minarets et les vastes édifices de Khiva, et certes je n'oublierai pas ce coup d'œil. Vu dans le lointain, Khiva se présente d'une manière infiniment plus pittoresque que Boukhara. A quatre verstes de la capitale, on aperçoit déjà les édifices publics, dont j'ai pu admirer plus tard la construction élégante et riche.

A mesure que nous approchons, les habitations prennent un caractère plus marqué d'opulence. A une verste de la ville, nous laissons à notre droite un des nombreux jardins d'été, résidence habituelle du Khan, le « Ghendoumkian », vaste édifice entouré d'un parc immense que clôt de toutes parts un mur de cinq mètres de hauteur. A côté se trouve le jardin de l'Ata-djann-Tioura, frère du Khan, qui a servi dans l'armée russe du Caucase. Cette agglomération de kiosques et de vérandas se distingue de tous les autres palais de l'Asie centrale, par le fait qu'elle a deux étages, et l'on m'a dit que des toits on jouit d'une vue superbe.

Vers le coucher du soleil, nous entrons par une porte construite en briques et flanquée de deux tourelles, dans cette ville de Khiva dont j'ai été l'hôte reconnaissant. Notre escorte s'était accrue en route des fonctionnaires que le Khan avait envoyés à ma rencontre pour me souhaiter la bienvenue; en outre, au dernier kichlak nous avions été rejoints par un djiguite, menant en laisse un prisonnier, le cou nu dans un carcan de fer et les mains garrottées avec une chaine qui se rattachait au carcan par une de ses extrémités, tandis que l'autre était fixée au pommeau de la selle du cavalier; il marchait d'ailleurs stoïquement à côté de son gardien. Le Mehrem m'explique que c'est un individu pris à Chourakhan alors qu'il vendait un cheval volé à Khiva : il l'amenait au Khan pour être pendu, à moins qu'il n'eût assez d'argent pour racheter sa vie. La procédure est ici notablement moins compliquée que chez nous.

Des rues propres et larges, bordées de maisons en terre glaise de solide construction, nous conduisent à l'habitation du ministre tout-puissant Mat-Mourat, la main droite et le conseiller du Khan. C'est là que sont pré-

parés mes logements. Le Khan m'a fait dire que c'était la demeure la plus confortable et la plus européenne dont il pût disposer.

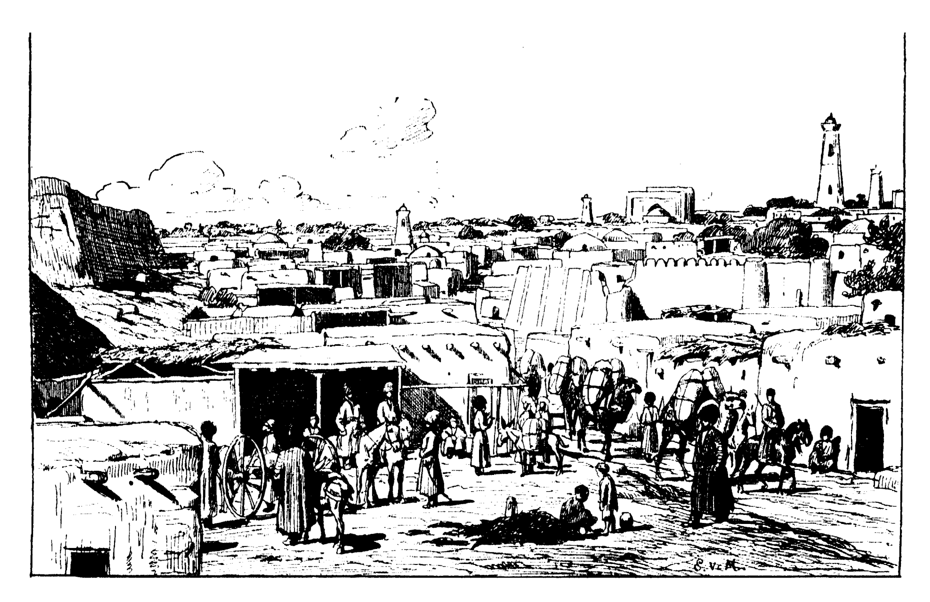
C'est une véritable citadelle avec de hautes murailles crénelées et de vastes cours destinées à renfermer les chevaux de selle attachés à des pieux. Devant une porte basse, nous mettons pied à terre et entrons dans la grande cour de réception au centre de laquelle se trouve, sur une terrasse, la yourte obligatoire de l'habitation de tout Uzbeg. Cette cour est fermée d'un côté par un bâtiment haut de douze mètres environ, sans fenêtres, mais à grandes portes dont les bois sculptés sont d'un beau travail; devant ce vaste bâtiment contenant deux pièces habitées en été, pendant les grandes chaleurs, se trouve une terrasse supportée par une rangée de colonnes en bois, très-originales, sans chapiteaux, minces au sommet et évasées à la base. Sur le second côté de la cour sont les chambres pour les serviteurs; une petite maison ayant une série de fenêtres toutes semblables à celles des maisons russes du Turkestan occupe le troisième côté. Le propriétaire, qui a vécu sept années en Russie, l'a fait construire par des ouvriers de Khiva auxquels il a donné les plus minutieuses indications. Ce qui me frappe à première vue en entrant dans mon nouveau domicile, ce sont des meubles, des fauteuils recouverts de velours, un canapé, des tables, de vraies fenêtres pouvant s'ouvrir, et — ô miracle! — un piano à queue. Cet instrument a toute une histoire : l'empereur de Russie l'a envoyé en cadeau au Khan, qui l'a donné à son tour à son favori comme témoignage de sa haute satisfaction.

Mat-Mourat est absent: c'est son fils Daoulet-Mourat-Bay, un gros garçon réjoui et bon enfant de vingt-cinq ans, qui vient me recevoir et me conduire, non sans un sentiment d'orgueil légitime, dans ces appartements qui pour lui et pour tout le khanat sont, sans doute, l'image du luxe à son plus haut degré. Il me dit que Sa Hautesse l'a tout particulièrement chargé de veiller à ce que rien ne manquât à l'étranger de distinction qui est son hôte.

Tout ce que je vois autour de moi me donne une excellente idée du propriétaire du logis. La première pièce, celle qui contient le piano, est encombrée d'objets européens suspendus aux murailles ou posés dans les niches des parois. Dans ces niches, je trouve des boîtes de conserves, des bouteilles à champagne; au mur, ce sont des casseroles de cuivre à côté d'un chapeau claque et d'un coucou; puis des gravures du couronnement; — dans la seconde pièce, un lit en fer, un lavabo. Des serviteurs du Divan-Bégui (c'est le rang qu'occupait Mat-Mourat) sont occupés à chauffer les poêles; on apporte mes effets, et bientôt je suis installé très-conforta-

blement dans une pièce commode et chaude, devant un bon repas, le tout éclairé par une lampe à pétrole; je me donne le plaisir de me faire raconter par les serviteurs le séjour des derniers hôtes du Khan, deux jeunes Français, le comte de Mailly-Châlons et le baron Benoît, qui ont passé trois mois dans ces mêmes appartements.

Pendant ce temps, le Mehrem s'est rendu auprès du Khan pour lui annoncer mon arrivée ; il revient avec Daoulet-Bay me dire que Sa Hautesse est impatiente de me voir, et que demain je serai reçu en audience particulière, si je me sens alors suffisamment reposé des fatigues du voyage. Je

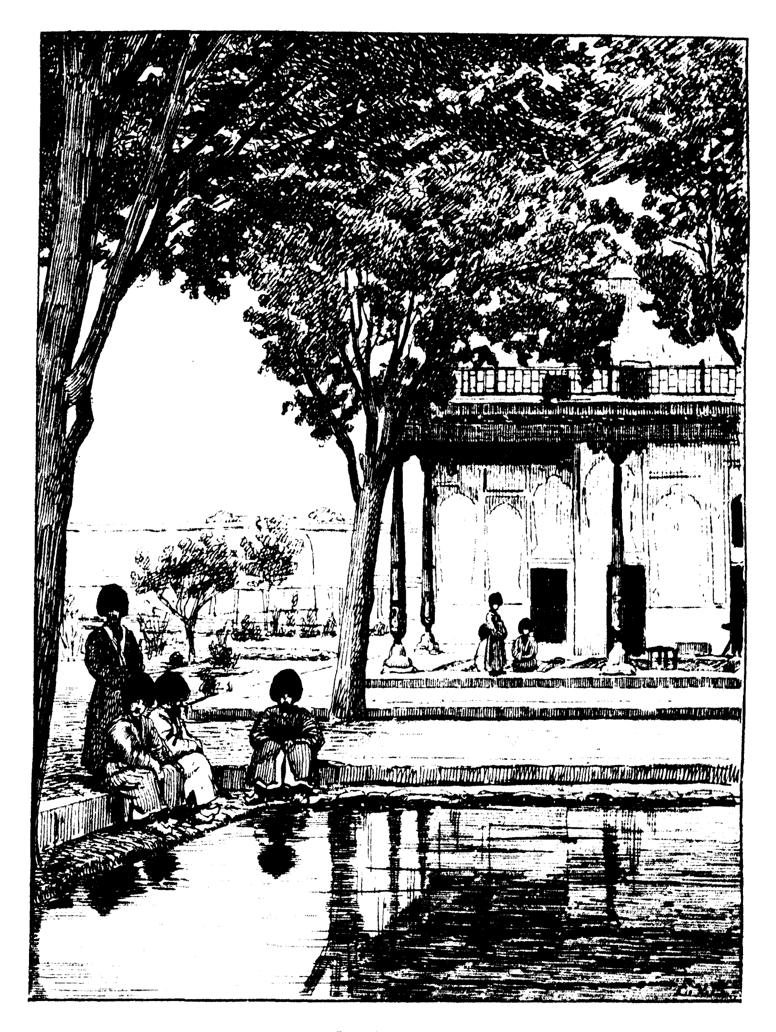


Vue de Khiva.

fais apporter du champagne que mes hôtes sablent en vrais connaisseurs : j'avais fait une bonne provision de ce vin, suivant en cela les conseils du général Grotenhielm, et je m'en suis bien trouvé, car c'est bien en partie à cette précaution que je dois l'accueil sympathique qui m'a été fait de toutes parts à Khiva.

Cette première soirée à Khiva a été fort différente des entrevues cérémonieuses en usage dans les États de Boukhara ; le champagne aidant, la causerie devint très-animée ; Daoulet ayant fait chercher des musiciens et des danseurs, je pus comparer la musique khivaine avec celle de Boukhara : ni l'une ni l'autre ne m'ont plu, mais les Khivains évidemment sont plus avancés; je dus, hélas! m'exécuter moi-même sur le piano, car refuser eût été une offense, et déclarer que cet instrument m'était à peu près

inconnu m'aurait nui dans l'esprit de mes hôtes; si je ne joue guère, et si je chante peu, je siffle en revanche avec une certaine virtuosité. En m'accompagnant de quelques accords plaqués sur les touches du malheureux instrument, j'ai fini par improviser un concert qui a dû débarrasser la



Jardin du Khan.

maison du Divan-Bégui de toutes les souris qu'elle abritait; mais mes auditeurs semblaient très-satisfaits. Le bouquet, je l'avais gardé pour la fin. Je connais quelques tyroliennes, que j'ai apprises en Styrie et pour lesquelles, tant bien que mal, je fais les accords. Ç'a été certes le plus grand succès musical que j'aie eu en ma vie : mon public était dans l'extase; je vais passer assurément à la postérité à Khiva, comme un des plus grands

musiciens francs, car depuis ce soir-là, presque chaque jour j'ai dû répéter mes chansons devant un nouvel auditoire! Dans le pays des aveugles les borgnes sont rois.

LA CONQUÊTE DE KHIVA.

L'occupation du Zéravchan moyen ayant obligé l'Émir de Boukhara à devenir, bien malgré lui, l'allié de la Russie, il restait encore à mater son présomptueux voisin le Khan de Khiva.

L'appui que trouvèrent, en 1869, les Kirghiz pillards dans les *barantas* qu'ils entreprirent sur territoire russe, et la certitude que des sujets du Tzar étaient retenus prisonniers à Khiva, furent les raisons qui engagèrent le cabinet de Saint-Pétersbourg à entreprendre une campagne contre ce pays, centre de l'esclavage et de troubles toujours renaissants.

L'oasis de Khiva, située sur l'Oxus inférieur, avec une superficie de 33,000 kilomètres carrés, comptait, selon le docteur E. Schmidt, environ 150,000 habitations. Le Coran rendant le recensement des personnes difficile, mais permettant celui des demeures, on peut calculer approximativement la population d'un pays en comptant en moyenne cinq individus par habitation; sur cette base d'estimation, le khanat de Khiva aurait eu une population d'environ 750,000 âmes, se divisant comme suit :

a) Population sédentaire (Sartes, Uzbegs, esclaves et affranchis), habitant environ	65,000	maisons.
b) Population nomade, comprenant :		
1° Les Kirghiz, habitant	20,000	kibitkas.
2° Les Karakalpaks, habitant	23,000	—
3° Les Turcomans, rive gauche de l'Amou, habitant	40,000	—
4° Les Turcomans, rive droite de l'Amou, habitant	2,000	—
TOTAL	150,000	habitations.

Confiant dans l'isolement de son oasis entourée de déserts, qu'aucune armée russe n'avait encore traversés impunément, Séid-Mohammed-Rahim-Bahadour, Khan de Khiva, âgé de vingt-six ans, se croyait absolument à l'abri d'une invasion.

Au mois de décembre 1872, l'expédition de Khiva fut arrêtée; le plan de campagne consistait à attaquer l'oasis de trois côtés à la fois avec des détachements partant d'Orenbourg, du Turkestan et du Caucase.

Pour surmonter plus facilement les obstacles, consistant principalement dans la difficulté de traverser les déserts, ces trois détachements furent subdivisés en plusieurs colonnes. Le détachement d'Orenbourg, commandé

par le lieutenant général Vérevkin, devait se concentrer au fort de l'Emba, au nord du plateau de l'Oust-Ourt; — le détachement du Turkestan était divisé en deux colonnes, celle de Kazalinsk et celle de Djizak, commandées, celle-là par le colonel Goloff, celle-ci par le général Golovatcheff, qui devaient opérer leur jonction au pied du Boukan-Taou, au centre du désert de Kizil-Koum; — enfin le détachement du Caucase avait pour points de départ, sur la mer Caspienne, Tchikichliar, Krasnovodsk et Kinderlinsk. Cette dernière colonne, commandée par le colonel Lomakin, reçut l'ordre de traverser le désert de l'Oust-Ourt pour rejoindre, à Koungrad, le détachement d'Orenbourg, pendant que les deux autres colonnes, formant le détachement de Markozoff, avaient leur rendez-vous à l'est du grand Balkan.

Le général Kaufmann, commandant en chef de l'expédition, disposait pour cette campagne de 60 compagnies d'infanterie, 26 sotnias de cavalerie et 56 canons.

Lorsque le Khan de Khiva eut connaissance de ces préparatifs, il fit des démarches infructueuses pour trouver des alliés; abandonné à ses seules forces, il ne lui resta plus qu'à se retrancher derrière ses déserts, qui, dans l'opinion de ses conseillers, deviendraient le tombeau de ses ennemis.

Les colonnes de Djizak et de Kazalinsk se mirent en route au mois de mars; dès les premiers jours elles eurent beaucoup à souffrir du froid et des ouragans. Arrivé au pied du Boukan-Taou, le général Kaufmann, accompagnant la colonne de Djizak, reçut une ambassade boukhariote venant l'assurer des bonnes intentions de l'Émir, qui était disposé à faciliter la marche des Russes dans ces contrées inhospitalières.

Le 24, la colonne de Kazalinsk opéra sa jonction avec celle de Djizak; la température changea brusquement; la chaleur et les ouragans de sable firent endurer des souffrances incroyables aux soldats, qui, à partir de ce moment, furent sans cesse harcelés par les Turcomans. Des dix mille chameaux que le détachement avait à son départ, il n'en resta bientôt plus que trois mille debout; les bagages durent être en partie abandonnés dans ces affreux déserts où le vent soulevait continuellement des nuages de sable fin, et où les puits ne contenaient pas assez d'eau pour désaltérer cette immense caravane. Enfin, le 10 mai, n'ayant plus que douze cent quarante chameaux, l'avant-garde arriva au pied des monts Outch-Outchak, où elle rencontra des masses considérables de Turcomans. Le lendemain, la petite armée russe fut assaillie de trois côtés à la fois avec une impétuosité extraordinaire. L'affaire fut chaude, mais courte; les Turcomans prirent la fuite, laissant la route de Khiva ouverte aux vainqueurs. Quatre jours après, le général Kaufmann fit son entrée à Ak-Kamich, près

de Chourakhan, où il passa l'Oxus sur des pontons amenés de Kazalinsk, et il campa dans les environs de Pitniak, sur les bords de l'Oxus, où des provisions de toute nature firent oublier aux soldats les misères du désert.

Le détachement d'Orenbourg, de son côté, s'était mis en mouvement au mois de mars; pour le transport de ce corps, des traîneaux et plus de dix mille chameaux furent nécessaires; les soldats eurent là aussi beaucoup à souffrir, le thermomètre descendant souvent jusqu'à 25° au-dessous de zéro; mais ils arrivèrent heureusement à Koungrad, au sud de la mer d'Aral, où ils ne tardèrent pas à être rejoints par le corps de Lomakin, qui formait l'une des colonnes du détachement du Caucase, partie de Kinderlinsk.

Les deux colonnes de Markozoff eurent, dès leur départ, les plus grandes difficultés à vaincre, le Khan de Khiva ayant engagé les Turcomans à ne fournir ni vivres ni chameaux aux Russes. Sans cesse inquiété par les Turcomans de l'Atrek, Markozoff se mit à leur poursuite, les dispersa et leur enleva deux mille chameaux, qui, joints à ceux dont il disposait déjà, lui permirent de continuer sa marche à travers le Kara-Koum. A partir du puits d'Aïdine, au pied du grand Balkan, les troupes harcelées par les ennemis eurent en outre à endurer la chaleur, la soif et l'assaut des sables. Ce n'est qu'avec des peines inouïes qu'elles atteignirent le puits de Bala-Ichem, à mi-chemin de Khiva; les chameaux étaient morts ou hors de service, et les bagages avaient été abandonnés dans le désert. Reconnaissant l'impossibilité de continuer la marche dans de telles conditions, Markozoff donna le signal de la retraite.

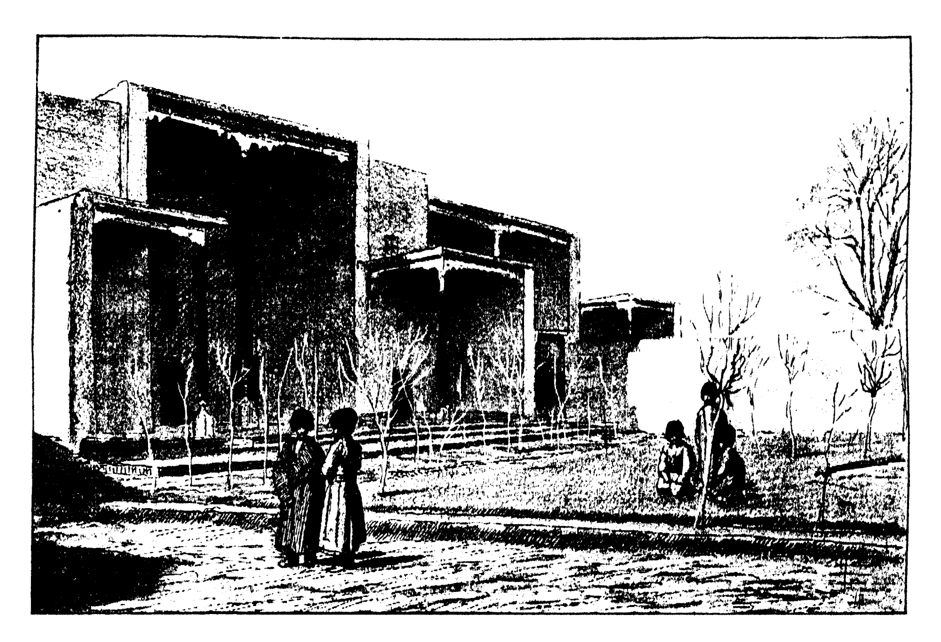
Pendant que ce détachement rentrait épuisé à Krasnovodsk, les troupes d'Orenbourg et celles de Lomakin marchèrent sur Khiva, en remontant l'Amou-Daria, et en chassant devant elles les ennemis, qui n'offraient qu'une molle résistance. Sans nouvelles du commandant en chef, le général Vérevkin, avec les colonnes d'Orenbourg et de Kinderlinsk, s'avança jusque sous les murs de Khiva, et ce n'est que lorsque le bombardement était déjà commencé qu'il apprit la présence du général Kaufmann et de ses troupes à seize verstes à l'est de la ville.

Terrifié par le bombardement et croyant que sa dernière heure avait sonné, le Khan chargea l'Inak Irtasali de traiter avec les vainqueurs; mais, sans attendre le retour de son plénipotentiaire, il prit la fuite avec le Divan-Bégui Mat-Mourat, chef du parti de la guerre.

La ville étant ainsi abandonnée à elle-même, le parti de la paix proclama Khan de Khiva Ata-djann-Tioura, frère cadet du souverain disparu, qui

avait été retenu en captivité jusqu'alors, parce que son frère l'accusait de sympathies pour la Russie. Le lendemain matin, le nouveau Khan, accompagné de son oncle et de quelques grands dignitaires, sortit au-devant du général Kaufmann pour l'introduire dans sa capitale. Pendant ce temps le canon tonnait toujours au nord de la place, et Skobeleff, à la tête d'une colonne d'assaut, fut le premier qui pénétra dans Khiva par la brèche. Toute résistance cessa aussitôt.

Séid-Mohammed-Rahim-Bahadour-Khan, réfugié chez les Yomoudes,



Demeure de Mat-Mourat.

reçut l'ordre de se rendre au quartier général. Ayant accepté toutes les conditions imposées par le vainqueur, il fut rétabli dans son autorité, et une commission de six membres, dont trois Russes et trois Khivains, fut chargée de régler la situation du pays. La paix fut définitivement conclue avec le Khan, qui s'engagea à payer une contribution de guerre de deux millions deux cent mille roubles et céda la rive droite de l'Oxus, qui depuis forme la nouvelle province russe de l'Amou-Daria.

Le Khan conserva le droit de haute justice selon le « chariat » et celui de nommer les Begs; Mat-Mourat et Rahmet-Oullah, les chefs du parti de la guerre, furent internés à Kazalinsk.

La capitale était prise, le Khan avait fait sa soumission, et les armées du Tzar avaient prouvé une fois de plus, non-seulement leur valeur mili-

taire, mais aussi leur énergie pour supporter les privations et braver les horreurs du désert. Celui-là seul qui a traversé les sables entourant ce khanat peut se rendre compte de la page brillante que cette marche militaire a inscrite dans l'histoire de la guerre.

ESCLAVAGE.

Les résultats de cette campagne furent à la hauteur des sacrifices : vingt-cinq mille, et même, suivant d'autres, quarante mille esclaves, retenus à Khiva, lui durent leur liberté. Voici la proclamation que le souverain de Khiva fut contraint de publier : « Moi, Séid-Mohammed-Rahim-Bahadour-Khan, j'ordonne à tous mes sujets, par respect pour l'Empereur de Russie, de donner sans retard la liberté à tous les esclaves de mon khanat. A partir de ce moment l'esclavage est proscrit à perpétuité dans mes États. Puisse cette marque d'humanité devenir le gage d'une amitié et d'un respect éternels entre mon glorieux (*sic*) peuple et celui de la grande Russie. »

Si le brusque changement introduit dans l'économie du khanat par cette proclamation a peut-être nui, durant les premières années, à l'agriculture, les travaux des champs étant en grande partie exécutés par les Iraniens, en revanche il a constitué une des plus belles victoires de la civilisation, puisque par la prise de Khiva l'esclavage dans cette partie du monde a été supprimé dans sa racine.

Les esclaves vendus depuis des siècles sur les marchés de l'Asie centrale étaient principalement des habitants des provinces limitrophes de la Perse, surpris dans leurs villages par les Turcomans, des Cosaques prisonniers des Kirghiz et des pêcheurs russes de la mer Caspienne emmenés en captivité.

Généralement ces brigands ne gardaient pas longtemps leurs prisonniers; si ceux-ci avaient le moyen de payer une rançon, ils les remettaient en liberté, autrement ils les vendaient à des courtiers, qui, réunissant des caravanes plus ou moins considérables, les transportaient dans les grandes villes comme Khiva, Tchardjouï et Boukhara. Après avoir parcouru des centaines de verstes à pied, ou lié sur la croupe d'un cheval, le « koul » (esclave) était conduit au marché pour y être vendu comme une vile bête de somme.

Le Coran défendant la vente des vrais *Croyants,* les marchands d'esclaves n'amenaient sur les marchés que des *kafirs,* des chiens d'infidèles, tels que les chiites persans enlevés par les Turcomans sous le prétexte de faire la

guerre sainte (*ghazzia*), des chrétiens et des Afghans; mais ces derniers étaient d'un placement difficile, les acheteurs craignant leur caractère violent et vindicatif. Il arrivait cependant que des marchands peu scrupuleux vendissent des *Croyants*, auxquels le fouet et les jeûnes forcés avaient arraché une déclaration de foi chiite. Les Juifs seuls ne se vendaient pas : on les méprisait tellement que le nom de koul était encore trop beau pour eux.

En somme, les esclaves les plus recherchés, tant pour leur activité que pour leur intelligence et leur douceur, étaient les Iraniens du nord de la Perse, auxquels le khanat de Khiva doit d'être un des pays les mieux cultivés de l'Asie centrale.

Les prisonniers faits dans les rencontres à main armée des Kirghiz avec les Cosaques étaient très-recherchés. Florio Beneveni, ayant passé quelques années à Boukhara, mandait à Pierre le Grand qu'il y avait à Boukhara, à Samarcande et dans les environs, plus de trois mille esclaves russes, et Mouravieff, au commencement de notre siècle, déclarait qu'il se trouvait dans le seul khanat de Khiva trois mille esclaves sujets du Tzar.

Les guerres avec la Russie, les expéditions manquées des Cosaques pillards, fournissaient la plus grande partie de ces esclaves russes; les razzias des Kirghiz vers la fin du dix-huitième siècle, surtout pendant la révolte de Pougatcheff, furent terribles; les agriculteurs du versant occidental de l'Oural eux-mêmes, n'étant plus en sûreté nulle part, abandonnèrent leurs travaux pour se réfugier dans les forteresses.

Les khans prélevaient comme tribut le dixième des captifs dont ils formaient leur garde et leurs artilleurs, car ils croyaient les Cosaques très-habiles dans le maniement du canon, et certes ceux-là n'étaient pas les plus malheureux : les enfants enlevés en bas âge étaient élevés dans le mahométisme et plus tard incorporés dans l'armée. Quant aux femmes, il était rare qu'elles obtinssent le même succès que leurs sœurs du Caucase dans les harems turcs ou persans, les habitants de l'Asie centrale n'épousant leurs esclaves que si elles sont d'une grande beauté.

Le titre si dégradant de koul restait attaché comme un stigmate au front même des enfants, et si parfois les esclaves d'une grande intelligence, des Persans surtout, sont arrivés aux plus hauts emplois, ce n'étaient que de rares exceptions. Le plus grand nombre de ces malheureux, à peine vêtus et mal nourris, étaient complétement la chose de leur propriétaire, qui avait sur eux droit de vie et de mort. C'est ainsi que l'Émir de Boukhara, Rahim-Beg, craignant une révolte des Russes dans ses États, les fit tous massacrer. Mais ce sont là jeux de princes; les simples particuliers se gardaient bien

d'user de tant de rigueur, les esclaves coûtant trop cher pour les passer ainsi par profits et pertes; ils se contentaient de les punir en leur faisant appliquer deux cents à trois cents coups de fouet, en les clouant par une oreille à un poteau, en leur coupant les oreilles et le nez, ou en leur arrachant un œil.

Le prix des esclaves, comme celui de toute marchandise, dépendait de l'offre et de la demande; si les razzias opérées par les Turcomans en jetaient un grand nombre sur les marchés, leur valeur diminuait sensiblement. Ainsi, en 1860, les Tékés ayant battu une armée de vingt mille Persans, il y eut tant de prisonniers que, suivant le général Annenkoff, le prix d'un esclave vigoureux et bien conditionné était tombé à vingt-cinq *krans* ou vingt-cinq francs, tandis que, en temps ordinaire, le prix d'un esclave variait, selon N. Vesselovsky, entre cinquante et soixante-dix *tillas* [1], soit entre huit cents et mille francs.

Les esclaves russes se payaient plus cher que les persans; en revanche, les femmes persanes avaient plus de valeur que les russes.

Voici, du reste, le prix courant des esclaves tel que l'a établi Vambéry :

a) ESCLAVES MASCULINS.

	A KHIVA.	A BOUKHARA.
De 10 à 15 ans	40 tillas.	35 tillas.
De 15 à 25 ans	60 —	45 à 50 —
De 25 à 40 ans	70 à 80 —	80 —

b) ESCLAVES FÉMININS.

	A KHIVA.	A BOUKHARA.
De 10 à 15 ans, l'esclave d'une grande beauté	70 à 80 tillas.	70 à 80 tillas.
De 15 à 25 ans	50 à 60 —	50 à 60 —
De 25 à 40 ans	40 —	40 —

Toutefois ces individus n'étaient pas voués à une servitude perpétuelle, ils pouvaient se libérer en embrassant l'Islam, ou en payant une somme dépassant de beaucoup leur prix d'achat; parmi les Russes qui ne pouvaient se procurer l'argent nécessaire à leur libération, il y en eut qui apostasièrent, prirent femme et parurent se résigner à leur nouveau genre de vie. Quant à s'enfuir à travers la steppe, c'était chose absolument impossible; ceux qui tentaient de s'échapper retombaient fatalement entre les mains des nomades qui les revendaient, et s'ils étaient repris par leurs anciens maîtres, ils savaient ce qui les attendait : ils étaient empalés sans miséricorde, pour servir d'exemple aux autres, et le pal était fait de ma-

[1] Le tilla est une pièce d'or valant 16 francs.



MOHAMMED RAHIM, KHAN DE KHIVA.

nière que la victime pût vivre plusieurs jours, au milieu des tortures les plus atroces.

Dès 1620, la Russie chercha à obtenir par voie diplomatique la mise en liberté des esclaves; chacune des ambassades envoyées dans les khanats ramenait quelques-uns de ces malheureux, rachetés avec les plus grandes difficultés et au prix de sommes exorbitantes. Mais qu'était ce maigre résultat comparé au nombre de ceux qui gémissaient encore sous le fouet des musulmans!

Au commencement de ce siècle seulement, après la soumission des Kirghiz, le nombre des esclaves russes diminua considérablement; ainsi en 1840, il n'y en avait plus que quatre cent soixante-quatorze, qu'Allah-Koul, effrayé par les menaces des Russes qui venaient de construire le fort de Novo-Alexandrovsk sur la mer Caspienne, s'empressa de mettre en liberté. La prise de Khiva rendit encore la liberté à vingt et un esclaves russes et, comme nous l'avons déjà dit, à vingt-cinq mille persans.

Aujourd'hui, partout où l'influence du Tzar s'étend, l'esclavage est aboli; Tachkent, Boukhara et Khiva ont cessé d'être des marchés d'hommes.

« Il est loisible aux journalistes de se poser sentimentalement, dans leurs rêveries politiques, en défenseurs de l'indépendance des petits peuples de l'Asie, qui ne comprennent sous le nom de liberté que l'anarchie, le pillage et le meurtre. Les utopies de Rousseau ont fait leur temps, et nous sommes persuadé que l'Europe, — partout où elle se présente dans l'Orient, soit sous l'humble vêtement du missionnaire, soit avec l'appareil puissant et terrible de ses armées, — ne peut répandre que le bonheur, les germes d'une meilleure existence; car plus la lumière de l'Occident se répandra sur l'Orient, plus les abus de l'ancien monde y disparaîtront, et plus les hommes y seront heureux. »

Ces paroles de Vambéry ont trouvé leur écho dans les conquêtes russes; le vœu du célèbre polyglotte a été réalisé en même temps que sa prophétie.

SÉJOUR DANS LA CAPITALE.

Le 1er décembre, vers midi, le Mehrem, accompagné d'un maître des cérémonies du Khan, vint me prendre pour me conduire au palais. La mise en scène du *salem* est beaucoup plus simple qu'à Boukhara : aucune escorte ne m'accompagnait; je remis mes cadeaux pour le Khan, consistant en un grand coffre qui contenait un service à thé et à café complet, d'un très-beau travail en vermeil, avec des vues de Moscou en émail. Je savais, en

achetant mes cadeaux, que les procédés qu'on aurait envers moi seraient en raison directe de la richesse de mes offrandes; aussi n'ai-je pas lésiné à cet égard, et je m'en suis bien trouvé.

J'étais en grand gala, mais toujours avec mon malheureux frac par 15° de froid, ayant en perspective une longue audience dans des pièces ouvertes à tous les vents : j'avais cependant suivi les coutumes du pays, autant que cela était à ma portée; ne pouvant superposer cinq ou six khalats sur mon individu, j'avais endossé bravement deux gilets de flanelle, trois chemises de soie, et je n'avais qu'une crainte, celle de voir sauter le gilet de drap qui brochait sur le tout; il n'en fut rien heureusement : cette pièce de mon équipement a vaillamment résisté à une expansion aussi insolite de son contenu, et je crois que je lui dois ainsi de ne pas avoir rapporté de mon audience un refroidissement, comme à Boukhara.

Sur notre passage et dans les bazars, les cavaliers mettaient pied à terre et les piétons se prosternaient. Partout on me regardait comme Russe, et je pouvais constater une bien moins grande hostilité à mon égard que dans les pays où j'avais passé auparavant. Il n'était pas rare que les passants me fissent ici le salut militaire, et, ce qui est bien plus étonnant, on m'offrait le « salem aléikoum », que le vrai *Croyant* ne doit qu'à son coreligionnaire. Devant le palais, j'eus l'occasion d'admirer la magnifique tour construite par Mohammed-Émin Khan, il y a quarante ans environ; malheureusement elle n'a pas été terminée, ce souverain ayant été tué à Merv avant son complet achèvement. Cette tour conique est de dimensions extraordinaires; élevée sur une éminence, construite tout entière en briques émaillées de couleurs variant du bleu de ciel au bleu foncé, elle rappelle les plus beaux travaux de ce genre à Samarcande. Sur la place qui précède le palais, nous mettons pied à terre pour traverser une cour intérieure remplie de gens qui viennent soit apporter des suppliques, soit réclamer le jugement du Khan, car il donne audience personnellement à quiconque la demande.

Le palais du Khan de Khiva est loin d'avoir un aspect imposant; rien ici n'annonce la royauté; c'est un édifice en terre glaise avec de grandes cours entourées de masures. Nulle trace d'architecture ni de richesse, comme dans les résidences d'été de l'Émir de Boukhara. Tout est uniformément gris, à l'exception des deux tours revêtues de briques émaillées qui flanquent la porte d'entrée.

On me fait entrer dans une pièce ouverte, chauffée par un feu de charbon, et entièrement vide : quelques mauvais feutres couvrent le sol; pas

même un siége pour m'asseoir. Laissé seul pendant une demi-heure au moins, je commence à m'impatienter; Toursoum-Bay, mon djiguite en chef, habitué aux réceptions boukhariotes si formalistes, où tout est si bien calculé, trouve qu'on me manque de respect, et il va communiquer ses impressions aux serviteurs du palais; bientôt je vois accourir le Mehrem, qui vient s'excuser de ne pas avoir fait apporter un fauteuil; mais on n'ose pas prévenir le Khan que je suis arrivé, et il faut attendre son apparition dans les appartements d'audience.

Je le connais, ce truc; il est toujours le même : faire attendre le visiteur d'autant plus longtemps qu'on veut lui inspirer une plus haute opinion de l'importance du personnage par lequel il sera reçu. Je gage que pendant que je me morfonds, Sa Hautesse se fait narrer par ses familiers tous mes faits et gestes. Pour passer le temps, je me fais raconter par le Mehrem quelques détails sur l'entourage du Khan.

La cour que nous avons devant nous sert de haute cour de justice; c'est là, de cette terrasse, que le Khan rend ses arrêts, et chacun a le droit de s'adresser à ce tribunal. Dans cette logette, à côté de l'entrée, se tiennent les bourreaux. Jadis les jugements étaient exécutés séance tenante devant la porte du palais; une fosse profonde recevait les nez, les oreilles et les mains coupés par ordre du souverain. Aujourd'hui l'ouvrage chôme, et ces braves exécuteurs ont l'air de regretter le bon vieux temps; par-ci par-là une petite bastonnade est le seul intermède qui rompt la monotonie de leur existence. Le pal a entièrement disparu; on pend encore parfois sur la place du bazar, à une potence qu'on dresse pour la circonstance.

Un jour, je laissai à entendre que je serais curieux d'assister à une exécution. Il n'y en avait pas à l'ordre du jour; mais il me fut répondu que Sa Hautesse me voulait tant de bien, que si elle apprenait mon désir, elle ne manquerait pas de me procurer immédiatement cette petite tomacha.

Pour le moment, il n'y a que neuf femmes au harem, car, depuis son voyage à Moscou pour le couronnement du Tzar, le Khan a diminué le nombre de ses odalisques. De même que le Chah de Perse, lors de son retour d'Europe, adopta le costume des danseuses pour tout son harem, on m'affirma que Séid-Mohammed-Rahim-Bahadour-Khan aurait introduit, depuis peu, le corset et la « tournure » dans le sien.

Madame de Grotenhielm me raconta que le Khan l'ayant vue un jour en robe de soie couleur sang de bœuf, quarante robes de la même coupe furent immédiatement commandées au Woerth de Petro-Alexandrovsk.

Un roman à sensation a fait dernièrement le tour des journaux. Ce pauvre Séid-Mohammed-Rahim aurait été victime d'une aventurière juive.

qu'il aurait à grands frais fait venir de Moscou pour l'attacher à son trône; mais cette histoire me paraît plus plaisante que véridique; pendant mon séjour à Khiva il n'en fut pas question.

L'existence d'une « khane » de Khiva doit laisser à désirer; confinées entre quatre murs, ces femmes ne sortent jamais que dans des arbas, grandes voitures à deux roues, attelées d'un cheval et préalablement recouvertes d'immenses tapis; elles ne peuvent voir personne; leurs parents mêmes n'obtiennent que difficilement l'accès du harem princier.

On dit Séid-Mohammed-Rahim excellent père; l'aînée de ses filles est bossue; à cause de ce défaut, il ne veut la donner en mariage à personne, mais elle a sa maison et son service à elle. On raconte que son père met tout en œuvre pour lui faire oublier cette disgrâce physique; ainsi, il lui aurait fait venir dernièrement pour six mille roubles de jouets et de colifichets.

Enfin, Sa Hautesse me fait mander; débarrassé de ma pelisse, je parcours en grelottant une série de pièces et de couloirs enfumés dans lesquels se tiennent, accroupis le long des murs, des Uzbegs en tchouguermah, enveloppés de pelisses de mouton. Ce vêtement, porté par chacun en hiver, varie de richesse suivant les conditions; à l'extérieur, la peau, non recouverte d'étoffe, est teinte en ocre jaune; les toisons employées sont cousues avec du fil ou de la soie formant des ornements sur les coutures. Pour les gens de distinction, comme ceux que j'ai devant moi, ce manteau bariolé est bordé de castor, et les manches et le dos sont couverts de broderies en soie multicolore. Tout ce monde se lève silencieusement et me laisse passer sans mot dire. Nous arrivons à une petite cour où l'on a dressé une yourte en feutre, dans laquelle Séid-Mohammed-Rahim donne audience en été; un escalier conduit à une véranda supportée par des colonnes : dans cette véranda, en plein air, une douzaine de grands fonctionnaires, tous gelés, mais silencieux et résignés.

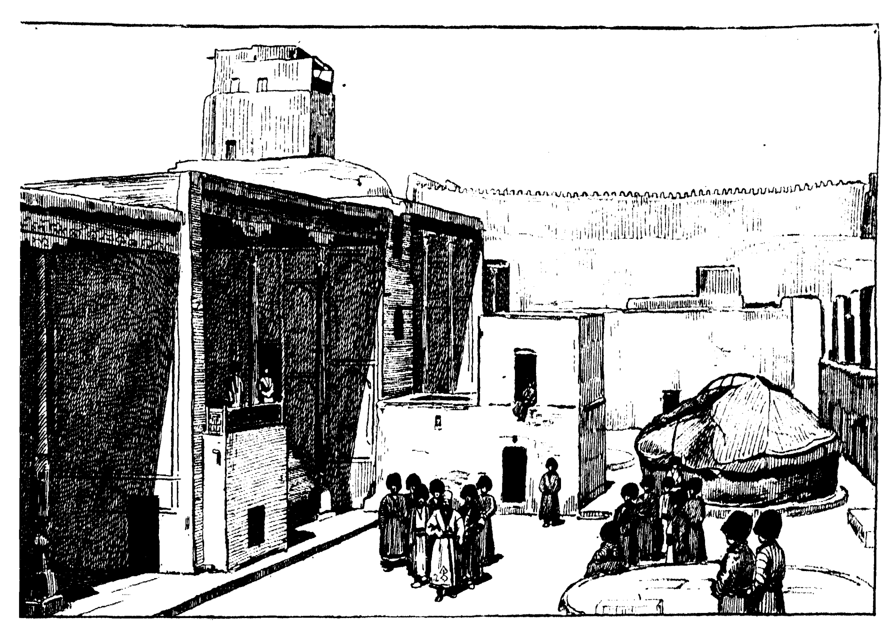
Je passe encore, et nous arrivons à une porte fermée par une tenture en tapisserie; le Mehrem la soulève et passe en avant : c'est une espèce d'antichambre avec une large ouverture donnant sur une pièce oblongue, éclairée par une sorte de porte-fenêtre où s'engouffre un vent glacial : au milieu de cette pièce, un brasier de charbons ardents de dix pieds de long sur quatre de large; autour de ce brasier, à terre, de fort beaux tapis de Merv; devant ce brasier, nous faisant face, je vois enfin le Khan de Khiva, Séid-Mohammed-Rahim-Bahadour, accroupi à la manière orientale.

Je salue, puis, sur un signe affectueux qu'il me fait, je monte les deux

marches qui séparent la première pièce de celle où il se tient; je m'approche, il se lève à demi, et je serre la main qu'il me tend très-courtoisement en me faisant signe de prendre place à ses côtés auprès du feu. Je m'assieds sur mes talons, position très-fatigante pour quiconque n'y est pas habitué, et j'attends que le prince me parle.

Il ne se presse guère, comme c'est la coutume en Orient, et nous avons le temps de nous dévisager l'un l'autre.

C'est un homme grand, fortement charpenté, né la même année que



Palais du Khan de Khiva.

moi, ayant peu de barbe, la figure bistrée et légèrement bouffie; les yeux intelligents dénotent que le sang uzbeg qui coule dans ses veines est mélangé de sang persan; les mains sont remarquablement blanches et soignées. Il porte à l'une et à l'autre deux ou trois bagues en diamants; ce sont les seuls bijoux que je lui ai vus. Il est coiffé comme son peuple du tchouguermah en mouton noir; il est revêtu d'une série de khalats recouverts par une pelisse en renard blanc; son costume est aussi simple que son palais; rien, sauf l'aisance de ses manières, ne dénonce le monarque autocrate de ce peuple sauvage.

Mon interprète se tient debout à l'entrée de la pièce; derrière lui, mon Mehrem également debout; à côté de lui, deux personnages que j'ai appris à connaître plus tard, les plus hauts dignitaires du pays : l'un, Ibrahim

Khodja, l'oncle du Khan; le second, le Palvan-Divan, chef de sa chancellerie.

S'adressant à moi, le Khan prend enfin la parole pour me dire qu'il a appris avec plaisir l'arrivée dans ses États d'un étranger venant de si loin : « Votre venue, me dit-il, m'a réjoui, et j'espère que les ordres que j'ai donnés afin qu'il soit pourvu à votre bien-être, ont été exécutés. »

Après un silence, je remercie le prince de son aimable accueil, en ajoutant que la réputation de l'hospitalité dont ont joui ceux qui m'ont précédé a dépassé les frontières de la Russie, et que sur ces nouvelles, j'ai affronté les fatigues de ce long voyage, pour voir la manière dont vivait un peuple si éloigné de ma patrie. — « Kœb iakhchi » (très-bien), me dit le prince. Puis-je lui annoncer que je suis porteur d'une lettre du général Tcherniaeff? Et je me lève pour lui remettre le grand pli qu'il reçoit des deux mains en se levant de son siége. « Kœb iakhchi », encore une fois. Après avoir parcouru la lettre, il me dit que, quoique le général lui écrive que je ne ferai que passer par ses États, il espère bien que mon séjour ne sera pas de si courte durée, et que la meilleure preuve que je pourrai lui donner de ma satisfaction de son accueil sera de rester quelque temps dans sa capitale. — Je réponds que si la durée de mon séjour dépendait de ma reconnaissance, il risquerait de ne jamais me voir quitter ses États. J'ajoute qu'un proverbe de notre pays dit : « Visite et poisson, au bout de trois jours, poison. » Cela fait sourire le prince, et je dois répéter en français plusieurs fois ledit proverbe, qu'il me paraît honorer de son approbation. La bonne harmonie établie, le Khan se met à me questionner. Il veut savoir quelle est ma patrie; évidemment il n'a jamais entendu parler de la Suisse. Il me demande comment s'appelle mon Padichah, et s'il a été représenté au couronnement à Moscou.

J'étais préparé à cette question, et j'avais à l'avance fait la leçon à mon interprète. Mais quel ne fut pas mon étonnement lorsque, ayant répondu au Khan que mon pays n'avait pas été représenté au couronnement, parce que la Suisse était une république, gouvernée par un président élu par le peuple, Séid-Mohammed me dit qu'il avait cru que l'Amérique seule était gouvernée par le peuple! — Voilà donc un prince de l'Asie centrale ayant une idée quelconque de la république! Mon étonnement devait d'ailleurs s'accroître au cours de cette audience. Sa Hautesse m'ayant demandé dans quelle partie de l'Europe se trouvait ma patrie, quelles étaient ses frontières, je vis que la France, l'Allemagne et l'Autriche lui étaient connues, de nom du moins; et il me pria de lui apporter une carte pour lui montrer la situation de mon pays.

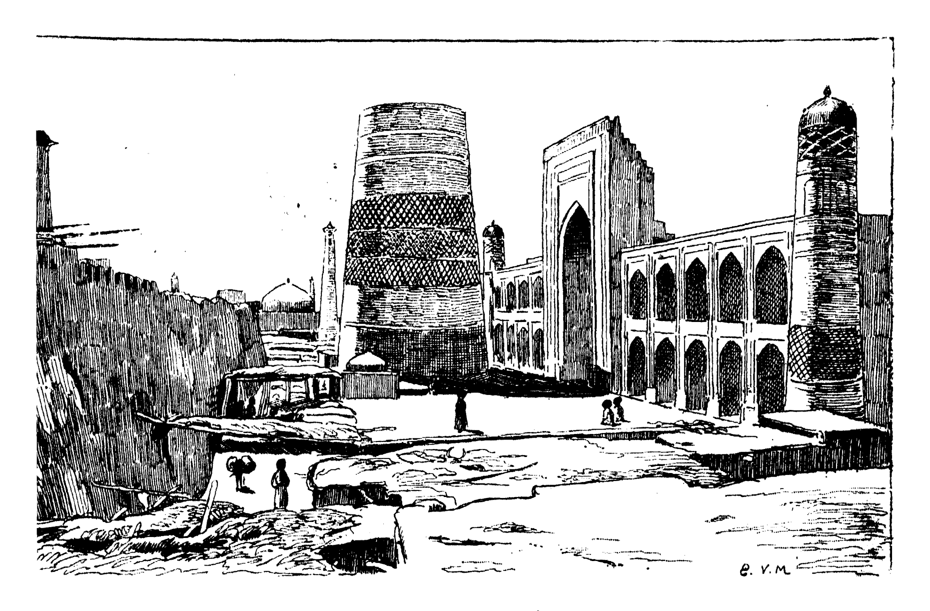
J'ai passé dix jours à Khiva, pendant lesquels j'ai été reçu cinq fois en audience particulière; chaque visite durait deux à trois heures, et j'ai emporté, de ce prince si affable et si bon pour moi, le meilleur souvenir, et un sentiment de profonde gratitude. J'ai trouvé en lui un homme intelligent, comprenant en peu de mots des choses bien malaisées à saisir pour un Asiatique. Il me serait difficile de répéter toutes nos causeries. Les audiences, qui commençaient toujours fort cérémonieusement, finissaient chaque fois par un entretien très-intéressant. Le Khan donnait l'ordre de servir du thé et fumait de mes cigarettes dont il avait appris l'usage en Russie. C'était naturellement l'Occident qui fournissait le sujet de toutes ces conversations. Séid-Mohammed-Rahim a un extrême désir de se familiariser avec la civilisation européenne, qu'il a appris à juger pendant son séjour à Saint-Pétersbourg. Je crois avoir contribué à l'éclairer sur bien des points fort obscurs ou inconnus pour lui. Ce qui excitait surtout sa curiosité, c'était l'état politique de l'Europe, les rapports entre les États, leurs forces militaires relativement à celles de la Russie, leur gouvernement, etc. Ce que je lui ai rapporté de notre recrutement de milices et de la composition de notre petite armée suisse l'a singulièrement intéressé, et plus d'une fois il m'a dit : « Je verrai par mes yeux si cela est possible. »

Dans nos dernières conversations, le Khan m'a fait comprendre qu'il désirait se rendre en Europe, que ce voyage dépendrait de l'autorisation de l'Empereur de Russie, mais qu'il espérait l'obtenir : « Alors, me dit-il, je viendrai voir ta patrie : dis à ton président que je veux voir ses noukers qui apprennent le métier de soldat comme enfants, et je verrai aussi vos fabriques de fusils. »

Le récit du voyage du Chah à travers la Suisse l'intéressa vivement et l'encouragea à s'y rendre, puisqu'on y recevait si bien les princes étrangers. Le plan du Khan consistait à visiter d'abord la Mecque, et nous avons longtemps débattu la route à suivre pour aller et revenir. Je lui fis même un itinéraire pour les principales villes d'Europe : n'ayant pas de carte, il fit apporter du papier et un crayon, au moyen desquels je lui esquissai l'Europe et les pays frontières; le prince de sa propre main y traça le nom des États et des villes en lettres arabes.

Voyant que la position accroupie sur les talons me fatiguait, il me fit apporter des coussins pour me permettre d'étendre mes longues jambes qui, ce jour-là, avaient fini par devenir insensibles. Je lui demandai alors de changer de place, car j'avais en face le brasier qui me rôtissait la figure, et derrière moi une fenêtre ouverte qui me glaçait le dos. Aussitôt il m'assigna la place de l'autre côté, s'excusant de n'avoir pas de siége à m'offrir.

Ayant appris par moi qu'un des succès obtenus auprès de l'Émir de Boukhara par l'ambassadeur russe, le prince de Wittgenstein, avait été la concession d'un télégraphe entre Boukhara et Tachkent, Séid-Mohammed-Rahim s'en préoccupa sérieusement. Il n'aime pas son voisin Mozaffar-ed-Din, et à partir de ce moment il conçut l'ambition de voir sa capitale reliée par un fil à Kazalinsk. Il avait rapporté un téléphone de Saint-Pétersbourg, et fit remettre cet instrument entre mes mains; je le fis fonctionner tant bien que mal. Il me crut alors plus versé dans les mystères de l'électricité que



Manar Mohammed-Émin.

je ne le suis réellement, et me proposa sérieusement de lui dresser un plan de ligne qui le mît, lui aussi, en rapport direct avec le monde civilisé. Je renonçai à cette offre si engageante, prétextant la courte durée de mon séjour.

A mon audience suivante, Séid-Mohammed-Rahim m'annonça qu'il avait pris des dispositions pour rendre possible mon voyage à travers le grand désert turcoman; aller de Khiva à Askhabad en ligne directe était impraticable, les alamanes des Tékés de Merv rendant la route trop peu sûre; mais Mat-Mourat, son Divan-Bégui, se trouvant alors dans le pays des Turcomans-Yomoudes pour y percevoir les impôts, il l'avait prévenu que je le rejoindrais; ce serait ce fonctionnaire qui organiserait ma traversée du désert. En attendant, il avait donné des ordres pour que je pusse, chaque jour, visiter la capitale et ses environs.


C. VAN MUYDEN

Ces dix jours de séjour à Khiva ont donc été d'un grand intérêt pour moi : j'ai visité tous les monuments, j'ai circulé librement dans la ville, j'ai vu la contrée environnante, qui, à une autre époque de l'année, doit être si riante. Mes soirées se passaient chez les principaux fonctionnaires de l'État que le Khan avait chargés de me fêter. Comment avec tout cela ai-je trouvé le temps de faire de la photographie et de croquer mes notes, je n'en sais trop rien. Je crois que c'est en prenant sur mon sommeil, car je me couchais rarement avant une ou deux heures du matin, et à six heures j'étais debout. Que de fois j'ai regretté d'être venu dans ce pays pendant une saison qui me forçait de brûler les étapes, la traversée du désert en décembre et en janvier étant, au dire de tous les gens experts, chose presque impossible à cause de la température! C'est donc pour ainsi dire à la vapeur que j'ai dû voir Khiva, et j'y ai vécu dans une si brusque succession d'impressions nouvelles que, sans mes notes, il me serait impossible de m'en rendre compte.

Le nombre des habitants de la ville de Khiva est difficile à évaluer exactement; suivant les indigènes, il y en aurait quinze mille; mais en réduisant ce chiffre de moitié, je crois que l'on approcherait de la vérité. La ville est entourée d'un mur crénelé en terre glaise, de trois mètres de hauteur et de six verstes de longueur; un second mur intérieur, de deux verstes de longueur, est de plus ancienne construction. C'est dans cette enceinte intérieure que se trouvent le palais du Khan, les maisons des riches, les principales mosquées et les médressés.

Les maisons construites en terre glaise sont misérables, et les rues d'une tristesse désespérante; partout des cimetières, dans l'enceinte même de la ville, ce qui ne contribue pas à en augmenter la gaieté. Quelques *tourbés* (mausolées) décorés de briques émaillées revêtent des formes architecturales, mais la plus grande partie d'un cimetière n'est occupée que par des tertres voûtés privés de toute décoration.

Comme je l'ai déjà dit, je crois, la matinée se passait en excursions. J'ai visité ainsi le magnifique médressé de Mohammed-Émin-Khan, avec sa tour conique, haute de vingt à vingt-cinq mètres; à côté de cette tour, non achevée, se trouve un médressé dans lequel deux cents élèves se livrent à l'étude du Coran, et plus loin on voit la Hazreti-Palivan-Ata-Goumbès, construite par le grand-père du Khan actuel et dont l'intérieur est tout en briques émaillées.

Le bazar est loin d'égaler en richesse ceux de Boukhara et de Tachkent; il est sombre, et l'on y trouve principalement des objets importés de Russie; l'impression qui vous saisit est celle d'une grande pauvreté. Chez

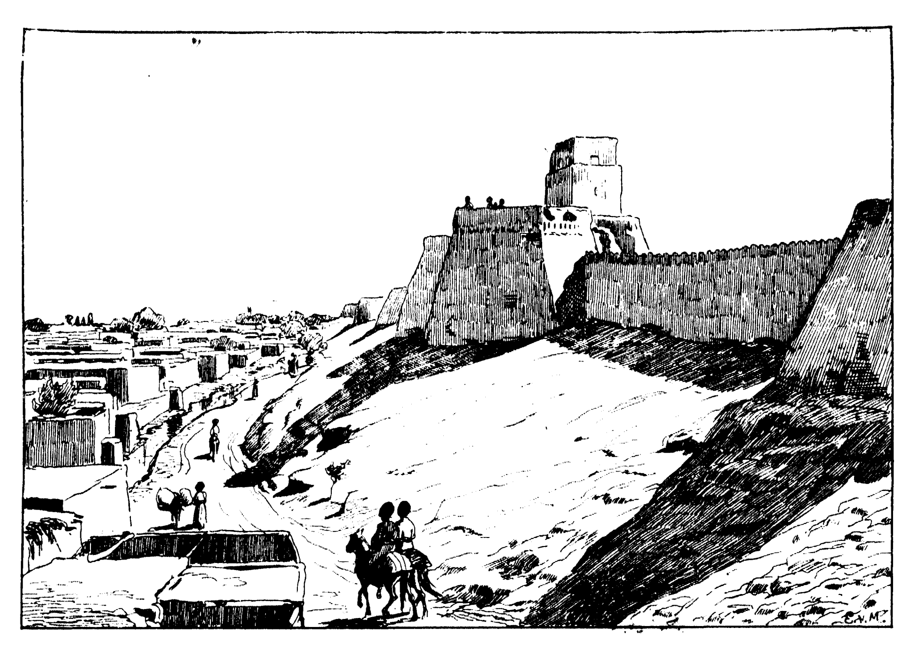
les artisans, on ne voit que peu de marchandises terminées, sauf des khalats et des tchouguermahs, et par conséquent il est très-difficile de bibeloter. On me dit que grâce aux impôts prélevés par le Khan, les grands marchands ont émigré de l'autre côté de l'Amou-Daria. Les caravansérais sont tristes et abandonnés; la monnaie qui a cours consiste en petites pièces d'argent russe et en billets du trésor. L'après-midi j'allais chez Séid-Mohammed-Rahim, où je faisais de la photographie. Le soir, c'étaient des repas sans fin dont un Européen ne peut se faire une idée.

La première invitation me fut faite par l'oncle du Khan, Ibrahim-Khodja, dont le palais se trouve hors de la ville; bon musulman, c'est en même temps un très-grand seigneur, aux manières affables et polies. Nous avons beaucoup parlé des différentes religions de l'Europe et des doctrines du Christ. J'ai éprouvé un véritable plaisir à converser avec cet homme éclairé, qui par la suite fut d'une grande bonté pour moi. Ici, ni musique ni danse; de sérieux entretiens, et à mon départ des cadeaux princiers : un sabre magnifique, un tapis inestimable et un vieux manuscrit, les *Poésies de Makhtoum-Kouli,* le barde turcoman. Au dire du professeur Vambéry, c'est le premier exemplaire complet venu en Europe. Je l'ai donné à un voyageur italien, M. Lamberto Loria, que j'ai rencontré plus tard en Transcaspie, mais j'ignore si ce livre a été traduit.

Le surlendemain, j'étais convié chez le Palvan-Divan, un des fonctionnaires ayant assisté au couronnement du Tzar. Je trouvai dans sa yourte un souper servi à l'européenne : plats en cristal, verres à pied, couteaux, fourchettes, et une série de bouteilles de vin de Champagne et de liqueurs. C'est le seul revers de la médaille de mon séjour à Khiva, que ces repas sans fin où il faut manger, si l'on ne veut pas offenser l'amphitryon. Les Khivains boivent à grands verres des liqueurs écœurantes comme l'anisette ou le curaçao, et dévorent avec cela des plats préparés à la graisse de mouton, en quantités si extraordinaires que souvent je me suis pris à envier ces estomacs uzbegs. Le Palvan-Divan est un érudit et un musicien passionné; il joue fort bien lui-même de la guitare à trois cordes, et pour conserver à la postérité ses compositions, il a inventé des notes écrites très-originales : il a coupé une grande feuille de papier de lignes horizontales, représentant la graduation du manche de la guitare; l'instrument en main, on peut déchiffrer la musique écrite sur ces lignes. Il y a entre notre musique écrite et la sienne cette seule différence que celle-ci n'a pas de mesure; dans la notation, une demi-note ou une note entière est figurée par deux ou quatre signes sur la même ligne, reliés entre eux par une barre. En outre, tandis que chez nous les notes hautes se trouvent sur les lignes

supérieures et les basses sur les lignes inférieures, c'est à l'inverse qu'il les place. Il a de sa propre main écrit de cette manière un grand volume de musique, et il voulait savoir si avec ces notes on pourrait jouer, en Europe, la musique de l'Asie centrale. La boîte à musique étant très en vogue dans le pays, son vif désir serait d'en faire fabriquer une avec des airs de Khiva; j'ai dû lui expliquer que cela n'offrirait pas beaucoup de charme!

L'harmonie, d'ailleurs, n'est guère connue à Khiva; tous les instruments



Citadelle de Khiva.

d'un orchestre, en général, jouent la même mélodie. Ce sont la « doutara », espèce de mandoline à long manche, le « sournaï », hautbois primitif, et le « gouidjik », guitare à trois cordes; pour la danse, ces instruments sont accompagnés du « tir », ou tambourin.

Les Khivains passent pour être les premiers musiciens de l'Asie centrale, et leurs bardes sont célèbres. J'eus l'occasion chez le Palvan-Divan de faire la connaissance d'un aimable et gai jeune homme, le poëte et le troubadour du Khan, Choudi-Birdi-Maksoum, qui rapportait de Pétersbourg, où il avait accompagné son maître, un souvenir enthousiaste. Arkadia, le jardin Mabille de la capitale au bord de la Néva, a été pour lui le paradis terrestre, qu'il célèbre maintenant dans ses chansons. Il m'a fait hommage de quelques poésies qu'il a écrites en mon honneur.

Voici un échantillon de la poésie khivaine, traduite par Vambéry :

Un soir, je me rendis chez mon amie, en marchant doucement, doucement.
Elle dormait paisiblement; je la serrai dans mes bras doucement, doucement.

Je ranimai mon âme, en posant un baiser sur ses lèvres;
Je serrai dans mes bras sa taille fine, et la rebaisai doucement, doucement.

Je lui dis : Donne-moi donc un baiser. Quoi, dit-elle, n'as-tu pas honte?
D'où tu viens, retourne-t'en, en marchant doucement, doucement.

Obstiné, je ne voulus pas partir. Elle me saisit le bras et me repoussa;
Enfin, ne voyant pas d'autre issue, je m'esquivai doucement, doucement.

Je partis, mais n'y tenant plus, je revins en m'écriant :
O cruelle, donne-moi donc un baiser doucement, doucement.

Impétueusement, elle me blessa de son poignard,
Et, traité avec tant de barbarie, je m'éloignai doucement, doucement.

Revnak dit : Puisque le monde est plein de farces et de plaisanteries,
Que personne ne me blâme, mais qu'on lise ceci doucement, doucement.

NESIMI.

Samedi, je la rencontrai, gracieuse comme un cyprès; j'en devins triste et morose.

Dimanche, perdant la raison, je m'évanouis, je vis son visage brillant comme la lune.

Lundi, je dévoilai le secret de mon cœur à celle dont les yeux ressemblent aux narcisses, les joues aux roses, et les sourcils à un arc.

Mardi, comme un chasseur, je pris la clef des champs, mais je devins moi-même la victime de ma craintive beauté.

Mercredi, ma belle se promena sur le gazon, le rossignol vit son visage et entonna des plaintes amères.

Jeudi, je dis à ma chérie : Oh! écoute mon conseil, cache ton secret aux bons et aux méchants de ce monde.

Vendredi, enfin, Nesimi contempla toute sa beauté et but à satiété le bonheur sur ses lèvres de rubis.

SPORT.

Depuis mon arrivée, on préparait en mon honneur un combat de béliers; Séid-Mohammed-Rahim lui-même m'en avait parlé : c'est la grande réjouissance, la *tomacha* des Uzbegs. Vous n'entrez dans aucune maison riche du khanat sans trouver attaché à une chaîne un bélier de plus ou moins forte taille, le plus souvent de la race dite à *queue grasse;* ces animaux possèdent une vigueur incroyable. Comme plaisir national, le Turcoman a la baïga (course au chevreau), le Kirghiz la lutte, et l'Uzbeg le combat des béliers. Les béliers réputés se payent des sommes relativement extraordinaires.

Un bélier d'Ourghentch qui, dans son pays, avait la réputation d'être le plus solide champion, était arrivé et allait se mesurer pour la première fois avec un bélier de Mat-Mourat qui jamais encore n'avait été vaincu. Cela promettait un combat intéressant : aussi une grande foule de curieux se trouvait-elle rassemblée dans la cour préparée pour le combat; sur une terrasse élevée, des tapis avaient été étendus, et quelques chaises étaient disposées à côté d'un grand feu de charbon ; au bas de la terrasse étaient les spectateurs, presque tous gens d'importance, et devant nous, dans des enclos, une vingtaine de béliers attachés par leurs chaînes à des poteaux fixés dans le sol.

Le coup d'œil était fort pittoresque. Les combattants, impatients d'entrer en lutte, labouraient le sol de leurs sabots et tiraient sur leurs chaînes. A notre arrivée, deux puissants béliers furent détachés et amenés à nos pieds dans la lice; chaque animal, débarrassé de ses entraves, était tenu aux cornes par trois ou quatre hommes; arrivés dans la lice, sur un signal donné, on les lâche; malheur au conducteur qui n'abandonne pas à temps la corne, car il va inévitablement rouler dans le sable.

Les béliers fondent l'un sur l'autre, la tête basse; le bruit de leur rencontre est celui d'un fort marteau tombant sur une enclume, et l'on ne comprend pas que leur crâne ne soit pas rompu à ce choc terrible qui, immédiatement, est suivi par un second; les béliers reculent en se léchant les babines, battent le sol de leurs pieds et fondent derechef en carrière l'un sur l'autre. Leurs propriétaires les encouragent de leurs cris sauvages, et l'assistance donne des preuves tout aussi bruyantes de satisfaction.

Dès qu'un des combattants, après la rencontre, tourne le dos et fait mine de se dérober, le combat est terminé; le bélier qui a fui est hué, et le vainqueur acclamé. Avant le combat, les propriétaires se portent des défis; des paris ont lieu, et il n'est pas rare de voir de grosses sommes engagées ; l'enjeu est ordinairement un khalat ou le bélier lui-même. A mesure que le combat continue, l'assistance s'anime : les vainqueurs se défient entre eux, tandis que d'autres retirent leurs champions pour qu'ils n'essuient pas un échec.

Le bouquet avait été réservé pour la fin, c'était le combat du bélier de Mat-Mourat avec celui d'un riche marchand d'Ourghentch qui était arrivé exprès de cette ville, mandé par le Khan. Les deux champions, qu'on promena d'abord devant notre tribune, étaient d'égale force, très-bien tenus et admirablement soignés; celui de Mat-Mourat était blanc, avec des laines qui lui tombaient jusqu'à mi-jambe, ramassé et bâti pour la lutte; l'autre était plus élégant, gris de fer, mais avec un feu singulier dans les yeux.

Tous deux portaient de puissantes cornes tordues qui leur préservaient les yeux.

Le bélier de Mat-Mourat, dès qu'il eut son adversaire en vue, renversa ses conducteurs, et si les autres n'avaient sauté lestement par-dessus la barrière, un malheur serait arrivé. Toute l'assemblée était debout, il n'y avait plus de différence de rang; moi-même j'ai été entraîné par le sauvage attrait de cette lutte; j'ai aussi poussé le même cri que mes voisins à chaque rencontre, et il y en a eu vingt-sept! Les deux béliers étaient aveuglés par le sang qui leur découlait du front, mais ni l'un ni l'autre ne cédait. Le combat s'est terminé sans résultat, le bélier d'Ourghentch ayant eu, à la vingt-septième rencontre, une de ses cornes brisée par le choc; il allait reculer, quand une partie de l'assemblée s'élança dans la lice pour l'arrêter, car une rencontre dans des conditions semblables amène presque certainement la mort de l'autre animal, le tronçon de corne de son adversaire lui pénétrant dans le crâne.

Cette fête originale a été suivie d'un repas vraiment monstrueux, auquel fut conviée toute l'assistance, et ma provision de champagne y a passé; mais la journée n'a pas été perdue pour moi, car j'ai pris une photographie du curieux combat dont on m'avait donné le spectacle.

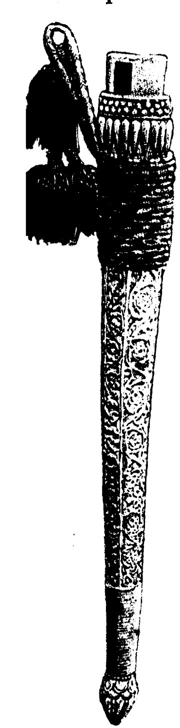
J'avais, pour ma part, engagé une forte somme sur le bélier de Mat-Mourat; comme la lutte était restée sans issue, j'ai proposé au Palvan-Divan, qui tenait contre moi, que chacun de nous payât son enjeu, et que la somme entière fût remise entre les mains de Khodja-Ibrahim, pour être distribuée aux pauvres. Ainsi fut fait, et cela n'a pas nui à ma considération dans le pays.

Les dons que j'ai distribués ont beaucoup contribué à me concilier les sympathies à Khiva. L'hôte est nourri, ses serviteurs, ses chevaux sont entretenus aux frais du Khan; il peut donc voyager à travers le pays sans bourse délier. Mais on attend tout de sa libéralité, et j'ai certes plus dépensé en cadeaux que ne m'aurait coûté ce voyage, si j'en avais payé les frais.

La maxime générale de l'Asie centrale est d'avoir toujours la main ouverte pour recevoir ou pour donner; par conséquent, ne lésiner avec personne est une exigence des coutumes du pays. En traversant les rues, Toursoum-Bay, mon djiguite en chef, toujours admirablement monté et vêtu de ses beaux habits de soie, distribuait largement les petites monnaies d'argent aux pauvres. Il fallait que ma provision de khalats fût encore très-grande, car dans chaque station où je m'arrêtais, pour chaque service qui m'était rendu, j'en distribuais. On m'avait dit qu'à Khiva, sauf le Khan,

personne ne donnait des cadeaux; cela ne m'a pas empêché d'en faire à chacun des dignitaires que le Khan chargeait de me fêter. Mais aussi tous m'ont comblé de présents.

J'ai expédié de Khiva des caisses d'objets admirables que j'ai ainsi reçus. Les plus beaux et ceux qui m'ont fait le plus de plaisir ont été les cadeaux que le Khan m'a envoyés la veille de mon départ. Je ne vous parlerai pas des khalats en soie et en drap d'or, ils ont tous repassé en d'autres mains. Je n'ai gardé qu'un habit khivain fermant avec une magnifique agrafe d'or. Mais Sa Hautesse m'a fait don d'un beau cheval de Merv tout harnaché d'argent avec housse et chabraque de Khiva; c'est moins brillant à l'œil que le harnachement boukhare, mais bien plus coûteux; de plus, un tapis de Merv, de ceux qu'on n'achète pas, qui sont faits pour les rois et qui n'ont pas de prix. Et ce qui devait m'étonner le plus, ce fut l'envoi du « ptchaous » (ptchak), poignard en argent, distinction honorifique équivalente au brevet de « Yessaoul-bachi ». C'est une décoration que les Khans décernent rarement; le Palvan-Divan, en me remettant cet insigne de la part de son souverain, me dit que Sa Hautesse me l'envoyait en mémoire de mon séjour dans sa capitale.

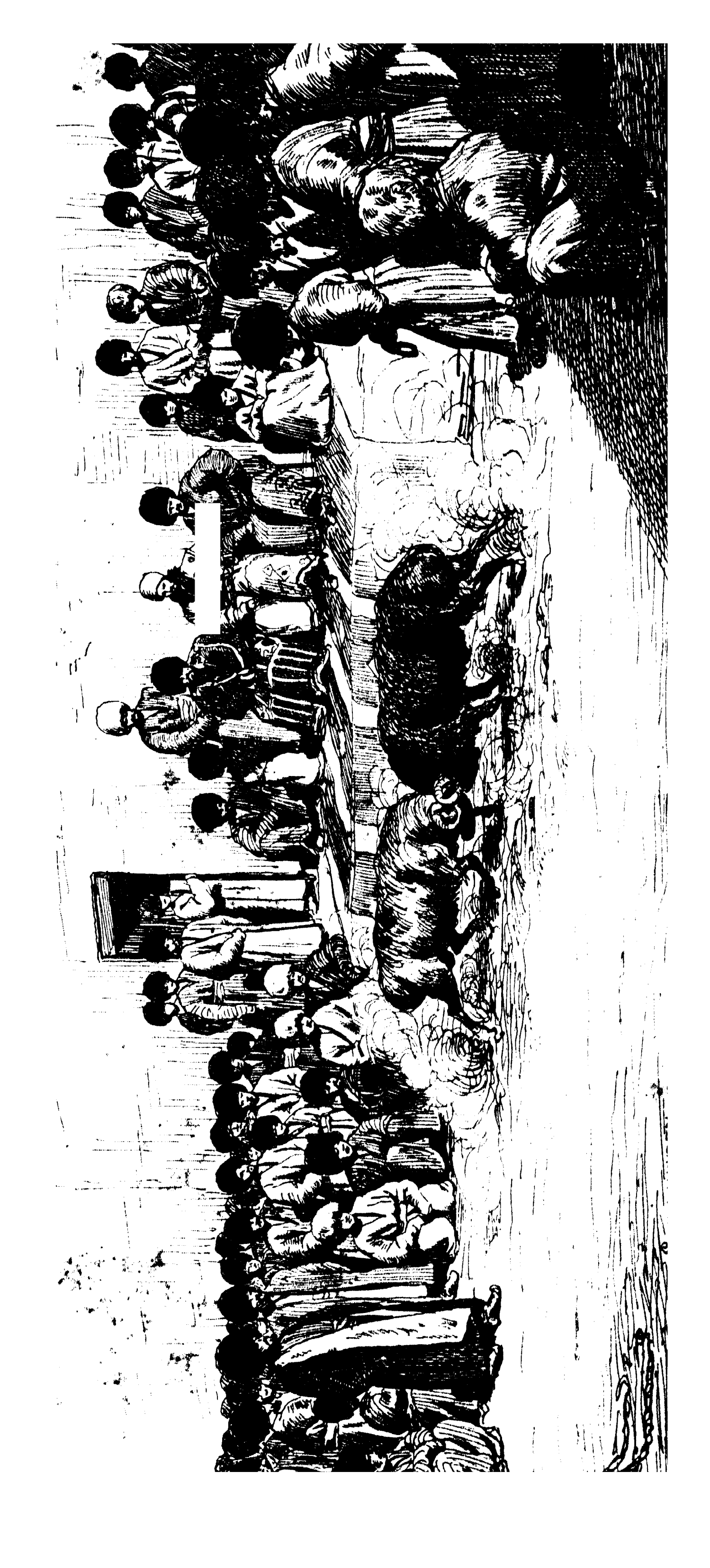

Ptchaous.

Ce poignard fera peut-être sourire le lecteur, mais il reste, surtout pour moi, le précieux souvenir d'un prince qui m'a témoigné une bonté cordiale.

Reverrai-je jamais Mohammed-Rahim-Khan? En me serrant la main, lors de ma visite de congé, il m'a dit qu'il m'avertirait quand il viendrait voir le Frenghistan. J'espère que son désir se réalisera, et que je trouverai l'occasion de lui montrer moi-même ce qui, dans mon pays, méritera son attention.

Le jour de mon départ, tous mes amis et les grands fonctionnaires vinrent me dire adieu. C'est avec une sincère reconnaissance et non sans un sentiment de regret que je quittais cette ville si hospitalière de Khiva. Les dangers et les véritables difficultés de mon voyage allaient seulement commencer.

Un Ichkagazi et quatre noukers étaient chargés de m'escorter jusqu'aux limites du désert, où se trouvait le Divan-Bégui. Quelques jours auparavant, mon interprète tatare se permettait des absences prolongées, et je dus faire moi-même presque tous les préparatifs et emballages. Il prétendait avoir à faire sa prière cinq fois par jour, afin que rien de fâcheux ne lui arrivât en



route, et m'avait exaspéré à un tel point que la veille du départ, comme il refusait de mettre la main à l'ouvrage, je lui administrai une bonne raclée, suivie d'un coup de pied qui lui fit passer la porte. C'était le troisième de son espèce que j'expédiais de la sorte, ou à peu de chose près.

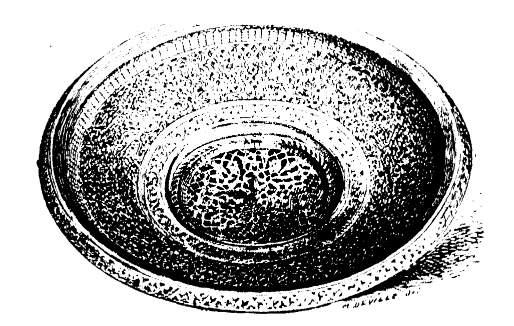
Le lendemain, je quittai Khiva sans interprète, ayant, comme seul aide, mon fidèle Kirghiz Toursoum-Bay, qui parle le kirghiz, baragouine quelque peu le russe, et qui, au besoin, sait se faire comprendre en langue turcomane. Il m'avait prévenu depuis longtemps que mon interprète n'irait pas dans le désert ; son intention n'avait jamais été que de venir jusqu'à Khiva, où il savait qu'il recevrait beaucoup de cadeaux, puis de s'en retourner à Petro-Alexandrovsk. C'est la véritable plaie de l'Asie centrale, pour les Européens, que les interprètes ! Voleurs, menteurs et paresseux, ils ne font rien et n'ont qu'une pensée, celle de payer la dépense pour le voyageur qu'ils accompagnent, afin de pouvoir l'escroquer en gros et en détail. Je ne saurais dire combien j'ai eu d'ennuis avec ces effrontés coquins ; ils savent que vous êtes entre leurs mains, et si vous les rudoyez, ils intriguent contre vous à votre nez et à votre barbe. Je conseillerais à toute personne qui voudrait visiter l'Asie centrale de se pourvoir soit à Constantinople, soit au Caucase, d'un interprète turc ou persan ; j'en ai eu par la suite à mon service, et je puis constater la différence.

Quant à moi, j'avais entrepris cette longue expédition sans même avoir un domestique européen ; il en est résulté que j'ai dû tout faire. Avec un train tel que le comporte un semblable voyage, avoir à veiller soi-même à tout, à emballer, à songer à la nourriture des gens, aux chevaux, etc., c'est une besogne qui exige une robuste constitution et une cervelle lucide.

Je ne conseillerai pas à un autre de tenter l'épreuve ; il y a des moments où l'on ne sait vraiment où donner de la tête ; en outre, cela nuit au prestige du voyageur, car ici l'homme de distinction ne doit toucher à rien. Aussi c'était de nuit que je procédais à tous les préparatifs de départ, afin qu'on ne me vît pas travailler ; puis, quand le jour arrivait, il fallait écouter avec patience les longues conversations de mes visiteurs, qui m'ont, avec leur politesse, fait perdre bien des heures précieuses. Cependant, à cela il y a un bon côté ; j'étais arrivé à savoir me priver presque entièrement de sommeil ; deux heures me suffisaient pour me mettre sur pied, et j'en ai éprouvé la grande utilité dans le désert.

Toursoum-Bay, ce véritable trésor que le prince de Wittgenstein m'avait donné en quittant Boukhara, s'était décidé à venir avec moi jusqu'au delà du désert ; il avait bien compris que sans lui cette expédition ne m'eût pas

été possible. « Barine (maître), me dit-il, tu es pour moi mon père et ma mère; si Dieu le veut, nous arriverons; s'il te survient malheur, on me tuera à côté de toi; mais allons, puisque Dieu le veut. » Mieux encore que moi il pouvait prévoir les dangers qui nous attendaient; mais il n'allait pas prier cinq fois par jour, comme mon ex-interprète; quand je lui donnais quelques heures de congé, il courait au bazar, achetait une charge de pain et d'autres aliments, et les distribuait aux mendiants. « Dieu me le rendra, disait-il, dans le désert. » C'est du reste un trait caractéristique du nomade de croire qu'une bonne œuvre est plus méritoire que toutes les prières des Sartes.



Plat en bronze.



CHAPITRE X

A LA RECHERCHE DU DIVAN-BÉGUI.

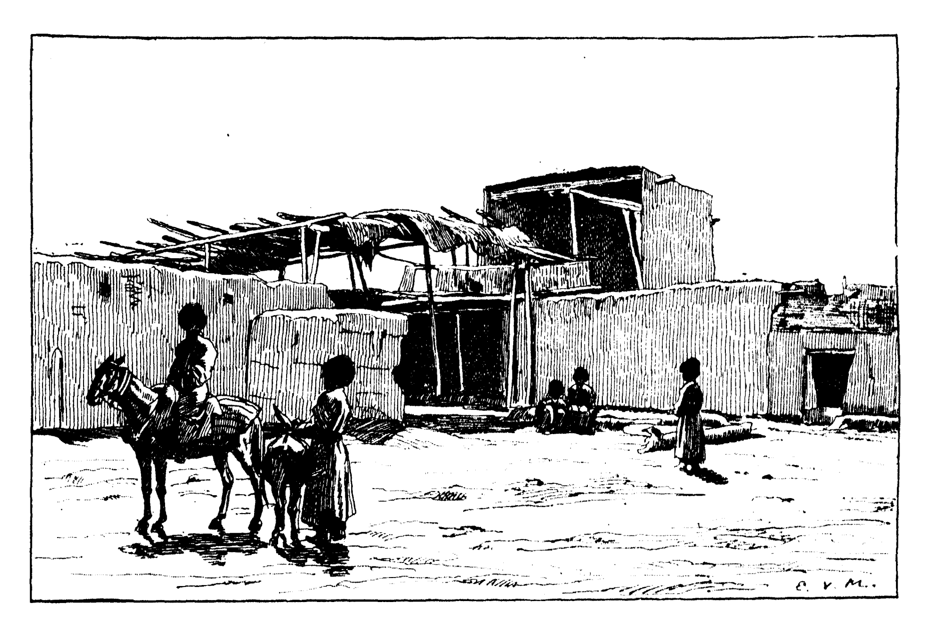
En avant vers de nouvelles destinées! — Un Beg jaloux. — Les colons mennonites. — Le maquignon yemrali. — Turcomans de Khiva. — Tchomours et Tcharvas. — Expédition russe contre les Turcomans. — Un fort sur les confins des sables. — Les noukers et leur campement. — Le vizir Mat-Mourat. — Sport. — Chevaux. — Fauconnerie et chasse à courre. — Apprêts pour la traversée du désert. — Nouveaux compagnons. — Acquisition de chevaux.

Le jeudi 8 décembre, je quittais les murs de Khiva, accompagné, jusqu'aux portes, par une nombreuse cavalcade d'amis qui, pour être de fraîche date, n'en étaient pas moins sympathiques. Je jette encore un dernier regard sur ces minarets et ces tours d'une capitale où sans doute je ne reviendrai jamais, et en avant vers de nouvelles destinées !

Chahabat (Chakhabat) est notre première étape, et nous y passons la nuit. Le Beg, un bon vieil Uzbeg, nous reçoit admirablement bien ; son frère, qui est présent, a été en Russie et ne tarit pas de louanges sur le pays du Tzar Blanc. J'ai, comme d'habitude, autour de moi une nombreuse compagnie qui observe tous mes mouvements ; la pièce que j'occupe, la seule convenable et surtout la seule ayant un bon feu de charbon, est le rendez-vous de tous les amis du Beg. Je me suis fait peu à peu à cette assistance. Je mange, je fais ma toilette et j'écris sans faire attention à mes spectateurs, qui, je dois le dire à leur louange, ne disent pas un mot sans y être invités, se contentant de suivre silencieusement de l'œil mes faits et gestes. Si par hasard je veux causer, c'est alors à qui me questionnera ; somme toute, une population beaucoup plus sympathique que celle de Boukhara.

Ici, les Begs ne font pas de cadeaux : je paye donc l'hospitalité pour la nuit d'un khalat en soie, et pour le jour, c'est-à-dire pour le repas, d'un khalat en coton.

Le pays que nous traversons doit être fertile, les habitations y sont partout bien construites et dénotent une certaine aisance ; les routes sont excellentes, et si les cavaliers que nous rencontrons sont tous armés, j'ai fait l'observation que les armes à feu, les fusils, par exemple, ne sont le plus souvent pas chargés ou le sont si mal qu'en cas d'attaque ils ne serviraient pas à grand'chose. Mais l'Uzbeg trouve un certain plaisir à porter un fusil presque toujours emballé dans une gaîne fermée de tant de rubans et de boutons qu'il faut une demi-heure pour l'en sortir. Certes, en cas de besoin, le sabre qu'il porte lui serait plus utile.



Bourg khivain.

Le lendemain, nous couchons à Tachaous, grand bazar et forteresse construite récemment. Cependant, là comme dans tous les États de Khiva, pas un soldat, — le Khan n'entretient pas d'armée ; — sur la frontière du désert, il y a quelques noukers qui veillent à la sûreté publique.

Tachaous est un type de la forteresse de l'Asie centrale ; les habitations sont bâties dans l'intérieur de l'enceinte, protégée par un mur en terre glaise d'une vingtaine de pieds de hauteur que surmonte un second mur de moindre épaisseur, en mauvaises briques mal cuites, haut de quinze pieds environ, crénelé au sommet. Sur le premier mur règne un étroit passage, et de dix en douze pieds est pratiquée une espèce de niche avec meurtrière dans laquelle un soldat peut se tenir. Au-dessus de ces niches, en temps de guerre, on dispose une galerie en bois sur laquelle sont placés

d'autres soldats donnant une seconde ligne de feux. A chaque angle du carré s'élève une grosse tour; en outre, chacune des portes est flanquée de deux tourelles. Le tout ressemble assez aux citadelles de carton qu'on donne chez nous aux enfants pour jouer avec des soldats de plomb. Cependant, des officiers russes qui ont fait la campagne de Khiva m'ont dit que la prise de ces forts n'est pas si aisée que cela paraît au premier abord; il est très-difficile d'y pratiquer une brèche; en effet, les boulets traversent ou s'enterrent sans produire l'effet qu'ils auraient sur une maçonnerie ou même un parapet en terrassement; chaque coup de canon est suivi d'un nuage de poussière qui s'élève au-dessus de l'endroit touché, mais le dégât est presque nul.

La soirée étant ravissante, je montai sur le toit plat de la maison du Beg pour jouir du coucher du soleil; peu s'en est fallu que cette promenade n'ait donné lieu à un scandale : une cour dans laquelle plongeaient mes regards contenait le harem du maître de céans. Depuis cette découverte, le soleil couchant eut moins de charme pour moi que le joli tableau qui se déroulait à mes pieds. Une série de brunes Khivaines vaquaient à leurs devoirs de ménagères, et, loin de se cacher à ma vue, elles en appelèrent d'autres, et, de la cour au toit que j'occupais, il s'établit bientôt un échange de bons procédés, appuyés, de mon côté, par des boîtes de bonbons que je savais toujours être les bienvenues.

Cette conversation fut brusquement interrompue par des imprécations partant du fond de la cour. Le vieux Beg, outré de l'impudence de ses femmes, faisait un vacarme épouvantable, et je dus apprendre à mes dépens qu'un simple regard jeté sur l'enceinte réservée aux femmes peut susciter une plainte au kazi, suivie d'une condamnation.

Les toits offrant une vue étendue sont réservés aux femmes, qui occupent ces belvédères pour satisfaire leur curiosité ou pour s'invectiver réciproquement.

Mécontent de ma déconvenue, je vais me promener par les rues, et je finis par découvrir un « tchaïkhané » (débit de thé) d'où je jouis d'un beau coup d'œil sur les abords du bazar et sur une grande partie de la ville.

Tachaous me réservait encore une autre surprise : Toursoum vint m'annoncer que deux hommes, parlant le russe, demandaient à me voir. Leur accent trahit tout de suite leur nationalité allemande; impossible de décrire le bonheur de ces pauvres gens quand je leur adressai la parole dans leur propre langue.

C'étaient des Mennonites q aient quitté Samara, sur les bords du

Volga, pour chercher une nouvelle patrie, dans laquelle ils pussent librement pratiquer leur religion, sans être astreints au service militaire, contraire à leur croyance.

Au nombre de quatre cents, ils ont traversé les déserts, au prix de souffrances inouïes, dont la description attendrirait les cœurs les plus durs. Enfin, après bien des revers, ils vinrent échouer à Kiptchak, sur les bords de l'Amou; le Khan de Khiva leur concéda un certain territoire sur lequel ils ont bâti des huttes misérables; mais comme ils ignoraient l'usage des canaux d'irrigation, leurs premières récoltes furent mauvaises; c'est à peine s'ils eurent de quoi vivre, et cependant ils ne perdirent pas courage. J'ai admiré leur foi inébranlable ; ce sont, comme jadis les huguenots, des gens que la confiance en Dieu soutient au milieu de toutes les épreuves ; le premier édifice en bois qu'ils construisirent fut une église.

Ayant appris l'arrivée d'un Européen dans la capitale, ils lui avaient envoyé une députation pour le prier d'intercéder en leur faveur. « Venez chez nous, me dirent-ils ; si notre hospitalité est pauvre, elle sera du moins cordiale. »

Pacifiques comme ils le sont, ne se servant jamais d'armes, ils sont sans cesse exposés aux rapines des Turcomans, qui enlèvent leur bétail. Il n'est pas rare de voir ces hommes vigoureux, qui pourraient facilement exterminer les voleurs, se borner à les suivre en les suppliant de leur rendre leur bien ; puis, quand ils s'adressent aux autorités, les voleurs ont disparu, et l'affaire en reste là.

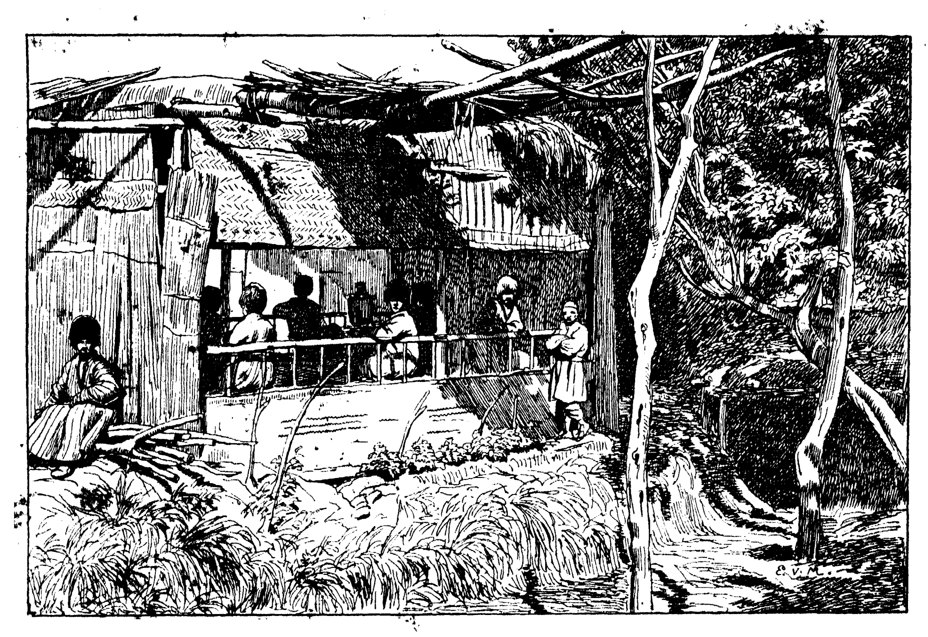
Prenant un vif intérêt à ces gens qui souffrent pour leur foi, je leur racontai l'histoire des émigrés français après la révocation de l'édit de Nantes, qui, eux aussi, ont commencé par vivre misérablement en pays étranger, mais qui, grâce à leur courage et à leur confiance en Dieu, n'ont pas tardé à prospérer.

Réussiront-ils dans ces lointaines et barbares contrées ? Je le leur souhaite de tout mon cœur. Si je n'ai pu me rendre à leurs pressantes instances, j'ai du moins fait mon possible pour leur être utile. A mon départ, j'ai serré avec plaisir la main de ces honnêtes gens, qui m'accompagnaient de leurs bénédictions.

En quittant le lendemain Tachaous, nous voyons affluer de tous côtés des cavaliers se rendant au bazar qui, deux fois par semaine, attire les Turcomans des environs : ce sont des Yomoudes et des Yemralis. J'admire leurs magnifiques chevaux, grands, élancés, de structure admirable, bien supérieurs à ceux de Boukhara et de Khiva. Un groupe de cavaliers passe, chacun menant un cheval de main ; je les arrête pour examiner ces bêtes,

dont l'une, d'une couleur isabelle, me paraît, au seul juger, un des meilleurs coursiers que j'aie rencontrés; mais quand j'en demande le prix, on me répond qu'il n'est pas à vendre.

Tous ces chevaux, encapuchonnés dans de grands feutres qui les couvrent des oreilles à la queue, manquent entièrement de crinière, ce qui provient évidemment de ces feutres lourds qu'ils portent nuit et jour. On conduit ces chevaux à Tachaous, car le lendemain, à soixante-dix verstes de là, une baïga a lieu à l'occasion du mariage de la fille d'un Turco-



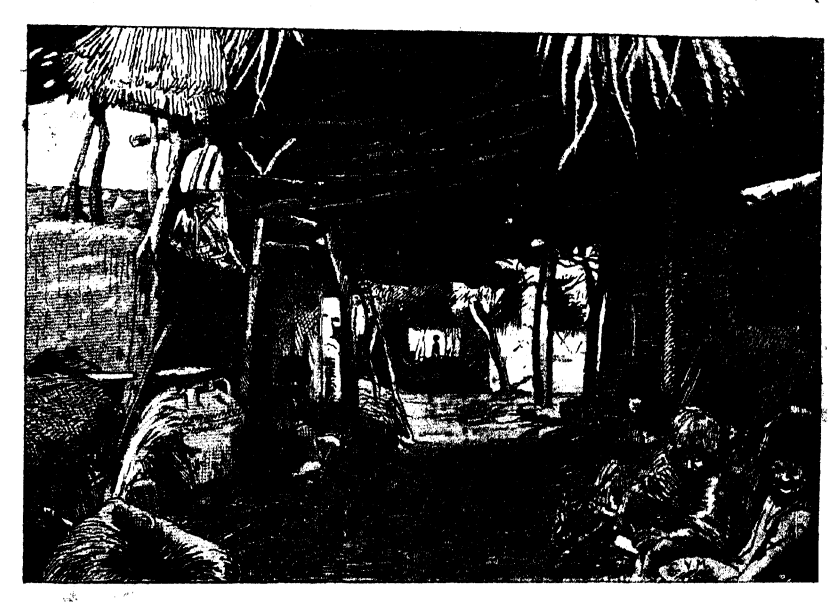
Tchaïkhané.

man. Ces chevaux de main sont des coureurs que le Turcoman ne monte qu'à la baïga ou pour l'alamane. C'est entre Tachaous et Iliali, où nous avons passé la nuit du lendemain, que j'ai vu les plus beaux que j'aie rencontrés pendant mon voyage; décidé à en emmener un, je renvoie un de mes djiguites au Beg de Tachaous, afin de lui demander de prévenir les tribus yomoudes et yemralies de mon intention et de mon désir que l'on conduise des chevaux à vendre au lieu où se trouve le Divan-Bégui.

A onze heures du soir, on me réveille : c'est un Yemrali qui a fait les soixante-cinq verstes qui séparent Tachaous de Iliali pour m'amener sa bête; mais voir de nuit un cheval, et surtout l'acheter, n'est guère dans mes habitudes; il est vrai que celui-là est de superbe apparence. Le propriétaire en demande une somme exorbitante pour le pays. Je lui dis que je l'essayerai

le lendemain. Il me répond qu'il faut que je me décide tout de suite, car ses compagnons avec qui il doit faire route partent le lendemain, au point du jour, de Tachaous; je suis persuadé que c'est une ruse de maquignon, et je reste sur ma décision de ne donner de réponse que le lendemain. Mais le Turcoman n'avait dit que trop vrai; à mon réveil, il était déjà à tous les diables, étant reparti pour Tachaous sans fourrager ni reposer sa monture : c'était cent trente kilomètres d'une traite.

Je m'y étais mal pris avec le Yemrali : j'aurais dû, pour la peine qu'il



Coin de bazar.

s'était donnée, le recevoir, le fêter, pour le moins le nourrir; il avait été vexé. J'ai eu, depuis, bien de la peine à acheter un cheval yemrali, et je crois qu'il ne valait pas l'étalon entrevu cette nuit-là.

Iliali (Yellali) est le dernier fort sur la limite des terres cultivées, en même temps que le dernier kichlak habité par des Uzbegs. Le lendemain, nous entrons dans le pays des Turcomans; aussi notre escorte s'est-elle augmentée de quatre noukers que le Divan-Bégui a envoyés à ma rencontre, et d'un nombre égal de djiguites du Beg de Iliali. Les arbas conduisant nos bagages ne nous devancent plus, et toutes nos précautions sont prises en cas d'alerte.

Les rencontres de cavaliers, de troupes armées, ou même de simples caravanes, sont toujours précédées de préparatifs *ad hoc*, et les fusils, qu'on porte en bandoulière, sont alors posés horizontalement sur la selle.

Les caravanes s'arrêtent à notre apparition, car nous avons l'air très-imposants, bien montés et bien armés comme nous le sommes. Certes personne ne peut supposer un Européen dans le cavalier qui sur un étalon noir chevauche au centre de ce petit escadron. Couvert de la fourrure khivaine, toute bariolée de bandes de soie cousues sur la peau teinte en jaune, avec un large pantalon en cuir à broderies de Boukhara, coiffé du grand bonnet circassien en mouton blanc, je n'ai rien de l'Européen; mon visage même, brûlé par le soleil et le vent, ressemble fort, comme couleur, à celui d'un Uzbeg.

LES TURCOMANS DE KHIVA.

Je me suis souvent demandé quel pouvait être le nombre de ces Turcomans qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire de Khiva; mais les données à cet égard sont si divergentes et si peu précises, qu'il est impossible de fixer un chiffre exact.

Le Dr E. Schmidt ne compte que 40,000 kibitkas de Turcomans de la rive gauche de l'Amou-Daria, pendant que N. J. Grodékoff en admet un plus grand nombre dans la statistique suivante, qu'il a établie en chiffres ronds :

1° Yomoudes de 15,000 à	20,000	kibitkas.
2° Tchaoudors	17,000	—
3° Yémralis	10,000	—
4° Atas	9,000	—
5° Aliélis	1,000	—
6° Six autres clans	1,500	—

Le général Kaufmann avait admis 50,000 tentes, donnant, à raison de six individus par kibitka, un total de 300,000 Turcomans, partagés en deux catégories, les *tchomours* ou *tchomris* (sédentaires) et les *tcharvas* (nomades).

En effet, de même que les Kirghiz, les Turcomans sont nomades ou sédentaires, suivant l'état de prospérité de leurs troupeaux; préférant la mobilité, ils ne se livrent à l'agriculture qu'à leur corps défendant.

Depuis 1873, le nombre des sédentaires, et par cela même l'étendue de la lisière des terres cultivées, a sensiblement augmenté sur les bords du désert; n'ayant plus la liberté d'entreprendre des alamanes, cette source de richesses leur manque; en revanche, les impôts prélevés par le Khan, auxquels ils se soustrayaient jadis, sont perçus fort régulièrement.

Si quelques tribus ont complétement renoncé à la vie nomade, le plus

grand nombre est encore dans un état de transition. Occupant sur la lisière des sables des parcelles de terre labourée, sur lesquelles ils ont bâti des hangars primitifs pour remiser leurs provisions et leur bétail, les Turcomans habitent avec leurs familles la kibitka dressée à côté de ces magasins. Les riches Turcomans mènent la vie libre du berger; c'est la classe enviée; les autres restent dans leurs aouls pour cultiver la terre et maudire leur pauvreté qui les astreint à ce travail si méprisé. Dès que l'occasion s'en présente, soit par un accroissement de fortune, soit pour toute autre cause, les tchomours redeviennent tcharvas; un conflit avec les sbires du Khan les y oblige souvent contre leur gré : ce sont alors les déclassés et les plus dangereux.

J'ai trouvé chez les tcharvas plus d'hospitalité que chez leurs frères les tchomours; c'est parmi ces derniers que se recrutait la caste méprisable des courtiers d'esclaves.

Ces Turcomans, qui aujourd'hui, grâce à la campagne de 1873, sont des sujets payants du Khan de Khiva, jouèrent jadis un tout autre rôle dans le khanat. Ils fournissaient les meilleures armées aux Khans, mais ils leur imposaient aussi leur volonté, et quand des conflits armés avaient lieu, l'issue n'en était pas toujours heureuse pour les Uzbegs. Ainsi, on peut noter dans l'histoire de Khiva des souverains massacrés et d'autres mis sur le trône par ces guerriers tout-puissants.

Ils formaient donc un parti influent à la cour, avec lequel les Khans avaient à compter. S'ils payaient mal les impôts, par contre, ils étaient toujours prêts à fournir des troupes pour n'importe quelle expédition.

Tel fut l'état des choses jusqu'à la prise de Khiva. Séid-Mohammed déclara lui-même au général Kaufmann qu'il ne pourrait exécuter le traité de paix conclu avec la Russie qu'autant que les Turcomans seraient soumis et reconnaîtraient son autorité.

Une contribution de trois cent mille roubles fut imposée aux Turcomans, et lorsqu'ils refusèrent de la payer, le général Kaufmann résolut de briser par un acte de vigueur l'insubordination de ces nomades qui n'avaient jamais trouvé leur maître. Cette mission fut confiée au général Golovatcheff, qui marcha sur Khazavat; le 25 juillet, il fut attaqué aux environs de Tchandir par des masses considérables de cavaliers, qui, méprisant le feu des mitrailleuses et des tirailleurs, se précipitèrent à plusieurs reprises jusque dans les rangs ennemis, pendant que d'autres, tournant la position des Russes, parvenaient à leur enlever les chameaux de l'arrière-garde. Cependant le feu bien nourri des Russes les obligea à prendre la fuite, en abandonnant les chameaux qu'ils avaient pris d'abord; mais ils se reformèrent

Les jours suivants, le duc de Leuchtenberg poursuivit les Turcomans et saccagea leurs trois camps retranchés. Ces combats coûtèrent encore la vie à cinq cents ennemis; cinq mille pièces de bétail, des chameaux, un grand butin et beaucoup d'armes tombèrent entre les mains des vainqueurs. — Cette série de défaites démoralisa complétement les Turcomans de Khiva, qui, ne se sentant plus de force à résister, firent leur soumission.

Au delà de Iliali (Yellali), nous entrons dans le pays des Yemralis, où nous apprenons que le Divan-Bégui est à une cinquantaine de verstes au sud, sur la lisière des déserts, dans un fortin yomoude. A moitié chemin, nous faisons une halte chez un vieux Turcoman qui a été prévenu de notre passage, et dont les femmes sont occupées à nous préparer un copieux repas. Les kibitkas étant enfumées, je profite de ce qu'il ne vente pas pour faire étendre, selon mon habitude, les tapis au dehors, sur le sol; je me repose en ayant autour de moi la scène animée de la halte d'une troupe de cavaliers en route.

Les chevaux attachés à leurs piquets attaquent vivement le foin qu'on leur donne; mes lévriers viennent se coucher à côté de moi, et sur un tapis, à distance respectueuse, Toursoum entretient mon Ichkagazi et les Turcomans émerveillés de nos aventures de voyage : ce sont toujours, du reste, les mêmes narrations sur la richesse des cadeaux reçus et donnés, sur les chasses avec mon faucon et mes chiens, et surtout sur mes coups de fusil. Ici, comme déjà à plusieurs reprises, je suis obligé de tirer sur la bouteille que je jette moi-même en l'air, et Toursoum jure que je la tire à balle, de même je ne manque jamais à balle un faisan au vol; puis il faut montrer mes armes, qui remplissent ces guerriers d'admiration pour le Frenghi. Toursoum explique que mes fusils à répétition sont à tir continu, et qu'ils abattent à mille pas un lièvre en pleine course. « Avec ça, leur dit-il, chacun de nous vaut vingt-cinq hommes, et, avant que ces vingt-cinq hommes arrivent jusqu'à nous, ils sont tous morts. » — Les Turcomans sont fanatiques des armes; j'ai vu les mêmes individus revenir trois ou quatre fois tâter mes fusils de chasse et revolvers, faire jouer les batteries, nettoyer une tache de rouille, et c'est à un fusil à répétition que je dois le meilleur cheval que j'aie emmené; pour de l'argent seul, jamais je ne l'aurais obtenu.

Le 11 décembre, par une belle mais froide soirée, nous voyons au devant de nous un grand carré : c'est le fort de Saekis-Atluk, construit dans les sables, et occupé seulement pendant la levée des impôts. La forteresse est un quadrilatère à côtés égaux de cent pas environ; une seule grande porte y donne accès ; tout autour, il y a un mur extérieur de cinq pieds de haut,

renfermant un espace dans lequel se dressent une foule de tentes, ou kibitkas, dans lesquelles sont logés les cinq cents noukers formant l'escorte du Divan-Bégui.

Les noukers khivains se recrutent indifféremment parmi les diverses peuplades du pays de Khiva ; il y a là des Uzbegs, des Karakalpaks et des Turcomans de toutes les tribus. Ceux-ci sont les plus nombreux, ils sont appelés au service quand on en a besoin et arrivent montés sur leurs chevaux et armés du sabre; à leur entrée en fonction, on leur remet le fusil et on leur apprend sommairement à s'en servir. L'armement n'est guère uniforme ; on voit des armes de tous les calibres et de tous les systèmes, depuis l'ancien fusil à capsule de l'armée russe jusqu'à la carabine se chargeant par la culasse ; j'ai même vu des fusils de chasse à double canon.

A partir de son entrée au service, le nouker et son cheval sont nourris aux frais du Khan, et l'homme reçoit une indemnité journalière très-minime, environ 50 à 80 centimes. Les sous-officiers sont choisis parmi eux, tandis que les officiers sont tous Uzbegs, anciens officiers de l'armée régulière du Khan.

A mesure que nous approchons, nous distinguons dans un désordre des plus pittoresques un campement de cavalerie indigène. Au premier plan, une soixantaine de noukers revenus d'une expédition promènent leurs montures couvertes de grands feutres ; à gauche, des tentes en soie boukhariote, volées sans doute dans un alamane; plus loin, des pièces de feutre formant un abri dans lequel on ne pénètre qu'en rampant; puis c'est une profusion de tapis aux couleurs voyantes, enlevés dans un aoul turcoman, et qui maintenant servent de lit à quelques noukers à mines patibulaires. Près du fort, on voit un grand feu et quelques cuisiniers, peu avenants, accroupis autour d'une chaudière, occupés à la préparation du pilaou, pendant que d'autres, adossés aux murs de terre glaise, fourbissent silencieusement leurs armes, et que dans le lointain les hommes, à la recherche du combustible, reviennent en pliant sous leurs faix de saxaouls. Ce fort si original, encadré dans la steppe jaunâtre et sans bornes, est la résidence momentanée du Divan-Bégui, Mat-Mourat, qui chaque année parcourt les terres cultivées pour percevoir les impôts; il a des registres où sont inscrites toutes les kibitkas des différentes tribus et la quantité de *tanaps* (hectares) de terre qu'une kibitka cultive. C'est en raison des champs qu'ils cultivent qu'ils payent l'impôt, appelé le *saljik*. La base de perception pour cette année est de quinze tillas par cinquante tanaps. Partant de Koungrad, le Divan-Bégui va jusqu'aux environs de Khiva, établissant son camp dans les petits forts construits sur la lisière du désert. On cite les contribuables au fort ; s'ils ne

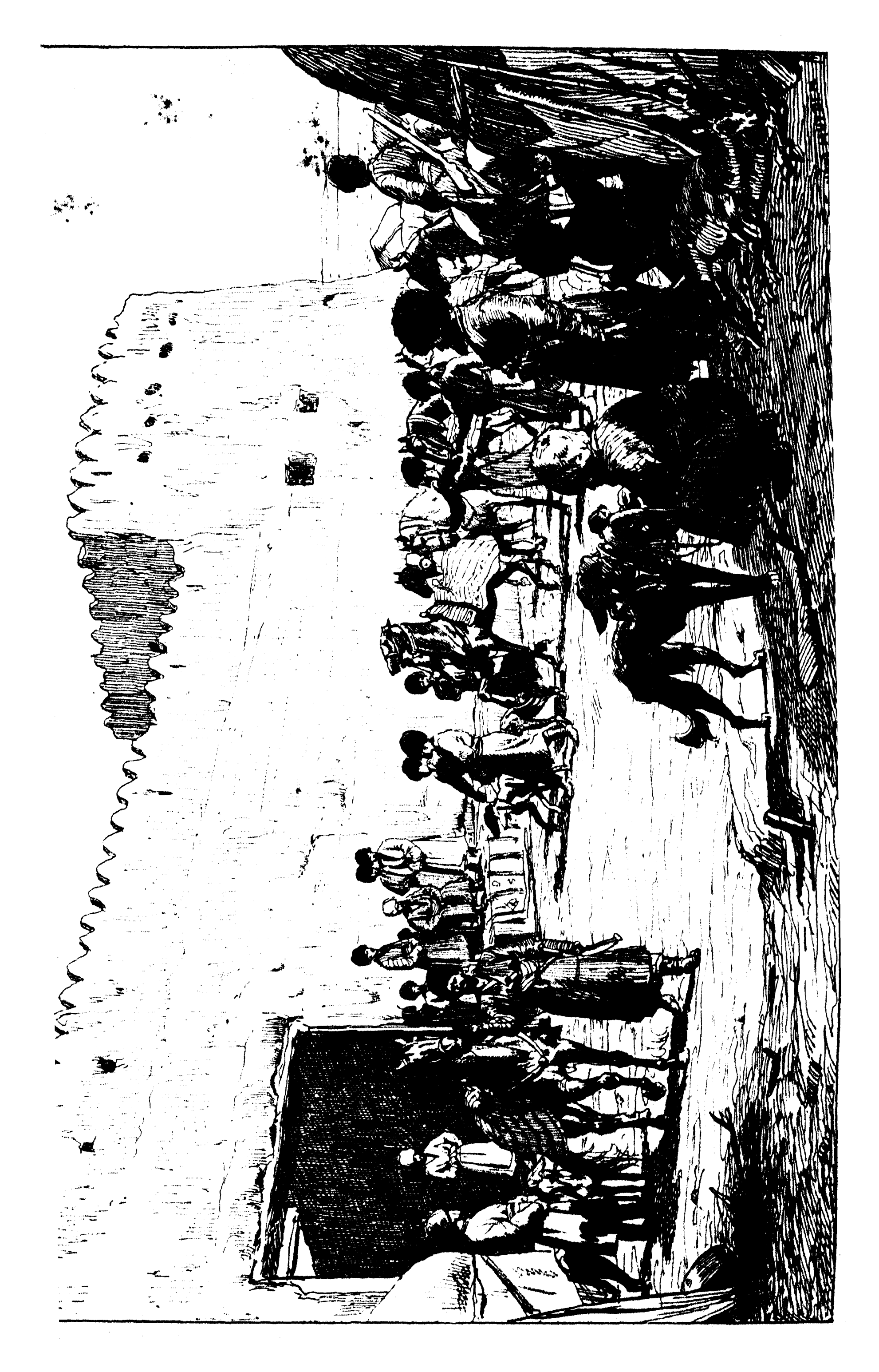
se présentent pas, on envoie un détachement de noukers qui amènent le récalcitrant; si celui-ci se dérobe en fuyant dans les sables, les noukers lui enlèvent son bétail, prennent ses kibitkas et, s'il n'y a rien d'autre, emmènent les femmes.

On comprend que ces réquisitions amènent continuellement des rencontres à main armée; aussi les noukers partent-ils rarement pour ces expéditions au nombre de moins de cinquante ou soixante. Il ne se passait guère de jour sans qu'une troupe semblable rentrât au fort chargée de butin, car ces braves gendarmes n'y vont pas de main morte, je vous assure; aussi le nouker, qui est détesté, attrape-t-il parfois maint horion à ce métier-là; j'en ai vu rentrer à Saekis-Atluk de fort mal accommodés : les mécontents et les victimes se rassemblent dans les déserts et forment des bandes de pillards qui attaquent les caravanes. Le métier de nouker n'est pas mauvais, car on y trouve le moyen de soigner ses petits intérêts ; on prend sa commission comme tout fonctionnaire du haut en bas de l'échelle sociale khivaine : ce sont les bijoux des femmes, les tapis, les armes, l'argent, s'il y en a.

Ce système de vol des fonctionnaires a souvent lassé ma patience. Je connaissais la forte somme que le Khan allouait journellement à mon entretien durant mon séjour dans ses États, et néanmoins mes chevaux et souvent même ma cuisine manquaient du nécessaire; c'étaient les Divans ou Mirzas, chargés de la dépense, qui empochaient effrontément une bonne partie de cet argent. Je n'arrivai à avoir ce qu'il me fallait absolument qu'avec la menace d'instruire le Khan de l'état des choses. Quant aux achats qu'on fait faire par ces coquins, c'est là qu'on peut se dire volé comme dans un bois. J'ai payé pour fréter ma caravane à Saekis-Atluk six cents roubles au Divan; j'ai su plus tard que ce coquin m'avait volé pour le moins le quart de la somme, mais j'ai gardé la satisfaction intime de lui avoir administré, dès le début de notre connaissance, une fière volée.

Mais revenons aux réquisitions et aux noukers. Y a-t-il résistance à main armée, un fort détachement est envoyé avec l'ordre de saccager tout l'aoul et de brûler les kibitkas. J'ai reconnu le passage du Divan-Bégui dans mon voyage par les aouls détruits. Comment les Yomoudes font-ils aujourd'hui pour payer les lourds impôts dont ils sont surchargés? Je n'y comprends rien.

Jadis les alamanes qu'ils faisaient leur procuraient du numéraire, car la vente des esclaves et le butin qu'ils rapportaient représentaient de l'argent; aujourd'hui ils n'ont même plus d'esclaves pour cultiver leurs champs; trop fiers la plupart pour travailler la terre eux-mêmes, ils sont entièrement appauvris, et les impôts, au lieu de diminuer, augmentent, car le Khan paye



annuellement près de 400,000 roubles de contribution de guerre à la Russie. Aussi faut-il entendre les imprécations contre le Khan et contre l'influence russe qui ont interdit absolument les alamanes et la traite des esclaves.

Ma petite troupe, accrue par les officiers que le Divan-Bégui avait envoyés me souhaiter la bienvenue, traverse le campement des noukers, qui considèrent avec curiosité ce « Farang » qui s'est hasardé dans les sables. L'intérieur du fort est séparé en plusieurs cours dans lesquelles on me fait entrer; j'y trouve une bonne kibitka en feutre dressée pour moi; c'est le Divan[1] du Divan-Bégui qui me reçoit. C'est un gros Sarte, à l'air patelin et faux; il me débarrasse de mes fourrures et me demande si je désire me reposer, ou s'il peut annoncer à son maître que je le recevrai tout de suite. Je demande quelque temps pour faire ma toilette, disant que je préviendrai quand je serai en état de recevoir le grand et puissant ministre du Khan.

J'ai appris dans le cours de mes voyages en Orient à mettre en usage le cérémonial nécessaire, et je tenais à recevoir Mat-Mourat en costume européen, entouré du luxe et du confort qui joue un si grand rôle à leurs yeux. Mes gens étaient accoutumés à vite ordonner ma kibitka avec mes nécessaires, mes armes, mes meubles; au bout d'une demi-heure, après qu'ils eurent changé celle-ci en une demeure très-confortable, je vis entrer un homme d'une cinquantaine d'années, à la figure remarquablement fine, belle et intelligente; j'ai appris par Mat-Mourat lui-même qu'il descendait d'un esclave persan, volé et vendu à Khiva par les Turcomans Yomoudes.

Après les formules de politesse d'usage, je dis à Mat-Mourat qu'il m'était connu depuis longtemps : cela ne manqua pas de le surprendre un peu, et quand je lui dis que dès Moscou, pendant tout mon voyage, j'avais sans cesse entendu parler de lui, je vis l'heureux effet de ce compliment. C'est évidemment un homme d'un jugement remarquablement juste; il est très-observateur, et ses manières sont distinguées; j'ai passé une semaine dans sa société, et je lui ai gardé un souvenir de reconnaissance et de franche amitié. Au contraire des grands seigneurs et hauts fonctionnaires de l'Asie centrale, dont en général l'intelligence est plus ou moins éteinte par les excès, Mat-Mourat est un personnage énergique qui sait maintenir ses forces physiques naturelles par des exercices corporels quotidiens. C'est un cavalier accompli, un bon tireur et un sportsman passionné. Nous avons fait des chasses ensemble, entourés de sa garde particulière, et de rudes chevauchées que je n'oublierai point.

Ici, ni musique ni batchas, mais soixante chevaux appartenant au maître,

[1] Ce qui équivaut au Mirza boukhariote et signifie écrivain.

choisis parmi les meilleurs, une dizaine de lévriers et des faucons de chasse comme personne n'en possède. Grâce à cette passion du ministre du Khan, nous avons été bien vite amis; j'ai beaucoup appris de lui, et si aujourd'hui le sport de la steppe m'est connu, c'est bien à lui que j'en suis en grande partie redevable.

Pendant mon séjour à Saekis-Atluk, dès que ses occupations lui laissaient quelque loisir, il venait me voir, et, si le temps le permettait, nous nous mettions en selle; tout près du fort, les roseaux fourmillaient de sangliers, et c'était entre nous un défi permanent à qui abattrait le plus de pièces. L'un de mes *express* anglais, dont il voyait les effets, a été bien vite jugé et admiré à sa juste valeur; je croyais ne jamais m'en séparer, mais Mat-Mourat a tant fait pour moi, que le jour de mon départ je lui en ai fait cadeau en souvenir de nos chasses.

S'il me dépassait de beaucoup en habileté dans la chasse à courre, en revanche, le tir au vol sans quitter la selle était mon fort, et les amours-propres ainsi équilibrés ne laissaient pas surgir de jalousie de chasseur entre nous. Si j'avais fait quelque bon abatis de faisans, qui pullulent autour de Saekis-Atluk, il proposait invariablement un « run » : je le vois encore penché en avant sur sa haute selle, regardant en arrière avec un sourire narquois quand un obstacle où il s'était engagé à dessein me faisait ralentir ma course : « Vous n'avez pas, me disait-il, confiance en nos chevaux; laissez aller; votre monture enlèvera l'obstacle sans votre aide; ne vous acharnez donc pas à la conduire! »

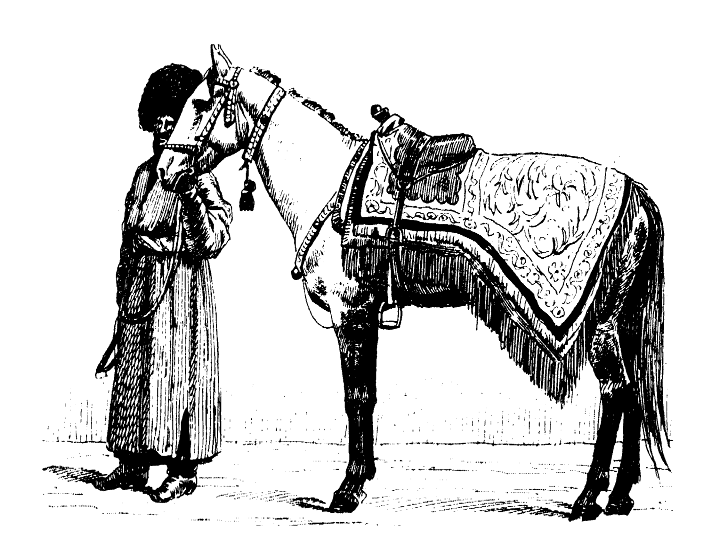
Comme tous les Turcomans, il montait les rênes flottantes, et, selon leur langage expressif, les chevaux volent ainsi par-dessus les obstacles.

Ici comme en Arabie, les tares de la bête ne comptent pas : il est même difficile d'en trouver une qui soit franche des membres; cela n'étonne pas quand on sait que les poulains d'une année sont montés et font des baïgas (courses) de huit verstes, et à deux ans de seize verstes. En revanche, le cheval de trois ans ne court plus; le Turcoman dit qu'à cet âge chaque grand effort nuit au développement de l'animal; mais de quatre à dix ans et au-dessus il est admis aux grandes baïgas de quarante à quatre-vingts verstes. J'en ai vu arriver après une course de soixante kilomètres, et je vous assure qu'on ne les aurait pas crus fatigués. Encore la baïga n'est-elle qu'un jeu; l'alamane est tout : c'est pour l'alamane qu'on entraîne ce vaillant quadrupède.

Le Yomoude fera sept cents verstes dans le désert, et traversera le territoire du Turcoman Téké avec lequel il est en guerre continuelle, pour aller piller au delà du fleuve Atrek, à mille et à douze cents verstes de son

aoul, et il en revient avec une femme liée par les bras et les jambes, posée comme un sac en croupe; avec cette double charge, plus l'eau et la nourriture pour tous trois, il fera de cent à cent cinquante verstes par jour. Cela est à peine croyable, mais c'est ainsi : je puis l'affirmer, car j'ai vécu avec ces fiers cavaliers.

Jamais un Yomoude ne monte une jument : les Tékés s'en servent parfois pour les alamanes rapprochés; aucun cheval yomoude n'est ferré; s'il est terrible avec ses congénères, il est doux comme un agneau avec l'homme. Je prends les quatre pieds de mes étalons yomoudes, et je passe sous leur



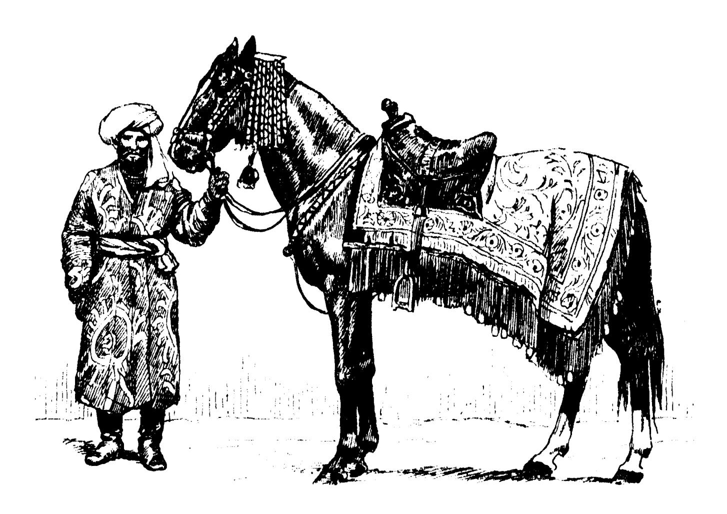
Cheval yomoude offert à Sa Majesté Apostolique.

corps. J'ai toujours reposé dans le désert, mes chevaux turcomans attachés à côté de ma couche : ils venaient quêter un morceau de sucre jusque dans mes poches, et jamais je n'ai été mordu ni molesté par eux. Mais aussi faut-il voir comme le cheval est aimé par le brigand des steppes; ce sauvage, qui pour le prisonnier persan ne connaît pas de pitié, partagera sa dernière goutte d'eau avec sa monture. Cependant ne croyez pas qu'il la soigne, il ne la nettoie jamais; la brosse et l'étrille lui sont entièrement inconnues.

Son cheval est sellé nuit et jour; le matin il ôte la selle, passe la manche du khalat sur le dos, pour lisser les poils qui se seraient dressés; puis il replace les trois ou quatre feutres mous sur le garrot, qui présente des cicatrices et des plaies dont le cavalier ne tient aucun compte. Enfin il remet en place sa haute selle, sur laquelle s'étendent deux, trois et même quatre vastes couvertures en feutre qui couvrent le cheval depuis les oreilles jusqu'à

la queue; encore n'est-ce point pour que le cheval ne se refroidisse pas en hiver, car en été on lui en met davantage.

Il prétend que ces lourdes enveloppes empêchent le cheval d'engraisser et de transpirer lorsqu'on le fait galoper; de fait, tous ces coursiers sont secs, ils n'ont que la peau, les os et les muscles, pas un atome de graisse. Quand ils ont à fournir une course, le cavalier relève les couvertures de la croupe sur la selle et replie les feutres du cou sur le garrot; dès qu'il s'arrête, elles sont dépliées; aucun soin d'ailleurs ni pour la boisson, ni pour la nourriture. Le cheval turcoman est habitué à manger de tout; son alimentation est souvent très-mauvaise; j'ai vu mes chevaux kirghiz, qui certes



Cheval yemrali offert à Sa Majesté Apostolique.

n'étaient pas gâtés, refuser le fourrage des turcomans. Dans les alamanes, le Yomoude n'emporte pour lui et sa monture que de la farine mêlée de graisse de mouton dont il fait des boulettes; au logis, le cheval est nourri d'orge et de « djoughara » (espèce de gruau) avec du trèfle séché. Je crois avoir déjà dit que le cheval du désert a deux seules allures, le pas et le galop; le trot lui est inconnu.

Le cheval turcoman, mesurant au garrot jusqu'à cent soixante-dix centimètres, est vigoureusement membré; le poitrail est large, l'avant-bras long, le pâturon généralement long aussi, le garrot très-relevé, l'arrière-main moins développée que l'avant-main, le front large comme celui du cheval arabe, la tête osseuse et busquée. Si le cheval téké est plus léger et pour cela plus rapide à la course, comme race, je préférerais toujours le cheval yomoude ou yemrali.

Chaque matin, autant que le temps le permettait, nous allions, Mat-Mou-

rat et moi, nous établir sur une terrasse devant le fort; alors le camp s'animait; les officiers se plaçaient accroupis à terre; autour d'eux les soldats faisaient cercle, et l'on amenait par longues files les chevaux du ministre, qui se levait pour flatter la tête fine et intelligente de ses favoris; puis on les promenait devant nous, tandis que mon hôte racontait leurs prouesses et leur histoire, car la généalogie des bêtes de grande lignée est connue jusqu'à la dixième génération.

Après les chevaux, c'était le tour des lévriers, qui arrivaient menés en laisse et recouverts de leurs manteaux de feutre qu'on ne leur enlève qu'en chasse, et qu'ils portent dès que la température fraîchit : ces animaux sont fort drôles ainsi emmaillottés. Puis venaient les faucons, pour lesquels Mat-Mourat, dont la fortune est considérable, dépense de très-grosses sommes; il a à son service les fauconniers les plus réputés de l'Asie centrale, la plupart Kirghiz et Turcomans. Avec lui j'ai chassé au faucon le *saïgak*[1] et j'ai vu dresser l'oiseau à cet exercice. La chose est assez curieuse pour valoir la peine d'être décrite en quelques mots.

On commence par affamer le faucon, puis on attache des morceaux de viande crue sur une tête coupée de saïgak, et l'on répète cette manœuvre pendant des semaines jusqu'à ce que l'oiseau décapuchonné s'abatte tout de suite sur la tête, même après être repu. Alors on change de procédé; après avoir affamé le faucon, on le met en face d'une tête de saïgak sur laquelle on n'a plus attaché la viande crue : l'oiseau, s'il est bon, déchirera la peau et dévorera les yeux de cette tête, et s'habituera à se repaître de cette manière ; c'est la seconde phase du dressage ; la troisième décide de la valeur de l'oiseau. On prend, généralement au printemps, de jeunes saïgaks dont on lie les pieds, et on lance l'oiseau, qui lacère la tête de l'animal vivant; par degrés, on arrive à lâcher un jeune saïgak dans un enclos. Il y a des faucons qui, blessés par les cornes de l'antilope qui se défend, refusent de retourner; de ceux-là on ne fait jamais rien. Il y en a qui, au contraire, lancés, s'abattent sur l'animal en pleine course : ce sont les « grands faucons ».

Mat-Mourat en avait quatre admirables que j'ai vus à l'œuvre; c'est, de toutes les chasses à courre que j'ai faites, certes la plus émouvante.

Le lendemain de mon arrivée on vint nous annoncer la présence d'un troupeau de saïgaks à quelques portées de fusil du fort; cinq minutes après nous étions en selle, accompagnés d'une cinquantaine de noukers auxquels s'étaient joints les fauconniers et quatre lévriers; nous marchions en demi-cercle, cachés derrière des buissons de saxaouls; les antilopes ne

[1] Antilope de la force d'un grand chevreuil.

s'étaient pas aperçues de notre approche; dès qu'elles nous virent, elles prirent, d'abord au pas, la direction du désert; tant qu'elles ne firent pas mine de fuir, nous nous rapprochâmes sans hâte; quand la première bête qui menait le troupeau et s'arrêtait parfois pour regarder en arrière, prit le galop, on décapuchonna deux faucons, et, dès qu'ils eurent pris leur vol, chacun se prépara à la course qui allait suivre; nous vîmes les faucons planer et s'abattre; à ce moment, les chiens furent lancés à leur tour, et la poursuite commença, ardente, vertigineuse, accompagnée de grands cris.

Bientôt deux antilopes se séparèrent du gros; nous les vîmes tourner, s'abattre, se relever, et les chiens dressés à cette chasse abandonner le reste du troupeau pour ne s'attacher qu'à ces deux victimes. Notre course nous rapprocha insensiblement des antilopes isolées; celle que je m'efforçais d'atteindre était un fort mâle; le faucon avait planté ses serres dans la tête de l'animal, et l'aveuglait de coups d'ailes, tout en lui arrachant des lambeaux de peau avec son bec. — La malheureuse bête fournissait une course effrénée, en se battant aux buissons : les chiens l'eurent forcée en moins de rien, et on lui donna le coup de grâce en lui cassant l'épine dorsale d'un coup de nagaïka.

Cette chasse, cruelle si l'on veut, est enivrante au plus haut degré, mais elle ne manque pas de dangers : chiens et cavaliers risquent d'être blessés par les cornes du saïgak, qui, aveuglé, se jette de côté avec tant de vigueur, que du choc il renverserait un cavalier et le blesserait grièvement.

Mais je n'en finirais pas si je voulais décrire toutes nos courses à Saekis-Atluk. Si nos journées se passaient au grand air, on donnait les soirées à de longues causeries qui m'ont beaucoup appris sur les mœurs et les coutumes des Turcomans. D'autre part, dans mes descriptions de l'Europe actuelle, ce qui intéressait au plus haut degré Mat-Mourat, c'étaient des détails sur le prince de Bismarck, que j'appelais le Mat-Mourat de l'Allemagne; il en était charmé, mais le grand chancelier n'en serait peut-être pas aussi flatté.

APPRÊTS POUR LA TRAVERSÉE DU DÉSERT.

Les préparatifs de ma caravane pour traverser le désert m'ont donné beaucoup de besogne. Il fallait tout organiser; j'avais emporté de Khiva les tentes en feutre, et maintenant, à Saekis-Atluk, il s'agissait de compléter mes provisions. Le général Grotenhielm m'avait pourvu de la *youlaméika*, petite tente en feutre, plus facile à transporter que la yourte, et qui est généralement employée dans ces sortes d'expéditions par les officiers russes.

Mat-Mourat avait lui-même choisi les gens qui devaient m'accompagner;

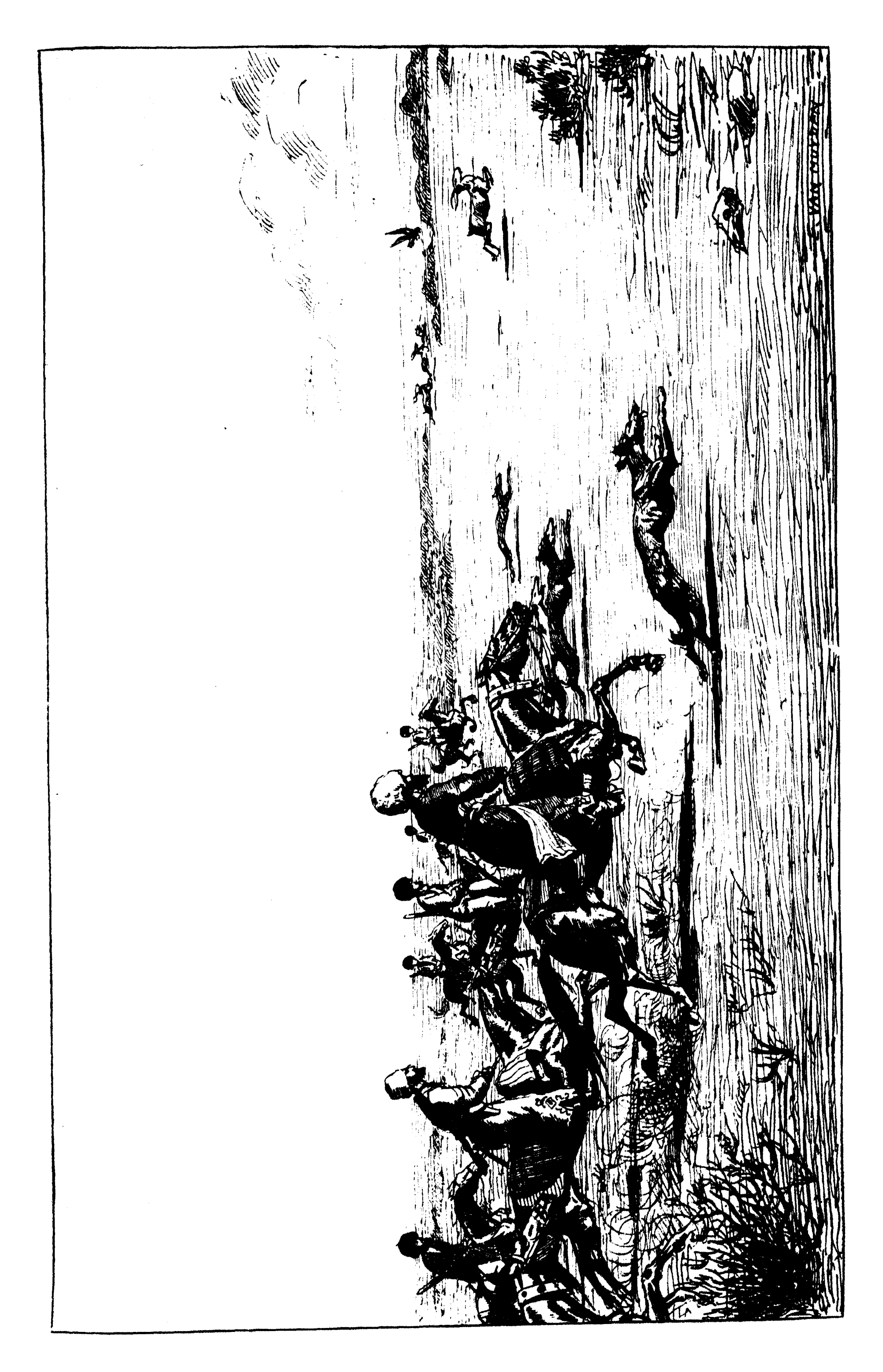
l'homme le plus important était le « serdar » ou guide. Le serdar est un homme qui a une connaissance approfondie des routes du désert; il connaît les puits, les distances, sait s'orienter et est capable de conduire des expéditions. Quand l'alamane est décidé, on fait choix d'un serdar auquel durant la marche tout le monde doit obéissance; ses arrêts sont irrévocables, on ne discute pas avec lui. Mambet-Serdar, qui devait me conduire, jouissait d'une grande réputation parmi les Yomoudes; il était âgé de cinquante ans



Mat-Mourat, Divan-Bégui.

environ; petit et trapu, il avait l'air farouche et résolu; un coup de baïonnette russe, reçu dans la dernière campagne, lui avait labouré la joue gauche; c'était d'ailleurs un homme taciturne au suprême degré.

Si tous ceux qui m'ont accompagné à travers les sables ont fini par m'être dévoués personnellement, cet homme, qui m'a rendu des services éminents, m'est toujours, j'en suis persuadé, resté hostile au fond. Il a fait son devoir, et, en le renvoyant de Kizil-Arvat, j'ai dû lui donner le témoignage qu'il s'était bien acquitté de son devoir; il a pris le cadeau que je lui ai fait, mais je voyais clairement qu'il retournait dans ses sables avec la même



antipathie pour l'infidèle qu'il avait été obligé de remettre intact entre les mains des autorités russes.

Mat-Mourat m'avait prévenu, et devant moi il avait dit à tous ceux qui m'accompagnaient, que, s'il m'arrivait malheur et si un seul d'entre eux revenait, sa kibitka serait rasée et lui pendu, et qu'il en serait de même si l'un d'entre eux revenait sans être porteur de l'attestation que j'étais arrivé sain et sauf, et satisfait d'eux, sur territoire russe.

Le second personnage, non moins important, est le Caravane-bachi ; le mien était un Turcoman Tchik, du nom de Guilde Mohammed, que j'ai sur la conscience d'avoir terriblement tourmenté. C'est à lui qu'incombe le soin du matériel, la responsabilité des effets et le choix des chameaux. Notre premier soin fut d'organiser la caravane de concert avec le Divan et de fixer soit le nombre de gens à emmener, soit les provisions à emporter. Inspection faite de mes bagages, il fut arrêté que le Caravane-bachi louerait quatorze chameaux, les plus forts « kizil-nars[1] » qu'il pourrait trouver.

Voici quel était l'effectif de ma caravane :

Mambet-Serdar avec son djiguite.

Batter-Nesser-Bay, un des plus hardis coquins qui aient jamais foulé le sable du grand désert, sous-officier des noukers et commandant la garde particulière de Mat-Mourat, que ce dernier m'avait cédé comme une « perle », disait-il ; « il ne fera rien, avait-il ajouté, mais se battra s'il le faut comme un bélier : il n'a qu'une passion, celle de sentir la poudre ». Trente ans, svelte, beau garçon, courageux, admirablement monté, aimant le danger, voilà en deux mots le portrait de Batter-Nesser[2]. Cet homme-là s'est sincèrement attaché à moi, comme on le verra par la suite. De même que le serdar, il était accompagné de son djiguite, car ici un personnage, même de petite importance, trouvera toujours un serviteur pour nourrir son cheval, allumer son kaliane (pipe) et préparer sa couche.

Tioura-Bay-Daouliat était un jeune Kirghiz Adaï (horde guerrière de la Caspienne), qui était venu s'offrir sans gages pour accompagner le Farang ; la figure ouverte de ce gaillard de vingt-six ans, son air gai et sa bonne humeur m'ont fait accepter ses services et ceux de son serviteur, car Tioura-Bay est d'une famille de sultans ; fier de ses ancêtres, ne cherchant ni argent ni profits, c'est pour le moment un vrai chevalier errant, désirant venir en tomacha voir le pays de Frenghistan.

A ce personnel indigène, complété par le Caravane-bachi et les trois cha-

[1] Grands chameaux turcomans.

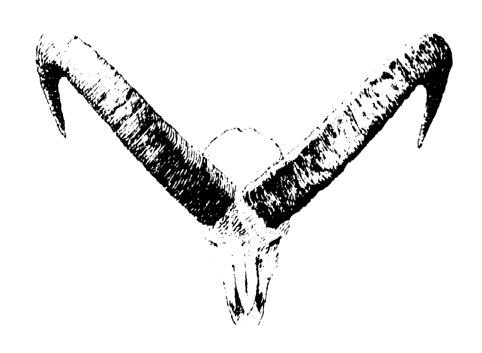
[2] « Batter » veut dire chevalier ; c'est un titre qui se donne pour des actes de valeur personnelle.

meliers turcomans, s'ajoutaient mes gens, c'est-à-dire mon brave Toursoum-Bay, djiguite en chef; Koch-Nazar, le second djiguite; Turcoman-Ata et deux serviteurs uzbegs. Total, moi compris, onze cavaliers et quatorze chevaux : trois de mes chevaux, les meilleurs, étaient conduits à la main.

Voici maintenant la répartition du bagage :

Trois chameaux chargés d'outres avec l'eau pour nous et nos montures; trois portant l'orge et la djoughara pour les chevaux; deux, le foin; un, ma youlaméika en feutre; un autre, diverses provisions de bouche et la batterie de cuisine; quatre enfin, chargés de mes effets et de ceux de mes gens.

On m'avait amené beaucoup de chevaux, et le choix avait été difficile. Conseillé par Mat-Mourat, j'avais fini par me décider pour un cheval yemrali, bai brun, cinq ans, franc de membres, léger comme un oiseau et vigoureux. Je l'ai payé très-cher, mais Mat-Mourat croit que jamais cheval semblable n'aura été mené en Europe. Il avait des raisons pour ne pas me laisser acheter un cheval yomoude, car le jour de mon départ on m'amena son cheval de prédilection, un étalon gris fer, que j'avais vainement tenté de lui acheter : c'était un cadeau princier et offert de la manière la plus gracieuse. J'avais avec moi trois étalons turcomans menés en main, mon ambleur kirghiz, comme cheval de voyage, et quatre chevaux de djiguites; sur les quatorze que nous devions mener avec nous, huit m'appartenaient; en route, même mon excellent cheval kirghiz avait fini par ne plus avancer, et je suis entré à Kizil-Arvat monté sur le cheval de Mat-Mourat, qui, après cette longue traite, est arrivé aussi frais que le jour du départ.



Cornes de bélier.



CHAPITRE XI

A TRAVERS LE DÉSERT TURCOMAN.

Ennuis d'un voyage par caravane. — La dernière habitation humaine. — Un bon conseil vaut souvent mieux qu'un cadeau. — Changement d'itinéraire. — S'il y a un traître, ma première balle sera pour lui. — Morne tristesse du désert. — Puits et mesures de prudence à leur approche. — Campement. — Quart de nuit et causeries. — Marches nocturnes. — Rencontre. — Markozoff et sa colonne vaincus par le désert. — Un lugubre souvenir. — Les montagnes à l'horizon et fin de nos misères. — Le chaïtan redevient bon maître. — Accueil inhospitalier.

C'est de la manière la plus cordiale que j'ai pris congé de Mat-Mourat, le ministre hospitalier du Khan; il avait tenu à m'escorter jusqu'à une assez grande distance avec ses noukers, et longtemps après qu'il eut tourné bride, j'ai pu distinguer son tchouguermah blanc dépassant ceux de toute sa suite; puis il a disparu, me laissant en tête-à-tête avec l'inconnu et la morne tristesse du désert turcoman que nous allons aborder.

Nous sommes donc dans les sables : quelques aouls au loin et des champs cultivés alentour, puis de nouveau des sables sans fin avec la triste végétation des saxaouls; en fait d'êtres vivants, seulement quelques rares alouettes de la steppe.

C'est la première fois que je suis obligé de marcher en me conformant à l'allure lente et cadencée de mes chameaux; jusqu'à Saekis-Atluk je les faisais filer sous bonne escorte, généralement avant mon départ, et si, en route, je les dépassais, ils nous rejoignaient pour l'étape de nuit.

A partir de notre entrée dans les sables, je dus changer du tout au tout ce mode confortable de voyager; ici, plus de logement hospitalier, plus de dastarkhan. Notre abri, le fourrage des chevaux, enfin tout ce qui constitue le campement et l'existence du voyageur dans le désert, devaient rester sous notre constante surveillance. Au début, cette façon si différente de marcher

est bien faite pour lasser même la patience d'un saint, car nous cheminons avec une lenteur désespérante. Au lieu de huit à neuf kilomètres à l'heure que mes chevaux sont habitués à franchir, nous sommes réduits à n'en faire que moitié, et cela avec des chevaux auxquels le repos de Saekis-Atluk a rendu toute leur vivacité : il est fort malaisé de les maintenir; ce n'est qu'en leur rendant parfois la main, pour leur donner un bon temps de galop, qu'on parvient à modérer leur ardeur.

En tête marche le serdar, derrière lui vient le Caravane-bachi, conduisant le premier chameau ; les treize autres sont attachés par des cordes et suivent en longue file, excités par les cris des chameliers. Sauf Koch-Nazar, qui a la surveillance des bagages, les autres cavaliers entourent la caravane sans place marquée. Nous ne ferons pas d'arrêt, car il faut prendre nos provisions d'eau, et Batter vient me prier de vouloir bien accepter pour aujourd'hui l'hospitalité de son frère Medrim-Serdar, habitant Ouas-aoul sur l'extrême limite des terres cultivées, le dernier aoul que nous rencontrerons avant ceux des Tékés du Territoire Transcaspien. Medrim-Serdar est un très-grand personnage parmi les Yomoudes. Son père était Divan-Bégui du Khan de Khiva et chef des Yomoudes. Aujourd'hui le fils est pauvre, blessé et malheureux; une balle russe lui a fracassé la cuisse, et c'est à peine s'il peut monter à cheval.

Nous arrivons dans son aoul, où une place a été préparée pour recevoir nos bagages et dresser ma tente : bientôt les chevaux, qu'on a promenés, sont attachés à leurs piquets, et j'ai sous les yeux une vraie halte de caravane. Dans le petit ruisseau au bord duquel l'aoul yomoude s'est établi, on remplit les outres de cette eau si précieuse, la dernière non salée que nous trouverons sur notre route. J'ai emporté, grâce à la bonté du général Grotenhielm, deux tonneaux à eau pour mon usage personnel; car l'eau renfermée dans les outres y contracte un goût de bouc fort désagréable.

Le jour n'étant guère avancé, je vais tirer quelques faisans pour augmenter ma provision de voyage : j'en avais emporté du fort une dizaine qui, joints à ceux que je tirai cette après-midi, firent ma nourriture au début du voyage : une fois dans les sables, adieu les faisans! En rentrant de ma chasse, je trouvai ma tente installée et le repas prêt. Ma table et mon couvert étaient dressés dans la kibitka du serdar, et une bouteille d'excellent vin rouge de Tachkent était déjà débouchée. J'en avais fait une bonne provision en partant, et je ne l'ai pas regretté, car elle m'a duré jusqu'en Transcaspie. C'est, je crois, grâce à ce réconfortant que mes forces ont tenu jusqu'au bout. Depuis Tachkent jusqu'à Kizil-Arvat, pas une goutte d'eau n'a passé mes lèvres; je m'étais habitué à en boire le moins possible, connaissant les

maladies affreuses qui peuvent résulter, ainsi que je l'ai dit plus haut, de la mauvaise eau de cette partie de l'Asie centrale. Une bouteille de vin rouge par jour et le thé m'ont suffi amplement.

J'ai eu le soir avec Medrim-Serdar une longue conversation; il m'a dépeint sous les plus vives couleurs la triste situation de son peuple, qui gémit sous le joug khivain et envie le sort des Atas et des Tékés, tributaires des Russes, qui payent infiniment moins d'impôts. Si le Turcoman est brigand, meurtrier et fanatique du pillage et de l'alamane, il n'est ni escroc ni voleur. J'ai laissé tout ouvert dans mes kibitkas, où entraient toute espèce de Turcomans : jamais rien ne m'a été volé dans les sables. A Khiva et à Boukhara, au contraire, à chaque pas que je faisais hors de mon habitation, il me fallait la garde d'un « karaoul », et pourtant on me volait. Ce qui vexe avant tout les Turcomans, c'est qu'en dehors des impôts si durs qu'ils payent au Khan, les employés uzbegs, cette race qu'ils méprisent à fond, les pillent outrageusement du haut en bas de l'échelle hiérarchique : chaque fonctionnaire veut être gagné; si le contribuable ne s'exécute pas, on le chicane et l'on augmente ses taxes.

« Ne pourriez-vous pas obtenir pour nous la faveur de payer directement nos impôts au commandant russe de Petro-Alexandrovsk? » me dit Medrim; « puisque cet argent passe, en définitive, au *natchalnik* russe, nous économiserions ainsi ce qui reste dans les poches du Khan et dans celles de ses sbires. »

J'ai eu une preuve évidente de ce système de vol. Ayant fait acheter chez les Yomoudes, par le Divan, des feutres de voyage pour couvertures, j'appris par Medrim que c'était lui qui avait fait les achats dans son aoul; au lieu de quarante-neuf tillas, qu'on m'avait fait payer, il les avait eus pour vingt-cinq; le Divan avait donc volé vingt-quatre tillas sur ce seul achat. Et si les choses se passent ainsi à l'égard d'un hôte étranger, on peut se figurer ce qu'il en doit être pour les nomades qui ne peuvent se plaindre nulle part.

Medrim, avec tous les indigènes, croyait que je devais connaître, comme Européen, des drogues capables de le guérir, et m'a prié de bien vouloir examiner sa blessure qui depuis trois ans suppurait et lui enlevait toutes ses forces. Cette blessure avait un aspect désolant, et, comme vous pouvez le supposer, je ne pus rien lui donner pour le guérir. Désirant cependant lui témoigner ma reconnaissance de l'accueil que j'avais reçu, et satisfait de laisser derrière moi un obligé, je lui donnai le soir même une lettre pour le général Grotenhielm, par laquelle je priais le général de recommander Medrim au médecin du bataillon russe en garnison à Petro-Alexandrovsk

pour qu'il opérât, si possible, l'extraction de la balle qui m'avait paru s'être logée sur l'os.

Cette lettre écrite devant lui, Medrim la tourna et retourna sans mot dire : il était tard, et avant de me retirer je lui remis le khalat boukhariote en soie que je donnais habituellement à chaque station où je passais la nuit; j'y ajoutai une petite somme d'argent pour subvenir en partie aux frais que lui occasionnerait son séjour à Petro-Alexandrovsk : « Si j'étais riche, me dit alors Medrim, ce serait mon devoir de te faire des cadeaux; je n'ai que mon cheval que je t'ai offert, « Bayar » (seigneur), tu l'as refusé, et c'est toi qui me fais des cadeaux; le Yomoude n'est pas comme l'Uzbeg : il sait reconnaître ceux qui lui font du bien, et il y pense; tu es riche, je suis pauvre, mais Medrim te donnera un conseil, et souvent un bon conseil vaut mieux qu'un cadeau. Écoute, et tu jugeras.

« De Khiva à Koungrad, tout le Khanat connaît l'arrivée et le passage du riche Bayar farang; tes gens ont tous dit que tu prendrais le chemin direct pour Askhabad. Tu as quatorze hommes dévoués, et tu en vaux à toi seul autant. Mais que feriez-vous contre un alamane nombreux? Jusqu'à Merv, on sait aujourd'hui ta route.

« Il y a beaucoup de mécontents, dont les kibitkas ont été saccagées, qui tiennent les sables; les femmes sont entre les mains du Khan, et les maris vont augmenter le nombre des cavaliers errants dont Merv est le quartier général.

« On a trop parlé de ton voyage, et Mat-Mourat lui-même ne sait pas les dangers que tu cours. Il croit qu'il suffit du serdar et de mon frère pour te préserver d'une attaque; mais malgré toutes ses précautions, ils te nuiront plus qu'ils ne te serviront; si tu avais quelques Cosaques russes, et si tu portais l'uniforme russe, peut-être n'oserait-on pas t'attaquer; on connaît à Merv les conséquences d'un alamane contre des Russes : beaucoup de têtes sont tombées cette année pour deux Cosaques tués. Mais tu es « Farang » , et les Anglais qui ont habité Merv ont instruit les Khans de la différence qu'il y a entre vous et les Russes. Medrim te le conseille, Bayar, ne prends pas la route d'Askhabad; j'aurais pu te le dire à Saekis-Atluk, mais il vaut mieux encore que personne ne l'ait su, car il pourrait m'arriver malheur si l'on apprenait que c'est moi qui t'ai donné cet avis. Choisis : veux-tu aller par la route directe à Askhabad? alors je t'accompagne; tu me feras attacher sur un chameau si je ne peux plus monter à cheval; moi et mon frère, nous combattrons avec toi; mais prends plutôt la route de Kizil-Arvat et n'en dis mot qu'au dernier moment; ce sera deux cents verstes de plus, mais personne n'en sera informé. »

Vous comprenez l'effet que me fit cette petite allocution. Je regardai Medrim dans les yeux, et j'eus la persuasion que ce qu'il disait était vrai. Ce soir-là je rendis grâces à la Providence, qui, en plein désert, m'avait fait trouver cet ami imprévu. Le lendemain, comme nous en étions convenus, au point du jour, les chameaux étaient chargés, et, en compagnie de Medrim; je quittai la dernière habitation humaine pour entrer dans les sables.

Vers le milieu de la journée, nous arrivâmes à la bifurcation des chemins : à gauche la ligne d'Askhabad, à droite celle de Kizil-Arvat. Medrim et moi, seuls, connaissions le projet de changer de direction : je n'en avais parlé à personne, comme il me l'avait conseillé. Grand fut l'étonnement du serdar Mambet quand il apprit que j'avais résolu de prendre la route de Kizil-Arvat, et jamais je n'oublierai le mauvais regard qu'il lança à Medrim; on ne m'ôtera pas de l'esprit que ce projet contrariait ses vues particulières.

A partir de ce moment, il devint encore plus taciturne et plus renfermé. D'abord, il fit des difficultés, disant qu'il était engagé pour Askhabad et non pour Kizil-Arvat, route dont il ne connaissait guère les puits. Quand Medrim lui dit qu'il mentait, et que moi, de mon côté, je lui signifiai que je le renverrais sous bonne escorte de deux djiguites sûrs à Saekis-Atluk jusqu'à ce que Mat-Mourat m'eût procuré un autre serdar, il fit bonne mine à mauvais jeu et déclara qu'il marcherait.

Tout le reste de mon escorte comprit sans mot dire l'importance de ce changement d'itinéraire. Le Caravane-bachi et Koch-Nazar déclarèrent avoir souvent fait cette route, et offrirent de conduire la caravane, sans l'aide du serdar Mambet, si cela était nécessaire.

Alors, courte halte durant laquelle je distribue les munitions : quatre hommes armés de fusils à répétition et en connaissant le maniement porteront chacun vingt cartouches; deux hommes sont armés de mes fusils de chasse; Mat-Mourat avait pourvu ses gens de fusils pris dans son arsenal, auxquels j'ajoutai un revolver par homme; chaque cavalier porte en outre son sabre; moi-même j'ai une carabine Winchester, pendue au pommeau de la selle, et mon revolver.

La poudre misérable du serdar, achetée à Khiva, faisant long feu, j'eus l'heureuse idée de faire décharger les fusils de mon escorte, pour la remplacer par de la poudre anglaise. Comme tous les Turcomans, ceux qui m'accompagnent portent leur poudre dans une corne minuscule et les balles dans un sachet en cuir, le tout attaché à la ceinture. Du reste, leur façon primitive de charger les armes me prouva qu'une fois le premier coup tiré, elles deviendraient inutiles; par contre, leurs sabres sont tranchants, de



même que leurs couteaux longs et effilés, et ce sont là les armes de prédilection des habitants du désert.

Avant de nous mettre définitivement en route, je rassemble tout mon monde et je lui fais une allocution courte, mais significative. En cas d'alerte ou d'attaque pendant la marche, les chevaux seront immédiatement mis en cercle, les cavaliers se placeront au centre; on ne tirera que sur mon commandement, et je brûlerai la cervelle à quiconque fera mine de fuir ou n'obéira pas; s'il y a un traître, ma première balle sera pour lui, et mes fusils, comme ils le savent tous pour l'avoir vu, portent loin et juste. Je vois avec plaisir que mon escorte fait bonne contenance, et que chacun est bien disposé à se défendre; j'ai pu constater par la suite que tant que le chef leur inspirerait de la confiance, ils ne broncheraient pas.

Longtemps nous avons marché silencieusement. Nous avions devant nous la solitude imposante du désert, derrière nous la vie civilisée; chacun songeait par devers soi, et le plus robuste récapitulait les chances de la situation. Avais-je bien fait de me risquer ainsi *tout seul?* Sans doute, après coup, ces réminiscences sont charmantes; cependant, quoique je ne boude guère quand il s'agit de payer de ma personne, je puis vous assurer que mes réflexions n'étaient pas absolument gaies. Mais le premier pas était fait; il n'y avait pas à broncher. Toursoum-Bay, qui s'était habitué à penser tout haut avec moi, semblait suivre le même ordre d'idées : — Barine, me dit-il, tous ces Turcomans ne me plaisent pas; mais vous, l'Adaï et moi, nous les valons tous. Ce que Dieu veut arrivera, mais vos Kirghiz mourront avec vous s'il le faut; et maintenant je vais chanter, cela m'empêche de penser. — Que de fois les chansons monotones, mais sympathiques, du brave Toursoum m'ont remonté le moral! La nuit, durant la marche, il entonnait ses refrains : toujours je l'ai trouvé le même, dispos et gai, et je me demande ce que je serais devenu sans lui.

La marche est lente, je me sens envahir par l'indéfinissable tristesse du désert; ma petite colonne se déroule silencieusement en serpentant à travers la morne uniformité de la plaine où rien n'arrête le regard. Partout cette immense étendue, comprise entre la Perse et l'Afghanistan au sud, l'Amou-Daria et l'oasis de Khiva au nord, et la mer Caspienne à l'ouest, — qu'on appelle Kara-Koum (sable noir) ou désert turcoman, — offre des contrastes très-prononcés. Tantôt c'est de la terre glaise, durcie au soleil, sur laquelle résonnent les sabots des chevaux; tantôt ce sont des ondulations sablonneuses rappelant la surface d'une mer houleuse; il s'y dresse même des collines de sable, qui forment comme de petites chaînes de montagnes.

Quoique la végétation fasse entièrement défaut dans une grande partie du désert, on y trouve, en certains endroits, des régions couvertes de bruyères, d'absinthes, de tamaris et surtout de saxaouls, arbres rabougris ou buissons chétifs. Ces endroits sont très-recherchés pour les haltes des caravanes, car ils fournissent en abondance la maigre nourriture des chameaux qui se contentent de rameaux de sasak et de saxaoul. Mais ce qui se retrouve partout, c'est une morne tristesse, une constante uniformité qui pèsent lourdement sur le moral de tous ceux qui traversent ces solitudes.

Plusieurs voies sillonnent le Kara-Koum : ce ne sont pas des chemins frayés, mais seulement des empreintes de pas de chameaux et de chevaux qui se dirigent d'un puits à l'autre. Les voies les plus fréquentées sont celles qui passent auprès du plus grand nombre de puits; elles ne traversent, du reste, le désert que du nord au sud, et le voyageur qui désire se rendre de Kizil-Arvat à Tchardjouï, par exemple, préférera longer la lisière habitée des sables, jusqu'à ce qu'il puisse les traverser là où ils sont le plus étroits.

L'intérieur du Kara-Koum est complétement inhabité et inhabitable; sur les lisières seules, fertilisées par les canaux, séjournent des Turcomans qui font paître leurs troupeaux autour des puits voisins de leurs aouls.

La partie du désert dans laquelle nous sommes engagés n'est pas entièrement plane; il s'y trouve une chaîne de collines qui se dirige de l'est vers le sud-ouest et varie de trois cents à quatre cents pieds de hauteur; toute cette étendue de sable doit cependant avoir été jadis une contrée habitée, car nous avons rencontré un bon nombre de ruines d'anciennes forteresses, et le sol est jonché de débris de poterie et de verrerie; j'en ai même emporté une petite collection qui vaudra peut-être la peine d'être examinée plus tard de près.

Nous avons choisi pour notre première halte les ruines d'un de ces anciens forts appelé Kizil-dja-Kala. Avant d'y arriver, nous nous arrêtons près du puits du même nom, qui contient en automne et au printemps une eau saumâtre, bonne tout au plus pour abreuver les chevaux.

Les Turcomans appellent ces sortes de puits « ourpa », tandis qu'ils donnent le nom de « koudouk » ou « kouïou » aux puits plus profonds, renfermant de l'eau potable pendant toute l'année.

Rien ne signale la présence d'un puits dans le désert, si ce n'est la quantité d'empreintes qui se dirigent vers ce point; il n'y a là en général qu'un ou plusieurs orifices, sans margelle ni poulie, qu'on distingue avec peine à une certaine distance, et dont les parois, sans maçonnerie, sont simplement étayées de branches de saxaoul.

L'approche des puits, et principalement de ceux qui se trouvent dans le voisinage des lieux habités, exige des précautions; en effet, c'est en ces endroits que les fâcheuses rencontres peuvent se produire. A quelques verstes de Kizil-dja-Kala, je prends donc avec moi Mambet-Serdar, Batter et Koch-Nazar pour devancer la caravane et reconnaître les approches du puits. Nous faisons un grand circuit, le serdar en tête, pour soumettre toutes les empreintes à un sérieux examen; les serdars, sur le vu de ces traces, sont à même de juger si les caravanes qui se sont approchées du puits sont de fraîche ou d'ancienne date. Les empreintes de pas de cavaliers n'ayant point de chameaux dans leur suite donnent lieu à des recherches plus minutieuses. Je me suis souvent étonné de l'instinct remarquable dont les serdars font preuve en ces occasions : une empreinte dans le sable leur dit, même au bout de quelque temps, à quelle tribu appartiennent les cavaliers qui ont passé par là; j'ai même entendu Mambet nommer des cavaliers qu'il reconnaissait aux marques laissées par leurs chevaux.

Pendant que notre colonne s'approche, les serdars placés sur les points les plus élevés des environs scrutent l'horizon pour s'assurer que rien d'insolite ne se présente; les hommes se rangent autour du puits, les « arkanes » (longues cordes) sont attachés aux seaux en fer qui servent à puiser l'eau, pour abreuver d'abord les chameaux, puis nos montures.

Cette opération terminée heureusement, je prends la tête de ma caravane, et, suivi des cavaliers, je vais à quelques verstes de là reconnaître le terrain propre au campement du soir. Un bon temps de galop, après qu'elles ont bu, a l'avantage de réchauffer les montures. Ce mode de faire, quand on peut l'employer, est très-salutaire aux chevaux, qui de la sorte mangent de bon appétit une fois arrivés à l'étape, tandis que si l'on recule leur abreuvage de quatre ou cinq heures, ce retard les fait souffrir et les empêche de profiter de leur nourriture.

La condition première qui doit présider au choix d'un campement est le voisinage de fourrage et de combustible; jamais on ne se risque dans une dépression du sol; à moins qu'il ne soufflât une bourrasque, c'est toujours aux lieux élevés que j'ai donné la préférence. La place une fois désignée, je faisais décrire un demi-cercle à mes chameaux; une secousse imprimée à la corde qui passe par le cartilage de leurs naseaux leur fait fléchir les genoux, mais non sans leur arracher des cris et des gémissements pitoyables; les charges qu'ils portent, solidement attachées par le haut et pendant des deux côtés, comme un bât, viennent se poser à terre et forment l'enceinte intérieure de mon camp. Les bêtes, une fois déchargées, sont chassées dans le désert, où elles vont chacune de son côté chercher quelque aliment, fort



peu substantiel en cette saison : çà et là une pauvre touffe d'herbe, le plus souvent des rameaux de tamaris, d'absinthe, de kandim, de sasak ou de saxaoul.

Dès l'arrivée il règne une grande activité au campement; les chameliers, à l'aide de la « balta » (hache), vont à la recherche du bois qui est encore fourni par les racines ou les troncs noueux des saxaouls, si durs que le tranchant de la hache n'y mord pas, tandis qu'un seul coup du revers de la balta suffit pour les casser comme du verre. Une des choses les plus importantes, c'est d'avoir assez de combustible pour entretenir un feu qui doit éclairer le camp pendant toute la nuit.

Les dernières clartés du jour sont encore employées à mesurer les rations de djoughara dans des petits sacs destinés à être attachés à la tête des chevaux, et que chaque Turcoman porte avec lui. Les provisions sont déballées, le cuisinier dresse ses trépieds, prépare ses marmites, lave son riz, découpe la viande. Mes quatre étalons liés à des pieux en fer, dans l'intérieur de mon réduit, sont débridés, légèrement dessanglés et recouverts du dernier gros feutre réservé pour la nuit. Aux premières haltes, je faisais dresser ma youlaméika; mais c'était là une longue besogne que j'ai simplifiée dans la suite, parce qu'elle prenait trop de temps. La nuit venue, cette activité générale fait place au repos; mon escorte s'établit autour des feux allumés à proximité de mon réduit; les chameaux et les chevaux forment la deuxième enceinte de mon camp, et ici je dois dire qu'à toutes ses qualités le kizil-nar, grand chameau turcoman, joint l'instinct d'annoncer par un grondement significatif l'approche d'étrangers pendant la nuit; ils sont donc d'excellents factionnaires formant comme les avant-postes du campement.

Dans le cours du voyage, mes ordres une fois donnés et la garde désignée, j'avais un répit d'environ deux heures, jusqu'au moment où le pilaou était terminé pour notre repas du soir; j'en profitais pour me rouler dans ma pelisse, avec mon coussin de selle comme oreiller, et je me livrais à quelques instants de repos, bien gagnés certainement par une rude fatigue.

Le repas du soir, dans ces bivouacs, m'a laissé de bons souvenirs dans cette traversée : j'éprouvais une véritable jouissance quand, confortablement installé sur mes feutres, on m'apportait le plateau fumant de ce délicieux pilaou qu'on mange toujours sans s'en lasser, et auquel dans les bons jours je joignais quelque estimable réserve extraite du fond des kourdjouns à provision, arrosant le tout d'un excellent vin rouge de Tachkent.

De huit heures à minuit, mes gens se reposaient, roulés dans leurs pelisses et couchés sur leurs feutres autour des feux; les hommes de garde seuls veillaient, se relevant de deux en deux heures. C'étaient toujours un Tur-

coman et un de mes serviteurs. Pendant que l'un faisait la ronde à l'extérieur, le second se chauffait au feu. Quant à moi, ma table et mon pliant étaient dressés à proximité du feu; j'avais tout auprès le koungane contenant le thé où je puisais d'innombrables verres d'un excellent breuvage que je mélangeais soit de vin, soit de cognac, pour en varier l'attrait et me tenir éveillé. Puis j'écrivais mes notes, non sans présenter fréquemment mes mains gelées à la flamme; ou bien mes pensées, pendant que je contemplais le firmament, s'en allaient au loin chercher la patrie et les personnes aimées, que l'abandon dans la morne solitude rend plus chères au voyageur. Si j'ajoutais que ces notes, que je relis, contenaient même certaines fantaisies rimées, mes lecteurs souriraient peut-être ; je sais trop ce que je leur dois d'égards, pour leur en donner un échantillon.

Quand je sentais le sommeil me gagner, je prenais mon fusil et, enjambant les dormeurs, j'allais sonder les profondeurs des ténèbres. Parfois, et surtout quand c'était le tour de Batter de revenir au feu, il s'asseyait à côté de moi; un bon verre de thé, assaisonné de cognac, lui déliait la langue, et c'est à ces heures-là que je dois maintes histoires d'alamanes, de plaies et de bosses, que ce chenapan du désert dénichait dans les souvenirs de ce qu'il appelait le bon vieux temps. Il prenait volontiers le quart de nuit pour être en ma compagnie, et alors on causait avec Toursoum. Batter racontait ses expéditions en Perse, ses combats avec les Tékés, ces ennemis intimes des Yomoudes, et leur tactique dans ces rencontres : la surprise de nuit, le rapt des femmes et des enfants, puis la fuite à toute bride, chaque cavalier portant un prisonnier en croupe. En cas de poursuite, les prisonniers étaient liés ensemble et gardés par quelques cavaliers, tandis que le reste combattait les poursuivants : « et, si un de nos hommes était tué, les nôtres tuaient deux prisonniers », ajoutait-il avec le plus grand flegme.

Entre minuit et une heure, je réveillais mes hommes; tous les feux étaient allumés derechef, et à leur clarté on procédait à la levée du camp, dont Toursoum-Bay prenait la direction. C'était le moment pour moi de me livrer au repos; je dormais ainsi deux heures, au bout desquelles on m'éveillait, lorsque tout était prêt pour le départ. Vers trois heures, par la nuit noire, la caravane se mettait en mouvement pour marcher sous la conduite du serdar jusqu'au lever du soleil; c'était là l'étape la plus dure. En effet, le sommeil alors vous assiége, vous envahit, et c'est seulement en marchant qu'on parvient à se réchauffer quelque peu. Même mon brave Toursoum-Bay se plaignait. Quant à moi, avec ma santé affaiblie, c'était uniquement par la force de la volonté que je persévérais à aller de l'avant sans trêve, sachant que les grands « bouranes » que les Turcomans appellent

« Kara-yel » (vent noir), les bourrasques de neige, nous surprendraient si nous ne forcions les étapes.

De nuit, on marchait avec précaution, le serdar en avant, puis moi suivi de Toursoum-Bay; tous les autres à droite et à gauche de la caravane ou à l'arrière; je faisais moi-même de temps en temps la ronde pour voir si tout était en ordre et surtout pour éveiller mes gens qui dormaient sur leurs chevaux. Dès que j'en voyais un ballotter sur la selle, je le faisais mettre à pied. Les coups de ma nagaïka n'ont pas été ménagés. On me craignait comme le diable; aussi ne me traitait-on plus que de « chaïtan » (diable).

J'exigeais aux haltes les mêmes soins pour mes chevaux que pendant les arrêts dans les villes. Toursoum-Bay et ceux qui venaient de plus loin, et s'étaient engraissés aux festins de Boukhara et de Khiva, ont vu fondre promptement leur superflu. Il ne fallait pas d'ailleurs qu'on me refusât le travail; mon jeune Adaï s'étant obstiné à ne pas vouloir aider à relever un chameau qui s'était abattu, je sautai de cheval et je fis l'ouvrage pendant qu'il me regardait faire avec un grand calme; mais, quand le chameau fut sur pied, je lui portai, du manche de mon fouet, un maître coup dans les dents. « C'est pour me payer, lui dis-je, d'avoir fait ta besogne. »

Je le vis porter la main à son couteau, mais, avant que la lame fût hors de la gaîne, un second coup l'avait renversé de cheval. Je le fis attacher sur un chameau, et je suis persuadé qu'il s'attendait à être passé par les armes, quand je le fis amener le lendemain devant moi. Voilà comment j'ai maintenu la discipline dans le camp. On savait que je travaillais comme les autres, et que, de plus, je veillais pour eux.

Trois longues marches monotones, en moyenne de quinze heures en selle par jour, nous amènent aux puits d'Ourta-Koudouk (Orta-Kouïou). Combien les quatorze heures de ténèbres de cette saison-là paraissaient longues! Je me souviens que dans une nuit de bourrasque terrible, le serdar, qui portait une lanterne pour orienter la marche, arrêta la caravane : « Je ne suis plus sur la route, me dit-il, impossible d'avancer; il faudra que je retourne sur mes pas dès qu'il fera jour. » Ce fut ma boussole qui nous sauva, comme déjà plusieurs fois auparavant, car je pus lui indiquer avec certitude le levant et le couchant. Les Turcomans ne connaissent pas cet utile instrument. Le Caravane-bachi en avait entendu parler par des voyageurs, mais il n'en avait jamais vu. Il suffira pour donner une idée de l'état sauvage de ces peuples, de dire que la mesure des heures ne leur est même pas connue. Ils comptent par quarts de journée, et divisent celle-ci en deux moitiés: l'une, du lever au coucher du soleil; l'autre, de son coucher à son lever; ils subdivisent ces quarts en *lances,* disant par exemple : « Le soleil est à une,

deux ou trois lances au-dessus de l'horizon. » Leur manière de marquer la rapidité de la course d'un cheval est également très-originale; le Turcoman dit : « J'ai couru un, deux ou trois *poings* », c'est-à-dire qu'il n'y avait entre le ventre du cheval et le sol qu'un espace grand comme un, deux ou trois poings; évidemment, moins il y a de poings, plus la course est rapide. Cette expression a une analogie frappante avec la nôtre : aller ventre à terre.

Après cette digression, je reviens à mon itinéraire et je note trois jours sans eau; il était temps d'arriver au puits, car la soif se faisait sentir. Un



Cavalier turcoman.

chameau s'étant abattu, un des tonneaux d'eau emportés de Petro-Alexandrovsk se brisa, et le précieux liquide destiné à mon usage personnel se perdit dans le sable. Nous dûmes marcher sans désemparer jusqu'au coucher du soleil; alors, les chameaux n'avançant plus, impossible de continuer. Nous décidons de laisser Batter, mon Turcoman Ala et deux djiguites en arrière, et de pousser nous-mêmes avec nos chevaux jusqu'aux puits. Vers dix heures du soir, le serdar qui nous conduisait nous avait dit que nous approchions, mais bientôt après nous apercevons des feux de bivouac. On est méfiant en pareille occasion, et je n'étais pas bien sûr du serdar : je le fis appeler et lui demandai ce qu'il y avait à faire. Il était lui-même assez ému. Retourner sans avoir abreuvé les chevaux était impossible; il fallait

donc aller de l'avant. Je remis les chevaux de main à deux hommes de garde, et avec le reste, nos armes prêtes, nous avançâmes : j'avais le serdar devant moi, bien décidé à lui faire un mauvais parti s'il y avait trahison. En approchant des feux, — il y en avait quatre ou cinq, — nous aperçûmes des indigènes couchés, ainsi que des chameaux et des chevaux. La sentinelle donna l'éveil, et tout ce monde fut debout en un clin d'œil; les sabres sortirent du fourreau, et les « moultouks » s'agitèrent. On nous avisa de ne pas approcher.

Plusieurs cavaliers qui s'étaient jetés sur leurs montures vinrent dans la nuit à notre rencontre. Le serdar leur expliqua qui nous étions; je parlai moi-même en russe et je demandai une place à leur feu, ce qui nous fut octroyé. Serrés les uns contre les autres, nous fîmes notre entrée dans leur camp, et je m'installai près d'un brasier, quittant mes armes, comme c'est l'usage lorsqu'on accepte l'hospitalité.

C'étaient des Tékés de Kizil-Arvat allant vendre leurs tapis et les produits de leur industrie à Khiva. Yomoudes et Tékés se mesurèrent avec des regards hostiles, mais je n'eus point à me plaindre des procédés des Tékés; ils m'offrirent ce qu'ils avaient à manger; moi, de mon côté, je leur donnai du thé et du sucre; nous passâmes ainsi une bonne heure près de leur feu, les chevaux furent abreuvés, et nous retournâmes au campement sur l'avis du serdar.

Cela nous faisait dix-huit heures en selle ce jour-là; c'est la plus forte étape que j'aie faite : aussi le lendemain je constatai que deux chevaux étaient blessés sur le garrot, et que mon kirghiz était fourbu.

Grâce à mon carnet de voyage, je pus constater que ce soir-là, dans le monde civilisé, on fêtait la veille du jour de l'an; j'ouvris largement à cette occasion mon panier à provisions, et toute mon escorte fêta le Baïram du Bayar; nous vidâmes même ma dernière bouteille de champagne le 31 décembre, et Toursoum-Bay chanta ses ballades kirghizes.

Une des parties les plus désolées et les plus tristes du désert, c'est l'espace compris entre Orta-Koudouk et Bala-Ichem. Nulle part je n'ai vu autant d'ossements blanchis au soleil et de carcasses de chameaux. Vambéry n'a certes en rien exagéré les horreurs du désert; je puis, en relisant ses descriptions si émouvantes, en contre-signer chaque mot, et je ne regrette qu'une chose, celle de ne pas posséder la plume de l'habile écrivain pour donner à ceux qui me lisent une idée exacte des souffrances qu'endure celui qui s'aventure dans ces solitudes.

On ne saurait, du reste, imaginer un tableau plus saisissant de ces misères que l'histoire de la marche du détachement de Markozoff, qui,

comme je l'ai déjà indiqué ailleurs, avait reçu en 1873 la mission de coopérer à la conquête de Khiva avec les troupes du Caucase.

Les deux colonnes de ce détachement, parties, l'une de Tchikichliar, l'autre de Krasnovodsk, pour se réunir au puits de Aïdine, à l'est du grand Balkan, eurent dès les débuts à lutter contre les plus grandes difficultés. Harcelé sans cesse par les Turcomans et souffrant de la soif, le détachement atteignit le puits d'Igdy, sur l'Ouzboï, occupé par des forces ennemies, qu'un combat de courte durée dispersa.

La chaleur augmentait toujours, et la route à suivre traversant des sables arides, tous les vases capables de contenir de l'eau furent soigneusement remplis, et le détachement se remit en mouvement. Il entra d'abord dans une steppe couverte de dunes élevées qui rendaient la marche extrêmement lente et pénible; le lendemain, la chaleur devint suffocante, et les chevaux ne pouvant plus avancer, les Cosaques mirent pied à terre pour les conduire à la main.

Il n'était plus question de garder l'ordre en colonne serrée; les troupes s'égrenaient en un long chapelet à la façon d'une caravane, et, pour comble de malheur, la provision d'eau, qui devait durer deux jours, s'évaporait dans cette fournaise avec une rapidité effrayante.

On croyait, d'après les renseignements fournis par les guides à Igdy, n'avoir plus à parcourir que vingt-cinq verstes; mais les collines, s'étendant à perte de vue, devenaient de plus en plus malaisées à franchir; on n'avait plus affaire à du sable, mais à une poussière fine et brûlante, dans laquelle hommes et chevaux, enfonçant jusqu'aux genoux, étouffaient littéralement.

L'ambulance était insuffisante, les soldats épuisés durent être abandonnés le long du chemin, pendant que le reste de la colonne se traînait en avant, jusqu'à minuit, dans l'espoir d'atteindre le puits qui devait ranimer les malheureux auxquels les horribles souffrances de la soif avaient ôté l'usage de la parole.

Les ténèbres rendant la marche extrêmement difficile, cette colonne silencieuse et à bout de forces s'arrêta. Un guide et quelques Cosaques furent envoyés en éclaireurs à la recherche des puits d'Orta-Kouïou, mais ils ne revinrent point. La position devint terrible, et le danger de mourir de soif imminent, car la provision d'eau était épuisée depuis longtemps.

Après une halte de trois heures pleines d'angoisse, reconnaissant l'impossibilité d'avancer au hasard dans l'obscurité, Markozoff revint sur ses pas, pendant qu'une petite troupe de Cosaques était expédiée avec des chameaux aux puits de Bala-Ichem, situés à l'est de la route d'Igdy à Orta-Kouïou.

Le soleil levant n'apporta aucun allégement aux souffrances; au contraire, elles allèrent croissant avec une chaleur qu'on ne pouvait plus mesurer, les thermomètres ayant tous éclaté. Mais la délivrance approchait; vers le soir, les Cosaques envoyés à la recherche de l'eau revinrent avec leurs chameaux chargés de ce précieux liquide. Ce même soir encore, le détachement se mit en route pour Bala-Ichem, où Markozoff lui accorda quelques jours de repos.

Les chameaux ayant presque tous succombé pendant ces affreuses journées, les bagages et les vivres avaient été abandonnés dans les sables. Continuer la marche dans ces conditions était impossible, car le chemin qui restait à faire avant d'atteindre l'oasis de Khiva était encore pire que celui qu'on venait de parcourir; Markozoff, vaincu par le désert, donna le signal de la retraite.

J'ai rapporté de Bala-Ichem un objet qui est bien en harmonie avec le caractère de ce lieu funeste. — Je faisais, comme d'habitude, ma ronde nocturne; le ciel était noir, et la bourrasque mêlée de neige me fouettait le visage; lorsque parfois les feux du bivouac jetaient des lueurs plus vives dans les ténèbres, je voyais dans ma marche lente et cadencée les buissons prendre des aspects fantastiques. Pour un peu, l'imagination qui prête un corps aux ombres de la nuit, allait susciter autour de moi une légion de Turcomans rampants et de cavaliers fuyant dans l'obscurité; mais mon pied, en buttant contre un obstacle qui rendit un son lugubre, me rappela à la réalité; je me baissai pour toucher cet objet, et je sentis, non sans un léger frisson, que c'était un crâne humain. — Je l'ai emballé à titre de *memento* de ces sombres veillées. — Ce n'est du reste qu'un échantillon pris sur la grande quantité de ces ossements blanchis par le soleil dans les sables. A qui a-t-il appartenu? Si cette tête creuse pouvait parler, quelle fatale histoire de misères, de douleurs révélerait-elle? Est-ce celle d'un Persan fait esclave et ne pouvant continuer à pied la route avec ses bourreaux? — Est-ce celle d'un voyageur comme moi, tué dans un alamane, ou d'un marchand égorgé pour sa cargaison?

Le premier puits après Bala-Ichem, c'est Kizil-Khati.

Plus nous avancions, plus la cuisine se simplifiait. Pendant la dernière moitié du voyage, je ne faisais cuire qu'une fois par jour, à la halte du soir, et je distribuais à mes gens des rations de pain, c'est-à-dire, des espèces de galettes qu'on fabrique à Khiva, et de la viande de mouton rôtie, qu'ils mangeaient en la réchauffant simplement au feu, embrochée aux baguettes de fusil, avec du thé à discrétion. Le soir, jamais d'eau-de-vie; la nuit, au

départ de la caravane, un verre à chacun, et à l'arrivée à la halte du matin, la même ration; sauf le Caravane-bachi, tous s'y sont habitués.

Durant les douze jours de marche dans le désert, nous n'avons fait que deux rencontres : je viens de raconter la première; la seconde a été celle de cavaliers tékés, au nombre de huit, très-bien montés et qui approchèrent de notre bivouac. Batter, qui veillait avec moi, avait entendu les pas de leurs chevaux, et l'éveil fut donné à tout le camp; nous fûmes aussitôt en selle, car deux chevaux restaient bridés toute la nuit à tour de rôle. Nous allâmes à leur rencontre; Toursoum-Bay leur cria de ne pas avancer davantage s'ils ne voulaient pas essuyer notre feu, et qu'un d'entre eux vînt seul au bivouac se faire reconnaître. C'étaient des Turcomans Tékés, à la recherche, disaient-ils, d'un voleur qui avait emmené un cheval dans cette direction; ils demandèrent si nous n'avions rencontré personne. Le serdar, qui avait observé les traces d'un cavalier seul, put leur donner ce renseignement; néanmoins je trouvai plus sûr de les engager à faire leur feu à distance; je leur envoyai, du reste, des provisions, de l'eau et du tabac.

A Kizil-Khati, je me décide à abandonner huit de mes chameaux à deux hommes de mon escorte et à un chamelier : quoique l'on eût choisi les plus fortes bêtes qu'on eût pu trouver, les marches forcées les avaient tellement éprouvées, qu'elles retardaient notre marche. Les bagages les plus précieux et une quantité d'eau suffisante furent chargés sur les six autres chameaux.

Le 6 janvier, au point du jour, par un fort brouillard, nous quittons Demirdjen, le dernier puits; la veille déjà nous avions relevé des traces de moutons, qui, à cette époque, viennent paître autour des puits; les chemins se croisaient en tous sens, et ma boussole seule pouvait nous mettre sur la bonne voie; enfin, vers le milieu du jour, il y eut une éclaircie, et, du haut d'une éminence, je pus apercevoir de loin, à l'horizon, les montagnes de Kizil-Arvat; nous étions tombés juste : douze jours à travers les sables nous avaient amenés en droite ligne sur la station de Kizil-Arvat, de la province transcaspienne.

J'ai franchi avec mes chevaux, en douze jours, un chemin que les caravanes mettent de dix-huit à vingt jours à parcourir. Je faisais jusqu'à quinze heures en selle dans les vingt-quatre heures, et j'ai passé par toutes les horreurs du désert : bourrasques, pluie, neige et froid glacial, car nous avons eu jusqu'à 15° au-dessous de zéro le matin, quand le jour arrivait. Ce qu'un pareil froid, après quatre heures en selle dans la nuit, vous fait éprouver, on ne peut s'en rendre compte. Enfin là, au pied de cette montagne, nous allions trouver une colonie d'Européens, la sécurité, un gîte, la fin de

toutes nos inquiétudes et de toutes nos fatigues. Aussi ai-je rendu grâces au Seigneur qui nous avait préservés de tout accident durant ce long trajet. On ne peut se figurer l'impression que produit la terre habitée, après le silence, le vide, la désolation de cet immense désert que nous venions de franchir.

Quoique j'aie parcouru bien des contrées, beaucoup vu, et gardé des souvenirs de tout genre de mes pérégrinations précédentes, aucun n'égale les impressions de cette traversée. Si je ne suis pas le premier Européen qui ait fait cette route, je suis au moins le premier qui ait tenté la chose *tout seul,* se confiant à une escorte yomoude; les privations que j'ai supportées, les fatigues que j'ai endurées ne sont rien; chacun peut en faire autant avec la vigueur physique nécessaire. Mais il fallait avoir d'abord la force morale de tenter l'entreprise ; je me félicite maintenant de m'être mis à l'épreuve; quant au succès, je le répète, c'est à Dieu que j'en rends grâces.

Comme pour participer à notre joie, le soleil, vers midi, dissipe les brouillards; les collines ondulées et sablonneuses ont fait place aux grandes flaques d'eau, formant de petits lacs dans ces enfoncements du terrain que Konchine appelle des « takirs », dans lesquels l'eau des neiges et des pluies se rassemble de l'automne au printemps pour disparaître avec les grandes chaleurs. Le soleil produit sur ces nappes d'eau des mirages bizarres, et le bruit sec des sabots de nos chevaux fait fuir au loin d'innombrables troupeaux de « koulanes » qui se trouvent par milliers dans cette partie du désert; ce sont de gracieux ânes sauvages, qui malheureusement étaient trop farouches pour jamais se présenter à la portée de nos carabines. Mes lévriers, comme s'ils pressentaient aussi la fin de leurs misères, font des essais infructueux, quoique couverts de leurs feutres épais, pour rejoindre ces légers habitants de la limite du désert.

A mesure que nous nous rapprochons des montagnes dont la silhouette se dessine à l'horizon, la gaieté augmente dans les rangs de ma petite colonne; les rancunes sont oubliées, et le « chaïtan » du désert, lui aussi, a fait place à un bon maître, distribuant à son escorte les derniers beaux restes de son garde-manger et de sa cave.

Mais dans quel état nous avons fait notre entrée dans Kizil-Arvat! En douze jours j'avais pu me laver une seule fois. Nous étions hâves, brûlés par le vent, sales au possible, montés sur des bêtes efflanquées. A l'arrivée, je salue comme un frère le premier soldat russe que je rencontre, — il était ivre, du reste. J'entre dans le bourg : une longue ligne de maisons en terre glaise, de misérable aspect; dans les rues, les figures rébarbatives d'une population tout inconnue pour moi, — des Persans, des Arméniens, le

rebut des habitants du Caucase qui est venu échouer ici depuis la conquête russe.

J'avais pour toute recommandation une lettre du général Grotenhielm pour le chef d'état-major d'Askhabad; mais pour Kizil-Arvat, rien. Je cherche une chambre, un gîte; on me répond qu'il n'y en a pas. Je demande le commandant de place, et l'on me montre la seule maison bien bâtie de la colonie, habitée par le directeur du chemin de fer. Je m'y achemine avec mes gens. Je sonne, un domestique entr'ouvre la porte.

— Que veux-tu?

— Le commandant est-il à la maison?

— Qu'est-ce que tu lui veux?

— J'ai à lui parler!

— Reviens une autre fois.

C'en était trop. Ici, où je m'attendais à un accueil sympathique, une pareille réception!

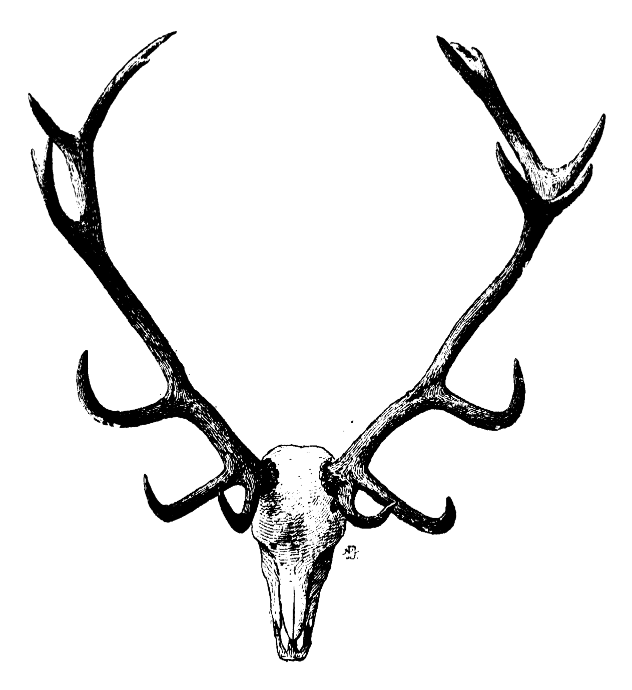
— Fils de chien! dis-je au domestique, ce n'est pas ainsi qu'on me parle! Et je tournai le dos à cette demeure inhospitalière. J'avais oublié que j'étais en costume khivain, et que le dernier soldat russe est habitué à traiter ainsi les indigènes.

Je retournai la tête basse au bourg, où un soldat daigna, à prix d'argent, me montrer une écurie où je pouvais placer mes chevaux exténués; puis je me remis à la chasse d'un logis. On me mena dans une guinguette de mauvaise mine; en y entrant, je trouve un homme de haute taille, vêtu à l'européenne, qui me dévisage avec une certaine attention. M'entendant discuter avec la maîtresse de la maison à laquelle je proposais de louer toute sa bicoque, il m'adresse la parole en français. Je tombe des nues : c'était Ferrari, un interprète italien venant du Caucase et ayant habité le pays téké deux mois avec un jeune savant italien, Lamberto Loria, de Florence; tous deux étaient logés dans l'auberge. Il fut plus accueillant que les Russes, et m'offrit de venir me reposer dans la malheureuse chambrette qu'il occupait; j'appris de lui que, par un hasard providentiel, le général Meyer était à Kizil-Arvat, et dînait chez le directeur du chemin de fer avec M. Loria : j'envoyai aussitôt Ferrari avec ma lettre de recommandation au général Meyer, et une demi-heure après je vis arriver le général lui-même en compagnie du jeune Italien : je ne sais ce que je serais devenu ici sans son intervention. J'ai trouvé en lui non-seulement un homme de la meilleure compagnie et un savant, mais un peu un compatriote, car son père était Suisse, originaire de Saint-Gall, où sa famille habite encore aujourd'hui.

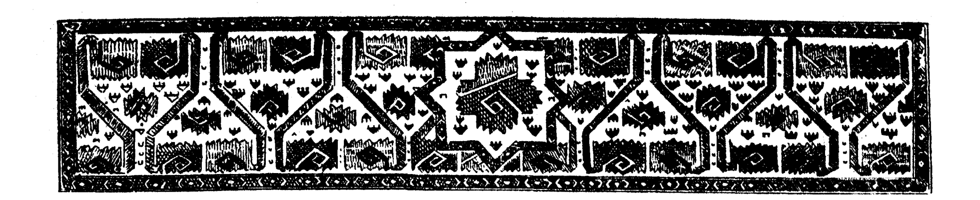
Il a été pour moi la providence du voyageur égaré au milieu de cette population hétéroclite; il s'est occupé de tous les détails de mon voyage ultérieur et a été toujours disposé à m'être utile; ma reconnaissance pour cet homme excellent est immense, car lui seul a fait exception au milieu de l'accueil glacial que me fit cette singulière société rassemblée dans la nouvelle conquête russe.

De Kizil-Arvat je voulais d'abord passer en droite ligne les montagnes au sud et aller à Astrabad; mais cette route est impraticable; de l'autre côté de l'Atrek, entre Tchikichliar et Astrabad, les Turcomans, les Yomoudes et les Goklanes sont en mouvement, et la communication est entièrement interrompue. Je m'acheminerai donc vers Askhabad, ou, si possible, sur Merv, et je verrai si je puis pénétrer de là en Perse. Me laissera-t-on passer, et arriverai-je à mon but par cette contrée presque entièrement inconnue? Dieu le sait. Avec du courage et de la persévérance on parvient à vaincre les obstacles naturels, le climat et même les brigands; mais rien ne peut venir à bout du mauvais vouloir des autorités.

En tout cas, d'ici je renvoie toute ma suite, je renonce au voyage par caravane et je vais, avec aussi peu de bagages que possible, continuer ma route à cheval.



Cornes de cerf.



CHAPITRE XII

LE PAYS DES TURCOMANS.

La province de Transcaspie. — L'oasis de l'Akhal. — Skobéleff et la prise de Ghéok-Tépé. — Les Tékés. — « Tu seras Khan. » — Chevaux turcomans et leur entraînement. — Alamanes. — Serdar. — Surprises nocturnes et rapts d'esclaves. — Bachi-Serdar. — Les femmes tékées. — Fin tragique de la fille de Koul-Batter. — Les forteresses tékées. — Irrigation. — Askhabad. — Le général Komaroff. — Retour d'esclaves. — L'oasis de Merv. — Manière de battre monnaie. — Goul-Djamal, la veuve de Nour-Verdi. — Occupation de Merv par les Russes. — L'Atek. — Le territoire sujet du conflit anglo-russe. — Politique russe dans l'Asie centrale.

L'année dernière, lors de mon séjour à Kizil-Arvat, la nouvelle province russe, connue sous le nom de Territoire Transcaspien, était administrée par un gouverneur militaire résidant à Askhabad et dépendant du gouverneur général du Caucase; elle se divisait en trois districts : celui de Manghichlak, habité par les Kirghiz Adaïs et par environ quatre cents kibitkas de Turcomans Tékés; celui de l'Atrek, limité à l'ouest par la mer Caspienne et au sud par la Perse, habité par des tribus turcomanes, yomoudes et goklanes; et celui d'Askhabad, s'étendant de Kizil-Arvat à Baba-Dourma, comprenant l'oasis de l'Akhal-Téké, habité par environ cent milie Tékés, la tribu turcomane la plus sauvage.

L'oasis de l'Akhal, bordée au sud-ouest par les monts du Kopet-Dagh, est un des pays les plus riches de l'Asie centrale : c'est une bande de terre fertile d'environ deux cent quarante verstes de longueur et d'une largeur inégale, dépendant de la quantité d'eau que fournissent les ariks (canaux) et les ruisseaux qui descendent des flancs abrupts du Kopet-Dagh. Il n'existe pas de véritables rivières; les grandes vallées étant toutes longitudinales, elles déversent leurs eaux dans la mer Caspienne par l'Atrek et le Gourghen. Partout où l'eau fait défaut, l'oasis est interrompue par des

sables ou des régions rocailleuses; les villages se groupent le long des ariks parfois en grandes agglomérations; toute la contrée porte les vestiges d'une ancienne civilisation : on y voit même les ruines de plusieurs grandes villes, mais sur l'origine desquelles les indigènes n'ont aucune notion.

C'est en 1869 que les Russes se fixèrent pour la première fois sur le rivage oriental de la mer Caspienne. Le général Stoliétoff fonda la station militaire de Krasnovodsk sur l'emplacement d'un village de pêcheurs cosaques. En 1871, les Russes s'emparèrent de Tchikichliar, à l'embouchure de l'Atrek, mais cet établissement fut abandonné, peu après son occupation, à cause de son voisinage aride et insalubre. La rade de Tchikichliar n'offrait du reste qu'un mauvais mouillage; le général Lazareff en fit cependant son point de départ, en 1878, lorsqu'il fut chargé d'une expédition contre les Tékés, qui exerçaient leurs brigandages jusque sous les murs de Krasnovodsk. Méconnaissant le nombre et le courage des ennemis solidement retranchés derrière les murs de Ghéok-Tépé, les Russes furent battus. Il fallait, pour conserver au nom russe son prestige, s'emparer à tout prix de Ghéok-Tépé. Cette importante mission fut confiée au général Skobéleff. Quoique les péripéties de cette lutte soient connues, nous en donnerons quelques détails tirés des lettres d'un compatriote, officier dans l'armée russe. Skobéleff, prévoyant les difficultés d'une marche dans le désert, divisa son armée en deux colonnes devant partir, l'une de Tchikichliar, l'autre de la baie de Mikhaïlovsk, pour se réunir à Bami, fort téké, à l'entrée de l'Akhal; et, bien que le chemin de fer de la baie de Mikhaïlovsk à Kizil-Arvat n'ait été entièrement livré à la circulation qu'en septembre 1881, le général en utilisa quelques tronçons pour transporter son matériel et une partie de ses troupes. Le 10 juin, l'avant-garde, commandée par Skobéleff, s'empara de Bami; l'ayant fortifié et approvisionné, le général, avec quatre cents hommes et seize canons, poussa, en juillet, une reconnaissance jusque sous les murs de Ghéok-Tépé, mais ce ne fut que dans les derniers jours de décembre 1880 qu'il put investir cette place avec cinquante-huit bouches à feu et huit mille hommes. Ghéok-Tépé formait un carré de huit verstes de tour, dont les murs en terre glaise, hauts de sept mètres et d'une épaisseur considérable, étaient entourés d'un fossé en partie plein d'eau. Trois forts avancés, occupés par d'excellents tireurs, en défendaient les approches, pendant qu'au nord-est un monticule, en forme de cavalier, et armé d'un gros obusier, dominait toute la place. Dans l'intérieur de cette forteresse, commandée par le fameux Tokma-Serdar, les Tékés avaient dressé près de neuf mille tentes pour abriter la population de l'oasis, qui s'y était réfugiée, de sorte qu'au moment de l'attaque, Ghéok-Tépé renfermait bien trente

mille à quarante mille personnes; la forteresse était en outre défendue par un corps de sept mille cavaliers. Dès l'abord, Skobéleff comprit la difficulté de s'emparer de la position par un coup de main et résolut d'en faire le siége. Les Russes ayant capturé deux Tékés, il permit à ces prisonniers de rentrer dans la forteresse avec la mission d'engager la garnison à se rendre, ou, en cas de refus, à faire sortir les vieillards, les femmes et les enfants. La réponse ne tarda guère; Tokma-Serdar renvoya dans un sac les têtes des deux émissaires, accompagnées d'un billet plein d'injures.

Un jour que Skobéleff inspectait de près les fortifications des ennemis, il fut assailli par une grêle de balles; plusieurs soldats de son escorte furent blessés. Quelques officiers l'ayant engagé à ne pas exposer témérairement sa vie, le général, pour toute réponse, se fit apporter une chaise et du thé, s'assit à trois cents mètres de l'ennemi et continua d'étudier attentivement la place en fumant et en dégustant son thé, pendant que les balles sifflaient autour de lui. Mais lorsque le gros obusier du cavalier se mit de la partie et qu'un projectile vint s'enfoncer dans le sol à quelques pas de sa chaise, Skobéleff tira son bonnet aux artilleurs et regagna lentement son état-major. Le bombardement commença bientôt, et les tranchées furent poussées avec vigueur, au milieu des sorties fréquentes des assiégés. En un clin d'œil, malgré un feu roulant de mousqueterie, les canons étaient envahis. Les Tékés se précipitaient aveuglément sur l'infanterie; sautant par-dessus les cadavres, ils saisissaient d'une main les fusils des Russes, les sabraient de l'autre avec une telle fureur, qu'à certains endroits le sol était couvert de têtes, d'épaules, de bras, de mains et de jambes. Rien de plus terrible que ces combats corps à corps, dans lesquels on n'entendait plus que le ferraillement des armes blanches, des jurements étouffés, de sourds gémissements, des cris déchirants, puis des *Allah!* et des *Hourrah!* Parlant de ce siége mémorable, Skobéleff raconte le fait suivant : « Les Tékés, dans leurs attaques nocturnes, s'élançaient sur les parapets de mes tranchées, et là, dominant mes tirailleurs placés dans les fossés, ils les sabraient d'en haut sans qu'il me fût possible de les protéger, lorsqu'un soir, faisant ma ronde aux avant-postes, j'entendis un soldat dire à son camarade : — Le général a tort de nous placer la nuit dans les fossés, car les Tékés sautent sur les parapets et nous assomment sans que nous puissions nous défendre. S'il nous plaçait à dix pas en arrière, les Tékés seraient obligés de descendre dans les tranchées, où nous pourrions les exterminer sans danger. — Ce fut une révélation pour moi, et le lendemain matin, des centaines d'ennemis gisaient au fond des fossés. » Le soldat en question reçut la croix de Saint-Georges.

Les tranchées étant suffisamment avancées, l'assaut fut décidé. Le 12, au matin, le canon commença son œuvre de destruction. Les murs s'écroulaient dans les fossés pendant que les défenseurs bouchaient les brèches avec des sacs pleins de terre pour rouler quelques instants après déchirés au pied des remparts; quand les brèches furent assez larges pour permettre l'assaut, l'artillerie transforma l'intérieur de la forteresse en enfer. Qu'on se figure cette immense place couverte de soldats, serrés en masses compactes près des créneaux et des brèches, ainsi que sept mille femmes et enfants réfugiés dans leurs kibitkas en feutre et dans des niches creusées dans les murs, exposés au tir rapide de tant de bouches à feu, vomissant à chaque minute des centaines d'obus qui éclataient au milieu de cette foule, et l'on aura une légère idée de ce qui s'y passait. Soudain on entendit une détonation formidable, la terre trembla, une colonne noire s'éleva au ciel; c'était une mine qui venait de détruire une partie des fortifications et de ses défenseurs. Les Russes se jetèrent dans les brèches, une lutte terrible à l'arme blanche s'ensuivit, et les Tékés, cette fois, abandonnèrent la position, poursuivis par les Cosaques, qui les sabraient sans pitié. Le soir, dans l'intérieur de la citadelle, on ramassa six mille cadavres; quinze cents femmes et enfants blessés, les seuls survivants, affolés de terreur, erraient dans ces ruines. La prise de cette place eut un tel retentissement dans l'Akhal, que toute résistance cessa aussitôt, et la tribu turcomane la plus sauvage, la plus indomptée, offrit sa soumission aux vainqueurs. Les chefs des villages, et jusqu'à Tokma-Serdar, le défenseur de Ghéok-Tépé, vinrent jurer fidélité, au quartier général.

Le nouveau district de l'Akhal, dont le chef-lieu est Askhabad, compte près de soixante mille kibitkas, habitées par des Tékés (chèvres), dénomination qui leur vient probablement de l'agilité avec laquelle ils escaladent à cheval les flancs escarpés des montagnes qui bordent leur oasis au sud. Les Tékés forment également la majeure partie de la population de l'oasis de Merv. Suivant Grodékoff, ils habitaient jadis la presqu'île de Manghichlak, d'où ils furent chassés en 1718 par des Kalmouks, — Vambéry dit par les Kaïzaks. Fuyant au sud, ils délogèrent les Yomoudes de Kizil-Arvat, ils s'emparèrent de l'Akhal après en avoir expulsé les Kourdes et les Aliélis, et se déclarèrent tributaires du Khan de Khiva, auquel ils payaient une contribution d'un chameau par village et fournissaient des otages, tout en reconnaissant la suprématie de la Perse sous Nadir-Chah, ce qui ne les empêchait nullement de faire de fréquentes incursions à main armée dans les pays de leurs suzerains. En 1855, les Tékés battirent l'armée de Mohammed-Émin, Khan de Khiva, qui fut tué dans une rencontre près de



TURCOMAN TÉKÉ.

Sarakhs; depuis cette époque, ils se déclarèrent indépendants, guerroyant sans cesse contre Khiva, Boukhara et la Perse.

Les Tékés se divisent en deux grandes familles (Ottamich, Tokhtamich), qui se subdivisent en quatre tribus (Bek, Vakil, Bakhchi-Dach-Ayak, Tchitchmas), lesquelles à leur tour se ramifient à l'infini. Ils sont musulmans sunnites, et, comme tous les Turcomans, suivant leur richesse, passent de la vie nomade à la vie sédentaire. Au centre des champs qu'ils cultivent s'élèvent leurs forteresses, vastes murs en terre glaise flanqués parfois de tours, où une seule porte donne accès. Ces forteresses, appelées *Kala*, ne sont généralement habitées qu'aux époques des semailles et des récoltes ; le reste du temps, l'aoul suit ses troupeaux dans les pâturages, et ce n'est que quand un ennemi est signalé qu'ils dressent leurs kibitkas dans les enceintes fortifiées, dont ils barricadent l'entrée.

Jusqu'à leur soumission à la Russie, les Tékés ne reconnaissaient aucune autorité, et leur administration était des plus simples. Une assemblée d'*ichanes* et de notables des différents aouls traitait les affaires intéressant toute la tribu, comme, par exemple, la levée en masse. Cette assemblée nommait aussi les Khans, dont l'un résidait à Merv et l'autre à Askhabad dans l'Akhal. La cérémonie de l'investiture était on ne peut plus républicaine; le doyen de l'assemblée disait tout simplement à l'élu : « Tu seras Khan », et lorsque ce fonctionnaire cessait de plaire à ses turbulents électeurs, ceux-ci le déposaient en lui disant : « Tu ne seras plus Khan. »

La dignité de Khan n'était, du reste, guère enviée : on ne rendait à ce chef aucun honneur, et son influence était presque nulle ; le Khan représentait le pouvoir exécutif et disposait de quarante djiguites pour exécuter ses ordres; c'était réellement le premier serviteur de sa tribu; il n'avait pas même le droit de prélever les impôts. Le titre de Khan était encore octroyé exceptionnellement, comme distinction honorifique, à ceux qui avaient fait preuve d'une grande bravoure dans les guerres.

Le Khan le plus célèbre de l'Akhal fut Nour-Verdi, de la tribu des Vakils; il battit les Khivains en 1855, les Persans en 1861 et les Russes devant Ghéok-Tépé en 1869. Ayant anéanti les Saryks à la tête de deux mille Tékés, cet acte de bravoure lui valut d'épouser Goul-Djamal, la plus belle et la plus intelligente fille de Merv. Les biens qu'il acquit par ce mariage lui permirent de résider tantôt dans l'Akhal, tantôt sur les bords du Mourgab. Intrépide, juste et hospitalier, ce prince jouit d'une grande influence jusqu'en 1880. Il mourut à l'âge de cinquante ans; son fils Makhtoum-Kouli-Khan lui succéda, mais il n'avait pas les éminentes qualités de son père.

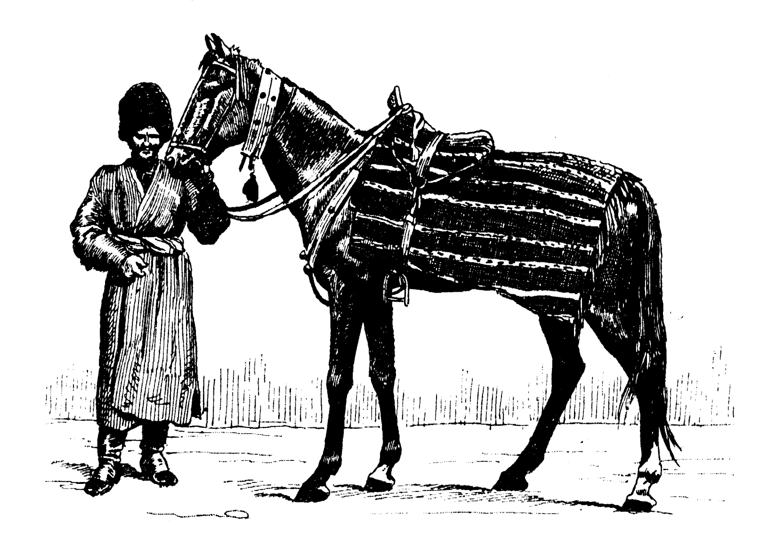
LE CHEVAL TURCOMAN.

Comme chez tous les Turcomans, nous retrouvons parmi les Tékés les *tchomrys*, sédentaires, et les *tcharvas*, nomades; les troupeaux forment l'unique richesse de ces derniers; ils élèvent de grands et robustes chameaux, une excellente race de moutons; mais ce sont surtout leurs chevaux qui ont acquis la plus grande réputation, même en dehors des frontières de l'Asie centrale. Déjà, du temps d'Alexandre le Grand, les chevaux de la Sogdiane étaient célèbres. Marco Polo, parlant des excellents chevaux de l'Asie centrale, que la légende faisait descendre de Bucéphale, dit qu'ils avaient les sabots si durs, qu'on ne les ferrait pas. Si le cheval téké descend directement de cette race, son sang a été fréquemment renouvelé; ainsi Timour, voulant l'améliorer, distribua cinq mille juments arabes aux Turcomans, et dans notre siècle, Nasr-Eddin leur en donna six cents. Néanmoins, le cheval téké actuel n'offre pas les signes caractéristiques de la race arabe, il ressemble plutôt au pur sang anglais : grand, sec, à membres grêles, au poitrail étroit, il a le cou long et mince, le garrot extrêmement relevé, la tête souvent lourde, l'arrière-main comparativement peu développée. Il manque à ce cheval le signe distinctif de l'arabe : l'attache de la queue haute. Le cheval téké a la croupe souvent tombante et, par suite, un vilain port de queue, la tête busquée, ou au moins droite, presque toujours lourde et disproportionnée; l'œil en revanche est remarquablement grand.

Les Tékés n'ont pas de haras; le cheval est élevé dans l'aoul, et les juments seules suivent aux pâturages les troupeaux des tcharvas; on les monte peu, elles ne servent à transporter le cavalier qu'à de petites distances. Élevé au milieu des habitations, l'étalon, doux pour le cavalier, est d'une intelligence rare.

Un proverbe turcoman dit : « Pour faire un cheval du poulain, le propriétaire se fait chien (se sacrifie). » Mais ce n'est là qu'un dicton de paresseux, car l'étrille et la brosse sont inconnues; le pansage se réduit à sa plus simple expression. Armé de son couteau, le Turcoman gratte le cheval, toujours dans le sens du poil, et se contente ensuite de le lisser soit avec la manche de son khalat ou avec un morceau de feutre. Le poulain reste couvert nuit et jour de pièces de feutre dont le nombre augmente avec son âge. Deux ou trois feutres, en forme de chabraque, couvrent le garrot des chevaux adultes, généralement sillonné de blessures, et ne se soulèvent qu'avec les plus grandes précautions; le Téké prétend que l'air et le soleil surtout sont nuisibles à cette partie si délicate de l'épine dorsale.

C'est sur ces feutres que repose la selle en bois et en corne, ressemblant au bois de l'ancienne selle hongroise, privée de panneaux, et dont le pommeau, en fer de lance, est très-allongé. La première couverture, d'un tissu multicolore de soie et coton, couvrant le cheval de la naissance du cou à la croupe, se passe par-dessus la selle et se croise sur le poitrail; puis un second feutre, plus grand, recouvre le cheval depuis les oreilles jusqu'à la naissance de la queue; enfin une troisième couverture, généralement blanche et richement brodée, complète l'accoutrement du coursier. Cinq ouvertures sont ménagées dans tous les feutres pour laisser passer le pommeau de la selle, les étrivières et la dernière sangle, qui fait entièrement le



Cheval téké offert à Sa Majesté Apostolique.

tour de cette vaste enveloppe qui ne quittera le cheval qu'aux jours des grandes courses; le reste du temps, été comme hiver, nuit et jour, le coursier du désert restera couvert de ses chauds vêtements. C'est, disent les Tékés, pour que la graisse de nos montures fonde. Et, de fait, elles n'ont que des muscles. L'épiderme et le poil, par suite de cet excès de couvertures, sont d'une finesse comme on ne les voit chez aucun autre cheval; le poil luisant produit des robes invraisemblables, des alezans couleur bronze et vieil or, d'un effet surprenant au soleil.

L'entraînement du cheval est parfaitement entendu par les Tékés; tout en développant son action, ils arrivent à réduire sa nourriture et surtout l'eau à un minimum incroyable; la luzerne séchée se remplace par de la paille hachée, et notre avoine par de la farine d'orge mélangée de graisse

de mouton. Les Turcomans font usage de peu de remèdes dans les maladies des chevaux; les saignées, la diète et les traitements empiriques jouent un grand rôle; j'ai néanmoins appris chez eux plusieurs procédés de traitement qui m'ont rendu de bons services. Ainsi, j'ai guéri les boiteries d'épaule en appliquant un feutre préalablement bouilli dans de l'eau saturée de sel; quant aux blessures de garrot, si fréquentes en voyage, grâce au traitement téké, elles ne m'ont jamais mis un cheval hors de service. Après avoir lavé la blessure avec de l'eau tiède, je faisais appliquer pendant la nuit une pâte de crottins de cheval délayés dans de l'eau chaude; le lendemain, après un lavage consciencieux, toujours à l'eau tiède, un morceau de feutre carbonisé, posé sur la blessure, la cicatrisait dans les vingt-quatre heures.

Lorsque le cheval est dessellé, les couvertures sont maintenues par une sangle faisant quatre fois le tour du corps; le premier tour à la place où se sangle chez nous le cheval, le second se croise sous le ventre à la hauteur des reins; ainsi vêtu, le cheval, attaché à une longue corde ou à une chaîne, reste entravé à proximité de la kibitka. Par suite du frottement continuel des couvertures sur le cou, la crinière ne se développe que faiblement, ou pas du tout, et, là où elle se montre, on la coupe avec des ciseaux; le Téké ne laisse au cheval que le toupet du front; la queue est longue, mais peu fournie. Le Turcoman ne connaît pas le mors, la bride qu'il emploie est mince; il ne se sert ni d'éperons ni de cravache, inutiles à cause des couvertures du cheval; le fouet minuscule qu'il porte n'est qu'un joujou. Il est rare de voir le Téké châtier son cheval, et, si cela lui arrive, il relèvera les feutres qui en couvrent la croupe, ce qui donne lieu à une opération fort compliquée, pendant laquelle sa colère a le temps de se calmer.

Le Téké monte les rênes flottantes, laissant toute liberté à son cheval, qui par nature a un beau port de tête, et qui choisit lui-même, avec un instinct remarquable, son chemin à travers les défilés escarpés des montagnes. Juché très-haut sur la selle, les couvertures obligent le cavalier à tenir les jambes très-écartées et droites, l'étrier chaussé; au galop, le cavalier est debout sur ses étriers, le corps penché en avant. Le cheval téké n'a que deux allures, le galop et un pas qui tourne à l'amble ou au pas tierce; c'est avec cette allure que le Turcoman fait ses grandes traites de huit jours, à raison de deux cents verstes en moyenne par jour, restant en selle vingt heures sur les vingt-quatre. J'ai été frappé de retrouver dans l'Akhal les mêmes superstitions à l'égard des chevaux que chez les Cosaques de l'Oural; ainsi, un cheval ayant un pied blanc aux extrémités opposées

porte malheur au propriétaire; le cheval buvant dans son blanc est le signe que la femme du cavalier lui est infidèle.

LES ALAMANES.

Peut-être n'est-ce pas tant la race du cheval turcoman qui en fait la supériorité que le travail qu'on en exige. L'alamane (razzia à main armée) a créé les chevaux tékés et développé leurs qualités merveilleuses; quand les alamanes deviendront impossibles et que les Tékés ne dresseront plus leurs chevaux pour ces longues expéditions, ils tomberont au-dessous de ceux des Yemralis, qui offrent un type plus parfait à nos yeux. Si le Turcoman est capable d'affection, il la garde pour son cheval, avec qui il partagera sa dernière poignée d'orge comme sa dernière goutte d'eau. N'étant jamais battu, cet animal est d'un caractère remarquablement doux avec les hommes, quoique féroce avec ses semblables : quand un étalon parvient à se détacher, il s'engage des combats parfois terribles et des plus dangereux pour ceux qui s'approchent : il est inutile de s'interposer si le propriétaire n'est pas présent; celui-ci, en revanche, avec son simple : *Dour! dour!* (tranquille) parvient souvent à apaiser son coursier, tandis qu'un étranger y risquerait ses os. Mais l'amour du Téké pour son cheval n'est pas si désintéressé, car le cheval, c'est son gagne-pain, la source de sa richesse. Si le Téké est sale, vêtu de haillons sordides, s'il ne déploie même pas de luxe dans ses armes, son cheval et sa femme donnent l'idée de son aisance; les harnais et les brides sont plaqués d'argent, tout comme sa femme est couverte de bijoux précieux, fruit des alamanes.

Le proverbe turcoman dit : « On clouerait plus facilement chaque grain de sable du désert que de fixer le Turcmène », et : « Le Turcmène à cheval ne connaît pas son père. » Sauvage, indomptable, puissamment aidé par son rapide coursier, il est devenu, grâce à la lâcheté de ses voisins, le brigand redouté qui, pendant de longues années, portait la terreur sur son passage. L'alamane était le but de son existence, le seul moyen d'acquérir la réputation et la fortune; l'*alamanetchik,* qui ailleurs s'appellerait voleur de grand chemin, loin d'être méprisé, était chanté par les poëtes comme un preux chevalier. Cette chasse à l'homme, dirigée contre une tribu ennemie, procurait au vainqueur des bestiaux et des prisonniers produisant une rançon considérable. De leurs incursions en pays d'infidèles, comme la Perse, les alamanetchiks ramenaient des troupeaux de *kizilbaches* (terme de mépris donné aux Persans) qui alimentaient les marchés d'esclaves de l'Asie centrale.

Le nombre des cavaliers prenant part à un alamane variait de trois à mille, et quelquefois davantage. Si le Turcoman, dans son aoul, n'admet pas de maître, dans l'alamane, il se donnait un chef auquel il obéissait aveuglément. La connaissance des chemins, des puits, le don du commandement, joints au courage personnel, étaient nécessaires pour devenir *serdar* (chef d'expédition); le courage personnel, seul, donnait le titre de *batter* ou *batyr* (preux, chevalier). Dans l'Akhal, qui a produit les plus fameux serdars des dernières guerres, il y en avait dont la spécialité consistait à diriger les alamanes dans les États de l'Émir de Boukhara; d'autres, connaissant les ressources et les puits du grand désert, menaient leurs bandes contre les Turcomans de Khiva; enfin les plus nombreux dirigeaient leurs expéditions au sud-ouest, sur les provinces de Boudjnourd, de Kélat et de Déréghez. Le métier d'alamanetchik exige un bon cheval, des armes, du courage et le mépris de la mort. Si les chaleurs imposaient en général une trêve aux alamanes des Turcomans, les Tékés exerçaient leur métier durant toute l'année; pour eux, il n'y avait pas de saison morte.

Les nouvelles marchent vite dans l'Akhal; aussi, dès que le bruit se répandait qu'un des grands serdars organisait une expédition, on voyait les alamanetchiks accourir de tous côtés pour se mettre sous ses ordres. Le serdar fixait le lieu et la date du rendez-vous général, mais ne confiait à personne le but de l'expédition. Au jour du départ, les cavaliers montés sur leurs étalons, fraîchement entraînés, menant souvent un cheval de rechange en laisse, se réunissaient autour de leur chef. Du moment que l'alamane se mettait en marche, le serdar devenait maître absolu de ses hommes, exerçant sur eux le droit de vie et de mort. Si l'expédition se dirigeait en Perse, cette troupe silencieuse escaladait de nuit les contre-forts du Kopet-Dagh et s'engouffrait dans les précipices des montagnes par des chemins impossibles, pour s'arrêter le jour dans des cachettes connues du serdar seul. L'alamane avait-il pour but une localité de la plaine fertile du Khorassan, arrivée sur le versant méridional des montagnes, la troupe s'arrêtait, les provisions, ainsi que les chevaux de main, étaient laissés dans un abri inaccessible, sous la surveillance de quelques cavaliers. La journée se passait à préparer l'attaque, et, vers la brune, les combattants, quittant leur retraite, fondaient sur un fort kourde ou sur un village de la plaine, tâchant de s'introduire dans l'intérieur du bourg au moment de la rentrée des troupeaux. Cette manœuvre réussissait-elle, un horrible carnage s'ensuivait. Le pillage terminé, ces brigands poussaient devant eux la population valide et regagnaient les montagnes.

Une autre tactique, employée surtout contre les forteresses kourdes, con-

E. VAN MUYDEN

RETOUR D'ALAMANE.

sistait à se servir d'échelles d'assaut, pour s'introduire dans les murs pendant que les habitants se livraient au sommeil. Chilva-Tchechmé fut pris de cette façon. Sur une population de quatre cent quatre-vingts personnes, quarante seulement purent échapper, tout le reste fut massacré ou emmené en esclavage. L'un des survivants de ce malheureux bourg me raconta à Chilva-Tchechmé même cette scène effrayante. Les Tékés tuaient pour le plaisir de tuer; les manches retroussées, armés du *ptchak,* couteau long et effilé, ils « travaillaient », suivant son expression, pour assouvir leur soif de sang. Il n'entrait pas dans leur tactique de faire des siéges : l'alamane ne procédait que par surprises nocturnes; s'ils rencontraient de la résistance, les plus braves se battaient pendant que les autres pillaient et emmenaient les prisonniers.

Les Tékés inspiraient partout une terreur si grande, que leurs attaques étaient presque toujours couronnées de succès. Une fois dans la place, il était rare que la population affolée eût assez de courage pour chasser les agresseurs, si petit que fût leur nombre. Les détails de ces sacs, que je me suis fait raconter sur place par les Kourdes, dépassent toute imagination. Les assaillants trouvaient-ils la place gardée et défendue, ils se retiraient généralement pour s'attaquer à une proie plus facile. Se risquaient-ils dans la plaine, c'était pour fondre sur les caravanes en poussant de grands cris. Avant la prise de Ghéok-Tépé, la grande route de Méched à Téhéran était tellement infestée par les Tékés, que les caravanes partaient de Chakhroud à époques fixes, escortées d'infanterie, de cavalerie et même d'artillerie. La crainte des Turcomans était si grande, que pas un cultivateur ne sortait pour travailler ses terres sans être armé. Ils avaient bâti sur leurs champs des tours rondes à entrée extrêmement petite, où ils se réfugiaient à la vue seule d'un cavalier turcoman, ayant bien soin d'en boucher l'orifice avec des pierres amoncelées dans l'intérieur.

Lorsque les Kourdes des forteresses se rassemblaient, parfois en grand nombre, pour délivrer les prisonniers et les troupeaux, ils attendaient les ravisseurs dans les gorges de leurs montagnes et leur livraient des combats acharnés, dans lesquels les Tékés se faisaient exterminer jusqu'au dernier. Ces champs de bataille sont marqués par de nombreuses pyramides élevées en commémoration des morts; j'en ai vu plus d'un, de ces cimetières, dans les défilés de l'Ala-Dagh!

La population iranienne de la plaine offrait un champ d'activité plus facile aux brigands. On raconte qu'un Persan bien armé, attaqué par un brigand, l'avait vaincu : « Que fais-tu? s'écria l'adversaire terrassé, ne sais-tu pas que je suis Téké? » A ces mots, le Persan fut pris d'une telle frayeur,

qu'il se laissa garrotter et emmener prisonnier par le Téké que tout à l'heure il tenait en son pouvoir. Grodékoff rapporte que, lors de la grande famine qui ravagea la Perse en 1871, la population iranienne des environs de Sarakhs était arrivée à un tel degré de lâcheté, que les plus pauvres Tékés, armés seulement d'un gourdin et montés sur un âne, chassaient devant eux les habitants des villages pour les vendre sur le marché de Merv.

Si la marche à travers les montagnes avant l'attaque se faisait de nuit et silencieusement, le retour heureux, comme de raison, dépendait de la vitesse des chevaux. Les enfants et les femmes jeunes et jolies étaient attachés en croupe, et, avec cette double charge, le cheval devait faire, parfois sans arrét, des centaines de verstes qui le séparaient de l'aoul de son maître. Les hommes vigoureux, le carcan au cou, dont la chaîne longue et lourde était attachée au pommeau de la selle, animés par le fouet de l'alamanetchik, couraient jusqu'à l'épuisement de leurs forces. Si la retraite était précipitée et si le prisonnier ne pouvait pas avancer assez vite, un coup de sabre mettait un terme à ses souffrances.

Le sentiment de pitié paraît manquer entièrement au Turcoman : l'esclave n'est, à ses yeux, qu'une marchandise; sa barbarie et sa cruauté ne connaissent pas de bornes. Des esclaves transportés de Sarakhs à Merv disent avoir parcouru ce chemin sans nourriture; c'est tout au plus si une gorgée d'eau leur était donnée lorsqu'ils tombaient d'inanition.

Le retour des alamanetchiks, annoncé à l'avance par une estafette, donnait lieu à des réjouissances; tous les habitants de l'aoul venaient au-devant d'eux pour admirer plus tôt ces guerriers courageux et leur riche butin.

M. Vambéry rapporte, il y a vingt ans de cela, qu'au retour d'un alamane, un jeune Turcoman ayant raconté ses exploits aux habitants de l'aoul, tous le suivirent pour voir ses prisonniers; Vambéry en fit de même, et voici ce qu'il vit : « Au milieu d'une tente se trouvaient étendus deux Persans, pâles, couverts de sang et de poussière, dont on enferrait les membres; les fers de l'un étant trop étroits, le Turcoman y faisait entrer ses chevilles de force, sans s'inquiéter de ses cris déchirants. Dans un coin, deux enfants tremblants étaient assis à terre, regardant tristement le Persan torturé, car c'était leur père; ils avaient bien envie de pleurer, mais les regards terribles du brigand les en empêchaient. Une jeune fille de quinze à seize ans, les cheveux en désordre, les vêtements déchirés et couverts de sang, était accroupie dans un autre coin et sanglotait. Quelques Turcomanes, poussées par la curiosité, lui demandèrent si elle était blessée : « Je « ne suis pas blessée, répondit-elle en pleurant; ce sang est celui de ma bonne « mère. » Elle raconta ensuite comment elle avait été mise en croupe sur le

coursier de son ravisseur pendant que sa mère devait suivre à pied, attachée à l'étrier. Après une course d'une heure, sa mère, épuisée, s'affaissa sur le sol; le Turcoman essaya d'abord de ranimer ses forces à coups de fouet; n'y réussissant pas et ne voulant pas rester en arrière, il tira son sabre et lui abattit la tête; le sang jaillissant avait éclaboussé la jeune fille, le cheval et le cavalier. » Et, pendant que ceci se passait dans la tente, les parents du brigand étaient occupés au dehors à examiner le butin; les matrones palpaient avidement les ustensiles de ménage, les enfants sautaient autour de ces dépouilles, dont ils s'affublaient en riant.

Si, jusqu'à la conquête de Khiva, l'alamane et la vente des esclaves produisaient la richesse dans les aouls, l'année 1873 mit fin à cet état de choses; ne pouvant plus vendre leurs prisonniers, les Tékés se contentaient de les maltraiter pour obtenir une forte rançon. Depuis l'occupation de l'Akhal par la Russie, la population paisible et laborieuse du Khorassan est débarrassée de ce fléau. La prospérité renaîtra dans ces belles contrées, et quand les Saryks et les Salors seront définitivement soumis au Tzar, la mission de la Russie sera terminée. De l'Afghanistan jusqu'aux limites de la Sibérie, l'ordre et la tranquillité régneront, après des siècles de luttes, et l'Asie centrale redeviendra, sous l'égide d'un gouvernement fort, ce qu'elle fut jadis, un des pays les plus privilégiés du globe.

L'AKHAL ET SES HABITANTS.

Le 17 janvier, je quittais avec satisfaction le triste séjour de Kizil-Arvat, où cependant j'avais trouvé une vraie providence dans la personne du général Meyer, qui m'avait en particulier pourvu d'un serdar officiel chargé de m'escorter à travers l'oasis de l'Akhal. Un mot d'abord sur ce guide, Bachi-Serdar. C'était un des plus redoutés chefs d'expédition des Tékés; c'est lui qui, en 1874, dirigeait l'alamane sur Kélat, où il fit plus de deux cents prisonniers. Ses anciens cavaliers disaient de lui : « Son ptchak a percé plus de poitrines que son maître n'a de poils dans sa barbe. » Bachi-Serdar n'était pas causeur; comme je lui reprochais un jour de ne jamais parler de ses exploits, il me répondit : « L'homme qui tue n'en parle pas; la langue et le couteau effilés ne se trouvent guère chez le même homme. » Je le vois encore devant moi, dirigeant à travers les sables ma petite colonne, monté sur un énorme étalon téké, dont la robe dorée, d'une couleur que je n'ai vue que dans l'Akhal, disparaissait presque sous trois couvertures de feutre. Il est âgé de cinquante-trois ans, et les traits durs de son visage, sillonné de

balafres, portent l'empreinte du type mongol très-prononcé; il est plutôt maigre, et toute son allure dénote une grande force physique; je l'ai rarement vu sortir de son impassibilité; il ne crie ni ne se fâche jamais. Chose curieuse : parmi ces brigands, tout au contraire du reste des Orientaux, les jurons ne sont pas de mise; l'épithète grossière que le musulman applique à la mère ou à la fille de celui qu'il veut injurier n'est pas connue dans leur langue. « Lâche ! » est la plus grave insulte entre Tékés.

C'est par étapes de cinquante à soixante verstes que nous avons parcouru l'Akhal, mettant ainsi cinq jours, sans compter les arrêts, pour arriver à Askhabad. Nous demandions chaque soir l'hospitalité dans une forteresse ou un aoul téké, et nous étions reçus toujours courtoisement par les Turcomans, qui comptent comme un honneur la visite du serdar. L'hospitalité est sacrée aux Turcomans; elle est gratuite et obligatoire entre eux, mais ils ne l'exercent qu'à contre-cœur; en revanche, ils sont toujours empressés pour l'étranger qui paye largement. Aussi mettait-on tout en œuvre pour circonvenir mon serdar, et si j'avais écouté ses conseils, je me serais arrêté dans chaque kibitka de l'Akhal, et mon voyage aurait duré une éternité. Ayant envoyé mes gros bagages en avant, je ne marchais qu'avec mes chevaux de selle et mes gens, dont le nombre était très-réduit depuis mon entrée en Turcomanie. Cependant j'avais douze chevaux et dix cavaliers pour lesquels, chaque soir, il fallait trouver la nourriture. Le Téké, depuis la conquête, est très-pauvre, et les provisions y sont hors de prix; aussi avec un train semblable on ne peut honnêtement accepter une hospitalité gratuite de ces pauvres nomades. Si les étapes à travers le pays des Tékés m'ont coûté gros, elles me laissent de bien intéressants souvenirs des longues soirées passées sous la yourte, rendez-vous des hommes influents qui venaient en tomacha entendre le *Frenghi* parler de son pays lointain. Les femmes préparaient le pilaou; mes domestiques offraient le thé, et souvent les causeries se prolongeaient tard dans la nuit.

Rarement, pendant ces assemblées du soir, les femmes mariées, ou en état de l'être, se hasardaient dans la société des hommes; elles se tiennent à l'écart, se couvrant le bas du visage de leur *bouroundjouk* (mantille de soie) en signe de respect; les jeunes filles et les vieilles matrones seules ne se voilent point. Cependant le matin, quand j'étais seul, elles se glissaient furtivement dans la tente, curieuses comme de vraies filles d'Ève; elles venaient assister à la toilette de l'étranger, le questionnant sur le contenu de son nécessaire, qui les intéressait au plus haut point.

Le costume de la femme tékée, tout en étant très-simple, est propre à faire valoir ses charmes : il consiste en une longue chemise flottante, en

soie rouge ou bleue, qui n'est retenue par aucune ceinture. La chemise, autour du cou et jusqu'au bas de la taille, est surchargée de monnaies et de plaques d'argent, formant une espèce de cuirasse, auxquelles sont mêlées de petites clochettes en argent qui tintent à chaque pas. Ces monnaies, ces plaques, ces clochettes, comme aussi les bracelets, dont les femmes tékées sont couvertes, dénotent non-seulement la richesse du mari, mais aussi son courage, car ces bijoux, quoique travaillés par les artistes indigènes d'après le goût turcoman, proviennent des expéditions de l'époux, dont la femme porte les trophées. Sur la tête, les femmes mariées portent un petit bonnet rond, brodé, d'où s'échappe leur abondante chevelure. La jeune fille porte les cheveux tressés et découverts. La femme tékée est belle, grande et svelte; elle est la seule femme de l'Asie centrale qui sache marcher. Rien de plus gracieux qu'une fille de cette race allant querir l'eau dans quelque puits et portant la grande amphore sur l'épaule; mainte fois je me suis arrêté pour jouir de ce spectacle, qui me faisait oublier les affreux masques de Khiva et de Boukhara. Il me restait encore quelques bracelets, des colliers et des bibelots que je distribuais à mes jolies visiteuses; en échange, elles venaient m'apporter des ouvrages de leurs mains. Car la femme tékée est une artiste; nos belles dames d'Europe seraient bien surprises si elles voyaient ce qu'une pauvre sauvage sait faire de ses doigts; j'ai des broderies des *bouroundjouks* qui sont de vraies merveilles. Les tapis qu'elles confectionnent sont les plus beaux et les plus durables de tous. Ils sont d'ailleurs hors de prix, puisque, dans l'Akhal même, on paye une petite descente de lit, si elle est belle, à raison de 40 roubles, soit 100 francs. J'ai vu de grands ouvrages de ce genre estimés de 8,000 à 10,000 francs. Et cette même femme, au besoin, devient une héroïne; lors de la prise de Ghéok-Tépé par les Russes, les femmes combattaient à côté des hommes; une branche de leurs longs ciseaux, fixée au bout d'un bâton, formait la lance dont plus d'un soldat russe porte encore la marque aujourd'hui.

Quoique la polygamie soit très en vogue en Turcomanie, les femmes gardent une certaine autorité; il n'est pas rare d'en voir qui exercent une influence sur les affaires communes. Ainsi à Merv, récemment, la veuve de Nour-Verdi-Khan jouissait d'une grande réputation, et les Tékés disaient : « C'est elle qui règne à Merv. » Ici aussi, l'amour fait des victimes : à mon passage à Boudjnourd, une belle éplorée est venue me supplier de la secourir. Elle venait de quitter l'Akhal avec un homme qu'elle aimait, ayant abandonné son mari. L'agent russe à Boudjnourd, sur la plainte du mari, avait fait arrêter l'amant, qui se trouvait déjà sous clef. Par malheur, le coupable, non content d'enlever la femme, avait pris au mari une demi-

douzaine de chameaux, et, pour ce fait, on le réclamait à Askhabad comme simple voleur. La justice étant saisie, je dus, bien à regret, déclarer à la solliciteuse que mon intervention n'aurait abouti à rien. Elle ne versa pas une larme, mais m'assura froidement qu'on la couperait plutôt en morceaux que de la faire retourner chez son mari. Détail curieux : sur sa propre demande, l'homme qu'elle avait suivi et qui, de son côté, avait laissé deux femmes légitimes dans l'Akhal, leur avait envoyé les moyens de le rejoindre : elle ne voulait pas que la réputation de son amant fût ternie par le fait qu'il aurait abandonné ses femmes sans moyens d'existence.

La femme est achetée au père par le fiancé ; le *kalim* (prix d'achat) consistait jadis en un certain nombre d'esclaves fixé d'avance ; si, au jour convenu, l'acquéreur n'avait pu réunir la somme exigée, le mariage ne durait que quelques jours, et le père reprenait sa fille jusqu'à ce que la dette fût entièrement soldée. Avant la conquête russe, le prix d'une femme variait entre 1,200 et 2,000 francs ; mais depuis le massacre de Ghéok-Tépé, le nombre des femmes est de beaucoup supérieur à celui des hommes, et le prix en a notablement diminué. Les femmes tékées n'épousent que des Tékés ; au contraire, si les alamanetchiks ramenaient de belles Iraniennes, il leur arrivait de les garder sous leurs tentes, soit comme esclaves, soit comme épouses. La femme tékée est laborieuse ; en dehors des travaux domestiques, c'est elle qui tisse et confectionne les vêtements. La femme qui se marie apporte en dot un certain nombre de feutres qu'elle a fabriqués dans ses loisirs, parmi lesquels doit figurer une couverture très-fine pour le cheval de son époux. Un de leurs proverbes dit : « Plus le feutre pour le coursier est fin, plus l'amour pour le cavalier est grand. » Le divorce se pratique sans grandes formalités et sans jugement, mais l'infidélité de la femme donne au mari le droit de la tuer. Voici un autre dicton turcoman qui a force de loi : « La honte est pire que la mort. »

Les femmes tékées, n'étant ni enfermées dans un harem, ni entièrement voilées, jouissent presque des mêmes droits que les hommes, avec lesquels elles s'entretiennent aussi librement que chez nous. Les aventures romanesques, les drames même ne manquent pas dans l'Akhal, témoin le fait suivant. Koul-Batter-Serdar avait une fille dont la beauté était célèbre dans l'oasis entière. Svelte, gracieuse, la nature l'avait douée d'une chevelure superbe et d'un regard si doux, que plus d'un jeune Téké, plus d'un barbon même, en avait été cruellement blessé. Tous ces adorateurs perdaient leur peine, la belle aimait depuis longtemps. Un rival de l'homme préféré médita leur perte. Il se porta à la rencontre de Koul-Batter, qui revenait d'un alamane, pour lui insinuer que sa fille, pendant son absence, avait été

déshonorée. La fille du serdar reçut son père à l'entrée de sa demeure. Koul-Batter, persuadé de sa honte, eut à peine mis pied à terre qu'il tira son poignard et le plongea dans le sein de son enfant. Les aksakals ayant réussi à prouver l'innocence de la victime, l'instigateur du crime dut comparaître devant l'assemblée des anciens, qui le condamna à mort pour calomnie. L'exécution eut lieu séance tenante : chacun des assistants perça l'infâme de son couteau.

Les récits des aventures chevaleresques forment la base de la conversation des Turcomans, comme le tabac et le thé, celle de leurs dépenses; s'ils sont très-bavards entre eux, ils sont circonspects vis-à-vis de l'étranger, qui a beaucoup de peine à obtenir des renseignements sur leurs mœurs. A l'exception des mollahs, les Tékés sont illettrés, mais très-rusés dans la réplique, et, quoique le mensonge leur répugne, ils savent donner des réponses si ambiguës, qu'on fait bien de se méfier. C'est vraiment au Turcoman que « la parole a été donnée pour cacher ses pensées ». Cependant ces enfants du désert possèdent une belle qualité qui a même frappé les Russes : il ne s'est jamais trouvé d'espion parmi eux. Le traître est mis à mort par sa tribu sans aucune forme de procès, sa famille chassée et ses biens détruits, car la trahison est considérée ici comme le plus grand crime.

De Kizil-Arvat à Kodch, la route est d'une monotonie désespérante; à Artchman, nous campons au bord d'un ruisseau dont l'eau a un goût sulfureux très-prononcé; on me montre le tombeau d'un saint guérissant les maladies cutanées. Les monceaux de loques déposées en *ex-voto* par les fidèles autour de ce lieu attestent la vertu bienfaisante du saint ou plutôt de la source sulfureuse. A mesure que nous avançons, les montagnes à notre droite, auxquelles les Russes ont donné le nom de Kopet-Dagh, deviennent plus escarpées; à notre gauche, nous avons la plaine immense, les sables sans fin; les forteresses se présentent plus voisines les unes des autres. Nous traversons des plaines ouvertes, dans lesquelles aux yourtes ont succédé des logements construits en briques ou en terre durcie au soleil; ce sont, comme Ghéok-Tépé, des aouls dont les habitants restaient sur place toute l'année pour cultiver les grands jardins clos de murailles et garantir la contrée contre les attaques des Kourdes des montagnes, qui parfois arrivaient en grand nombre piller dans l'Akhal. L'intérieur de ces lieux fortifiés, s'ils sont habités, est occupé, soit par des kibitkas en feutre, en tout semblables aux yourtes des Kirghiz, sauf que le toit est moins conique, soit par les habitations des tchomrys, huttes en terre carrées ou rondes, recouvertes de feutre ou de paille; on y voit aussi des kibitkas dont les parois sont en roseaux.



FORTERESSE TURCOMANE.

Rien de plus gai que l'intérieur d'une forteresse tékée. Nous sommes aux premiers jours de janvier, et les champs commencent à verdir; au milieu de la journée, le soleil est chaud, et je m'établis de préférence, quand je fais une halte, sur des tapis qu'on étale devant les yourtes; celles-ci, bien alignées, forment des rues. Attachés à des piquets, les chevaux, recouverts de leurs couvertures, regardent de leurs grands yeux intelligents tout ce qui les entoure; les lévriers turcomans, dans leurs poses gracieuses, se chauffent au soleil, et, devant les yourtes, les jeunes filles et les femmes travaillent à leur ouvrage de tapisserie. Pour satisfaire leur curiosité native, elles trouvent toujours moyen de se rapprocher de notre groupe; les prétextes abondent : c'est un agneau qui s'est écarté et qu'il faut chercher, c'est un enfant à prendre dans les bras, etc.; elles savent s'asseoir avec une grâce charmante, et chacun de leurs mouvements est empreint d'une noblesse innée. Et dire que cette foule si calme et polie, qui écoute mes récits avec tant de déférence et d'attention, est formée par ces terribles massacreurs dont l'apparition subite glaçait d'horreur tout ce qu'ils approchaient! « Qu'auriez-vous fait de moi, demandais-je un jour à Bachi-Serdar, si j'étais venu au milieu de vous il y a quatre ans? — Tu aurais été une bonne prise, me répondit-il fort tranquillement, car on aurait beaucoup payé pour ta rançon. » J'emporte comme précieux souvenir de ce pays la chaîne et le carcan dont se servait Bachi-Serdar dans ses expéditions. « Prends-les, m'a-t-il dit; les beaux temps sont passés, Bachi-Serdar n'est plus un guerrier; s'il doit faire usage de ses armes, ce sera au service du Tzar, qui nous a défendu de faire des prisonniers. » Je note ici que le Turcoman a accepté entièrement la domination russe. Il dit à ce propos : « Nous avons combattu le Khan de Khiva, l'Émir de Boukhara, le Chah de Perse; nous sommes sortis victorieux de tous les combats; encore aujourd'hui, quoique bien réduits, nous enlèverions Téhéran si on nous laissait faire. Quant au Russe, il a mis trois ans avec ses canons pour nous soumettre; nous ne pouvons oublier qu'il a tué nos pères et nos plus braves guerriers; mais nous le servirons honnêtement, car nous le respectons comme un vainqueur brave et loyal. L'Anglais, pendant douze ans, nous a poussés à la lutte et nous a tout promis; il n'a rien tenu; celui-là, nous le détestons. » Mais le grand nombre des femmes et l'inaction des hommes ont produit un mauvais effet sur la population mâle; les vieillards voient avec tristesse les fâcheux effets de l'eau-de-vie et de l'opium, qui, inconnus avant la conquête, commencent déjà à faire des victimes. « Si nos vainqueurs ne sont pas plus sévères à cet égard, d'ici à quelques années les Turcomans auront oublié leur ancienne honnêteté, me dit Bachi-Serdar;

jadis il n'y avait pas de voleurs parmi nous; si cela continue de la sorte, Téké et voleur sera la même chose. »

Les Turcomans sont des joueurs d'échecs hors ligne : si vous voyez quelque part un rassemblement d'hommes, vous pouvez être sûr qu'il s'agit d'une partie d'échecs. Accroupis par terre, l'échiquier devant eux, deux champions sont aux prises; les spectateurs s'associent à la partie en pariant un ou deux *krans*[1]; pour l'un ou l'autre joueur, les enjeux s'élèvent parfois à des sommes respectables, car il y a des parties auxquelles on vient assister de très-loin, suivant la force des joueurs. A chaque beau coup, tout l'auditoire applaudit; les cris et l'allégresse sont à leur comble quand un coup décisif est joué. C'est au jeu seul que j'ai vu le Téké démentir cet imperturbable sang-froid qui fait de lui une exception, même en Asie.

Entre Ghéok-Tépé et Askhabad, l'oasis atteint sa plus grande largeur; c'est une suite ininterrompue de villages fortifiés, au milieu des champs, protégés par des tours rondes, qui servent de refuge aux cultivateurs en cas d'alerte. Le reste de l'année, les tentes suivant les troupeaux dans leurs pâturages, soit autour des puits dans le désert, soit dans les montagnes, il ne vient plus dans ces forts que quelques hommes qui se relèvent à tour de rôle pour entretenir les ariks et pourvoir à la distribution des eaux sur les champs. Les Tékés ne travaillent guère. Jadis les esclaves qu'ils enlevaient en Perse cultivaient leurs terrains. Ils doivent à ces esclaves les plantations d'arbres fruitiers et surtout de vigne qu'on voit en grande quantité dans les environs d'Askhabad. Aujourd'hui, c'est à leurs femmes qu'incombe cette besogne.

Dans l'Akhal, comme dans le Miankal (l'oasis du Zéravchan), l'eau fait la richesse du cultivateur; nous y retrouvons également les *arikaksakals* (inspecteurs des canaux), connus ici sous le nom de *mirabs*. Ils surveillent la distribution de l'eau et nomment les travailleurs. Les Tékés seuls, dans cette oasis, possèdent l'eau, qu'ils vendent ou louent parfois pour une partie de la récolte. La longue chaîne des montagnes arides qui longe l'Akhal au sud présente cette particularité qu'il n'y existe pas de ruisseaux dans les vallées, la formation des couches et la porosité des roches laissant filtrer intérieurement les eaux jusqu'au bas de ces montagnes. C'est en creusant à leur pied des puits, souvent d'une profondeur de vingt-cinq mètres et distants les uns des autres de trente à cinquante pas, qu'on rencontre des sources qui, rassemblées dans des canaux souterrains en maçonnerie, hauts de deux mètres, aboutissent dans la plaine à une certaine distance où elles alimentent les ariks.

[1] Monnaie persane valant un franc.

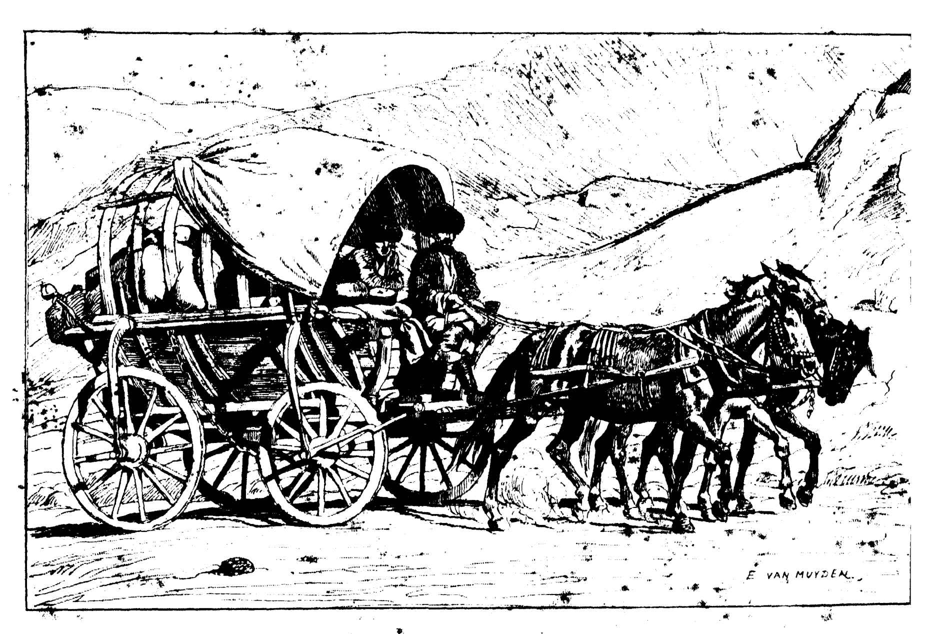
Dans la soirée de notre cinquième journée de marche depuis Kizil-Arvat, nous voyons se dessiner dans la plaine, devant nous, la colonie russe d'Askhabad; avec son petit fort, son église et ses maisons blanches à la russe, c'est propre et gai. Sortie de terre en trois années, cette ville improvisée prend déjà un aspect coquet. Une double ligne de boutiques forme une large rue où s'étalent les produits de l'Occident, parmi lesquels les liqueurs et l'eau-de-vie tiennent la première place; quant aux marchands, ce sont des Arméniens arrivés comme cantiniers à la suite de l'armée; ils ont gagné gros, lors de la conquête, quand les soldats russes troquaient des poignées de bijoux tékés ou d'admirables tapis contre une bouteille de *vodka*. Mais si le temps n'est plus où le simple troupier maniait l'argent au *poud*, ils se rattrapent sur les malheureux que la nécessité pousse sous leurs fourches caudines. Un artiste capillaire, appelé pour me débarrasser d'une chevelure exorbitante poussée dans le désert et qui me donnait l'apparence d'un sauvage, me demanda cinq roubles pour cette opération; faisant l'office de tailleur en même temps, il me fit, pour réparations très-urgentes à ma toilette, une note dont le montant eût en Europe payé le plus beau costume de Pool.

Mon interprète, qui m'avait précédé d'une journée pour préparer les logis, avait déniché une maisonnette avec une grande cour pour les chevaux et mon escorte. Je trouvai mon lit de camp dressé avec de beaux draps bien blancs, et le poêle que je porte parmi mes bagages, allumé; aussi, quand, sorti du hammam et dûment débarrassé de la terrible vermine qui est un des fléaux des voyages en Asie centrale, je m'assis devant une bonne soupe aux choux, je me sentis fort satisfait; je le fus plus encore quand à cette soupe réconfortante succéda un plat qui vaguement me rappelait ma patrie; c'était une aimable surprise de la femme de mon propriétaire, brave Allemande des colonies du Volga, qui, sachant que je venais de bien loin, avait espéré retrouver un compatriote; elle vint, toute rouge et toute confuse, de derrière ses fourneaux, me présenter sa petite famille, tous vrais *kalbasniks*[1]. Cette nuit-là, j'ai dormi comme un roi; j'avais quatre mille kilomètres à longues étapes derrière moi, et j'étais décidé à faire en ce lieu un temps d'arrêt pour réparer mes forces.

Ce n'est pas sans une certaine émotion que je m'acheminai le lendemain vers la demeure du gouverneur de la Transcaspie; je me demandais comment je serais accueilli par cet homme tout-puissant pour lequel je n'avais guère de recommandations officielles, et que je savais ne pas être au mieux

[1] Charcutiers, sobriquet que le Russe applique aux Allemands.

avec mon protecteur, le général Tcherniaeff. Un mot de lui, et j'aurais pu être forcé de rebrousser chemin, car on ne passe pas si facilement la frontière, qui, à ma connaissance, de ce côté du moins, n'a été abordée par aucun touriste. Mais j'eus le bonheur de trouver dans la personne du général Komaroff un grand savant, archéologue et entomologiste distingué, et en même temps un vrai gentilhomme russe, hospitalier et bien disposé pour l'étranger arrivé de si loin. Le général gouverneur de la Transcaspie m'a fait oublier par sa bonté les impressions fâcheuses de Kizil-Arvat. J'ai passé



Fourgon russe de l'Akhal.

mes meilleures heures à Askhabad dans sa maison, où une charmante famille tout européenne rassemble autour d'elle ce que la ville contient de gens du monde. Les collections archéologiques du général, commencées au Caucase, contiennent de véritables trésors, et je dois à sa générosité une collection numismatique et des produits de fouilles que je compte parmi les plus précieux objets rapportés de mes voyages.

Quoiqu'il fût extrêmement occupé et préoccupé, — car, pendant mon séjour à Askhabad, il se jouait une partie fort sérieuse : l'annexion pacifique de Merv, — il trouva néanmoins le temps de me montrer ses trésors et de faire avec moi de la photographie. J'ai assisté aux premiers succès obtenus par la pointe en avant du détachement qui a passé la frontière de Baba-Dourma et déterminé l'envoi de la grande députation de Merv à Askhabad :

mais il m'a été donné de jouir d'un coup d'œil bien autrement intéressant. Je dînais tranquillement ce jour-là chez le chef de l'escadron indigène, le lieutenant Lopatinski; nous venions de vider quelques bouteilles d'excellent vin de Kakhétie, venant du Caucase, quand son ordonnance, un Tcherkesse, vint lui annoncer l'arrivée de quarante cavaliers indigènes de son escadron, ramenant les *kouls* (esclaves) de Merv. Un curieux spectacle nous attendait : devant la demeure du lieutenant était rangé le peloton arrivé de l'oasis, choisi parmi les plus hardis cavaliers : ces hommes, montés sur leurs chevaux, faisaient plaisir à voir dans le costume pittoresque du pays, armés en guerre et couverts de la poussière de la longue route qu'ils venaient de parcourir. Dix-sept d'entre eux portaient en croupe des êtres humains, hâves et décharnés, au regard effaré; il y avait des enfants et des femmes dans le nombre. Nous avions devant nous les derniers esclaves persans, enlevés par un alamane de Merv, dans l'automne de 1883, sur les frontières du Khorassan persan, et restitués au gouvernement russe sur la demande du général Komaroff.

C'était assurément un étrange contraste que ces Tékés, tous anciens alamanetchiks, aujourd'hui enrégimentés au service du Tzar, allant à Merv enlever des esclaves pour les amener à Askhabad, afin que le gouvernement russe les remît en liberté. Les malheureux ne se rendaient guère compte de ce qui se passait pour eux, capturés jadis par des Turcomans et enlevés par d'autres Turcomans, d'autant qu'entre Merv et Askhabad les cavaliers auxiliaires les avaient traités comme ils avaient l'habitude de traiter les *Kizilbaches*. J'avais devant les yeux l'image d'un retour d'alamane : c'est ainsi que ces mêmes cavaliers revenaient dans leurs foyers d'une expédition productive en Perse; leurs prisonniers ne pouvaient guère être plus misérables, plus terrifiés que les pauvres créatures que nous avions devant les yeux. Cette restitution était due à la mission de Makhtoum-Kouli-Khan, Téké rallié à la Russie, fils de cette femme si influente à Merv dont j'ai parlé plus haut, et qui, avec le capitaine Alikhanoff, avait exigé, au nom du général Komaroff, la restitution des esclaves : la demande avait été d'ailleurs appuyée efficacement par le petit corps du colonel Mouratoff, stationné en ce moment à Karybent.

Quand le commandant du peloton des cavaliers auxiliaires arrivés de Merv, un vieux Téké de la tribu des Vakils, à grande barbe grise, eut fait son rapport, le lieutenant fit mettre pied à terre aux esclaves : une grande foule avait eu le temps de se rassembler autour de notre groupe, et ce n'est que quand on apporta de la nourriture et des vêtements à ces malheureux qu'ils commencèrent à comprendre que leurs misères touchaient à leur fin. J'avais parmi

mes bagages du linge et des habits chauds que je remis à un des prisonniers; celui-ci, chemin faisant, me montra son cou, qui n'était qu'une plaie, vestige terrible du carcan de fer qu'il avait porté si longtemps. Ces gens-là ne savent pas remercier; mais je fus assez récompensé en voyant une pauvre fille de sept à huit ans se rouler dans un vieux plaid et dévorer les restes de notre repas. Intelligents comme le sont les Persans, ils furent convaincus que pour eux, dès ce moment, tout avait changé; le lendemain, je les trouvais déjà dispersés çà et là, racontant leurs tribulations passées et entourés de curieux qui, avant de s'éloigner, ne manquaient pas de leur laisser quelques petits cadeaux.

MERV ET LES PAYS NOUVELLEMENT ANNEXÉS.

L'oasis de Merv, à cheval sur le Mourgab, se trouve au sud-est du désert turcoman, à cent trente verstes à l'orient de Sarakhs, à deux cent cinquante verstes de Hérat, à quatre cents verstes de Khiva et à cent quatre-vingts verstes de Tchardjouï; le Mourgab, qui en alimente les vingt-quatre canaux grâce à un barrage soigneusement entretenu, est un fleuve qui prend sa source dans les monts du Paropamise, au nord de Hérat, et va se perdre dans les sables au delà de Merv. Cette oasis compterait, selon Piétrousévitch, quarante-huit mille kibitkas, soit deux cent quarante mille habitants; mais quelques autres, trouvant ce chiffre trop élevé, n'en admettent que cent vingt-cinq mille; selon ces derniers, l'eau du Mourgab ne pourrait en alimenter un plus grand nombre. L'oasis s'étend jusqu'à quarante verstes au nord du chef-lieu, mais à dix verstes on trouve déjà des collines de sables mouvants; Grodékoff en estime la superficie à trois mille six cents verstes carrées. Le climat est malsain. Les marais du Mourgab, engendrent des fièvres pernicieuses; il y pleut rarement; la température, très-élevée en été (trente-six degrés à l'ombre), descend en hiver à sept degrés au-dessous de zéro; la neige n'est pas rare au mois de janvier; en revanche, pendant l'été, les insectes de toute sorte rendent le séjour de Merv insupportable aux Européens.

A mesure qu'on pénètre dans l'intérieur de l'oasis, les aouls deviennent plus nombreux, et les kibitkas font place par-ci par-là à des masures en terre glaise. La terre est bien cultivée, les canaux sont très-nombreux, et les chemins, ou plutôt les sentiers qui relient les villages entre eux, traversent des champs de pastèques, de melons, d'orge et de riz. D'après la dernière statistique, on compte dans l'oasis 7,800 chameaux, 160,000 moutons, 11,500 chevaux, 25,000 ânes et 46,000 bêtes à cornes; le gibier est abondant.

Kaouchout-Khan-Kala, forteresse entourée d'une muraille de quatre verstes de tour, dans l'intérieur de laquelle se trouvent quelques centaines de chétives masures, ainsi qu'un mauvais bazar, est le chef-lieu de l'oasis. Voilà cette Merv qu'on s'est représentée comme une cité merveilleuse et riche. Merv n'est pas une ville; ce n'est, en réalité, qu'une simple dénomination géographique donnée à une certaine portion de terre cultivée. Les Tékés, les maîtres de l'oasis avant l'occupation russe, vivaient de brigandage; maintenant ils se livrent à l'agriculture. Le bazar n'offre plus la même animation que jadis, où les courtiers boukhariotes et khivains, suivis d'une nombreuse escorte, venaient faire leurs provisions de bétail humain et échanger divers objets manufacturés. En somme, les Merviens sont pauvres et peu industrieux, excepté les femmes, qui excellent dans la confection des tapis et des étoffes de soie. Le fait qu'il n'existait pas de monnaie particulière à Merv avant l'occupation russe, est une preuve évidente de son peu d'importance commerciale; on y trouvait le *kran* persan (1 franc), le *tenghé* de Boukhara, et, depuis peu, on y voit les billets de banque russes; du reste, chacun y battait monnaie selon ses besoins.

P. Lessar, le hardi et sympathique explorateur auquel le gouvernement russe a eu l'heureuse idée de confier les négociations à propos de la délimitation des frontières, raconte qu'il reçut un jour la visite d'un maître monnayeur. C'était un homme aimable et d'humeur joviale; il tenait à la main un grand sac contenant tout son outillage, ainsi que des morceaux de métal et des pièces de monnaie achevées. « Nous n'avons pas de Padichah, dit-il, ce qui nous permet de fabriquer notre argent nous-mêmes; chacun a le droit d'en faire, seulement il faut connaître son métier, — et, sous ce rapport, le fabricant n'avait pas son pareil. » Le maître monnayeur lui montra ses coins et ses spécimens de fabrication; il frappait des monnaies russes, khivaines, boukhariotes et persanes, de peu de valeur. Les nouveaux krans persans étant très-difficiles à imiter, l'artiste en fabriquait peu. Il composait l'alliage de ses pièces d'un tiers d'argent, de deux tiers de cuivre, et jouissait d'une grande considération parmi les Merviens comme expert en métaux précieux. On s'adressait à lui pour les évaluations et surtout pour le triage des fausses pièces en cas de payements considérables.

L'ancienne Merv, appelée aussi Mérou, Maour ou Mareb, cette rivale de Balkh qui fut jadis si florissante qu'on l'appelait la reine du monde, se trouvait à quarante verstes plus à l'orient, dans une plaine sillonnée d'anciens canaux et couverte de ruines remarquables, appelée aujourd'hui Kobar-Kala par les indigènes, qui prétendent que cette ville fut bâtie par Iskander

Ch. VAN MUYDEN.

RETOUR DES ESCLAVES DE MERV.

ou Alexandre le Grand. Non loin de cet amas de décombres, on voit les ruines de la résidence du sultan Sandjer, avec des restes de tours et de tombeaux; c'est au sud-ouest de cette localité que se trouve l'emplacement de Baïram-Ali-Khan, la dernière ville de l'oasis détruite vers la fin du siècle passé. Le voyageur Regel raconte, d'après une légende en crédit auprès des Turcomans, que l'ancienne Merv ou Maoureh ne serait autre chose que l'Askhabad actuel. Mais il serait oiseux de s'arrêter ici aux légendes que les Turcomans débitent sur les ruines de l'Asie centrale, par la simple raison qu'ils habitent ces contrées depuis trop peu de temps, et que l'ancienne population a disparu. Deux noms seuls sont arrivés à leur connaissance : Alexandre et Gengis-Khan, représentant à leurs yeux toute l'antiquité, et qu'ils regardent par conséquent comme les créateurs des villes et des grands travaux dont les ruines grandioses étonnent aujourd'hui leurs regards.

Ce qui est certain, c'est que Merv était une des plus anciennes villes du monde, puisqu'elle est mentionnée dans le Zend-Avesta. Plus tard elle tomba au pouvoir des Perses et fut englobée dans une des satrapies de l'empire d'Alexandre. Du cinquième au huitième siècle, Merv fut en grande partie chrétienne; les Nestoriens persécutés dans l'Orient qui s'y réfugièrent firent tant de prosélytes parmi les Parsis que cette ville fut érigée en archevêché; quand, deux siècles plus tard, les Arabes s'emparèrent de la cité du Mourgab, c'était un centre intellectuel très-important, possédant des hôpitaux et de nombreuses bibliothèques, qui devint la capitale du Khorassan et atteignit l'apogée de sa grandeur au onzième siècle, sous la domination des Turcs. Gengis-Khan épargna cette ville, mais son fils Touli-Khan la détruisit et y fit massacrer sept cent mille personnes; quatre cents artisans, les plus habiles de la ville, furent épargnés et emmenés à la suite du vainqueur. Après la chute des Timourides en 1505, Merv fut occupée par les Uzbegs, pour passer cinq ans après au pouvoir des Persans. En 1790, elle tomba entre les mains des Saryks; les Persans, sous Chah-Mourad, ne pouvant soumettre ces derniers par les armes, détruisirent en 1795, en amont de l'oasis, la grande digue du lac artificiel alimenté par le Mourgab, d'où sortaient tous les canaux du pays, et l'ancienne « reine du monde », qui s'était toujours relevée de ses cendres, privée d'eau, ne présenta bientôt plus qu'un informe amas de ruines envahi par les sables du désert. Les malheureux Merviens transportèrent leurs pénates quarante verstes plus à l'ouest, sur le nouveau cours du fleuve, pour tomber vingt ans après au pouvoir des Khivains, dont ils restèrent tributaires jusqu'en 1835; en 1856, les Saryks furent à leur tour refoulés dans les montagnes du sud par les Tékés, qui transformèrent l'oasis en un véritable repaire de brigands; aussi,

après la chute de Ghéok-Tépé, l'élément pacifique de Merv appela-t-il les Russes de tous ses vœux.

L'arrivée d'Alikhanoff en 1882, jadis officier dans l'armée russe, donna en peu de temps une nouvelle tournure à la question de Merv. Ce Caucasien, fils d'un officier de la milice du Daghestan, intelligent et ambitieux, travailla avec succès à faire dominer le parti russe et sut gagner à sa cause Goul-Djamal, la veuve de Nour-Verdi-Khan, qui le seconda puissamment dans ses vues. La marche en avant du détachement Mouratoff, en décembre 1883, étant considérée par les Merviens comme une démonstration offensive, ils eurent peur : conseillés par Alikhanoff, ils libérèrent tous leurs esclaves et envoyèrent à Askhabad une députation composée de vingt-quatre délégués représentant les grands ariks de l'oasis, ayant à leur tête Youssouf-Khan, Maïli-Khan, Sary-Batir-Khan et Beg-Mourad-Khan, chefs des quatre tribus des Tékés-Merviens, qui prêtèrent serment de fidélité à Sa Majesté l'Empereur de Russie, entre les mains du général Komaroff, le 31 janvier 1884.

Le 3 mars, les troupes russes arrivèrent devant Kaouchout-Khan-Kala, chef-lieu de l'oasis, où les mécontents, excités à la révolte par l'Afghan Siak-Pouch, tentèrent une résistance promptement étouffée, et, le 30 avril, le prince Dondoukoff-Korsakoff, gouverneur du Caucase, y fut reçu avec enthousiasme par les indigènes. Il apportait de la part du Tzar de riches présents à Goul-Djamal, dont l'attitude avait grandement contribué à l'occupation pacifique de l'oasis. Le 26 mai, le prince put envoyer à Saint-Pétersbourg un rapport certifiant la tranquillité complète des Merviens, ainsi que la fin des brigandages dans cet ancien repaire de malfaiteurs. Peu après la tribu turcomane des Saryks, forte d'environ treize mille kibitkas, occupant un peu plus au sud, sur le Mourgab, l'oasis de l'Yol-Otan, imita l'exemple des Tékés de Merv. La soumission de l'Atek, s'étendant de Ghiaours à Sarakhs, et formant le prolongement de l'Akhal, suivit de près. Là aussi, les terres productives alternent avec des sables ou des espaces rocailleux d'une grande étendue. La partie la plus peuplée de l'oasis se trouve entre Lutfabad, habité par des Iraniens, et Kaakhka, bourg de six cents maisons. Depuis la soumission des Tékés, et avant l'occupation russe, les Ilkhanis kourdes, gouverneurs des provinces limitrophes de Déréghez et de Kélat, prélevaient des impôts sur les aouls de l'Atek, dont la fertilité dépend des cours d'eau qui prennent leurs sources dans ces deux provinces. Sarakhs, situé à deux cent quatre-vingts verstes d'Askhabad, est un fortin persan sur la rive gauche du Hériroud ; à quatre verstes de là, sur la rive opposée, se trouve l'ancien Sarakhs, actuellement occupé par les Russes. Ce point straté-

gique important, au carrefour de plusieurs routes, était jadis une grande ville; aujourd'hui, ce n'est qu'un village turcoman en ruine, bâti sur une hauteur.

L'amnistie générale que Skobéleff accorda aux défenseurs de Ghéok-Tépé, même à ceux qui s'étaient réfugiés à Merv, ainsi que l'impression produite par le couronnement de Moscou sur les délégués turcomans, furent en grande partie la cause pour laquelle ces peuplades se soumirent volontairement au Tzar Blanc, si terrible dans les batailles, mais si généreux après la victoire.

Au nord de Sarakhs, jusqu'à Merv, le pays est couvert de ruines qui prouvent que cette contrée fut jadis fertile et habitée; on attribue son abandon présent aux incursions des Merviens. De Sarakhs, deux routes principales mènent à Koussan au nord de Hérat, l'une sur la rive droite, l'autre sur la rive gauche du Hériroud; celle de la rive gauche, suivie par le détachement du général Lumsden, est carrossable jusqu'à Poul-i-Khatoun, mais elle est dominée par la rive droite, considérablement plus élevée. Suivant les correspondances anglaises, la vallée entre Sarakhs et Koussan, à l'exception du fortin persan de Naurus-Abad, n'offre aucun vestige d'habitation humaine; tout a été saccagé par les Turcomans. Au-dessus de Poul-i-Khatoun, la route, sur la rive gauche, cesse d'être carrossable, tandis que le chemin découvert par Lessar, sur la rive droite, traverse une contrée ouverte. Le plateau à l'est de la rivière n'est accessible sur une grande distance qu'aux passages de Germab et de Zoul-Fagar (Zulficar), ravins tortueux s'ouvrant sur le Hériroud, suivis jadis par les Turcomans de Merv pour ravager le Khorassan; le premier de ces passages se trouve à huit kilomètres, le second à cinquante-trois kilomètres en amont de Poul-i-Khatoun. Le territoire, peu connu jusqu'à présent, compris entre le Hériroud et le Mourgab, vu depuis les hauteurs du Paropamise, présenterait, au dire de M. Lessar et des Anglais, l'aspect d'une mer houleuse solidifiée.

Au nord de Hérat, deux ramifications se détachent du Paropamise, se dirigeant, l'une au nord-ouest, l'autre à l'ouest; cette dernière n'est qu'une suite de collines couvertes de chardons et d'assa-fœtida. Le Paropamise n'est donc pas une chaîne de hautes montagnes, mais une simple ramification du Kouh-i-Baba, qui s'abaisse en terrasses jusqu'au désert turcoman. Le versant septentrional du Paropamise donne naissance au Mourgab et à ses nombreux affluents, dont le Kouchk est le plus considérable; le pays arrosé par ces rivières porte le nom de *Badghis* (Venteux). Le fond des vallées est cultivé partout où il y a de l'eau; les montagnes, au contraire, sont entièrement déboisées, mais riches en gibier. Les villages ruinés, ainsi

que les restes d'aqueducs, attestent que cette contrée fut autrefois très-peuplée.

Habité par des Tatares, le Badghis fut ravagé par Chah-Abbas; Nadir-Chah y transplanta les Djemchidis et les Char-Aïmaks, qui, dans notre siècle, eurent beaucoup à souffrir des alamanes merviens. Le Kouchk coule entre deux chaînes de collines déboisées, parsemées de villages et de huttes en terre glaise. Cette vallée est habitée par environ quatre mille familles de Djemchidis, peuple paisible, élevant une excellente race de chevaux; ils sont nomades, vivent en été sous la tente et habitent en hiver leurs huttes



Soldats russes de la Transcaspie.

de terre glaise, autour desquelles ils cultivent quelques champs. Le Mourgab traverse une vallée fertile dont la principale localité, Bala-Mourgab, est une importante position stratégique commandant la route de Maïméné. L'Émir Abdourrahman transporta dernièrement plusieurs centaines de familles djemchidis et hazaras pour repeupler ce bourg. En aval du fleuve se trouve le fort de Meroutchak, où la vallée s'élargit considérablement; on y voit encore les restes d'un pont en pierre. A soixante kilomètres au nord de Bala-Mourgab, se dresse sur une hauteur le bourg fortifié de Pendjdé, considéré par les Anglais comme l'une des clefs de Hérat. L'oasis de Pendjdé, d'une superficie d'environ quatre cent vingt kilomètres carrés, forme la transition entre les déserts qui la séparent de l'oasis de Merv et les régions fertiles du Midi. Cette oasis est habitée par huit mille Turcomans Saryks,

s'occupant principalement de l'élève du bétail et cultivant quelques champs de riz et de froment. Les tapis, les tissus de laine de chameau de Pendjdé, d'une grande finesse, ont acquis une juste réputation. Par une augmentation du réseau des ariks, l'oasis de Pendjdé est appelée à devenir un des pays les plus fertiles des nouvelles possessions russes.

Depuis que le conflit anglo-russe préoccupe le monde, la presse européenne puise en grande partie ses renseignements dans les journaux d'outre-Manche; la voix des journaux russes, si elle se fait entendre, ne parvient guère à détruire l'opinion généralement accréditée d'une politique slave fourbe et astucieuse dans les affaires de l'Asie centrale. On a souvent contesté, même dans le Parlement, l'utilité des expéditions qui ont peu à peu mené les Anglais jusqu'aux limites de l'Afghanistan; il en est de même de la marche en avant des Russes dans l'Asie centrale jusqu'au pied de l'Hindoukouch, et pourtant la nécessité pour les deux pays d'arriver à une frontière naturelle est aussi bien reconnue par l'Angleterre que par la Russie.

Grâce au langage belliqueux de la presse anglaise, le rôle civilisateur des Russes dans l'Asie centrale n'a guère été relevé; si l'on admet leur heureuse influence au Turkestan, sous le rapport de la sûreté des routes, on omet de dire que l'industrie, l'agriculture et le commerce ont pris un nouvel essor depuis l'accroissement de la classe des propriétaires, peu nombreuse avant l'occupation russe. Les impôts ont été fixés et singulièrement allégés. Quant à l'organisation de l'Asie centrale, elle a offert plus de difficultés que celle de l'Inde. S'il y a des mécontents au Turkestan, il y en a certes aussi dans l'Hindoustan; si le gouvernement russe n'y fait pas toutes les réformes désirables, il ne faut pas oublier que de 1868 à 1879, le déficit du budget du Turkestan s'élevait à soixante-six millions huit cent mille roubles, et qu'il se passera de longues années avant que ce pays produise de quoi subvenir aux dépenses de son administration et de l'armée. Il est certain, du reste, que les Russes sont mieux vus en Asie que les Anglais, et, quant à l'influence de ces derniers sur l'Afghanistan, la campagne de 1880 a prouvé jusqu'où va, pour eux, la sympathie des sujets de l'Émir, tandis que les ambassadeurs russes ont toujours été bien accueillis par la population.

Aujourd'hui que l'Afghanistan seul sépare les possessions britanniques des possessions russes, il est naturel que les deux gouvernements mettent tout en œuvre pour y faire dominer leur influence; l'Angleterre y régnera par l'or, la Russie par le sabre; les Afghans sont trop Orientaux pour ne pas savoir ménager le chou anglais et la chèvre russe. La petite comédie qui s'est jouée à Rawul-Pindi n'a guère changé le fond de la question et n'a pu rendre les Anglais plus sympathiques aux Afghans. Abdourrahman, qui

connaît par expérience les douceurs de l'exil, le moment venu, saura trouver le chemin d'Askhabad, où il sera reçu avec moins de splendeur et où l'on traitera avec lui, si l'on trouve opportun de voir encore en lui le souverain de l'Afghanistan. Pour le moment il a obtenu de nouveaux subsides, mais, en Angleterre même, il semble qu'on ne se fasse plus d'illusions sur cet allié, peu fait pour inspirer de la confiance même au plus crédule.

Le conflit qui a surgi, et qui un moment a si vivement émotionné le monde entier, semble entrer dans une phase plus pacifique, depuis que le prestige et l'honneur des deux nations sont mis hors de cause, et qu'on en est revenu à la question purement pratique de la délimitation des frontières. L'incident du Kouchk et la défaite des Afghans par le général Komaroff étaient prévus par ceux qui connaissaient l'Asie centrale. Le motif de cette escarmouche doit être cherché dans la présence sur territoire afghan du général Lumsden avec sa grande escorte militaire. Admettant même que ni lui ni ses officiers n'aient poussé les Afghans à l'offensive, sa seule présence devait avoir cette conséquence, si peu en rapport avec la politique et les idées de l'Émir. La conduite du général Komaroff dans cette occasion ne saurait être assez appréciée, étant en complète opposition avec les tendances belliqueuses que la presse anglaise impute aux généraux russes semi-asiatiques, puisqu'il n'a pas profité de ce succès pour se porter en avant et occuper Hérat, dont la route lui était ouverte.

On peut constater une ligne de conduite ferme et arrêtée dans la politique des Russes, politique dictée par la nécessité de donner enfin une frontière méridionale à leurs possessions dans l'Asie centrale. Il n'est pas à prévoir que la Russie subisse l'humiliation de retirer ses avant-postes qui occupent, à l'heure qu'il est, Poul-i-Khisti (Dach-Képri) sur le Mourgab, et les défilés de Zoul-Fagar sur le Hériroud. L'opinion publique, l'intérêt de la tranquillité au Turkestan, et le prestige à conserver vis-à-vis des indigènes, s'y opposent. Les conventions avec l'Angleterre au sujet des frontières ont produit un fâcheux effet surtout sur l'armée, qui accuse la diplomatie de ses défaites. Un grave sujet de mécontentement se trouva notamment dans la délimitation de la frontière persane, qui donnait à la Perse le pays des Yomoudes, tandis qu'au dire de ces derniers jamais Persan jusqu'alors n'était venu chez eux, si ce n'est la corde au cou.

La manière dont l'influence anglaise s'exerce dans l'Asie centrale est peu faite pour lui créer des sympathies au Turkestan; elle se fait sentir occultement, mais d'une façon très-conforme aux habitudes des indigènes; le grand levier est l'argent, qui, toujours à point, est venu soutenir les mauvaises causes et engager les mécontents à la résistance. Durant mes

voyages, j'en ai pu faire l'expérience. Une fois la certitude acquise que je n'étais pas Russe, je devais être nécessairement un émissaire anglais. A la cour de Boukhara, si prudente, plusieurs entrevues me furent ménagées, qui me prouvèrent qu'on me donnait l'occasion de faire des ouvertures. A Khiva, le Khan, moins habile que son voisin, parut très-étonné que je n'eusse d'autre mandat que celui de boire son thé et de visiter sa capitale. Rêvait-il que mes *yakhtanes* (valises) étaient pleins de souverains anglais? Je ne saurais le dire, mais je constatai que les dernières audiences furent moins enthousiastes que les premières. L'insuccès de l'émissaire Siak-Pouch à Merv, toute la conduite d'Abdourrahman, ainsi que le dédain professé par les Turcomans à l'égard de l'Angleterre, prouvent que, si l'or britannique trouve toujours des débouchés dans l'Asie centrale, son influence, en revanche, y a sensiblement décliné. Une rencontre à main armée, dans un avenir très-prochain, entre l'Angleterre et la Russie, en Asie centrale, est invraisemblable ; pourquoi la Russie l'appellerait-elle, puisqu'elle arrive pacifiquement à ses fins, à la condition, toutefois, que ses projets trouvent leur sanction dans l'entente cordiale des trois empires qui, poussés par un même désir de maintenir la paix, dirigent actuellement la politique européenne? N'oublions pas qu'aujourd'hui la Russie représente en Asie le pouvoir ascendant qui n'a qu'à se laisser mener par les événements pour atteindre son but. Et c'est précisément ce qui inspire aux Anglais cette jalousie des Russes, qu'ils s'attendent à voir déboucher dans la vallée de l'Indus.

L'irritation produite en Angleterre par la certitude que l'influence russe en Asie centrale s'est développée de manière à ne plus avoir à craindre aucune rivalité est grande. La preuve incontestable de cette influence prépondérante est fournie par l'occupation pacifique de Merv, qui a démontré que la période des campagnes sanglantes a fait place à une ère nouvelle, préparée longtemps à l'avance par une politique sage et sympathique aux indigènes, qui viennent aujourd'hui, de leur propre gré, se soumettre au Tzar Blanc et demander à être incorporés dans ses États.

Ces progrès de la civilisation slave en Asie centrale ont été exploités par la presse anglaise comme une atteinte aux droits de l'Angleterre. En se rapprochant de Hérat, la *clef des Indes*, le conquérant du Nord ne devenait-il pas un péril imminent pour les possessions britanniques? La soumission de quelques bourgades de brigands, à plus de huit cents kilomètres des Indes, a produit une levée de boucliers qui a failli déplacer l'équilibre européen, et pourtant l'idée que Hérat est la *clef des Indes* est un non-sens, car, à la distance où cette ville se trouve des possessions anglaises, c'est comme si l'on faisait de Varsovie la clef de la France. D'où vient cette er-

reur qui s'est si facilement accréditée? Simplement des cartes dont on dispose en général, exécutées sur une trop petite échelle.

Hérat est certainement une place importante, car cette ville de quinze mille habitants peut alimenter trente mille hommes, tandis que l'armée de la Transcaspie ne s'approvisionne que difficilement, soit au Khorassan, soit par les transports qui lui arrivent par la mer Caspienne et le chemin de fer de Kizil-Arvat. Pour le moment, les événements récents nous l'ont démontré, il n'est nullement question d'occuper Hérat; dans les négociations entamées à Londres pour la délimitation des frontières, il s'est agi uniquement des territoires occupés par les Turcomans, ayant demandé l'incorporation dans l'empire du Tzar, territoires sur lesquels les droits de suzeraineté de l'Émir sont sujets à caution. Quant à relier Hérat à la mer Caspienne par une voie ferrée, personne n'y songe; ce serait ouvrir l'Asie centrale aux produits de l'industrie britannique, qui feraient une concurrence désastreuse aux fabricants russes.

Si, jusque dans ces derniers temps, les Russes manquaient de base dans l'Asie centrale, il en est autrement depuis qu'une frontière naturelle se montre en perspective, leur assurant une forte défensive; au sud, les Turcomans soumis, et la communication entre Sarakhs et la mer Caspienne établie par un chemin de fer. La Russie, qui jusqu'à présent, par principe, n'a employé que des troupes européennes, peut désormais, grâce à ce chemin de fer, jeter en peu de temps et sans difficulté une grande armée au cœur de l'Asie, et la mer Caspienne possède assez de bateaux pour transporter rapidement les troupes du Caucase jusqu'au chemin de fer transcaspien. L'armée anglo-indienne représente un effectif de 160,000 hommes avec 360 bouches à feu; le quart seulement de ces troupes est formé par des Anglais. Si la guerre éclatait sur les frontières de l'Afghanistan, pourrait-on en détacher 30,000 combattants? Et fût-il possible de lever un contingent double de troupes indigènes, en cas d'insuccès, quelle confiance l'Angleterre pourrait-elle avoir dans ces mercenaires? Se rend-on bien compte en Angleterre de l'influence qu'exercerait la nouvelle d'un désastre sur une population de 230 millions d'indigènes, en partie hostiles, gardés par 40,000 hommes de troupes anglaises et une ligne de frontières dépourvue de forteresses sérieuses de l'Himalaya à l'embouchure de l'Indus; ou s'imagine-t-on que les quelques fortins, à demi ruinés, des indigènes, et les *blockhaus* servant d'abri aux garde-frontières, arrêteraient une armée d'invasion accrue par des auxiliaires bien autrement sérieux que ceux dont l'Angleterre dispose aux Indes? On connaît parfaitement en Russie le puissant appui que les contingents indigènes pourraient offrir. Le petit corps

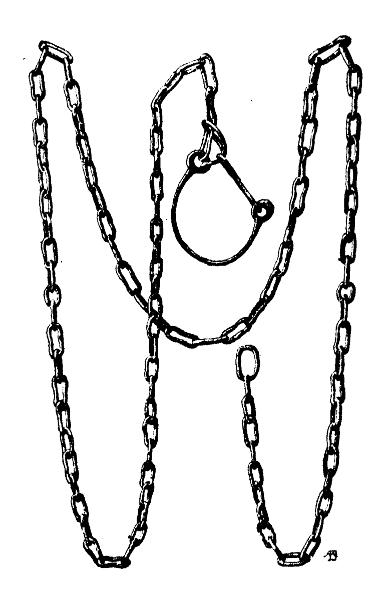
d'élite des Turcomans, commandé par le lieutenant Lopatinski, a prouvé qu'en très-peu de temps il était possible de créer une excellente cavalerie avec ces nomades. Quant aux Kirghiz, leur attachement et leur fidélité ont été prouvés dans la campagne de Khiva. Montrez aux pauvres habitants de l'Asie centrale le chemin que leurs ancêtres ont pris pour entrer dans le Pendjab, et Turcomans de Khiva, du Gourghen, Kirghiz et Afghans afflueront en si grand nombre au quartier général, qu'on ne saura qu'en faire. Ce sera un gigantesque alamane, un retour des invasions mongoles, et par expérience je puis dire qu'on en parle beaucoup plus sous la tente de feutre du nomade que dans les salons officiels des colonies russes au Turkestan.

Par l'annexion de Merv et la délimitation de sa frontière méridionale, la Russie n'a voulu que soumettre les dernières tribus pillardes des Turcomans, car, tant qu'elles ne seront pas sous sa domination, l'ordre et la tranquillité ne régneront jamais dans la Transcaspie. Dans sa politique asiatique, la Russie, comme tous les pays de l'Europe, cherche de nouveaux débouchés aux produits de son industrie nationale. Pour cela, avec ses immenses possessions dans l'ancien monde, la Russie n'a pas besoin de colonies au delà des mers; mais, pour en tirer quelque profit, il est indispensable d'y établir la sécurité en soumettant les brigands turcomans, et d'avancer ses frontières jusqu'aux confins d'États civilisés capables de faire respecter l'ordre chez eux, pour que les caravanes puissent circuler librement. Ce but atteint, il lui faudra créer des routes pour relier ces lointaines provinces entre elles et avec les grands centres commerciaux de l'empire : la voie de l'Oust-Ourt ouverte, l'Oxus et le Sir sillonnés par une flottille, Tachkent, dans l'avenir, peut être relié au chemin de fer sibérien, et Sarakhs à la ligne transcaspienne d'un côté, et de l'autre, également par une voie ferrée avec Merv et l'Amou-Daria, c'est l'Asie centrale entrant dans une nouvelle ère de relations avec la Chine, par Kachgar, et avec la Perse, par la riche province du Khorassan, qui, depuis la soumission des Turcomans, redeviendra un pays producteur, grâce à la fertilité de son sol et à l'activité de ses habitants.

Depuis que la Russie s'est séparée de l'Europe par ses tarifs douaniers et qu'elle s'est imposé des sacrifices énormes pour développer son industrie nationale, l'Asie devient pour elle d'une importance capitale, puisque c'est l'unique débouché où elle soit à l'abri de la concurrence directe des autres pays. La création d'une foire périodique au mois de mai à Bakou, comme celle de Nijni-Novgorod, où les marchands de l'Asie centrale et du nord de la Perse, amenés par le chemin de fer transcaspien et les vapeurs de la

Caspienne, viendront échanger leurs marchandises contre les produits de l'Occident, couronnera dignement l'œuvre civilisatrice de la Russie dans ces contrées. Mais, pour que ce projet se réalise, les tribus nomades de l'Asie centrale, jusqu'au Paropamise et jusqu'à l'Hindoukouch, devront reconnaître la suzeraineté de la Russie et non celle de l'Afghanistan, puisque l'expérience a démontré que ce dernier pays n'est pas en état de maintenir l'ordre et la sécurité sur ses frontières.

Quant aux États de l'Émir, leurs frontières une fois fixées d'un commun accord, ils formeront une zone neutre appelée, espérons-le, à séparer longtemps encore les deux grandes puissances, si près d'en venir aux mains il y a quelques semaines à peine. Cette issue était-elle prévue ; autrement dit, s'attendait-on à un conflit? Qui sait? Parmi ceux qui suivent avec soin la politique coloniale du grand chancelier et qui savent apprécier le danger pour la jeune Allemagne d'une alliance franco-russe, il en est qui prétendent, à tort ou à raison, que la politique allemande se serait mieux accommodée du conflit armé. Espérons, en attendant, que les négociations entamées aboutiront à une entente cordiale, à une influence simultanée de la Russie et de l'Angleterre sur la politique de l'Émir, et non pas à une influence prépondérante de l'une des deux nations, ce qui certainement donnerait lieu à des conflits sans fin. Que Caboul devienne, comme Téhéran, un terrain neutre, telle paraît être pour le moment la solution la plus désirable.



Carcan de Bachi-Serdar avec sa chaîne.



CHAPITRE XIII

D'ASKHABAD A BOUDJNOURD.

Je suis obligé de renoncer au désir de voir Hérat. — Chébane. — Un descendant de Mazeppa. — Le sanglier du Kopet-Dagh. — Chasse à courre et hallali dans les rochers. — Gheirmab. — Au pays des Kourdes. — Les femmes de Rabad — Chilva-Tchechmé. — Comment on change de linge en Perse. — Alamane! — Chasse à l'argali — Boudjnourd. — Le hammam. — Iaghia-Beg. — Nouvelle déception — Mohammed-Kouli-Khan. — Un hadji dans la boue. — Progéniture d'un Ilkhani kourde parlant le français. — La visite du Chah équivaut à une année de disette. — Refus de cadeaux. — La nagaika, le meilleur argument en Perse.

Comme je voyais, pendant mon séjour a Askhabad, se préparer sous mes yeux les événements qui eurent des conséquences si graves, j'avais le plus vif désir de visiter Merv et Hérat; j'en risquai un jour une allusion au général Komaroff, mais je fus poliment éconduit, et je finis par comprendre qu'on préférait me voir tourner les talons avant l'arrivée de la fameuse députation. J'ai appris, par mes pérégrinations dans l'Asie centrale, à ne pas m'éterniser dans un endroit, et à le quitter avant qu'on m'engage à partir; j'étais évidemment arrivé à cet instant psychologique, et, quoique à regret, je quittai Askhabad au moment le plus intéressant, mais muni d'excellentes lettres du général Komaroff pour l'agent russe à Boudjnourd et pour les autorités persanes.

Avant mon départ, je pris congé de mes fidèles serviteurs et braves compagnons. Toursoum-Bay, mon fidèle Kirghiz, dont depuis Boukhara, à travers tous les dangers, toutes les vicissitudes de notre longue et pénible route, la loyale fidélité ne s'était pas démentie une minute, était devenu pour moi un ami dont je me séparai le cœur gros; rien ne rapproche comme les périls partagés; aussi la distance entre le maître et le serviteur avait disparu. Mais je ne pouvais l'emmener plus loin; ainsi que mon Ata-Turcoman Koch-Nazar, il retournait dans sa patrie, et je crois bien qu'en serrant pour

la dernière fois la main de ces braves gens, je sentis quelque chose qui me picotait les yeux.

Par une journée froide et pluvieuse de janvier, ma petite caravane, remontée de deux bons chevaux tékés acquis à Askhabad, se mit donc en marche pour Ghéok-Tépé. J'avais en outre, à la fois comme nouvelle recrue et comme homme de confiance, un Tcherkesse qui, de lui-même, s'était offert à m'accompagner; c'était le fils d'un colonel tcherkesse ayant fait, comme



Chébane.

volontaire, la campagne contre les Turcomans, sous les ordres du général Skobéleff, dans l'escorte duquel il s'était distingué.

Chébane est musulman; tous ses frères sont officiers au service russe; lui est trop mauvais gars pour passer jamais officier; du reste, il a quelques peccadilles qu'ailleurs on appellerait meurtres, etc., sinon sur la conscience, au moins sur ses états de service. Il est brave comme son sabre, ne craint rien et ne demande que plaies et bosses, aventures et batailles. C'est un magnifique garçon qui fait plaisir à voir dans son costume circassien, avec ses armes toujours fourbies et étincelantes. Le général a eu quelque peine à me le céder.

Vous dire exactement la position qu'occupe Chébane est assez difficile; je ne lui donne pas de gages, et il se fait servir tout comme moi par

mes domestiques; quant à l'interprète, quoiqu'il soit Européen et chrétien, il le traite comme un chien. Si je suis seul, Chébane mange avec moi; s'il n'y a personne pour me servir, il cirera mes bottes au besoin sans que je le lui demande; mais s'il y a quelque serviteur, il ne remuera ni bras ni jambes. Si j'ai des visites, il se tient dans la chambre, debout, il est vrai, mais prêt à se mêler à la conversation. Je le tutoie, et il m'appelle « palkovnik » (colonel); jamais je ne l'amènerai à dire : « barine » (maître). Quand il a besoin d'argent, il en demande; l'autre jour, je lui donnais cinq tomans; il m'en rendit trois en disant : « Que vous m'en donniez deux ou cinq, demain il n'en restera absolument rien. » Mais pour un mauvais regard, un mot malsonnant à mon égard, il aura, avant même que je m'en aperçoive, jeté un homme à terre. Voilà, peint à grands traits, mon nouveau compagnon.

C'est Chébane qui a engagé mes gens. J'ai d'abord un jeune Turcoman, Allah-Verdi, fils d'un célèbre serdar de l'Akhal, qui est curieux de voir cette Perse dont son père lui a tant parlé; il est très-bon cavalier, et n'a pas d'autre service que celui de monter mes étalons à tour de rôle; je ne lui paye pas de gages. Akhmet, un Circassien du Daghestan, a quitté sa patrie pour quelques méchantes affaires; c'était un voleur de chevaux émérite : « Avec lui, dit Chébane, il n'est pas besoin de s'inquiéter de nos bêtes; il ne dort que d'un œil. » Enfin, l'interprète, mon domestique, un cuisinier persan et un palefrenier, complètent mon personnel.

J'ai sept chevaux à moi, dont trois sont conduits à la main; Chébane, Akhmet et mon domestique montent des chevaux que je leur ai cédés. Les bagages sont chargés sur des mulets, conduits par un *tcharvodar* (muletier) et son aide, engagés pour la route d'Askhabad à Boudjnourd. Ma caravane est dirigée par un serdar téké, sous-officier de l'escadron indigène, et un djiguite turcoman. J'ai réduit mon escorte au strict nécessaire, et néanmoins nous comptons dix hommes avec douze chevaux, six mulets et deux muletiers.

Inutile de vous dire tous les ennuis que nous ont causés d'abord le départ, puis les premières étapes, avec un train semblable et des gens tout neufs; mais ma nagaïka et mes jurons ont fini par avoir raison de ce premier désordre. Au bout de quelques jours, Chébane lui-même, qui, au début, ne faisait pas bonne mine au jeu, s'est résigné à prendre sur lui une bonne partie de la besogne, et j'ai pu le laisser faire. Le fléau de ces voyages, avec la vermine contre laquelle toute défense est vaine, c'est l'interprète. Le mien, engagé à raison de cinq roubles par jour, était à Askhabad, ivre du matin au soir et du soir au matin; il avait été réduit à cinquante roubles

par mois, et j'ai dû traîner ce vieux ramolli à ma remorque jusqu'à Téhéran, où j'ai béni mon étoile quand j'ai pu le renvoyer.

Nous avons quitté Askhabad par une journée froide et pluvieuse, pour arriver, au milieu de la nuit, transis et mouillés à Ghéok-Tépé ; heureusement, tout était préparé par les soins du capitaine Stetzenko. A Askhabad, j'avais pris la résolution de ne pas quitter le pays sans avoir fait plus ample connaissance avec cet homme dont le nom est dans la bouche de tout le monde, comme celui d'un des personnages les plus singuliers de ce singulier pays. Une invitation qui m'était parvenue m'avait décidé à rebrousser chemin afin de faire sa connaissance.

Le capitaine a vingt-six ans; il est originaire de la Petite Russie, dont il parle la langue de préférence; il se glorifie de sa descendance en ligne directe du fameux hetman Mazeppa ; c'est un beau garçon, blond, d'une taille au-dessus de la moyenne, aux yeux gris vert, à la tournure élégante, aux mouvements souples et dénotant une vigueur hors ligne, portant le brillant costume des Cosaques du Kouban. Stetzenko est un type accompli de ce Cosaque Zaporogue dont la bravoure et la témérité sont devenues proverbiales : à vingt-six ans, il a sept blessures, tous les ordres militaires russes, avec les glaives, et une croix de Saint-Georges hors ligne. On ferait tout un livre du récit de ses prouesses : mais c'est une mauvaise tête; étant lieutenant, il a tué devant le front de son régiment le colonel, prince O..., qui l'avait appelé « dourak » (imbécile); six semaines avant mon arrivée, en plein club, pendant une soirée, il a tiré deux coups de revolver sur son chef actuel et passé la lame de son *kindjal* (poignard) à travers le corps d'un de ses amis : l'homme valait donc bien la peine que je fisse cinquante kilomètres à cheval pour l'aller voir, et j'ai passé avec lui quelques journées dont le souvenir me restera longtemps.

Stetzenko, qui n'est pas bon à tenir dans une grande garnison, a été envoyé avec sa sotnia (escadron de Cosaques) dans les montagnes sur la frontière de la Perse ; il est du vieux sang cosaque, par conséquent chasseur, et c'est sous cette face que je vais le faire connaître.

A la pointe du jour, nous étions en selle. Stetzenko était descendu des montagnes avec une partie de sa meute, ses chevaux de la Kabarda et sept de ses meilleurs chasseurs. Le beau coup d'œil que ce départ ! Les Cosaques sont juchés sur leur selle élevée, le fusil Berdan en bandoulière, le long poignard à la ceinture; leurs montures sont d'excellents chevaux du Caucase à tous crins; ils sont entourés de formidables chiens croisés de bouledogue anglais et de chien de berger du Caucase ou de Turcomanie; tous portent des cicatrices : sur les soixante bêtes de la meute, une bonne partie

est toujours en traitement. Nous allons affronter ce terrible sanglier du Kopet-Dagh, le plus dangereux dont j'aie entendu parler, et à côté duquel son congénère d'Europe est bien innocent. Aussi Stetzenko est *le seul* chasseur en Transcaspie qui se risque à ce sport-là.

Nous pointons droit vers la chaîne de montagnes ; les chiens ont pris les devants et grimpent aux parois des rochers qui descendent dans la plaine ; parfois on voit l'un d'eux se profiler sur la hauteur. Une partie de nos Cosaques nous suit dans la plaine, les autres s'engagent dans le dédale des montagnes que nous longeons. Partout nous relevons des traces fraîches de sangliers, de chevreuils et d'antilopes, qui la nuit gagnent le bas pays. Jusque vers le milieu de la journée nous marchons sans résultat : quelques invalides de la meute, encore affaiblis des suites des coups de boutoir qu'ils ont reçus, sont venus nous rejoindre et ne quêtent plus. Nous nous décidons à faire un arrêt; on apporte les provisions, et nous voilà installés sur une petite colline, l'immense désert sans issue devant nous, à dos les hauts sommets. « C'est ici, me dit le capitaine, que j'ai fait une triste halte, il y a un an à peine.

« Nous étions partis sept, un ami, moi et cinq Cosaques; les chevaux avaient de la peine à avancer, tant il y avait de neige, quand nous entendons les chiens donner tout près : nous quittons les chevaux pour monter à pied, et nous trouvons la meute aux prises avec un seul sanglier qui tenait tête; avant d'avoir eu le temps de nous mettre en état de défense, nous voyons le sanglier se débarrasser de la meute et fondre sur nous; un Cosaque, le plus avancé, fait feu ; il est renversé au même instant; un autre coup de feu part, qui cette fois blesse le solitaire; mais en un clin d'œil la bête est sur nous ; je vois tomber avec une rapidité effrayante tous mes compagnons autour de moi sans que j'eusse pu lâcher un coup de feu, quand enfin mon Berdan, presque à bout portant, l'achève d'une balle derrière l'oreille : je restais seul debout, trois de mes compagnons gisaient morts sur la place; les trois autres étaient blessés, dont deux grièvement. De ce combat, nous sommes sortis deux seulement vivants : Bieli, mon meilleur chasseur, et moi. »

On m'avait donc dit vrai lorsqu'on m'avait parlé à Askhabad de ce sanglier des montagnes, dont les soies, blanches à leur extrémité, lui donnent une couleur grisâtre qui le fait confondre avec les rochers dans lesquels il gîte. Il n'est pas très-grand de taille, mais il attaque l'homme, même sans être blessé.

« Vous saviez cela, me dit Stetzenko, et vous êtes venu quand même ? Cela me fait vraiment plaisir, car depuis cette aventure je chassais toujours seul. »

Quant à moi, je réfléchissais, en mâchonnant mon cigare, si, raisonnablement, je n'aurais pas mieux fait de continuer ma route vers Boudjnourd, en laissant le capitaine à ces émotions cynégétiques par trop fortes ; je regrettais même que dans ce pays on ne pût employer un moyen mis en pratique dans ma patrie par un de mes amis, qui trouvait prudent de se hisser sur le haut d'un tas de bois quand, dans une battue, on signalait des sangliers. Le cours de cette sage méditation fut brusquement interrompu par un cri poussé sur la hauteur, et qui instantanément nous mit tous sur pied ; c'était précisément Bieli qui nous avisait que les chiens étaient aux prises

Tout chasseur comprendra que je ne fus pas le dernier à cheval. Comment nous avons escaladé ces parois de rochers, je n'en sais rien : parfois en selle, parfois attelés à la queue du cheval, gagnant à la descente ce que nous perdions à la montée ; hors d'haleine, la fièvre dans le sang, nous arrivons, guidés par la musique des chiens, pour jouir d'un spectacle magnifique, sur le versant opposé de l'étroite vallée que nous avions devant nous. Onze sangliers massés ensemble détalaient devant la meute et cherchaient à gagner les hauteurs ; quand les chiens les serraient de trop près, parfois une des grosses bêtes se détachait et, se retournant contre ses agresseurs, les dispersait de tous côtés. Comme les montagnes sont ici entièrement nues, nous étions à même de suivre toutes les péripéties de cette intéressante poursuite, dont nous étions contraints de rester les spectateurs inactifs, car l'opération de descendre dans la vallée pour remonter l'autre versant nous aurait pris trop de temps.

Ce que le capitaine, habitué à cette chasse, avait prévu arriva : deux des sangliers se détachèrent du groupe et furent entourés par les chiens ; au lieu de suivre le gros, ils cherchèrent leur salut dans la fuite, les chiens en queue, et bientôt ils furent hors de vue ; le moment d'agir était arrivé pour nous : il fallait couper la retraite aux fuyards avant qu'ils pussent gagner la plaine. Un terrible *steeple-chase* recommence : le cheval, comme s'il comprenait ce dont il est question, cherche lui-même son chemin ; presque assis sur l'arrière-main, il bondit d'un rocher à l'autre ; le laisser faire et surtout rendre la main est la seule chance de salut pour le cavalier. Cette course folle dans les rochers était mon début dans ce genre de cavalcade, et, je le confesse, je ne tenais pas la tête ; Stetzenko me précédait de beaucoup. Je venais de gravir une pente de rochers roide comme le toit d'une maison, accroché à la queue de mon cheval, quand je vis dans un ravin, à mes pieds, une masse noire se débattant au milieu d'un tas de chiens attachés à elle comme des sangsues ; Stetzenko, qui avait abandonné son cheval, bondissait en sauts successifs vers l'endroit de la lutte ; à dix

pas, je le vis s'arrêter, épauler et faire feu. Quand j'arrivai à mon tour, ce fut pour constater que la grosse bête était morte : c'était une forte laie, dont nous eûmes toute la peine imaginable à éloigner les chiens qui attendaient la curée avec impatience. Si je n'avais pas tiré, j'avais au moins partagé toutes les émotions de la chasse.

On nous amena des chevaux frais, et nous reprîmes notre marche vers Kalité, une forteresse turcomane où nous devions passer la nuit. En très-peu de temps, les meilleurs morceaux de notre gibier avaient été enlevés, et le reste fut abandonné aux chiens. Ce jour-là, nous n'eûmes pas d'autre succès ; je tirai, en passant, quelques perdrix rouges qui se trouvaient en quantités énormes dans les rochers sur les limites de la plaine.

Le cantinier arménien du poste de Kalité nous prépara un excellent repas arrosé de vin rouge de Kakhétie, et ce ne fut que tard, dans la soirée, que nous nous étendîmes sur les banquettes en bois de la cantine, recouvertes de nos *bourkas* [1]. J'entendis là pour la première fois les chansons zaporogues des Cosaques Petits Russiens, mélodies si admirables qu'elles auraient pu me tenir éveillé toute la nuit. — Quelques heures de sommeil, une bonne tasse de thé chaud, et, avant le jour, de nouveau en selle.

Cette fois, nous allons aborder les grands pics couverts de neige que nous avions eus en face de nous dans la vallée. Nous mettons quatre bonnes heures pour atteindre les crêtes, et par quels chemins, bon Dieu! Je vous certifie que nos mulets des Alpes y passeraient à peine ; j'ai chassé le chamois, et je ne connais pas le vertige, — mais ce jour-là, j'ai souvent détourné mes regards des précipices que nous longions; le moindre faux pas du cheval, et l'homme roule dans l'abîme. Aucune de nos montures ne s'est abattue ; roulant avec les pierres détachées, elles savent rester toujours sur leurs quatre membres.

Quel coup d'œil quand on a atteint le sommet! A nos pieds, l'Akhal, une large bande cultivée, avec ses forteresses et ses aouls ; au delà, le désert sans fin, et autour de nous, le dédale de cimes, de ravins et de gorges de l'immense chaîne de montagnes dont nous avons escaladé les premiers promontoires. Pendant que nous sommes ici, contemplant ces contrastes, les Cosaques et les chiens descendent l'autre versant et se dispersent dans les gorges. A nos pieds, bientôt un des chiens donne de la voix ; ses hurlements sont suivis de ceux de toute la meute, et les échos se les renvoient en un concert formidable. Par où débouchera la chasse? Nous ne voyons rien encore, mais la musique que nous entendons nous dit assez qu'un sanglier est lancé ;

[1] Le burnous en feutre du Caucase.

— il apparaît au fond de la vallée, tenant les chiens à distance et poussant ce grognement sinistre qui précède l'attaque. La course vertigineuse de la veille recommence, même plus dangereuse, cette fois le terrain étant plus difficile. Je ne puis m'empêcher de jeter un regard en arrière sur le magnifique spectacle de la descente en pleine carrière de ces chevaux, sautant de rocher en rocher.

Je monte le meilleur cheval de Stetzenko, qui a juré que je tirerai aujourd'hui. Tandis que le capitaine descend en ligne droite, je prends le biais. Peu à peu la chasse, qui s'est d'abord trouvée sur le versant opposé, entre les rochers, s'abaisse vers nous; je suis près de l'entrée d'une gorge dans laquelle j'entends les cris de douleur des chiens blessés; encore quelques pas, et je vois devant moi un double combat : deux sangliers sont aux prises avec les chiens. Stetzenko débouche de l'autre côté, sur la hauteur, plus rapproché que moi. Sera-ce encore lui, comme hier, qui aura les honneurs de la chasse? Le plus grand nombre des chiens est occupé avec la bête qui se débat du côté du capitaine, et j'entends son coup de feu. Mais au même moment, le second sanglier fait un effort désespéré, envoie rouler sur le sol d'un coup de boutoir un de ses assaillants, secoue les autres, et, après un moment d'hésitation, se précipite comme un ouragan de mon côté. Je suis heureusement placé sur une petite éminence; j'épaule mon arme. C'est bien à moi qu'en veut le sanglier, car il m'arrive dessus en droite ligne; un rocher fait dévier légèrement sa course, pendant une demi-seconde il me montre l'épaule; je tire un peu en avant; la détonation sèche de mon « express » résonne comme un coup de canon dans les rochers, et l'énorme bête s'abat, roule, roule, et se relève les yeux injectés de sang; les braves chiens sont sur elle, et de mon second canon, presque à bout portant, je puis lui placer une balle entre les deux yeux. Si mon premier ours tiré dans les Karpathes m'a fait plaisir, ce sanglier, infiniment plus dangereux, ne m'a pas donné moins d'émotion, et les félicitations du capitaine m'ont causé une vraie satisfaction.

A minuit, nous entrons à Ghermab après avoir fait une partie du chemin au clair de lune; nous avons été en selle environ quinze heures; — il n'y a qu'un cheval turcoman ou kabardien capable de cela. Quant aux cavaliers qui formaient une longue file serpentant à travers les gorges et les défilés, je vous certifie qu'un bon nombre dormaient pendant la dernière partie de la marche; je crois bien que j'étais de ceux-là.

Ghermab, la station de la sotnia de Stetzenko, est une ancienne forteresse kourde, bâtie sur un plateau étroit et entouré de tous côtés d'immenses parois de rochers : cet entonnoir est un petit paradis; des jardins

magnifiques entourent de tous côtés les habitations blanches que les Cosaques se sont bâties. C'est la villégiature d'été des autorités d'Askhabad, qui est reliée à ce poste par une bonne route carrossable, commencement d'une voie stratégique construite dans les rochers. A l'abri de tous les vents, la vigne, l'amandier, le pêcher y prospèrent; quoique les cimes environnantes soient couvertes de neige, la température y est délicieuse; au mois de janvier, nous nous installons en plein air pour prendre nos repas.

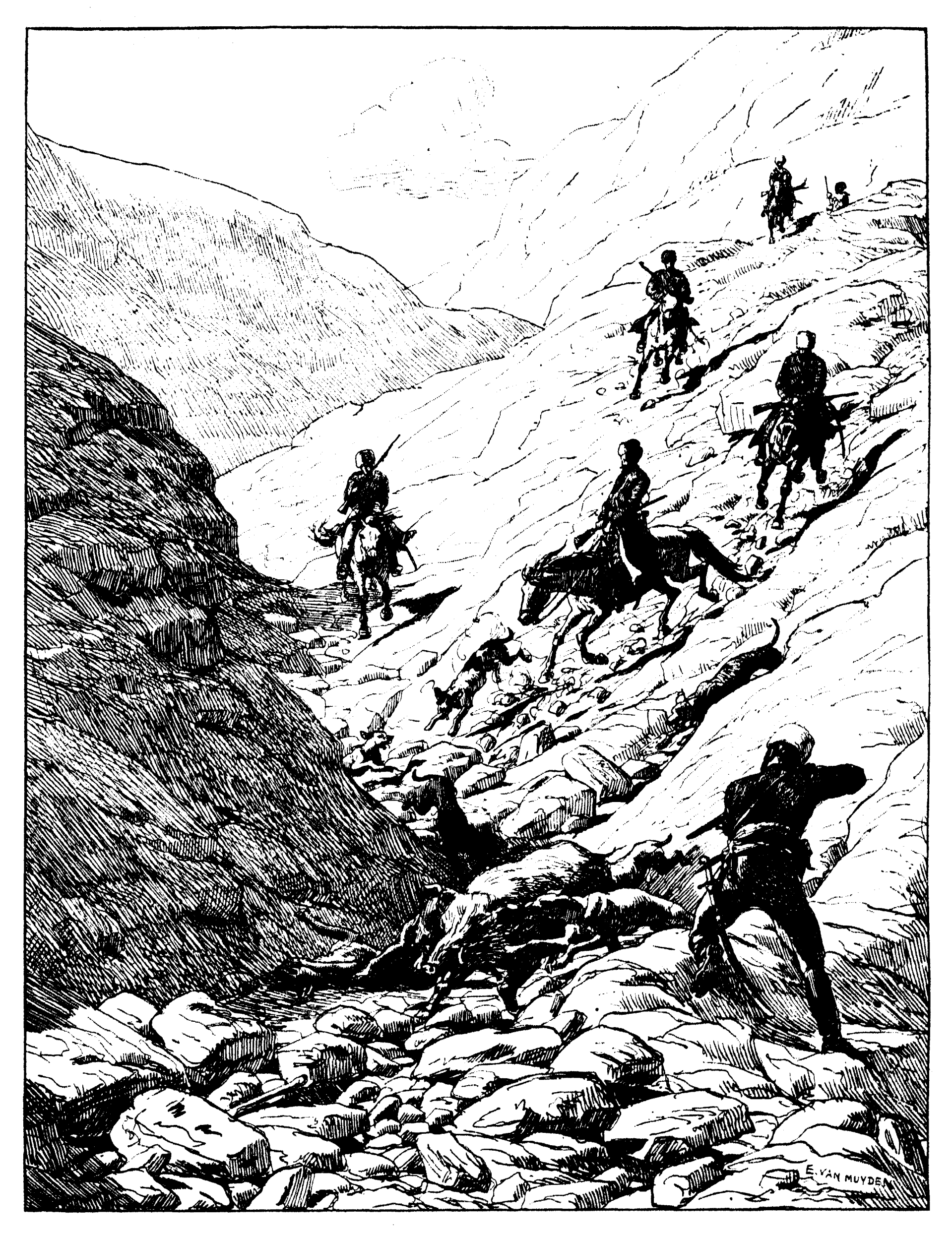
Si je ne craignais pas de fatiguer mes lecteurs, je continuerais les récits des chasses que j'ai faites pendant mon séjour à Ghermab, où j'ai tué le giran, le chevreuil et le mouflon. Les soirées se passaient à écouter le chœur des chanteurs cosaques, dont je ne pouvais me lasser : environ vingt des meilleurs chanteurs, dirigés par un maréchal des logis, battant la mesure avec son yatagan, nous firent entendre ces mélodies si douces quand il s'agit d'amour, si sauvages quand elles évoquent les souvenirs des grandes actions des guerriers zaporogues. Ces chants, exécutés à quatre voix, avec un chanteur qui se sert de sa voix de tête, sont vraiment uniques; leur répertoire est d'ailleurs varié à l'infini, et il s'y intercale des intermèdes de danse. La musique est des plus simples : un accordéon et une cornemuse; les Cosaques, formant un cercle autour du danseur, battent la mesure avec les mains.

Chébane exécuta la danse nationale des guerriers de son pays, consistant en sauts et pirouettes se succédant avec une rapidité effrayante, chaque main tenant un kindjal (poignard) dont les pointes sont appuyées tour à tour sur le cou, la poitrine et l'orbite des yeux; une légère pression sur les coudes écartés du corps, provenant de l'attouchement d'un spectateur, et l'œil est perdu. Cette danse fait frémir quand on la voit pour la première fois, et notez que mon Chébane était ivre en l'exécutant, car si les Cosaques chassent et chantent bien, ils boivent encore bien mieux, surtout l'eau-de-vie. Le côté gracieux de ces soirées était pour nous la danse nationale de la Grousie, exécutée par une jolie fille de ce pays, qui suit Stetzenko comme un caniche, en recevant, je crois, plus de coups que de bonnes paroles.

Stetzenko est adoré de ses Cosaques; on connaît en haut lieu ce culte, et je crois que c'est à cela qu'il doit l'impunité d'une quantité de méfaits qu'on pourrait mettre à sa charge. Skobéleff a compris tout le parti qu'il y avait à tirer d'une telle individualité. Il lui a donné le commandement des «akhotniks» (volontaires), avec lesquels il a fait des prouesses dont on parle encore dans toutes les veillées cosaques. Aussi faut-il entendre Stetzenko parler du général, pour lequel il avait une véritable adoration.

A mon départ, le capitaine me reconduisit jusqu'à une bonne distance

et me donna, pour faciliter ma marche, un sous-officier et trois de ses



Chasse au sanglier.

Cosaques, qui avaient pour mission de m'aider à passer le premier grand défilé.

AU PAYS DES KOURDES.

Aux mornes déserts du Turkestan succèdent, sans transition, les grandes chaînes de montagnes du Kopet-Dagh et de l'Ala-Dagh, formant ce vaste dédale de pics arides qui nous sépare des plaines du Khorassan, et qui renferment des vallées fertiles dont les eaux se déversent dans la mer Caspienne par l'Atrek. Ces vallées, presque inaccessibles, généralement fermées par des gorges étroites, bordées de rochers sourcilleux, ont permis aux habitants de résister avec succès à leurs ennemis acharnés, les Tékés. Ces montagnes pelées sont relativement riches en gibier; on y trouve l'argali, la chèvre sauvage et d'innombrables perdrix rouges; comme végétation, par-ci par-là, des genévriers rabougris et, sur les hauts plateaux, quelques pâturages où les bergers kourdes font paître leurs troupeaux. Le pays est absolument dépourvu de forêts.

A partir de Ghermab, ma petite caravane grimpe lentement les hauteurs du passage de Kœtal, élevé de sept mille pieds environ; le sentier est étroit, longeant parfois le lit d'un torrent desséché; tantôt il nous conduit au bord de profonds précipices, tantôt il nous enfonce dans d'étroites gorges qui nous obligent de décharger les mulets et de porter à bras les ballots formant mon bagage. Ajoutez-y une neige épaisse et vierge de tout vestige de passage. Nos chevaux ont été pourvus à Ghermab du ferrage local, plat, mince comme un carton, mais recouvrant le sabot, avec une ouverture ronde de la grandeur d'une pièce de deux francs. Je constate avec étonnement que mes grands chevaux turcomans franchissent les défilés les plus malaisés d'un pas allègre et sûr. Comme en plaine, nous rendons la main à nos montures qui sautent avec sûreté de bloc en bloc sans faire de faux pas, choisissant elles-mêmes leur chemin.

Le serdar turcoman tient la tête de ma colonne, tandis que je forme l'arrière-garde, surveillant les mulets qui à tout moment s'abattent, nous imposant ainsi des arrêts multiples pour détacher les bagages et remettre les bêtes sur pied. Grâce à l'aide des Cosaques du Kouban qui m'accompagnent, et que le Caucase a familiarisés avec ce genre d'expéditions, nous avançons avec une certaine vitesse; six heures d'ascension pénible nous amènent au sommet du col; devant nous, une descente à pic, enveloppée d'un silence profond touchant à l'horreur, mais plein de sauvage poésie.

Sur ces hauteurs se dressent de modestes pyramides branlantes, formées

de pierres amoncelées. Ces monuments, que le temps ne cimentera jamais, parlent au cœur de notre serdar; il a lui-même, jadis, pris part aux combats qu'ils rappellent, et son vieil orgueil turcoman se réveille à leur aspect. Sombre et muet d'habitude, il se redresse et retrouve la parole dans ces défilés, témoins de ses prouesses passées : « Ici, dit-il, bien du sang a coulé, et les Kourdes ont voulu honorer les morts. »

Le passant, quel qu'il soit, doit, c'est l'usage, ajouter une pierre à la masse brute de l'édifice commémoratif, non sans se reporter aux jours sombres qui pourraient instantanément se renouveler, pour nous-mêmes aussi bien que pour de futurs voyageurs, si le bras protecteur de la Russie ne s'était étendu sur ces contrées.

A nos pieds, s'étend un vaste plateau couvert de neige; au centre, est Rabad, le premier bourg kourde. Pour y arriver, nous foulons un tapis de neige d'un pied d'épaisseur; les communications sont complétement interrompues dans cette saison, le chemin n'est pas marqué, et nous avançons avec peine. Notre caravane, figurant un long serpent noir sur un fond d'une blancheur immaculée, est promptement signalée : nous voyons bientôt les toits plats des maisons se couvrir d'habitants en partie armés de leurs longs fusils à mèche. On ferme la seule porte donnant accès à la forteresse, et ce n'est qu'après avoir envoyé un de nos Cosaques parlementer avec le chef du village que nous avons accès dans ses murailles.

Rabad a environ cinq cents habitants kourdes cultivant quelques champs autour de leur citadelle, dont l'aspect est fort misérable; contre les murs extérieurs, qui sont en quartiers de roche et en terre glaise, s'appuient de pauvres masures en pisé, n'ayant qu'une porte basse et pas de fenêtres; dans les cours qui précèdent les habitations, un bétail chétif, quelques moutons; ni chevaux, ni mulets, dont j'aurais besoin pour remplacer les miens, à bout de forces; au centre du village, une petite place, seul endroit où l'on puisse mettre pied à terre, car dans les ruelles qui y aboutissent on a de la boue jusqu'à mi-jambes.

Je fais apporter des sacs de paille hachée que l'on verse dans cette fange, et sur lesquels je fais établir mes tapis pour m'étendre au soleil, qui me réchauffe quelque peu. Pendant que mes Cosaques fourragent dans les maisons de meilleur aspect afin d'y trouver de quoi nourrir nos bêtes et refaire nos estomacs à jeun depuis le matin, j'ai le loisir de contempler ce qui m'entoure. Les toits des habitations environnant la place publique se sont garnis de femmes qui paraissent aussi curieuses ici qu'ailleurs et ne sont guère voilées; leur vêtement se compose de larges pantalons flottants de cotonnade foncée, et d'une longue chemise par-dessus. Elles diffèrent sensible-

ment des femmes tékées; moins élégantes et moins sveltes que celles-ci, dont les petites têtes sont caractéristiques, les Kourdes ont le teint foncé, un tour de visage voisin du type sémitique; les yeux sont bien fendus, grands et expressifs, le nez parfois arqué et les yeux rapprochés. J'ai cru remarquer chez ces femmes deux races bien distinctes, celle de la Tzigane et celle de la Juive. Si les femmes se tiennent à distance, la jeunesse des deux sexes est plus hardie : les doigts dans le nez, tout comme chez nous, les enfants aux grands yeux, beaux sous leurs haillons malpropres, viennent examiner l'intrus.

Les hommes, qui ont abandonné leurs armes, suivent mes gens d'un œil peu rassuré par le spectacle inaccoutumé de ces gaillards accourant de tous côtés, les uns portant du fourrage, d'autres des poulets auxquels ils ont tordu le cou, et de la galette kourde. Je fais mettre plusieurs bambins sur mes montures, afin de procurer à celles-ci quelque mouvement hygiénique, la fatigue n'excluant pas la possibilité d'une fluxion, et je prends mon frugal repas consistant en une omelette préparée sous ma surveillance, rehaussée de galette de froment et de thé, boisson toujours salutaire, en dépit de la satiété.

Tout le village s'est assemblé; l'ancien, un vieux Kourde à barbe teinte en rouge au henné, me fait demander si je permets à son fils, qui est lettré, de chanter en mon honneur un poëme de bienvenue; cette permission accordée, le jeune artiste, d'une voix criarde, entonne une complainte que j'ai soin d'interrompre, vu sa longueur démesurée. Voulant néanmoins que je conserve une idée de son talent de poëte, l'improvisateur me remet son œuvre, que j'emporte en souvenir de ce premier accueil hospitalier des Kourdes.

Après avoir largement payé cette réception, ce qui ne laisse pas d'étonner nos hôtes, nous nous remettons à cheval pour rejoindre le train que j'ai envoyé en avant sous la direction de mon Tcherkesse Chébane, dont la nagaïka stimule les muletiers; il m'a donné la preuve que je puis lui confier les bagages, ce qui est un grand débarras pour moi.

Deux heures de repos ont remis en état nos chevaux, qui brassent avec courage la neige profonde du plateau que nous traversons pour nous engager dans une large vallée, bordée de chaque côté de hautes montagnes. Une chevauchée de cinq heures, durant laquelle nous prenons le galop quand la route nous le permet, nous ramène dans les montagnes; nous croisons des pistes de loups, et, au détour d'un défilé, j'aperçois sur la hauteur un troupeau de chèvres sauvages, trop loin malheureusement pour risquer un coup de fusil. La perdrix rouge abonde, en revanche, et j'en fais

bonne provision pour notre repas du soir. Dans les rochers qui surplombent notre route, des léopards doivent avoir leurs repaires, car j'en vois des traces partout. Une descente rapide nous mène, par un ravin profond où coule un ruisseau alimenté par les neiges fondantes, en vue de la forteresse kourde de Chilva-Tchechmé ou Halva-Tchichmé (source d'eau douce), que nous atteignons par un beau clair de lune.

Annoncés par la caravane qui nous a précédés, nous trouvons bon accueil. Chébane a fait évacuer la maison la plus vaste; les mulets et les



Rapt d'esclaves.

chevaux occupent la cour; on est déjà occupé à dresser mon lit de camp dans une chambre qui prend tout de suite un air confortable; à ma grande joie, il y a là un feu dont la fumée ne s'échappe pas, comme au Turkestan, par le toit, mais bel et bien par une cheminée : c'est la civilisation persane qui commence, et que je vais retrouver plus accentuée à chaque pas qui me rapproche de la capitale.

La boue ne me permettant pas de tenter une promenade dans les ruelles de la forteresse, je m'établis sur le toit, d'où je jouis d'un coup d'œil fort pittoresque. La forteresse est perchée comme un nid d'aigle sur les rochers : on la dirait imprenable, et pourtant le chef kourde du village, qui m'a accompagné, me raconte qu'il y a douze ans, les Tékés, arrivant de nuit sans que l'alarme eût été donnée, escaladèrent les murs au moyen d'échelles,

envahirent la place et massacrèrent les hommes qui faisaient mine de se défendre. Sur quatre cent quatre-vingts habitants, quarante à peine échappèrent la vie sauve : le reste fut tué ou conduit en esclavage.

« Je suis un des survivants, me dit-il; mon père, mes frères, toute ma famille a disparu ce jour-là. Quand les troupes russes occupèrent Khiva, nous espérions qu'ils nous seraient rendus, mais personne n'est revenu; vivent-ils encore ou ont-ils péri dans les fers, nous l'ignorons; mais ce que nous savons de source certaine, c'est que beaucoup des nôtres gémissent encore sous le joug barbare des Uzbegs et des Turcomans; quoique le gouvernement les ait proclamés libres, on les tient néanmoins sous bonne garde, et ils n'osent réclamer leur liberté, sachant à quelles tristes vengeances ils s'exposent si leur fuite est signalée. Quant aux femmes, même le bras des autorités russes n'arrive pas à les libérer, le sérail ou *enderoun* étant inaccessible aux investigations des libérateurs. »

Chilva-Tchechmé, comme tout le territoire de Rabad, fait partie du rayon gouverné par l'Ilkhani de Koutchan, un des Khans héréditaires kourdes; il prélève, par l'intermédiaire de parents auxquels il donne à bail les districts de son gouvernement, les impôts, qui s'élèvent à huit krans (environ six francs) par maison. Ces populations kourdes forment un cordon militaire entre le Khorassan persan et le territoire des Turcomans. Chassées de leur patrie, le Kourdistan, à cause de leurs continuelles dissensions religieuses et civiles, les Chahs de Perse, suivant les uns Ismaïl, suivant les autres Chah-Abbas, les ont transportées de la frontière de la Turquie, d'abord dans le Mazenderan, puis sur la lisière de la Turcomanie, où elles ont constitué une barrière armée, sans cesse en mouvement, qui garantit les paisibles populations persanes du Khorassan.

Ces émigrés prétendent compter douze générations d'ancêtres ayant occupé ces défilés et ces pâturages avant eux. Partout ils ont établi des forteresses : leur vie se passait à cultiver quelques misérables champs, à entretenir leurs citadelles et à lutter avec les Turcomans. Il leur arrivait parfois de les battre; alors ils traitaient leurs prisonniers comme ils avaient été traités eux-mêmes dans des circonstances analogues : ils les vendaient à Téhéran. On leur donnait de fortes sommes pour les femmes tékées, très-recherchées pour les harems persans; pour un prisonnier mâle, le Chah payait cinq chevaux; pour une tête de Téké, cent krans.

Leur manière de transporter ces têtes d'ennemis est assez curieuse pour mériter qu'on la cite : après avoir coupé la tête aux blessés, ils écorchaient la peau, qui était ensuite remplie de son ou de paille hachée, et ces têtes ainsi empaillées allaient parader sur les portes de la ville de Téhéran. Mon-

serdar turcoman, qui écoutait avec flegme les histoires du Kourde, lui dit fort tranquillement : « Les trois quarts des têtes qui couronnaient jadis les portes de Téhéran étaient de vos têtes de Kourdes que vous faisiez passer pour turcomanes. »

Les populations de ces forteresses accueillent les Russes à bras ouverts, comme des libérateurs, et ne demanderaient pas mieux que d'être comprises dans le rayon encore mal défini des frontières russes.

Leurs Khans, au contraire, n'ont pas à se féliciter du voisinage russe. Depuis que les Tékés sont soumis et que les alamanes ont cessé, le cordon militaire kourde a beaucoup perdu de sa valeur; jadis les Ilkhanis, très-indépendants et forts de leurs services, se moquaient des ordres venus de Téhéran et agissaient à leur guise, ne payant aucun tribut, prétendant que l'entretien de leurs régiments de cavalerie kourde engloutissait leurs revenus; et il fallait bien qu'à Téhéran, en guise de numéraire, on se contentât de ces explications, vu l'importance, pour la sûreté des frontières, de ces sujets rénitents.

Depuis l'occupation russe de l'Akhal, le Chah a ressaisi l'influence qui lui avait échappé, et les Khans, jusque-là très-indépendants, sont descendus au rang de simples gouverneurs de province, surveillés par des agents persans qui les contrôlent. Ils n'ont donc guère à se louer du voisinage du conquérant du Nord; le Khan de Koutchan s'en est consolé en devenant un buveur émérite; il ne rêve que visites au gouverneur russe de Transcaspie, son voisin, sachant qu'à sa table il aura toujours du champagne à discrétion... ou plutôt à indiscrétion; en effet, il mettait si bien à sec les caveaux officiels que, pour couper court à ces frais de réception, un des aides de camp du gouverneur, homme de ressource, a dû imaginer un stratagème ingénieux. Par son conseil, on a mêlé du cognac ordinaire à forte dose au précieux nectar; d'où le double avantage pour le rœderer transcaspien d'être à la fois plus au gré du Khan par son surcroît de saveur, et plus économique pour son hôte.

Le départ du matin ne manque pas de provoquer, chaque jour, une nouvelle distribution de gourmades : le chargement des mulets prend un temps considérable; si je n'y assiste pas en personne, chacun prétend commander, et la besogne ne se fait pas. Aussi je dors tout habillé, de sorte que mon lever est une courte affaire, de même que ma toilette. Les poudres insecticides ne me préservent guère des parasites qui fourmillent; ôter son linge, c'est s'en séparer pour tout jamais, car on n'ose guère le renfermer dans les sacoches, de peur de voir celles-ci en fourmiller à leur tour. S'il ne fait pas trop froid le matin, on secoue en plein air sa chemise de soie rouge,

en la retournant chaque semaine pour avoir l'illusion du linge propre. Avec des cheveux coupés ras, un coup de brosse suffit; restent les mains, qu'on lave avant chaque repas.

Cette toilette sommaire terminée, sanglé dans la pelisse khivaine en peau jaune, la carabine en bandoulière, le revolver et le couteau à la ceinture, on se met en selle; mes compagnons et moi, nous avons l'air de vrais bandits. Parmi ces personnages armés jusqu'aux dents, on ne reconnaîtrait guère un ancien habitué de salons européens.

Ma seule distraction, pendant les longues étapes à cheval, est toujours la chasse; mon cheval yomoude, adroit comme une chèvre, me permet d'escalader les rochers les plus abrupts. Si je ne tire que des perdrix rouges, ce n'est pas faute de voir du gros gibier; mais il est toujours hors de portée, et, ne pouvant m'éloigner trop de la caravane, je ne puis songer à poursuivre des mouflons dans ce dédale de gorges et de pics. Une large vallée nous conduit au ruisseau que les Kourdes appellent « Kourou-Tchaï », et qui, suivant eux, va jeter ses eaux dans l'Atrek. Nous passons sous les murs de deux petites forteresses, « Pyraïs » et « Ali-Mohammed-Kala », où je trouve un chasseur que j'engage à nous suivre.

Des tziganes bivouaquent sous des tentes, hors des murs; leurs types me rappellent les bohémiens de Hongrie; comme en Europe, ils mènent une existence absolument nomade, sont réputés voleurs, disent la bonne aventure, et vivent d'aumônes plus ou moins suspectes.

Au travers d'un massif de montagnes nommé « Tek-Biran », et par le défilé de « Kourd-Eraïs », une étroite gorge, entre deux murs de rochers, nous conduit enfin sur un autre haut plateau, cultivé par les habitants de « Chikh », qui ont construit leur citadelle, vrai nid d'aigle, au débouché d'une vallée. La citadelle est collée au flanc des rochers. Les toits du premier gradin de maisons touchent à la base du second gradin. C'est à ne pas comprendre comment on a pu exécuter ce miracle de construction. Deux tours coniques forment le faîte de la citadelle; celle-ci n'est abordable que d'un seul côté, et le défilé ne laisse passer qu'un cavalier à la fois. A notre approche, comme toujours, les murs crénelés se couronnent de spectateurs inquiets.

J'ai mille peines à calmer mes gens, qui veulent prendre d'assaut une des habitations dont on nous refuse l'accès. Les femmes crient : « *Alamane!* », c'est-à-dire, A l'invasion! et les hommes ne se décident qu'avec peine à reconnaître en nous des Russes pacifiques. Le Khan de Chikh, homme jeune encore, se présente et finit par faire évacuer l'habitation que mon escorte a choisie pour quartiers. On voit les femmes emporter leurs enfants et leur

misérable bagage, tandis que les hommes veulent bien débarrasser la cour de la boue épaisse qui l'encombre. J'apprends que nous sommes sur le territoire du Khan de Boudjnourd, dont le Khan de Chikh est parent éloigné; il prélève les impôts, soit 10 krans (7 1/2 francs) par demeure, et tranche les différends qui se produisent entre ses subordonnés.

Les habitants sont cultivateurs et possèdent quelques moutons et quelques rares pièces de gros bétail. Pour le moment, ils payent leurs impôts à leur chef kourde et ne demanderaient pas mieux, je crois, que de devenir Russes.



Bohémienne.

Le Khan juge sans code, d'après sa conscience et les us et coutumes du pays. Les vols sont rares : quand le cas se présente, il se contente de prendre au malfaiteur tout ce qu'il possède, et d'exiger de sa famille une garantie suffisante qu'il ne dérobera plus à l'avenir. En cas de récidive, il expédie le coupable à son chef à Boudjnourd, avec recommandation de lui raccourcir le bras, de lui couper une oreille ou de l'éborgner. Les traits caractéristiques les plus remarquables de cette race kourde sont une grande honnêteté et beaucoup de franchise, alliées à une serviabilité peu commune.

Dès que les bons rapports se sont établis, c'est à qui nous offrira des provisions : œufs, poules, galettes fraîchement cuites, qui nous sont apportées gratuitement par les femmes. Sous nos yeux, elles apprêtent le

pilaou persan avec du beurre de mouton, auquel on joint de la viande de chèvre sauvage, d'un goût aromatique.

Les étapes des derniers jours ayant fatigué nos chevaux, je me décide à prolonger le repos jusqu'au lendemain. Profitant de cette halte forcée, je pars au point du jour pour la chasse, accompagné du Khan, de deux chasseurs et de mon Tcherkesse Chébane. Nous nous dirigeons vers les montagnes du « Tek-Biran ». Nos montures nous portent jusqu'à un campement de bergers kourdes à la garde desquels nous les laissons. De là, nous gravissons péniblement et, pour ainsi dire, à quatre pattes les parois de rochers que nous avons devant nous ; une heure de cette marche pénible fait couler la sueur sur nos fronts.

A perte de vue, sur les montagnes et par delà, tout est couvert de neige ; dans les endroits où le soleil a fondu la nappe blanche, broutent les argalis. Il ne faut pas beaucoup de temps à nos chasseurs pour signaler un troupeau dont je vérifie la présence à l'aide de ma jumelle. Semblables à nos chamois, les argalis disposent des vedettes qui permettent au troupeau de paître sans crainte de surprise immédiate. Une demi-heure de marche nous suffit pour approcher du gibier. Nous fendons le vent. A quelque cents mètres se dresse un rocher que nous atteignons en rampant, et le spectacle qui s'offre à nous fait en un instant disparaître toute lassitude.

Sur le versant opposé du ravin, figurez-vous une trentaine de moutons sauvages : des béliers reconnaissables à leurs grandes cornes horizontalement tordues en tire-bouchon, le cou recouvert d'une crinière fauve tombant jusque sur la poitrine ; les jeunes bêtes, à cornes droites et courtes, broutant sans défiance. Je m'absorbais dans la contemplation de cet attrayant tableau, lorsque je sens le Khan, qui est derrière moi, me tirer par la manche de ma veste en murmurant : « *Khodch* » (argali), et me montrant à cinquante pas tout au plus, à notre droite, un grand bélier qui se dirigeait inconsciemment de notre côté.

Sans changer de position, je fais feu sur lui ; touchée, la bête marque bien, mais la fumée épaisse m'empêche de me rendre compte de l'effet produit. Lorsqu'elle s'est dissipée, quel n'est pas mon saisissement à la vue du troupeau entier qui se précipite directement sur nous ! Je n'ai que le temps de faire signe à mes compagnons, et déjà le premier mouton apparaît sur la crête, suivi par toute la bande. Il passe à très-petite distance de notre abri, salué par un feu nourri de nos carabines. Mais, comme il advient en pareille circonstance, bien que nous fussions très-rapprochés du gibier, la surprise nous le fit manquer. Le troupeau disparaît, et, si nous constatons des traces de sang sur la neige, pas une pièce n'est restée sur place.

En réfléchissant alors à la singularité de cette fuite, fait que j'ai observé plusieurs fois depuis, je ne me l'explique qu'ainsi : la détonation répercutée par les parois des rochers doit produire un effet acoustique de telle nature, que le gibier, trompé par l'écho, pris d'une panique soudaine, se jette du côté du danger. Descendus dans le ravin, nous eûmes le bonheur d'y trouver mon argali dans les derniers soubresauts de l'agonie. C'était le premier grand bélier que je mettais à terre : ses cornes marquaient quatorze anneaux annuels, et il pesait, dépecé, 23 *batmans* (9 livres russes), soit près de deux quintaux; vous comprenez aisément ma joie et celle de mes compagnons. Ma gourde y passa. Les chasseurs du pays n'emportent que les meilleurs morceaux dans les villages, les cornes et le reste sont abandonnés dans la montagne.

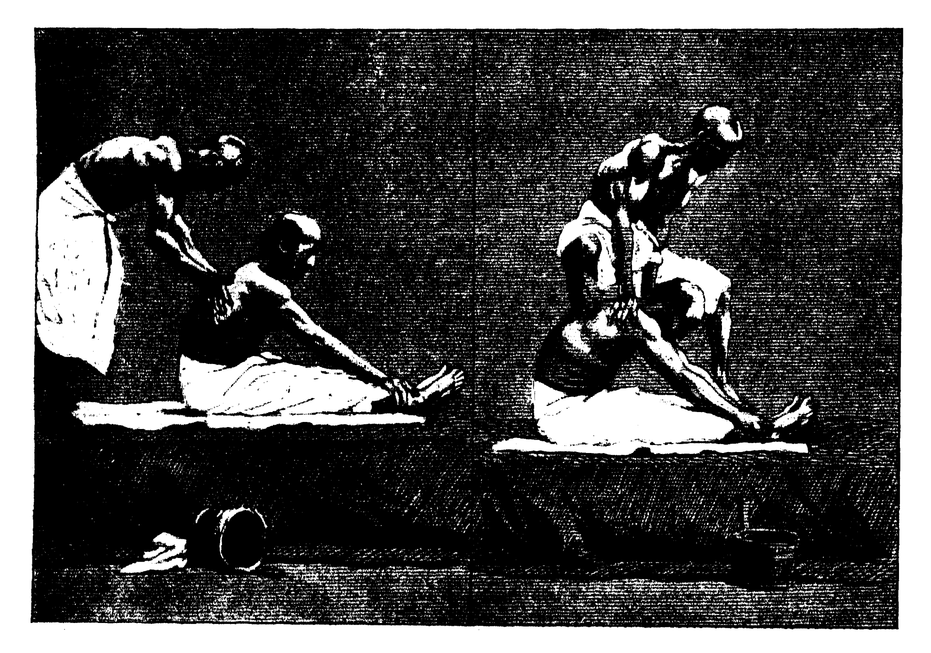
Désirant préparer taxidermiquement un des argalis, nous avions emmené avec nous des pâtres qui se chargèrent de transporter ce bel échantillon de la faune du Khorassan. La journée ne faisait, du reste, que commencer. Une battue au *téké* (chèvre sauvage) fut plus productive que l'affût; très-fatigués, mais heureux de cette belle journée, nous rentrâmes au clair de lune dans notre campement, chargés d'une cargaison de viande fraîche et de cornes superbes pour ma collection.

Avec des chevaux reposés et une escorte qui s'était refaite, grâce à la bonne hospitalité de Chikh, notre marche pénible à travers de nouveaux défilés s'effectua allègrement. Nous passâmes l'Atrek, torrent aux grandes eaux limpides, près de la forteresse de Ghiarmichan, et arrivâmes, le 29 janvier, en vue de Boudjnourd, résidence du Khan héréditaire, chef de la province du même nom, tributaire du Chah de Perse.

Boudjnourd, situé sur le 37° 29′ 10″ de latitude nord et sur le 27° 0′ 15″ de longitude orientale de Poulkova, est un vaste quadrilatère fortifié, avec citadelle et mosquée en ruine, s'élevant au centre du bourg sur une petite éminence. La ville elle-même, d'environ sept cent cinquante maisons, est bâtie au milieu d'un plateau de vingt-cinq verstes de longueur, sur quinze de largeur, bordé au sud par les pics élevés de l'Ala-Dagh. De Boudjnourd, on aperçoit sur ce plateau et sur le versant des montagnes douze villages, mais aucun vestige d'arbres, sauf ceux qui se trouvent hors des murs, dans les jardins du Khan, ornés de kiosques à coupoles élégantes, construites récemment en l'honneur de Nasr-Eddin-Chah, lorsqu'il traversa Boudjnourd pour se rendre en pèlerinage à Méched.

Ayant envoyé un de mes Tcherkesses en avant pour prévenir les autorités de mon arrivée, je trouvai un accueil sympathique et un logement satisfaisant pour ma caravane chez Iaghia-Beg-Taïroff, l'agent diplomatique

russe, Tatare musulman du Caucase, qui avait été prévenu par le général Komaroff de mon passage à Boudjnourd. Je constate avec étonnement que la résidence est construite très-régulièrement, les rues et ruelles sont à angles droits, tirées au cordeau, partageant la ville en quartiers égaux. Après avoir laissé les mules et les chevaux dans la première et vaste cour qui précède la demeure de mon hôte, je suis introduit, en passant par deux autres cours, dans mes appartements. O luxe inattendu et quelque peu étrange pour la contrée! Sur toute la façade de la pièce que je vais occuper



Hammam.

règne une rangée de fenêtres en forme de vitraux; ce doit être charmant en été, mais pour le moment il y fait un froid de loup, car aucun des châssis ne ferme hermétiquement; au fond de la pièce, une vaste cheminée dans une niche, d'un beau travail en stuc.

Pendant qu'on nous prépare un repas, je suis enchanté de prendre un bain persan, avec massage complet, dans l'élégant *hammam* de la maison. Mon masseur, un gaillard bâti en Hercule, après m'avoir étendu sur les dalles de marbre du bain, se livre avec frénésie à son travail sur mon pauvre cadavre; je sens tous mes os craquer, et j'étouffe presque lorsque le malheureux, non content de me travailler de ses robustes mains, commence à y aller des pieds, accroupi sur mon dos qu'il laboure en tous sens; je me sens près de rendre l'âme. Mais, sorti de ses mains, je suis un nouvel homme :

léger, débarrassé de la ménagerie qui avait élu domicile sur ma personne,



Chasse à l'argali.

chaudement emballé dans un khalat de fourrure, je suis dans d'excellentes dispositions pour faire honneur au copieux repas cuisiné à mon intention.

Iaghia-Beg, parlant et écrivant le russe parfaitement, ne méprise pas, tout musulman qu'il est, les spiritueux ; je trouve la table dressée à la russe; divers flacons à col argenté me prouvent que les opérations vont être sérieuses. Une soupe aux choux forme l'entrée, flanquée de *pirachkis* (bouchées à la reine) qui couronnent un repas magistral; il s'établit tout de suite une cordiale amitié entre votre serviteur et son vis-à-vis, robuste buveur, qui avale de préférence un mélange de cassis de la fabrique de Colombier, et de vodka russe.

Si le repas est bon, les nouvelles sont désastreuses. Le Khan de Boudjnourd, pour lequel j'ai des lettres du gouverneur de Transcaspie, est en expédition avec ses cavaliers; les Yomoudes persans du Gourghen sont en mouvement ; quelque cent mille moutons des bergers persans du gouvernement de Chakhroud avaient été enlevés par un alamane. La route est interceptée, impossible d'avancer plus loin. Mon parti est vite pris : j'irai au Gourghen rejoindre le Khan, dis-je à l'agent. Rien , en effet, ne me tentait davantage que d'assister à une expédition contre les Turcomans.

Évincé de Transcaspie et refoulé dans les montagnes du Khorassan à un moment de l'année où personne ne tente le passage, je me sentais pris de rage à la pensée que l'occupation de Merv allait s'accomplir sans que j'y assistasse de fait, alors que je l'avais vue se préparer sagement et lentement pendant les derniers mois. Il ne me restait pour compensation que les émotions d'une campagne contre les Yomoudes. Mes Tcherkesses, présents au repas, entrèrent dans mes idées avec enthousiasme. J'ai rêvé cette nuit-là de plaies et de bosses, suivies de bonnes prises. Hélas! il devait en arriver tout autrement.

Le lendemain, Iaghia-Beg, qui sans nul doute avait des instructions très-positives sur mon compte, me déclara qu'il ne pouvait m'autoriser à rejoindre l'Ilkhani : il était trop imprudent de laisser un sujet russe s'exposer à être massacré par les Turcomans persans. Pour m'autoriser à rejoindre le Khan, il aurait fallu d'abord demander des instructions à Askhabad, ce qui me faisait pour le moins dix à quinze jours d'attente à Boudjnourd. J'avais fini par m'habituer à ces contre-temps qui entravaient partout ma marche; je pestai bien quelque peu ce jour-là, mais, grâce à l'influence du fatalisme oriental, je finis par me calmer et prendre mon parti de cette nouvelle déconvenue.

L'espoir que j'avais caressé de trouver un soutien pour l'exécution de mes projets dans la personne de l'agent persan à Boudjnourd fut encore une vaine illusion. Mohammed-Kouli-Khan, le représentant du Chah, un vrai *Irani*, vint me voir le lendemain. Obséquieux au possible, il commença,

dans un langage fleuri, par me faire des démonstrations de politesse et des offres de services, qui, pour n'être guère sincères, furent au moins très-flatteuses pour moi.

C'était le premier haut fonctionnaire persan auquel j'avais affaire. Comme c'était un bon type de toute cette hiérarchie administrative avec laquelle j'eus si souvent maille à partir, il n'est pas inutile de vous le présenter.

Mohammed-Kouli-Khan se dit Irani, nom que les Persans se donnent eux-mêmes d'après celui de leur pays, l'Iran; il est chiite, c'est-à-dire schismatique, au point de vue des musulmans orthodoxes. Le chiite ne reconnaît pas la Sunna (interprétation du Coran) et attribue à Ali le pouvoir que les Sunnites (orthodoxes) donnent à Mahomet, leur prophète. Pour arriver à occuper une charge en Perse, il faut d'abord une protection, puis de l'argent; les aptitudes n'y sont pour rien. Comme il n'y a pas de noblesse héréditaire, dans un État qui n'a ni lois ni gouvernement, et dans lequel le monarque réunit en sa personne tout le pouvoir, l'esclave, l'eunuque, même le dernier des serviteurs qui a attiré le regard du souverain, peut se voir inopinément investi des plus hautes fonctions. Si l'éducation et l'instruction font défaut aux fonctionnaires persans, ce n'est certes pas l'intelligence ni la routine diplomatique qui leur manquent. Faux, retors, ils surabondent en vaines protestations; ils ne visent qu'à un seul but, s'enrichir tant qu'ils sont au pouvoir, afin de se mettre à l'abri des effets d'une disgrâce toujours à prévoir et des intrigues sans cesse en jeu. Si le mot de vertu n'a pas même un équivalent dans la langue du Persan, si l'honnêteté est chose inconnue et ridicule, l'esprit de famille est fort développé chez ce peuple. L'avénement d'un nouveau ministre, ou d'un gouverneur, est le signal d'un changement complet dans les sinécures et les faveurs, auxquelles il appelle immédiatement tous ses parents, amis et favoris.

Dans mes pérégrinations à travers la Perse, je n'ai trouvé qu'une seule chose qui ne se payât pas, savoir, les compliments et les belles phrases; aussi que de temps perdu sans résultat, au milieu de ces débauches de brillantes fleurs de rhétorique!

Avant d'aborder la Transcaspie, ne sachant de quelle manière j'y serais reçu, et voulant me ménager une entrée en Perse, je fis appel à la protection toujours précieuse de la patrie absente. Mon appel fut deux fois entendu : c'est ici le moment de témoigner à M. Ruchonnet, alors président de la Confédération et directeur du département politique, toute ma reconnaissance pour sa chaleureuse recommandation, qui m'a valu, par l'intermédiaire du ministre de France à Téhéran, un accueil très-sympathique auprès

des autorités persanes. Sur toute la frontière nord, les gouverneurs étaient prévenus, de Téhéran, de mon arrivée. L'agent persan à Boudjnourd, le premier, me fit part de cette nouvelle en se mettant à ma disposition. Je crus alors pouvoir en augurer pour mes projets certaines probabilités de succès; hélas! je dus m'apercevoir par la suite qu'il n'en était rien, et que Iaghia-Beg avait su faire échouer mes tentatives.

J'exposai mes projets au Persan, qui admira hautement mon courage et promit de faire tout de suite des démarches propres à faciliter ma ren-



Persan.

contre avec le Khan kourde dans le pays des Yomoudes. Je croyais avoir réussi, lorsque le lendemain, après force protestations de dévouement, ce cauteleux personnage m'annonça que ma sûreté personnelle, dont il était responsable, lui imposait l'obligation, à son grand regret, de me dissuader de l'entreprise projetée; car jamais il ne pourrait se consoler s'il m'arrivait malheur : la colère de son souverain l'anéantirait. Quant au Khan de Boudjnourd, personne ne savait au juste où il se trouvait, et la ville étant dégarnie de troupes, il lui serait impossible de me fournir une escorte suffisante pour aborder un pays en révolte.

« De tous côtés, des troupes marchent sur le Gourghen, me dit-il; nos braves soldats se feront tuer pour leur souverain, et quand les Yomoudes

seront soumis, vous pourrez voir ce pays, qui aujourd'hui est inabordable. » Force me fut de cacher mon extrême déplaisir et de remercier ce très-prudent ami.

En sortant de chez lui, une réception m'attendait au palais du Khan. Accompagné de l'inévitable Iaghia-Beg, qui me servait d'interprète, nous traversâmes la rue du bazar qui est construite en ligne droite, de la porte de la ville à la citadelle. Les misérables échoppes du bazar contiennent des objets de manufacture russe et quelques produits anglais, pêle-mêle avec



Ilkhani de Boudjnourd et sa cour.

des ustensiles en métal, tels que chaudrons et théières, débités par des marchands persans qui ont le monopole des articles importés. Les Kourdes qui sont artisans fabriquent les pantoufles, à pointe recourbée, en usage dans le pays, travaillent le cuir et débitent les gros tissus de cotonnades indigènes.

Un froid de loup, agrémenté de bourrasques de neige, un mauvais vouloir prononcé des Iranis qui craignent de me voir toucher leurs marchandises, l'infidèle les rendant impures par son seul contact, mettent mon irritation au comble. Je prends le galop à travers le bazar, suivi de mes Tcherkesses, qui ne demandent que l'occasion de taper sur les « Kizilbaches [1] ».

[1] Épithète méprisante que les Turcomans appliquent aux Persans.

L'occasion d'épancher notre bile ne devait pas tarder à se produire; un hadji persan, ayant été éclaboussé par mon cheval, se permet une interpellation malsonnante. Chébane, d'un mouvement de sa monture, l'étend dans la boue, et nous passons au milieu des bénédictions du populaire, toujours enchanté des mésaventures d'un *kafir*[1], surtout lorsqu'il en est témoin à distance et sans danger. Mais, derrière nous, on crie. Nous rebroussons chemin, une bonne charge au fouet balaye la rue : mes compagnons s'étaient payés d'une patience trop prolongée à leur gré.

Très-réjouis, nous entrons dans la vaste cour, entourée de hautes murailles, qui précède le jardin du Khan. Un groupe d'indigènes vient jusqu'à mi-chemin à ma rencontre. Ce sont deux petits bonshommes de neuf et onze ans, coiffés du bonnet persan et de la redingote disgracieuse de mode aujourd'hui en Perse. Ce sont les fils de Iar-Mohammed-Saham-Daoulet, Khan de Boudjnourd; derrière eux, au premier rang, l'agent persan suivi des hauts fonctionnaires de la cour de Boudjnourd. Dans le nombre, de belles têtes kourdes. Le chef de la ville, homme d'une taille exceptionnelle, à l'air imposant et sévère, contraste singulièrement avec le maître de police, petit Irani au teint olivâtre. L'agent persan fait les présentations, et, flanqué des deux enfants, je traverse le beau jardin, qui a une immense pièce d'eau au centre. Tout le cortége s'engouffre sous la véranda d'un kiosque, à travers une vaste pièce à plafond voûté en coupole, et dont le milieu est occupé par un bassin en marbre. Nous entrons dans une pièce carrée, ayant vue sur un jardin d'hiver; trois fauteuils sont installés devant un bon feu de cheminée. Les agents russes et persans se tiennent debout.

Quand on sert le thé, je m'adresse aux jeunes garçons, leur disant que je suis porteur de lettres du gouverneur de Transcaspie pour l'Ilkhani, leur père, que je suis amèrement contrarié de ne pouvoir le rejoindre. Quel n'est pas mon étonnement quand l'aîné me répond en français! C'est décidément un comble. On m'avait ménagé ce petit effet, et j'appris de la bouche même du jeune prince que leur éducation avait été faite par un Français, du nom de Decroix, qui était venu échouer dans ces parages lointains. Voyant que les courtisans assemblés dans les pièces voisines prenaient grand plaisir à me voir converser en langue franque avec leurs jeunes maîtres, je questionnai les enfants sur la personne de leur professeur qu'ils regrettaient sérieusement.

M. Decroix, qui était devenu instituteur comme d'autres deviennent épiciers, avait essayé ensuite d'autres métiers; mais on ne put me rensei-

[1] Infidèle.

gner sur le lieu de sa résidence actuelle. Son passage dans la capitale kourde a néanmoins laissé de plus durables souvenirs que celui de son enseignement. Un des pavillons du kiosque est tapissé de cartes géographiques françaises, qui figurent là sous de beaux cadres en stuc, couvertes de glaces, comme chez nous les pastels et les gravures de prix. Malgré tout le bon vouloir qui a présidé à cet étalage, quelques petites irrégularités s'y sont glissées; ainsi je trouvai entre autres une carte d'Italie renversée, le talon de la botte en l'air. Des globes terrestres et planétaires, quelques baromètres privés de leur mercure, et une rangée de pendules accrochées aux murs par ordre de grandeur, témoignaient de la bonne volonté scientifique du Khan, que je me pris doublement à regretter.

Les jeunes élèves du Français géographe voulurent me donner un échantillon de leur érudition : ils me nommèrent la mer Noire, la mer Blanche, la mer Rouge et même la mer Verte; quand je leur demandai où se trouve cette dernière, ils ne surent me le préciser et furent très-heureux d'apprendre que leur patrie se trouvait au centre de cette mer, et qu'elle s'appelait l' « île Verte ». Profondément touché de l'intérêt que je prenais aux jeunes Altesses, leur chambellan me fit timidement demander si je ne resterais pas dans un si beau pays pour achever une éducation si bien commencée. Je dus renoncer à cette offre engageante, disant que l'accomplissement d'autres devoirs me forçait à décliner une aussi honorable proposition.

Le palais, qu'on me fit visiter, est de construction récente; il a été érigé en l'honneur du passage de Nasr-Eddin-Chah, alors qu'il se rendait, comme je l'ai déjà dit, en pèlerinage à Meched, avec une petite escorte de douze mille soldats et courtisans, ne s'étant fait accompagner, par esprit d'abstinence et d'économie, que par vingt-huit femmes de son endéroun. Une visite semblable du monarque équivaut pour une province à une année de disette : c'est comme si les sauterelles avaient passé.

En son honneur, des jardins étaient sortis de terre, des pavillons, des minarets avaient été élevés; quant au palais qui fut la demeure du souverain, l'intérieur correspond aux gracieuses formes de l'édifice. C'est une profusion de dorures, de marbres superbes, de pièces d'eau dans lesquelles murmurent des sources rafraîchissantes; la boiserie est un beau travail de mosaïque xylographique. Un hammam, dans lequel le jour pénètre à travers de minces plaques de marbre à veines dorées de Meched, est d'une grande richesse. Quelle différence avec les masures enfumées du Khan de Khiva! Je m'aperçois que j'approche de ce Téhéran dont la littérature et les arts ont été pour l'Asie, comme ceux de la France pour l'Europe, le centre de rayonnement de tout progrès de la civilisation.

A mon retour au logis, grand émoi des courtisans qui m'avaient escorté afin de rapporter au palais les cadeaux qu'on attendait de moi, quand je déclarai que, ne pouvant voir le Khan, je renonçais à lui laisser des cadeaux. On eut beau me dire que mon prédécesseur franc, Napier-Sahib, le voyageur anglais, avait fait de très-riches cadeaux, je ne voulus pas démordre de ma décision. J'envoyai aux enfants des boîtes de bonbons et quelques menus objets achetés à Askhabad, et je fis remettre au grand diplomate persan vingt-cinq bouteilles de champagne fabriqué à Askhabad suivant ma recette, c'est-à-dire moitié limonade gazeuse, moitié cognac; il ne sera pas mort de ce breuvage-là, mais je me réjouissais d'avance, tant ma conscience était pervertie par la rancune, des fières migraines que mon champagne lui causerait.

Ayant formellement déclaré que je partirais le lendemain, au besoin seul, avec mon escorte tcherkesse et mes serviteurs pour Téhéran, puisqu'on m'empêchait de prendre la voie du Gourghen, on m'apporta le soir même des lettres officielles pour tous les chefs de village et les Khans du gouvernement de Boudjnourd. Mon escorte turcomane, les braves Tékés qui m'ont mené jusqu'ici, allaient retourner dans leur pays, et devaient être remplacés par un « tvengler-bachi », sous-officier du régiment indigène du Khan de Boudjnourd, et deux cavaliers de ce régiment.

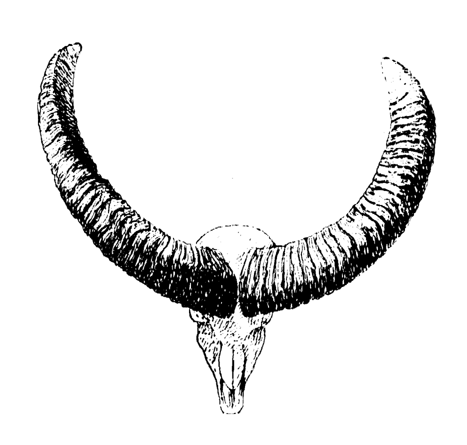
L'agent russe qui, dans ses moments perdus, fait des affaires qui lui rapportent autant que sa charge, a pris soin de me procurer un tcharvodar avec des mules jusqu'à Chakhroud, qui est à sept « menzils », soit sept étapes; quand le moment est arrivé de donner les arrhes, ce coquin exige cinq tomans[1] par mulet, au lieu d'un toman, le prix usuel pour les marchandises. Je trouve la prétention un peu forte, ce qui m'engage à faire jeter le tcharvodar et ses mules à la porte, et j'envoie prévenir l'intendant du Khan que j'exige immédiatement des mulets; comme ma requête est appuyée par la présence de Chébane, qui inspire aux Persans une frayeur indicible, je le vois arriver avec une caravane de misérables bêtes efflanquées; ce sont, me dit-on, des mulets des écuries princières qu'on me cédait, vu mon rang, au prix de deux tomans par bête, jusqu'à Chakhroud.

« Comme je paye le double de ce que ça vaut, répondis-je à cet aimable discours, vous ne vous attendez pas, je pense, ô noble intendant, à ce que je vous remercie. Si vos bêtes crèvent en route, je les remplacerai à vos frais, et vous ne me ferez pas l'affront d'exiger de moi des arrhes, car il pourrait vous arriver que je gardasse les mulets jusqu'à Téhéran, où je demanderais au ministre si j'ai à vous payer quelque chose. » — Cet argument

[1] Le toman vaut environ 7 fr. 50.

très-persan sembla plausible à mes auditeurs, qui trouvèrent que le Franc les connaissait.

Si, à travers le Turkestan, j'ai eu bien des difficultés, j'y ai trouvé une certaine honnêteté et surtout une hospitalité toujours cordiale. En Perse, je devais faire l'expérience que tout se paye, même l'hospitalité, et que la meilleure monnaie, du haut en bas de l'échelle sociale, dans ce pays où pour chaque transaction commerciale il y a toujours eu un voleur et un volé, est encore la nagaïka russe; à bout de patience, j'ai souvent eu recours à ce moyen extrême, qui finissait toujours par décider les récalcitrants.



Cornes d'argali.



CHAPITRE XIV

DE BOUDJNOURD A TÉHÉRAN.

Aventure de Firouzé. — Une bourrasque dans les défilés kourdes. — Nuit d'angoisse. — Sauvés! — Le mollah de Hassor-Kala. — Les derniers défilés de l'Ala-Dagh. — La plaine, le printemps. — Iraniens et Iraniennes. — Colonel, je voudrais me marier! — Mariages à terme. — Héroïsme des soldats persans. — Ni Ourousse, ni Ingli. — Réception peu sympathique. — Autre exploit de Chébane. — L'ancienne Djadjerm. — Opium et hachich. — Mohammed-Khan, gouverneur de Chakhroud. — L'Arménien, le Juif de l'Orient. — L'amour conjugal de mon cuisinier lui vaut une bastonnade. — En Perse on achète la femme, au Frenghistan le mari. — Les caravanséraïs. — Funérailles d'un prince persan. — Malade et abandonné.

Le 31 janvier, ma caravane quitte les murs de Boudjnourd, en prenant, à travers le plateau, la direction du sud vers les pics de l'Ala-Dagh, qui se dressent à l'horizon, couronnés d'un diadème éternellement blanc. Mes Turcomans ont été remplacés par « Ali-Mohammed-Ogli », le nouveau serdar kourde, qui fait l'office de Mehmandar, et ses deux cavaliers. J'ai engagé, en outre, un palefrenier kourde et un cuisinier, ce qui porte mon effectif à onze cavaliers, six mules et deux tcharvodars (muletiers).

Au bout d'un akhatch et demi [1], nous arrivons à Firouzé, joli petit village fortifié, dans le fond d'un ravin animé par un ruisseau qui arrose le haut plateau de Boudjnourd. Le ciel gris, des rafales de neige qui nous obscurcissent la vue, rendent l'ascension pénible. Chébane déclare que deux mulets n'avancent plus, et demande à en réquisitionner d'autres dans le village. Pendant que nous nous restaurons frugalement, abrités sous un rocher, il arrive, traînant à la remorque le chef du village, qui jure ne plus avoir un seul mulet disponible.

« Veux-tu m'en procurer de bon gré? lui dis-je; je te les paye d'avance;

[1] L'akhatch mesure environ neuf kilomètres.

ou préfères-tu que mes gens aillent les chercher? Alors, s'ils en trouvent, je te promets une maîtresse bastonnade. » Sur quoi le chef, voyant qu'il ne gagnerait rien à refuser, se décide à nous donner ce que nous désirons. Quatre akhatchs, soit trente-six kilomètres, nous restent à franchir pour gagner Hassor-Kala. — « Par un temps comme celui-ci, me dit mon guide, il ne fait pas bon dans la montagne; restons ici, peut-être demain le temps se rassérénera. » Connaissant par expérience l'effet démoralisant des arrêts en route, je donne l'ordre d'avancer.

Un chasse-neige qui, dans les gorges, nous enlève presque de nos selles, nous contraint à soutenir nos mules dans les endroits dangereux, afin qu'elles ne soient pas jetées dans les précipices. Nous sommes aveuglés et transis par la neige, qui se glisse par toutes les ouvertures des vêtements. Les tourbillons sont si épais que parfois c'est à peine si l'on distingue le cavalier qui vous précède. N'étaient les cris poussés, les jurements de l'escorte pour faire avancer les mules, on perdrait la file. Parfois à pied, brassant la neige jusqu'aux genoux et traînant les chevaux par la bride, nous avançons péniblement, la sueur au front; puis, à peine remis en selle, nous sommes glacés par l'horrible ouragan qui mugit autour de nous.

Peu à peu, je vois la lassitude gagner mes compagnons; durant les arrêts, les chevaux, la croupe tournée au vent, immobiles, semblent pour la première fois à bout de forces. Les Kourdes, étendus sur la neige, se réfugient dans leur fatalisme oriental : ils ne se plaignent guère, mais ils ne paraissent plus de force à réagir contre les éléments. Le serdar propose de gagner un abri qu'il connaît; il s'agit d'une caverne où, le cas échéant, nous pourrions attendre le lendemain. Je vois que c'est là le seul parti à prendre : mais quels efforts pour arriver au but!

Exténués, nous l'atteignons enfin. Cet abri est un amoncellement de rochers, précédant une grotte, dans l'intérieur de laquelle on ne peut arriver qu'en se traînant sur les genoux. En dépit de notre extrême fatigue, décharger les mules et couvrir les chevaux de nos feutres est le premier soin. Puis je rassemble les gens pour aviser; coûte que coûte, il faut atteindre Hassor-Kala. Sans feu, sans fourrages, une nuit passée dans de telles conditions pourrait avoir des conséquences funestes. On décide donc qu'Ali-Mohammed et Chébane, montés sur mes meilleurs chevaux, tâcheront d'atteindre Hassor-Kala, d'où ils ramèneront du renfort et surtout du bois et du fourrage. Ma montre s'est arrêtée, la soirée s'avance, et la nuit ne va pas tarder. Des bougies, prudemment emportées, éclairent ce triste abri sous lequel nous mesurons la lenteur des heures, au bruit sinistre de l'ouragan déchaîné au dehors. Que de tristes réflexions!

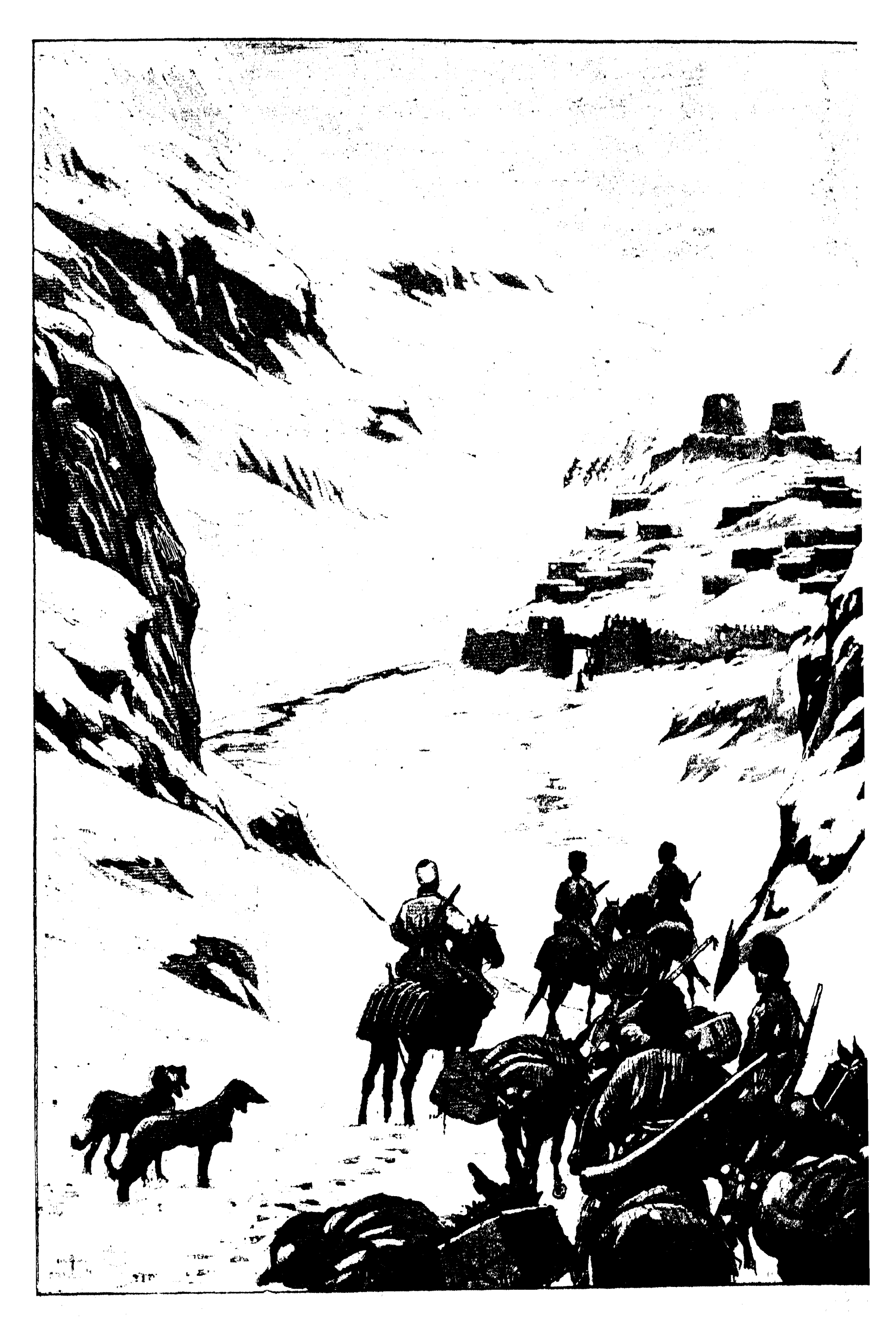
Après la répartition de quelques paires de chaussettes à mes gens transis et mouillés, je leur distribue de l'eau-de-vie par petites rations, et je les empêche de dormir par tous les moyens. On bat la semelle, on se frictionne les membres engourdis par le froid. La pipe est encore le meilleur auxiliaire; elle réchauffe les doigts roidis et ranime le courage défaillant.

Nos messagers reviendront-ils? Pourquoi ce retard? Se sont-ils égarés, et sommes-nous condamnés à la captivité dans ce sombre et lugubre réduit jusqu'au retour du matin? Voilà les pensées qui occupent chacun d'entre nous. Que ne donnerait-on pas pour un verre de thé chaud! Mais pas un brin d'herbe, pas un morceau de bois; il faut patienter, se résigner. Parfois, un des Kourdes se glisse au dehors pour pousser le cri sauvage qu'il espère faire parvenir jusqu'à l'oreille des absents dont le retour est si vivement désiré. Mais, pour toute réponse, un silence de mort qu'interrompent seuls les mugissements de la tempête. Rien, toujours rien! J'éprouve une grande lassitude; l'envie de dormir m'obsède : mais, dans ces conditions, le sommeil est frère de la mort.

Cependant, voici que Karakoul, mon grand lévrier turcoman, qui était roulé dans ma pelisse, redresse sa tête intelligente; je l'entends pousser un grognement sourd, première lueur d'espoir; je me relève aussitôt, je fais quelques pas, accompagné du chien, et je tire un coup de revolver. Serrés les uns contre les autres, nous attendons avec anxiété le résultat de ce signal. — Nous sommes sauvés, la délivrance est là : si nous ne voyons pas encore nos libérateurs, nous les entendons. Chébane et le serdar, accompagnés d'un détachement de Kourdes, font leur entrée, couverts de neige. Oh! les braves gens! ils n'ont pas perdu de temps, connaissant notre détresse.

Conduits par Mehoub-Ali-Aga, le mollah de Hassor, ils viennent à notre secours. Bientôt un feu est allumé, et le samovar fait entendre sa musique, chère au voyageur. Les chevaux nourris, les hommes ravitaillés et réchauffés, nous quittons le repaire qui nous a abrités pour opérer notre descente. Les mules nous suivront lorsque le jour poindra.

Le mollah tient la tête de la colonne, portant une lanterne; nous le suivons à pied. C'est long, pénible, et parfois nous sommes presque enlevés par la bourrasque; mais aussi quelle impression de soulagement nous ressentons quand nous voyons à nos pieds les feux de la forteresse! Le mollah nous offre l'hospitalité dans sa mosquée, où un magnifique feu est allumé à notre intention; mais, avant d'en profiter, il faut songer à nos chevaux. On abat un mur pour les faire entrer dans un hangar qui leur est destiné, et dont les portes sont trop basses pour mes grands coursiers turcomans.



FORTERESSE KOURDE.

Quel bon sommeil je goûte ensuite, roulé dans une pelisse, auprès du feu, après les angoisses de cette nuit!

La tempête s'est apaisée. Le lendemain matin, le soleil anime de ses chauds rayons le tableau grandiose qui nous entoure. La forteresse de Hassor est bâtie sur le versant sud d'une paroi de rochers; ses murailles carrées en terre glaise, superposées les unes aux autres, ressemblent à un gigantesque escalier; au sommet s'élève la citadelle proprement dite, couronnée de tours coniques. De l'autre côté du ravin s'étale l'immense masse de ces rochers auxquels les Kourdes donnent le nom de Kouhou-Salik, et dont la cime principale doit avoir pour le moins dix mille pieds de hauteur. La neige n'y fond jamais entièrement.

Tout le village s'est assemblé; on me dit que je suis le premier Européen qui se soit égaré dans ces parages; on a bien, à la vérité, entendu parler de Napier, le voyageur anglais, mais il a choisi un autre chemin

Leur simple et cordiale hospitalité se manifeste sous la forme de quartiers de venaison. Ici le gibier abonde, et beaucoup de familles ne vivent que du produit de la chasse.

Après avoir distribué des cadeaux à nos libérateurs de la veille et pris congé de ces braves gens, nous nous engageons dans une large vallée qui nous mène vers un autre défilé de l'Ala-Dagh, que nous avons à franchir, pour redescendre dans une autre vallée. Cette fois, nous sommes sur un chemin frayé, les communications existant, même en cette saison, entre Hassor et Tabar, où nous passons la nuit.

Sur notre route, une grande quantité de perdrix rouges, par vols de cinquante à quatre-vingts pièces, se lèvent dans les rochers, au passage de la caravane.

Le 2 février, nous nous acheminons vers Djourbad, situé à quatre akhatchs de Tabar; sur toute la route, à mesure que nous nous approchons de la plaine du Khorassan, le pays est plus habité; au lieu de citadelles imprenables logées dans des ravins et fort éloignées les unes des autres, nous rencontrons de simples demeures fortifiées, construites au centre des terres cultivées et entourées de murs, semblables à celles que l'on trouve sur les bords de l'Amou-Daria.

Nous entrons dans le dernier défilé de l'Ala-Dagh, en laissant à notre droite le massif de montagnes du Bahar couvert d'excellents pâturages; les bergers de la plaine viennent y faire paître leurs troupeaux qui, toute l'année, y trouvent de l'eau. Dans ce dernier défilé, nous passons devant une mosquée dans laquelle on vénère le tombeau d'Imam-Ismaïl; c'est un lieu de pèlerinage. Nous avons à gauche le grand kichlak (village) de Darbend;

à droite, Kourf, appuyé au Bahar. Partout les mêmes amoncellements de pierres rappellent les engagements des Kourdes avec les Turcomans revenant chargés de butin de leurs alamanes dans le Khorassan.

Sous les murs de Sankhaz, où nous faisons une halte, la population rassemblée nous raconte le dernier alamane des Yomoudes, qui ont emmené plus de cent mille moutons et obligé les pâtres persans à pousser devant eux les troupeaux qu'ils enlevaient. C'est la tribu des Eli-Tcharvas qui a fait le coup, avec un effectif d'au moins sept cents cavaliers. On en infère que les Ik-Dirs, les Khan-Iakhmet, les Karouas et les Daïvadirs, tribus de Yomoudes persans, occupant les pâturages du Gourghen, ont dû se joindre aux envahisseurs. Les Goklanes, par contre, ont offert de s'associer aux troupes du Chah, qui se réunissent à Chakhroud, pour châtier ces hardis coquins. A eux se sont jointes encore deux riches tribus yomoudes, restées fidèles, les Ata-Bays et les Djaffar-Bays, ainsi qu'une tribu turque, les Hadjilars, qui occupe les pâturages situés entre les plaines du Khorassan et le Gourghen. Ces Turcs habitent des forteresses en bois et vivent en lutte continuelle avec leurs voisins nomades.

La population de Sankhaz et des villages environnants est formée par un mélange de Kourdes et de Tadjiks; ces derniers se donnent eux-mêmes le nom de « Tata » et prétendent venir du Touran.

C'est ici qu'aboutissent les chemins du plateau d'Isferaïn et l'ancienne route de la Caspienne, longeant la vallée du Gourghen, abandonnée aujourd'hui à cause des alamanes, mais sur laquelle les vestiges de caravansérails prouvent que ce fut jadis une grande voie de communication.

A mesure que nous nous approchons de la plaine du Khorassan, nous voyons apparaître des canaux d'irrigation arrosant les champs qui produisent d'abondantes récoltes de froment. Si les villageois des gorges élevées ne cultivent guère que de l'orge et du froment, le sol est fertile, et les mauvaises années sont presque inconnues; les pluies de l'automne et du printemps permettent d'ensemencer la terre deux fois par an, et quoique le Khorassan ait exporté ces dernières années beaucoup de froment en Transcaspie, le prix en est très-bas : le poud (16 kilos), lors de mon passage, n'y revenait qu'à un kran. Grâce aux riches pâturages du versant méridional de l'Ala-Dagh, un grand avenir est réservé à l'élève du bétail, et principalement à celui des brebis, qui agnèlent ici deux fois par an. — Malgré ces conditions favorables à l'agriculture, la population du Khorassan est clair-semée; on ne compte guère plus de 40,000 habitations dans toute la province de Boudjnourd, mais elle tend à augmenter depuis que les alamanes turcomans ont cessé.

Quel bonheur de chevaucher, débarrassés de nos lourdes pelisses, sous un ciel sans nuages, éclairé par un gai soleil! Les misères passées nous font jeter un regard en arrière sur le massif de géants que nous venons d'affronter, reconnaissants envers la Providence qui nous a permis d'arriver dans ces plaines, vrai paradis pour nous. Les privations, les fatigues et les angoisses nous ont amaigris, nos visages sont hâves et nos montures efflanquées.

Laissant le grand village de Khoracha à notre gauche, nous traversons une plaine pierreuse dans laquelle apparaît bientôt Djourbad, entouré de jardins et de verdure; c'est le premier bourg persan de la province du Khorassan. Les femmes, curieuses, occupent les toits, tandis que les hommes, la barbe rouge teinte au henné, s'inclinent à notre passage.

Établi sur le toit plat de la maison du chef du village, je jouis du coup d'œil, nouveau pour moi, que m'offre cette première étape dans l'Iran. Dans l'enclos ombragé qui s'étend à mes pieds, mes chevaux attachés à leurs piquets dévorent l'excellent fourrage qu'on leur a distribué; mes gens, étendus au soleil, racontent aux indigènes nos aventures, tout en surveillant les marmites qui cuisent sur le feu.

Les femmes persanes, peu voilées, habillées de longues chemises de cotonnade foncée passées par-dessus leurs pantalons serrés au cou-de-pied, viennent puiser de l'eau dans le ruisseau, soutenant leurs amphores de la main droite sur l'épaule gauche; leur démarche est aisée, leurs sourcils peints et arqués leur donnent un aspect original; le bras est bien fait, les attaches fines, le teint bronzé; aux poignets, de gros bracelets d'argent, des médailles tressées dans les cheveux. Le fond de ce tableau riant est formé par les montagnes grandioses de l'Ala-Dagh.

Sur une plate-forme ombragée, en plein air, s'est établi un barbier rasant à tour de rôle les têtes de ses clients. Le Persan ne porte pas de cheveux sur le sommet de la tête; de la tempe sur les deux côtés, il les laisse croître en forme de croissant. Les cheveux sont coupés à hauteur de l'oreille; le bas de la chevelure retombe sous le bonnet rond en feutre du pauvre, ou sous le bonnet noir en astrakan du riche.

Je vois que mon Chébane, depuis un moment, tourne autour de la place que j'occupe; il est en compagnie d'un vieux mollah persan.

— Allons! je crois, lui dis-je, que tu veux quelque chose, mon brave. Parle! Si je puis t'accorder ce que tu désires, je le ferai. Tu m'as vaillamment assisté; c'est bien le moins que je te prouve une fois ma reconnaissance.

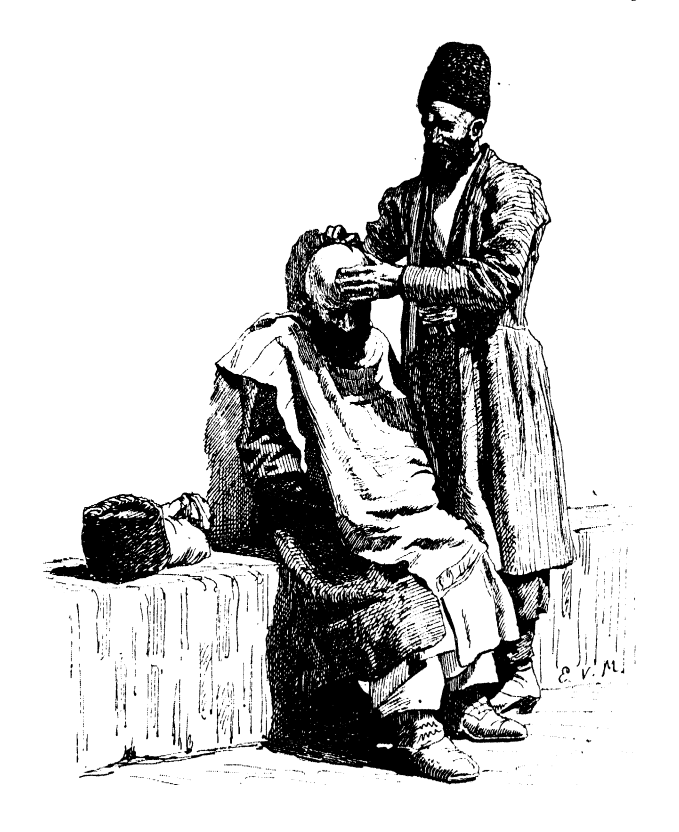
— Colonel, me dit-il, je voudrais me marier!

— Tu es fou, mon garçon, nous partons demain!

La réponse ne manqua pas de m'étonner :

— Il me faut cinq *tomans*[1] et un congé jusqu'à demain pour faire mon bonheur!

Voici ce que j'appris à ma grande surprise. Il existe, dans tout l'Iran, une coutume nommée *Sigueh*, ce qui veut dire mariage à terme. Un contrat, contre-signé par un prêtre, règle les détails de cette union, qui peut durer soit un jour, soit une couple d'années. Ce mariage est très en vogue dans les



Barbier persan.

stations de caravanes et forme un des revenus principaux des prêtres qui consacrent ces unions. Elles sont surtout pratiquées dans la classe pauvre, qui n'y voit absolument rien de répréhensible. Ces mariages ont bien le désavantage de donner lieu à des recherches en paternité, surtout lorsqu'il s'agit d'héritages à recueillir, mais les Persans en voyage les trouvent si commodes que la pratique s'en est vulgarisée depuis longtemps.

Je vis partir mon Tcherkesse très-allègre, muni de sa dot; il s'était vêtu, pour se rendre à la fête, de son plus riche accoutrement.

[1] Environ 40 francs.

— Tu m'amèneras ta promise avant le départ, lui criai-je; je veux voir ta jeune femme!

Il s'éloigna accompagné du mollah.

Si l'Orient a ses beaux côtés, pensais-je, ils sont exclusivement réservés aux musulmans du sexe fort.

Triste vie que celle de la femme musulmane! Regardée par son père comme une marchandise, elle est mariée à celui qui en donnera le meilleur prix; il va sans dire qu'elle n'est pas même consultée à ce sujet, et que ses goûts ne sont nullement pris en considération. Les pauvres vendent leurs filles de fort bonne heure; on voit des mères de douze ans; à vingt-cinq ans, la femme est fanée, et son propriétaire, s'il en a les moyens, convole en d'autres noces.

Un jeune homme de famille reçoit dès l'âge de quinze ans une femme « sigueh », dont les enfants sont légitimes; mais ce n'est que sa seconde femme, sortant d'une famille du même rang que lui, qui devient son épouse légitime. La première est en quelque sorte celle qui doit lui enseigner les vertus conjugales. Suivant le Coran, il peut avoir jusqu'à quatre femmes légitimes si ses moyens le lui permettent; mais quant aux siguehs et aux esclaves, le nombre en est illimité : c'est affaire de goût, de fortune et de position. Feth-Ali-Chah a eu cent enfants mâles : Pollak, dans son intéressante étude ethnographique sur la Perse, calcule sa descendance mâle à cinq mille têtes au moins.

J'ai fait l'expérience que les bonnes soirées sont toujours suivies de mauvais lendemains. Je constate, à mon lever, que trois chevaux sont blessés du garrot. Les Tcherkesses ayant ainsi négligé leur devoir, je les mis à pied; ils défilèrent très-capots, et j'oubliai de me faire présenter la veuve que nous allions abandonner.

Voici six akhatchs (neuf kilomètres) franchis; devant nous s'étend une plaine rocailleuse, imprégnée de sel, couverte de maigres herbages et de quelques chétifs exemplaires de mimosa et de salsola; à notre gauche, les contre-forts du dédale de montagnes que nous venons de traverser; dans le lointain, apparaissent les montagnes au pied desquelles passe la grand'route des caravanes, allant de Téhéran à Méched. Aujourd'hui, cette route est sillonnée de nombreuses caravanes qui s'en vont presque sans escorte. Il y a quatre ans à peine que deux caravanes seulement par mois la parcouraient, accompagnées d'une batterie d'artillerie et d'un bataillon de sarbazes, les attaques turcomanes entre Chakhroud et Méched étant très-fréquentes.

Mon tcharvodar, un homme sans préjugés, raconte que les clairons persans étaient envoyés en avant sur les mamelons, afin que leur fanfare

effrayât les bandits; si, par malheur, les Turcomans ne se laissaient pas intimider par cette musique martiale, les braves défenseurs de la caravane, à la simple vue d'un cavalier turcoman, jetaient leurs armes et se couchaient à plat ventre sur le sable, attendant stoïquement leur destin.

Depuis l'occupation de l'Akhal par les troupes russes, de grands changements se sont produits; la population reprend confiance; l'agriculture s'étend, et partout on voit surgir des habitations, même hors des enceintes fortifiées. De nouveaux canaux sont construits, les anciens, dont on rencontre des vestiges à chaque pas, sont déblayés et remis en état, de nouvelles terres sont mises en culture. Jadis on ne voyait pas un champ qui n'eût sa petite tour conique élevée par le propriétaire, afin de lui servir de refuge contre tout cavalier qui se présentait dans son rayon visuel. Ces tours, dont l'orifice était si bas qu'on n'y entrait qu'en rampant, abritaient les armes que l'agriculteur emportait avec lui quand il allait aux champs.

Peu à peu, elles vont disparaître avec les alamanes qui les ont fait édifier. A Téhéran, j'ai su que, depuis l'occupation russe, le produit des impôts s'était accru d'un cinquième dans la seule province du Khorassan. Si la population sait gré de ce changement à ses nouveaux voisins, les chefs, par contre, ne se font pas faute, comme je l'ai déjà mentionné, de maudire l'œuvre civilisatrice de la Russie. L'ex-ministre des affaires étrangères du Chah, auquel la légation de Russie faisait part du retour des esclaves persans sur la terre de l'Iran, fit observer au fonctionnaire qui lui annonçait cette heureuse nouvelle qu'il en était très-étonné, vu qu'il ne connaissait aucun ordre émanant de son souverain qui eût autorisé cette restitution.

Un peu avant le coucher du soleil, nous atteignîmes Djadjerm, l'une des plus anciennes cités du Khorassan, et forteresse-frontière du Khan de Boudjnourd. Des champs de coton l'entourent à perte de vue, et le coton de Djadjerm passe pour être un des meilleurs en Perse.

De nombreux canaux sillonnent les terres cultivées. Comme dans l'Akhal, ces canaux, dans leur partie supérieure, sont cachés sous terre et coulent dans des tunnels pour n'arriver à ciel ouvert qu'au niveau de la plaine; ces travaux souterrains datent d'un temps très-reculé; d'espace en espace, de profonds entonnoirs creusés dans le sol permettent de nettoyer les conduites maçonnées.

Djadjerm est un misérable bourg, ayant tout au plus cinq cents chétives masures, au centre desquelles se dresse un monticule passablement élevé, couronné par la ruine d'un fort en terre glaise à murs crénelés, bâti, à ce qu'on dit, par Allah-Verdi-Khan.

Nahib-Aga-Ali, le Khan de Djadjerm, est allé rejoindre avec ses cavaliers

le Khan de Boudjnourd dans son expédition contre les Yomoudes du Gourghen; c'est son frère qui vient à ma rencontre et me conduit à travers les ruelles étroites du chef-lieu.

Une espèce de kiosque à huit portes me sert de chambre; on y arrive par un escalier à poules. Après avoir fait enlever les tapis, qui offrent le danger de propager les épidémies, je m'installe pour donner audience au frère du Nahib et à sa suite, qui occupe jusqu'à la dernière place de la salle. J'ai à débattre d'abord les prix des provisions dont nous avons besoin; puis je dois répondre aux questions de mes hôtes, qui ont de la peine à comprendre ce que je viens faire chez eux, puisque je ne suis ni « Ourousse » ni « Ingli »[1].

Une pluie fine, qui avait commencé dans le courant de l'après-midi, dégénère en déluge. Mes chevaux, abrités dans une espèce de caveau, dans lequel s'engouffre un vrai torrent d'eau, sont sur le point de se noyer. Nous les délogeons en nous trempant jusqu'aux os.

Autre mésaventure : en rentrant, je constate que le toit du kiosque que j'occupe fait eau de tous côtés; mon lit forme une mare, tout est mouillé; le bois, dans la cheminée, fume d'une manière désespérante sans brûler. Charmante aventure à raconter en Europe, mais bien propre à altérer considérablement l'humeur d'un voyageur qui a fait dix lieues en selle et se réjouissait de trouver un repos bien mérité.

Le repas n'arrive pas, et nos estomacs sonnent creux; aussi quand je somme le Nahib, invisible alors qu'il serait de son devoir de nous prêter aide dans notre misère, de nous faire servir le repas qu'il nous doit, et qu'au lieu de plats chauds, on nous apporte du pain sec et des œufs durs, la moutarde me monte au nez, — pardonnez-moi cette expression vulgaire. D'un geste, Chébane envoie tout cela rouler au bas des escaliers, et, se rendant directement dans la demeure du prince, il en revient avec un superbe plat de pilaf (pilaou) fumant, très-certainement préparé pour notre hôte.

Roulé dans ma *bourka* (feutre circassien à l'épreuve de l'humidité), meuble indispensable au voyageur, étendu sur le dur carreau avec un coussin de selle comme oreiller, je m'endors en rêvant des duvets tendres et de nos bons matelas suisses.

Il a plu toute la nuit; la terre glaise est en bouillie; inutile de songer à faire une étape aujourd'hui. Encore un jour d'arrêt, employé à sécher notre garde-robe. — Lever désagréable; j'ai tout le côté gauche du corps endolori, et un abominable rhumatisme dans les jointures. Néanmoins, je sors pour voir les ruines de Djadjerm, qui occupent un espace d'au moins cinq

[1] *Ni Russe ni Anglais.*

verstes; alentour, à l'ouest, se trouve le cimetière guèbre, dans lequel je fais ouvrir une tombe, opération dont le résultat n'a pas été sans intérêt. Au sud, dans les champs, s'élève le tombeau de Ma-Asiar, serviteur d'Imam-Risa, enterré à Méched; c'est un mausolée superbe, construit en briques émaillées azur et turquoise, avec des inscriptions en relief d'une grande élégance.

Au dire du mollah qui me conduit, Djadjerm aurait été le lieu de villégiature des empereurs du Khorassan. Leur ancienne capitale était Belkhis, aujourd'hui entièrement abandonné, et dont les ruines, au sortir du défilé de Derbend, couvrent, me dit-il, une plus grande étendue que celles de Djadjerm. Suivant lui, les ruines que nous avons sous les yeux seraient plus anciennes que celles de Balkh. Les invasions successives, surtout le sac de Djadjerm par les Uzbegs, ont détruit en grande partie les vestiges splendides d'une civilisation restée pour nous presque inconnue. Cependant, on voit encore les restes d'un palais d'été, aujourd'hui perdu au milieu des champs, et dont les coupoles gracieuses et les portiques élégants révèlent une architecture analogue à celle des beaux édifices d'Ispahan. Nous apercevons deux monticules arrondis, Garetaï et Djoukhataï, surmontés de ruines d'anciennes forteresses, comprises jadis dans l'enceinte de la capitale; au nord-est se trouve un fort en pierre, couronnant un rocher isolé, qu'un long tunnel met en communication avec la plaine. Napier croit que Djadjerm, et non Damkhan, comme d'autres l'admettent, occupe l'emplacement d'Hécatompylos, l'ancienne capitale des Parthes; il attribue également l'immense étendue recouverte par les fragments de briques, aux inondations qui les auraient dispersés dans la plaine, et non à une étendue aussi considérable de l'ancienne Djadjerm. Cette cité devait néanmoins occuper un espace beaucoup plus grand qu'aujourd'hui, car sous Nadir-Chah elle comptait encore cinq mille familles. L'enceinte actuelle de la ville, contenant nombre de masures en ruine, est, du reste, une preuve que, dans ce siècle même, le nombre des habitants de Djadjerm est allé en décroissant, ce qu'il faudrait attribuer aux incursions fréquentes des Turcomans qui, en détruisant les travaux d'irrigation, ont sapé par la base la source de sa prospérité.

En rentrant de notre excursion, nous voyons cette ancienne et splendide capitale éclairée au coucher du soleil par une lumière si intense que les montagnes du fond prennent une teinte bleu azur d'un effet surprenant.

Le soir, à l'affût, je tue un mouflon, et je rapporte la belle peau d'un léopard, tiré la veille par un chasseur de Djadjerm.

Partis le lendemain avant l'aube, nous avons fait quelques akhatchs, soit plus de quatre-vingts kilomètres, par un pays triste, un vrai désert :

fastidieuses et bien longues chevauchées dans la plaine monotone; en montagne, les distractions étaient moins rares. Pour abréger la route, je fais causer le serdar kourde, qui ne demande pas mieux. Sur une petite proéminence du sol, nous rencontrons un de ces cimetières traditionnels de pierres amoncelées.

« C'est ici, me dit Mohammed-Ogli, que nous avons surpris, sous le commandement de notre Khan — qu'Allah protége! — cent vingt Turcomans qui remontaient de la plaine au point du jour, chargés de butin. Pas un n'a échappé; mais aussi beaucoup des nôtres périrent dans cette rencontre; leurs cadavres sont restés sur le champ de bataille; tenez, me dit-il, regardez ce que cette affaire-là m'a valu! »

Et, découvrant son épaule, il me montra la profonde cicatrice laissée par le passage d'une balle, ainsi qu'un coup de couteau entre les côtes.

« Neuf fois, me dit-il, j'ai été envoyé par le Khan à Téhéran, avec des têtes turcomanes et des femmes prisonnières. Dans un de ces voyages, j'apportai vingt-sept têtes.

— Ce chargement ne devait pas sentir bon en été, lui dis-je.

— C'était l'affaire des prisonniers, me répondit-il; c'est eux qui devaient scalper les têtes et qui les portaient. C'était alors le bon temps : cela nous rapportait gros; aujourd'hui, tout est fini avec les alamanes; les bonnes prises et les rançons ne sont plus qu'un souvenir; maintenant, comme alors, les Khans ne nous payent guère notre solde, mais les petits bénéfices ont cessé; les Russes nous ont gâté le métier! »

Nous atteignons Riabad, un grand donjon carré très-ancien, avec de belles mosaïques en briques de diverses couleurs, flanqué de quatre tourelles aux angles; c'est une ancienne cité abandonnée, que quelques pâtres habitent seuls aujourd'hui. Nous voici parvenus aux confins des expéditions des Turcomans Tékés. Il était rare qu'ils se risquassent au delà de Riabad, et ils ne s'y aventuraient que lorsqu'ils étaient en nombre. Car, dans ces parages, ils avaient autant à craindre les Yomoudes, leurs ennemis acharnés, que les Kourdes et les troupes du Chah.

C'est de Riabad à Astrabad et au delà que les Yomoudes, qui, au dire du serdar, peuvent mettre 40,000 cavaliers en campagne, entreprenaient leurs vastes razzias. Il fallait les voir, me dit un guide, lorsque, du haut de leurs grands chevaux, ils fondaient sur nous en vrais bouchers, les manches retroussées jusqu'au coude, leur long couteau pointu à la main. Il faisait beau les descendre de leurs montures avec les bons fusils du Khan, mais gare au corps à corps! Chacun alors travaillait pour son compte, et il faisait chaud, ces jours-là, quand on rentrait couvert de sang et chargé de butin.

Nous couchons à Riabad le 5 et à Makhs le 6 février. Nous marchons par fortes étapes à travers le désert, bordé, sur notre droite, par les hautes montagnes du Khorassan. Nous ne rencontrons que des escouades de bergers et de propriétaires de troupeaux persans armés de leurs fusils à fourche ou de longs bâtons, qui se rendent à Boudjnourd, dans l'espoir d'obtenir la restitution de leurs troupeaux enlevés.

La quantité d'opium consommée dans cette riche province du Khorassan est incroyable : partout la population en porte les tristes stigmates. Les femmes mêmes nous en demandent. Les hommes, hébétés et indifférents, ne se trouvent satisfaits que lorsqu'ils ont aspiré ce poison lent, par leur pipe à tuyau court. On fume aussi le *beng* ou *tchers* (hachich), fait avec la graine du chanvre persan. Pris à petites doses, ce narcotique n'a pas les effets redoutables qu'en produit l'abus; ce terrible poison abrutit et vieillit un homme en très-peu de temps.

En général, tous les derviches fument le hachich. L'usage du *tériak* (opium) est général et nullement déshonorant comme celui du hachich; presque tous les Persans qui en ont les moyens prennent au moins une pilule par jour. Suivant le Dr Pollak, l'homme qui jusqu'à maintenant a le plus sérieusement étudié les mœurs persanes, l'opium se prend soit pur en pilules, soit en mélange connu sous le nom de « hab-e-nichad » (pilule de belle humeur), qui se préparent soigneusement dans chaque maison.

L'usage modéré du tériak n'est nullement nuisible à la santé; le Dr Tholozan m'affirmait connaître à Téhéran des vieillards de quatre-vingt-dix ans qui, depuis cinquante ans, en prennent chaque jour une dose pour se soutenir, sans que leur constitution paraisse en ressentir des effets funestes.

Mon serdar kourde faisait partie de ces consommateurs modérés; j'ai souvent eu l'occasion de constater sur lui l'action vivifiante d'une pilule de tériak prise le soir. Il arrivait à la station fourbu, silencieux; quelques minutes après avoir avalé sa dose quotidienne, il s'animait, causait et vaquait à son office avec de nouvelles forces.

L'abus des narcotiques est fréquent en Orient. On voit des squelettes ambulants qui mendient au bord de la route pour assouvir leur passion; comme nos buveurs, ces esclaves de leur vice sortent d'une hallucination pour retomber dans une autre.

Lors de mon premier long séjour dans l'Asie centrale, l'inaction et la curiosité aidant, j'avais fini par m'habituer au hachich, et, de retour en Europe, il m'a fallu plusieurs années pour remettre mes nerfs détraqués; aussi je plains sincèrement, sans trop les condamner, les malheureux qui s'adonnent à cette passion.

Le 7 février, vers l'aube, j'eus la chance, chemin faisant, de tirer sur un loup, que les yeux d'aigle de mon serdar avaient découvert couché sous un amas de pierres. Bien que je n'eusse en main que mon fusil à canon lisse, mon coup double à petite grenaille, mais à courte distance, blessa grièvement la bête; cela nous valut l'émotion d'un beau *lancer,* suivi d'un *run* par mes grands lévriers et de l'hallali final.

Bien que nous n'ayons à fournir qu'une étape d'une cinquantaine de kilomètres, notre marche est ralentie par les troupeaux de *geyrann,* qui abondent dans ces parages : dès que les chiens les aperçoivent de loin, ils partent à fond de train; inutile de les rappeler. Je fatigue deux chevaux à des courses sans résultat, car ces gracieux représentants de la faune iranienne gagnent la montagne, où les chiens les perdent de vue.

D'assez mauvaise humeur, nous arrivons à un défilé du haut duquel nous jouissons d'une vue admirable sur le plateau de Bastam. A nos pieds sont des villages entourés de cultures et ombragés d'arbres. A l'arrière-plan, se détachent, sombres sous le ciel sans nuages, les montagnes colossales au milieu desquelles se dressent le Chah-Kou, haut de 13,000 pieds, et le Chahvaz. C'est aux abords du premier que sont les meilleures chasses du pays. Sur le versant de la mer Caspienne, de magnifiques forêts de chênes et de sapins abritent les représentants de la faune iranienne. Toute cette contrée est semée de lieux de villégiature pour les habitants d'Astrabad, qui ne savent assez vanter les sites pittoresques et les beautés du Chah-Kou, au sommet duquel se trouve un petit lac alimenté par des neiges éternelles.

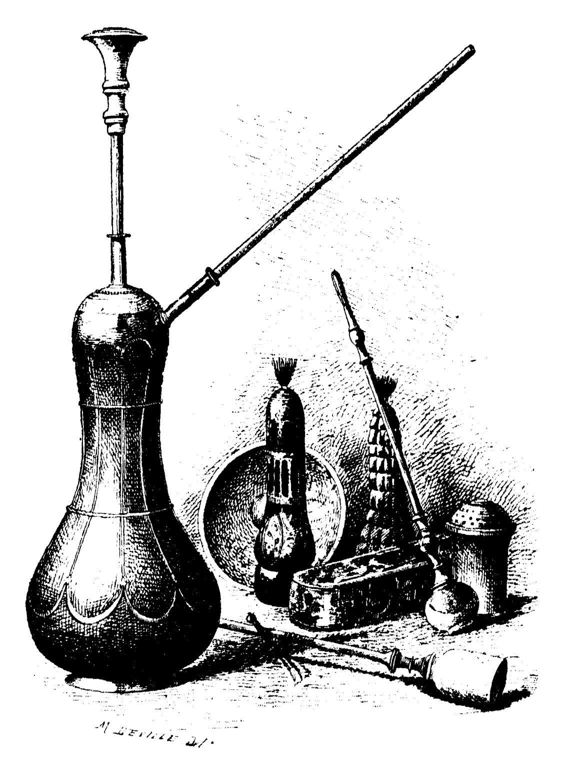
Après avoir dépassé le grand et pittoresque village de Houssein-Abad, nous approchons de l'antique Bastam, résidence du gouverneur de la province de Chakhroud. Ce dernier, prévenu de mon arrivée, a envoyé à ma rencontre un détachement de cavalerie. A la tête de ces hommes marche un des aides de camp de Mohammed-Khan, qui, au nom de son chef, me souhaite la bienvenue en un déluge de phrases, suivies de l'offre d'un cheval à harnachement brodé d'or, conduit à la main par un palefrenier.

Suffisamment renseigné sur les us et coutumes persans, je rends politesse pour politesse en refusant l'offre du cheval, qui exigerait en retour un cadeau d'une valeur au moins double.

L'officier, qui a rang de colonel, m'explique, chemin faisant, que les gouverneurs de Chakhroud préfèrent habiter Bastam, parce que cette ville se trouve à bonne distance de la grande route postale. Ils économisent ainsi les frais d'hospitalité auxquels les obligerait leur présence dans le chef-lieu. Il m'annonce qu'une habitation gouvernementale a été préparée pour moi, et que le gouverneur viendra me voir le lendemain.

Sous les murs de Bastam, on a établi un camp mobile de tentes blanches où se rassemblent les régiments de *rédifs* (troupe irrégulière) qui vont partir en expédition contre les Yomoudes.

Après avoir franchi une plaine rocailleuse, un brusque contour de la route nous amène en vue de Chakhroud, adossé à la montagne. Nous mettons pied à terre hors des murs devant une porte basse. C'est là ma résidence : une masure en ruine, entourée d'un jardin jadis somptueux, aujourd'hui dans



Kaliane et pipes à hachich.

une décadence digne de l'incurie persane. L'aspect des chambres est tellement sordide que je songe à faire dresser mes tentes. Heureusement, l'arrivée du *starchi* (ancien), chef de la colonie arménienne russe de Chakhroud, met fin à ma mauvaise humeur. Habitué aux réceptions persanes, il a amené avec lui des serviteurs armés de balais et chargés de tapis, avec tout ce qu'il faut pour transformer en une habitation tolérable un hangar dans lequel, en Europe, on ne logerait que le bétail.

Je laisse à mes gens le soin de l'installation, et je suis cet excellent homme dans son caravansérai, où je trouve réunie toute la colonie chrétienne, composée d'une quinzaine d'Arméniens du Caucase, sujets russes qui ont entre

leurs mains le marché d'exportation et d'importation de ce centre commercial.

L'Arménien est le Juif de l'Orient : âpre au gain, il le surpasse en astuce et en rouerie. Plus dur encore, il est détesté de toute la population musulmane.

Huit jours avant mon arrivée, l'exaspération du peuple de Chakhroud contre ces quinze Arméniens était montée à un tel paroxysme que, pour échapper à un massacre, ils avaient dû se réfugier dans la station du télégraphe, qui eut à soutenir un véritable siége. Si le gouverneur et le consul de Russie à Astrabad n'étaient intervenus à temps, l'échauffourée aurait pu se terminer moins heureusement pour ces trafiquants, aussi peu vaillants que leurs confrères israélites. On lisait encore la panique sur leurs figures, comme le ressentiment dans les démonstrations des indigènes.

Avertis de mon arrivée par les autorités, ils me croyaient envoyé pour faire une enquête sur les faits qui venaient de se passer. J'eus l'occasion, pendant mon séjour, de peser les griefs des deux parties, et je suis loin de donner tous les torts aux indigènes. Les Arméniens, par le fait qu'ils se disent sujets russes, payent moins d'impôts, sont exposés à moins de vexations et peuvent travailler avec de forts capitaux, tandis que les négociants indigènes ont peur de faire valoir les leurs, et d'attirer ainsi la convoitise des administrateurs persans. Comme ils tiennent tout le marché, ils abusent de leur position, en se fiant pour l'impunité à leur qualité de sujets russes.

Au temps où les marchandises européennes passaient en transit par le Caucase, Chakhroud était un des centres commerciaux de la Perse : depuis que le transit par la Russie a cessé, cette place a immédiatement déchu de son ancienne prospérité; il ne lui reste que l'importation des marchandises russes. Certains articles de transit se chiffraient autrefois par des quantités considérables, entre autres le sucre français, qui ne sera jamais remplacé par les produits des raffineries russes. Le sucre français se fond promptement, et cette qualité le fait apprécier en Perse, où l'on est accoutumé à boire le café et le thé très-chauds, et dans des tasses microscopiques. Le sucre russe, meilleur comme qualité, met plus de temps à fondre, ce qui fait que le liquide se refroidit.

Cet article, comme tant d'autres, retrouvera sa route par Trébizonde et Tauris; la suppression du transit par la Russie n'aura pour résultat qu'un retard dans les expéditions, mais jamais une substitution complète des articles russes aux marchandises employées jadis. Chakhroud est une des grandes stations sur la route de Méched-Téhéran; c'est surtout le grand débouché pour l'exportation des laines de mouton du Khorassan, exportation momentanément arrêtée par l'épizootie.

Le Khorassan, célèbre pour ses raisins, en exporte une grande quantité à l'état sec, ainsi que des pistaches, des noisettes et des amandes. Durant mon séjour, un autre article se vendait couramment, en gros et en détail, dans les bazars : c'étaient les bois de cerf. Un des Arméniens me montra dans ses dépôts des monceaux de ces cornes, dont il avait acheté environ 2,000 kilos pour les expédier en Russie.

Ces bois proviennent des environs de Chakhroud, du Chah-Kou et des forêts situées sur le versant de la mer Caspienne. Les chasseurs les vendent à des prix dérisoires. La quantité de ces bois disponible en ce moment à Chakhroud donne une idée de la richesse des chasses de ce pays. Trois paires, que j'eus l'idée de faire peser, marquaient ensemble 58 kilogrammes.

Une tournée au bazar me valut la découverte d'une collection de vieilles armes persanes dont quelques belles pièces me furent acquises à des prix exceptionnellement bas par mes amis les Arméniens.

J'eus l'honneur, le lendemain, de recevoir dans mes appartements, tant bien que mal mis en état pour la circonstance, la visite de Mohammed-Khan, gouverneur de Chakhroud. Son arrivée m'avait été annoncée par une escouade de serviteurs portant vingt plats de dessert et de friandises destinés, comme il me le dit fort gracieusement, à adoucir les souvenirs des vicissitudes du voyage.

Très-mielleux, très-loquace, il s'inquiéta avant tout de l'objet de ma mission, et parut infiniment plus à l'aise lorsque je lui appris que, bien contre mon gré, ma route me conduisait à Téhéran, où je tenais à me présenter à S. M. le Chah, puisque j'avais abordé la Perse.

Une visite semblable, à laquelle assistent toujours un grand nombre de courtisans, ne se passe pas sans échange de civilités et sans une consommation extraordinaire de thé et de café : à chaque instant on apporte le kaliane ou narguilé (pipe à eau). Chaque haut fonctionnaire est accompagné dans ses courses par son *kalianetchy* (domestique attaché à cet office), qui lui présente la pipe allumée entre les verres de thé qu'il absorbe. La politesse exige qu'il présente la pipe à son hôte, mais son embarras serait grand si celui-ci l'acceptait. D'abord cette offre gracieuse n'est qu'une politesse : et surtout le propriétaire du kaliane ne pourrait plus s'en servir s'il avait touché les lèvres d'un chrétien. J'ai souvent été exaspéré de cette blessante superstition des Chiites, qui regardent chaque objet touché par un chrétien comme souillé. Cela va même si loin que, dans les bazars, les vrais croyants refusent de montrer leur marchandise à un Européen, de crainte qu'il ne la souille par son attouchement. Il faut sept eaux pour purifier un objet du contact de l'infidèle.

Sur la route de Recht, un jour que je mourais de soif, je rencontrai un

paysan porteur d'une cruche remplie d'eau ; je le priai de me laisser boire. Sourd à mes instances et à mes offres d'argent, il refusa obstinément. Emporté par une juste colère, je donnai ordre à mes gens de lui enlever sa cruche et de le rouer de coups, — besogne toujours très-goûtée par mes compagnons sunnites.

Dans le courant de l'après-midi, je rendis sa visite au gouverneur, qui me reçut dans son habitation de Bastam. J'avais répondu à ses vingt assiettes de bonbons par vingt bouteilles de ma limonade gazeuse au cognac, qu'il reçut sous le titre de « Cherbet ».

Ce matin, il avait fait son apparition chez moi en costume de gala. Selon les usages qui règnent à Téhéran, il me reçut en négligé, soit en redingote courte, couleur aile de pigeon, fermée jusqu'au cou par un seul rang de boutons, et pantalons à la franque. Il portait des chaussettes de fil blanc et des gants blancs du même tissu, si cher aux Persans, agrémentés de dessins rouges teints au henné et marquant les ongles.

Cet homme aimable avait organisé en mon honneur, pour le lendemain, dans les régions du Chah-Kou, une chasse qui compte parmi mes plus belles journées en Perse. Les chasseurs qu'il avait mis à ma disposition étaient des chercheurs de piste et des traqueurs de premier ordre. Vêtus de blanc pour approcher le gibier, je les ai vus de mes yeux se glisser avec une souplesse sans égale jusqu'au milieu des troupeaux.

Si je n'avais déjà trop entretenu mes lecteurs de ces exploits cynégétiques, je leur ferais le récit de cette journée émouvante, qui m'a donné l'envie de retourner dans ces parages si merveilleusement giboyeux.

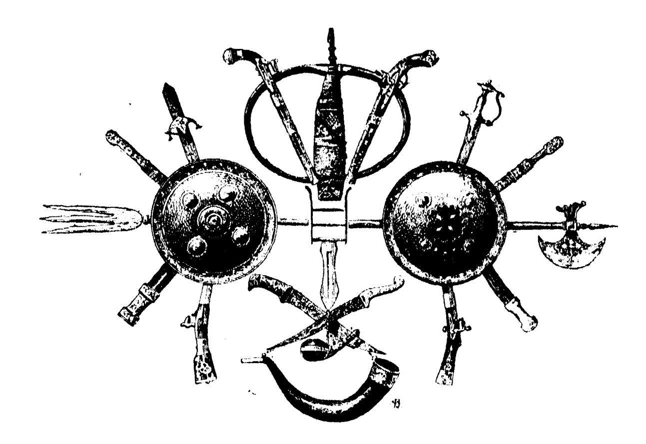
Pour clore cette journée fatigante, visite au célèbre minaret branlant de Bastam. C'est une merveille. Représentez-vous une tour en tout semblable à nos grandes cheminées de fabrique. Quarante-deux marches conduisent au sommet. Durant l'ascension, on sent parfaitement les oscillations, qui sont si fortes qu'elles font tomber dans l'espace de grosses pierres posées sur le rebord du parapet.

De l'ancienne splendeur de cette antique cité il ne reste qu'une tour en maçonnerie à côtes de melon, avec de belles inscriptions koufiques au faîte, et une mosquée, moins ancienne, flanquée de tours coniques, à toit pyramidal, décorées de riches émaux. Peu s'en fallut, ce jour-là, que je n'eusse les reins cassés en m'enfonçant avec mon grand cheval turcoman dans un vieux mausolée. J'en fus quitte pour une douleur à l'épaule sur laquelle je tombai, douleur qui ne me quitta plus.

Le 11 février, à l'aube, au moment de quitter Chakhroud, on s'aperçut que notre cuisinier manquait à l'appel. J'appris qu'il avait élu domicile à

Chakhroud, où il s'était acheté à terme une épouse dont les charmes lui faisaient très-probablement préférer son nouveau foyer aux émotions du voyage. Comme j'avais à demeure fixe chez moi le maître de police, un ivrogne incorrigible que chaque soir on envoyait rouler dans l'ancien bassin d'une fontaine où il s'était habitué à dormir, je le mis au courant de mes perplexités. Enchanté de me prouver sa reconnaissance pour les nombreux flacons qu'il me devait, je le vis se hisser sur sa monture et partir, accompagné, ou plutôt soutenu par deux valets de la sainte Hermandad.

Au bout d'une demi-heure à peine, il rentrait fier de son succès et de la haute opinion qu'il croyait m'avoir donnée de la perspicacité de la police



Armes persanes.

qu'il représentait. Je n'eus qu'à jeter un regard sur la triste victime de l'amour conjugal que les « policemen » traînaient à leur suite, pour voir que mon pauvre cuisinier venait de recevoir une maîtresse bastonnade. Ses grimaces pitoyables firent le bonheur de mes gens. Mais, en vrai Persan, il s'en vengea à sa manière. Je n'ai de ma vie mangé pires ragoûts que la cuisine qu'il nous servit jusqu'à Téhéran.

A partir de Chakhroud, nouvelle escorte : un officier de Cosaques persans et quatre cavaliers. Comme vous voyez, Mohammed-Khan avait bien fait les choses.

Nos tcharvodars sont également renouvelés et me fournissent une occasion de me fâcher, comme je l'ai déjà fait à chaque changement du même genre.

La règle de conduite de ces gens est fort simple : il s'agit de profiter le plus possible d'autrui, et surtout de l'étranger. D'abord, ils essayent leur

petite exploitation; mais quand ils voient qu'on n'est pas disposé à se laisser voler, et surtout quand ils ont fait connaissance avec la nagaïka de mon Chébane, ils s'amendent à vue d'œil, et tout marche à souhait. Chébane, qui est un homme fort original à sa façon, commence généralement par les rosser. « Ça m'épargne toujours de me fâcher, et il est bien plus simple de débuter par là. »

A Dekh-Moulla (Dei-Mollah), Ismaïl-Khan, chef de l'endroit, un jeune colonel, me fait une sympathique réception dans un pavillon bâti pour le passage du Chah. Comme il pleut à verse et que mes rhumatismes me tourmentent, je passe la journée du lendemain chez cet aimable hôte. Il fournit la cuisine, moi le vin, le tout si bien qu'on l'emporte ivre-mort, et que j'attrape une indigestion. Le vin aidant, nous en étions arrivés à l'intimité. Il voulait à toute force faire mon bonheur, ne comprenant pas qu'à mon âge je ne fusse point marié. La chose pourtant lui semblait bonne, surtout en Frenghistan, où les femmes, au lieu d'être payées, vous apportent de l'argent. En attendant, disait-il, je vous en trouverai une; dans deux mois elle parlera le français, et, si elle vous ennuie, vous pourrez la revendre à Constantinople. — « *Koubbé* (bien), lui répondis-je, nous en causerons à tête reposée. »

Jamais, probablement, les chacals, qui, la nuit, se réunissent par centaines dans ces régions, n'ont fait un tel sabbat que dans les heures qui suivirent cette causerie. C'est à peine si nous pûmes fermer l'œil; on eût dit des hurlements d'une horde de moutards enragés, et nos coups de fusil ne les intimidaient pas le moins du monde. Ces animaux m'ont presque dévoré en entier une sacoche en cuir, oubliée par mégarde sur la plate-forme du jardin.

A Damkhan, grand scandale! Le Khan Fatoullah-Mirza, pauvre comme un rat d'église, mais fier et imbu de ses prérogatives de *Chahzadé* (descendant de la dynastie régnante), ne me fait pas même la visite de bienvenue, et me refuse une escorte pour continuer ma route. Ces descendants des Kadjars pullulent dans le pays, dont ils sont la plaie. Vraies sangsues, ils n'ont que les vices, sans le courage et la noblesse de leurs ancêtres. A Téhéran, un de ces « parents du Chah » demande l'aumône dans les rues durant la moitié de chaque mois, la pension que lui paye le souverain ne suffisant que quinze jours à satisfaire ses passions.

J'envoie Chébane sommer le Khan de faire son devoir, en adjoignant à mon Tcherkesse qu'en cas de refus, il ait à lui payer la location de la masure que j'occupe. La conversation a dû être pas mal orageuse. Chébane — prince lui-même — lui a fait entrevoir une étrillée et lui a jeté l'argent à la figure. Je sors des murs de Damkhan, sans escorte cette fois, réduit à

mes braves serviteurs, qui, à eux seuls, valent bien du reste un escadron persan.

La manière officielle de voyager finissait par m'être à charge. Ces visites obligées avec leur suite inévitable de conversations vides d'intérêt me donnaient des nausées. Aussi me décidai-je à faire les dix jours de marche qui me séparaient de Téhéran en campant dans les caravansérais, tout comme les voyageurs que je rencontrais à chaque pas.

Sur toutes les grandes routes du royaume, le *menzil* (station) est pourvu d'un ou de plusieurs caravansérais. Ce sont de vastes bâtiments, entourés de hautes murailles avec une cour ouverte au centre, dans laquelle se trouve la citerne. Le périmètre de cette cour présente une série de niches ayant chacune la place pour y allumer du feu. C'est là que s'établissent les voyageurs. Derrière ces niches sont de grands caveaux voûtés, entourés de petites plates-formes sur lesquelles donnent d'autres niches.

Par la seule porte d'entrée s'engouffrent les caravanes, qui arrivent dans l'après-midi. S'il fait froid, les mulets, immédiatement débarrassés de leurs lourds fardeaux, sont mis à l'abri dans les hangars voûtés qui leur servent d'écuries. Leurs maîtres occupent une des niches, et, dès qu'on a apporté la provision de bois, que l'on trouve toujours à acheter chez le *dalandar* (portier du caravansérai), le samovar est placé sur le feu. Si le temps le permet, on campe dans les niches donnant sur la cour.

C'est un spectacle toujours nouveau, toujours amusant, que l'animation et la vie des caravansérais. On y passe les meilleures heures du voyage. En hiver, il fait chaud dans ces abris voûtés; en été, ils vous préservent des brûlants rayons du soleil, et n'étaient les abominables insectes qui y foisonnent, ce serait charmant.

Le caravansérai est en général bâti par un grand personnage, en manière d'œuvre pie. Le nom du constructeur se trouve inscrit sur le portail. Quelques-unes de ces hôtelleries sont des bâtiments de grand luxe, en pierres de taille, avec ornementation en marbre. Mais si l'on construit luxueusement en Perse, on ne sait pas entretenir; l'incurie y choque le regard à chaque instant, et souvent les plus beaux édifices tombent en ruine sans que personne songe à les réparer.

L'entrée du caravansérai est absolument gratuite; on y séjourne aussi longtemps que l'on veut, sans être surveillé. Sauf la grande et lourde porte d'entrée, il n'y a, à l'intérieur, ni portes ni volets, et pour cause : tout cela ne manquerait pas d'être bientôt employé comme combustible. — Le dalandar vend tout ce qui est nécessaire : bois et fourrage pour les chevaux ; parfois des œufs, des poules, des galettes, du pain, du fromage.

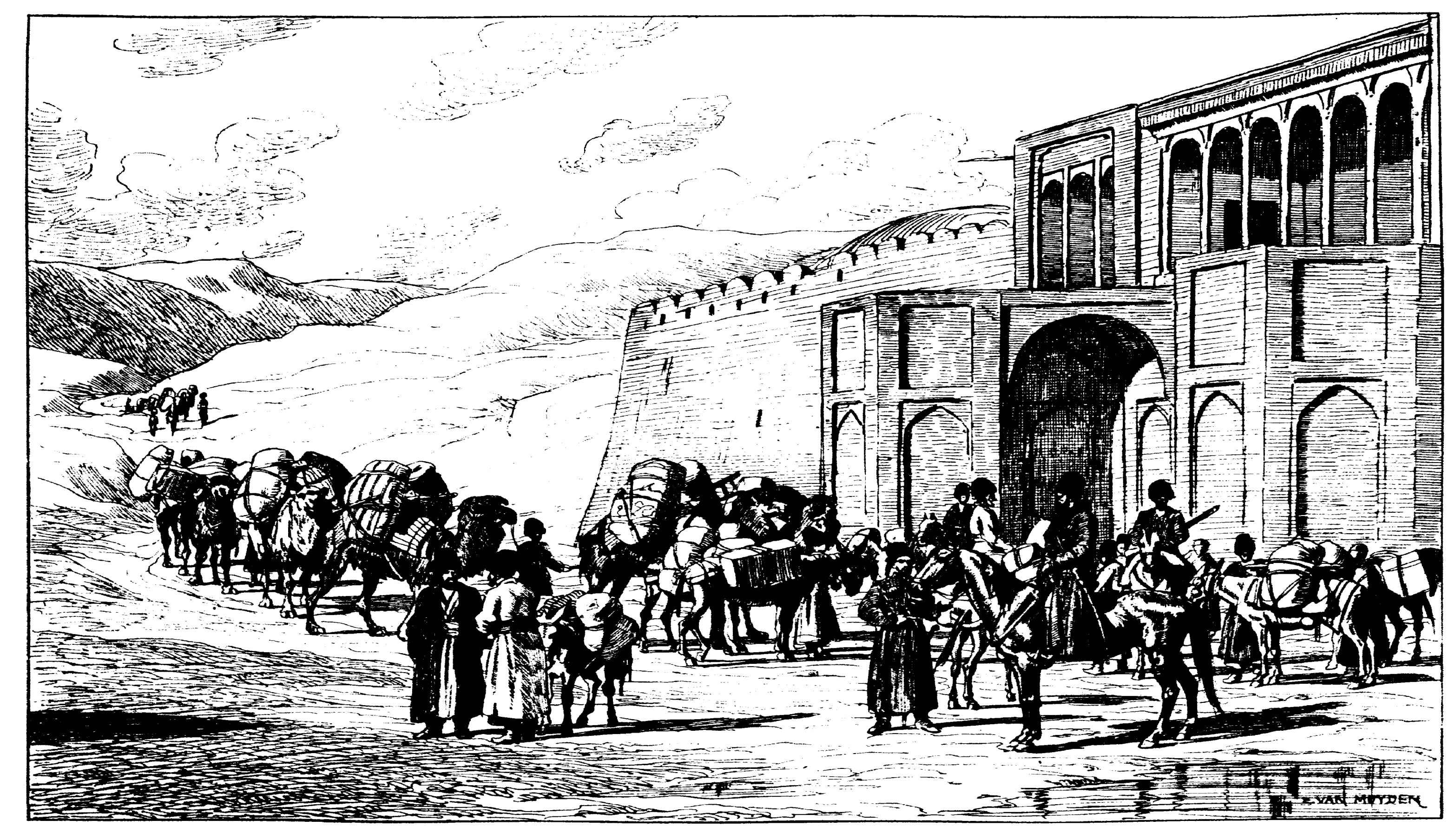
La place choisie, les mulets déchargés et les provisions achetées, le cuisinier prépare le repas. Étendu sur un tapis, la tête appuyée contre un ballot, je m'amuse à regarder les arrivants. Leur approche est annoncée par le tintement des clochettes que portent les mulets ; ceux qui viennent du sud sont caparaçonnés de licols multicolores et garnis de coquillages ; les autres arrivent des montagnes mal harnachés, maigres et



Persanes.

éreintés. Les tcharvodars qui les conduisent sont de toutes nationalités : Afghans, Arabes, Kourdes, etc. Les muletiers auxquels on confie des chargements très-précieux, sont parfaitement honnêtes ; il est rare d'entendre parler de pertes subies par leur faute. De même qu'ils prennent des chargements à Kandahar pour Méched, il n'est pas rare de retrouver le même muletier à Bender-Bouchir ou à Trébizonde. Mon tcharvodar, par exemple, n'est pas retourné à Bagdad, sa patrie, depuis sept ans.

Quand le soir rassemble la famille qui compose la caravane, c'est le



CARAVANSERAÏ.

tcharvodar qui a la parole : il raconte, et ses récits toujours exagérés, mais fortement empreints de couleur locale, sont une des distractions de ce genre de voyage. Ses auditeurs, tout en écoutant, s'occupent sérieusement de débarrasser leurs hardes de la vermine, les uns en tenant leur chemise sur la fumée où cuit le pilaf qui tout à l'heure va être mangé, les autres, en enlevant avec ménagement les petits reptiles nichés dans les coutures, et qu'ils n'oseraient tuer.

A Akhouan, cette engeance m'empêchant de fermer les yeux, je dus passer une nuit hors du caravansérai, roulé dans une pelisse, écoutant la musique des chacals et maudissant cette fois ce genre d'existence. Aussi, le lendemain, je me décidai à faire demander au gouverneur l'autorisation d'établir dorénavant mes étapes dans les « tchaparkhanés » (stations de poste).

Bien que le prince Ziat-Daoulé, gouverneur du Semnan, vienne de perdre son père, dont on célèbre les funérailles en ce moment même, il m'envoie son aide de camp pour m'offrir une escorte et un logement sous son toit. Le télégraphe l'avait instruit de mes infortunes, et il désirait réparer la grossièreté de son collègue. Je suis fort touché de son attention, dont le prix est rehaussé par les circonstances dans lesquelles il se trouve; mais je refuse néanmoins, préférant m'installer à la station de poste.

Ayant fait un bout de toilette, je me rends à la mosquée de Fatelli-Chah, pour assister aux funérailles du défunt : cette mosquée occupe les quatre côtés d'une place dallée au centre de laquelle se trouve une vaste pièce d'eau. Confortablement installés dans un café persan ouvert sur la place, nous assistons à l'arrivée du cortége précédé par un cavalier à turban blanc, porteur d'un grand drapeau rouge. Il est suivi d'une série de cymbaliers qui font un bruit assourdissant : derrière ceux-ci viennent douze mollahs portant des insignes religieux, espèces de larges lames en acier très-mince que la légèreté de leur poids tient perpétuellement en mouvement. Ce sont des souvenirs des guerres saintes, que l'on n'exhibe au public que dans les grandes cérémonies.

Après eux, le cheval du défunt, richement caparaçonné, est conduit à la main; un second cheval porte des sabres croisés sur le pommeau de la selle. Des joueurs de cornemuse précèdent dix drapeaux richement brodés, derrière lesquels marchent une foule de derviches aux figures hâves, aux vêtements déguenillés, tenant à la main une hache ou une massue, et poussant à chaque pas leurs invocations assourdissantes à Allah. A la suite d'un long cortége de mollahs lisant des prières, s'avance le Chahzadé Ziat-Daoulé, entouré de ses courtisans et de ses serviteurs.

Une foule immense les attend : tous les toits sont couverts de femmes

venues pour assister à la tomacha. Toute cette escorte trouve place dans le vaste édifice en face de nous, dont le grand portique ouvert nous permet de voir l'intérieur.

Les mollahs s'accroupissent le long des murs, tandis que le centre est réservé à la famille et aux amis. Le peuple se presse sur la place, refoulé à coups de bâton par la police.

Alors commencent les prières, interrompues par l'arrivée de porteurs de kalianes. Je ne compte pas moins de quarante-cinq de ces pipes faisant le tour de l'assistance. Des domestiques apportent le thé et le café. Cette douleur interrompue par des rafraîchissements et par le tabac m'a paru originale.

Si tout se passe correctement dans la mosquée, la maison mortuaire, en revanche, offre un aspect désolant. Il m'est arrivé plus tard d'être témoin de cet affreux tableau. Les femmes du défunt, entourées de leurs connaissances, se rassemblent en plein air, se roulent par terre, s'arrachent les cheveux et se frappent la tête contre les murailles. Ces manifestations bruyantes, accompagnées des cris et des lamentations de toutes les commères présentes, sont ce qu'on peut imaginer de plus lugubre.

Quant au cadavre, il ne reste que peu d'heures à la maison : on l'emporte au cimetière, ou on le confie à un tcharvodar chargé de le transporter en lieu saint, à Méched ou à Kerbela. — A tout prendre, le musulman meurt avec une grande tranquillité d'esprit. Si la religion n'avait pour objet que de nous faciliter ce dur passage, l'islamisme en résumerait l'idéal.

Pour atteindre Téhéran, il me reste à franchir sept menzils, soit autant de jours de marche. Si je faisais le voyage avec mes chevaux, en laissant les bagages en arrière, je pourrais y être le troisième jour; en prenant des chevaux de poste, comme nous en rencontrons partout, il me serait possible de faire quatre menzils en vingt-quatre heures. Hélas! les forces qui m'ont soutenu jusqu'ici commencent à me manquer. C'est tout au plus si j'arrive à faire les soixante à quatre-vingts kilomètres par jour qui représentent le menzil des caravanes. Autant le voyage est intéressant lorsqu'une santé robuste permet de supporter toutes les privations, autant la lutte continuelle contre le pillage, le manque complet de confort, et surtout la mauvaise qualité de la nourriture, finissent par irriter et aigrir celui qui souffre.

J'essayai du *taktiravane,* espèce de palanquin porté par deux mulets. Mais l'air étouffé que l'on respire dans cette boîte fermée de tous côtés ne fit qu'augmenter mon malaise. J'aime autant le *kedjaveh,* corbeilles assujetties de chaque côté des mulets, et qui sont surtout à l'usage des femmes.

Enfin, après tous ces essais infructueux pour me soulager, je finis par revenir à mes chevaux.

Ce furent là de mauvais jours de voyage. Mes serviteurs, agacés par l'humeur massacrante de leur maître, avaient perdu la gaieté qui régnait jadis dans ma petite caravane. — Chébane, que j'avais traité un jour de « fils de chien », porta la main à son kindjal, et si je n'avais aperçu ce mouvement, qui me mit encore plus vite le revolver au poing, l'affaire aurait pu mal tourner.



Derviche.

A Lasghirt, pour surcroît de misères, mes chevaux, abreuvés sans ma permission, furent pris d'un violent accès de colique. Je crus mes meilleures montures perdues. Les extrémités étaient déjà froides, lorsqu'on vint m'avertir. Heureusement, un vieux remède kirghiz me les conserva. Comme cette recette sera, sans doute, nouvelle pour mes lecteurs, je dirai en quoi elle consiste.

On frictionne les naseaux du cheval avec la paume de la main en les pétrissant, puis on introduit de la paille coupée dans les organes de la respiration; on répète cet exercice plusieurs fois, jusqu'à ce que le cheval éternue avec force pour se débarrasser des fétus qui le chatouillent. On pratique en outre une légère saignée dans la mâchoire supérieure; bientôt les oreilles se réchauffent, le sang circule de nouveau. On couvre bien la bête après l'avoir forcée à un bon temps de trot, et elle ne tarde pas à manger le foin qu'elle refusait d'abord.

Voici un passage de mon journal, à cette époque, que je me borne à transcrire :

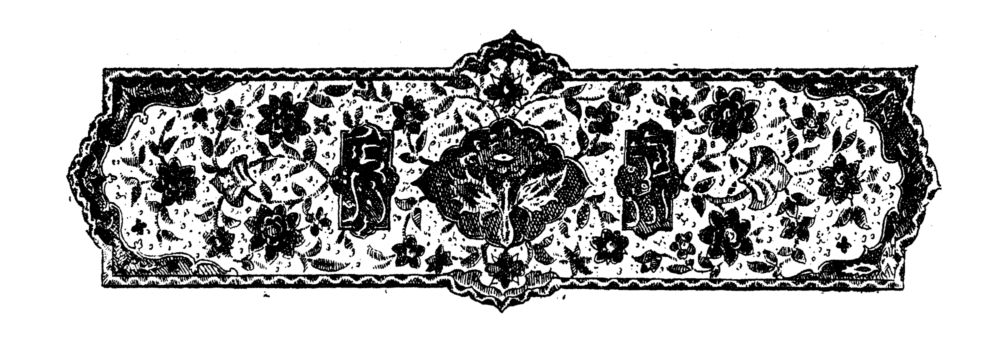
« Kichlak, 19 février. — Incapable de surveiller moi-même le départ, on me hisse sur une monture. Je rends grâces à la Providence qui m'a donné aujourd'hui la force de continuer ma route. Hier, j'étais anéanti : le dos me fait très-mal; je suis moulu, et la fièvre qui me brûle le sang me rend si faible, que je serais prêt à pleurer quand il me faut lever le bras ou faire un mouvement. Encore dix-sept *farsakhs* (150 kilomètres). Arriverai-je à Téhéran? Là, il y aura des médecins, des Européens; courage!

« Au milieu de la journée, le soleil est très-chaud. Je m'étends un moment pour me reposer, avec une pierre pour oreiller. J'ai voulu dormir une bonne heure, mais à mon réveil la caravane était partie. Pas de crainte pourtant de perdre la route : on n'a qu'à suivre les nombreuses traces. Néanmoins, il est triste d'être seul. Ma canaille d'interprète n'a pas même songé à mettre quelques provisions dans ma sacoche. J'ai fait trois farsakhs avec un morceau de chocolat et quelques gorgées de cognac.

« Rencontré un marchand de Téhéran, revenant d'un pèlerinage à Méched, avec quatre femmes en kedjaveh. Ces dernières m'ont donné un peu de riz froid, qui sentait la souris. J'ai continué ma route avec ces gens. — Enfin, à ma question : « A quelle distance sommes-nous du menzil (station)? » on me répond : A un farsakh (9 kilomètres environ). Nous marchons une heure et demie sans apercevoir le caravansérai. Sur ma remarque qu'il y a donc plus d'un farsakh à faire, on me dit : C'est sans doute un long farsakh! »



Coupe en bronze.



CHAPITRE XV

TÉHÉRAN [1].

Entrée dans la capitale de la Perse. — Mes trois meilleurs chevaux prennent la route de Vienne. — Gravement malade. — Le hakim du Chah. — Fêtes de Nourrous. — Fermez les yeux ! — Les séides. — Nasr-Eddin-Chah. — Audience. — Coiffé d'un claque dangereux. — Parade et visites officielles. — Zil-i-Sultan. — Les ministres de Sa Majesté. — La colonie européenne et ses potins. — Comment la cour de Téhéran apprit l'usage de la fourchette. — L'endéroun. — Un Français qui passe à l'islam et épouse son palefrenier. — Sauf le maillot, les Persanes portent le costume de nos corps de ballet. — Les courses de Téhéran. — Nouveaux méfaits de Chébane. — Je perds mon plus fidèle compagnon de voyage.

Je n'ai pas besoin de vous peindre notre joie quand, après vingt-cinq jours de marche pénible, nous découvrons enfin, du sommet des collines, la capitale de la Perse. Chacun s'était mis en frais; Chébane avait arboré son beau costume circassien, tout chamarré d'argent; on s'était lavé au dernier menzil : les chevaux faisaient plaisir à voir, reluisant au soleil sous leurs brillants harnachements de gala; Akhmet, ne possédant que son costume en loques, s'était contenté de fourbir ses armes. Les mulets eux-mêmes avaient pris un air de fête, et le tintement de leurs clochettes me semblait plus gai que de coutume. Là-bas, cette grande plaque noire au pied des montagnes de l'Elbours, tranchant sur la couleur uniforme du désert qui l'entoure, représentait pour tous le repos, le confort, la civilisation. Moi-même, en particulier, j'étais sûr de trouver là des nouvelles de la patrie, de ma famille, dont je n'avais reçu depuis sept mois qu'une seule et unique dépêche télégraphique.

C'est donc là ce Téhéran, dont les récits et les descriptions ont exalté

[1] Je dois la majeure partie des photographies qui ont servi de motifs pour l'illustration de ce chapitre, à l'éminent artiste M. Ermakoff de Tiflis, que j'eus la bonne fortune de rencontrer à Téhéran.



notre imagination et soutenu notre courage! A mesure que nous avançons, la route s'anime. Ici des soldats rejoignant leurs régiments poussent devant eux leurs mulets chargés de fusils. Là ce sont des convois de vivres destinés à l'alimentation de la grande ville. Plus loin, des fonctionnaires, accompagnés de leur suite nombreuse de femmes, escortées d'eunuques, et juchées sur des chevaux qu'elles montent à califourchon.

A notre costume et au harnachement de nos montures, on nous prend pour une députation turcomane. A mesure que nous avançons, nous distinguons, au milieu des jardins qui l'entourent, le palais de Khassyr-Kadjar, bâti sur une hauteur, avec ses kiosques et ses pièces d'eau; Ekhred-Abad et Saltanat-Abad, — autant de résidences de plaisance du Chah; dans le fond de la plaine, Ioukhan-Tépé, avec sa ménagerie et son palais d'été, fait plutôt l'effet d'une forteresse nichée sur une colline et dominant un immense parc.

La porte Doulab, une des douze entrées de la ville, est monumentale. C'est tout un fouillis de tourelles, de niches et de frontons décorés de briques émaillées; l'accès en étant interdit aux caravanes, nous sommes obligés de longer les fossés qui entourent la ville, et au delà desquels s'élèvent des murailles en terre, assez mal entretenues. Nous faisons notre entrée par la porte de Chymrane.

Dans les rues, pleines de mouvement, c'est un bruit assourdissant, et l'on n'avance qu'avec peine : à chaque instant, c'est un temps d'arrêt, pendant lequel la foule des badauds s'attroupe autour de nous. Ici, c'est un des mulets qui s'abat; là, un personnage qui vient s'enquérir de nos noms et qualités. Chébane, en vrai Circassien, caracole au galop le long de la caravane, ameutant tous les chiens du quartier.

Enfin nous arrivons à la place Meïdane-Topkhané. C'est le centre de la ville. Elle est entourée de casernes aux couleurs voyantes; c'est là qu'aboutissent les artères les plus fréquentées. Quatre canons gigantesques, sur leurs hauts affûts, montent la garde aux quatre coins d'une vaste pièce d'eau; ils datent du siècle passé et sont pour le moment recouverts de toiles destinées sans doute à les garantir de la poussière.

On ne voit partout que des soldats, mais d'une espèce bien différente de ceux que je suis habitué à rencontrer. La police des rues est faite par des gaillards bronzés, à l'allure martiale, portant l'uniforme à collet rabattu de l'infanterie italienne, et, sous les arcades de la place, j'aperçois des hussards au dolman rouge avec des brandebourgs jaunes. Ai-je la berlue? me demandai-je tout à coup, en voyant déboucher un groupe coiffé du casque prussien surmonté du lion et du soleil de Perse, complétant un vrai chef-d'œuvre

d'uniforme quadrillé blanc et noir, à boutons d'or. Ajoutez à cela le nouvel uniforme de la cavalerie de la garde, très-réussi du reste, analogue à celui des Cosaques du Kouban; représentez-vous enfin des copies de généraux autrichiens et de maréchaux de France, traversant cette foule multicolore, les uns à cheval, les autres en voitures conduites par des nègres, et vous aurez une idée de mon ahurissement. Je crus d'abord à un bal masqué.

Je ne vous parlerai pas de la réception qui m'attendait. Recommandé aux ambassades de France et d'Autriche, j'y trouvai l'accueil que cette petite société d'élite sait faire aux Européens que leur heur ou malheur amène dans ces régions. Partout des lettres! Comme un avare jaloux de son trésor, je m'enfermai chez moi pour jouir du bonheur dont j'avais été si longtemps privé; je revivais avec ceux que j'avais laissés depuis si longtemps et si loin là-bas dans la patrie.

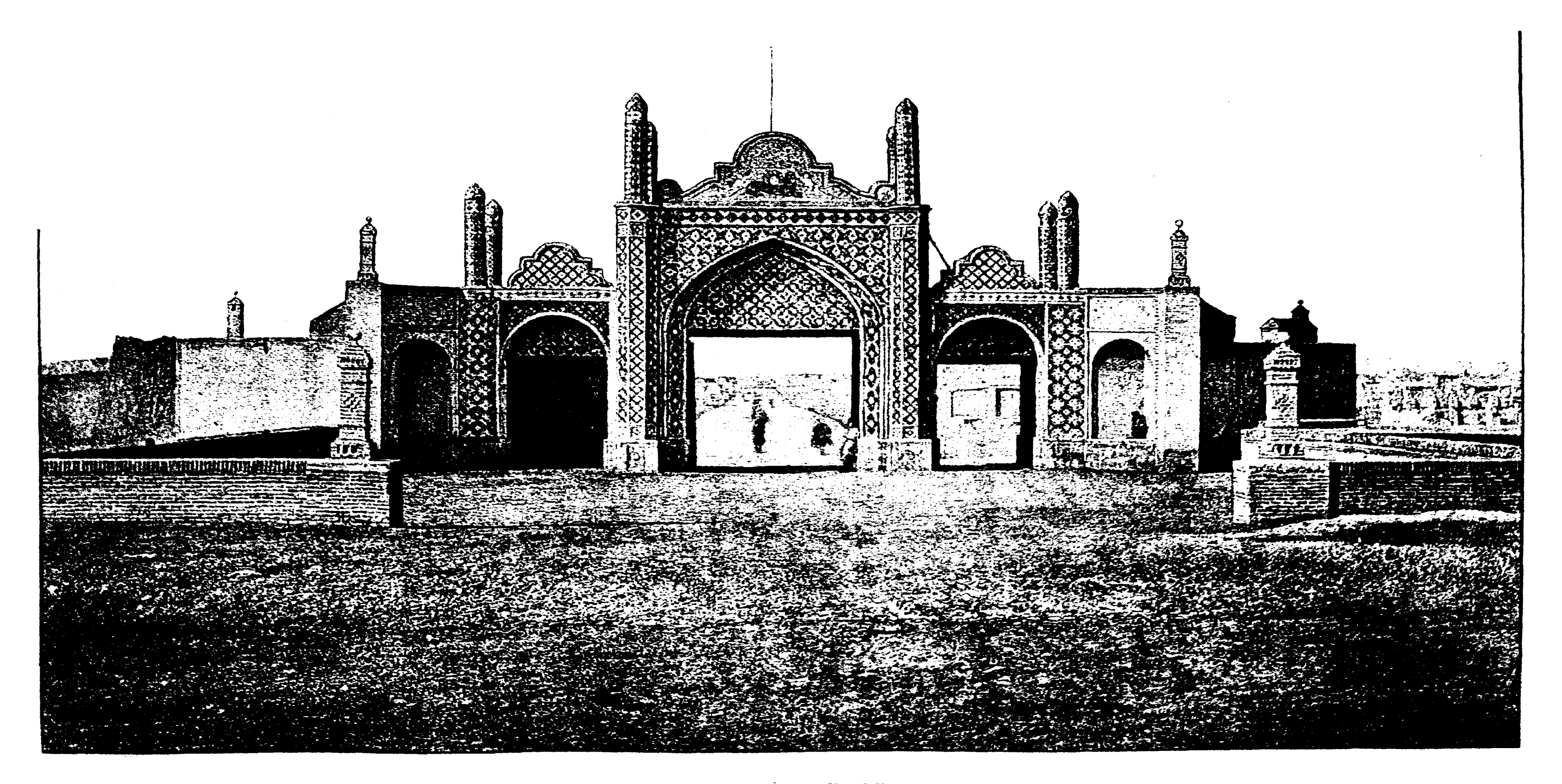
J'usai des dernières forces que me donnait l'excitation du voyage pour faire les visites les plus urgentes, celles surtout que me dictait la reconnaissance. J'allai revoir d'anciennes relations, qui se souvenaient encore de leur séjour à Genève avec S. M. le Chah. A chaque rencontre, le même accueil sympathique, les meilleures félicitations sur l'issue favorable de mon aventureuse expédition.

M. de Melnikoff, l'ambassadeur de Russie, m'apprit le dénoûment de l'affaire de Merv, que j'avais vu se préparer à mon départ. Il m'apprit aussi le rappel du général Tcherniaeff de son poste de gouverneur général du Turkestan. Ce fut un coup de foudre pour moi, et, je puis le dire, un des grands chagrins que j'aie éprouvés.

Il était temps, d'ailleurs, que j'arrivasse à Téhéran. Je m'alitai, gravement atteint d'une angine, suivie d'une fièvre et d'un épuisement tel que durant plusieurs semaines je ne pus me lever. Grâce aux soins dévoués du meilleur des hommes, S. Exc. le docteur Tholozan, médecin privé du Chah, auquel je ne pourrai jamais exprimer assez ma reconnaissance, mon tempérament résistant et ma jeunesse finirent par prendre le dessus. La colonie européenne tout entière voulut bien s'intéresser à ma guérison et m'en donner des marques dont j'ai été vivement touché.

Mais je ne pus me dissimuler l'impossibilité de poursuivre ma route; la prudence m'ordonnait de regagner l'Europe au plus vite, renonçant ainsi aux projets de voyage que j'avais caressés. Quel que fût notre chagrin à tous, l'heure de la séparation allait sonner : ma caravane allait être dissoute, et mes chers chevaux turcomans s'en iraient de leur côté.

Apprenant par des amis que des tentatives infructueuses avaient été faites pour acquérir de bons chevaux turcomans pour le compte du gouver-



PORTE DE LA VILLE.

nement autrichien, je priai l'ambassadeur d'Autriche d'offrir de ma part mes meilleures montures à Sa Majesté Apostolique. Grande fut ma joie quand j'appris que ce don avait été gracieusement accepté par Sa Majesté. De cette façon j'arrivai à réaliser mon grand désir de faire connaître en Europe cette race de chevaux dont j'avais pu apprécier les éminentes qualités. Mes trois meilleurs chevaux, représentant la race tékée, yemralie et yomoude, ont été transportés par voie de terre, à travers le Caucase, pour être embarqués à Batoum. A leur arrivée à Vienne, ils ont été présentés à Sa Majesté Apostolique, sous leurs riches harnachements indigènes, accompagnés par Karakoul, mon meilleur tazi (lévrier) turcoman.

Si je suis resté sans renseignéments directs sur l'impression que mes compagnons du désert ont produite, cela tient à ce que l'abord du souverain et les rapports avec le ministère des affaires étrangères, en Autriche, sont plus gracieux et plus sympathiques pour l'étranger que ceux des fonctionnaires de la cour avec lesquels ils se trouvent forcément en contact.

Sur les sept chevaux qui me restaient, je n'en vendis qu'un ; je fis présent des autres. M. de Melnikoff, en particulier, voulut bien en accepter un.

Durant ma maladie, de graves événements s'accomplissaient à Téhéran. Le ministre des affaires étrangères étant mort, il fut remplacé par Mirza Mahmoud Khan Nasr-ul-Moulk. Personne ne s'attendait à cette nomination, pas plus en Perse qu'ailleurs : mais l'argent est un puissant auxiliaire, et le nouveau ministre a peut-être, mieux que ses compétiteurs, compris la grande puissance de ce levier.

Les cancans politiques, seul bonheur de la colonie, qui n'a ni théâtre ni distractions à sa portée, arrivaient jusque dans ma chambre de malade. Pour le moment, le personnage qui défrayait toutes les conversations était le Sultan Massoud Mirza, connu sous le nom de Zil-i-Sultan (Ombre du monarque). Suivant la convention passée avec la Russie, ce prince, fils aîné du Chah, n'étant pas issu d'une princesse, n'est pas apte à la succession. Or, doué d'une rare énergie et fort ambitieux, il ne peut se consoler de cette exclusion. On raconte que, encore enfant, il portait déjà cette inscription sur la lame de son sabre : « Par cette arme périra mon frère. » Maître absolu de la Perse méridionale, qu'il gouverne d'Ispahan, sa résidence, il était venu à Téhéran avec de vastes projets : il n'aspirait à rien moins qu'au *sadrazamat* (fonctions du premier ministre), devenu vacant par la mort de Mirza Houssein Khan.

Cette nomination aurait eu une grande portée pour les Européens. En cas de décès du monarque, ce prince aurait contesté les droits de l'héritier, et il en serait inévitablement résulté une guerre civile dans laquelle la colonie

étrangère aurait été exposée à de grands périls; les ennemis du prince allaient jusqu'à dire que Zil-i-Sultan une fois grand vizir, le Chah n'aurait plus vécu longtemps, malgré toute les mesures de précaution prises continuellement pour le préserver du poison.

Ces précautions consistent en ceci : on lui fait toujours quatre repas, auxquels on en ajoute un cinquième préparé soit par la mère du Chah, soit par la favorite; ces plats sont apportés fermés par des cadenas, et ce n'est qu'au dernier moment que le Chah fait choix de celui dont il mangera. Le cérémonial reste le même lorsque le souverain est invité chez ses fils.

Il ne fut bruit un matin, à Téhéran, que du refus du sadrazamat, essuyé par le prince, à la suite des supplications de Naïb-us-Sultaneh, le second fils du Chah, qui se serait jeté aux pieds de son père pour le conjurer de ne pas signer son arrêt de mort en nommant son frère grand vizir.

Nourrouz, la fête de l'année solaire, approchait. C'est le seul vestige qui reste encore des fêtes païennes. De tous côtés affluent les grands du royaume, qui ne manquent jamais cette occasion de venir déposer aux pieds du trône leurs hommages, accompagnés de nombreux présents : de même que chez nous, chacun, suivant sa position, donne et reçoit des étrennes, consistant pour les pauvres en friandises, pour les riches en khalats. C'est l'époque de l'année où la capitale brille de tout son éclat. On ne voit que carrosses et escouades de hauts fonctionnaires s'entre-croisant pour faire échange de visites. D'autre part, la gent mendiante des derviches accourt des quatre coins du royaume : poussant leur cri de *Iahakh* (Vérité divine), ils sollicitent du passant une aumône obligatoire, qui leur est rarement refusée.

Le moment du passage de l'ancienne à la nouvelle année donne lieu en particulier à un grand *salam* (audience publique) de la cour, qui réunit tous ceux qui ont accès auprès de Sa Majesté. Cette cérémonie a lieu dans un des kiosques du palais de l'Arc. La réception commence dès que le canon annonce le passage d'une année à l'autre : les félicitations viennent d'abord, les cadeaux ensuite. — Le lendemain a lieu le salam diplomatique, puis un grand salam public, où figurent les éléphants traditionnels. Ce dernier salam se tient dans le Talar, un grand bâtiment dont l'une des façades, fermée par un rideau, donne sur une cour dans laquelle l'armée et le peuple sont rassemblés. Quand le rideau est tiré, on aperçoit le Chah-in-Chah, couvert de bijoux et entouré de toute sa maison, assis sur le célèbre trône de Chah-Abbas, en or massif, admirablement ciselé et littéralement couvert de pierres précieuses; les sujets prosternés écoutent l'allocution de Sa Majesté.

Retenu par ma maladie, je ne pus assister à ces intéressantes fêtes : je le regrettai d'autant plus que Sa Majesté désirait que je lui fusse présenté le jour du salam diplomatique. Le docteur Tholozan voulut bien se charger d'exprimer à Sa Majesté mes vifs regrets de ne pouvoir répondre à son invitation.



Zil-i-Sultan.

Il me consola en m'apportant de la part du Souverain la flatteuse réponse qu'une audience particulière me serait accordée dès mon rétablissement.

Il fallut trois semaines pour me remettre sur pied, captivité bien longue pour un nomade accoutumé depuis des mois à changer chaque jour de lieu de repos. Sans les visites de mon cher docteur, qui, deux fois par jour, venait égayer ma triste chambrette, j'en aurais pris une terrible mélancolie.

Vous me permettrez sans doute de dire ici quelques mots de cet excellent homme, qui est en même temps la perle des docteurs.

Le docteur Tholozan, médecin militaire dans l'armée française, a fait toute la campagne de Crimée avec distinction. Très-instruit, d'un esprit fort entreprenant, il accepta, la campagne terminée, le poste de médecin privé



Le docteur Tholozan.

du Chah, devenu libre par le départ du docteur Pollak ; le docteur Tholozan l'occupe depuis bientôt trente ans. Grâce à son tact et à son esprit conciliant, il n'a pas eu de peine à se maintenir dans ces hautes fonctions, et il a fini par devenir non-seulement le médecin, mais le conseiller de son maître. De fait, il est le premier ministre. Ceux-là seuls qui connaissent la Perse peuvent se faire une idée des écueils d'une semblable position.

Cependant le docteur Tholozan n'a point d'envieux, et le Chah n'a pas d'ami plus dévoué. Jamais il n'a employé son influence en vue d'intérêts poli-

tiques ou personnels. Les Persans sont obligés d'admirer ce désintéressement, et la colonie étrangère vénère son doyen, toujours prêt à user de son influence pour aider un malheureux ou soulager un malade, sans acception de rang ni de fortune. La politique a souvent tenté, par l'organe de ses divers représentants, de gagner le concours d'un auxiliaire aussi puissant; mais, plus adroit en cela que les diplomates eux-mêmes, il n'a jamais trempé dans aucune intrigue. Très-attaché au fond du cœur à la France, sa patrie, il continue à se vouer avec une ardeur toute juvénile à tout ce qui a trait aux sciences en général, et à la médecine en particulier.

Depuis les trente années qu'il habite la Perse, il recueille assidûment des notes, et chaque jour augmente le trésor de son érudition. Il n'est pas un domaine de la science qu'il n'ait abordé : son cabinet de travail, véritable sanctuaire, est encombré de caisses remplies de manuscrits, de liasses de notes historiques, ethnographiques et médicales sur la Perse moderne.

« Excellence! lui dis-je un jour, je ne vous connais qu'un défaut : c'est votre avarice. C'est un véritable péché que d'enfouir des trésors qui révéleraient à l'Europe cette Perse sur laquelle on n'a que de vagues données fournies par quelques rares voyageurs. » — Le bon sourire qui accompagna sa réponse est encore présent à mon esprit et à mon cœur :

« Un jour, me dit-il, quand Sa Majesté me permettra de me retirer dans un coin de terre où je pourrai vivre à ma guise, je ferai peut-être de tout cela un bon livre. Sinon, après ma mort, on me rendra le témoignage que le vieux Tholozan a bien travaillé. »

Si ces lignes parviennent au grand philosophe de Téhéran, qu'elles lui disent, avec tous les sentiments de vénération reconnaissante que je lui garde, combien je serais heureux de pouvoir lire, imprimée, au moins une partie de ses travaux.

Puisque je suis en train de présenter à mes lecteurs quelques-uns de mes amis en Perse, il faut, au risque de leur paraître fastidieux, que je leur fasse faire connaissance avec S. Exc. Gasteiger Khan. C'est un Tyrolien d'origine, que de longues années passées dans ce pays n'ont point changé. Il est tel que vous pourriez vous le représenter dans ses montagnes. Gros, trapu, l'air bienveillant sous sa moustache hérissée, il porte l'uniforme persan absolument comme il le ferait d'une *ioppe* (veston tyrolien). La longue pipe allemande, qu'il ne quitte guère, l'entoure d'un nuage bleuâtre au travers duquel ses petits yeux gris, scrutateurs, étincelants de malice et de finesse narquoise, illuminent ses larges traits et lui donnent une physionomie fort originale et qui ne manque pas de distinction.

Il est le seul étranger venu en Perse avec une connaissance parfaite de la

langue. Une année d'études à Vienne lui avait suffi pour apprendre à la parler correctement. Ingénieur sérieux, esprit fin et hardi à la fois, il ne tarda pas à gagner la confiance du Chah, qui d'ailleurs se connaît en hommes. C'est lui qui créa en Perse le génie militaire (corps des pontonniers), qui construisit la première route carrossable de Téhéran à Sultanabad; puis, de 1863 à 1868, la chaussée du Mazendéran, pour laquelle il reçut le titre et le rang d'Émir Pentch (prince de cinq régiments). C'est le seul Européen qui occupe un rang aussi élevé. L'un des épisodes les plus intéressants de cette vie laborieuse est la dernière expédition de Gasteiger Khan au Béloutchistan.

Une honnêteté proverbiale, une rare bonté de cœur, forment le fond de cette nature. Sous une apparente bonhomie et une gaieté communicative, il cache une pointe de sarcasme et de critique parfois mordante, qui le fait craindre de ceux qui s'avisent de s'attaquer à lui.

Si Gasteiger Khan a ses tiroirs pleins de décorations et de firmans, vous ne voyez jamais sa poitrine étoilée d'aucun ordre. Au rebours de la gent ambitieuse qui s'est abattue sur la capitale de la Perse pour y chercher soit la fortune, soit les honneurs, il affiche une simplicité qui contraste singulièrement avec l'envie de paraître dont sont possédés les Européens en Orient, parmi lesquels figurent des aventuriers dont les états de service antérieurs se bornaient aux chevrons de sous-officier, et qui brillent aux revues de Téhéran, empanachés et couverts de galons de généraux, sur un uniforme européen qu'ils se hâtent d'échanger, une fois rentrés dans leur pays, contre un uniforme persan. Persans en Europe, Européens en Perse, toujours parés d'un plumage d'emprunt, ils n'arrivent guère nulle part à masquer leur nullité.

Qu'on me permette de citer quelques-unes des nombreuses anecdotes qui circulent sur son compte.

Lorsque les équipages royaux contenant les femmes de l'endéroun du Chah passent dans les rues, des eunuques les précèdent en criant : « Fermez les yeux ! » et aussitôt les indigènes de débarrasser la voie publique. Quant aux Européens, la politesse exige qu'ils tournent le dos aux carrosses. Gasteiger Khan, se trouvant un jour sur le passage de la reine Validé (mère du Chah), imagina la manière suivante de lui témoigner son respect, tout en obtempérant aux coutumes persanes.

Profondément incliné, présentant à l'auguste personne l'opposé de la face, il salua militairement en appliquant à son képi sa main retournée. Cette façon originale d'exprimer son respect eut un succès complet. La reine mère la conta au Chah, qui s'amusa fort de ce perfectionnement apporté à l'étiquette.

On sait que les Séides[1] jouissent en Orient d'une position exceptionnelle. En Perse, ce sont des types d'exploiteurs et de mauvais drôles, également odieux aux Européens et aux indigènes. Ils représentent environ la cinquantième partie des habitants de l'Iran, et, grâce à leur origine souvent fort douteuse, se réclament d'une complète impunité. Tout porteur du turban vert est synonyme de carotteur. Le général imagina un jour une façon très-jolie de faire justice d'un de ces coquins de la province qui l'avait indignement trompé. — « Amenez le Séide », ordonna-t-il à ses soldats. Quand le descendant du Prophète fit son entrée sous la tente du général, ce dernier le combla de marques de respect; puis, s'approchant de lui, d'un brusque mouvement, il lui enleva le turban vert, seul signe de sa position sociale. — « Empoignez-moi ce drôle, ordonna-t-il, et qu'on lui administre une bastonnade d'importance. » — L'exécution terminée, on ramena le Séide au général, qui lui remit sa coiffure sur la tête, et le reconduisit avec tous les honneurs qui lui étaient dus.

Je pourrais citer encore une foule de traits de cet homme, dont l'honnêteté est proverbiale, et qui ne se prive du bonheur de rentrer dans sa patrie que pour amasser de quoi élever et doter des neveux et des nièces. Mais disons plutôt quelques mots de son auguste maître, si diversement jugé soit en Europe, soit par ceux qui ont voulu le dépeindre dans ses États.

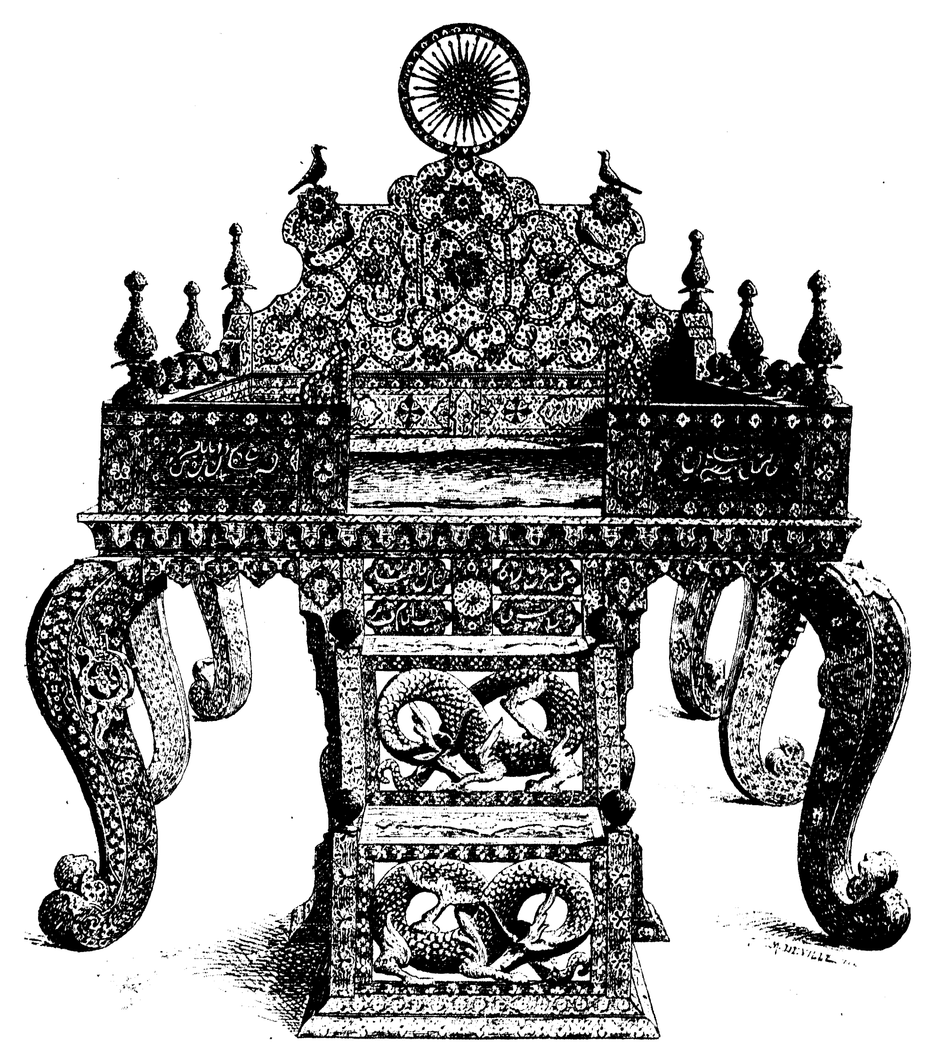
NASR-EDDIN-CHAH.

Nasr-Eddin-Chah, Chah-in-Chah (roi des rois), est le troisième roi de la dynastie des Kadjars, dont Feth-Ali-Chah fut le fondateur. Il est né en 1830. Élevé loin de la cour, peu aimé de son père, son éducation a été négligée. Il vivait à Tabris, quand la mort de son père l'appela au trône en 1848. Grâce à une intelligence remarquable, le timide jeune homme de dix-huit ans se transforma bien vite. Il appela aux fonctions de grand vizir un de ses compagnons d'infortune, fils d'un cuisinier royal, Mirza Taghi, et cet homme, vraiment distingué, contribua beaucoup à rétablir l'ordre dans un pays où chaque avénement au trône est le signal de la guerre civile et de désordres sans fin.

Suivant Pollak, le principe politique qui dirigea les premières années du règne de Nasr-Eddin fut l'agrandissement du royaume. Admirateur passionné de Pierre le Grand et de Napoléon Ier, il ne rêvait que gloire mili-

[1] Descendants du Prophète.

taire et conquêtes : aussi les premières années de son règne furent-elles marquées par une suite d'expéditions contre les Uzbegs, les Turcomans et les Afghans. Mais l'Angleterre et la Russie voyant d'un mauvais œil cette tendance envahissante, force fut au jeune monarque de se con-



Trône de Chah-Abbas.

tenter du titre de Mouzafer Khazi (vainqueur et triomphateur). Autocrate dans toute l'étendue du terme, il poursuivit avec une ténacité remarquable l'idée d'introduire dans son royaume les avantages de la civilisation occidentale. Il réorganisa l'armée, établit des routes, dota la Perse d'un service postal et télégraphique, et créa des établissements industriels de diverses natures.

Le vol, la mauvaise foi, l'absence d'hommes capables et travailleurs compromirent ou firent échouer beaucoup de ces tentatives. Mais ce qui laissera une trace ineffaçable, même après la mort de ce descendant des Mongols, c'est l'indomptable énergie de ce souverain, qui, après trente-six ans de règne, n'a point renoncé à introduire des améliorations à l'européenne dans l'administration du pays.

Malgré toutes les déceptions qu'il a éprouvées, Nasr-Eddin est toujours prêt à seconder tout effort tenté dans le but d'améliorer la position de ses sujets. Ce côté de son règne n'a pas été suffisamment relevé jusqu'ici. On a beaucoup écrit sur le Chah; et le public a été accoutumé par la presse à se méfier des bonnes intentions qu'on lui prête, ou à n'en pas saisir la véritable portée. Les voyageurs européens ont cherché des succès faciles dans le reportage d'anecdotes plus ou moins authentiques qui, revenant en Perse sur les ailes de nos journaux, indisposaient tout naturellement les autorités. L'accueil fait aux voyageurs qui venaient ensuite s'en ressentait, et il n'y a pas lieu de s'en étonner.

Certes, je suis loin d'admirer tout ce que j'ai vu à Téhéran, mais je crois qu'on doit une sincère estime à ce civilisateur couronné qui a travaillé toute sa vie sans se décourager, et auquel deux voyages en Occident ont donné la véritable mesure de nos progrès. Si parfois des condamnations à mort, des exécutions sommaires de hauts fonctionnaires, ont ému l'Europe, il ne faut pas oublier que, dans un monde d'intrigues tel que la cour de Téhéran, il faut des exemples, et qu'un roi débonnaire serait vite débordé.

On dit Nasr-Eddin-Chah très-désillusionné : tout est vénal, vendu ou à vendre dans cette cour, et le Chah a moins d'amis que qui que ce soit. Se faire craindre est le seul moyen de se faire obéir, et l'on serait étonné de voir combien, au fond, il est peu obéi.

On a souvent fait le portrait du Chah; je m'abstiendrai donc de répétitions inutiles. Pour le dire en passant, il a peu vieilli, son œil est toujours beau, et il a gardé dans la démarche et le parler l'allure saccadée propre aux Kadjars.

La première audience qu'il m'accorda eut lieu le 29 mars dernier. C'est M. de Melnikoff, l'ambassadeur de Russie, qui devait me présenter.

Au pied de l'escalier d'honneur du palais de l'ambassade, deux voitures attelées à la russe nous attendaient, entourées d'une vingtaine de Cosaques à cheval, vêtus de riches costumes circassiens; mes gens s'étaient joints à eux. L'ambassadeur, son premier secrétaire, le drogman de l'ambassade et votre très-humble serviteur, en simple frac au milieu de tout cet étalage de couleurs et d'uniformes, prirent place dans les voitures. J'avais arboré pour

la circonstance mon fameux chapeau-claque : mais quatre mille verstes à travers les déserts en avaient si bien surmené le mécanisme, qu'à chaque contact un peu fort il risquait de s'affaisser. Ajoutez que Son Excellence m'avait prêté des galoches en caoutchouc, d'une ampleur compromettante, qui menaçaient de quitter mes pieds sans rime ni raison, et vous aurez une idée de la gêne physique et morale qui m'étreignait.

Mais pourquoi ces galoches? direz-vous. — Une règle impitoyable exige que nos souliers impurs de chrétiens ne foulent pas les tapis de la résidence : on ne quitte cette double chaussure qu'au moment même de l'audience.

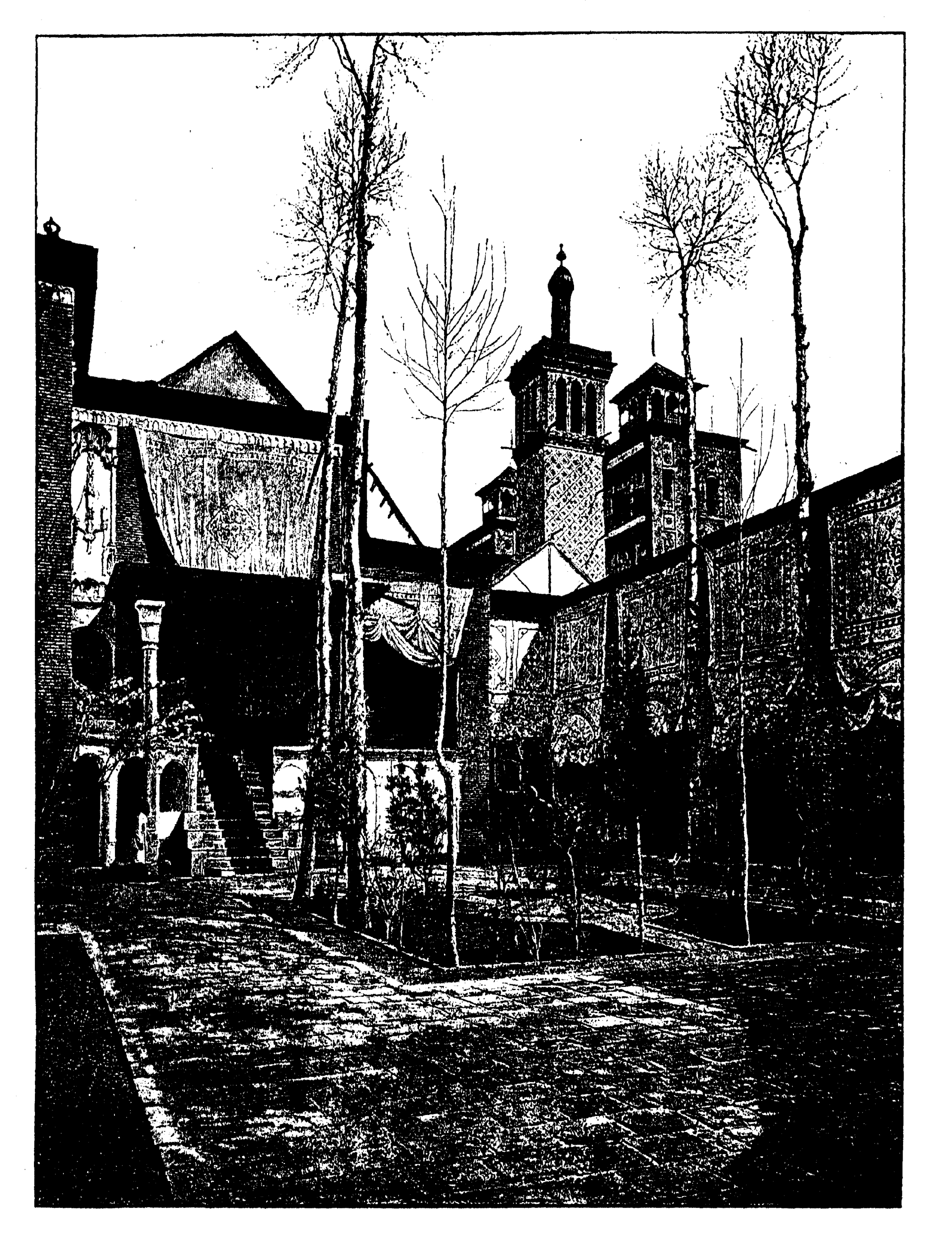
L'entrée et la sortie des ambassadeurs fournissent toujours aux badauds une de ces tomachas dont ils sont friands. Toutes les rues avoisinantes et la place de l'Artillerie fourmillent de curieux. A mi-chemin de l'Arc (palais), les coureurs royaux, essaim de voltigeurs annexé au cortége du Chah, viennent se grouper autour de notre convoi, afin de contenir la foule. Rien de plus original que le costume de ces coureurs : grand habit rouge à la française, couvert de brandebourgs d'or; bas de soie blancs, et par-dessus tout une coiffure que je ne saurais comparer qu'à une immense crête de coq à clochettes et à passementeries de l'effet le plus baroque. Armés de longs bâtons, dont ils font pleuvoir les coups sur le dos des curieux, ces coureurs me donnèrent plus d'une gaie distraction.

Arrivés sur la place de la Nahara Khana, nous quittons nos voitures pour traverser à pied l'immense cour dallée du Salar, sur laquelle donnent les bureaux du ministère des affaires étrangères. Son Excellence marche en avant. Les malheureuses galoches qui s'obstinent à lâcher mes pieds nous obligent à des arrêts qui ôtent toute solennité à notre entrée. Les courtisans, réunis pour nous voir passer, s'en amusent, mon ambassadeur se met de mauvaise humeur, et moi je suis au supplice.

Après une courte halte dans les salons du ministère, l'introducteur des ambassadeurs, Mirza Ali Naghi-ul-Momalek, premier chambellan et gendre du Roi, vient nous informer que Sa Majesté désire nous voir. Pour le dire en passant, le costume de cour persan est très-original. C'est un khalat en cachemire fermé par deux agrafes en diamant, avec un haut turban de forme conique blanc et or.

A ce moment, nouvelle glissade dans mes babouches gigantesques. Nous traversons de magnifiques jardins sur lesquels donne la grande salle des audiences. Nous gravissons les marches d'un escalier monumental couvert de tapis, bordé de statues en marbre. Entrés dans un vaste salon à glaces, avec candélabres et cheminée à l'européenne, nous entrevoyons, dans la

lumière éclairant un balcon, le Chah-in-Chah, assis sur un fauteuil, les



Cour du palais.

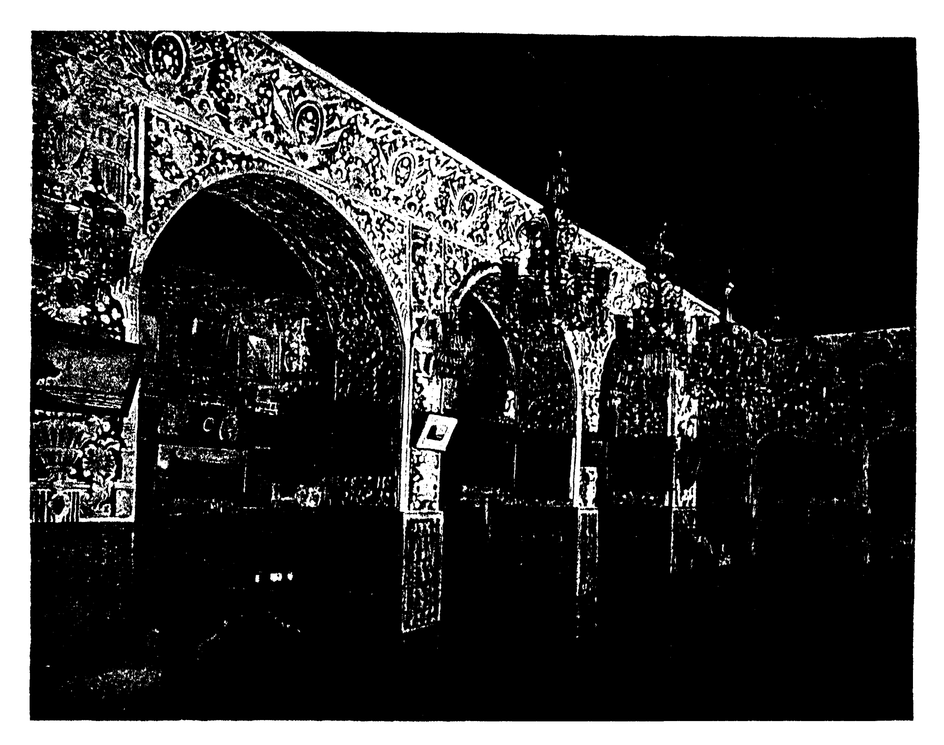
jambes croisées, en uniforme constellé de diamants, avec le traditionnel bonnet d'astrakan, surmonté de la célèbre aigrette de diamants.

Le chapeau sur la tête, pour obéir à l'étiquette de céans, en compagnie

du seul ministre des affaires étrangères, nous traversons le salon, en faisant les trois profonds saluts de rigueur.

Une terreur m'obsédait. Si les ressorts de mon claque allaient me trahir! Il n'en fut rien heureusement : j'eus le temps de me remettre de mon émotion et de me placer à côté de la chaise sur laquelle s'était assis le représentant de la Russie.

Les politesses échangées, Son Excellence demanda l'autorisation de pré-



Salle verte.

senter le voyageur qui venait de traverser l'Asie centrale. — En entendant mon nom, Sa Majesté voulut bien se souvenir de l'époque où j'avais été attaché à son service par le Conseil fédéral, lors de son passage à Genève. Elle termina en français, en répétant mon nom avec un certain étonnement de me voir réapparaître comme sujet russe.

Je sentais la sueur perler sur mon front et mon sang-froid aller rejoindre mes galoches dans l'antichambre. Quelle explication donner de ma double nationalité? Et comment la résumer en quelques mots? Je me tirai de ce problème par une circonlocution qui apaisa l'orage que je voyais s'amonceler sur la tête du diplomate.

« Sire, lui dis-je, j'emporte un souvenir précieux des paroles qui témoignent de votre intérêt pour la Suisse, ma patrie, et je suis respectueusement reconnaissant de ce que vous vous êtes rappelé le modeste serviteur qu'on avait, dans ce pays, attaché à votre auguste personne. C'est protégé par la Russie, ma seconde patrie, que j'ai pu traverser, seul, des contrées inaccessibles aux Européens. »

Cet écueil franchi, remarquant dans les questions que m'adressait Sa Majesté sa connaissance approfondie, tant géographique que politique, des pays que je venais de parcourir, mes réponses, de courtes qu'elles étaient au début, devinrent de plus en plus détaillées. Je voyais avec bonheur l'intérêt que mes descriptions éveillaient dans l'esprit du monarque. Je poursuivis ainsi pendant plus d'une demi-heure le cours de mes récits.

« Publierez-vous vos impressions? » me demanda le Chah. — Je répondis que j'emportais une provision de notes que je me proposais de résumer une fois de retour dans ma patrie.

« Publierez-vous dans le *Tour du Monde?* » ajouta-t-il. — Sur quoi je répondis que mon intention était de faire une publication indépendante, en utilisant à cet effet les nombreuses photographies que j'emportais.

J'ai su depuis que le *Tour du Monde* n'est guère en odeur de sainteté à Téhéran, à cause de diverses publications peu gracieuses pour la cour de Perse que ce recueil a insérées.

L'audience était terminée. Le Chah ne salue jamais : son seul regard équivaut à une insigne faveur. Nous nous retirâmes à reculons, en faisant derechef les trois saluts de rigueur.

Le claque s'étant à peu près bien comporté, et les galoches ayant été abandonnées à leur sort, je m'éloignai le cœur léger, flairant un succès, car une réception aussi prolongée en était l'indice.

PARADE ET VISITES OFFICIELLES.

Cette audience fut suivie d'une série de visites officielles chez les princes et les ministres, et de charmantes fêtes dans la colonie européenne. Partout je rencontrai une hospitalité tout orientale et un accueil sympathique. Mais là où l'on ne me vit pas souvent à cette époque, ce fut à l'hôtel Prévost, tenu par un Français, ex-pâtissier royal, dont l'acariâtre épouse remplit les cours et les jardins d'un ramage qui rivalise avec les cris de son perroquet.

Je voyais Téhéran au printemps, à l'époque la plus brillante de l'année, et je le voyais avec les yeux d'un convalescent. C'est vous dire que je trou-

vais tout charmant. Je n'avais pas, sans doute, vécu impunément de longs mois parmi les chameaux, mais on fut si bon pour moi que le sauvage s'apprivoisa.

J'ai à mentionner, entre autres, la réception tout aimable qui me fut faite par le prince Naïb-us-Sultaneh Émir Kebir, second fils du Chah, ministre de la guerre. Ce prince parle le français très-couramment. Comme il s'intéresse tout particulièrement à l'armement et à l'équipement des troupes de l'Europe, les détails que je pus lui donner sur le mécanisme du fusil Vetterli, son magasin à cartouches et sa longue portée, captivèrent son attention. Il m'entretint de la fabrique de cartouches métalliques de Téhéran qui lui doit sa récente organisation, et il termina en m'invitant à assister à une revue des troupes.

A quelques jours de là, un de ses aides de camp vint m'aviser que Son Altesse l'envoyait pour me conduire à la place d'armes, vaste carré situé à proximité des casernes. Là, un beau coup d'œil m'attendait. Environ dix mille hommes de toutes armes y étaient rangés, bannières en tête. Le prince arriva suivi d'un brillant état-major, et monté sur un beau cheval arabe, portant la nouvelle selle des officiers persans, couverte d'une peau de daim grise à broderies d'or. Les officiers qui l'accompagnaient étaient chamarrés de décorations indigènes et européennes.

Pour le dire en passant, la Légion d'honneur est l'ordre le plus recherché en Perse. Celui qui la porte ne peut, en vertu d'une convention passée entre la France et la Perse, être soumis à la bastonnade, ce qui a bien son avantage dans ce beau pays.

Après avoir salué et remercié Son Altesse, je voulus me retirer derrière les ministres, au premier rang de l'état-major. D'un aimable signe, le prince m'engagea à rester à sa gauche et me présenta au Sépeh-salar (maréchal) qui se tenait à sa droite.

Le défilé commença par l'infanterie, présentée par les instructeurs européens, à la tête desquels se distinguait par sa bonne mine leur chef actuel, le général Andréini, qui, par son affabilité, s'est conquis l'amitié de tous dans la colonie. Il excelle à organiser et diriger une revue. Toscan de naissance, il est resté fidèle à sa patrie; bien qu'il soit en Perse depuis trente ans, il la sert gratuitement, donnant son temps et ouvrant sa bourse aux compatriotes malheureux qui arrivent dans ces lointains parages. — Si ces lignes arrivent jusqu'à lui, elles lui diront que j'ai gardé le meilleur souvenir de son aimable accueil, de nos bonnes séances de bibelotage et de nos causeries au coin du feu.

Le défilé de l'infanterie est d'une grande correction; la marche est bonne,

la tenue aussi. Un régiment du Mazendéran se distingue par la grande taille de ses hommes, qui dépasse de beaucoup celle de la moyenne des Persans. Le prince me fait remarquer un bataillon de recrues, arrivées de la province depuis huit jours, et qui défilent très-convenablement, sans armes, il est vrai.

J'allais oublier les musiques militaires, qui se succèdent à leur poste, en face de l'état-major, durant le défilé, à l'arrivée de chaque nouveau régiment. Elles sont vraiment surprenantes. Instruites par des directeurs d'orchestre européens, au nombre desquels se trouve un Français d'un talent très-sérieux, elles nous jouent les *Cloches de Corneville* et *Madame Angot,* aussi bien certainement qu'on le fait chez nous. Beaucoup de nègres parmi les musiciens, surtout parmi les tambours. Ils sont très-fiers de l'uniforme qu'ils portent et de l'effet qu'ils produisent.

L'artillerie défile au pas, au trot et au galop. Il y a là des batteries de canons Uchatius, bien attelées et carrément menées. On reconnaît l'œuvre d'un homme versé à fond dans son métier, le capitaine de Prueschenk. On ne l'appréciera à sa valeur que lorsqu'il aura quitté l'armée : trop honnête, trop modeste, et surtout trop esclave de son devoir, il n'a su ni se mettre en avant, ni quêter les grâces qui sont trop souvent le partage des flagorneurs.

Pour le bouquet, on avait réservé les nouveaux régiments de Cosaques, organisés et instruits par un corps d'officiers russes du Caucase, venus en Perse, tout en gardant leur rang dans l'armée russe : uniformes, armes, tout, jusqu'à la musique, est à la russe.

Quand j'ai vu passer au galop le colonel à la tête de deux régiments, mon cœur d'ancien troupier a battu, et j'ai salué. C'était crânement enlevé, et tous mes compliments, colonel, si vous en faites autant devant l'ennemi.

A la suite de cette manœuvre, empreinte d'une sérieuse discipline, venait le défilé très-intéressant des régiments de cavalerie irrégulière. Là, plus d'alignement; des chevaux empruntés au hasard pour la fête, des cavaliers se tenant à l'arçon de la selle, absolument comme chez nous dans le bon vieux temps. Si le prince avait connu feu mon colonel Ott, je lui aurais rappelé ces paroles mémorables de notre ancien chef de la cavalerie suisse : « Si j'étais sûr que pas un ne dégringolât, je commanderais un petit temps de galop. »

En somme, s'il y a dans la troupe de l'intelligence, de la discipline et de la tenue, les officiers persans ne sont guère à la hauteur de leurs soldats sous ce rapport. Ils font des études très-réelles dans les écoles militaires du pays; mais dès qu'ils en sont sortis, ils laissent de côté livres et études,

l'avancement ne dépendant aucunement du savoir, mais des protections et de la fortune.

Quant aux instructeurs européens, ce sont, sauf quelques exceptions, des fruits secs. Le Chah aurait tout avantage à faire instruire à l'étranger



Naïb-us-Sultaneh.

quelques jeunes gens bien doués, qui, une fois leurs études faites dans des armées européennes, reviendraient, officiers expérimentés, former l'armée persane.

Mais laissons là ce sujet, pour retourner à Téhéran.

Le palais de Zil-i-Sultan est une des plus belles constructions de la capitale. Derrière ses façades, de style persan, se dérobe un intérieur tout

à fait européen, véritable amas de dorures, de lustres, de meubles plus riches que de bon goût. Le prince est bonhomme d'allures et d'un abord facile, mais ne se perd pas volontiers en phrases inutiles. Petit, trapu, sa démarche et ses manières trahissent son origine kadjare. Il va droit au but, et il a une façon de vous regarder qui décèle le maître. L'histoire parlera sans doute de ce porteur de moustaches cirées qui a une grande prédilection pour le casque prussien. Il y a du sang dans ces yeux et une grande puissance dans cette main énergique : ou je me trompe fort, ou d'ici à dix ans, ce Persan coiffé du casque à pointe est très-capable de lever quelque étendard qui fera couler des flots de sang.

J'ai parlé des princes ; un mot maintenant des ministres. — Ils paraissent et disparaissent, ici comme dans d'autres pays, aussi prestement que des marionnettes. Mais en Perse, c'est le bourreau qui est toujours prêt à les précipiter du haut de l'échelle qu'ils avaient gravie, en sautant des degrés, grâce à leurs sacs d'écus ou à la faveur royale.

Le plus en vue est sans contredit, à cette heure, Iaghia-Khan, le ministre de la justice, Mouchir-ed-dovleh (conseiller du gouvernement), frère de feu le sadrazam Mirza Houssein, que nous avons connu en Europe. Le Chah, qui l'a distingué, lui a voué une affection toute spéciale. Comme il a passé une couple d'années en France, il est de tous les ministres celui qui parle notre langue avec le plus de facilité. Hospitalier, aimable, prodigue et grand seigneur de sa nature, il est très-apprécié par la colonie européenne et par les belles dames persanes. Est-ce à cette amabilité qui lui gagne tous les cœurs, qu'il doit d'être beau-frère du Chah? J'en ai moi-même subi le charme à un tel point que je ne me sens pas impartial pour trancher la question.

Mirza Ali Khan, ministre d'État et secrétaire de Sa Majesté, connu généralement sous le nom de Amina-ed-dovleh, est un homme d'intelligence très-réelle. Le palais qu'il s'est bâti est un vrai bijou, dont l'intérieur ferait honneur à une Parisienne, ce qui est beaucoup dire à Téhéran, où bien des palais ressemblent à des magasins de bric-à-brac. Dans ses salons à glaces, on ne voit ni vulgaires lithographies coloriées, ni statuettes en plâtre, mais bel et bien des tableaux de maîtres, de bonnes sculptures décoratives et un ameublement de goût. Du reste, ce qui est une autre preuve d'intelligence, Amina-ed-dovleh cumule. Il est ministre des postes, des pensions, des legs pieux, etc.

Auteur érudit et distingué, il a, dernièrement encore, fait don à la Société de géographie de Paris, dont il est membre, d'une série de travaux dus à sa plume. Mais s'il est ambitieux, c'est en même temps un travailleur, qui

trouve, à côté de ses nombreuses occupations, des loisirs pour cultiver les beaux-arts... et les jolies femmes de la colonie.

Le dernier que j'ai à vous présenter de ces personnages d'élite est l'excellent général Djuhanghir Khan, ministre des arsenaux, de l'industrie et, je crois, aussi des beaux-arts. Cette promiscuité de charges n'a rien d'étonnant en Perse. Arménien de naissance, il est le seul ministre persan chrétien. Ne me demandez pas quelles grandes actions ont marqué sa carrière politique. Je n'ai appris à le connaître que comme le plus hospitalier des maîtres de maison. Son palais ne désemplit pas; on parle encore aujourd'hui d'un bal, unique en son genre, donné par lui à la colonie, où tout le monde put admirer ses salons et où tous les invités furent comblés de cadeaux à l'orientale. Il ne rêve que de Paris, qu'il connaît à fond, et n'était le danger de trouver à son retour son portefeuille sous le bras de quelque heureux parvenu, il serait assurément aujourd'hui en route vers ce paradis.

LA COLONIE EUROPÉENNE ET L'ENDÉROUN.

Quelques mots maintenant de la colonie européenne, pour vous donner un aperçu général de la vie à Téhéran. Ce ne sera qu'un coup d'œil en passant, mais qui mériterait un volume à part, tant il y a de matière pour une étude de mœurs.

La colonie se compose d'environ deux cent cinquante Européens, divisés en deux camps bien distincts : la coterie russe et le clan anglais.

Le clan russe, uni, compacte, compte, lorsqu'il est rassemblé dans les salons de l'ambassade, au moins soixante têtes. La légation, richement dotée, comprend un personnel très-nombreux, auquel vient s'ajouter le corps des instructeurs russes avec leurs familles. M. et madame de Melnikoff, très-hospitaliers, sachant mettre tout le monde à l'aise, recevant admirablement, réunissent plusieurs fois par semaine dans leurs salons cette colonie russe, qui fait l'effet d'une grande famille. Dans ces réunions, on cause, mais on ne fait guère de cancans, ce pain quotidien de la colonie.

La colonie anglaise est plus forte en nombre, grâce aux nombreux employés du télégraphe, qui ont leur administration à part et très-complète. L'hôtel de l'ambassade est, sans contredit, le plus beau de Téhéran; autour de l'édifice principal, construit dans un vaste jardin, viennent se grouper une série de pavillons, habités par les membres de la légation. Quoique parfois j'aie rencontré quelques-uns de ces derniers dans les salons de Téhéran, je n'ai pas été présenté à leur chef : cependant je

me suis trouvé, dans des dîners diplomatiques, assis à la même table que lui.

Afin de contre-balancer l'influence de ces deux puissances souvent rivales, le gouvernement du Chah a réussi à attirer à Téhéran les représentants d'autres États. En ce moment, il y a en Perse une légation de France, un représentant de S. M. l'Empereur d'Autriche, une légation des États-Unis et un représentant de la Sublime Porte. Nos intérêts suisses sont chaleureusement défendus par M. de Balois, le ministre de France, un homme du meilleur monde, très-énergique, qui réunit à ses dîners de garçon une société charmante où l'on retrouve tout l'esprit français.

Grâce à la présence d'une jolie et gracieuse ambassadrice, l'hôtel de la légation d'Autriche est devenu la maison la plus hospitalière de Téhéran. C'est encore au talent de cette aimable maîtresse de maison que l'on doit de voir se coudoyer là les opinions les plus variées et se mêler les courants les plus divergents.

Depuis mon départ, une nouvelle légation a fait son apparition dans la capitale de la Perse : le prince de Bismarck y a délégué un agent fixe, favorablement accueilli par le Chah, mais peu sympathique au département asiatique russe. Craindrait-on que les études sur place du début ne soient suivies par une influence semblable à celle de son collègue de Constantinople ? Ce tampon entre les deux grandes rivalités est-il appelé à devenir une puissance ?

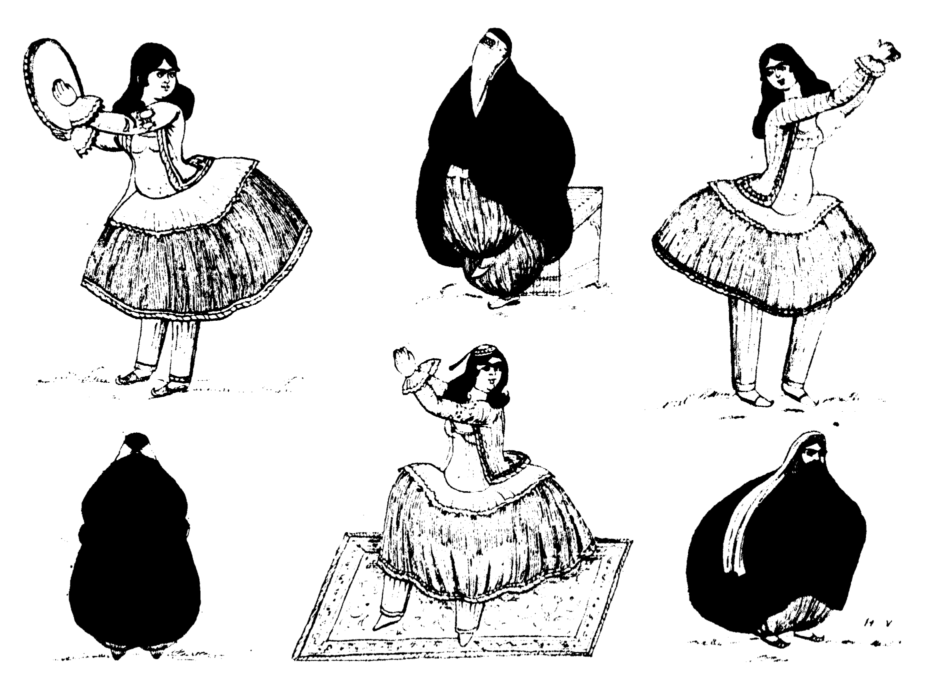
Ça en a bien l'air ; l'avenir, du reste, nous l'apprendra.

Dès les premiers jours, la colonie m'apparaissait comme un petit paradis. J'ai bien regretté depuis de ne pas avoir emporté la même impression : un séjour plus prolongé m'a prouvé que ce petit monde était en proie à des rivalités qui, d'un moment à l'autre, transforment d'intimes amis en ennemis acharnés. Comme Téhéran n'a, ainsi que je vous l'ai déjà dit, ni un théâtre, ni une cour donnant le ton, ni une vie susceptible de défrayer les heures d'ennui, on en arrive par une pente rapide à des commérages de tout genre auxquels on initie même l'étranger. Reçu également bien partout, il m'a été pénible de m'entendre interpeller sur le compte de telle famille que j'allais voir, par une autre famille qui avait pour moi les mêmes égards, mais qui détestait cordialement la première.

Bien rares sont les philosophes qui savent vivre en dehors de cette atmosphère désagréable. Le reste de la colonie en souffre, et les postes de Téhéran ne sont guère recherchés. Les occasions de se distinguer y faisant défaut, c'est une sorte de Kamtchatka diplomatique oublié, où l'on ne court le risque d'aucun avancement. N'allez pas croire pour cela qu'on y

engendre mélancolie; on s'y amuse au contraire énormément. C'est une succession de fêtes et de festins, et l'âpre saveur d'un ami assaisonné à la sauce piquante, ou d'une réputation chrétiennement démolie, contribue à charmer les loisirs de ce petit monde, dont le climat énervant de Téhéran prédispose le système nerveux à ces jouissances intimes.

Les fonctionnaires européens et persans ont peu de rapports sociaux entre eux; si parfois on aperçoit dans les salons européens un rare spécimen de ces derniers, il faut tenir pour certain qu'il a habité l'Europe.



Fac-simile de l'art persan (femmes).

A la cour, pas de dîners, ni de réceptions officielles en dehors des salams. On parle encore aujourd'hui, dans la colonie, des repas qui eurent lieu au Palais quand le voyage d'Europe fut décidé. Ils avaient pour but d'apprendre aux fonctionnaires l'usage de la fourchette et du couteau, avantageusement remplacés en Orient par les cinq doigts de la main. Ces repas, où chaque semaine un Persan venait s'asseoir entre deux Européens, chargés de le former à cet égard, ont laissé des souvenirs fort drolatiques : figurez-vous, par exemple, un vieux ministre armé d'une fourchette, pourchassant sur son assiette un morceau rebelle à ses efforts et finissant, à bout de patience, par le saisir de ses doigts pour le planter ensuite victorieusement sur cet instrument !

Les détails du service n'étaient pas moins amusants; dans un coin de la salle à manger, on taillait à même dans une immense pièce de calicot blanc les serviettes nécessaires, au fur et à mesure des besoins, pendant que les domestiques se servaient du pan de leur habit ou d'un mouchoir de poche pour essuyer les assiettes, sur lesquelles ils crachaient préalablement.

Ces petits incidents, au dire des habitués, récréaient « royalement » Sa Majesté, cachée derrière un paravent pour jouir du spectacle. La présence du Chah, ignorée jusque-là, fut un beau jour dévoilée par la maladresse d'une des femmes de l'endéroun qui, par un faux mouvement, fit tomber l'abri dans la salle du festin et dévoila aux élèves gastronomes l'illustre galerie qui s'amusait à leurs dépens.

Je viens de parler de l'endéroun : mes lectrices ou lecteurs peuvent me reprocher de ne guère parler des femmes dans mes récits. Cela est vrai ; mais comment parler d'une chose qu'on ne voit ni ne connaît? Le sérail au Turkestan, l'endéroun en Perse, sont si hermétiquement clos, qu'il est absolument impossible d'y avoir accès : il n'en est même jamais question ; ce serait à la fois une atteinte à la politesse et une atteinte plus grave encore à la religion.

La femme n'a aucune part à la vie publique. Si vous la rencontrez dans les rues, elle est affublée de telle façon que vous ne sauriez même préjuger son âge; elle est couverte d'un sac au Turkestan, avec un voile en crin noir sur la figure, et, dès que vous la regardez, elle cherche un abri dans une maison dont la porte est entre-bâillée, ou se sauve dans une ruelle. En Perse, elle passe à cheval ou en voiture, entourée d'eunuques, et les convenances exigent impérieusement que vous détourniez la tête.

Dans des conditions pareilles, et qui sont absolument permanentes, où placer une histoire romanesque ou seulement piquante ? Ceux qui en racontent doivent forcément les imaginer, et je n'ai pas le don d'invention. J'en connais une pourtant, et dont le malencontreux héros vit encore. Il était arrivé jeune à Téhéran, et, tout régent qu'il fût, obligé par-dessus le marché d'enseigner la rhétorique, il avait du sang français dans les veines. Pour ne pas faire mentir son origine, il fit à prix d'écus bien trébuchants la conquête d'une beauté aux sourcils teints au henné. Afin de ne pas encourir la vindicte musulmane, il voulut la garder attachée à sa personne, sous un costume masculin de « ferrakh » . Ce bonheur ne dura guère. Un beau jour, il y eut une émeute devant sa porte. La foule, conduite par les mollahs, exigeait qu'on lui livrât la coupable, qui allait être lapidée séance tenante. Naturellement chevaleresque, notre homme ne trouva rien de mieux que de passer à l'islamisme et d'épouser devant le « maire » son ex-palefrenier,

qui, pour cette occasion, reprit le costume de son sexe. Il se consola, dit-on, de cette mésaventure, en convolant à une série de nouvelles épousailles qui lui valurent sinon un intérieur paisible, au moins une idée anticipée du paradis de son nouveau prophète.

Puisque me voici en veine d'anecdotes, citons-en une autre que je tiens du héros lui-même. Elle finit autrement, mais n'en a pas moins une saveur exotique. Si je mets en scène le baron de N***, cet admirable *cicerone* des voyageurs, toujours disposé à rendre des services qu'on accepte avec reconnaissance, tant il y met de bonne grâce, il ne m'en voudra pas de raconter une des plus jolies aventures de sa longue existence en Perse. Je ne saurai malheureusement pas la dire d'une façon aussi piquante que lui.

Alors qu'il était encore jeune ingénieur, il construisait en province une route pour le gouvernement. Le passage étant intercepté, il en résultait pour les voyageurs qui se rendaient à certain lieu de pèlerinage l'obligation de faire un long détour. Pendant qu'il surveillait les ouvriers, il fut invité par un « goulam » à se rendre auprès d'une voiture entourée d'une nombreuse escorte. Dans la berline était une femme persane, qui exigea impérieusement le passage, en faisant sonner bien haut sa qualité de femme de l'endéroun royal.

Le baron répondit très-poliment qu'il ne pouvait faire d'exception pour personne : sur un signe, l'escorte s'éloigna. « Approche, lui dit son interlocutrice voilée; je suis la fille du Chah de Perse. Tu n'as jamais vu de princesse persane. » Et, soulevant son voile, elle ajouta : « Si tu es vraiment Français, je passerai : me suis-je trompée? » Le voile retomba. Le baron, fasciné un instant, ne démentit point la galanterie nationale que la beauté princière lui attribuait. La voiture, soutenue par les ouvriers, passa l'endroit dangereux, lui toujours à la portière. Un gracieux signe de la main fut la récompense du baron, qui n'oublia de sa vie cette aventure.

Quelques mots maintenant sur le costume des femmes. Je vous ai déjà décrit la femme dans la rue, au Turkestan : dans l'intérieur, elle porte de larges pantalons en soie très-fins, serrés à la cheville, une chemise en mousseline largement échancrée sur la gorge, et le tchapane court à manches très-courtes. En Turcomanie, elle est vêtue d'une longue chemise en cotonnade ou en soie, couverte de nombreux bijoux.

En Perse, c'est autre chose; la mode y joue un plus grand rôle. Sont-ce les souvenirs chorégraphiques rapportés d'Europe, et si chers aux Orientaux, qui ont raccourci les jupons des dames? On le dit, et cela me paraît assez plausible. Il est de fait qu'aujourd'hui le *high life* féminin, en Perse, porte le costume des danseuses : jupon court, tenu presque horizontalement

par une foule de petits jupons superposés. Comme ce n'est pas à la taille que ces jupons sont attachés, mais aux hanches, l'effet n'est pas précisément gracieux. Si j'ajoute que ces semblants de robes forment, avec une chemise en batiste, ouverte devant jusqu'à la naissance du jupon, tout le costume des dames, vous vous rendrez compte de l'aspect général. Une Européenne fort élégante, et peut-être mauvaise langue, me disait : « Je vous assure qu'ici l'on regrette les maillots; car dans les endérouns il n'y a pas que des houris. Un peu plus de couverture pour les matrones ne serait pas de trop. » L'apparition d'une Européenne au milieu de ces troupeaux légèrement vêtus est l'occasion d'une curiosité parfois embarrassante pour la visiteuse, que l'on soumet à une perquisition détaillée, vu la quantité de vêtements superposés qui composent sa toilette.

Les occupations des femmes se résument en deux mots : la toilette et les visites.

La toilette est singulièrement compliquée par les bains, qui prennent la moitié d'une journée. C'est là que les cheveux sont teints au henné d'abord, qui s'applique en pâte sur la tête, puis au « renghé » ; cette opération, qui demande plusieurs heures, a non-seulement le don de produire une couleur noire et brillante, mais aussi celui d'aider puissamment la croissance de la chevelure. Blonde ou brune, toute Persane se teint les cheveux en noir de jais; ce n'est que dans le deuil qu'elle néglige ce soin. Les sourcils se teignent avec une herbe nommée « vesmet », que l'on fait bouillir dans des casseroles microscopiques; la décoction de cette plante se verse sur les sourcils à l'aide d'une petite cuiller à bec recourbé; les cils, à leur tour, sont teints au « sourmet ». Ajoutez à cela le « sorkhab » pour donner aux joues la couleur des roses, le henné pour teindre en rouge les ongles des mains et des pieds, et vous vous ferez une idée du maquillage compliqué auquel se soumet chaque Persane de condition, au moins deux fois par semaine. J'emporte un nécessaire de toilette de femme. Je vous assure qu'il est plus compliqué que celui de la plus élégante de nos mondaines.

Les heures qui ne sont pas remplies par les soins de la toilette, la femme persane les passe à recevoir et à faire des visites, à croquer des bonbons et à fumer d'innombrables kalianes : triste existence au fond, absolument vide de devoirs et d'émotions. La jeune fille est mariée par le père, qui, suivant la position qu'il occupe, exige du futur une somme plus ou moins considérable. L'alliance d'une puissante famille se paye un prix exorbitant. Il faut toute une fortune pour épouser une fille du Chah.

Au Turkestan, on me demandait combien de femmes j'avais. Grand était

l'étonnement quand j'avouais n'en posséder aucune. — « Tu dois être bien pauvre ! » me disait-on alors avec commisération.

En Perse, où nos coutumes européennes sont connues jusqu'à un certain point, c'était une autre chanson : on me répondait invariablement : « Dans le Frenghistan, où les femmes vous payent pour les épouser, il faut avoir bien de la malechance pour ne pas trouver une femme qui vous achète ! »

Pour dissiper la mélancolie que ces réflexions me suggéraient, et consoler mon amour-propre qui n'avait jamais envisagé les choses à ce point de vue, on ajoutait : « Achète chez nous une Persane. Si elle t'ennuie, tu pourras toujours la revendre. »



Échoppe de bazar.

Faisons maintenant, si vous le voulez bien, un tour aux bazars. Il y a loin de ceux du Turkestan à celui de Téhéran. Ici, quelle profusion de marchandises, quelles richesses, en comparaison des échoppes de Boukhara et de Khiva ! J'y ai passé de bien bons moments, mais il est rare d'y faire des trouvailles. Les vieilles faïences ont disparu ; si, par-ci par-là, on découvre un beau tapis ancien du Kourdistan, les armes d'Ispahan sont introuvables. Quelle différence avec l'Asie centrale où j'étais un des premiers acheteurs d'objets antiques, et où je payais les vieux bronzes au prix

du métal! A Téhéran, tout est hors de prix, car chacun connaît la manie des Européens pour les bibelots. Les seules curiosités que j'aie achetées ont été dénichées dans des échoppes d'antiquaires. Quant aux nouveautés persanes, elles sont si connues qu'elles sont tombées aux mains des magasins du *Bon Marché* et du *Louvre*. D'ailleurs, mes collections de curiosités et surtout d'armes orientales étaient déjà si complètes que je n'ai pas fait la folie d'acheter à grands frais à Téhéran ce qu'on trouve à meilleur compte à l'hôtel Drouot.

Bref, ne voulant pas m'éterniser à Téhéran, où les chaleurs commençaient, rassasié d'ailleurs de ses fêtes, je songeai sérieusement à m'arracher à cette Capoue.

Je n'attendais pour partir que le lendemain des courses de chevaux, une des fêtes populaires les plus intéressantes de l'époque de Nourrouz.

Le 11 avril, à sept heures et demie du matin, un coup de canon annonçait à toute la ville que les courses avaient lieu ce jour-là. A partir de ce moment, ce n'est qu'un pèlerinage général vers l'hippodrome. Les bazars se ferment, et tout ce qui peut se mouvoir se presse et se bouscule pour jouir de ce spectacle unique.

A neuf heures et demie, un second coup de canon nous avertit que le cortége de Sa Majesté sort de l'*Arc,* et qu'il est temps pour nous aussi de monter à cheval. Nous laissons défiler devant nous ce cortége sur la place de l'Artillerie. Un régiment de chasseurs à cheval, le fusil en bandoulière, ouvre la marche. Puis vient le carrosse du Roi, grande voiture de gala à glaces, attelée de six chevaux conduits à la Daumont. Sa Majesté y est seule, constellée de diamants; autour du carrosse, l'essaim des coureurs armés de leurs longs bâtons, et les serviteurs à cheval chargés des ustensiles dont le Chah pourrait avoir besoin, puis les kalianetchis (porteurs de pipes) tenant le kaliane dans leurs arçons, et à leurs étriers le réchaud avec ses charbons ardents. Parmi ces cavaliers figure le bourreau, qui, avec ses aides, fait partie de toutes les excursions royales.

Un second régiment est suivi des voitures qui renferment la favorite et une partie de l'endéroun : autour de ces véhicules caracolent les eunuques et les ferrakhs qui font pleuvoir sur les curieux des volées de coups de trique. Ces carrosses contiennent chacun quatre femmes, enveloppées de la « tchadra » en coton bleu et couvertes d'un voile blanc qui ne permet guère de distinguer autre chose que des gants de soie de couleur voyante.

Nous prenons place dans le cortége pour avancer lentement, au pas, au milieu de l'immense foule qui borde la route des deux côtés. Les toits sont couverts de femmes qui soulèvent parfois leurs « roubend » (voiles) pour

mieux voir. Parfois aussi on entrevoit une jolie figure qui se cache aussitôt qu'elle remarque l'attention du passant. Le flot bariolé des rues se précipite avec force cris et bousculades vers la place où la tomacha va avoir lieu. En dehors des portes, nous apercevons un grand édifice à deux étages de loges : ce sont les tribunes royales. Une enceinte, close d'un mur, forme l'intérieur du champ de course, qui reste vide en face des loges. Le public s'est groupé à droite et à gauche des tribunes, où se dressent les tentes des hauts fonctionnaires et des membres de la colonie européenne.

L'arrivée du cortége est saluée par une salve de l'artillerie, accourue au galop pour ouvrir un feu de batterie des deux côtés de la route. La musique persane, juchée sur des dromadaires décorés des couleurs nationales (rouge et vert), fait entendre son charivari de cornemuses, de clarinettes et de fifres, avec accompagnement des détonations de petits obusiers portés également à dos de chameau, et qui sont un des traits distinctifs du cortége royal. Rien de plus drôle que cette artillerie-là. Chaque chameau a sur chaque bosse un drapeau persan et porte, outre sa bouche à feu, trois canonniers. Un soleil resplendissant prête à ce tableau une richesse de couleurs inoubliable.

Les deux loges du ministre des affaires étrangères sont bondées : au milieu des membres du corps diplomatique, on distingue quelques dames ; on y cause, on y déjeune, tout en regardant les chevaux et les courses qui se succèdent et se ressemblent.

Les chevaux sortent des écuries du Chah et des princes : les premiers gagnent toujours. La piste a un peu plus de trois kilomètres : six tours de piste, soit vingt-quatre kilomètres environ, sont franchis en vingt-sept minutes trente-sept secondes. Une chose curieuse, ce sont les départs. Dix-huit à vingt-cinq chevaux sont placés le poitrail contre une corde tendue par deux stuarts. Quand la corde tombe, ils partent de la façon la plus irrégulière, mais non sans avoir reçu un baptême d'eau froide que les palefreniers, munis de grands seaux, leur administrent au dernier moment. On attribue à ce bain préalable une grande efficacité.

Les gamins qui montent les coureurs croisent à volonté, debout sur leurs étriers : aux derniers tours, c'est une avalanche de coups de fouet dont ils cinglent leurs montures. L'arrivée n'a rien de palpitant, car les chevaux, surmenés, ralentissent peu à peu leur train.

Comme il n'y a aucune variation dans cette suite de courses plates, que personne ne connaît les chevaux, il n'y règne pas, en somme, une grande animation ; de plus, grâce au mur d'enceinte, on ne voit les chevaux que lorsqu'ils ont dépassé les tournants ; il est impossible, par con-

séquent, de bien suivre la course, dont une bonne partie est dérobée aux regards.

Comme intermèdes entre les courses, on entend des productions de l'orchestre royal, installé en face de la loge du centre occupée par Sa Majesté. Derrière cette musique, figure, comme dans toutes les solennités, l'éléphant caparaçonné d'or. Parfois un couple de danseurs vient exécuter sur la piste sa chorégraphie lascive, et des pantomimes qui forcent nos dames européennes à se réfugier au fond de leur loge.

Une grande revue devait clore cette journée. Toute la garnison défila sur la piste devant la loge royale.

Cette opération dura trop longtemps pour nos nerfs surexcités par le bruit, l'éclat de la lumière et la poussière, et tout le monde finit par être persuadé que le mur protecteur cachait, à l'instar des coulisses de théâtre, une évolution qui nous ramenait toujours, à intervalles égaux, les mêmes régiments, dont on se bornait à changer les officiers. Il faut savoir qu'en Perse, comme ailleurs, il y a des régiments qui ne figurent que sur le papier. Le gouvernement paye la solde, mais l'argent va se perdre dans certaines poches administratives.

J'aurais désiré parler encore des chasses royales, des lutteurs, des « lalis » ; mais je crains d'abuser de la patience de mes lecteurs. J'avais l'intention, non de leur donner une étude ethnographique, mais simplement une courte esquisse de la vie de Téhéran.

Un *intermezzo* tragique m'était réservé pour la dernière soirée qu'il m'était donné de passer avec mes chers amis de Téhéran. Dans la journée, pendant que je m'acquittais de mes dernières visites officielles, mon Chébane avait disparu. On me prévint dans plusieurs maisons qu'il me cherchait dans le quartier européen, et l'on ajoutait en riant : « Votre Tcherkesse semblait légèrement ému. » Peu rassuré, je mis mes gens à sa recherche : craignant sa mauvaise tête, j'avais eu soin de le mettre sous clef chaque soir.

Vers six heures, un « goulam » de l'ambassade de Russie vint me mander auprès de l'ambassadeur, et, chemin faisant, j'en appris de belles. Chébane, fêté par ses compatriotes, avait bu quelques verres de vodka, et, s'apercevant que j'avais quitté la maison, il s'était mis à ma recherche à toute carrière dans les rues de Téhéran, culbutant dans cette course ce qui se trouvait sur son passage, et ameutant tout le quartier.

En renversant avec son cheval turcoman un pauvre âne qui marchait paisiblement chargé de son bât, il avait du même coup jeté bras et jambes en l'air un fonctionnaire persan. L'escorte du fonctionnaire avait tiré

l'épée, et Chébane, son kindjal entre les dents, avait commencé à « travailler » de la nagaïka d'abord, du poignard ensuite : des blessés jonchaient la route, et le nombre de ses agresseurs allait croissant, criant qu'ils occiraient ce chien. Ledit chien s'était alors adossé au mur et, se démenant comme un diable, allait être taillé en pièces, quand un officier russe survint juste à temps; il se fit jour à travers la foule



Marchand.

et déclara que Chébane était son prisonnier, et qu'il serait ramené à l'ambassade de Russie. C'est là, dans la prison, que je le retrouvai, fort peu repentant de ses méfaits. Vous jugez de l'accueil aimable que je reçus. C'était un affreux scandale! Il s'agissait de blessures graves, etc. « S'il était entre les mains de la police persane, ce serait bien une autre affaire », me dit l'ambassadeur.

Je réussis à tranquilliser celui-ci sous ce rapport : jamais mon gaillard ne se serait laissé prendre vivant par des Persans. Ce ne fut que sur mes instances que l'on fit grâce à mon chef d'escorte, à la condition toutefois

qu'il repartirait immédiatement pour l'Akhal, avec la perspective d'être ramené les fers aux mains au Caucase, au premier désordre qui se produirait sur sa route.

Je l'accompagnai donc jusqu'aux portes de la ville, et je m'en revins fort triste. Ce fut, en effet, un dur moment à passer pour moi que celui où je pris congé de mon brave *alter ego*, et j'en ai autant souffert que quand j'ai dû me séparer de mes chevaux.



Kougane (théière) de Boukhara.



CHAPITRE XVI

DE TÉHÉRAN A CONSTANTINOPLE.

Départ de Téhéran. — L'institution des tchapars. — Emmène tes rosses ! — Mirza Kerim Khan. — Un pays uniquement habité par des femmes en été. — Recht. — Le consulat de Russie. — Derniers bons souvenirs de la Perse. — Nous voguons sur la Caspienne. — Bakou. — Le Paris du Caucase. — Une fête improvisée dans un wagon de chemin de fer. — A bord de la *Cesarevna*. — Le rendez-vous du *high life* russe. — Les ruines de Sébastopol. — Aspect féerique du Bosphore. — La fête du printemps à Haïdar. — Constantinople. — Adieux au lecteur.

Le lendemain, je quittais à mon tour, accompagné de nombreux amis, ce Téhéran dont j'emportais tant de souvenirs. Cette fois, j'étais commodément installé dans un tarantasse russe attelé de bons chevaux, avec relais à chaque station de poste jusqu'à Kazvine. Mes bagages avaient été expédiés à l'avance sous la garde de mon Tcherkesse Akhmet; je n'avais plus avec moi qu'un serviteur.

C'est ainsi que je parcourus six menzils, soit vingt-trois farsakhs, sur une bonne route jalonnée de *tchaparkhanés* (maisons de poste) très-confortables.

Pour tout bagage, j'avais mes selles, des provisions et des sacoches. A Kazvine, on m'amena des chevaux de poste sellés. De là à Recht, plus de voie carrossable, seulement un étroit sentier à mulets, parfois escarpé, pour franchir les dernières montagnes qui me séparent de la mer Caspienne; mais en somme, une plaisanterie en comparaison des fatigues passées.

L'institution des tchapars est un des grands bienfaits du règne de Nasr-Eddin-Chah. Le royaume est aujourd'hui sillonné en tous sens de lignes

postales, et à chaque menzil important, le voyageur trouve un de ces tchaparkhanés, édifices carrés avec une cour au centre entourée d'écuries. Une logette au-dessus de la porte d'entrée est destinée au voyageur; suivant l'importance de la station, les écuries peuvent contenir de dix à vingt-cinq chevaux de selle. Le voyageur muni d'un laisser-passer des autorités postales est en droit de requérir autant de chevaux que l'exige le transport de son escorte, à raison de 1 kran par farsakh et par cheval.

Comme dans le caravansérai, le logis dans ces stations est gratuit. La poste ne fournissant que les chevaux, il faut emporter avec soi selle, bride et chabraque. Le maître de poste fait accompagner ses chevaux par un postillon, qui a droit à une indemnité de route.

De Kazvine à Aga-Baba nous cheminons en plaine. J'éprouve une bien vive satisfaction à me retrouver en selle. L'air du matin est frais et pur, et si nos chevaux ont le galop un peu dur, les selles sont bonnes. En avant, court le tchapar, rivé à sa monture, les jambes entourées de bandes de feutre jusqu'au-dessus du genou, une calotte ronde en feutre sur la tête. C'est un type vraiment original. Voyant que nous sommes du nombre des rares voyageurs qui aiment à cheminer lestement, il tient une allure très-respectable pour des chevaux de poste. La qualité des montures varie, du reste, suivant les stations : il en est qui ont d'excellents chevaux de race persane croisée arabe. Dans les plus mauvaises, il y a pour le moins deux bons chevaux, réservés aux hauts fonctionnaires en voyage et aux courriers d'ambassade.

Grâce au firman du ministre des postes dont j'étais porteur, j'avais le choix, et je puis dire que j'ai franchi d'une traite, sans trop de fatigue, les deux cent cinquante kilomètres environ qui séparent Kazvine de Recht. Parti à six heures du matin, j'ai mis trente heures à faire ce trajet, sans me presser trop, en prenant au moins une heure de repos à chaque menzil.

Le cheval de poste persan n'a que deux allures : le pas et le galop. Le départ est toujours dur; mais à mesure que l'on avance, le galop s'assouplit et finit par devenir très-égal; si l'on rend la main au cheval, il choisit lui-même son chemin; quand la monture se ralentit, on a recours au long fouet de tchapar, qu'on porte attaché en bandoulière. La lanière mise en mouvement et sifflant dans l'air suffit pour ranimer le cheval et le pousser en avant. Ce galop rhythmé, à travers un si beau pays, a beaucoup de charmes pour celui qui est accoutumé à cette façon d'aller; mais il faut que le costume et la selle y soient appropriés, et que le cavalier soit entraîné.

Dans mes précédents voyages, j'avais, à diverses reprises, essayé de la

selle anglaise; je l'ai toujours quittée pour ces longues traites. La seule vraiment pratique est la selle indigène recouverte d'un petit coussin carré garni de plumes. On finit par y être rivé, debout sur les étriers, et l'on franchit sans trop de fatigue les cinq farsakhs ou quarante kilomètres qui séparent les stations.

Le costume que j'avais adopté pour tous mes voyages est le tchalvar boukhariote, large pantalon en peau de chevreau, serré à la taille par un châle de cachemire servant de ceinture; le veston en peau très-souple, et le haut bonnet de fourrure blanche pour atténuer les rayons du soleil. Vêtu de cette façon, avec un bon coursier entre les jambes, on voyage avec un vrai plaisir.

On m'avait avisé à Téhéran de ne pas faire d'arrêt à la station de Mezraï, funeste aux malheureux obligés d'y séjourner à cause de la piqûre de punaises venimeuses, qui souvent empoisonnent le sang. La mission autrichienne en fut victime, entre autres, et le général Gasteiger eut à en souffrir pendant plusieurs mois. Averti à temps, j'avais envoyé mon Tcherkesse en avant, et j'eus le bonheur de trouver mes chevaux prêts à mon arrivée. Dix minutes d'arrêt pour changer les selles, une gorgée de vin et un biscuit pour remettre nos forces, et nous étions en route pour Patchénar.

La montagne devient abrupte. Sur la hauteur, près du village de Kharsan, nous trouvons de la neige; l'allure de nos bêtes se ralentit par suite des obstacles et du mauvais état de la route, mais la descente s'effectue d'autant plus vite, et, vers cinq heures, nous faisons notre entrée à la station de Patchénar.

Les chevaux qu'on sortit des écuries faisaient pitié à voir. Comme je connaissais le truc des maîtres de poste, j'allai moi-même visiter les écuries, et j'y trouvai, ainsi que je m'y attendais, des montures fraîches et très-bonnes.

« Emmène tes rosses et fais seller ces chevaux! » dis-je au maître de poste. « Ils sont retenus, fut la réponse, pour un général qui se repose là-haut. » Fort de mon firman, je me fis conduire auprès de celui qui contestait mes droits; j'étais d'humeur très-belliqueuse, car je m'attendais à une dispute, comme c'est souvent le cas. Quel ne fut pas mon étonnement en découvrant que mon interlocuteur était un homme du meilleur monde, très-poli, tout Européen de manières, le général Mirza Kerim Khan, premier attaché militaire de l'ambassade de Perse à Paris! Absent depuis une dizaine d'années, il rentrait dans sa patrie, où ses connaissances variées le désignaient certes à un poste éminent.

Comme il avait perdu l'habitude des voyages à cheval, il se trouvait rompu par le trajet de Recht à Patchénar, pour lequel il lui avait fallu trois jours. Apprenant que j'étais très-pressé, il ne fit aucune difficulté de me céder ses chevaux, décidé qu'il était à ne partir que le lendemain.

En reconnaissance de ce bon procédé, je le mis au courant des nouvelles du jour, et c'est avec lui que j'eus une des conversations les plus intéressantes de mon séjour en Perse. Appréciateur impartial de l'état des choses dans son pays, doué d'énergie et possédant de vastes connaissances, cet homme, s'il fait son chemin à Téhéran, est capable d'y introduire bien des réformes.

Notre causerie aurait duré longtemps encore, si l'on n'était venu m'avertir que les chevaux m'attendaient. Il fallut nous séparer, mais une heure passée dans un tchaparkhané avait suffi pour nous laisser à tous deux, je veux le croire, le meilleur souvenir.

Pour arriver à Mendjil, nous longeons le large fleuve Sefid-Roud, charriant des eaux jaunâtres. La chaleur, qui nous avait gênés pendant la descente, était devenue très-supportable au bord de l'eau. La nuit tombait quand nous fîmes notre entrée au gîte. Mais inutile de chercher du repos; la vermine me poursuivit jusque sur le balcon où j'avais fait étendre nos couvertures. Aussi, à peine notre frugal repas achevé, nous nous remîmes en selle.

Nous chevauchons par un beau clair de lune, entre des arbres tordus par le vent qui souffle ici régulièrement de quatre à cinq heures de l'après-midi : au dire de mon tchapar, il y a des jours où sa violence est telle qu'il est dangereux de s'aventurer dans le défilé, où l'on risquerait d'être enlevé de la selle.

Vers minuit, nous traversons le fleuve sur un pont de pierre, et nous continuons notre route dans une vallée bordée des deux côtés de hautes montagnes, et au fond de laquelle coule le Sefid-Roud, jusqu'à Routbar, que nous atteignons vers six heures du matin.

Le soleil se leva sur un paysage dont l'aspect me remplit de joie. Je contemplais la première forêt que j'eusse aperçue depuis mon départ de la Russie! Jamais je n'ai autant admiré le vert foncé des conifères se détachant sur les teintes plus douces des chênes vêtus de leur livrée du printemps. Ce n'était pourtant qu'une forêt en miniature, poussée dans une des gorges du fleuve; mais elle reposait mes yeux de la longue monotonie des montagnes pelées et des mornes déserts que je venais de traverser.

A mesure que nous descendons, le paysage s'égaye. Les villages de la province du Ghilan, situés dans la montagne, servent, en été, de refuge à la population masculine des bords de la mer Caspienne, qui y trouve un air

pur et sain, tandis que la fièvre sévit dans les plaines marécageuses. Les femmes, qui, au dire des habitants, supportent mieux la malaria, y restent pour cultiver les rizières.

Roustamabad, vu de loin, semble être bâti dans une forêt. Cet aspect lui vient des oliviers plantés autour de chaque habitation, et qui constituent la principale richesse du pays. Au pied de chaque arbre est un bassin creusé dans le sol et alimenté par des canaux qui y amènent l'eau des flancs de la montagne. Sous les oliviers, sont des baraques où le passant peut se restaurer, et où des places ombragées l'invitent à s'arrêter pour boire une tasse de thé ou de café. Le commerce doit y prospérer, car nous croisons, à chaque pas, des caravanes de mulets. Je jette un dernier regard sur ces longues files de quadrupèdes pour en bien imprimer l'image dans mon souvenir; en effet, bientôt tout ce mode oriental de voyager va faire place à la vapeur : au delà de ces derniers contre-forts, c'est la mer Caspienne, c'est l'Europe, c'est bientôt le pays natal.

Je salue joyeusement les taktiravanes qui transportent les femmes de qualité, les kedjavehs avec leur double charge de suivantes, et nous voilà galopant en plaine, sur une bonne route, qui traverse les bois et les cultures de cette riche province du Ghilan.

La chaleur est lourde, suffocante, et les figures jaunes et hâves des habitants nous disent assez qu'ici les fièvres règnent pendant tout l'été : dans le lointain apparaissent les minarets de Recht, où nous trouverons bon accueil et bon gîte, après une chevauchée de trois cents kilomètres franchis d'une traite.

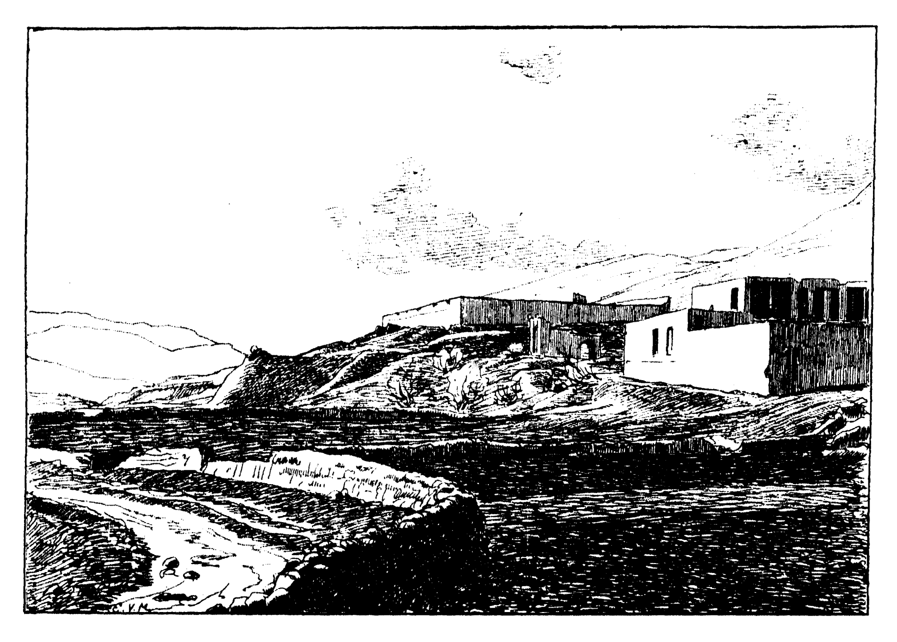
Recht est le centre du commerce très-considérable du Ghilan, dont les fruits, l'huile d'olive, le riz, la soie, les poissons séchés et fumés forment les principales branches d'exportation. C'est une ville cosmopolite, avec une colonie de quatre cents sujets russes; ses broderies et ses femmes sont réputées au delà des frontières du royaume.

Comme la maison Ziegler y possède une agence à la tête de laquelle est un brave Wurtembergeois, j'y avais dirigé une caravane que je trouvai installée dans les vastes factoreries de la maison. L'arrivée d'un Européen est toujours pour ces rares pionniers de la civilisation disséminés en Perse, l'occasion de faire preuve d'une cordiale hospitalité, et la ville de Recht devait être pour moi un dernier et poétique souvenir du pays aux confins duquel j'étais arrivé.

Après m'avoir restauré, mon excellent hôte me montra ses trésors : c'étaient un volume des poésies de Schaeffel et les *Palmblaetter* de Gerok. Tout joyeux de rencontrer quelqu'un à qui il pût communiquer le bonheur

que lui procuraient ses lectures favorites, l'honnête Allemand voulut m'y associer. Nous passâmes une soirée tout intime à parler de la patrie, à lire les sublimes poésies religieuses de Gerok, si simples, mais si bien faites pour élever l'âme. Jamais je n'ai compris comme dans cette soirée-là leur bienfaisante influence : ce furent mes pâques chrétiennes au milieu des infidèles.

Quiconque a abordé la Perse par la mer Caspienne a pu apprécier l'accueil qui attend tout voyageur au consulat russe de Recht. Madame de



Mendjil.

Vlassoff est la bonne fée qui laisse à tous, arrivants ou partants, le souvenir exquis d'une réception charmante, gracieusement offerte dans le *home* d'une vraie grande dame. Le dîner du soir y réunit une société nombreuse et toute cosmopolite. Ce jour-là on parlait à table huit idiomes différents. La musique, ce sublime langage universel, nous réunit au salon, où une aimable jeune fille nous tint sous le charme des mélodies de Schubert et de Brahms : c'était là une jouissance tout européenne dans ce beau pays, fantastiquement éclairé par une lune d'Orient. Mais il fallut trop vite m'arracher à cette étape que peu d'heures avaient suffi pour me rendre charmante, et qui reste dans ma mémoire comme une des belles pages de mes pérégrinations.

A minuit, j'avais échangé le frac contre l'équipement du voyageur, et je montais à cheval pour traverser les plaines malsaines qui me séparaient de Piribazar.

Rien ne fait mieux supporter au voyageur ses rudes épreuves que les impressions sans cesse nouvelles et fortes qu'il recueille sur sa route. Je savourais en poëte et en rêveur cette soirée de Recht, tout en galopant à bride abattue sur la plaine éclairée par une nuit splendide.

Une barque, qui m'attendait à Piribazar, me conduisit à travers d'épais brouillards, amoncelés sur la rivière et sur le lac qu'elle forme à son embou-



Costumes caucasiens.

chure, jusqu'à Enzéli, qui émergeait de la brume aux premiers rayons du soleil levant. Le petit vapeur de la flottille de la Caspienne n'attendait que mon arrivée pour lever l'ancre. Toutes les vexations ordinaires des douanes de sortie persanes me furent épargnées, grâce à mes sauf-conduits.

Une demi-heure à peine après mon embarquement, nous voguions vers la ville de Bakou, laissant derrière nous la côte occidentale avec ses établissements de pêcheurs et son pavillon original construit par le Chah.

Bien que longeant les revers du Caucase, c'est à peine si nous l'apercevions au travers de quelques éclaircies. D'épais nuages nous dérobaient ses rives, riantes au dire des officiers du bord. Trente-six heures de navigation, en partie par une pluie battante, nous amènent au port de Bakou.

La ville s'élève en amphithéâtre au milieu d'un désert de pierres : ni jardins, ni arbres ne réjouissent la vue : cet aspect est d'une tristesse à vous faire bien vivement souhaiter de gagner au plus vite des contrées moins arides.

Si je voulais visiter la ville noire et les distilleries, il me faudrait une journée : j'y renonce, car on me dit que le temple des adorateurs du feu est abandonné ; il n'y a plus d'adeptes pour entretenir les feux. Il ne me resterait à voir que les puits artésiens d'où l'on retire le pétrole, et qui alimentent de vrais lacs.

La richesse de ces sources dépasse toute description. Il y en a en telle abondance que les rues de Bakou sont arrosées au pétrole, et que la mer, à une grande distance du port, en est recouverte d'une couche qui miroite au soleil avec des reflets métalliques : une seule Compagnie extrait et vend comme combustible soixante millions de pouds (de 16 kilogr.) de résidus provenant de ces distilleries. Locomotives et vapeurs sont chauffés au pétrole.

Ici, comme à Enzéli, mes lourdes caisses passent sans encombre du bateau à la gare du chemin de fer, grâce à une recommandation directe pour le gouverneur de Bakou, qui, en outre, a la bonté de me pourvoir tout de suite de passe-ports pour continuer ma route vers Tiflis.

J'ai peu à dire sur le pays triste et uniforme que nous traversons. On marche avec une lenteur désespérante. Mais vingt-quatre heures de chemin de fer dans un bon coupé me font apprécier tout le confort de ce mode de locomotion, si différent de ce que je laisse derrière moi.

Le jour de Pâques est un jour de réjouissance et surtout de ripaille pour le peuple russe tout entier, qui, du haut en bas de l'échelle sociale, se dédommage d'un jeûne prolongé par des libations copieuses et des repas pantagruéliques. A la gare de Tiflis, les employés titubent ; les fonctionnaires de la police eux-mêmes ébauchent, ce jour-là, un sourire qui se perd dans un hoquet ; d'*isvochiks* (fiacres) et de portefaix, pas question. Inutile de songer à retirer mes malles. Philosophiquement, je m'achemine à pied vers l'*Hôtel d'Angleterre,* que je recommande à tout voyageur : madame Lecomte, vraie providence pour ses hôtes, sait, dans sa maison admirablement tenue, faire oublier toutes les privations passées.

Sous le rapport de l'élégance et du confort, Tiflis est vraiment un petit Paris. J'étais en train d'en faire l'expérience, étendu, pour la première fois depuis bien longtemps, dans un bon lit aux draps blancs, quand j'entendis des voix bien connues, demandant qu'on ouvrît. C'étaient de chers amis européens, le baron de B.., et M. de R..., attaché de l'ambassade d'Autriche

à Saint-Pétersbourg. Un heureux hasard les amenait à travers le Caucase au même hôtel que moi. C'est vous dire que le côté pittoresque de mon voyage avait pris fin. Les joyeux repas, préparés à la française, assaisonnés de causeries et arrosés des excellents crus du Caucase, allaient remplacer la maigre pitance du désert.

Je n'ai pas vu grand'chose de Tiflis; j'avais trop de détails à me faire narrer sur ce qui s'était passé en Europe depuis dix-huit mois, et il fut convenu qu'une fois mes visites terminées, nous poursuivrions notre voyage de conserve.

De Tiflis à Batoum, c'est une succession de sites magnifiques et de points de vue des plus pittoresques. Devant nos regards émerveillés défilent : Gori, avec ses habitations de Troglodytes; Rioum, d'où l'œil embrasse les géants du Caucase, l'Elbrouz et le Kazbek.

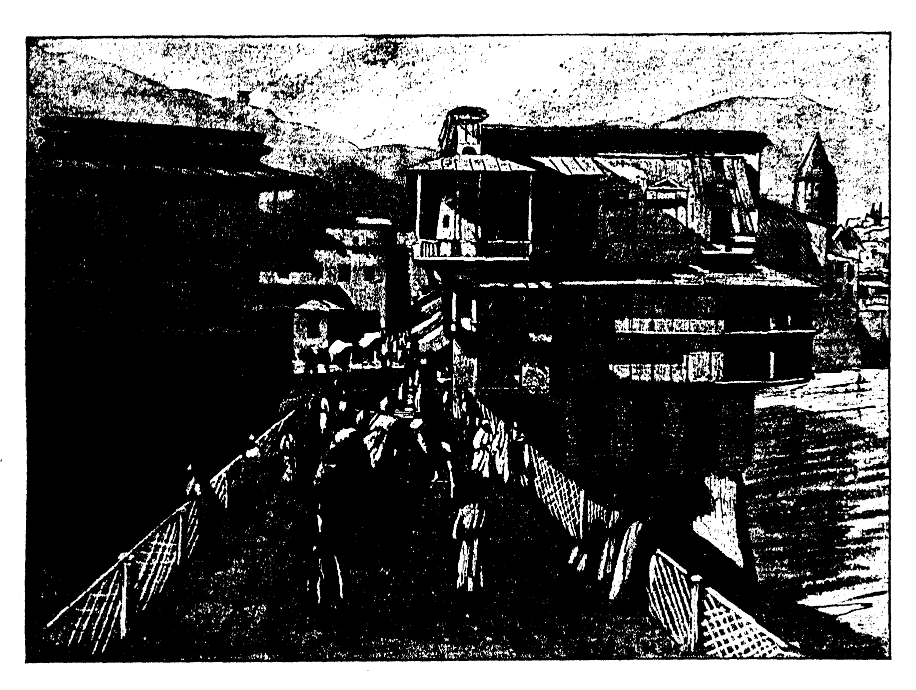
Je n'oublierai jamais cette traversée, faite au mois d'avril, au moment où fleurissent les rhododendrons, et où l'azalée odorante envoie jusque dans le coupé de la voiture des bouffées de senteurs aromatiques.

Quel beau pays, et comme il éveille un ardent désir de le bien connaître! Ce n'est pas seulement la nature qui saisit le voyageur, bien qu'il passe en quelques heures de la végétation des tropiques à la flore sévère des Alpes, à travers des forêts où le buis atteint la hauteur d'un arbre : c'est surtout cette superbe population dont les costumes varient à chaque pas : Tcherkesses, à l'air grave, au costume élégant; Mingréliens et Géorgiens, beaux comme les hommes le sont rarement, tous armés, doués d'une aisance dans les mouvements qui ne se rencontre nulle part ailleurs au même degré.

Dans notre train s'étaient casés quelques Cosaques du Kouban, de mes amis. Pour que mes jeunes compagnons de route eussent un fantôme de couleur locale, j'imaginai une petite fête dans un wagon de troisième classe. On y transporta un « boursouk » (outre) rempli du généreux vin de Kakhétie; on dénicha un tambourin je ne sais où, et, le vin aidant, chansons et danses du pays allèrent leur train. Grisés par les senteurs du printemps, la musique et le vin, en moins d'une heure une gaieté communicative avait rapproché des gens qui ne se connaissaient point la veille et qui étaient d'âges et de rangs fort disparates. A mesure que le boursouk se vidait, la gaieté augmentait, car tout le wagon s'y était associé. Mes jeunes amis de Vienne répondaient aux chants du cru par des tyroliennes, terminées chaque fois par de tendres embrassades. L'enthousiasme fut porté à son comble quand notre diplomate sacrifia son chapeau au dieu des heureuses rencontres en le jetant par la fenêtre, et se trouva spontanément coiffé d'un kalpak du Kouban, qu'il garde en souvenir de cette mémorable journée.

Comment s'opéra notre entrée à Batoum, sur la mer Noire, c'est ce que je ne saurais dire exactement; néanmoins, un épisode surnage encore dans mes souvenirs. Je crois voir notre diplomate tomber dans les bras du gros maître d'hôtel ébahi, qui nous attendait à la porte de son établissement, et lui souffler à l'oreille : « Je te reconnais, vieille outre à vin, tu es le port franc de Batoum que je saisis au passage! »

Batoum est une étuve. Vers le milieu de la journée, des vapeurs humides vous enveloppent d'une atmosphère de bain russe. — Le pays étant très-



Tiflis.

malsain, nous fûmes enchantés de repartir le lendemain par la *Cesarevna*, un excellent vapeur de la Société russe *Caucase et Mercure*, faisant route vers la Crimée.

Une cabine à trois lits nous réunit, et nous y continuâmes la joyeuse animation de la veille. Les vins du Caucase nous aidèrent à gagner Kertch : cependant, si je ne vous dis rien des beautés de la rive caucasienne de la mer Noire, mettez simplement ce silence sur le compte des nuages épais qui la voilaient.

Impossible de débarquer à Kertch, tant la mer était mauvaise; néanmoins, un excellent piano, sur lequel l'un de nous, artiste émérite, exécuta son répertoire varié, nous fit passer le plus agréablement du monde

GOURSOUF.

des heures vouées, pour le reste des passagers, aux angoisses du mal de mer. Nous abordâmes la Crimée par Ialta, ville de palais et de riantes maisons de plaisance. C'est aujourd'hui le rendez-vous du *high life* russe, le Nice de la mer Noire. Il en a tout le confort et le luxe, mais, hélas! à des prix russes.

Le nombre des excursions à faire de ce point est infini, et que de beautés naturelles se déroulent devant les yeux enchantés! Goursouf, Livadia, Orianda, et surtout Aloupka, un palais des *Mille et une Nuits,* bâti par le prince Voronzoff, au milieu d'un parc où croissent en pleine terre les produits de nos serres chaudes. Ce paradis est encadré d'un côté par les flots de la mer Noire, de l'autre par de hautes murailles de rochers couvertes de la végétation de nos Alpes.

C'est bien à regret que l'on quitte cette contrée si riante pour s'engager dans les tristes solitudes du plateau aride qui entoure Sébastopol. Trente années n'ont guère changé l'aspect qu'offrait la ville après le siége : un tiers des maisons restent démolies ou portent au moins les marques des boulets anglo-français; c'est un amas de ruines, dominées par un mausolée gigantesque, sous lequel reposent les victimes d'une des plus grandes fautes politiques que la France ait commises, pas assez grande pourtant, paraît-il, pour détruire les sympathies du peuple russe à son égard.

Vingt-quatre heures de navigation sur une mer unie comme une glace nous conduisent à l'entrée du Bosphore. — Riva, Kromiou, Ieni-Keui, Roumeli-Hissar, Arnaut-Keui, Bebek, Thérapia, Bouyoukdéré se succèdent devant nos regards émerveillés. De la passerelle du pont du navire, le voyageur contemple les trésors que la nature et l'art ont accumulés sur ce coin béni de la terre. Il n'y a pas de paroles pour rendre ce tableau, pour décrire les vallons, les ruisseaux courant sur les tapis verdoyants de la côte d'Asie, les palais, les villas, les terrasses et les jardins de la côte d'Europe. Le pinceau du peintre même hésiterait en présence de cette exubérance de couleurs: l'azur du Bosphore coupé çà et là par les voiles blanches des barques de pêcheurs, la verdure riante qui, de toutes parts, enchâsse les palais de marbre blanc baignés par les flots, les nuances délicates des glycines en fleur qui se détachent sur ce fond d'une incomparable splendeur. Dans le lointain, dorés par les rayons du soleil, étincellent les coupoles et les innombrables minarets de Stamboul, la cité unique, assise sur les deux rives du Bosphore. Peu à peu, la brume qui la couvrait se dissipe. Les contours du vieux sérail et ceux de Péra s'accentuent; à mesure que nous approchons, la mer s'anime; ce ne sont que vapeurs sillonnant les flots, et caïks innombrables glissant sur l'onde comme des alcyons.

Quand le vapeur s'arrête près du nouveau pont qui traverse la Corne d'Or, on a de la peine à s'arracher à ce spectacle : impossible de se cloîtrer dans une triste chambre d'hôtel! Aussi acceptons-nous à l'unanimité la proposition du *kavass*[1] qui nous a été envoyé par l'ambassade, de nous rendre en caïk à Scutari. C'est le jour de la fête du printemps aux Eaux-Douces de Haïdar.

En ce jour unique, pas une femme turque ne reste chez elle. Il faut



Femme turque et eunuque.

qu'elle aille à ce Corso, autrement elle attirerait sur sa personne la colère du Ciel, avec accompagnement de maladies qui la défigureraient. C'est du moins ainsi qu'elles expliquent leur sortie à leurs seigneurs et maîtres.

La mer fourmille donc de caïks chargés en grande partie de femmes, bien différentes des tristes mannequins du Turkestan. Leurs mantilles sont en soie de couleur voyante, leur figure n'est couverte que d'un soupçon de voile qui, loin de cacher leurs traits, ne sert qu'à faire ressortir l'éclat des

[1] Garde du corps

yeux et la régularité du profil. Puis, entre le port de Scutari et Haïdar-Pacha, c'est une procession de voitures de maître contenant les harems. On ne sait de quel côté jeter les yeux sur ce kaléidoscope de beautés féminines et de couleurs; elles ne sont d'ailleurs pas farouches du tout, ces beautés turques. Un de mes compagnons, très-blond et fort joli garçon, jouit d'un succès marqué et, sachant sa femme à distance, recueille consciencieusement des œillades fort expressives.

Nous rentrons à la nuit, mes compagnons affirmant avec conviction que les charmes de l'Orient ont dépassé leur attente.

Brillants et heureux souvenirs que ces journées passées au bord du Bos-



Derviches tourneurs.

phore en joyeuse compagnie ! Ne vous contentez pas, chers lecteurs, de me croire sur parole. Au beau mois de mai, faites — si vous le pouvez — vos malles, fourrez quelques louis dans votre poche, et allez de vos yeux contempler ces merveilles. Employez la matinée à flâner dans les bazars, louez un caïk pour la soirée, laissez-vous bercer sur les flots, rêvez, admirez. Mais gardez-vous d'écrire jamais vos impressions, — soit pour vous, cela ne ferait que gâter le souvenir ; — soit pour les autres, qui pourraient bien se moquer de vous et de votre prose. Songez d'ailleurs que l'inimitable Lamartine vous a devancés.

Si vous vous croyez fort valseur, allez voir les derviches tourneurs, vous rabattrez de vos prétentions. Si, par contre, vous avez une femme nerveuse, n'allez pas aux séances des derviches hurleurs. — Si vous disposez d'un kavass de l'ambassade, allez attendre l'arrivée du Sultan à la mosquée pour

jouir de sa sublime apparition, mais ayez soin de faire provision pour ce spectacle d'une bonne dose de patience ; car on vous fera courir d'une mosquée à l'autre. Chaque fois, un officier d'ordonnance du Sultan vous demandera votre carte, qu'il fera semblant de lire, bien qu'il n'y voie que du feu, et, en fin de compte, il en sera pour vous comme pour beaucoup d'autres : après maintes allées et venues, vous apprendrez que le Commandeur des croyants s'est moqué de vous et restera dans son pavillon de



Kavass de l'ambassade de Russie.

Yildiz-Kiosk, ayant subitement pris peur de quelque attentat ; sa vie est, en effet, émaillée, grâce à ses paniques, de fausses sorties et de mises en scène ratées.

On met à son compte une anecdote, que l'on a déjà prêtée, avec quelque variante, je crois, à l'un, au moins, de ses prédécesseurs. Rencontrant un jour sur son chemin deux particuliers pourvus de grosses têtes, les mains dans les poches et possesseurs de pieds d'une grandeur exceptionnelle, il dit à son aide de camp :

« Va demander à ces étrangers de distinction d'où ils viennent. »

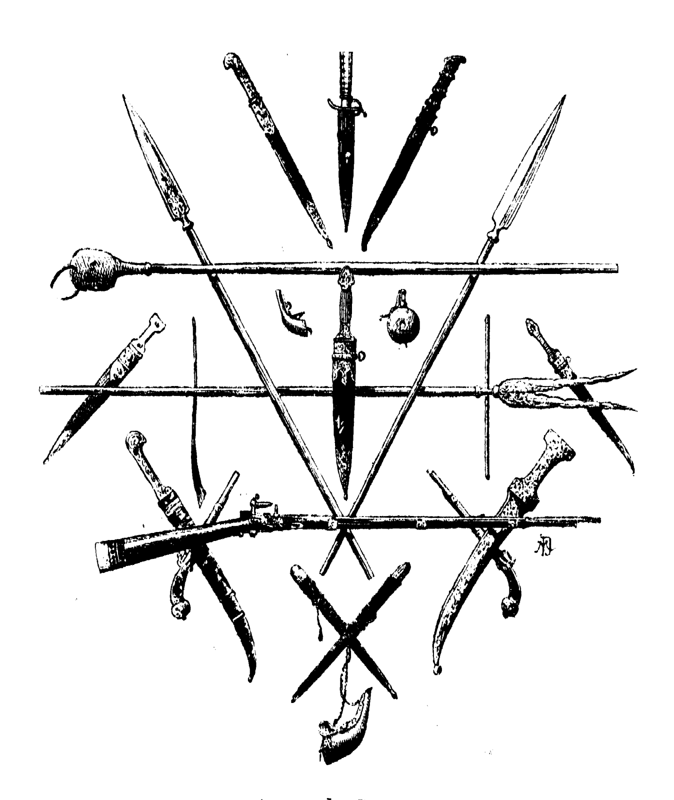
Très-perplexe, l'officier revient et fait rapport à son maître :

« Ils disent être d'un pays qui s'appelle la « Suisse » . C'est la première fois que j'en entends parler.

— Moi non plus, je ne connais pas ce pays, reprit le Sultan ; mais

ce doivent être de braves gens : ils ne m'ont jamais envoyé d'ambassadeur. »

C'est donc des rives du Bosphore que je prends congé de mes bienveillants lecteurs. S'ils ont eu la patience de me suivre jusqu'au bout dans mes longues pérégrinations, ils comprendront avec quelle émotion profonde j'ai revu ma chère patrie, et avec quel sentiment de gratitude j'ai remercié la Providence, qui n'avait cessé de me protéger dans mon voyage et m'avait réservé le suprême bonheur de retrouver à mon retour les tendres affections si souvent évoquées là-bas dans mes veillées de bivouac.



Armes du Caucase.

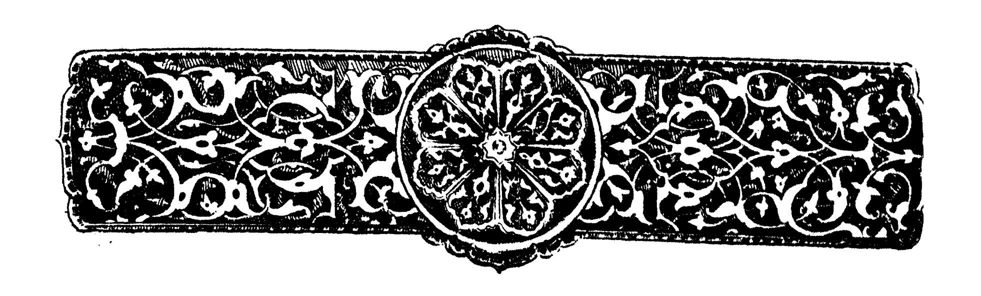


TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

TACHKENT.

CHAPITRE V

DE TACHKENT A BOUKHARA.

CHAPITRE VI

BOUKHARA.

CHAPITRE VII

DE BOUKHARA A L'AMOU-DARIA.

CHAPITRE VIII

L'AMOU-DARIA.

CHAPITRE IX

KHIVA.

CHAPITRE X

A LA RECHERCHE DU DIVAN-BÉGUI.

CHAPITRE XI

A TRAVERS LE DÉSERT TURCOMAN.

CHAPITRE XII

LE PAYS DES TURCOMANS.

CHAPITRE XIII

D'ASKHABAD A BOUDJNOURD.

CHAPITRE XIV

DE BOUDJNOURD A TÉHÉRAN.

CHAPITRE XV

TÉHÉRAN.

CHAPITRE XVI

DE TÉHÉRAN A CONSTANTINOPLE.

